BnF Gallica

Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Académie des sciences, belles-lettres et arts (Rouen). Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. 1992-1993.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
reutilisationcommerciale@bnf.fr.

PRÉCIS ANALYTIQUE
DES TRAVAUX DE

L'ACADÉMIE
DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN

1992 - 1993

IMPRIMERIE LECERF-ROUEN-OFFSET
1995

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PRECIS ANALYTIQUE DES TRAVAUX DE L'ACADEMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN

1992-1993

volume édité avec le concours de la Ville de Rouen

ARTICLE 59 DES STATUTS

L'Académie déclare laisser à leurs auteurs toute la responsabilité des opinions et des propositions consignées dans les ouvrages lus à ses séances ou imprimés par son ordre.

Cette disposition sera insérée, chaque année, dans le *Précis* de ses travaux.

© *Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen*
Hôtel des Sociétés Savantes
190, rue Beauvoisine - 76000 ROUEN

PRÉCIS ANALYTIQUE
DES TRAVAUX DE

L'ACADÉMIE
DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
DE ROUEN

1992 - 1993

IMPRIMERIE LECERF-ROUEN-OFFSET
1995

TABLEAU

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE ROUEN

(au 31 décembre 1993)

MEMBRES D'HONNEUR

M. LE COMMISSAIRE DE LA RÉPUBLIQUE, PRÉFET DE LA RÉGION DE HAUTE-NORMANDIE
M. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL RÉGIONAL
M. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL
M. LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE
M. LE PRÉSIDENT DE L'UNIVERSITÉ
M. LE PREMIER PRÉSIDENT DE LA COUR D'APPEL DE ROUEN
M. LE PROCUREUR GÉNÉRAL PRÈS LA COUR D'APPEL DE ROUEN
M. LE GÉNÉRAL DÉLÉGUÉ MILITAIRE DÉPARTEMENTAL
Mgr L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN
M. LE MAIRE DE ROUEN

MEMBRES TITULAIRES

Mlle Elisabeth CHIROL, O ☼, ❦, ✠,
diplômée de l'Ecole du Louvre, conservateur honoraire des Musées départementaux de la Seine-Maritime (10 décembre 1955).

M. André RENAUDIN, ☼, O ❦,
journaliste honoraire (27 mai 1961).

M. Charles SCHNEIDER, ☼, O ❦, O 🎖,
président d'honneur de la Société normande d'études préhistoriques et historiques et membre de la Commission départementale des Antiquités (17 février 1962).

M. François BURCKARD, ☼, O 🎖, O ✠,
ancien directeur des Archives de la Seine-Maritime (25 juin 1966).

M. Raoul LEROY, C ✲, ⚜, ✠,
architecte en chef honoraire du département de la Seine-Maritime, ancien membre du Conseil supérieur de l'Ordre des Architectes (28 janvier 1967).

M. Xavier CAMILLERAPP, C ✲,
ancien élève de l'Ecole Polytechnique et de l'Ecole nationale supérieure des Mines, président honoraire de l'Union des Groupements d'Ingénieurs de Haute-Normandie, vice-président de l'Union Nationale des Aveugles de Guerre (24 juin 1967).

M. Bernard BOULLARD, C ❦, O ⚜,
docteur ès sciences, professeur émérite de biologie végétale à l'Université de Rouen (24 février 1968).

M. Philippe DESCHAMPS, C ❦,
professeur honoraire (14 février 1970).

Me Fédia JULIA, ✲, ⚜, ✠,
avocat honoraire à la Cour d'Appel, ancien bâtonnier (11 avril 1970).

Mme Chantal LEMERCIER-QUELQUEJAY, C ✲,
orientaliste, maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales, Paris (27 mars 1971).

M. Bernard COURMONTAGNE, ⚜,
ingénieur agronome, journaliste honoraire (24 avril 1971).

M. Georges MAC GRATH, O ✲,
docteur en droit, préfet honoraire, ancien avocat au Barreau de Rouen (élu membre correspondant le 20 juin 1970 et reçu comme membre titulaire le 21 octobre 1972).

M. Gaston SEBIRE, ⚜,
artiste peintre (24 novembre 1973).

M. Maurice MORISSET,
poète (16 février 1974).

M. François de BEAUREPAIRE,
historien (26 octobre 1974).

M. Jean-Pierre CHALINE,
docteur ès lettres, professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de Paris-Sorbonne (23 octobre 1976).

Mme Nadine-Jostte CHALINE,
docteur ès lettres, professeur d'Histoire contemporaine à la Faculté des Lettres d'Amiens (23 octobre 1976).

M. Maurice REMY, O ✲, C ❦, ✠,
inspecteur d'Académie honoraire (5 novembre 1977).

M. André GREGOIRE, ✲, O ⚜, ✠,
ancien architecte des Monuments historiques (11 mars 1978).

M. Pierre HOMMERIL, C ❦,
docteur ès sciences, professeur de géologie à la Faculté des Sciences de Rouen (3 juin 1978).

M. Max PINCHARD, C ❦, C ✠,
compositeur de musique (13 janvier 1979).

M. le docteur René LAUMONIER,
professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Rouen, ancien directeur du Centre régional de lutte contre le cancer (Centre Henri Becquerel) (29 mars 1980).

M. Barthélémy MERCADAL, ☼, O ❦,
agrégé des Facultés de Droit et des Sciences économiques, professeur au Conservatoire national des arts et métiers (10 mai 1980).

M. Joseph-A. LAFOND, ✠,
courtier maritime honoraire, premier juge honoraire au Tribunal de Commerce, vice-doyen du Corps consulaire, administrateur de sociétés maritimes (6 décembre 1980).

M. François BERGOT, O ⚷, C ✠,
Conservateur général du Patrimoine, directeur des Musées de la ville de Rouen (30 janvier 1982).

M. Jean MALAURIE, C ☼, ⚷,
géographe, directeur de recherches au C.N.R.S. et directeur du Centre d'études arctiques, directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales (20 mars 1982).

M^e^ Max BRIERE, ☼, O ❦, ✠,
avocat honoraire à la Cour d'Appel, ancien bâtonnier (12 juin 1982).

M. Christian GOUBAULT,
docteur ès lettres, critique musical, musicologue (5 février 1983).

M. le docteur Hubert PIGUET, O ❦, ⚷,
professeur à la Faculté de Médecine de Rouen, directeur du Centre régional de lutte contre le cancer (Centre Henri Becquerel), membre correspondant de l'Académie nationale de Médecine (5 novembre 1983).

M. François-J. GAY, C ❦, O ⚷,
géographe, président de l'Association *Etudes Normandes* (11 mai 1985).

M. Pierre LANDEMAINE,
doyen du Corps consulaire, Consul général du Sénégal (19 avril 1986).

Mme Odile LE BERTRE-TURBAN,
membre titulaire de la Commission des Antiquités de la Seine-Maritime, ancien membre correspondant de la Commission supérieure des Monuments historiques (élue membre correspondant le 10 octobre 1981, reçue comme membre titulaire le 24 octobre 1987).

M. Jean MORISOT,
ingénieur-conseil en affaires internationales (19 mars 1988).

M. le docteur Jean-Pierre LEMERCIER,
professeur à la Faculté de Médecine de Rouen (22 octobre 1988).
M. Alain GASPERINI,
architecte D.P.L.G., directeur de l'Atelier d'urbanisme de la Ville de Rouen (27 mai 1989).
M. le docteur Claude HELLOUIN de MENIBUS, O ✿, O ⚜,
professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Rouen (21 avril 1990).
M. Jacques DELECLUSE, ✿, ⚜,
économiste, directeur général de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Rouen (19 octobre 1991).
M. Louis THIRY, ⚜,
organiste concertiste, professeur d'orgue au Conservatoire national de Région de Rouen (9 mai 1992).
M. Philippe DAVENET,
pianiste et compositeur de musique (7 novembre 1992).
M. l'abbé Bernard MORIN, O ✿,
directeur régional de l'Enseignement catholique de Haute-Normandie (23 janvier 1993).
M. Jean GALLAIS, C ✿, ⚜, ⊕,
professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne (12 juin 1993).

MEMBRES HONORAIRES

M. Henri VAN EFFENTERRE, ☼,
ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur émérite d'Histoire grecque à la Sorbonne (26 février 1955).
M. Michel CHEVALIER, O ☼,
agrégé de l'Université, professeur émérite à la Sorbonne, ancien recteur de l'Académie de Rouen (29 octobre 1966).
Mme Germaine RICOU, ☼,
ingénieur-docteur, maître de recherche à l'INRA (e.r), vice-présidente de la Fédération française des Sociétés de prospection de la Nature (3 février 1973).

MEMBRES ASSOCIÉS

M. Robert HIRSCH, GO ☼, ⊕, C ⚜,
ancien préfet de la Seine-Maritime, ancien président de Gaz de France, ancien administrateur général délégué du Gouvernement au Commissariat à l'énergie atomique (20 mai 1978).

M. Jean FAVIER, O ☼, O ❦, C ⚷,
membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Membre de l'Institut Grand Ducal de Luxembourg, de la Medieval Academy of America, directeur général des Archives de France (6 octobre 1979).

M. François LEFEBVRE DE LABOULAYE, C ☼,
ambassadeur de France (1er décembre 1979).

M. Léopold Sédar SENGHOR, C ☼, C ❦,
ancien président de la République du Sénégal, membre de l'Académie française (11 octobre 1980).

M. Paul GUTH, O ☼,
président de l'Académie des provinces françaises, membre de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, écrivain (25 février 1984).

M. Etienne WOLFF, GO ☼, C ❦, C ✠, C ⚷,
membre de l'Académie française, de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine, membre des Académies royales des Sciences de Belgique et de Suède (6 octobre 1984).

M. Jean DELANNOY, GO ☼, C ✠, GO ⚷,
président de l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques et de l'Académie nationale du Cinéma (30 novembre 1985).

Mlle Régine PERNOUD, O ☼,
archiviste-paléographe, directeur honoraire du Centre international Jeanne d'Arc à Orléans (3 mai 1986).

M. André BETTENCOURT, ☼, O ✠, ⚷, C ✠,R ⚷,
membre de l'Académie des Beaux-Arts, ancien ministre, Sénateur (10 novembre 1990).

M. Michel CIRY, O ☼, O ⚷,
artiste peintre et graveur, membre associé de l'Académie royale de Belgique (section peinture et gravure), membre de l'Académie des Beaux-Arts de Florence (élu membre correspondant le 16 janvier 1971, élu membre associé le 14 mars 1992).

MEMBRES CORRESPONDANTS

Comte de TOULOUSE-LAUTREC, Grigneuseville (Seine-Maritime) (13 décembre 1958).

M. Lucien MUSSET, professeur émérite à l'Université de Caen (27 février 1960).

M. Georges DETHAN, conservateur des Archives du ministère des Affaires étrangères (13 mai 1961).

M. François LENOUVEL, professeur agrégé de physique, détaché au Commissariat à l'énergie atomique (25 mai 1963).

M. Marcel THOMAS, inspecteur général honoraire des Bibliothèques (11 février 1967).
M. Bernard FLAVIGNY, professeur au Conservatoire d'Aix-en-Provence (11 février 1967).
M. Gabriel OLIVIER, avocat, à Paris (4 mai 1968).
M. Jacques GUILLOUET, ancien conservateur du Musée de Douai (8 mars 1969).
M. Jean-Jacques ANTIER, historien de la marine (8 mai 1969).
M. Jacques NOBECOURT, historien et journaliste (22 mars 1969).
M. Pierre GEORGEL, conservateur en chef au Musée Picasso (22 mars 1969).
M. Ivan CLOULAS, conservateur général des Archives nationales (16 janvier 1971).
M. Pierre BAZIN, conservateur du Musée du Vieux Château, à Dieppe (16 janvier 1971).
M. Michel MANGARD, archéologue (25 mars 1972).
Mme Françoise PERROT, archéologue, directeur de recherche au C.N.R.S. (24 mai 1975).
M. l'abbé Jean SAUSSAYE, vice-président de la Commission d'Art sacré du diocèse d'Evreux (24 mai 1975).
M. Philippe MANNEVILLE, historien et archéologue (20 mai 1978).
M. le docteur Jean FOURNEE, historien (28 octobre 1978).
M. Henry CAGHINGT, archéologue, membre de la Commission départementale des Antiquités (26 mai 1979).
Mme Christine de VOGUE-BAZIN, pianiste (15 mars 1980).
M. Bernard LAVOINNE, éleveur, ancien membre de la Chambre d'agriculture (11 octobre 1980).
Mme Marie-Claire BANCQUART, professeur de littérature contemporaine à l'Université de Paris X (23 octobre 1982).
M. André PLAISSE, historien (4 décembre 1982).
M. André MORMICHE, ingénieur général des Eaux et Forêts (11 octobre 1986).
M. Henri DUBOIS, Professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne, membre du Comité de la Société de l'Histoire de Normandie et de la Société de l'Histoire de France (10 janvier 1987).
Frère Jean-Pierre RIBAUT, vice-doyen chargé de la recherche, directeur du département des Lettres modernes à la Faculté libre des Lettres et Sciences humaines de Lille (10 juin 1989).
M. Henry DECAENS, ❦,
historien, secrétaire général de la Société des Amis du Mont-Saint-Michel (7 octobre 1989).
Prince Michel STURDZA, historien (7 octobre 1989).

M. Yves BOULONGNE, professeur émérite à l'Université de Paris X, vice-président du Comité international Pierre de Coubertin (31 mars 1990).
M. Claude VISINET des PRESLES, administrateur civil hors classe (e.r), vice-président de l'Association des Ecrivains combattants (9 juin 1990).
Me François PAPILLARD, avocat à la Cour d'Appel de Paris, conservateur du Musée Michelet à Vascœuil (9 juin 1990).
M. le chanoine Pierre FLAMENT, historien, archiviste du diocèse de Sées, président de la Société historique et archéologique de l'Orne (9 juin 1990).
M. Jean MONGREDIEN, musicologue, Professeur à la Sorbonne (23 mars 1991).
M. Jacques BRENNER, conseiller littéraire, romancier (11 mars 1992).
M. Joseph-Marc BAILBE, professeur émérite à l'Université de Rouen (20 juin 1992).
M. Alain NIDERST, professeur à la Faculté des lettres de Rouen (20 juin 1992).
M. Geoffroy de NAVACELLE, président d'honneur du Comité international Pierre de Coubertin (17 octobre 1992).

MEMBRES CORRESPONDANTS ETRANGERS

M. l'abbé Emile BEGIN, directeur de la Revue de l'Université Laval, au Canada, historien (14 mai 1960).
M. Gaetano FALZONE, professeur à l'Université de Palerme, Italie (12 mai 1962).
Mlle Elisabeth-Annie FRANCIS, secrétaire de l'Anglo-norman text Society, professeur à Oxford, Angleterre.
M. Giulio PRUNAÏ, surintendant des archives de Toscane, à Florence, Italie (11 février 1967).
M. Toshio SUGI, professeur émérite à l'Université de Tokyo (2 décembre 1967).
Mme Patricia CLANCY, professeur à l'Université de Melbourne (20 mai 1978).
M. René de CHANTAL, ministre des Affaires culturelles à l'Ambassade du Canada à Paris (7 février 1981).
M. Alberto CAVALLARI, directeur du *Corriera della Serra*, professeur à l'Université de Paris II (22 janvier 1983).
Princesse Greta STURDZA, art et science du jardin (7 mai 1983).

N.B. : La date mentionnée après chaque nom est celle :
- pour les membres titulaires : de leur réception ;
- pour les membres honoraires : de leur réception comme membre titulaire ;
- pour les membres associés et les membres correspondants français et étrangers : de leur élection.

MEMBRES DÉCÉDÉS

Membre d'honneur

M. Jean LECANUET, maire de Rouen (4 avril 1968), décédé le 22 février 1993.

Membres titulaires

M. Bernard LEFEBVRE (18 mai 1963), décédé le 30 novembre 1992.

Mlle Marie-Josèphe LE CACHEUX (22 novembre 1947), décédée le 27 avril 1993.

Colonel Jacques VANDAELE (4 avril 1981) décédé le 5 août 1993.

M. le chanoine Robert DELESTRE (6 novembre 1971), décédé le 27 décembre 1993).

Membres correspondants

M. Marcel BAUDOT (3 mai 1940), décédé le 3 janvier 1992.

M. Jacques HENRY (24 avril 1976), décédé le 4 décembre 1992.

Père Roger FOUQUER (1er décembre 1979), décédé le 15 mai 1993.

Abbé Maurice GRAINDOR (6 avril 1963), décédé le 15 octobre 1993.

BUREAU

ANNÉE 1992

Président : M. Christian GOUBAULT
Vice-président : M. le professeur Hubert PIGUET
Secrétaire pour la classe des Lettres : M. Bernard COURMONTAGNE
Secrétaire pour la classe des Sciences : M. Pierre HOMMERIL
Trésorier : M. Joseph LAFOND
Archiviste : M. François BURCKARD

ANNÉE 1993

Président : M. le professeur Hubert PIGUET
Vice-président : M. François GAY
Secrétaire pour la classe des Lettres : M. Bernard COURMONTAGNE
Secrétaire pour la classe des Sciences : M. Pierre HOMMERIL
Trésorier : M. Joseph LAFOND
Archiviste : M. François BURCKARD

CHRONIQUE DES SEANCES DE L'ACADEMIE

ANNEE 1992

11 JANVIER.-- M. François de Beaurepaire transmet la présidence à M. Christian Goubault. MM. le professeur Hubert Piguet et Joseph A. Lafond sont installés dans leurs fonctions respectives de Vice-président et de Trésorier. Les membres des diverses commissions sont ensuite désignés, puis il est procédé à l'élection de M. Louis Thiry en qualité de membre titulaire.

25 JANVIER.-- En séance publique, conférences de M. Pierre Citti, professeur à l'Université de Tours : "Les déserts d'André Gide", et de M. Christian Goubault : "André Gide, les nourritures normandes et la musique".

1er FEVRIER.-- Messe à l'intention des bienfaiteurs et des membres défunts de l'Académie. Elle est célébrée en la chapelle des Soeurs d'Ernemont par M. l'abbé Bernard Morin, directeur régional de l'enseignement catholique.

8 FEVRIER.-- M. Jean Mongrédien, élu membre correspondant, prend séance et relate, dans son discours, "Les tribulations d'une famille normande au temps de la chouannerie". M. Christian Goubault prononce le discours d'accueil : "Qu'est-ce que la musicologie ?".

15 FEVRIER.-- Dans le grand auditorium du Conservatoire, à l'occasion du 100e anniversaire de leur naissance, l'Académie rend un hommage à Arthur Honegger et Darius Milhaud, avec le concours de l'Ensemble Orchestral de Normandie, sous la direction de Jean-Pierre Berlingen. La présentation est de Max Pinchard. Des oeuvres d'Arthur Honegger et Darius Milhaud sont interprétées par l'orchestre. M. Goubault exécute au piano quelques pièces de Darius Milhaud.

14 MARS.-- M. Philippe Davenet est élu membre titulaire et M. Michel Ciry membre associé. Sur rapport de Me Brière, M. Jacques Brenner est élu membre correspondant. L'Académie vote des félicitations à M. Yves Lescroart, conservateur régional des monuments historiques après rapport de M. François Bergot et à M. Jean Gallais, professeur de Géographie tropicale à la Sorbonne, après rapport de M. François Gay. Elle approuve les comptes de l'exercice 1991 et adopte le budget prévisionnel de 1992.

25 MARS.-- Grande Conférence sur le thème : "L'éducation aujourd'hui". Après les propos d'ouverture du président Christian Goubault qui tirera également les conclusions de la réunion, Mme Marie-Claire Rolland, Inspecteur général de l'Education nationale, traite des "Objectifs et problèmes de l'éducation", et M. Bernard Houlot, président directeur général de la Société ASCO, qui fabrique le matériel pédagogique, présente "Un cas de partenariat entre la recherche pédagogique et l'entreprise". Un long et très intéressant échange de vues entre le public et les conférenciers fait suite à ces deux communications.

28 MARS.-- En séance publique, M. Bernard Boullard donne une conférence : "La saga des parfums", illustrée pendant toute sa durée, par la projection de très belles diapositives.

11 AVRIL.-- M. l'abbé Bernard Morin est élu membre titulaire. L'Académie entend ensuite une communication de Mme Chantal Lemercier-Quelquejay : "L'Asie centrale et le Caucase ex-soviétiques". M. Goubault relate les travaux de la récente Conférence nationale des Académies de Province, tenue sous le patronage de l'Institut de France.

9 MAI.-- En la chapelle de l'Hôpital Charles Nicolle, réception de M. Louis Thiry, élu membre titulaire qui donne un concert d'orgue : "Tour d'Europe au XVII^{e} siècle". M. Christian Goubault lui répond : "Cinq siècles de musique d'orgue à Rouen" avec illustration musicale.

23 MAI.-- En séance publique, communications de M. Christian Goubault : "La flamme olympique et le Nouveau Monde", et de M. Geoffroy de Navacelle, président du Comité international Pierre de Coubertin : "Pierre de Coubertin, sa vie par l'image" avec projection de diapositives.

13 JUIN.-- Promenade de l'Académie, qui, le matin, est accueillie par M. et Mme de Navacelle au château de Mirville avant de se rendre à l'Abbaye du Valasse. Après le déjeuner, visite du château d'Etelan sous la conduite de ses propriétaires, M. et Mme Boudier avec une audition de Mme Catherine Michel, harpiste solo de l'Opéra de Paris et du groupe vocal Honegger, du Havre.

20 JUIN.-- MM. Joseph-Marc Bailbé et Alain Niderst sont élus membres correspondants sur proposition, respectivement, de M. Christian Goubault et de M. Jean-Pierre Chaline. L'Académie se prononce en faveur de la création d'une Association pour l'organisation de la célébration de son 250^{e} anniversaire. Elle entend ensuite, en séance semi-publique, une communication avec projection de diapositives, de Mme Christiane Morisset-Andersen, lauréate du prix Bouctot 1991 : "La vie des paysans pêcheurs du Limfjord (Danemark).

17 OCTOBRE.-- M. Geoffroy de Navacelle est élu membre correspondant sur proposition de M. Christian Goubault. L'Académie entend ensuite une communication de M. Georges Mac Grath : "Fonctionnaire sous l'Occupation".

7 NOVEMBRE.-- En séance publique, réeption de M. Philippe Davenet. Son discours : "Littérature et musique. Correspondances secrètes" est accompagné de lectures de Paul Valéry, Charles Vildrac, Edmond Rostand, Charles Péguy et de l'interprétation au piano d'oeuvres de

Gabriel Fauré, Beethoven, Claude Debussy. M. Christian Goubault prononce le discours en réponse : "L'Isle Joyeuse".

18 NOVEMBRE.-- Grande Conférence-débat : "France métropolitaine et France d'Outre-mer hier et aujourd'hui, francophonie, coopération" avec la participation de M. Gilbert Mangin, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences d'Outre-mer, conseiller honoraire à la Cour de Cassation, ancien professeur à l'Ecole nationale de la France d'Outre-mer.

21 NOVEMBRE.-- En séance privée, l'Académie décerne ses Prix de Fondations (Prix littéraires, Prix du Dévouement, Prix de la Vocation) ; puis en séance publique, M. Jean Malaurie donne une conférence illustrée de diapositives : "Tchoukotka, journal de la première expédition soviéto-française en Sibérie nord-orientale (1990) - Premiers résultats scientifiques".

5 DECEMBRE.-- Réception de l'Académie de Caen. Le matin, sous la conduite de M. François Bergot, visite des salles rénovées du Musée des Beaux-Arts. Après le déjeuner, réunion commune des deux Académies. Chacune d'elles retrace son histoire, présente son organisation actuelle et ses projets.

12 DECEMBRE.-- En séance privée, M. le professeur Hubert Piguet et M. François Gay, sont élus respectivement président et vice-président pour 1993. En séance publique, allocution de M. le professeur Piguet : "La vertu d'amitié". Remise des prix aux lauréats et conférence du docteur François Rémy, président du Comité français de l'UNICEF : "Etre enfant en 1992 dans le Tiers-monde".

ANNEE 1993

9 JANVIER.-- M. Christian Goubault transmet la présidence à M. le professeur Hubert Piguet et invite M. François Gay à prendre sa place de vice-président. Il est procédé à l'élection des membres des diverses commissions, puis M. Jean Gallais est élu membre titulaire.

23 JANVIER.-- L'Académie tient exceptionnellement séance dans la salle de réunions de l'Institution Join-Lambert pour la réception, en qualité de membre titulaire du prêtre qui en fut naguère le Supérieur, Monsieur l'abbé Bernard Morin, actuellement directeur régional de l'enseignement catholique de Haute-Normandie. A son discours en remerciement : "L'éducateur restera-t-il toujours proche de l'élève ?" répond celui de M. le professeur Jean-Pierre Lemercier : "Le médecin est-il toujours à l'écoute du malade ?"

6 FEVRIER.-- En séance publique, organisée en collaboration avec la Société des Amis de Flaubert et de Maupassant, et tenue en la salle des conférences de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Rouen, conférence de M. Christian Goubault : "Maupassant et le journalisme".

20 FEVRIER.-- Messe célébrée par M. l'abbé Bernard Morin en la Chapelle des Soeurs d'Ernemont, à l'intention des membres défunts et des bienfaiteurs de l'Académie.

13 MARS.-- En séance privée, M. Jean Morisot prononce l'hommage de la Compagnie à M. Bernard Lefebvre, membre titulaire, récemment décédé. M. Joseph Lafond, trésorier, présente et fait approuver les comptes de l'exercice 1992 et le budget 1993. En séance publique, conférence du Docteur Germain Galerant, membre de la Société Française d'Histoire de la Médecine : "Psychopathologie de Guy de Maupassant".

20 MARS.-- Répondant à l'invitation du Directeur du Crédit Industriel de Normandie, l'Académie visite l'exposition "L'Hôtel de Bourgtheroulde au coeur de la Renaissance rouennaise".

3 AVRIL.-- En séance privée, M. Geoffroy de Navacelle, élu membre correspondant le 17 octobre 1992, fait une communication : "Pierre de Coubertin et l'Histoire".

15 MAI.-- En séance privée, communication de M. Pierre Landemaine "Léopold Sedar Senghor, poète de la négritude", à la suite de laquelle s'instaure un long et fructueux échange de vues sur le dilemme métissage ou complémentarité des cultures, ainsi que sur les conflits inter-ethniques en Afrique de l'Ouest, leurs origines, leurs conséquences.

5 JUIN.-- Communication en séance semi-publique de M. Bernard Boullard : "Des papas aux chips, ou l'étonnante histoire de la pomme de terre". Au terme de son exposé, M. Boullard répond aux multiples questions posées par l'auditoire.

9 JUIN.-- Grande Conférence sur le thème : "L'archéologie en Haute-Normandie". Après une introduction par M. Xavier Delestre, conservateur régional de l'archéologie en Haute-Normandie, MM. Dominique Pitte et Cyrille Billard, le premier assistant ingénieur, le second conservateur du patrimoine, l'un et l'autre au Service Régional de l'Archéologie, traitent successivement de "L'archéologie urbaine : le site de Rouen" et de "L'archéologie rurale : l'exemple de la boucle du Vaudreuil". Chacun des exposés est suivi d'un dialogue avec le public. La séance a été ouverte par le président Piguet qui en tire également les conclusions.

12 JUIN.-- Réception, en séance publique, de M. Jean Gallais. A son discours en remerciement : "Grandeur et misère de l'Afrique du Nord-Est, les leçons d'un grand destin historique" lui répond celui de M. François Gay, vice-président de l'Académie : "La prospective a-t-elle encore un avenir ?"

19 JUIN.-- Promenade annuelle de l'Académie, en compagnie de l'Académie de Caen, dans le cadre de l'année Maupassant. Le matin, accueil au château de Miromesnil, lieu de naissance de l'écrivain, par Mme Christine Bazin de Voguë, membre correspondant de l'Académie et, sous sa conduite, visite du château, de son jardin fleuri, de sa chapelle. Me Brière, grâce à ses archives familiales, apporte une contribution à l'histoire littéraire, en faisant une communication : "A propos d'une lettre de Laure de Maupassant", lettre adressée par la mère de l'écrivain à Frédéric Baudry, bibliothécaire à l'Arsenal et arrière grand-père de Mme Brière. Maître Brière montre l'amitié qui unissait les deux familles. Mme Langlois, épouse du Président de l'Académie de Caen, lit ensuite un conte de Maupassant. Le président Piguet remet à Mme Bazin, la grande médaille d'argent de l'Académie. Après le déjeuner, les deux Académies assistent à l'inauguration, au Château - musée de Dieppe, de l'exposition Maupassant, organisée par son conservateur M. Pierre Bazin, lui aussi membre correspondant de notre Compagnie.

2 OCTOBRE.-- En séance publique : "Hommage de l'Académie à Guy de Maupassant". Conférences de M. Joseph-Marc Bailbé, professeur à l'Université de Haute-Normandie, membre correspondant : "Les chemins de l'artiste chez Maupassant : la musique", de Mme Marie-Claire Bancquart, professeur à la Sorbonne, elle aussi membre correspondant, "Maupassant, conteur fantastique" et de Me Maurice Rheims, représentant l'Académie française : "Guy de Maupassant et l'art de son temps".

16 OCTOBRE.-- En séance semi-publique, hommage à deux membres récemment décédés : Mademoiselle Marie-Josèphe Le Cacheux, membre titulaire, par M. François Burckard, et le Père Roger Fouquier, membre correspondant, par M. Maurice Morisset. M. André Journaux, ancien doyen de la Faculté des Lettres de Caen fait une communication : "L"homme américain avant 1492". L'Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen devant laquelle cettte communication a déjà été faite en a publié le texte dans ses "Mémoires".

20 OCTOBRE.-- Grande conférence tenue exceptionnellement au Palais des Consuls : "L'expérimentation en médecine". Le professeur Maurice Tubiana, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie nationale de Médecine, directeur honoraire de l'Institut Gustave Roussy, en présente "les exigences scientifiques" et le professeur Claude Huriet,

sénateur, rapporteur de la loi sur la protection des personnes qui se prêtent à des recherches biomédicales, en précise "les aspects juridiques". Un dialogue entre le public et les conférenciers fait suite à ces deux exposés dont le professeur Hubert Piguet tire les conclusions.

30 OCTOBRE.-- Séance publique. M. Philippe Piguet, critique d'art, donne une conférence : "Etre amateur d'art au temps de Maupassant".

13 NOVEMBRE.-- L'Académie procède à l'attribution de ses Prix de Fondations, puis elle entend une commmunication de M. Georges Mac Grath : "Origine et statut juridique des Académies".

27 NOVEMBRE.-- En séance publique, Mme Raymonde Moulin, directeur de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique, donne une conférence : "Le marché de l'art au temps de Maupassant".

4 DECEMBRE.-- Séance publique pour la réception dans la classe des membres associés, de M. Michel Ciry, précédemment membre correspondant. M. Michel Ciry consacre son discours à quelques "Réflexions sur l'Art, notre temps et nous-mêmes". M. François Bergot, prononce le discours en réponse : "Le mot et l'image : fraternité ou rivalité ?"

18 DECEMBRE.-- En séance privée, élection pour un an de M. François Gay à la présidence, et de M. Jean Morisot à la vice-présidence, pour trois ans de MM. Hommeril, Courmontagne, Lafond, Burckard, aux fonctions respectives de secrétaire pour la classe des sciences, secrétaire pour la classe des lettres, trésorier, archiviste.

L'Académie se réunit ensuite en séance publique. Après l'allocution de M. François Gay : "Géographie de la Vertu", il est procédé à la remise des Prix de Fondations et de médailles aux lauréats, puis Mme Langlois, épouse du Président de l'Académie de Caen, chargée de l'animation théâtrale au lycée Malherbe de Caen, lit un conte de Maupassant : "Le papa de Simon".

Le Secrétaire de la Classe des Lettres
B. COURMONTAGNE

PRIX DE L'ACADEMIE

ANNEE 1992

PRIX LITTERAIRES

GRAND PRIX

M. Serge CHASSAGNE, pour "Le coton et ses patrons" (Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales).
Rapporteur M. Chaline.

PRIX SPECIAL

Mme Anka MUHLSTEIN, pour "Cavelier de la Salle, l'homme qui offrit l'Amérique à Louis XIV" (Editions Grasset).
Rapporteur M. Chaline.

PRIX GOSSIER

M. Paul FEUILLOLEY, pour "Beaurepaire, regard sur son passé" (Editions Bertout).
Rapporteur M. Mac Grath.

PRIX COURTONNE LENEPVEU

M. le docteur Robert EVREUX et M. Jean MARC, pour "Jean Dannet, ce peintre méconnu" (Editions des Amis Rouennais des Arts).
Rapporteur M. Grégoire.

PRIX BOUCTOT

M. Régis BOYER, pour "Les Vikings" (Editions Plon).
Rapporteur M. Gay.

PRIX VERMONT

M. le docteur Patrick TAILLEUX, pour "Histoire des thermes de Forges-les-Eaux" (Editions Bertout).
Rapporteur M. le professeur J.-P. Lemercier.

PRIX LA REINTY

M. Michel LECUREUR, pour "Manoirs du Pays de Caux" (Editions Corlet).
Rapporteur M. Gay.

PRIX DU DEVOUEMENT

UNICEF (section de Rouen). Rapporteur M. Goubault.

PRIX LIGER - PRIX DE LA VOCATION

Mme Gorette TEXEIRA, pour ses recherches en biologie çellulaire et moléculaire. Rapporteur M. le professeur Hubert Piguet.

ANNEE 1993

GRAND PRIX LITTERAIRE

Mme Anne BRASSIE, pour "La Varende, pour Dieu et le roi" (Librairie académique Perrin). Rapporteur M. Boullard.

PRIX GOSSIER (Prix d'histoire locale)

M. Lucien DELSALLE, pour "Entre Robec et Aubette : mille ans d'histoire à l'est de Rouen" (édité par l'auteur). Rapporteur M. Chaline.

PRIX BOUCTOT
M. Pierre BOISARD, pour "Le camembert, mythe national" (Editions Calmann-Lévy). Rapporteur M. Burckard.

PRIX VERMONT
M. Gérard LEFEVRE, pour "La technosphère, êtres et ciels d'outre monde" (ouvrage non encore édité). Rapporteur M. Lafond.

PRIX LA REINTY
M. Jacques VIQUESNEL, pour "Promenade en Normandie avec Sainte Thérèse de Lisieux" (Editions Corlet). Rapporteur M. Chaline.

GRAND PRIX ARTISTIQUE

M. Yvon ALAN, pour "Que la lumière soit" (sculpture). Oeuvre exposée au Salon de Rouen. Rapporteur M. Hommeril.

FELICITATIONS DE L'ACADEMIE

M. Patrick PERIN, conservateur en chef du patrimoine, directeur des musées départementaux, et ses collaborateurs, pour "De l'Egypte ancienne à la Renaissance rouennaise" édité par le Conseil Général de la Seine-Maritime). Rapporteur M. le professeur Piguet.

GRANDE MEDAILLE DE L'ACADEMIE

M. Jean-Pierre WATTE, pour sa thèse de doctorat "Le néolithique en Seine-Maritime". Rapporteur M. Hommeril.

PRIX DU DEVOUEMENT

Association Saint-Paul (Père de Vathaire), pour son action en faveur des jeunes en difficultés. Rapporteur M. Gay.

PRIX LIGER - PRIX DE LA VOCATION

M. Thierry DUTOIT, pour ses recherches sur les pelouses calcicoles. Rapporteur M. Boullard.

GRANDE MEDAILLE DE L'ACADEMIE

Bien que l'Académie n'ait pas spécialement vocation à se préoccuper du sport, elle ne méconnaît pas les mérites exceptionnels des sportifs de haut niveau. Ces mérites, comme les vertus sportives, l'Académie a tenu à les souligner en remettant sa Grande Médaille à un sportif de la région rouennaise, M. David DOUILLET, Champion du monde de judo (poids lourds). Rapporteur M. le président Piguet.

DISCOURS

DE

RECEPTIONS

TOUR D'EUROPE
AU XVII^e SIECLE
CONCERT D'ORGUE

DISCOURS DE RECEPTION

de M. Louis THIRY

(9 mai 1992)

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

C'est un honneur et un plaisir pour moi d'être admis à partager les activités de l'Académie de Rouen.

Honneur et plaisir à cause du prestige et de l'ancienneté de cette institution, honneur et plaisir pour le Lorrain que je suis de me sentir ainsi adopté par la Normandie ; mais surtout honneur et plaisir à travers de multiples rencontres, d'avoir fait la connaissance de gens passionnés et prêts à faire partager leur passion artistique, littéraire, scientifique. De tout cela, que soit remercié le Président Christian Goubault qui m'a introduit parmi vous.Merci également à Monsieur Halbout, Directeur général des Hôpitaux de Rouen et à son personnel qui nous accueillent si généreusement en ces lieux (1).

Mais pourquoi avoir choisi ce lieu ? Vous le savez, je suis musicien et ce que j'ai à dire, je préfère l'exprimer par la musique avec l'aide de

quelques grands ancêtres. Un de ces grands ancêtres se nomme Charles Lefebure ; c'est lui qui, il y a plus de 260 ans, a conçu l'instrument que vous voyez et que vous allez entendre. Cet instrument construit pour l'église Saint-Nicolas de Rouen a, heureusement pour lui, été installé ici au début du XIX^e siècle, et après de nombreuses vicissitudes, a retrouvé sa voix d'origine par les soins experts des facteurs Benoît et Sarrelot. Sur ce vénérable et toujours jeune instrument (il a l'âge de l'Académie) nous allons faire un petit tour d'Europe avec l'aide d'un certain nombre de grands ancêtres : ainsi, nous irons de l'Angleterre à la France par le plus long chemin en passant par la Hollande, le Danemark, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne.

C'est par un anachronisme que je commence ce concert. Comme vous le savez, un grand compositeur vient de nous quitter en la personne d'Olivier Messiaen ; c'est pour moi plus qu'un maître qui vient de s'en aller ; cette sortie du temps d'Olivier Messiaen m'autorise à cet anachronisme en vous jouant sur un orgue du XVIII^e siècle, la musique d'un homme du XX^e siècle, mais que sont les siècles devant l'Eternité ?

Après ce propos de remerciement, Monsieur Louis Thiry, interprète à l'orgue successivement :

"Les anges" (extrait de la Nativité du Seigneur) d'Olivier Messiaen, puis,

"Trois pièces extraites du roi Arthur" de Purcell,
"Fantaisie en Echo" de Sweelinck,
"Chaconne en mi mineur" de Buxtehude,
"Choral "Wachet auf, ruft uns die Stimme" de Bach,
"Caprice sur le coucou" de Frescobaldi,
"Tiente de madie registre de tiple de quarto tone" de Arauxo,
"Récit de tierce pour le Benedictus" de Grigny.

1. La séance se tient dans la chapelle de l'Hôpital Charles Nicolle mis aimablement à la disposition de l'Académie par M. Halbout, Directeur général du C.H.U. de Rouen.

CINQ SIECLES
DE MUSIQUE D'ORGUE
A ROUEN

REPONSE AU DISCOURS DE RECEPTION DE

M. Louis THIRY

par M. Christian GOUBAULT

Monsieur,

Olivier Messiaen a dit de vous "Louis Thiry est un extraordinaire organiste. Virtuose accompli, musicien total, d'une mémoire et d'une adresse sans égales ; on peut le classer parmi les héros de la musique ! Il a donné plusieurs exécutions prestigieuses de mes oeuvres d'orgue les plus difficiles, notamment de ma "Messe de la Pentecôte". Tous ceux qui ont entendu et tous ceux qui entendront Louis Thiry ne peuvent que l'admirer". Il y a trente ans, Olivier Messiaen écrivait déjà : "J'avais été émerveillé de votre musicalité, de votre mémoire et de la perfection de vos interprétations".

Il est difficile d'ajouter quoi que ce soit à ces éloges. Je me souviens qu'au cours du mois de juin 1976, sur l'orgue même dont Messiaen était titulaire - celui de l'église de la Trinité à Paris - vous aviez offert un récital éblouissant, une interprétation vigoureuse de "Livre d'Orgue" de Messiaen et créé plusieurs oeuvres d'orgue contemporaines de Jean-Pierre Leguay et d'Antoine Tisné. Rappelons que vous avez enregistré une quasi intégrale de l'oeuvre pour orgue d'Olivier Messiaen sur l'orgue

Metzler de la cathédrale de Genève, enregistrement couronné par le Grand Prix du Président de la République et de l'Académie du disque français.

Nous avons pu encore le constater aujourd'hui, vous avez également une prédilection pour la musique européenne d'orgue ancienne, de Sweelinck à Bach, en passant par Purcell, Arauxo, Frescobaldi. Vous avez enregistré la musique de Sweelinck, l'intégrale du "Clavier bien tempéré" de Bach, à l'orgue et non au clavecin, "L'Art de la fugue" sur l'orgue de saint Taurin d'Evreux.

Et maintenant, après avoir loué votre talent, et selon l'usage de notre Académie, je dois vous présenter. Né à Fléville, près de Nancy, le 15 février 1935, Louis Thiry obtient d'abord un premier prix d'orgue au Conservatoire de Nancy, en 1952. A Paris, il se perfectionna auprès d'André Marchal - à qui il vouait une véritable affection - à l'Institution des Jeunes Aveugles. Il travailla au Conservatoire de Paris à la fois le contrepoint et la fugue avec Mme Simone Plé-Caussade, et l'orgue avec Rolande Falcinelli. Organiste titulaire à l'église Saint-Martin de Metz de 1951 à 1972, il remporte le premier prix d'orgue et d'improvisation du Conservatoire de Paris, en 1958 et six ans plus tard (1964), le grand Prix Artistique de l'Académie Nationale de Metz. Il est bientôt appelé à Rouen par Jean-Sébastien Béreau, directeur du Conservatoire National de Région, pour y devenir professeur d'orgue. Dans cet établissement, Louis Thiry a formé et forme une pléiade de jeunes organistes, qui lui doivent beaucoup. Concertiste international, il est également un expert respecté. C'est sur ses idées et ses recommandations qu'a été construit l'instrument de la nouvelle église de Mont-Saint-Aignan, restauré l'orgue du facteur rouennais du XVIII^{e} siècle Charles Lefèvre de l'église Notre-Dame-de-Charité, dans l'enceinte de l'hôpital Charles-Nicolle, où nous nous trouvons à présent.

Cet instrument avait été construit entre 1731 et 1733 pour l'église Saint-Nicolas d'Albane à Rouen, détruite en 1840. Pour l'installer en tribune à Notre-Dame-de-Charité, il fallut supprimer le couronnement des grandes tourelles et scier deux pieds de soubassement. En 1911, l'instrument fut restauré assez maladroitement, mais sans perdre ses qualités essentielles et la plupart de ses tuyaux anciens. Grâce à Louis Thiry et aux facteurs Benoist et Sarrelot, l'orgue retrouva ses trois claviers manuels, ses 25 jeux avec ses beaux cornets et trompette au récit, son prestant et sa doublette du grand orgue, son bourdon, son nasard et son larigot du positif. En l'inaugurant, le 22 avril 1986, Louis Thiry avait

raison d'affirmer que "les auditeurs de ce jour peuvent être assurés qu'à très peu de choses près, ils entendront les mêmes sonorités qu'entendaient leurs ancêtres qui, il y a 250 ans, fréquentaient l'église Saint-Nicolas de Rouen".

Pour mettre en valeur cet instrument magnifique, Louis Thiry a joué - en les présentant - des pièces de musique européenne en lieu et place du discours de réception à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen. Mon discours en réponse se poursuit avec un florilège de la musique d'orgue rouennaise, et quelques zig-zags dans le temps, puisque je vais commencer par Franz-Aloys Klein et Marcel Dupré, remonter à Jehan Titelouze, pour m'arrêter avec Jacques Boyvin, à l'aube de ce XVIII^{e} siècle qui a vu la naissance de l'orgue Charles Lefevre de cette chapelle. Ainsi la boucle sera bouclée.

Avec bienveillance, Louis Thiry m'a donné des leçons pour que je puisse jouer honorablement cette musique. Je désire simplement - en illustrant musicalement mon propos - faire acte pédagogique, tout en rendant hommage à une lignée d'organistes rouennais dont certains ont été membres de notre Compagnie.

Le XIX^{e} siècle français s'est rendu célèbre par une floraison de pièces pour harmonium, harmonicorde ou "orgue expressif" ayant souvent perdu tout caractère religieux, introduisant à l'église la musique de salon. L'organiste titulaire du grand orgue de la cathédrale, Aloys Klein aîné, n'hésite pas à publier, en 1857, une stupéfiante "Fantaisie de concert sur des motifs favoris de Robin des Bois de Charles-Marie Weber", ainsi que "La promenade des pélerins" dans le goût aimable et angélique de Lefébure-Wély à qui ce morceau est dédié. Lorsque l'orgue Merklin de Saint-Maclou est inauguré en 1866, Edouard Batiste suscite l'enthousiasme du public "en improvisant un orage où l'on entendait les sifflements du vent, les sourds grondements de la foudre, des choeurs de voix éplorées, le crépitement de la pluie" ...

Heureusement, le neveu du titulaire de l'instrument de la cathédrale, Franz-Aloys Klein compose des pièces d'orgue d'une autre facture, où se lisent l'influence de Guilmant, de Gounod et de Saint-Saëns, avec un fond d'ascendance lorraine qui confère à cette musique solidité et robustesse. Franz-Aloys Klein n'oublie pas les organistes de petites paroisses. Son recueil de 50 Noëls choisis et harmonisés sont destinés à servir comme versets, depuis la Nativité jusqu'à l'Ephiphanie, dans le chant des hymnes et dans celui des cantiques". Dans l'avertissement, Klein précise encore que "quoique arrangés d'une manière simple et

facile pour l'exécution, ces airs ont été harmonisés dans le vrai style lié et religieux de l'orgue".

Bien qu'ayant succédé à Franz-Aloys Klein à la tribune de la cathédrale de Rouen, Jules Haelling - encore un homme de l'Est - n'a laissé qu'une seule composition éditée pour grand orgue, un "Prélude en ut dièse mineur" dédié à Guilmant. Il fut membre titulaire de l'Académie de Rouen, tout comme l'un de ses plus brillants successeurs, Marcel Lanquetuit, l'un des derniers grands improvisateurs à l'orgue, avec son maître, Marcel Dupré, et Pierre Cochereau. Premier titulaire du nouveau et merveilleux Cavaillé-Coll de l'abbatiale Saint-Ouen, Auguste Guéroult n'écrira aucune pièce pour orgue, mais des mélodies d'un goût très rare. Le chef-d'oeuvre d'Aristide Cavaillé-Coll fut terminé en 1890. D'une ampleur profonde et compacte, d'une puissance très grande et très calme, ce magistral instrument fait l'admiration des organistes du monde avec ses 64 jeux, ses chamades, répartis sur quatre claviers manuels et pédalier. C'est pour cet instrument que Marcel Dupré a écrit ses "Préludes et Fugues", opus 7.

Dans l'histoire de l'orgue, ces pièces sont importantes. Ce n'est cependant pas cette composition que je vais jouer, mais - puisque mon discours va maintenant remonter le temps -, une petite pièce extraite du "Tombeau de Titelouze", inspiré par le grand modèle, gloire de l'orgue de Rouen.

Ce recueil, opus 38, datant de 1942, dédié à M. l'abbé Delestre, membre de notre Compagnie, comprend 16 chorals construits sur des hymnes liturgiques, dont 8 furent traités par Titelouze. Un "tombeau musical" est une pièce destinée à évoquer la mémoire d'un musicien. La tradition en remonte au Moyen Age. Les clavecinistes, luthistes et violistes ont cultivé ce genre ("tombeaux" de Chambonnières ou de Lully). Au XX^{e} siècle, cette tradition se perpétue avec les "tombeaux" de Couperin, par Ravel, de Debussy, de Dukas, de Titelouze, de Jean Langlais, de Jean-Pierre Guézec de Monsieur de Blancrocher.

Voici cette pièce du "tombeau" de Titelouze : "Creator alme siderum" (Puissant créateur des astres), pour les dimanches de l'Avent. Le cantus firmus en valeurs longues à l'aigu, est accompagné par un contrepoint à deux voix - l'une en noires, l'autre en croches.

Cette dernière hymne, en 4^{e} mode plagal de mi a été traitée par Titelouze sous le titre de "Conditor alme siderum". Dans le second verset, Titelouze fait planer le cantus firmus en valeurs longues au-

dessus d'un canon à deux voix, "in diapente" - c'est-à-dire à la quinte -, lui-même issu de ce cantus firmus.

A l'époque de Titelouze, Rouen se trouve toujours - depuis l'Antiquité - sur la route de l'étain britannique. La Normandie est riche en forêts de chênes. Ces deux matériaux sont indispensables à la construction des orgues. Mais curieusement, on ne connaît pas de noms de facteurs d'orgues à Rouen avant le XIV^{e} siècle. Ils existaient bien avant ce siècle, puisque l'on sait que les flamands Godefroy et Jehan de Furnes augmentent l'orgue de la cathédrale, entre 1382 et 1386.

Le premier grand nom de la musique d'orgue à Rouen est bien celui de Jehan Titelouze, venu des Flandres, où il est né à Saint-Omer en 1563. Lorsqu'il devient en 1585 organiste de l'église Saint-Jean de Rouen, il est sujet espagnol. Le 24 janvier 1595, des lettres de nationalité française lui seront octroyées, mais elles ne seront enregistrées que le 9 août 1604, seulement 29 années avant sa mort en 1633 et 16 ans après sa nomination (12 avril 1588) au grand-orgue de la Primatiale.

Jehan Titelouze a plusieurs grands amis. D'abord, le facteur d'orgues Crespin Carlier, comme lui venu des Pays-Bas espagnols, et qui travaille depuis 1601 à l'orgue de la cathédrale, à Saint-Jean et à Saint-Michel, construit le buffet de l'orgue de Saint-Ouen en 1629, l'instrument de Saint-Nicaise deux ans plus tard. Prêtre-chanoine, organiste, compositeur, poète lauréat et Prince du Puys des Palinods, théoricien de la musique, Titelouze engagera une correspondance avec le Minime Mersenne, un des grands esprits du temps qui, comme le petit cercle de savants - Académiciens avant la lettre - qui existe à Rouen, lisent Galilée et croient - malgré l'Eglise - que la terre tourne autour du soleil. Titelouze écrit une oeuvre hiératique et sévère à la mesure du vaste édifice de la cathédrale et de son orgue, le plus important de l'époque : messes, motets et surtout les "Hymnes de l'église pour toucher sur l'orgue avec les fugues et les recherches sur leur plain-chant", publiés chez Ballard en 1623, le "Magnificat ou Cantique de la Vierge pour toucher sur l'orgue suivant les huit tons de l'église", édité par le même Ballard, à Paris, trois années plus tard. Toutes ces pièces prennent leur assise dans le chant ambrosien ou grégorien : "Ad Coenam", "Veni Creator", "Conditor alme siderum", ou "Exsultet Coelum". Ce "Cantus firmus", souvent en valeurs longues, apparaît à tous les étages de la polyphonie ; on est à peu près sûr que le Cantus firmus de certaines hymnes était chanté en même temps par une basse et un enfant de la Maîtrise de la cathédrale. Titelouze utilise encore les ressources du contrepoint, fleuri,

canonique, fugué, en imitations. Il s'intéresse beaucoup aux dissonances. Dans son "adresse au lecteur", il écrit : "Comme le peintre use d'ombrage en son tableau pour mieux faire paraître les rayons du jour et de la clarté, aussi nous mêlons des dissonances parmi les consonances, comme secondes, septièmes et leurs répliques, pour faire encore mieux remarquer leur douceur : et ces dissonances se font ouïr supportables bien appliquées et à-propos".

Nous allons prendre deux nouveaux exemples dans les "Hymnes" : le troisième verset de "Sanctorum meritis", et l'"Amen" de "Annue Christie".

Le troisième verset de "Sanctorum meritis" est à la fois d'une grande rigueur et d'une extraordinaire liberté dans le traitement du contrepoint. Ce qui peut paraître paradoxal. Cette grande page à quatre voix est introduite par des incises fuguées de l'hymne liturgique - les deux premières entrées étant par mouvement contraire de l'hymne, la troisième par mouvement droit -, avant que n'entre en valeurs longues et régulières, au ténor, la première phrase du cantus firmus. Déjà se dessine, su supérius une allusion imitative de la deuxième phrase. Il en sera de même pour les deux dernières phrases.

L'Amen de l' "Annue Christie" est original et pittoresque. En effet, pendant toute la durée du morceau, la tonique Mi doit être tenue dans le registre aigu de l'instrument. C'est ce que les musiciens appellent un bourdon ou une "pédale supérieure". Titelouze indique que "cette note devra être tenue abaissée par un petit poids placé sur la touche". J'ai préféré, pour obtenir le même résultat, demander à Louis Thiry de faire la troisième main en jouant l'unique note supérieure. Le père Mersenne nous renseigne sur cette pratique du "bourdon", qui ne semble pas unique : "L'on peut avoir plus de soulagement pour l'orgue que pour les autres instruments ; par exemple, l'on peut faire baisser deux ou trois marches avec de petits morceaux de plomb pour faire autant de tenues et de bourdons, tandis que les mains sont empêchées à faire les variétés et les diminutions, de sorte qu'un seul homme fera des concerts de l'étendue de quatre octaves sur chaque jeu". On pourrait aussi demander à une personne non musicienne de tenir cette note : elle aurait l'impression de savoir jouer de l'orgue.

De 1686 à 1689, le facteur Robert Clicquot - sans doute l'un des plus grands facteurs d'orgues français - reconstruit l'orgue de la cathédrale de Rouen ruiné par un violent orage. Un instrument exceptionnel pour l'époque, à quatre claviers manuels, de plus de 40 jeux, avec une tirasse

permettant d'accoupler le pédalier au clavier du grand orgue. C'est pour cet instrument monumental que Jacques Boyvin - nommé sur concours, le 20 juillet 1674, organiste de la cathédrale - compose et fait éditer à ses frais en 1689 un "Premier Livre d'orgue", suivi d'un second en 1700, et d'un précieux "Traité abrégé de l'accompagnement pour l'orgue et le clavecin". Une oeuvre qui adopte l'esthétique "Louis Quatorzienne" de Nivers et de Nicolas Lebègue, d'une grande variété d'écriture, faisant alterner les accents nobles, la vigoureuse déclamation des Pleins-Jeux, des Dialogues et des Tierces en taille, les inflexions délicates des récits et la vivacité de certains duos.

Dans "l'avis au public" du Premier livre, Boyvin estime que l'un des plus beaux agréments de l'orgue, "c'est de savoir bien marier les jeux". On a découvert depuis peu, ajoute-t-il, des mélanges "qui paraissent fort beaux et lesquels jusqu'ici n'avaient pas été en usage".

Sur le bel orgue Lefebvre de cette chapelle, je vais essayer, avec l'aide de Louis Thiry, de retrouver les mélanges subtils des coloris voulus par Boyvin, dans deux pièces de caractère différent.

La première est un petit duo du "3^{e} ton" du "Premier livre", avec - au positif - les jeux de Prestant, Doublette, Tierce, Bourdon, Nazard, Larigot, et un cornet au Grand Orgue. La seconde est un récit du "Sixième ton" où se combinent la montre du Grand Orgue, Bourdon, Nazard et Cromorne du positif.

Beaucoup d'autres organistes rouennais mériteraient qu'on leur rende justice : François d'Agincour, qui succéda à Boyvin à la tribune de la cathédrale Notre-Dame le 25 août 1706, Jacques Duphly, organiste de Saint-Eloi et de Notre-Dame-la-Ronde, Charles Broche, le maître de Boieldieu, qui improvisait si bien des "orages" et des "batailles" sur l'instrument de la Primatiale pendant la Révolution, Henri Beaucamp Lucien Brasseur, Jules Lambert, Ludovic Panel, Marcel Lanquetuit, d'autres musiciens venus de l'Est de la France à Rouen, comme Louis Thiry, mais à l'époque de l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine par l'Empire allemand. A travers la personnalité de notre nouveau confrère, je rends hommage à ces organistes qui ont façonné le visage artistique de Rouen, ville riche également par ses orgues depuis ceux fabriqués par Crespin Carlier, Robert Clicquot, la dynastie des Lefebvre jusqu'aux Cavaillé-Coll qui ont établi la réputation mondiale de l'instrument de l'abbatiale Saint-Ouen. C'est toujours grâce à la tradition et à un passé respectés que - loin de paralyser l'activité des vivants - se construit le présent garant de l'avenir.

LITTERATURE ET MUSIQUE

Correspondances secrètes

DISCOURS DE RECEPTION DE

M. Philippe DAVENET

(Séance du 7 novembre 1992)

Monsieur le Président,
Mesdames,
Messieurs,

Vous me voyez aujourd'hui devant vous, éprouvant, vous devez vous en douter, l'un des plus grands tracs d'une carrière pourtant fertile en ce domaine ... un trac qui n'est pas ordinaire, je vous l'accorde, et qui est bien plus puissant - plus oppressant, devrais-je dire - que n'importe quel trac que l'on éprouve avant d'entrer en scène. C'est que je dois, aujourd'hui, pour exprimer les sentiments de fierté et de reconnaissance que je vous dois, utiliser un moyen d'expression qui m'est moins familier que celui que m'accorde l'exercice quotidien de mon art.

C'est vrai, j'aime l'écriture, j'en use et certains même trouveront peut-être qu'il m'arrive d'en abuser, mais cet abus-là, est à des fins personnelles, intimes, secrètes. Cette fois, je dois m'en servir pour dire tout ce que cette journée m'apporte de bonheur et de satisfactions

profondes. Pour cela, j'avoue que le clavier d'un piano me ferait dire plus de choses que celui d'une machine à écrire et je remercie le Président Christian Goubault d'avoir l'excellente idée de laisser, tout à l'heure, le dernier mot à la musique.

"Ne forçons pas notre talent" a dit La Fontaine ... considérant que j'en ai bien peu par rapport à vous, Messieurs, qui êtes des hommes de plume distingués, je n'ai aucun scrupule à pousser le mien pour tenter de hisser au niveau de l'illustre assemblée qui m'accueille, l'artiste que je suis. Car, vous accueillez à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, un artiste - un artiste c'est quelque chose de bizarre, de fragile, de contradictoire... C'est, en général, quelqu'un qui échappe à toute logique, qui ne veut surtout pas la rattraper et qui s'emploie à raisonner beaucoup de peur d'être raisonnable. C'est notre faiblesse, notre élégance et aussi notre force que de trouver en nous toutes les raisons de travailler beaucoup, obscurément et sans cesse pour arriver sur scène en donnant l'impression que tout cela n'est qu'un plaisir qu'on prend pour mieux le partager avec vous.

Car vous avez compris que, sans public, nous ne sommes rien et, au fur et à mesure que je vous parle, je vous découvre attentifs, peut-être intéressés, prêts à sourire ou, si vous êtes très aimables, à rire d'un mot, d'un trait et cela me rassure ... je vous découvre public et je suis dans mon élément.

Le suis-je vraiment ? J'en connais qui diront : "Davenet à l'Académie ?..." et c'est vrai que l'on pourrait considérer que ma vie, ma carrière, l'agitation de mon métier ne vont guère avec une assemblée si pondérée, si sereine, si portée sur la réflexion. Et pourtant ... vous m'accueillez.

Les visites que j'ai eu plaisir à vous faire m'ont permis de redécouvrir le charme d'un exercice intellectuel que notre époque a tendance à négliger ... c'est la conversation. En cela, très rapidement, je me suis senti des vôtres dans cette manière d'approcher par l'esprit, les événements, les gens, la vie ... d'avoir constamment le regard en ouverture, l'esprit en alerte, la curiosité en éveil et je me suis mis avec vous si rapidement en correspondance qu'avant même que vous sachiez si je serais académicien, je m'étais rendu compte que vous étiez des artistes.

Et puis les Arts, les Belles-Lettres, Rouen ... tout cela me sollicitait et même les Sciences, dans lesquelles la musique peut se reconnaître par la

rigueur de son application technique, ne m'étaient pas totalement étrangères.

J'ai été tenté par les études d'architecture, je m'y suis même consacré un temps et en dépit des apparences, il y a de la logique à avoir oscillé entre deux directions qui ont les mêmes exigences : l'harmonie et l'équilibre.

Et n'y a-t-il pas des filiations entre Le Corbusier et Stravinski ... et devant la grâce exquise du Théâtre Louis XV au château de Versailles, comment ne pas imaginer que Gabriel, quelque part, est cousin de Mozart ?

Bref, j'ai failli ... failli seulement car la musique, vous vous en doutez, était la plus forte et les séductions d'un plan-masse ne pouvait résister longtemps devant les abstractions arachnéennes d'une partition de musique. La musique. Nous y voilà.

Cette musique dont Paul Valéry dit :

"La musique se joue de nous, nous faisant tristes, gais, ivres ou pensifs, nous rendant à son gré plus ardents, plus profonds, plus tendres ou plus forts que jamais hommes ne le furent.

Ainsi que nos machines nous accomplissent des travaux, nous communiquent des vitesses qui excèdent démesurément nos forces propres, ainsi la Musique, extase, - fureurs toujours prêtes à s'emparer de nous, connaissance fictive sans limites, possession presque totale de l'être, - nous offre, nous impose des états à demi mensongers, et cependant plus puissants que la plupart de nos états réels. Nul des autres arts ne peut prétendre à cette souveraineté.

Il n'est donc pas étonnant que cette musique ait pris le caractère d'un culte. A la fois, elle prêche pour l'art, elle est une expérience qui explore toute l'étendue de l'être affectif et psychique, - et de plus elle est en soi jouissance supérieure.

A la fois excitation de vie intérieure intense, et communion. Car un millier d'êtres réunis, qui par les mêmes causes, subissent le même transport, se sentent seuls avec eux-mêmes, et pourtant identifiés par cette émotion intime avec tant de leurs prochains devenus véritablement leurs semblables, *- forment bien la condition religieuse par excellence, l'unité sensible d'une pluralité vivante.*

La musique produit artificiellement ce que produisent les grandes joies ou les grandes tristesses publiques, ce qu'on l'on voit dans les jours solennels où les hommes dans la rue se parlent sans se connaître, et pour un peu, s'embrasseraient..." (1).

Aussi loin que je m'en souvienne, elle est présente en moi et j'ai eu l'immense chance de trouver, dans "la constellation familiale", chez ma mère et mon père, les moyens de mettre mon ciel en accordance avec toutes les planètes contradictoires dont je voulais que ma vie se constitue. Ce sont eux, avant mes professeurs, qui m'ont permis d'aller au bout de cet amour étrange dont je ne me lasse pas.

Dès mon enfance, jusqu'à maintenant et jusqu'à ce que l'âge, peut-être, ne m'autorise plus qu'à retrouver les balbutiements de mes primes débuts, - sait-on jamais ? - le piano, la musique, le travail aussi, ont été mes compagnons de route. Une route laborieuse quelquefois, toujours enrichissante, bordée de quelques ronces avides mais que j'ai pu, la plupart du temps, écarter pour découvrir, au-delà, les merveilleuses perspectives qu'offre l'exercice, honnête, convaincu, solide de son art. Je le dis parce que cela est. J'ai aimé, j'aime la musique et sur cet amour est venu se greffer un autre qui m'est devenu aussi indipensable, le théâtre. J'aimais bien le théâtre. C'est à la Comédie française que j'ai appris à le connaître. C'est dans cette grande maison, si pleine d'illustres et beaux souvenirs, que s'est forgée cette philosophie unanimiste qui est devenue la mienne. C'est là que j'ai découvert vraiment les correspondances étroites qui existent en les mots, les sons, les couleurs, les rêves et que c'est cet ensemble soumis à une multitude de gens, qui se retrouvent unis, pendant une ou deux heures, dans une même aventure de l'âme, esthétique ou intellectuelle, qui fait justement cette unanimité.

De Jules Romain à André Obey, le courant unanimiste s'est voulu un mouvement de réflexion, rassembleur de sensations, d'impressions partagées.

C'était des écrivains et pour eux les mots avaient, seuls, la possibilité de répondre à cette mission unique et unanime.

Et vous me pardonnerez, Messieurs, moi qui suis homme de scène, de penser que le travail d'écriture est un état solitaire. C'est une fonction universelle mais j'imagine qu'au moment d'écrire la dernière ligne d'un roman, d'un texte, d'une analyse, d'une étude, - qui feront le bonheur de ceux qui les liront - cette solitude du créateur n'en sera plus pour autant totalement estompée. Ne croyez pas, pour autant, que ce sentiment me

soit étranger. Le métier de soliste m'a souvent plongé dans un réel état de solitude.

Etre au piano, sur scène, c'est avant tout un long tête à tête avec un instrument qui est à la fois un ami et un ennemi. C'est lui, avant même le public, qu'il faut - que je dois pour ma part - toujours convaincre.

Au théâtre, c'est différent, tout oeuvre dans le même sens. Les concordances existent, vous portent, vous poussent au-delà de vous même.

C'est la révélation que m'a apporté mon travail au Théâtre-Français, c'est ce que m'apporte celui que je fais avec Alain Bézu, avec Guy Faucon, avec Viviane Théophilidès, avec ceux qui pensent qu'à un moment ou à un autre de leur démarche de création, le musicien que je suis, s'inscrit dans cette unanimité.

Démarche approfondie et prolongée dans ma collaboration avec Anne Sylvestre pour la belle chanson française ou avec les chanteurs lyriques du "Tournoi des Voix d'or" de François Vicaire, au travers d'un travail qui aboutit à une parfaite symbiose.

Ainsi, vous avez voulu recevoir, Messieurs, un musicien et vous devez avoir l'impression d'avoir accueilli un homme de théâtre ... Je puis vous assurer qu'entre les deux, il y a très peu de différence et qu'aujourd'hui, vous n'avez devant vous ... qu'un homme heureux !

Et pour vous en remercier j'aurais pu, comme Monsieur Jourdain, demander à mon maître de philosophie, un compliment qui fut mis de manière galante dans un billet qui vous soit adressé.

Et j'aurais pu vous dire alors "Messieurs, l'honneur que vous me faites me comble d'aise" ou bien "D'aise me comble, Messieurs, l'honneur que vous me faites", ou bien "Messieurs, d'aise, l'honneur que vous me faites, me comble", ou enfin "L'honneur, Messieurs, d'aise me comble, que vous me faites", mais de toutes ces façons laquelle est la meilleure ? Celle que j'avais dite : "Messieurs, l'honneur que vous me faites, me comble d'aise".

Me recevant aujourd'hui à propos des correspondances secrètes qui existent entre la musique et la littérature, il est logique que nous terminions ce bref parcours avec celui qui a sû si bien mettre en évidence, à mes yeux, les mystérieux rapports qui s'établissent entre les deux : Jean-Laurent Cochet. Au Théâtre Hébertot puis à la salle Gaveau,

ses lundis littéraires et musicaux auxquels j'ai étroitement collaboré, m'ont permis de porter un regard nouveau sur cette étrange faculté qu'un écrivain et un compositeur peuvent avoir au même moment, parfois à des siècles de distance, et avec la même intime conviction, la faculté d'entr'apercevoir cette vérité humaine qui, aux instants les plus privilégiés, peut se révéler dans l'unanimisme de l'esprit.

Maurice Morisset écrit : *"Vivre intensément l'unité profonde en laquelle se rejoignent tous les Arts"* et il est vrai, comme il l'indique, que je revendique pour la musique "le droit de se reconnaître dans un ouvrage littéraire, d'*orchestration du langage*".

Il est évidemment impossible d'approfondir ici, aujourd'hui, cet itinéraire que fut, sur ce sujet, mon travail de plusieurs années. Simplement, ai-je relu pour vous quelques-uns des textes qui me sont essentiels et que je prolongerai de quelques musiques, qui ne le sont pas moins.

Vous recevrez ainsi, de façon évidente, le message que je me suis proposé de vous transmettre mais que, seul, *votre* talent rendra visible. Merci.

1. Pièces sur l'Art au Concert Lamoureux en 1893.

De Paul VALERY

Lettre de Madame Teste

Monsieur,

Je vous rends grâce de votre envoi et de la lettre que vous avez écrite à Monsieur Teste. Je crois bien que l'ananas et les confitures n'ont pas déplu ; je suis sûre que les cigarettes ont fait plaisir. Quant à la lettre, je mentirais si je vous en disais la moindre chose. Je l'ai lue à mon mari, et je ne l'ai guère comprise. Cependant, je vous avoue que j'y ai pris une certaine délectation. Les choses abstraites (ou trop élevées pour moi) ne m'ennuient pas à entendre ; j'y trouve un enchantement ... presque musical. Il y a une belle partie de l'âme qui peut jouir sans comprendre, et qui est grande chez moi.

J'ai donc fait lecture de votre lettre à Monsieur Teste. Il l'a écouté lire sans montrer ce qu'il en pensait ... ni qu'il y pensât. Vous savez qu'il ne lit presque rien de ses yeux, dont il fait un usage étrange, et comme intérieur ... Ils sont fort beaux, ses yeux ; je les aime d'être un peu plus grands que tout ce qu'il y a de visible.

Notre vie est toujours celle que vous connaissez : la mienne, nulle et utile ; la sienne, toute en habitudes et en absence. Il dit des choses que bien souvent je n'entends qu'à demi, mais qui ne s'effacent plus de ma mémoire. Mais je ne veux rien vous cacher (ou presque rien) : il lui arrive d'être très dur ! Je ne pense pas que personne puisse l'être comme lui ! Il vous brise l'esprit d'un mot, et je me vois comme ... un vase manqué que le potier jette aux débris ! Il est dur comme un ange, monsieur !

D'ailleurs Monsieur Teste n'a pas besoin de parler pour rendre à une simplicité presque animale les personnes qui l'entourent. Mais ne croyez pas qu'il soit toujours difficile et accablant. Si vous saviez, Monsieur, comme il peut être tout autre ! ... C'est un présent mystérieux et irrésistible que son sourire, et sa rare tendresse est une rose d'hiver.

Toutefois, il est impossible de prévoir ni sa facilité, ni ses violences. Mais je vous avoue que rien ne m'attache plus à lui que cette incertitude de son humeur. Mon âme a plus soif d'être étonnée que de tout autre chose. Voyez-vous, Monsieur, il faut ne pas se connaître aux délices pour les désirer séparés de l'anxiété !

Pardonnez-moi de vous écrire sur mon pauvre être quand vous ne souhaitez que d'apprendre quelques nouvelles de celui qui vous intéresse si vivement. Mais je suis un peu plus que le témoin de sa vie ; j'en suis une pièce, et comme ... un organe (quoique non essentiel). Je suis donc obligée de vous parler incidemment de celle qui vous parle de lui.

Quant à ses sentiments à mon égard, quant à l'opinion qu'il peut avoir de lui-même, ce sont choses que j'ignore.

Je ne peux pas dire que je sois aimée, je ne sais s'il a un coeur. Si j'osais vous communiquer mon impression, je vous dirais que son esprit contient le mien, comme l'esprit de l'homme fait celui de l'enfant ou celui du chien.

Quand je circule dans la maison, je ne me lasse jamais de ressentir l'empire de ce puissant absent, qui est là dans quelque fauteuil, et songe, et fume, et considère sa main, dont il fait jouer toutes les articulations.

Il ne me dit jamais que je suis bête, ce qui me touche bien profondément.

Je n'ai plus grand chose à vous dire aujourd'hui, Monsieur. Je ne m'excuse pas d'avoir écrit si longuement, puisque vous me l'avez demandé. Voici l'heure de la promenade quotidienne. Nous irons doucement par les ruelles fort pierreuses et tortueuses de cette vieille ville, que vous connaissez un peu. Nous allons, à la fin, à cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues, descendent vers le soir, et se retrouvent nécessairement. Ce sont des savants, des amants, des vieillards, des désabusés et des prêtres ; tous les absents possibles, et de tous les genres. On dirait qu'ils recherchent leurs éloignements mutuels. Ils doivent aimer de se voir sans se connaître. Nous serons tout à l'heure dans cet endroit digne des morts.

Ici, Philippe Davenet joue le 6e Nocturne de Gabriel Fauré.

D'Edmond ROSTAND

MATIN

Il fait un temps si beau que l'on n'ose pas vivre.
On est comme l'enfant qu'intimide et qu'enivre
Le cadeau trop vermeil qu'il n'ose pas toucher.
On est comme devant une fleur de pêcher
Qu'on craint, en la cueillant, de connaître fragile.
Il fait un temps si beau qu'on dirait que Virgile
A voulu, ce matin, nous parler de plus près.
Un paysage entier fuit entre deux cyprès.
C'est l'heure la plus douce encor que l'on ait eue.
On descend vers le lac, et, comme la statue
Qu'éveillait peu à peu Monsieur de Condillac,
On n'est plus qu'un parfum de rose près du lac.
On ne sait pas pourquoi, ce matin, les buées
Se sont, aux flancs des monts, si bien distribuées,
C'est trop. L'on est honteux de ce matin si pur.
On devrait être heureux, baigné de tant d'azur
Qu'il semble qu'on respire au bout d'une presqu'île.
Mais, quand l'air est trop doux, le coeur n'est pas tranquille.
Il fait un temps si beau que, gauche et stupéfait,
On n'ose se servir de ce beau temps qu'il fait.
On voudrait décliner humblement l'atmosphère.
Il fait un temps si beau que, tout ce qu'on peut faire,
C'est de vivre. Et l'on vit. Mais non sans un remords.
Car ce temps est si beau qu'il fait penser aux morts.

Philippe Davenet interprète "Des pas sur la neige" de Claude Debussy.

SI L'ON GARDAIT

Si l'on gardait, depuis des temps, des temps,
Si l'on gardait, souples et odorants,
Tous les cheveux des femmes qui sont mortes,
Tous les cheveux blonds, tous les cheveux blancs,
Crinières de nuit, toisons de safran,
Et les cheveux couleur de feuilles mortes,
Si on les gardait depuis bien longtemps,
Noués bout à bout pour tisser les voiles
Qui vont sur la mer,

Il y aurait tant et tant sur la mer,
Tant de cheveux roux, tant de cheveux clairs,
Et tant de cheveux de nuit sans étoiles,
Il y aurait tant de soyeuses voiles
Luisant au soleil, bombant sous le vent,
Que les oiseaux gris qui vont sur la mer,
Que ces grands oiseaux sentiraient souvent
Se poser sur eux,
Les baisers partis de tous ces cheveux,
Baisers qu'on sema sur tous ces cheveux,
Et puis en allés parmi le grand vent...

Si l'on gardait depuis bien longtemps,
Noués bout à bout pour tordre des cordes,
Afin d'attacher
A de gros anneaux tous les prisonniers
Et qu'on leur permit de se promener
Au bout de leur corde,

Les liens des cheveux seraient longs, si longs,
Qu'en les déroulant du seuil des prisons,
Tous les prisonniers, tous les prisonniers
Pourraient s'en aller
Jusqu'à leur maison...

Philippe Davenet joue deux variations extraites de "Thème et variations", op. 73 de Gabriel Fauré

de Charles PEGUY

LES BONS JARDINIERS DE CHEZ NOUS

Vraiment, dit Dieu, mon Fils m'a fait de très bons jardiniers.

.....

Depuis quatorze siècles que mon Fils laboure et cultive cette terre,
Il m'a fait de très bons laboureurs et cultivateurs.
Et des moissonneurs et des vignerons. De fins vignerons

.....

O mon peuple français, peuple pur, peuple sain, peuple jardinier.
Peuple qui laboure le plus profondément
Les terres et les âmes.

.....

Et je le dis, dit Dieu, je le déclare : Rien n'est aussi profond qu'un labour,
Et rien n'est aussi beau, je m'y connais,
Rien n'est aussi grand dans ma création,
Que ces beaux jardins d'âmes bien ordonnés comme en font les Français.

.....

Très douloureux jardins, des âmes ont poussé là
Qui ont souffert sans rompre l'alignement
Le plus dur martyre.
Et c'est ça qui est difficile ; c'est ça qui est rare.
Le plus recreusé martyre
Sans rompre l'ordonnance.
Et ça je sais ce que ça coûte.

LE PORCHE DU MYSTERE DE LA DEUXIEME VERTU

La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance.
La foi ça ne m'étonne pas.
Ça n'est pas étonnant.
J'éclate tellement dans ma création.
La charité ça ne m'étonne pas.
Ça n'est pas étonnant.
Ces pauvres gens sont si malheureux qu'à moins d'avoir un coeur de pierre, comment n'auraient-elles point pitié les unes des autres.

Mais l'espérance, voilà ce qui m'étonne.
Moi-même.
Ça c'est étonnant.
Que ces pauvres enfants voient comme tout ça se passe et qu'ils croient que demain ça ira mieux.
Qu'ils voient comme ça se passe aujourd'hui et qu'ils croient que ça ira mieux demain matin.
Ça c'est étonnant et c'est bien la plus grande merveille de notre grâce.
Et j'en suis étonné moi-même.
Et il faut que ma grâce soit en effet d'une force incroyable.
Et qu'elle coule d'une source et comme un fleuve inépuisable.
Dans ma création naturelle et surnaturelle.
Quelle ne faut-il pas que soit ma grâce et la force de ma grâce pour que cette petite espérance, vacillante au souffle du péché, tremblante à tous les vents, anxieuse au moindre souffle, soit aussi invariable, se tienne aussi fidèle, aussi droite, aussi pure ; et invincible, et immortelle, et impossible à éteindre (que cette petite flamme du sanctuaire)
Qui brûle éternellement dans la lampe fidèle
Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance.
Et je n'en reviens pas.
Cette petite espérance qui n'a l'air de rien du tout.
Cette petite fille espérance.
Immortelle.

La foi va de soi. La foi marche toute seule. Pour croire il n'y a qu'à se laisser aller.

La charité va de soi.
La charité marche toute seule.
Pour aimer son prochain il n'y a qu'à se laisser aller, il n'y a qu'à regarder tant de misère.

Mais l'Espérance ne va pas de soi. L'Espérance ne va pas toute seule.
L'Espérance voit ce qui n'est pas encore et qui sera.
Elle aime ce qui n'est pas encore et qui sera.
Dans le futur du temps et de l'éternité.
Et ça, c'est ça qui est difficile.

Pour terminer, Philippe Davenet joue le mouvement lent de la sonate "Pathétique" de L. V. Beethoven.

L'ISLE JOYEUSE

REPONSE AU DISCOURS DE RECEPTION

de M. Philippe DAVENET

par M. Christian GOUBAULT

Cher Philippe,

Nous avons été sous le charme enivrant de ces noces de la littérature et de la musique - et quelle musique - célébrées avec autant de talent racé que d'humour raffiné avec aussi des accès de mélancolie et même de douleur. J'ai l'impression que nous nous connaissons depuis toujours, aussi suis-je embarrassé, parce que je te tutoie habituellement et que, aujourd'hui, l'apparat académique m'impose de vous vouvoyer ou de vous voussoyer. J'ai tellement parlé de la carrière, des oeuvres, des interprétations et des projets de Philippe Davenet que je n'ose encore une fois en retracer les lignes. Je ne désire pas dresser un catalogue. Juste ce qu'il faut pour situer l'artiste fragile et contradictoire, qui, comme il me le confiait récemment, aurait pu faire une carrière de soliste, mais a toujours préféré assumer les aventures artistiques qui se présentent à lui au cours de son existence.

Né à Bois-Guillaume, Philippe Davenet étudie le piano avec Jacqueline Haumesser. Valdo Perlemuter et Marcel Ciampi l'accueillirent dans leurs classes de piano au Conservatoire de Paris où il remporta le premier prix en 1964 et l'année suivante le Grand Prix Gabriel Fauré. Une interruption pour travailler l'architecture à Zurich dans l'atelier de Le Corbusier, où vous fûtes séduit un moment par les plan-masses puis c'est le fameux Prix de la Fondation de la Vocation en 1968. Soliste à Radio-France et à la Radio Suisse Romande, Philippe Davenet est bien

connu de notre Compagnie où il est - à présent - invité à siéger comme membre titulaire résident. C'est lui qui illustra au piano la conférence de notre regretté Secrétaire perpétuel René-Gustave Nobécourt "Madeleine et André Gide" à Cuverville en Caux, le 22 juin 1969. En 1987, l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen lui décernait son Grand Prix Artistique pour "Le Poème de la traversée"", oratorio mémorial à la gloire de Guillaume le Conquérant pour célébrer le neuvième centenaire de la mort au prieuré Saint-Gervais de celui qui devint roi d'Angleterre. Le poème de cet oratorio était dû à Joël Doutreleau.

Ceci m'amène tout naturellement à parler du pianiste et du compositeur. De nombreux comptes rendus dans la presse ont loué l'interprétation des oeuvres de Chopin, Debussy, Fauré et Satie par Philippe Davenet, des oeuvres représentatives d'un art français du piano, dans tout ce qu'il a de fluidité inspirée, de légèreté, de force et de membrures, de charme surtout. J'ai écrit que vous étiez "le maître de l'âge d'or de la musique française", tandis que "Les Lettres Françaises" considéraient que votre sens poétique et votre sensibilité "donnaient l'impression de tout faire sans effort par une sorte de grâce naturelle". Je me souviendrai toujours de vos interprétations lumineuses de Debussy, de "Jardins sous la pluie", de l' "Isle Joyeuse", et il y a quelques instants, du mélancolique prélude "Des pas sur la neige".

Le compositeur - je viens de citer "Le Poème de la traversée" - possède un vaste registre. J'ai vécu les premières exécutions passionnantes de "Milieu Divin", d'après Teilhard de Chardin, de votre "Hommage à Vasarely", du "Concerto pour piano et machines", une partition très originale qui a tout juste vingt ans et mériterait qu'on la redonne. Georges Léon avait fort bien compris à "France-Culture" que ce n'était ni du "post-quelque chose" ni du "sous-n'importe quoi" comme tant d'autres musiques.

Mais, depuis 1979, année où vous devenez soliste-claveciniste à la Comédie-Française, je n'ai pas suivi vos activités d'aussi près que pendant la période proprement rouennaise. Votre "effort joyeux" comme vous me l'écriviez dans une lettre que j'ai conservée, s'est transformé en une "fertilité joyeue" de tous les instants. Votre "Isle joyeuse" en somme se transporte de Rouen vers Paris, et vice-versa... C'est l'"Isle flottante" de Jules Verne...

De 1983 à 1986, vous êtes nommé directeur musical du Théâtre Hébertot. En 1988, vous accompagnez la tournée officielle et prestigieuse de la Comédie-Française au Japon, en Corée et en Australie où la Compagnie joue la version originale - celle qui contient beaucoup de musique du "Bourgeois gentilhomme" de Molière-Lully.

En un rien de temps, vous montez vingt-huit spectacles. Vous êtes responsable également, avec Jean-Laurent Cochet, des "Lundis poétiques et musicaux" de la Salle Gaveau, testant et établissant les secrètes correspondances dont vous avez parlé aujourd'hui, entre la littérature et la musique.

Directeur des spectacles du Studio 44 et du Théâtre du Jardin Botanique à Bruxelles, vous participez aux spectacles "Brel en cent chansons" (cinquante représentations dans la capitale de la Communauté européenne et quatre-vingt dix à Paris), à ce spectacle au titre étonnant : "Marylin et Staline vont en avion", décors et costumes d'Hergé, le père de Tintin, le petit reporter !

En outre, vous "tournez" avec la chanteuse-comédienne Anne Sylvestre, dans un western théâtro-musical intitulé "La Ballade de Calamity Jane". Le Grand Prix Charles-Cros 1991 est attribué à l'enregistrement des "fabulettes" auquel vous avez participé. On s'essouffle à vous suivre...

Votre musique pour le "Saint-François d'Assise" de Delteil mis en scène par Viviane Théophilides connaît le succès au Printemps 1990 des Comédiens à Montpellier. Pendant trois semaines, le spectacle tient l'affiche à Beaubourg. Vous écrivez encore la musique du Son et Lumières de Lieurey ("Le Musicien du Caillou-Marais") commande du département de l'Eure, les musiques de scène pour le Théâtre de la Pie Rouge, pour le Théâtre des Deux-Rives, ainsi que l'opéra de chambre qui sera créé à la fin du mois dans la petite salle du Théâtre-des-Arts/Opéra de Normandie : "Molière ou l'illustre opéra", avec "La Pie Rouge". Tout cela coïncidera avec la sortie d'un disque d'oeuvres pour guitares et claviers, avec le concours de Pascal Sanchez, disque venant s'ajouter aux vingt-huit livres-cassettes parus chez Gallimard, destinés aux enfants, réalisés par François Rauber, dont vous avez créé, avec l'Ensemble Orchestral de Normandie, le Concerto pour piano, concerto que vous allez d'ailleurs enregistrer...

J'ai l'impression de retirer une à une des poupées-gigognes, sans fin. Tiens, il y en a encore une ... c'est l'agitation de votre métier. Aussi arrêterais-je ici l'énumération de vos activités qui s'inscrivent toujours dans une conception heureuse de la vie. J'ajouterais néanmoins que François Vicaire a écrit un ouvrage sur vous et vous risquez d'être bientôt l'objet de mémoires ou de thèses. Dans quelques minutes, je vous assure, cher Philippe, vous deviendrez en outre, immortel !

Puisque vous venez de nous parler des correspondances secrètes entre la littérature et la musique, j'ai eu l'idée de vous répondre sur le thème de la joie chez les musiciens et les poètes. Le sujet est immense. Aussi dois-je me contenter de quelques exemples des débuts du christianisme jusqu'à nos jours, en un survol forcément lacunaire.

Les Psaumes de David exaltent l'Eternel dans la joie la plus expansive, avec des chants, des danses, avec les instruments à cordes, à vent, sur la harpe à huit cordes, sur le guitthith, le nebel ou le kinnor. Que disent les Psaumes 149 et 150 ? "Chantez à l'Eternel un cantique nouveau ... Que les fils de Sion soient dans l'allégresse à cause de leur roi ! Qu'ils louent son nom avec des danses. Qu'ils le célèbrent avec le tambourin et la harpe ! Louez-le au son de la trompette, avec le luth, les instruments à cordes et le chalumeau, avec les cymbales sonores !" Le Psaume 47 exulte : battez des mains, poussez vers l'Eternel des cris de joie, chantez à Dieu, chantez, chantez un cantique ! Le Roi David sautait d'allégresse et dansait lui-même devant l'Arche. Dans son psaume dramatique "Le Roi David", Arthur Honegger fait chanter et danser le peuple élu : "Voici le roi David qui danse devant l'Arche, et la terre et le ciel vibrent sous le soleil comme les tambourins sous les doigts blancs des vierges. Chantons le Dieu fort et clément. Dansons au bruit des instruments. Chantons pour lui de nouveaux chants".

Les premiers chrétiens chantent les formules d'acclamations de l'Alleluia, les vocalises du "Jubilus". Saint Augustin écrit : "Celui qui jubile ne prononce pas de paroles, mais il exprime sa joie par des sons inarticulés. Dans les transports de son allégresse, ce qui peut se comprendre ne lui suffit plus, mais il se laisse aller à une sorte de cri de bonheur sans mélange de parole".

L'apôtre Paul, dans une lettre aux Corinthiens approuvait les réunions de Chrétiens "où dans l'excitation collective des chants, les fidèles se lèvent, hors d'eux-mêmes, pour improviser". Dès ses débuts, le chant

chrétien est un chant d'improvisation emporté et exaltant, perpétuant la tradition des Psaumes. Les hymnes milanaises ambrosiennes sont également pleines de vigueur, mais d'une manière austère et raffinée jusque dans les jubilations. J'ai l'impression que ces interprétations sont des visions "puristes" et "angéliques" que nous a léguées une tradition récente. Le musicologue Jacques Chailley assure : "La théorie et même la notation ultérieure gardent traces d'agréments, tremblements, notes répercutées, liquescences de semi-voyelles, mille fioritures qui scandaliseraient aujourd'hui les apôtres de la tradition". En somme, le chant grégorien prépare le "bel canto"; et le baroque orgiesque des églises d'Amérique du Sud que recommandait - pour l'exécuter - l'écrivain Charles-Albert Cingria : "Jamais l'art grégorien, qui est un art de soliste, un art de vocalises et de roulades, ne se sent aussi à l'aise que dans une architecture baroque".

"Luther est fils de saint Augustin dans plus d'un sens", écrit Jean-François Labie dans un excellent et récent ouvrage intitulé "Le Visage du Christ dans la musique baroque". Comme son maître, Luther a été "enveloppé et subjugué" par les "voluptés de l'oreille". Or contrairement à lui il ne se sent pas en faute ; il n'est pas partagé "entre le danger du plaisir et la constatation d'un effet salutaire". Mais la palette musicale de Luther ne se borne pas à l'expression de la joie et du plaisir ; elle doit donner courage aux affligés, effrayer ceux qui sont gais, redonner goût à la vie aux désespérés, briser les orgueilleux, attendrir les haineux...Luther n'est pas à une contradiction près : un jour, il attaque les orgues, les chants et les vêtements, accessoires de la liturgie romaine ; le lendemain, il vante les mérites spirituels de la musique, "signe d'une joie que Satan ne peut supporter". Voilà l'antidote au Mal absolu : la Joie !

"Jésus que ma joie demeure", "In dir ist die Freude", "en toi est la Joie", clament les chorals que Bach orne de festons et d'astragales, comme "In dulci jubilo" ("Dans une douce joie"), "singet und seid froh" (Chantez et soyez heureux), "Jesu, meine Freude, meines Herzens Weide" (Jésus, ma joie, nourriture de mon coeur), "Singet den Herrn ein neues Lied", ou encore "Mit Fried' und Freud ich fahr dahin" ("en paix et avec joie je quitte ce monde"), versification luthérienne du cantique de Siméon "Nunc dimittis servum tuum".

Mais quand on prononce le mot "Freude", on pense tout de suite à l'Ode "In die Freude" (à la joie) de Friedrich Schiller, et encore

davantage au final de la neuvième Symphonie de Beethoven, devenu l'hymne européen : "Freude, schöner Götterfunken, tochter aus Elysium", avec cet autre passage : "Seid umschlungen, Millionen !"

Soyez enlacés, étreignez-vous, millions d'êtres ! Un baiser au monde entier ! Frères ! [...]

"Joie, belle étincelle divine, fille de l'Elysée [...] Ton pouvoir magique réunit ce que la mode avait divisé. Tous les hommes sont des frères là où s'arrête ton aile légère".

Schiller et Beethoven chantent le "Grand Rêve" souligne Romain Rolland, le rêve "couvant au coeur des hommes - du royaume de Dieu sur la terre, établi par la fraternité des hommes, dans la raison et dans la joie". Oui, ici, Beethoven exprime la délivrance de l'homme par la joie.

Debussy va peut-être encore plus loin, en affirmant que, à chaque bond qu'accomplit l'idée musicale, "c'est une nouvelle joie" qui éclate ; "celà, sans fatigue, sans avoir l'air de se répéter, on dirait le chimérique épanouissement d'un arbre dont les feuilles jailliraient toutes à la fois".

L'on sait moins que l'ode "An die Freude", écrite en 1785 par Schiller, expressément pour être chantée ou lue dans les loges maçonniques, fut mise en musique notamment par Franz Danzi, Friedrich-Wilhelm Rust, Johann-Friedrich Reichardt et surtout par Franz Schubert, qui contrairement à Beethoven suit pas à pas les huit strophes du poète, le choeur intervenant au terme de chacune d'elles selon les indications mêmes de Schiller. Dans la mélodie de Schubert D. 189, pour signifier le bonheur, chaque syllabe est chantée sur deux notes, ce qui est chez lui le symbole de la joie, comme le rythme dactyle l'était chez Bach.

Mozart composera également son ode "An die Freude", à l'âge de 12 ans, sur un texte d'un certain Uz, célébrant "la joie, reine des sages" ("Freude, Königin der Weisen") en des termes assez mystérieux mais dont la signification maçonnique ne peut faire guère de doute. A l'instigation de son papa Léopold, Wolfgang s'acquittait tout simplement d'une dette de reconnaissance envers le docteur Joseph Wolff, d'Olmütz, qui venait de le sauver de la variole. Cette ariette K. 53 est dédiée à la fille du médecin qui, à ce qu'il paraît, chantait fort bien.

Mozart et Da Ponte sous-titrent "Don Giovanni" : "Dramma Giocoso (drame joyeux). Pourquoi ? Sans doute parce que les événements qui s'y déroulent - en une fusion shakespearienne du meurtre et de la facétie - permettent au poète et au musicien de doser à leur guise les tensions principales du théâtre, d'indiquer au public qu'il ne faut pas prendre ces choses au sérieux. Comme le "Falstaff" de Verdi, aboutissant à cette conclusion joyeusement sceptique : "Tutto nel mondo e burla !" (Tout en ce monde est une blague !). Si l'angoisse rôde sans cesse dans le spectacle "giocoso" de Mozart, la musique, par sa sensualité et sa tendresse, contrecarre souvent le tragique des événements. La joie de vivre du libertin est très réelle : Don Juan ne possède aucune philosophie ; son caractère dépend pleinement de sa nature n'étant pas maître, comme l'écrivait Sade, "de devenir droit quand on est né tordu" ... La nature règne, sur la pensée du XVIII^{e} siècle et fait figure d'excuse pour "Don Giovanni", le "dissolu puni" parce que la morale l'exige. Et c'est joyeusement que les protagonistes du "dramma giocoso" chantent à la fin une chanson bien morale : "Quand on vit mal, on finit dans l'épouvante. La mort juge la vie. Le perfide est damné à jamais". Rideau.

Parallèlement à la joie divine il existe une forme d'émancipation païenne où l'on exprime son goût pour le dionysiaque, les danses et le chant, le bien-vivre et le bien-boire. Vont fleurir, dans la musique, des bacchanales des opérettes comme celles d'Offenbach inséparables des moeurs du Second Empire, des valses viennoises, insouciantes et joyeuses, mais dansées sur un volcan politique. On s'ébroue dans la loufoquerie, le superficiel en persiflant toutefois Badinguet, la bourgeoisie repue, les traîneurs de sabres, les petites cocottes de "La vie parisienne" et la parodie du grand opéra dans "Orphée aux enfers".

"Archiducs (Habsbourg) et Grands Ducs (Romanov), lévriers blancs plumes d'autruche, can-can, verres de Tiffany Cléo de Mérode, gants glacés et champagne, beaucoup de champagne"... (P. Monelli). La fête joyeuse et tourbillonnante des plaisirs n'est qu'une façade.

Seul un musicien comme Emmanuel Chabrier - avec la "Joyeuse Marche" -, retrouve d'instinct l'allégresse, l'exaltation de la vraie joie, robustement païenne certes. Un ravissant dessin de Chéret sert de couverture à l'édition de ce morceau montrant une joyeuse foule de mi-carême descendant la Butte Montmartre tambour de basque au poing. Chabrier, l'ancêtre du Charles Trenet de "Y'a d'la joie", aux rythmes

bondissants et rebondissants, cela peut paraître osé. Pourtant, l'esprit est le même, typiquement français.

La joie profane peut aussi animer la foi religieuse. L'un des meilleurs exemples est le "Gospel", admirable rencontre du choral des églises réformées d'origine européenne et du rythme ancestral africain qui transfigurera une religion. Si les "Negro spirituals" expriment plutôt la profondeur de la souffrance humaine, la musique des Gospels est très souvent joyeuse et très rythmée. La célèbre chanteuse Mahalia Jackson affirmait que les Gospels, renouant ainsi avec l'Eglise primitive, étaient tout à fait dignes du Psaume 71 de David : "Je te louerai au son du luth, je chanterai ta fidélité, mon Dieu, je te célèbrerai avec la harpe, Saint d'Israël ! En te célébrant, j'aurai la joie sur les lèvres, la joie dans mon âme que tu as délivrée".

Des Psaumes de David jusqu'au Gospel Song et à Walt Whitman, c'est une même joie intérieure qui se manifeste extérieurement par des chants et des danses. Comme dans une symphonie, au cours de la troisième partie, les thèmes du début sont réexposés. Souvent le musicien y ajoute une coda. Cette symphonie de la joie céleste va se terminer sur la terre, en une célébration de la nature, du soleil, du bonheur et de l'amour humain, du rythme universel. "L'Isle joyeuse" de Claude Debussy que Philippe Davenet va interpréter au terme de ce discours, irradie cette joie profane, immense, confession exultante du bonheur, née de l'embrasement des sens et de la passion amoureuse. Cette île, terre isolée et de folle joie, est partagée de Claude de France et de Emma Bardac, loin du tumulte de la vie et de l'Establishment. "L'Isle joyeuse", avec ses chants et ses danses, ne pouvait être que "debussyste", s'exclamait Vladimir Jankélévitch, car elle est "l'oasis humaine des rires, des poèmes et des chansons dans le silence éternel du désert. Cette oasis est le monde lui-même ; cette oasis est l'espace de la nature vivante et de l'art, entouré par la nuit des espaces infinis".

Psalmiste des temps modernes, le poète américain Walt Whitman a, lui aussi, célébré la musique joyeuse, dans le recueil universel intitulé "Feuilles d'herbes". Ecoutons-le.

"Tutti pour la terre et le ciel ;
(voici que le tout-puissant chef d'orchestre a pour une fois fait signe de son bâton) [...]
Tous les chants des pays reçus viennent retentir autour de moi,

Les lieder allemands de l'amitié, du vin et de l'amour,
Ballades irlandaises, gigues et danses joyeuses, refrains anglais,
Chansons de France, airs écossais et par-dessus tout,
Les compositions sans égales de l'Italie. [...]
J'entends les airs de danse de toutes les nations,
La valse, une mesure délicieuse entraînante, qui me baigne dans la félicité, [...]
Je vois les danses religieuses anciennes et nouvelles,
J'entends le son de la lyre hébraïque,
Je vois les Croisés en marche portant haut la Croix, au retentissement martial des cymbales,
J'entends les derviches chanter sur un ton monotone, et entrecouper leurs chants de cris frénétiques, tout en tournoyant pour se retrouver toujours face à la Mecque. [...]
Compositeurs ! puissants maestros !
Et vous, doux chanteurs des vieux peuples, soprani, ténors, basses !
Vers vous un nouveau barde chantant dans l'ouest,
S'incline et envoie son amour".

Comme vient de l'annoncer Christian Goubault, Philippe Davenet interprète "L'Isle joyeuse" de Claude Debussy.

L'EDUCATEUR RESTERA-T-IL TOUJOURS PROCHE DE L'ELEVE ?

DISCOURS DE RECEPTION

de Monsieur L'Abbé Bernard MORIN

(Séance du 23 janvier 1993)

Monsieur le Président,
Monseigneur,
Mesdames,
Mademoiselle,
Messieurs,

"A l'appel de votre nom, vous répondrez présent, en vous levant".

C'est presque l'expression que vous avez employée, Monsieur le Président, en m'invitant à prononcer mon discours en remerciement.

Si vous aviez connu l'origine de cette interpellation, vous ne l'auriez pas utilisée pour moi, puisqu'elle aurait dû confondre dans la honte ceux qui, rassemblés le jeudi après-midi, à l'Institution Join-Lambert, devaient, par quelques heures supplémentaires, compenser un déficit laborieux dûment constaté.

Et celui qui avait la responsabilité de cet appel a siégé longtemps, avec bonheur, en votre Compagnie, remplissant avec diligence et compétence les fonctions de Secrétaire Perpétuel : j'ai nommé Monsieur le Chanoine Léon Letellier.

Oui, Monsieur le Président, j'ai répondu : "Présent", en me levant, médiocrement honteux parmi les punis, je l'avoue ! Sans doute cette

aventure a échappé à votre vigilance et à celle de vos confrères, quand vous avez daigné m'appeler à siéger au sein de votre Académie.

Ma reconnaissance à votre égard est d'autant plus grande que, c'est en quelque sorte, par effraction, que je me suis glissé parmi vous dont les mérites sont réels. J'espère que vos éminentes qualités effaceront quelque peu mon indignité et me pareront d'un éclat que je ne devrai qu'à vous.

Le Chanoine Léon Letellier était curieusement un homme étrangement distant : s'il distillait la langue française, comme le disait joliment le regretté René-Gustave Nobécourt, ancien Secrétaire Perpétuel de votre Académie, "en suçant chaque mot comme un berlingot", ses élèves le savaient timide, réservé, peu enclin à punir, discret même dans l'éloge.

Et cependant il fut extraordinairement présent dans nos existences et j'en sais de brillants parmi vous, qui furent ses élèves. Ils ne manquent jamais d'évoquer leur maître, en se gaussant sans doute de ses petits travers, de sa précieuse distinction, de ses manchettes empesées et de la solennité de son langage : tous admirent encore sa culture, sa science pédagogique, sa conscience professionnelle, tout ce qu'il représentait pour eux : la tradition d'un humanisme solide, le désir exprimé de nous voir tous brillamment réussir. C'était, bien sûr, souvent en rêveur, que Monsieur Letellier appréciait notre avenir. Il me souvient du dialogue de notre Maître avec un brillant élève de ma classe lorsque nous étions en rhétorique. ("La 1ère, hélas, a perdu son beau nom de rhétorique" déclamait avec simplicité notre professeur) :

"- Monsieur Untel, que comptez-vous faire plus tard ?"

- Je crois, Monsieur le Directeur, que je vais reprendre l'usine de mon père."

- Monsieur Untel, vous finirez dans le coton !"

Oui, il rêvait pour nous : Normale supérieure, les grandes écoles, les grands destins... Aurions-nous pu lui reprocher d'avoir de l'ambition pour nous ?

Confessons que nous étions, pour certains, des potaches indignes d'un tel Maître. Et cependant je m'associe de tout coeur à la déclaration cordiale et malicieuse d'un de mes camarades, prématurément disparu, qui parodiait, pour notre joie, Victor Hugo :

"Je t' aime, ô mon Léon, et n'en fais point mystère".

Très proche de nous se tenait, pour l'enseignement des mathématiques et de la physique, un vieil ami de Monsieur Letellier, le Chanoine Piednoël, plus connu sous son nom familier "le Pitche".

C'était une autre proximité apparemment brutale dans les mots et dans les gestes : "J'ai quelquefois rencontré des idiots, mais, comme vous, encore jamais", nous criait-il avec la surprise du découvreur, nous pinçant la joue, pour nous amener à regarder de plus près les horreurs inscrites au tableau noir. Plus qu'un savoir, plus que quelques miettes de son immense érudition, il était désireux de communiquer un peu plus d'humanité, un peu plus de conscience, un peu plus de responsabilité.

S'il ne siégea pas en votre Compagnie, l'Académie lui doit sans doute beaucoup, puisque son amitié sans faille pour le Chanoine Léon Letellier, exprimée par quarante années de tasses de thé communes, consommées après le dîner du soir au collège, leur permit de réfléchir ensemble et de découvrir les trésors de la culture pour vous les distiller avant de tenter de les confier à leurs élèves.

Les Chanoines Letellier et Piednoël, avec leurs collègues d'alors, étaient témoins d'une longue tradition enseignante.

Ils n'avaient pas la prétention d'innover puisqu'ils redécouvraient, presque d'instinct, l'intuition de tant d'éducateurs qui les avaient précédés.

"Vous voulez être éducateur ? On ne vous demande pas d'être des savants ; soyez proches de vos élèves, ne les dominez pas, acceptez-les tels qu'ils sont pour les accompagner, plus loin, en parcourant le chemin avec eux."

Au XVII^{e} siècle, les Frères des écoles chrétiennes, les Jésuites, dans notre région, les Soeurs du Saint Enfant Jésus, dites de la Providence pour ne citer que ceux là, au XIX^{e} siècle les innombrables instituts d'enseignants qui fleurirent dans notre pays n'eurent pas d'autre ambition.

L'Abbé Joseph-Hippolyte Join-Lambert, quand il ouvrit, il y a cette année 150 ans, l'Institution qui porte son nom, connut cette intuition pédagogique : il hérita sans doute, tout d'abord, de la conviction de ses formateurs ecclésiastiques, les Messieurs de Saint Sulpice. Lui, son neveu Monseigneur Flavigny, un autre de ses successeurs, Monseigneur Paul Lecoeur qui devait finir sur le siège épiscopal de Saint Flour,

avaient été marqués par les méthodes éducatives des disciples de Monsieur Olier.

Au séminaire, la règle des Sulpiciens était simple : elle leur faisait obligation de suivre scrupuleusement l'emploi du temps de ceux qu'ils accueillaient : horaires, moments de prière, repas, récréations, lectures spirituelles. Au milieu d'eux, avec une vraie discrétion, attentifs à ce qu'ils vivaient, ils les connaissaient bien et faisaient route avec eux, pour leur préparation au sacerdoce.

En outre, quand le Cardinal de Croy, Archevêque de Rouen, avait demandé en 1843 à Monsieur Join-Lambert de créer un établissement d'enseignement, celui-ci avait pris contact avec deux de ses amis qui, depuis plusieurs années, conduisaient l'existence de "l'Institution ecclésiastique d'Yvetot", les frères Xavier et Pierre Labbé. Ils étaient, comme Monsieur Join-Lambert, issus de Saint Sulpice et pratiquaient avec succès la méthode éducative de leurs maîtres.

Monsieur Join-Lambert écrivit le règlement de son Institution. Ce texte repris en 1900 par son neveu et successeur, Monseigneur Flavigny, nous était lu chaque année, par nos supérieurs : j'en entendis le commentaire quand je fus nommé professeur à Join-Lambert en 1950.

Le style en est très démodé, je vous le concède volontiers, un peu "ecclésiastique" dans le sens péjoratif du terme. Celui qui le rédigea était sans doute scrupuleux, tourmenté, inquiet de la nature humaine, quelque peu "doloriste" comme le furent tant de ses contemporains. Mais les côtés positifs l'emportent sur les mises en garde et ce sont ces aspects-là que je veux retenir.

"Règlement et usages observés par M.M. les professeurs".

Jeunes professeurs, dis-je, nous étions nourris de cette doctrine éducative.

Nous savions ainsi que les professeurs "ne sont guère à eux, ni chez eux". "Dans leur emploi du temps, les maîtres se font un devoir de consacrer à la Maison la part principale et la première place. Le reste, fonctions extérieures, études personnelles, relations, est subordonné à cet objet"...

"Nous devons aimer les enfants toujours, dit encore le texte, quels qu'ils soient, quoi qu'ils fassent ; nous devons les aimer même ingrats, même mauvais et incorrigibles ; les aimer au moment même où nous les

punissons... Il faut que les enfants voient que l'on aime leur compagnie et que l'on prend part à tout ce qui leur arrive de pénible et d'heureux"...

"Il faut se plaire au milieu des enfants. Les enfants qui sont confiés au professeur deviennent comme sa famille ; il trouve auprès d'eux sa joie et son repos. Il se plaît à partager leurs joies et leurs fêtes... d'ailleurs la meilleure surveillance est celle dont on ne se doute pas et qui n'est pas inquiète, c'est-à-dire celle qui s'exerce par la communauté de vie"...

"L'oeuvre d'éducation est surtout une oeuvre de constance, de tendresse et d'encouragement. Elle est aussi une oeuvre d'observation. Chaque enfant a sa nature. Les maîtres, comme les parents, doivent approprier à chaque caractère, à chaque tempérament, les traitements convenables..."

Et les professeurs "pour leur perfection", poursuit l'auteur de la brochure, se conforment à ce qu'ils exigent des élèves.

"On garde le silence entre soi, toutes les fois qu'il est prescrit aux élèves et qu'on se trouve en leur présence, ou qu'on peut en être entendu, par exemple dans les passages, à la fin des récréations, surtout avant le lever et après le coucher des élèves, tant dans les corridors, les escaliers que dans le dortoir même".

Pour conclure ces citations, nous retiendrons un dernier conseil :

"On doit chercher, autant que possible, à maintenir les élèves dans le devoir et à les y ramener par la raison, l'émulation, l'appel à la conscience. Un des grands moyens est de prévoir les fautes afin de les prévenir".

Monsieur Join-Lambert était bien dans la ligne des Frères Labbé, ses inspirateurs.

Dans le livre "L'Age enclos", sous la plume d'Edward Montier, ancien élève et chantre de l'Institution ecclésiastiques d'Yvetot, je lis :

"La règle des maîtres se tenait en un seul article : être partout où étaient les élèves, et même alors qu'on ne pouvait être avec eux, subir les exigences de leur éducation qui était le but suprême, travailler quand ils travaillaient, garder le silence quand ils le gardaient, les suivre en récréation, assister avec eux à la lecture spirituelle et aux exercices religieux, manger avec eux à la même table, coucher comme eux au dortoir".

Cette doctrine éducative priva-t-elle les élèves de possibilité d'expression, d'indépendance quotidienne, je ne le pense pas si je considère, comme très heureuses, les années de vraie liberté que j'ai vécues, comme élève, avec une interprétation personnelle du règlement qui n'était pas toujours appréciée par mes supérieurs ; très heureuses aussi comme professeur, quand, avec mes collègues, nous cherchions à innover en pédagogie pour mieux accueillir nos élèves.

Il fallait être proche des élèves si on voulait les faire travailler.

Ce qui paraissait essentiel, c'était le travail des élèves.

On peut presque affirmer que les élèves passaient plus de temps au travail des devoirs ou à la lecture de livres soigneusement choisis, sous le regard très attentif "d'un préfet de division", qu'à suivre des cours.

Quand je fus envoyé à l'Institution Join-Lambert en 1950, mon supérieur d'alors, m'expliqua, dès notre première rencontre, qu'il avait exigé, auprès de Monseigneur l'Archevêque, ma nomination parce qu'il avait besoin d'un surveillant, d'un préfet. "On peut imaginer qu'un professeur soit laïc, m'avait-il dit, mais un surveillant doit toujours être prêtre".

De fait, les études étaient nombreuses et plus encore les devoirs : chaque semaine, deux versions latines, deux versions grecques, une dissertation, un devoir d'anglais, un de mathématiques et j'en passe. Le professeur principal -il y en avait déjà à cette époque - était polyvalent, plus qu'aujourd'hui où on prône davantage la spécialisation.

Le professeur, qui enseignait en même temps le français, le latin, le grec, après avoir fait réciter les leçons, rendait toujours un devoir.

Il rendait les devoirs individuellement, ce qui voulait dire qu'il les avaient corrigés soigneusement : aussi les classes passaient très rapidement : deux heures de classe le matin, deux heures l'après-midi.

Tout l'enseignement était organisé autour du travail des élèves.

Cette méthode signifiait institutionnellement aux élèves que le travail qu'ils faisaient était important. Il tenait, dans l'organisation de l'espace et du temps scolaire, une place éminente.

Or, dans notre système actuel, le travail des élèves n'a rigoureusement aucune place. Il est toujours après, c'est ce qui vient ensuite. Dans l'organisation que j'évoque, il venait avant.

On commençait la journée par des études, on terminait la soirée de même, sous le regard des surveillants.

Maintenant le travail scolaire vient après, il est toujours prévu en dehors, à la maison. Mais les pédagogues ignorent souvent les conditions matérielles qui facilitent ou gênent considérablement ce travail nécessaire : il suffit de traverser le hall de la gare de Rouen, chaque jour vers 17 heures, pour découvrir nos élèves assis sur une marche d'escalier feuilletant vaguement les auteurs du programme.

On prenait au sérieux le travail des élèves.

A cela s'ajoutaient des éléments d'émulation.

Vous me permettrez d'en décrire un, parmi d'autres, qui m'a particulièrement frappé quand j'ai eu l'occasion de prendre connaissance des archives de Join-Lambert.

Cette vieille Institution édite chaque année ce qu'il est convenu de nommer "L'Annuaire". Depuis l'an 1900 jusqu'à maintenant, sans interruption, nous y découvrons la chronique de l'Institution.

Les numéros des Annuaires qui précèdent la guerre de 1914-1918 insistent beaucoup sur la vie de "l'Académie de Join-Lambert".

Celle-ci ne voulait pas faire concurrence à la vôtre, croyez le bien, mais, en quelque sorte, à son insu, elle s'était faite pourvoyeuse de la vôtre. J'ai en effet relevé nombre de lauréats de cette modeste Académie, qui eurent plus tard l'honneur de siéger parmi vous, et d'autres encore qui eussent mérité d'y figurer et dont l'existence fut un service pour notre région.

"L'Académie littéraire de l'Institution Join-Lambert" a pour but, nous dit le règlement, "d'encourager les élèves dans leurs études, et, en particulier, d'exciter les classes supérieures à la production de grandes compositions soit littéraires, soit scientifiques, soit historiques".

Les "Académiciens" se recrutent en Seconde, Rhétorique et Philosophie, les "candidats" en 3^{e} et en 4^{e} ; les "assistants" dans les autres classes jusqu'à la 8^{e} inclus.

"L'Académie élit un bureau : président, vice-président, secrétaire. Au-dessus il y a le conseil supérieur privé, composé du Supérieur, du Directeur, du Préfet des études, du Maître de chapelle, et de Messieurs les professeurs dont les classes fournissent les académiciens".

Chaque année, l'Académie tient séance solennelle dans la salle de l'Hôtel de France, pour entendre le compte-rendu des travaux de l'année.

Le 17 Mai 1907, Le Président prend la parole pour s'adresser à Monsieur Christophe Allard, alors le Président de votre Académie, qui avait accepté de participer à la manifestation.

"L'Académie de Join-Lambert n'a pas limité ses efforts à l'étude de Corneille (c'était l'année du 3e centenaire de la naissance de notre compatriote) : un peu comme la vôtre, Monsieur le Président, elle pourrait se dire "des lettres, des sciences et des arts". Sans reparler de l'activité des réunions hebdomadaires, des conférences qu'elle y entend de chacun de ses membres, constatons que, depuis les profondes méditations des philosophes, ou les rêves cadencés des poètes, jusqu'aux travaux méticuleux des dessinateurs, elle accueille tous les genres et sourit à tous les talents : dissertations philosophiques, études littéraires ou historiques qui atteignent parfois des proportions volumineuses ; narrations françaises ou allemandes, traductions de latin, de grec, d'anglais, d'allemand, problèmes de mathématiques, reconstitutions géographiques (dont les élèves de seconde ont eu l'initiative.)".

On y joue des pièces de théâtre composées par les Académiciens ou soigneusement choisies dans le répertoire français.

L'Annuaire m'apprend que le 7 Mai 1903, "Les *Burgraves*" ont été interprétés avec talent par nos jeunes acteurs. "Les rôles n'allaient-ils pas les écraser ? C'est ce qu'on se demandait au premier moment. Comment diraient-ils ces longues tirades qui forment à elles seules presque toute une scène ? Comment rendraient-ils, eux si jeunes, des sentiments aussi extraordinaires, des passions aussi démesurées ? Comment déclameraient-ils une poésie, où, tout, mots, pensées, situations, est colossal ? Nous ne croyons pas nous tromper en disant ici qu'ils s'en sont tirés avec honneur, et qu'ils ont bien gagné les suffrages d'un auditoire d'élite."

C'est donc une réflexion commune qui réunit maîtres et élèves : j'ai eu l'occasion, il y a quelques années, de lire les remarquables productions des élèves d'alors, ces longues dissertations philosophiques, ces pièces de théâtre, ces traductions des poètes latins et grecs et même la composition d'un Noël Anglais, dont l'Annuaire de 1904-1905 nous assure "qu'il fut lu en séance dans la langue originale et avec un accent indigène bien caractéristique".

L'ensemble de ses travaux constituait une richesse, signe de la collaboration étroite entre les éducateurs et ceux dont ils avaient la charge. Malheureusement, en raison du zèle intempestif d'un économe du collège, qui pensait que l'ordre se traduisait par le vide, tout ce trésor a disparu.

L'Académie, voilà encore un moyen d'impulsion, d'appel, de proximité.

Grâce à cette pédagogie, l'Institution peut s'honorer d'avoir formé des hommes, des responsables, qui surent, en leur temps, aller jusqu'au bout du sacrifice.

Il existait autrefois, dans le local de la classe de 1re, un tableau qui m'impressionnait beaucoup : il donnait la liste des élèves de rhétorique morts au champ d'honneur en 1914-1918. Ils n'avaient pas pris le temps de passer la deuxième partie du baccalauréat avant de s'engager pour le service de leur pays.

On peut lire encore dans les archives de l'Institution ces lettres du front envoyées par les mobilisés, au Chanoine Gaillardon, Supérieur de l'Institution de 1906 à 1924.

Les sentiments exprimés sont confiants, modestes : ils remercient les maîtres rencontrés rue de l'Avalasse pour leur présence amicale qui avait donné sens à leur vie, quand il avait fallu l'engager pour la défense de la Patrie.

Oui, nous avons vécu cette proximité, non pas exempte de conflits, il ne faut pas idéaliser, mais cependant marquée de la confiance, qui est un appel perpétuel à grandir.

C'est de cela, d'ailleurs, que se souviennent les élèves quand ils ont achevé leurs études : savent-ils ce qu'on leur a appris ? Savent-ils qui leur a appris ? Non !

Vous-mêmes, vous vous souvenez de ce que furent vos maîtres à votre égard. Etaient-ils proches ou lointains ? Avez-vous compté pour eux ? C'est le style de cette présence qui nous a éduqués et je comprends que notre Eglise attache tant d'importance à l'enseignement comme moyen, par la méditation des connaissances humaines, de donner un surcroît d'humanité à ceux qui sont les bénéficiaires de cette école.

Qu'est-ce donc qu'enseigner ?

Sans doute, jugerez-vous banal mon propos, mais ne croyez-vous pas qu'aujourd'hui, il est indispensable de retrouver le sens de l'enseignement ?

Montaigne, dont on a célébré l'an dernier le 4e centenaire de la mort, écrivait déjà : "Enseigner, ce n'est pas remplir, mais allumer un feu".

Il y a quelques années, une philosophe, Marguerite Lena, au cours de conférences appréciées par les éducateurs, a merveilleusement analysé l'acte prodigieux qui est celui de l'enseignement quand il fait se rejoindre le maître et l'élève.

Enseigner, c'est un acte de parole, le plus souvent. Professeur, je prends la parole, j'interroge, je donne la parole. Je la reprends, je la rectifie, je commente des textes écrits par une parole vivante : il faut que la parole vivante soit écoutée, qu'elle puisse être, qu'elle puisse être mémorisée.

Rien de plus ordinaire que ce travail, rien, apparemment, de moins efficace que ce travail.

Qu'est-ce qu'un mot ? J'en connais la fragilité. Les mots, les médias vous les livrent : mots d'idéologie, de propagande, de récupération ; paroles humaines privées d'intériorité, niaises, complices de la violence, troublantes, perverses, destructrices des valeurs.

A côté de cela, la parole enseignante que rien, ni personne ne remplacera, je l'affirme, est originale. L'école est un des seuls endroits où la parole est échangée et travaillée.

Dès l'école maternelle, on apprend la précision des mots : répétitions, chants, histoires racontées, enrichissement du vocabulaire.

Puis au fil des années, c'est le langage mathématique ou scientifique, c'est la précision philosophique, c'est l'expression poétique. On traduit un texte, en toutes classes, on goûte un poème.

Dans tous ces cas, la parole n'est pas un moyen, elle est l'objet même de notre enseignement. Elle est en même temps l'outil et le matériau façonné par l'outil.

Mais il nous faut aller plus loin : la parole quand elle essaye de s'adapter à la vérité de la pensée, porte en elle une sorte d'espérance, de promesse de reconnaissance mutuelle des personnes, une promesse de partage. Car elle reçoit alors de la vérité qu'elle recherche, un mystérieux

pouvoir de se communiquer sans se perdre ; bien plus, elle reçoit le pouvoir d'enrichir celui qui la communique en vérité.

Tout enseignant en fait l'expérience en transmettant à un autre. Ce que je sais, ce que je crois, ce que je cherche, je le reçois en même temps, précisé, renouvelé, rectifié, élargi souvent de perspectives auxquelles je n'avais pas songé tout seul, ni pour moi seul.

C'est une tâche bien difficile, parce que décapante. Georges Bernanos dans le "Journal d'un Curé de Campagne" mettait ces mots dans la bouche du curé de Torcy : "Enseigner, ce n'est pas drôle ! je ne parle pas de ceux qui s'en tirent avec des boniments : tu en verras bien assez au cours de ta vie ; tu apprendras à les connaître... La vérité, elle délivre d'abord... Je prétends simplement que lorsque le Seigneur tire de moi, par hasard, une parole utile aux âmes, je la sens au mal qu'elle me fait".

L'enseignement reçu n'est pas passivement, automatiquement enregistré. Qu'on le veuille ou non, il est un appel à l'attention, à la compréhension, à la liberté, autrement dit, à ce qu'il y a de plus personnel en chacun, à l'esprit de chacun dans ce qu'il y a de plus vivant, de plus original, de plus rempli d'avenir et d'espérance.

Donner ou refuser son attention en classe ou ailleurs, c'est donner ou refuser sa liberté : aussi cette sollicitation adressée sans cesse à la liberté, dans l'acte d'enseigner, fait fructifier la liberté, lui donne une nouvelle qualité au service de l'individu et des autres.

La parole de l'enseignant, qu'il le veuille ou non, a pour but de transmettre l'essentiel à une intelligence, sans doute en friche, mais tout en richesses inexploitées dans les domaines les plus divers, capable d'acquérir un certain pouvoir d'initiative, une possibilité d'appropriation, de personnalisation du savoir offert, d'accéder par la maîtrise progressive de ses moyens d'expression, à une pensée autonome.

Chaque discipline scolaire a ses propres lois : il lui arrive peut-être de brimer la spontanéité première de l'esprit : elle exige en effet l'attention, elle demande qu'on ne triche pas avec les faits comme avec les idées. Les jeunes, même tout petits, font preuve sur ce point d'une exigence qui ne pardonne jamais.

Ainsi, chez l'enfant et le jeune, se forment peu à peu la justesse et la générosité, le discernement, le courage de la conscience, la capacité de critique constructive, les repères qui donnent sens à l'existence et pour finir, la force d'aimer.

On mutile la liberté quand on livre un jeune ou un enfant à la seule impression des copains, quand on reste insensible à l'éveil de la vie de l'esprit qui s'opère sans bruit et sans gloire dans le quotidien de la vie scolaire.

Malheur à notre époque si elle oublie cette réalité de l'enseignement, si voulant l'instruction et l'éducation de tous, elle n'a pas la générosité de susciter des vocations d'éducateurs, capables d'abandonner une partie de leur indépendance pour accompagner les jeunes sur le chemin de l'ouverture aux connaissances de la vie !

Aussi vous sentez que le sérieux des questions des jeunes, qui peuvent être ainsi suscitées, mérite le sérieux de nos réponses, la disponibilité de notre temps, la priorité que l'on accorde à la rencontre de ceux qui cherchent même quand ils l'expriment mal.

Danger de mutiler la liberté, danger aussi de laisser un jeune étranger aux richesses de sa propre langue, de sa mémoire culturelle, danger de ne pas lui donner les moyens d'expression et de communication.

Un enseignement libre, c'est un enseignement qui ne se laisse pas aliéner par les seuls besoins de l'économie, par les seules ambitions de la politique.

C'est un enseignement qui est attentif au dynamisme entier de l'esprit depuis la simple curiosité en passant par l'affectivité, le besoin d'activité.

Un tel enseignement n'est possible que par la proximité de l'enseignant et de l'enseigné.

Multipliez les critères institutionnels, les repères juridiques ou réglementaires, ajoutez-y des dispositions financières avantageuses, vous ne remplacerez jamais le rôle des personnes.

Notre pays a vu jaillir, comme fleurs aux champs, des gerbes de lycées et de collèges, neufs et pimpants : ce n'est pas la générosité et l'ingéniosité de l'architecture qui remplaceront la générosité des personnes.

Nous disposons d'atouts pour réussir. Innovons dans le détail, affinons et diversifions pour mieux répondre à la complexité de notre environnement et aux difficultés d'insertion que risque de rencontrer le jeune dans la société qui est la nôtre. Mais ne renonçons jamais à la grandeur et à l'universalité des valeurs humaines, qu'aucune culture, ni l'ensemble de toutes les cultures, ne peuvent assimiler et incarner de

manière parfaite. Il faut, par les études, susciter le sens de l'autonomie personnelle et le goût des responsabilités dans la cité.

Cette pédagogie est, à mon avis, la pédagogie de l'accompagnement, de la liberté et de l'espérance.

Nous avons réussi dans nos tâches d'éducateurs si les jeunes apprennent à savoir se laisser enchanter par le monde et à devenir capables à leur tour de l'enchanter en en découvrant le sens.

Nous aurons réussi, si nous leur avons appris à produire de la vie, à prêter leur main à l'oeuvre du Dieu créateur...

Ai-je rêvé ? Ai-je embelli le passé ? L'ai-je déformé en l'idéalisant ? Je ne sais. Mais je pense à l'avenir, à ce que l'éducation pourrait et devrait être ; sinon pourquoi évoquer le passé si son histoire ne vient pas illuminer de nouveaux horizons ?

Il est vrai que ce qui fut possible hier ne l'est plus de la même manière aujourd'hui.

Les catégories sociales auxquelles s'adresse l'enseignement secondaire et technique se sont considérablement élargies et nous avons commencé à réaliser ce que Victor Hugo, dans le langage de l'époque, préconisait à l'Assemblée législative, le 15 Janvier 1850 : "... je veux que l'échelle de la science soit fermement dressée par les mains de l'Etat, posée dans l'ombre des masses les plus sombres et les plus obscures, et aboutisse à la lumière ; je veux que le coeur du peuple soit mis en communication avec le cerveau de la France".

Si nous parlons simple, nous exprimons tout bonnement que la démocratisation de l'Enseignement a fait son chemin avec une telle rapidité que l'accueil institutionnel des élèves n'a pas toujours suivi : augmentation du nombre de jeunes qui empruntent l'enseignement secondaire, prolongation de la scolarité, création de collèges, de lycées partout dans notre pays, hétérogénéité des élèves présents dans les classes, choc des cultures.

Le développement des villes nouvelles avec l'apport de populations souvent déracinées, la nécessité de créer des réseaux de transports scolaires qui obéissent à des horaires précis, pas toujours en rapport avec toutes les activités scolaires, le gigantisme de beaucoup d'établissements où il est difficile à un enfant et à un jeune de se sentir accueilli, d'être chez lui, les rythmes scolaires qui sont fixés par les adultes pour les

adultes en faisant croire qu'on est attentif aux enfants, tout cela, et beaucoup d'autres motifs encore ont bouleversé l'organisation scolaire traditionnelle.

Si l'on ajoute les difficultés affectives de bon nombre des jeunes qui fréquentent le système scolaire : les familles désunies, le manque de repères induit par de telles situations, on comprend bien que la rencontre en vérité de l'élève et du professeur n'est pas facile, quelque soit la disponibilité de ce dernier.

Dois-je évoquer la concurrence du petit Ecran ? Les élèves qui ont l'habitude de regarder des "experts" parler doctement à la télévision, tout en finissant leur yaourt ou en bavardant entre eux, ne voient vraiment pas pourquoi, pendant le cours de français, on ne finirait pas, le devoir de mathématiques et pourquoi on ne ferait pas de l'histoire, pendant le cours d'anglais. Pourquoi ne pourrait-on pas achever en classe le roman que l'on est en train de dévorer ? Pourquoi ne pas récupérer pendant le cours, les heures de sommeil qu'on a perdues devant le poste ?

On consomme, pauvre professeur !...

Qu'attend-on de lui ?

On lui prête un rôle qui n'est pas le sien, un rôle pour lequel il n'est guère formé : grand-frère, père, mère, assistant social. A-t-il encore le temps d'enseigner ? Comment enseigner un jeune qui arrive en classe le matin, fatigué, préoccupé de catastrophes, portant des responsabilités familiales qui ne sont pas de son âge : quelle peut être sa disponibilité, pour dialoguer, pour apprendre, pour travailler ?

De plus, notre société, inquiète à juste titre, met en avant les impératifs économiques : "si tu ne travailles pas tu n'auras pas de situation, il faut réussir aux examens". C'est le professeur qui est responsable de cette réussite, même si les conditions de son travail ne sont pas respectées, même si sa volonté de dialogue avec l'élève est entravée.

Notre monde scolaire est bien fragile. On le charge d'un certain échec social qui n'est pas toujours son fait : respecte-t-on suffisamment la mission spécifique des enseignants ?

L'enseignement n'est plus jugé que sur ses résultats. Les parents et les élèves ne peuvent pas légitimement dire : "Vous enseignez mal, vous expliquez mal, vous corrigez mal les devoirs" car cette revendication

serait injuste. Ils disent : "Vous n'avez pas assez de reçus au baccalauréat", ou bien : "Vous ne donnez pas assez de notes". Avec un tel esprit, l'élève devient un consommateur de notes et de diplômes. Il s'estime le droit de revendiquer. Il a payé ou il n'a pas payé, mais cela revient au même - l'Etat a payé pour lui - : on lui doit, non pas une heure de projection cinématographique, encore qu'à certains moments cette revendication existe aussi ; on lui doit peut-être tant d'heures de cours par semaine, on lui doit surtout des notes, des diplômes, des résultats.

Le développement de cette attitude consumériste chez les parents et chez les élèves, casse la relation pédagogique en faisant du professeur, non plus la personne proche qu'il devrait être, mais une sorte d'instrument employé pour la réalisation d'un projet qui n'est plus le sien.

On détourne son regard de ce qui est l'essentiel dans l'enseignement, pour ne plus voir que les résultats immédiatement évaluables. "Nous voulons tous l'examen". Peu importe la manière.

Face à cette situation que je considère comme tragique et dont les effets vous sont souvent sensibles, que convient-il de faire, puisque, même si les circonstances ont changé, même si les personnes, parents, professeurs, élèves, ne se rencontrent plus de la même façon, les impératifs demeurent : il n'y aura pas d'enseignement et d'éducation sans la rencontre entre le maître et l'élève.

Il pourra y avoir des réformes de l'enseignement : depuis 25 ans nous ne les comptons plus. On pourra augmenter chaque année le budget de l' Education Nationale : pour quel résultat, hélas ?

La réponse, à mes yeux, n'est pas dans une grande réforme de l'Enseignement. Il ne s'agit pas de décider des changements radicaux pour notre système scolaire. Comme le dit Antoine Prost, professeur d'Université, historien de l'éducation, auteur d'un rapport célèbre "il s'agit à la fois de mesures plus modestes et plus difficiles".

La première serait de s'occuper du travail des élèves.

Ce qui est important c'est de faire ses études et les jeunes en ont conscience.

Ils sont les sujets actifs de leurs études. Par conséquent, il faut s'occuper beaucoup plus sérieusement qu'on ne l'a fait jusqu'ici du travail des élèves. Le travail qui compte, c'est celui que fait l'élève, ce n'est pas seulement le travail que fait le maître.

D'ailleurs, comme le dit encore Antoine Prost : "Les professeurs devraient rechercher le meilleur rapport qualité-prix, le meilleur rapport coût-efficacité : comment faire travailler les élèves le mieux possible, le plus efficacement, le plus intelligemment, tout en se fatiguant soi-même le moins possible". Prost conclut avec humour : "Les maîtres ne sont pas payés pour se fatiguer, mais pour faire travailler les élèves".

Bien connu dans notre ville, le philosophe Alain, qui ne fut pas un spécialiste très progressiste de l'éducation, critiquait les instituteurs qui parlent trop et qui ne font pas assez travailler les élèves : "Les élèves auront seulement le souvenir d'avoir entendu quelqu'un qui savait", disait-il.

Il faut que le professeur fasse travailler l'élève, c'est une raison qui plaide pour l'organisation du travail des élèves dans l'établissement même.

Si l'on pense, comme je viens de le dire, que l'organisation du travail est vraiment l'essentiel, les réformes de structure ou de filières passent au second plan. Ce qui est important n'est pas d'étudier plus de français, ou plus d'histoire, ou plus de mathématiques, ou plus de philosophie, c'est d'étudier vraiment ce qu'on étudie : si vous n'utilisez pas, après la sortie du lycée, la discipline que vous bien étudiée, il vous en restera quelque chose : une formation que vous pourrez transférer dans d'autres domaines.

Alors, apprenez ce que vous voulez, mais apprenez-le vraiment.

Le débat sur les études avec les élèves et leur famille n'est pas sans risque.

La pression des élèves et de leurs familles va être utilitaire. Ils font des études pour préparer un métier. Ils vont donc demander de l'anglais, des sciences, des mathématiques.

Foin de la philosophie, de l'histoire, de la biologie, disciplines ornementales, sacrifiées à une demande utilitaire à courte vue !

Or, en réalité, nous avons tous, avec des motivations différentes, dans l'enseignement public et dans l'enseignement privé, mais dans l'un comme dans l'autre, un credo humaniste, et nous partageons l'idée que l'éducation, ce n'est pas seulement l'acquisition des savoir-faire, mais aussi une culture.

Chez certains élèves, il existe heureusement un côté accessible à cette motivation et j'ai été frappé dernièrement du retentissement rencontré par le film américain "le Cercle des poètes disparus". Le pédagogue, ici décrit, séduit les lycéens, parce qu'il leur fait découvrir tout, sauf ce qui serait utile pour les préparer à une profession.

Face à l'efficacité à tout prix, nous avons, nous, enseignants, tant du Public que de l'Enseignement Catholique, à défendre la valeur du gratuit, non pour bannir la technique, mais pour garder vivantes les valeurs qui sont les nôtres.

Le problème des professeurs, des éducateurs, des formateurs, des enseignants est de briser le carcan utilitaire au profit de la découverte des valeurs essentielles ; et ces valeurs, on ne pourra les faire admettre aux élèves que si on est suffisamment proche d'eux pour leur expliquer, leur en faire découvrir la nécessité, l'utilité, si on leur permet de comprendre à la fois, pourquoi et comment on tient à leur enseigner. Le dialogue est indispensable : il ne peut exister que lorsque la confiance est établie.

On ne convaincra pas immédiatement, la réforme sera quotidienne, elle demandera une longue patience, beaucoup de qualités de discernement, une grande souplesse, l'adresse du doigté, l'attention aux personnes et aux situations qui rend l'action crédible et la fait accepter.

Maîtres et élèves deviennent des exécutants responsables, modestes, prudents et imaginatifs.

Est-ce possible aujourd'hui ? La question se pose.

Je pense profondément, que pour nombre de jeunes, la situation actuelle est si formidablement tragique qu'il est nécessaire et urgent de vouloir aller plus loin pour accueillir plus particulièrement ceux que la vie a déjà brisés, qui n'ont plus l'espérance de l'avenir, que tout le monde se rejette parce qu'on ne sait plus les rencontrer pour les comprendre, ceux à qui notre société, et nous avec elle, n'adresse plus que des paroles de mort : "tu ne réussiras pas, l'avenir est bouché ; il n'y pas de travail ; tu n'as pas de diplôme. Au fond, on n'a pas besoin de toi". Terrible verdict, qui nous explique la violence de certains désespoirs.

Oui , les jeunes de notre temps sont marqués par cette obscurité de demain. Ils font la dure expérience de toutes les formes d'idéologies qui ont repoussé, à un demain hypothétique, la conquête d'un monde meilleur.

C'est pourquoi, si nous les abandonnons à leur solitude, ils risquent de rejeter en bloc l'avenir professionnel incertain, l'avenir politique auquel beaucoup ne croient plus, et aussi l'avenir spirituel, s'il est inscrit dans un discours tout fait, tout prêt.

Je crois que dans ce monde dont l'avenir ne se conçoit plus, et qu'ils fuient parfois jusqu'au suicide, ces jeunes ont plus besoin d'une parole que de discours tissés d'idées toutes faites.

Ils ont besoin de parents, d'adultes et d'enseignants qui, dans les conditions d'incertitude actuelle, font preuve d'espérance.

Nous avons à nous dresser contre toute forme de désespoir.

C'est ce rapport à l'autre, au jeune dans le respect de sa liberté, qui, de nos jours est, pour tout enseignant, la forme nouvelle du devoir de charité. Car il faut bien parler, et sans crainte d'être mièvre, oser parler d'amour aujourd'hui. "Oser enseigner, éduquer, au nom de l'amour. C'est là le socle de l'espérance", nous disait récemment notre Secrétaire Général de l'Enseignement Catholique, le Père Max Cloupet.

Accueillir les jeunes tels qu'ils sont et non tels que nous souhaiterions qu'ils soient.

Mettre en oeuvre une pédagogie de l'étonnement devant les merveilles de l'univers et de la science humaine.

Cultiver dans de jeunes intelligences la passion de la vérité dans un grand esprit de tolérance, avec un respect réel des consciences qui s'ouvrent à la lumière.

Eduquer le jugement personnel, l'esprit critique, le discernement, afin que les personnalités acquièrent des structures internes solides.

Tel est le sens de la rencontre nécessaire entre le jeune et ses maîtres.

Mon propos vous paraîtra sans doute prétentieux, mais en guise de conclusion, je voudrais faire mien le témoignage de Madame Gentzbittel, celle qui écrivit naguère le livre intitulé "Madame le Proviseur". Elle vit proche des élèves de son Lycée Fénelon et considère cette proximité indispensable à la réalisation de sa mission d'éducatrice.

Elle répond à un journaliste qui l'interroge :

"Madame, lui demande t-il, vous ne faites pas mystère de vos convictions religieuses. Est-ce une clé de votre détermination à vous investir dans une activité de formation ?

"Je n'en fais pas mystère, répond Madame Gentzbittel, mais j'observe une certaine discrétion.

"... J'ai, c'est vrai, en moi, la respiration du folklore très humble de la France catholique, profonde, de ma province... J'en vis, j'en suis faite et cela influe certainement sur la manière dont j'accomplis ma tâche.

"J'éprouve une inextinguible curiosité pour les être humains, dont je ne saurais me guérir, dont je ne me départis pas, et qui est intacte chaque matin.

"Outre cette curiosité, il est évident que la foi me conduit à vivre l'aventure de mon métier comme une relation humaine qui est une relation de salut, et d'amour, et de don, et de joie...

J'avouerai bêtement, j'allais dire de manière élémentaire, très concrète, que tout visage d'élève est un visage de Christ. Je le vis profondément, je porte sur les élèves, le regard de Véronique dont Robert Morel disait qu'elle avait la passion des visages humains."

Et Madame Gentzbittel de conclure avec force :

"Il arrive qu'un de ses visages me paraisse très, très rarement - c'est l'expérience la plus douloureuse que je traverse - méprisable. Or, à l'instant où l'élève me paraît méprisable, je songe : mais c'est une gueule de ressuscité, et il est à aimer comme tel".

LE MEDECIN EST-IL TOUJOURS

A L'ECOUTE DU MALADE ?

REPONSE AU DISCOURS DE RECEPTION

de M. L'abbé Bernard MORIN

par le professeur Jean-Pierre LEMERCIER

Monsieur,

Votre excessive modestie, qui n'est pas entièrement feinte pour la circonstance, risquerait de donner une bien fausse image de votre personnalité, si je ne devais maintenant, au nom de l'Académie, expliquer les raisons de son choix.

Vos mérites s'ordonnent en un triptyque où l'on découvre successivement :

- l'héritier d'une famille rouennaise réputée,

- le prêtre, représentant de la religion en notre Compagnie,

- l'enseignant brillant, dévoué à l'éducation des enfants.

Vous êtes né à Rouen, le troisième d'une famille de neuf enfants et vous appartenez à la "gens rothomagensis Morin" qui s'est illustrée dans la cité, non seulement par un type physique distinctif, mais mieux encore par sa culture et sa générosité.

Trois personnes, votre grand-père, votre oncle et votre père, ont, avant vous, contribué à cette belle réputation.

Maurice Morin, votre grand-père, était un homme d'affaires qui menait avec compétence son entrepôt sur la rive gauche de la Seine, à l'angle de la rue des Fossés-Saint-Yves et des quais. Il exerçait en outre la charge de secrétaire de la Chambre de Commerce. Catholique convaincu et militant, il se dévouait à la paroisse Saint-Sever dont il était marguillier et le pape avait reconnu son action en le créant chevalier de l'Ordre pontifical de Saint Grégoire-le-Grand.

Plus étonnant encore, cet ancien élève de Join-Lambert à Boisguillaume, puis du fameux séminaire d'Yvetôt, gardait une curiosité scientifique dans tous les domaines et une culture littéraire classique qui nous confond. N'allait-il pas, agrémentant ses promenades entre Bonsecours et Rouen, en lisant dans le texte,"aperto libro", les auteurs les plus ardus, latins comme Cicéron, Tacite, ou grecs comme Homère et Démosthène...

René Morin, votre oncle, reprit l'affaire familiale, les entrepôts Morin-Beaussart. Mais soucieux de la cause publique, il fut adjoint au maire de Rouen après la guerre de 14-18. Il se présenta comme chef de liste aux élections municipales contre Eugène Richard et Georges Métayer.

Jacques Morin, votre père, était avocat agréé près du Tribunal de Commerce de Rouen. Animé par l'altruisme et le dévouement, il fut l'un des fondateurs de "l'Ecole sociale" qu'il présida de nombreuses années.

Les deux frères, René et Jacques Morin, après avoir vaillamment combattu en 14-18, restaient marqués par l'hécatombe de la Grande Guerre qui avait emporté tant de leurs amis d'enfance.

Ils pensaient que, puisqu'eux étaient survivants, ils avaient une dette vis à vis des morts : ils devaient se consacrer au bien public et au bien social pour servir le pays et lui éviter de sombrer dans de nouvelles catastrophes.

Mais aussi comme leur père Maurice Morin, les deux fils René et Jacques, étaient pétris de culture classique. On imagine les réunions de cette famille très unie, lorsque devant les enfants attentifs, les deux frères échangeaient leurs impressions littéraires sur les auteurs classiques et modernes, exposaient leurs goûts en art, en musique, abordaient les sujets moraux et politiques, appuyés sur leurs convictions philosophiques et religieuses.

Puis on passait aux exercices pratiques, en commentant le style des meubles et des objets réunis avec goût dans les maisons de Rouen et de

Bonsecours, les nombreux tableaux accrochés au murs, car l'avocat, providence des peintres, bénéficiait parfois de leur reconnaissance...

D'autres fois, on jouait en famille une pièce de théâtre classique ou bien le grand-père emmenait les enfants à Paris, pour visiter les monuments et les expositions. Il assurait lui-même les commentaires assortis de citations latines et grecques ; mais il exigeait au retour un rapport écrit. Vous vous souvenez encore de cette exposition sur l'Art italien que vous avez visitée quand vous n'aviez que sept ans.

Quand vous fûtes en âge d'être scolarisé, votre père vous inscrivit à l'Institution Join-Lambert. C'était une tradition dans votre famille, car votre oncle et votre père y avaient fait de très brillantes études, votre père obtenant en 1906, suprême récompense, le prix des anciens élèves.

Pour vous, éducation familiale et éducation scolaire coïncidaient parfaitement. Vos parents suivaient attentivement vos progrès, et cela était facile car vous étiez soumis, à quelques années d'intervalle, aux mêmes programmes scolaires et éducatifs, à la même discipline, à la même formation qu'ils avaient eux-mêmes connus dans leur enfance. Heureuse époque qui ne connaissait pas les réformes de l'Education nationale succédant à des précédentes et appelant les inévitables suivantes !

Vous gardez le souvenir d'une "scolarité joyeuse" où vous preniez plaisir à tous les travaux de la classe. Certes, le climat familial, votre caractère, contribuaient à cet équilibre, mais aussi l'admirarion justifiée que vous éprouviez pour les professeurs remarquables auxquels vous êtes resté fidèlement attaché.

Votre enfance aurait normalement dû se dérouler dans cette heureuse ambiance familiale et scolaire de la onzième à la classe de philosophie. Mais en septembre 1939, la guerre éclate. En mai 1940, l'offensive allemande déclenche l'invasion et c'est l'exode de votre famille, à Querqueville, près de Cherbourg.

Quand le danger fut écarté, votre grand-père qui avait accompagné les petits-enfants, décida de les faire travailler en reprenant les études interrompues. De mémoire, et bien entendu sans aucun document, il reconstitua en très peu de temps, les textes des auteurs latins et grecs qui correspondaient au niveau de chacun, de la sixième à la première. Il y en eut assez pour terminer le programme de l'année et même pour les devoirs de vacances.

Le temps de cette formation familiale et scolaire qui correspond au premier tableau du triptyque, se termina en 1943 en pleine Occupation.

Bien que votre avenir vous apparût déjà clairement, vous prenez le temps de la réflexion aux chantiers de jeunesse et à l'université où vous commencez une licence de lettres. Et c'est après la guerre que vous répondez à votre vocation en entrant au séminaire.

Accédant au désir de votre père, son éminence le cardinal Petit de Julleville vous confia au Séminaire Saint Sulpice.

Cette maison formait à Issy-les-Moulineaux, non seulement les futurs prêtres du diocèse de Paris, mais encore des garçons venus de toute la France, des colonies, du monde entier, puisque vingt nationalités y étaient représentées. Quelle découverte pour vous qui n'aviez guère échappé jusqu'alors au microcosme rouennais !

Et comme la guerre, la captivité avaient bouleversé bien des existences, des étudiants de tous âges, de milieux sociaux différents, de formations, d'expériences diverses, se trouvaient réunis en un merveilleux creuset où se fondaient les esprits.

Pendant les cinq années de votre formation théologique, vous vous trouvez au centre de ces mouvements d'idées qui devaient éclore après les bouleversements de cette période troublée par la guerre. Il s'agit de la conception de "la France pays de mission", du mouvement des "prêtres ouvriers". C'est l'époque où l'on reconnaît la recherche historique pour une meilleure actualisation de la parole de Dieu.

Depuis votre retour dans le diocèse de Rouen en 1950, votre vie de prêtre est essentiellement liée à votre mission d'éducateur. Mais vous participez aussi au ministère des paroisses et vos homélies y sont écoutées avec recueillement et reconnaissance.

N'êtes-vous pas aussi très engagé dans la préparation des jeunes au mariage ?. Puissent les nombreuses messes de mariage que vous célèbrez le samedi, ne pas compromettre votre assiduité aux séances de l'Académie !

Le troisième tableau du triptyque vous représente enseignant les jeunes.

A peine terminées les études théologiques, aussitôt après votre ordination le 29 juin 1950, Monseigneur l'Archevêque de Rouen, vous nomma à l'Institution Join-Lambert. Vous deviez y rester vingt-cinq ans.

Ainsi, si l'on exclut ce que j'appellerais la "parenthèse sulpicienne", vous aurez passé trente-sept années dans votre cher collège.

Le Supérieur, qui avait été votre professeur quelques années plus tôt, vous accueillit par ces mots : "J'ai demandé un prêtre pour être surveillant". Et il vous peignit la grandeur de la tâche qu'il vous confiait. Vous occupiez la meilleure place pour observer l'enfant, pour le bien connaître, le comprendre et l'aider. En effet, vous restiez proche de l'élève durant ces longues études où il faut obtenir non seulement le silence mais bien plutôt une ambiance studieuse.

Vous le retrouviez au réfectoire, au dortoir et bien entendu pendant les récréations en prenant part à ses jeux. Que pouvait-il alors vous échapper de ses réactions et de son caractère ? Quel rôle passionnant, mais qu'il est difficile ! En effet, pendant que le maître observe l'enfant, il est lui-même exposé à son regard et rien n'échappe à cet âge sans pitié, toujours enclin à inventer de malicieux surnoms. C'est plus tard que, devenu adulte, l'ancien élève comprend ce qu'il doit à ces surveillants du passé et qu'il évoque leur souvenir avec émotion et gratitude.

Tout en exerçant ce poste pendant deux ans, vous terminez vos diplômes d'études littéraires classiques et d'histoire ; vous devenez professeur de quatrième pour le français, le latin et le grec, puis professeur d'histoire et de géographie. Vous savez communiquer à vos jeunes élèves votre enthousiasme pour ces matières que vous aimez.

Cinq ans après votre arrivée à l'Institution et pour une période de douze ans, vous devenez Préfet de discipline. Ce poste, nouvellement créé, comporte des responsabilités d'organisation, mais surtout il vous conduit à connaître l'ensemble des élèves, à découvrir les difficultés de certains d'entre eux. Pour être plus efficace dans cette fonction, vous reprenez des études de psychologie adaptée à ces problèmes. Ainsi, vous recherchez la relation scientifique pour certains enfants malades en difficulté. Vous voulez aussi préciser quelle valeur attacher aux tests psychologiques : faut-il les considérer comme un jugement définitif ?

Ainsi préparé, vous paraissez tout désigné, malgré votre jeune âge, pour devenir le nouveau Supérieur de l'Institution Join-Lambert, au départ de Monsieur le Chanoine Lecoeur en 1967, et vous deviez rester à ce poste jusqu'en 1976.

Les élèves et les parents gardent le souvenir de ces années où, chaque matin, dans la cour principale du collège, Monsieur le Supérieur assistait à l'arrivée des externes, nommant chacun des mille deux cents élèves par

son nom et son prénom, lui prouvant ainsi qu'il le reconnaissait entre tous, qu'il savait tout de sa conduite et de ses progrès dans les études...

Que de regrets furent exprimés à votre départ de l'Institution Join-Lambert !

Mais il fallait comprendre que l'on avait besoin de vous à la Direction Régionale de l'Enseignement catholique. La compétence acquise par l'étude et l'expérience, les résultats obtenus jusqu'alors devaient maintenant profiter, on pouvait le prévoir, à tous les établissements d'Enseignement catholique de la Seine-Maritime et de l'Eure. Sans doute avez-vous dû renoncer à connaître par son prénom les quarante-six-mille élèves que regroupe la centaine de maisons de votre juridiction. Mais vous avez, en compensation, assuré de nouvelles responsabilités au comité national de l'Enseignement catholique aux côtés de Monseigneur Cuminal, de Monseigneur Guibertot, du Père Cloupet.

Ce fut pour vous l'occasion de faire connaître le fruit de votre expérience, de vos convictions dans l'enseignement des jeunes, par des publications nombreuses, solides, édifiantes.

La promotion d'officier des Palmes Académiques devait couronner votre mérite.

Monsieur,

Il était bien présomptueux de ma part de vouloir vous peindre en un triptyque maladroitement brossé, découvrant successivement l'héritier d'une famille rouennaise cultivée et généreuse, puis le prêtre, enfin l'enseignant dévoué à la cause des enfants.

Cette présentation est très artificielle car les trois tableaux se superposent en fait et laissent encore dans l'ombre bien des aspects de votre riche personnalité.

Mes confrères l'ont bien compris lorsqu'ils ont apprécié vos mérites et qu'ils vous ont élu avec enthousiasme.

Et pourtant, au moment de vous accueillir dans cette maison, puis-je, vous connaissant bien, risquer quelques recommandations ?

Nous apprécions, Monsieur, votre esprit vif, très enjoué, volontiers primesautier et quelque peu frondeur, qui est l'un des charmes de votre fréquentation.

Nous n'avons pas oublié que, jeune collégien, il vous est arrivé d'embarrasser vos professeurs par des remarques incidentes, pleines

d'humour, mais tout à fait inattendues, de nature à casser l'effet d'une démonstration sérieuse.

Vous avez plus d'une fois dissipé vos condisciples, et les autorités du collège ont dû vous inciter à plus de retenue pour ne pas compromettre, à l'approche des examens, les résultats de tout le groupe.

A l'Académie, vous allez découvrir la "classe des Lettres", la "classe des Sciences", tandis qu'à nos séances, le Président entouré des deux secrétaires perpétuels et des membres du Bureau imposants derrière leur table, vous rappelleront la lecture des notes de votre enfance. Cette évocation risquera peut-être de vous reporter en esprit au temps de votre scolarité et de réveiller en vous les démons facétieux.

Sachez alors que vous n'avez aucune chance de perturber l'atmosphère studieuse, car, même au fond de la pièce où ils siègent, les académiciens recueillis, silencieux, n'entendent plus que les propos de l'orateur. Leur attitude évoque l'ode III d'Horace :

"Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinae".

- Si le monde venait à s'effondrer, ses débris frapperaient le sage sans l'émouvoir-.

Mais si vous êtes animé du ferme propos de ne plus recommencer les erreurs du passé, nous appliquerons à votre personne le jugement du Roi Louis XIV sur le poète Jean de la Fontaine.

Le monarque n'avait pas apprécié la légèreté de l'auteur des Contes et à deux reprises, il avait interdit son élection à l'Académie Française.

En 1684, le Roi revint sur sa position en déclarant :

"Vous pouvez le recevoir incessamment, il a promis d'être sage".

- o - o - o -

Dans la chapelle de l'Hôpital de Boisguillaume, apparaît au bas d'un vitrail du choeur, le visage de l'abbé Joseph Hippolyte Join-Lambert, le vénéré fondateur de l'Institution que vous avez dirigée. Car sur ce site et dans ces loçaux où lui-même enseignait les jeunes élèves, sont maintenant soignés les malades de notre Centre hospitalier.

Faut-il voir dans cette succession un signe du destin puisqu'aujourd'hui à cette tribune, l'enseignant a précédé le médecin, et votre brillant discours "L'éducateur restera t-il toujours proche de

l'élève ? appelle en réponse "Le médecin est-il toujours à l'écoute du malade ?

Un ancien Président du Conseil National de l'Ordre des médecins auquel je faisais part du choix de mon exposé, émit aussitôt cette remarque : "Qui peut prétendre qu'il ne faut pas écouter le malade ?"

Cela peut donc paraître évident. Cependant les progrès scientifiques et le mode de vie ont modifié les rapports médecin-malade. Comment cela est-il arrivé ? Quel comportement faut-il adopter ?

Le médecin est à l'écoute du malade.
Comment en serait-il autrement ?

C'est le malade qui vient chez le médecin pour lui exposer ses troubles, ses douleurs, son malaise, ses angoisses. Comment le médecin pourrait-il le connaître sans l'entendre ?

Pour bien des maladies, ce que ressent le patient est le seul symptôme capable d'orienter le diagnostic. Le médecin est donc très attentif à la description du trouble, douleur, mal de tête, étourdissement, fatigue. Il en fait préciser les caractères au cours de la conversation par un interrogatoire indispensable.

Comment connaître les circonstances de survenue et de répétition des crises auxquelles le médecin n'assiste pas, autrement qu'en écoutant le malade ? C'est le patient qui expliquera que s'il se promène à la campagne, au milieu des foins, il ressent des picotements des narines, il éternue sans cesse et son nez coule abondamment. C'est lui qui dira que les douleurs d'estomac succèdent régulièrement à l'ingestion de tel ou tel aliment.

Le dialogue qui s'instaure amène à découvrir le contexte de la maladie. Telle bronchite chronique est aggravée par l'exposition trop fréquente aux intempéries et par les habitudes alcoolo-tabagiques. Pour tel autre, une existence surmenée, encombrée de contrariétés, explique les migraines ou les crises de suffocation. Que de fois les soucis familiaux, professionnels, les peines de coeur ont déclenché les poussées évolutives de tuberculose au point que Laennec avait déjà dénoncé le rôle de ce qu'il appelait "les passions tristes" sur le déroulement de la maladie.

Ces confidences que le médecin écoute, sont, pour lui, de précieux renseignements. Mais elles sont aussi, pour le malade, un soulagement lorsqu'il a trouvé une oreille attentive et compatissante. Il est bientôt convaincu que, parce qu'il a été écouté, son cas intéresse, sera mieux évalué, mieux soigné, et il se met à espérer.

C'est bien un des rôles de cet entretien médecin-malade que de redonner l'espérance et l'on voit le malade sortir de chez son médecin rêconforté, soulagé, alors même que le traitement prescrit n'a pas été commencé.

Le célèbre professeur René Leriche a écrit : "Le premier devoir humaniste du médecin est de savoir calmer les angoisses. Pour cela, il doit savoir écouter ceux qui se confient à lui. Le patient qui s'est déchargé sur le médecin d'une partie de ses soucis est déjà réconforté".

Une véritable connivence vient à s'établir. Dans l'attente d'une prochaine entrevue avec "le médecin qui écoute", le malade prépare ce qu'il va dire. Il a besoin de son confident et de sa disponibilité.

Tels sont les merveilleux bienfaits irremplaçables et incontestés de ce colloque singulier médecin-malade que le Professeur Portes, alors Président du Conseil National de l'Ordre des médecins, définissait ainsi : "C'est une confiance qui rencontre une conscience". Ce sont aussi deux personnes humaines qui réagissent l'une sur l'autre.

Dans notre monde actuel, le médecin reste-t-il toujours "à l'écoute du malade" ? C'est une question qu'on est peut-être en droit de poser.

Voici le cas d'une maladie préoccupante qui doit faire l'objet d'examens divers et d'une mise en observation hospitalière. Tout a été prévu pour réduire la durée du séjour et les examens se succèdent à un rythme accéléré ne laissant aucun temps pour la conversation avec les médecins et les infirmières. A sa sortie de l'hôpital, le malade se demande ce qu'il est venu faire puisqu'il n'a pas vu de médecin et ne connaît aucun résultat.

En réalité, quelques jours plus tard, les médecins se réunissent en un groupe appelé "staff" avec tous les résultats des examens et des dossiers radiologiques très complets. Les spécialistes les plus compétents sont là pour donner leur avis en évoquant leur expérience, leurs lectures. C'est donc avec la plus grande rigueur scientifique qu'entre eux ils posent le diagnostic, évoquent le pronostic et choisissent le traitement.

Mais c'est en l'absence du malade que certains n'ont ni vu, ni écouté.

Voici un autre exemple. Dans l'unité de soins intensifs, le malade est réuni par une multitude de fils et de tuyaux aux instruments de mesure du "monitoring". Ainsi, à tout moment, toutes les données concernant le coeur, le cerveau, la respiration, la composition chimique des humeurs, apparaissent sur un écran qui peut être situé dans une autre pièce plus ou moins éloignée du patient. S'il survient un accident sur le tracé, l'appareil le détecte, déclenche un signal pour que le médecin puisse rapidement à distance du malade et à son insu, actionner le stimulateur ou modifier la médication. Sur certains appareils, l'alarme entraîne même la stimulation sans que le médecin n'ait à intervenir.

Ces merveilleuses techniques où n'intervient plus le contact humain, peuvent aller jusqu'à la télésurveillance à domicile. Par téléphonie sont aussi bien contrôlés les données biologiques et le fonctionnement des appareils comme les respirateurs sans que le patient n'ait à intervenir pour converser avec le médecin.

Il faut bien convenir que les progrès scientifiques dont profite la médecine, ont modifié le comportement du médecin. La compétence étant pour lui un devoir essentiel, il doit se tenir informé des modifications dans tous les domaines de son art. La lecture de toutes les publications, et elles sont nombreuses, les journées de formation, les congrès parfois lointains, l'apprentissage des techniques nouvelles, la gestion de son cabinet ou de son service, sont devenus des obligations très "chronophages" suivant l'expression d'André Maurois. Ainsi, dévoré par ces occupations, épuisé, le médecin ne dispose plus de temps, il vit sur un autre rythme et n'offre plus la même disponibilité...

Et dès lors, nous entendons les réflexions du malade déçu : "Le médecin était pressé, je n'ai pas eu le temps de lui expliquer..", ou "Il s'est intéressé à ma maladie, mais quant à moi, je n'ai pas eu l'impression de beaucoup compter pour lui".

Hervé Guibert, ce romancier récemment décédé de SIDA, écrit dans plusieurs livres, avec émotion et clairvoyance, ses réactions et celles de son entourage. Conscient du pronostic fatal de sa maladie, il reprend cependant espoir lorsqu'un médecin ami qui expérimente un nouveau traitement, croit et lui fait croire qu'il va le guérir. Hélas, le résultat ne répond pas aux espérances.

Dans son livre intitulé "A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie", Hervé Guibert décrit avec tristesse, l'attitude de ce médecin dépité par l'échec thérapeutique, qui n'ose plus voir son patient, qui l'évite et le fuit, alors même que le malade condamné aurait tant besoin d'être entouré et d'avoir un médecin qui l'écoute.

Parfois, c'est le médecin lui-même qui prend conscience de l'échec de la communication et il en est désolé.

Le Professeur Dubois de Montreynaud explique : "Un jour où je faisais ma visite et où je me tournais vers une femme âgée dans l'attente d'une question, elle me dit : "Docteur... mais peut-être n'ai-je pas le droit de vous parler". Elle s'imaginait qu'elle ne devait pas interrompre le sacro-saint défilé des médecins dans sa chambre, cérémonie qu'on appelle plus communément la visite.

"Sachez, Madame, pensait intérieurement le Professeur Dubois de Montreyanud que si je suis le patron-qui-fait-la visite, je suis avant tout votre médecin qui vous écoute".

A son tour, le Professeur Paul Milliez expose un échec de ce genre. "Je me souviens, écrit-il, avoir commis un impair assez désolant. Je soignais un homme atteint d'une grave maladie que je savais mortelle. Chaque jour, je voyais auprès de lui une femme à qui je donnais régulièrement des nouvelles. Je pus ainsi l'avertir de l'issue proche. L'homme mourut et, le lendemain, une autre femme accompagnée de deux enfants, vint me trouver pour protester : je ne l'avais pas prévenue. C'était l'épouse et je l'ignorais. Qu'y pouvais-je ? On ne peut demander des papiers d'identité à qui vient voir un malade".

Ce qui désole le Professeur Milliez dans cette affaire, ce n'est pas seulement le grave impair commis à l'encontre de la vraie famille. C'est surtout la constatation qu'il n'avait pas su créer par son dialogue des rapports de confiance qui auraient amené le malade à expliquer son mode de vie. Sans doute le médecin n'avait-il pas pris le temps d'écouter le patient et ils étaient restés des étrangers, le malade d'un côté, coupé de son existence extérieure et le médecin de l'autre, réduit à son rôle scientifique. Et le médecin avait ignoré l'homme derrière le malade.

Alors, cette conception de l'acte médical, colloque singulier où dans le silence du cabinet, "Le médecin écoute le malade", est-elle périmée ? Le médecin, devenu un scientifique, n'est-il plus compris du malade ? Que s'est-il passé ? Quel comportement faut-il adopter ?

L'âge d'or de la compréhension entre le médecin et le malade a duré vingt-cinq siècles durant lesquels tous deux parlaient le même langage.

Hippocrate, Platon, Aristote étaient à la fois médecins et philosophes. Ils tenaient à n'être pas confondus avec les apothicaires, les chirurgiens

qui, comme le mot l'indique, travaillent avec leurs mains. Et il en fut ainsi jusqu'à l'époque du "médecin de campagne" de Balzac.

Pendant cette longue période, la consultation médicale était un dialogue, quand elle n'était pas un monologue du malade, et tout se bornait pour le médecin à écouter et à interpréter un récit. En allemand, consultation se disait "Sprechstunde" - l'heure où l'on parle et cabinet de consultation "Sprechzimmer" - le local où l'on parle.

La transformation s'est amorcée le jour où Laennec a inventé le stéthoscope. Laissons-le expliquer comment cela est arrivé :

"Je fus consulté, en 1816, pour une jeune personne qui présentait des symptômes généraux de maladie du coeur. L'âge et le sexe de la malade m'interdisant l'examen habituel, je pris un cahier de papier, j'en formai un rouleau fortement serré dont j'appliquai une extrémité sur la région précordiale de la patiente, et posant l'oreille à l'autre bout, je fus aussi surpris que satisfait, d'entendre les battements du coeur d'une manière beaucoup plus nette et plus distincte que je ne l'avais jamais fait par l'application immédiate de l'oreille".

Ce fut l'origine de l'auscultation dite médiate, où un appareil le stéthoscope, est interposé entre le médecin et le malade.

Ce fut ensuite le début d'une médecine scientifique dite anatomoclinique confrontant les résultats de l'auscultation du vivant et l'aspect des lésions organiques après la mort.

L'utilisation des rayons X et de la radioscopie est encore plus saisissante. Un écran fluorescent sépare le médecin du malade et c'est sur cet écran que le médecin découvre les détails intérieurs du corps du patient. Ainsi pour le malade, l'écran est un obstacle qui éloigne, pour le radiologue, c'est un moyen de connaissance qui rapproche.

Car le mot "écran" qui désigne un instrument de protection ou de camouflage derrière lequel on se cache ou se réfugie, s'applique aussi par métonymie à un appareil qui, comme pour la télévision ou le cinéma, permet de projeter et de voir.

Pour séduisante qu'elle puisse être, cette distinction sémantique reposant sur les deux significations du mot "écran", ne suffit pas à expliquer que médecin et malade ne parlent plus le même langage.

Ces "écrans", mots à double sens, se sont multipliés dans la pratique de la médecine actuelle. Radiologie, échographie, exploration fonctionnelle et même endoscopie, tous les examens et toutes les

techniques, utilisent ces écrans lumineux qui permettent au médecin de mieux voir la maladie mais qui l'éloignent du malade.

D'autres écrans s'interposent encore entre le médecin et le malade comme la technicité des centres de soins et des hôpitaux immenses, impressionnants, impersonnels et comme l'écran des règles de l'administration et de la Sécurité Sociale.

Que dire de cet autre "écran" qu'est la médecine préventive, lorsque "les malades qui s'ignorent" ne se plaignent de rien et n'ont rien à dire.

Les malades et les médecins sont parfaitement conscients des modifications intervenues dans leurs rapports. Ils réagissent différemment.

Le malade qui ne peut plus comprendre ce qui le concerne et qui s'étonne si l'on décide de son sort sans son avis, tente de lutter contre l'isolement, la frustration de chaleur humaine dont il a besoin.

Le voici à la recherche de faux espoirs, recourant à des médecines parallèles ou charlatanesques où le savoir-faire remplace la compétence. C'est très préjudiciable à une époque où la science peut guérir la maladie.

Il se confierait volontiers à l'infirmière ou au kinésithérapeute. Mais ces derniers, accablés de besogne, sont aussi peu disponibles.

Des associations de malades ou de visiteurs bénévoles se sont créées pour sortir le malade de sa solitude, pour le comprendre, étudier ses problèmes. Mais associations et syndicats ne doivent pas remplacer les rapports de proximité médecin-malade.

Les enseignants de la médecine sont, croyez-le bien, préoccupés par cette altération de l'écoute des malades qui a, pour origine, les écrans scientifiques et les malentendus. Plusieurs remèdes ont été proposés.

Certains, parmi les plus anciens, "laudatores temporis acti", préconisent un "retour en arrière". Pour eux, l'acte médical est le colloque singulier du généraliste ou du médecin de famille, sans les écrans techniques et administratifs.

Mais la médecine ne doit-elle pas inclure tous les progrès et tous les moyens de guérison ?

D'autres, plus audacieux, sont partisans d'une "fuite en avant". Pour eux, il faudra multiplier encore le nombre des spécialistes qui prendront

en charge chacun des problèmes scientifiques, tandis que les aspects humains et mentaux seront confiés à des médecins psychologues.

Mais la personne humaine peut-elle être ainsi fragmentée ? La confiance se donne-t-elle mieux à des savants psychologues, s'ils ne sont pas gens de contact ?

D'autres encore organisent, dans les facultés, l'enseignement de la communication pour des élèves et pour des groupes de médecins. Ainsi des procédés qui ont fait leur preuve, permettront d'établir rapidement un dialogue fructueux, une apparence de symbiose.

Mais le problème peut-il se résoudre uniquement avec des techniques de communication ? Ne faut-il pas aussi un contact affectif ?

Le Conseil de l'Ordre et son Président recommandent à tous les médecins, quelle que soit leur spécialité, de "parler avec le malade" car "les malades ont besoin d'information, de compréhension, d'accompagnement, tout comme d'oxygène".

L'acte médical quel qu'il soit, même technique, sera transformé s'il s'y ajoute un contact humain.

Hervé Guibert, dans son autobiographie "Le protocole compassionnel" décrit en termes vifs et parfois très violents, le "supplice" d'une gastroscopie que lui imposait un médecin muet et impassible. Au contraire, le même examen accompagné de commentaires sur ce qui allait se passer, le prévenant de ce qu'il allait sentir, devait quelques jours plus tard se dérouler sans angoisse et sans douleur.

Je revois encore le visage terrifié de ce garçon atteint d'insuffisance respiratoire brusquement décompensée. Toute une équipe s'affairait autour de lui. L'un l'avait intubé, l'autre faisait fonctionner le respirateur, un autre surveillait le coeur sur l'écran électrocardiographique, d'autres se chargeaient de la tension artérielle, des prélèvements sanguins. Mais aucun ne prêtait la moindre attention à son angoisse.

Quel changement s'opéra sur son visage lorsque survint le "patron" qui jugea la situation, lui prit la main en le regardant et dit seulement : "C'est un accident aigu ; il a pu être traité aussitôt et la situation s'améliore... Il faudra cependant maintenir quelque temps la surveillance dans le service des soins intensifs". Visiblement, cette explication simple et franche chassa l'anxiété et rendit l'espoir à ce malade.

Pour le Conseil de l'Ordre, que de malentendus, que de poursuites judiciaires auraient été évités si l'on avait pris le temps de parler pour

expliquer ! Que de fins de vie auraient été adoucies par un dialogue d'accompagnement pour calmer l'angoisse !

Il faut parler avec le malade, dit le Conseil de l'Ordre, pour informer et pour expliquer. Certes, mais il faut aussi écouter pour découvrir l'homme qui se cache derrière le malade et qui forme un tout avec sa dignité, ses faiblesses, ses imperfections morales et physiques dont fait partie la maladie.

Le malade ne dépose pas son poumon ou son foie chez le médecin comme on dépose son moteur chez le mécanicien, pour le reprendre une fois guéri. Il s'engage tout entier.

D'autre part, c'est parce qu'elle considère toute la dignité de la personne humaine que la médecine dépasse l'aspect scientifique de l'art vétérinaire.

C'est pour toutes ces raisons que le médecin doit rester à l'écoute du malade.

-o-o-o-

Monsieur,

Au plafond de la chapelle Sixtine, le peintre Michel-Ange a représenté la "Création du monde". L'on y voit Dieu, sur sa nuée, tendant la main vers l'être humain qui prend forme et s'éveille. Il va le toucher pour lui donner la vie.

Ainsi, pour l'artiste, l'homme est né du contact avec Dieu et il demeure tourné vers le contact.

C'est cette apologie du contact humain et des relations humaines que vous avez développée en nous décrivant "l'éducateur proche de l'élève".

Le thème a pu être repris pour "le médecin à l'écoute du malade" et pourrait l'être pour tout homme qui s'intéresse à la condition humaine.

Cette façon de penser qui nous est commune, devenait de la complicité, vous en souvient-il, lors de la visite médicale à l'Institution Join-Lambert.

Le Préfet de discipline puis le Supérieur que vous étiez, présentait chaque élève au médecin que j'étais.

Vous annonciez seulement le prénom, car vous les connaissiez tous, et souvent je pouvais compléter en devinant le nom de famille, tellement le visage que je découvrais pour la première fois, ressemblait à celui d'un père, ancien condisciple ou ami.

C'était notre façon d'établir le contact avec l'élève qui en était surpris et amusé. Et surtout, en dépassant la simple lecture d'une cuti-réaction tuberculinique, au delà de nos exercices intellectuels sur la mémoire et l'hérédité, nous cherchions à mieux connaître celui qui se présentait à nous.

Térence fait dire à Médène dans l' "Héautontimoroumenos", "Homo sum, nihil hominis a me alienum"

- Je suis un homme, rien de ce qui concerne l'homme ne m'est étranger-.

C'est cette devise qui définit l'humaniste soucieux de connaître l'homme de tous les temps, mais aussi celui que nous côtoyons.

C'est cette devise qui est en honneur, vous allez désormais le constater, Monsieur, en notre Compagnie, à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen.

GRANDEUR ET MISERE D'UN GRAND DESTIN HISTORIQUE : L'AFRIQUE DU NORD-EST

DISCOURS DE RECEPTION

de M. Jean GALLAIS

(12 juin 1993)

Monsieur le Président,
Mesdames,
Messieurs,

Avant d'en venir au thème annoncé pour mon discours en remerciement à l'Académie, j'aimerais que vous me permettiez de dire brièvement avec quelle reconnaissance et dans quel état d'esprit je ressens l'honneur qui m'est fait, et à quels sentiments personnels j'associe notre vénérable Compagnie dont le 250e anniversaire sera célébré en 1994. C'est en 1939 que, jeune collégien rouennais de 6e, j'appris son existence à travers les strophes humoristiques, pour ne pas dire gentiment satiriques, qu'on trouve dans le livre délicieux de Spalikowski "Ames et aspects de Rouen", livre que je recevais comme prix de

composition française au Collège, aujourd'hui Fontenelle, qui s'appelait alors modestement Ecole Primaire Supérieure.

Coïncidence : l'âme et les aspects de Rouen, dont le livre décrivait avec finesse les différents quartiers allaient subir une longue et impitoyable destruction que, mes camarades et moi, nous vécumes à l'âge où les expériences marquent de façon indélébile. C'est la raison pour laquelle, probablement, je demeurais profondément attaché à notre cité malgré de longs séjours lointains et que je ressentis une grande satisfaction en recevant votre invitation à entrer dans l'Académie qui contribue avec vigueur à soutenir cette âme et à défendre ces aspects dont je parlais à l'instant à propos du titre de l'ouvrage de Spalikowski.

C'est dans cet état d'esprit que je vous ai rendu, Messieurs, avec agrément, les quelque quarante visites rituelles trouvant en échange un accueil très cordial et déjà enrichissant, apprenant beaucoup, tant sur la réalité urbaine que sur le foisonnement des activités et des initiatives auxquelles l'Académie contribue si efficacement.

Mais dans quelle mesure un géographe peut-il servir utilement à l'animation culturelle de cette cité ? Mon ami François Gay, à qui je dois une particulière reconnaissance pour avoir suggéré mon admission et accepté de me répondre aujourd'hui, mes autres collègues géographes de l'Université travaillant sur divers axes régionaux démontrent l'utilité de la géographie du présent et de l'analyse prospective à un moment où l'avenir de Rouen est débattu si fortement, face à la polarisation parisienne.

En ce qui me concerne, je dois être plus explicite car la géographie des Tropiques, à laquelle je m'adonne depuis plus de quarante ans m'a tenu, du moins apparemment, éloigné des préoccupations régionales. Bien évidemment, je peux en rester à du Bellay :

"Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage
Ou comme celui-là qui conquit la Toison
Et puis est retourné plein d'usage et de raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge."

Cependant, en titrant mon discours en remerciement à propos de l'Afrique du Nord-Est "Les leçons d'un grand destin historique", j'annonce une ambition plus étendue : placer les problèmes d'une région africaine - appelée quelquefois la Corne de l'Afrique et constituée du

Soudan, Ethiopie, Somalie, Djibouti, région dont nous connaissons les particulières turbulences actuelles - dans une perspective plus large. En particulier, considérer si les problèmes de cette région éloignée ne se retrouvent pas ou ne se retrouveront pas ailleurs, c'est-à-dire à l'échelle du monde contemporain.

A cette préoccupation étendue au Tiers-monde, l'Académie ne fut pas, n'est pas indifférente. Comment pourrait-il en être autrement dans cette région maritime ouverte sur le monde, où la conquête ultra-marine, l'exploration, le commerce sont une tradition continue. Parmi les observateurs, rappelons d'emblée un ami ancien de notre Académie, Siegfried, à qui l'on doit, précisément, un ouvrage admirable sur Suez, verrou de la région qui nous intéresse.

Les *Précis* de notre Académie, archives d'un grand intérêt démontrent, par de nombreux textes, la participation fréquente des membres aux actions tropicales surtout dans le domaine de la santé. Je cite entre autres Charles Nicolle dont le prestige demeure si grand à Tunis, le docteur Robin, de l'Hôtel-Dieu, écrivant sur le rôle sanitaire et social de la France en Indochine. Des sujets étonnamment contemporains sont traités très tôt, comme la note de Layer de 1914 sur le panislamisme et la géographie équatoriale.

Sur ce terrain des civilisations lointaines et sur un plan actuel, laissez-moi rappeler l'importance de l'oeuvre intellectuelle, voire sociale de plusieurs des membres titulaires de l'Académie même si leur modestie doit en souffrir. En premier lieu Mme Lemercier-Quelquejay, éminente spécialiste du Monde turc et, plus largement, de l'Islam de l'Asie centrale.et de l'Afghanistan, analyse qui lui permet de poser dès 1986 les problèmes généraux, combien pressants, sur "Immigration et identité". A l'autre extrémité du monde islamique, c'est M. Landemaine qui nous a fourni de nombreuses communications sur l'axe de migration qui, de la vallée du Sénégal aboutit à Rouen où lui-même, contribue avec efficacité à l'accueil des immigrés. A l'autre extrémité, cette fois du gradient thermique, c'est l'oeuvre de Jean Malaurie s'interrogeant sur les menaces qui assaillent la société et la culture Inuit dans l'Arctique. C'est aussi M. Jean Morisot qui, dans son discours de 1988, a analysé magistralement, en économiste, les éléments majeurs de la situation mondiale sur la prospective normande ; sa formulation : "La Normandie n'a-t-elle pas une originalité parmi les autres régions françaises, celle d'être la plus marquée par les relations internationales", me permet d'aborder mon propre thème.

UN GRAND DESTIN HISTORIQUE

Dans le cadre de cette préoccupation intellectuelle, les circonstances ont joué pour moi leur rôle localisant. En premier lieu c'est plutôt dans la masse profonde du Sahel africain central que pendant vingt ans mes séjours et missions me ramenèrent, entrecoupés de quelques "divertissements", entre autres en Algérie, en Inde, au Viet-Nam, au Brésil. Mais depuis 1970, et largement sous la pression de l'actualité dramatique connue dans les pays de l'Afrique du Nord-Est, c'est vers ces derniers que je fus convié. Je ne veux pas détailler chacune de ces missions. La plus émouvante fut celle que je fis en Ethiopie en 1985 pour le ministère de la Coopération. On me demanda un avis sur l'importance de l'aide alimentaire à accorder à l'Ethiopie en plein drame de la sécheresse et de la déportation de ses paysans - de l'Est vers les terres moins peuplées et plus humides de l'Ouest. La décision française allait contribuer à fixer l'aide de la CEE dans la fourchette de 800 000 à 1 500 000 tonnes de céréales. Le problème n'était pas seulement alimentaire, cela aurait été trop simple, il était aussi politique. L'aide massive facilitait objectivement l'entreprise odieuse de déportation, villagisation - collectivisation menée bon train par Mengistu. Ayant analysé les conditions climatiques de l'année et le degré de désorganisation agraire, je donnai avec l'inquiétude que vous devinez un avis favorable pour 1 200 000 tonnes. Jugement de Salomon dira-t-on !

Mes dernières missions entre 1985 et 1990 aux confins du Kenya-Somalie-Ethiopie m'ont permis de mieux connaître cette région au moment où elle s'enfonçait encore davantage dans un destin dramatique inouï qui est loin d'être réglé, même si l'actualité a été ramenée à des problèmes plus proches.

Destin dramatique, également destin paradoxal ! Car enfin en ouvrant un peu cette scène vers ses coulisses du Moyen-Orient, n'est-on pas ici dans une des régions du monde les plus créatrices de civilisation universelle ? Du Cap Guardafou au Golfe de Suez se déroule la voie maritime prestigieuse qui relie deux ensembles culturels majeurs du monde, à l'Est le monde indien, au Nord le pays des isthmes du Moyen et Proche-Orient dont les baies et les blocs séparés, articulés, permettent depuis l'Antiquité, la pénétration maritime profonde, le contact commercial et culturel de tous ces *Sahel*, en donnant à ce terme la signification de "rivage" qu'il a en langue arabe.

Du jaillissement des élans spirituels issus de ces terrres se sont dégagées, au cours de plusieurs millénaires, les trois grandes religions monothéistes du monde : christianisme, islam, judaïsme. C'est de part et d'autre de l'isthme de Suez qu'Israël a survécu. D'abord simple tribu nomade, tour à tour soumise aux Etats centralisés d'Egypte, de Mésopotamie, puis reprenant son nomadisme à la recherche d'un pays qui lui soit propre. De Moïse à l'Etat contemporain ce destin se répète à plusieurs reprises. Plus au sud et du côté arabique en premier lieu, c'est le royaume de Saba, noyau de l'émigration vers l'Ethiopie contemporaine, dont la reine cherche auprès de Salomon un appui diplomatique dès le VII^{e} siècle avant J.-C. Elle en ramène des coopérants dirait-on aujourd'hui et, en supplément, un fils de Salomon, établissant ainsi la dynastie Salomonide qui règnera en Ethiopie jusqu'en 1974 et dont le caractère sacré lui assure une exceptionnelle continuité, devançant l'Etat capétien d'environ quinze siècles.

Dès la plus haute Antiquité, les bases littorales, de part et d'autre du Golfe d'Aden, sont tenues successivement par les Grecs, les Phéniciens, les Perses, les Arabes. Elles lancent vers l'arrière-pays montagneux d'Ethiopie ou d'Arabie heureuse, leurs pénétrantes à la recherche des produits précieux, encens, ambre, épices diverses, ivoire, or. Au-delà des steppes désertiques, ils atteignent vers le Sud le pays des Noirs où la traite négrière fait les ravages démographiques et politiques que l'on sait. Dès l'époque grecque les commerçants méditerranéens étaient en relation avec les ports de Benadir, les Romains poussèrent leur base avancée jusqu'à Zanzibar à l'époque de Néron.

Nous pourrions également développer le thème de la grandeur historique et culturelle de cette région de la Corne depuis l'Antiquité en insistant aussi sur ses relations avec l'Egypte antique. De la montagne éthiopienne à la vallée du Nil, dans sa section nubienne, les rapports furent aussi essentiels, comme le rappellent les obélisques d'Axoum érigés aux premiers siècles de notre ère. Dans cette vallée du Nil c'est au Nord de la frontière actuelle de l'Egypte et du Soudan que les grands pharaons constructeurs et conquérants des époques 1400 à 1200 avant J. - C. développent leur immense empire dont l'exposition actuelle sur Aménophis III montre la grandeur spirituelle et matérielle, autour de Thèbes, Louksor, Karnak. Plus au Sud et plus tardivement, en face d'Assouan, c'est Elephantine qui fut la grande ville du commerce, puis la garnison d'une légion romaine contrôlant la Nubie. A l'extrémité sud de ce flux de relations Mer Rouge-Nil, la piste partant d'Adulis s'infiltre par la passe stratégique de Kéron et descend la vallée de l'Atbara. Vallée du

Nil et Mer Rouge sont donc à considérer comme encadrant un ensemble régional de la plus haute Antiquité et d'une incomparable durée.

Rien d'étonnant à ce que, malgré le déplacement vers l'Atlantique des grandes civilisations modernes et l'activité de la route du Cap jusqu'au XIX[e] siècle, le trafic avec l'Inde par Suez et la Mer Rouge, le contrôle des sources du Nil aient conservé des représentations mentales très fortes en Occident comme en attestent l'expédition d'Egypte de Bonaparte et les efforts faits au XIX[e] siècle pour démêler l'origine compliquée des sources du Nil.

Les grands visionnaires saint-simoniens et hommes d'affaires du XIX[e] siècle ayant assuré enfin, par l'ouverture de Suez, la continuité de la route maritime qui suit la Corne de l'Afrique, ne peut-on pas être assuré de la valorisation de ce potentiel géographique exceptionnel ? Ce littoral va-t-il devenir une façade d'industries et de services constituant un des relais les plus actifs des échanges mondiaux, s'appuyant sur le bassin pétrolifère du Moyen Orient, sur des ressources ichtiologiques abondantes, traversé par les grands flux Nord-Sud et par les routes Est-Ouest confluant sur les lieux saints chrétiens ou musulmans ?

MISERES ET TROUBLES D'AUJOURD'HUI

Le rail maritime fonctionne bien et fort comme les promoteurs de Suez l'ont espéré. Sans multiplier les chiffres et à des fins comparatives, en 1991, 17 000 navires ont utilisé Suez dont 20% de tankers, transportant 273 millions de tonnes dont 79 millions de tonnes de produits pétroliers. C'est beaucoup plus que les autres grands flux de navigation : 162 millions de tonnes pour Panama, 143 millions de tonnes pour le Rhin. La déception tient au non-développement littoral. Mis à part quelques ports, anciennes échelles zanzibarites pour la plupart désenclavant l'intérieur comme Port-Soudan, Asab, Masaoua ou quelques bases stratégiques comme Djibouti, Aden, ni la tradition commerciale des peuples côtiers, ni la navigation moderne, ni les ressources littorales - poisson, sel, minerais -, ni l'importance géopolitique de la région n'ont suffi pour développer des façades dynamiques. C'est avec consternation que l'on doit renoncer à ce qui paraît la promesse d'un destin exceptionnel. Misère, famine, guerre, épidémies sont, par contre, le lot des pays qui nous intéressent comme le prouvent quelques précisions

significatives : le Produit National Brut par tête dont on se rappelle qu'avec moins de 500 dollars on est dans les pays classés dans l'extrême pauvreté, s'élève à 330 dollars pour le Soudan, 290 pour la Somalie, 130 pour l'Ethiopie. Pour la mortalité au cours de la première année, révélateur éloquent, tant de la pauvreté que du statut de la femme, on qualifie de gravissime un taux supérieur à 100 pour mille, or il est de 117 au Soudan, 142 en Somalie, 166 en Ethiopie, chiffres qui ne tiennent pas compte des hécatombes récentes.

Ce syndrome chaotique se poursuit depuis 25 ans déjà. L'opinion internationale, à la recherche d'une explication simple, zonale, et d'une action possible, focalise son analyse, d'abord sur les faits climatiques, la sécheresse au Sahel, de l'Atlantique à la Mer Rouge, de 1969 à 1974, puis de 1982 à 1985. Depuis, la Corne subit des péripéties variables qu'on ne peut plus expliquer par le déficit des pluies : en1988, ce fut plutôt l'excès d'eau. Les inondations du Nil au Soudan auraient fait quelque deux millions de victimes.

En fait, chacun des pays connaît des conditions explicatives originales. Pour le Soudan, on sait qu'une guerre civile y règne depuis 1960 ; le Sud luttant pour son indépendance contre le Nord, animé par un contentieux accumulé depuis des siècles. Cette région a été traitée par les Arabes du Nord Soudan et d'Egypte comme Bled el Abib, "pays des esclaves" ; les négriers exerçaient la traite à partir de leurs factoreries installées sur les affluents du Nil. Après beaucoup d'hésitations sur la meilleure formule, les Britanniques passent la main en 1962 au personnel nordiste dans un Etat fortement centralisé. Une politique islamisante brutale, l'officialisation de la *charia*, le code islamique, la langue arabe seule reconnue, la colonisation du Sud par un personnel venu du Nord, aboutissent à une première guerre de vingt ans jusqu'en 1972, puis à une seconde en cours depuis 1983.

Bien que divisés en deux groupements armés rivaux, les rebelles tiennent le Sud montagneux trouvant en Ouganda ou en Ethiopie des sanctuaires refuges. Les pasteurs hamites du Bahr el Ghazal, Dinka, Nuer, ont plus ou moins rejoint l'opposition armée, surtout lorsque le grand projet du Canal de Jongley destiné à draîner les pâturages au profit des nouveaux casiers de culture irrigués d'aval, commença à déployer ses engins inquiétants jusqu'à ce que ceux-ci fussent immobilisés après l'assassinat de deux ingénieurs français des Grands Travaux de Marseille.

En 1990 profitant du conflit Etat-pasteurs du Haut-Nil, les tribus arabes du Nord reprennent la pratique des rezzous sur le bétail des opposants. Dernier élément depuis deux ou trois ans, l'insécurité tend à gagner le Darfour à la suite du débordement transfrontalier des combats entre groupes tchadiens. Au total le tiers du pays est dans le chaos avec famine, abandon médical, massacres réciproques, migrations interne et externe d'environ 7 millions de personnes.

En Ethiopie, la situation ethnique et politique fut plus compliquée que dans le bipartisme soudanais du fait de la variété ethno-culturelle : 80 à 100 langues dont quelques-unes, il est vrai, dominantes. L'*amharinia* parlé par plus de 8 millions de personnes, le *tigrinia* par quelque 4 millions, l'*oromo* par 11 millions et dont on dit, qu'après l'arabe, il est la langue africaine la plus importante ; le *somali* avec plus d'un million de locuteurs, l'*afar* avec 750 000 etc.

En fait, nous avons là un Etat multi-ethnique où la religion chrétienne, de rite oriental, a soutenu le noyau centralisateur dans le cadre montagneux protecteur : 60% de l'Etat sont situés à plus de 1000 m, trente sommets dépassent 3500 m. L'originalité politique et religieuse de l'Etat se maintint dans ce bastion assiégé par la mer islamique. Originaire des steppes désertiques du bas pays, puis fondateur d'Harar, l'Emir Gran au XV^{e} siècle aurait mené sa *djihad* jusqu'à l'anéantissement du noyau chrétien, si le froid de l'altitude et un petit corps de soldats portugais n'étaient intervenus. Au total un Etat intégrant par la force des peuples très divers, surtout à la fin du dernier siècle sous l'action du Négus Ménélik. Les collectivités traditionnelles des pays soumis sont alors dépossédées au profit des guerriers féodaux *amhara*. Les exploitants indigènes sont réduits au statut de métayers sur des exploitations de un à deux hectares tandis que les grands propriétaires se lancent, à partir de 1945, dans les cultures de plantation : coton, café. A l'issue de la Seconde Guerre Mondiale, les Erythréens refusent l'intégration à l'Empire reconstitué, au nom de leur originalité culturelle et historique. L'échec de la répression aboutit à terme à la chute de l'Empire en 1974. Avec Mengistu un effort considérable, puissamment aidé par les Soviétiques et les Cubains, aboutit à la série de mesures dramatiques que j'observais en 1985 : collectivisation agraire, fermes d'Etat, villagisation, déplacements de population. L'insécurité et la rebellion s'étendaient à moins de 100 km d'Addis. En 1991-1992 c'est l'éclatement de l'Etat, l'indépendance reconnue de l'Erythrée, le pouvoir politique aux Tigréens, l'indépendance de fait des Oromo du Sud et des pasteurs du bas-pays.

Si l'Ethiopie est un Etat sans unité nationale ou multinationale mais qui s'exerça avec force pendant des siècles, inversement la Somalie est une nation sans Etat véritable : sept millions de Somali (cinq dans le territoire somalien, les autres en Ethiopie, Kenya, Djibouti) sont réunis par une unité linguistique et religieuse, l'Islam sunnite, partagent la même organisation sociale, le même genre de vie : élevage de chameaux, bovins, caprins, associant une agriculture de fond d'oued et le transport caravanier entre la côte du Bénadir, les steppes du bas-pays, les marchés du piémont - rappelons-nous Harar, l'ermporium rendu célèbre par Rimbaud et Monfreid. L'ethnologue anglais qui les a le mieux étudiés, Lewis, a montré dans son livre fondamental *Somalia, a pastora! democracy* l'organisation en clans, sous-clans, lignages, segments, familles dans un arbre généalogique remontant au prophète et où chacun se situe très précisément. Aucune autorité politique, aucun territoire précis pour chaque clan. Par exemple les Darod, le clan le plus important, regroupant un tiers des Somali, prédominent dans l'arrière pays de Mogadishio, en voisinage avec beaucoup d'autres clans. Mais les Hawiya, par contre, sont géographiquement dispersés du Cap Gardafou au Kenya.

L'unité de la nation somalie s'exprima rarement : sur le plan politique, ce fut le cas autour du marabout Sayyia Maxamel qui lança une djihad au début du siècle et ses fidèles, les derviches, tinrent pendant 30 années. Dans le passé récent, les Italiens recrutèrent les Somali pour soumettre l'Ethiopie. Avec l'indépendance en 1960 se posa à nouveau la question des frontières, en particulier du côté éthiopien en Ogaden. Une politique de détribalisation violente est menée par Siaad Baré qui transfère 200 000 paysans, abolit les structures claniques, alphabétise les nomades. De cette révolution, menée au nom du "marxisme scientifique", le clan Darod, auquel appartient Siaad Baré est le grand bénéficiaire. Il tenait 10 ministères sur 20. Les clans s'allient ou s'opposent dans ce partage du pouvoir. La clano-bureaucratie remplace la démocratie pastorale et la sécheresse des années 80, décimant des troupeaux, les villes deviennent le réceptacle d'une population misérable. Les clans s'établissent en partis politiques dans un enchevêtrement chaotique. En 1988 c'est l'état insurrectionnel latent et à partir de 1991 et la fuite de Siaad Baré, le pays est livré aux bandes armées. On ne peut même plus faire parfaitement référence aux oppositions de clans traditionnels. Par exemple, les deux chefs de bande qui se disputent Mogadisjhio, sont du même clan Hawiya. L'enjeu n'est plus, ni le pouvoir d'un clan, encore moins la pacification, mais le verrouillage des ports et aéroports, canaux

d'une aide extérieure que les présidents Bush puis Clinton, ont augmenté considérablement, on pourrait dire sous la pression de leur propre clan, les électeurs du Middle West.

Alors nous ne sommes plus uniquement et seulement dans les problèmes de l'Afrique orientale. Nous venons de le vérifier à propos des excédents agricoles et de leur utilisation pour l'aide aux pays pauvres ; c'est le premier aspect d'une réelle interdépendance à l'échelle mondiale. Dans les trois pays envisagés, nous pouvons parler d'un syndrome de crise de l'Etat centralisé et nous évoquons d'emblée l'extension de cette tendance bien en dehors de la région. Est-il exagéré de l'évoquer même dans nos pays développés où les forces et courants d'opinion favorables à la décentralisation prennent de la puissance et de la solidité doctrinale ? Mais il faut être plus explicatif que le concept de la crise de l'Etat et rechercher quelques composantes précises d'une telle situation troublée. Pour l'Afrique du Nord-Est, la première de celles-ci est la situation géographique sur un des grands interfaces culturels du monde. Je veux parler du front méridional de l'Islam. Celui-ci a été efficacement contré sur son front nord par les grands empires : tsariste, chinois, Habsbourgeois, espagnol. Par contre, l'Islam est, vers le Sud, en expansion contemporaine continue. Chacun des pays envisagés ici le montre sous des formes en général violentes. L'Afrique du Nord-Est n'est qu'un des théâtres de cette confrontation politique, culturelle, souvent économique, jalonnée de la Casamance sénégalaise à l'Indonésie orientale par des résistances plus ou moins efficaces et spécifiques. L'Ethiopie chrétienne résiste en ses noyaux tigréens et amhariques mais s'islamise vers le Sud chez les Oromo. Situation opposée, l'Etat islamique soudanais se heurte à une résistance acharnée du Sud chrétien.

J'appellerai la seconde composante explicative de la crise, la *drogue et la guerre*, pour évoquer la relation étroite et fréquente entre les deux violences, se nourrissant l'une l'autre. On n'a pas étudié suffisamment le rôle géopolitique des narcotiques, qu'il s'agisse du trafic de l'opium issu du "triangle d'or" en Thaïlande dans le conflit indochinois et dans ses séquelles aux USA, celui de la cocaïne andine, agent redoutable entretenant la guerilla du *Sentier lumineux* et gérée par les commanditaires du cartel de Medelin.

Pour la Corne de l'Afrique, c'est le *khat*, produit principalement en Ethiopie du Sud-Est et dont les circuits commerciaux et sociaux animent les littoraux de la Mer Rouge : voir Monfreid. En plus de son importance économique, du trafic guerrier qui l'accompagne et le dissimule, il faut

souligner la perception culturelle et religieuse de ce produit, considéré par l'Islam, à la fois comme stimulant et comme une plante sainte facilitant la méditation. La production du khat est principalement dans les mains des musulmans Adaris habitant la ville sainte d'Harar, fondée pendant la Djihad de l'Emir Gran.

La troisième composante me semble être de *nature démographique*. Chacun des pays considérés a des structures démographiques complètement bouleversées par les épidémies, les famines, les migrations à travers les frontières ou les détroits. Les villes doublent ou triplent de population. Elles deviennent l'ultime refuge d'une population égarée dont les moins de 15 ans représentent 40 à 50%. La télévision nous montre ces foules d'adolescents en ébullition, assassins ou victimes, maniant le fusil automatique du haut de véhicules rafistolés ; un fusil automatique ne vaut que 100 dollars. Cette génération représente un potentiel de violence angoissant aux mains irresponsables des chefs de guerre. L'histoire européenne a connu la turbulence armée des bandes d'adolescents, gavroches ou pastoureaux, mais je doute qu'elle ait atteint l'amplitude de celle-ci.

Enfin il faut prendre la mesure des grands changements internationaux qui conditionnent les conflits dans les pays du Tiers-monde. Jusqu'en 1990 la dynamique révolutionnaire s'appuyait sur la *théorie des dominos* selon laquelle la progression irrésistible d'une idéologie doit se faire à partir d'un centre initiateur par une utilisation protectrice des frontières molles : ainsi de la Chine, Viet-Nam, Cambodge puis à venir, Philippines, Indonésie... Cette dynamique a perdu sa rigueur et le centre est lui-même menacé. La théorie des *dominos laisse la place à celle de la destructuration réciproque*. Le Soudan a modulé son soutien à l'Erythrée en fonction de celui que l'Ethiopie accorde inversement aux sudistes soudanais. Loin d'isoler les problèmes régionaux pour les régler, les *frontières sanctuaires donnent des facilités mondialisées à la destructuration,* par la contrebande d'armes et le refuge qu'elles procurent.

Si vous le voulez bien, je concluerai cette rapide analyse du destin de l'Afrique du Nord-Est, de la grandeur à la misère, en soulignant la contingence des évolutions, des situations, le risque toujours possible de renversement historique. *Ni déterminisme physique* : les avantages

géographiques de la région subsistent. Ils ont même été fortement renforcés par le percement de Suez et le bassin pétrolifère et cependant la Corne de l'Afrique et les rives de la Mer Rouge ont régressé à l'échelle historique parmi les régions les plus pauvres de la planète. *Ni déterminisme politique* : un Etat multinational, l'Ethiopie ; une nation sans Etat, la Somalie, sont l'un et l'autre dans de semblables désordre et pauvreté.

Admettant l'insaisissable des contingences, il me faut cependant répondre à la question posée d'emblée au début de ce discours : considérer si les problèmes de cette région éloignée ne se retrouvent pas ailleurs. Je ne voudrais pas vous scandaliser par des rapprochements impertinents et forcés entre la situation de la Corne et celle des pays riches et développés - même s'ils sont aussi en crise. Cependant si je reprends les quatre syndromes distingués sur le terrain africain, je constate leurs sous-jacence ou les évidentes lisiblités parmi nos propres problèmes de société.

❖ Les interfaces culturels y sont présents à tous les niveaux. Vous en voyez quotidiennement les problèmes, qu'ils soient de détail ou majeurs. L'Etat-nation, multi-culturel, oeuvre du XIX^{e} siècle, s'essoufle ou est remis en question.

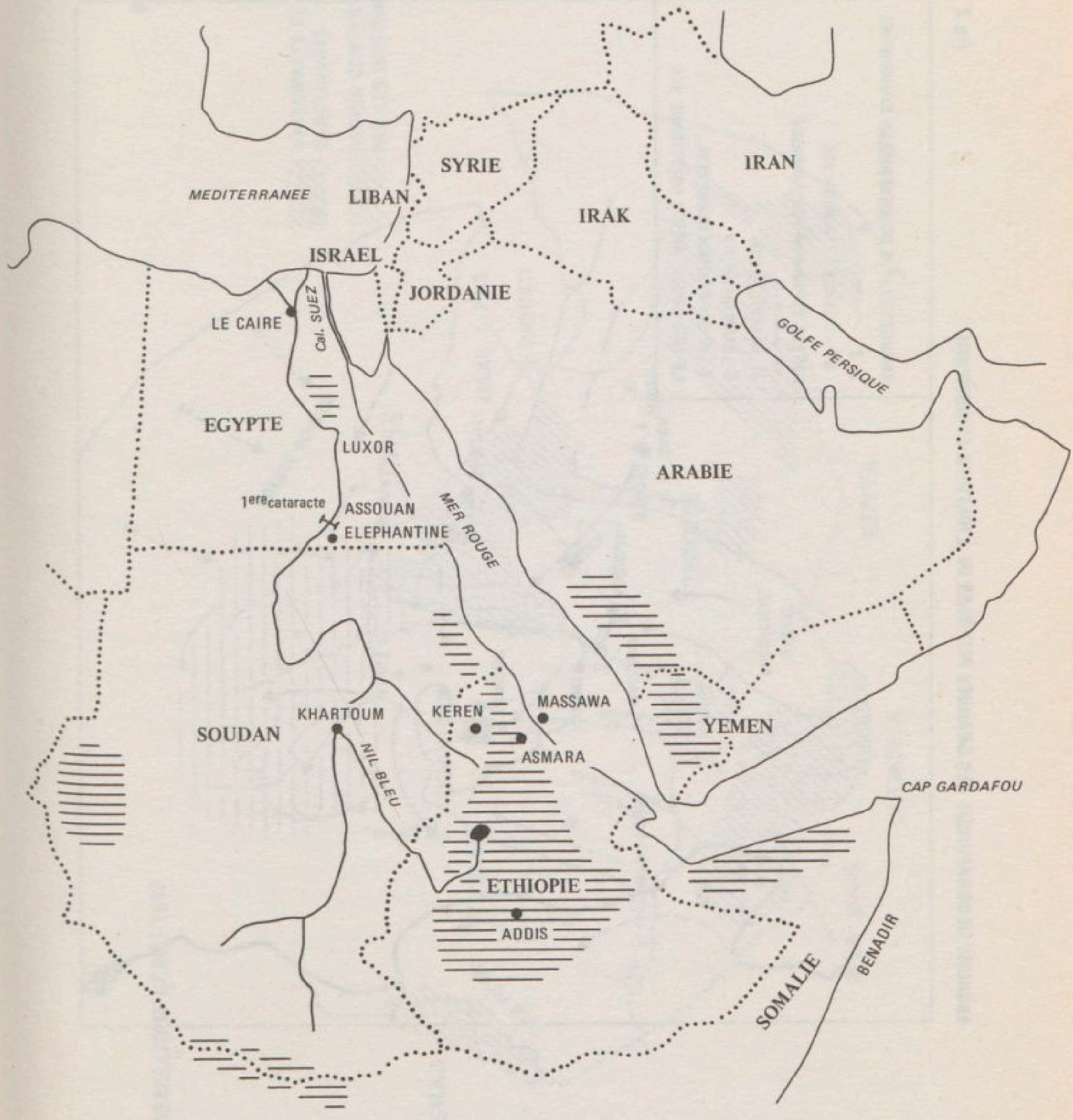
❖ La combinaison drogue-guerre-insécurité défie nos Etats, pénètre leurs structures, corrompt leurs serviteurs. Nous suivons avec anxiété l'impitoyable duel italien.

❖ Ici le potentiel de violence d'une classe d'âge qui cherche avec difficulté sa place, inoccupée dans une économie en crise, déracinée par rapport aux générations précédentes.

❖ Enfin, comme en Afrique du Nord-Est, l'utilisation des frontières à des fins spéculatives, bancaires, pour établir des "sanctuaires".

Ainsi les difficultés qui, parmi d'autres, contribuent au chaos de l'Afrique du Nord-Est, sont en germe dans nos sociétés. La prospective doit en tenir compte. L'Académie, en s'y intéressant, ne s'égare pas sur une planète étrangère. Elle reste fidèle à l'idéologie de l'époque qui a vu sa création : celle du siècle des lumières, celle des voyageurs qui furent en même temps des chercheurs.

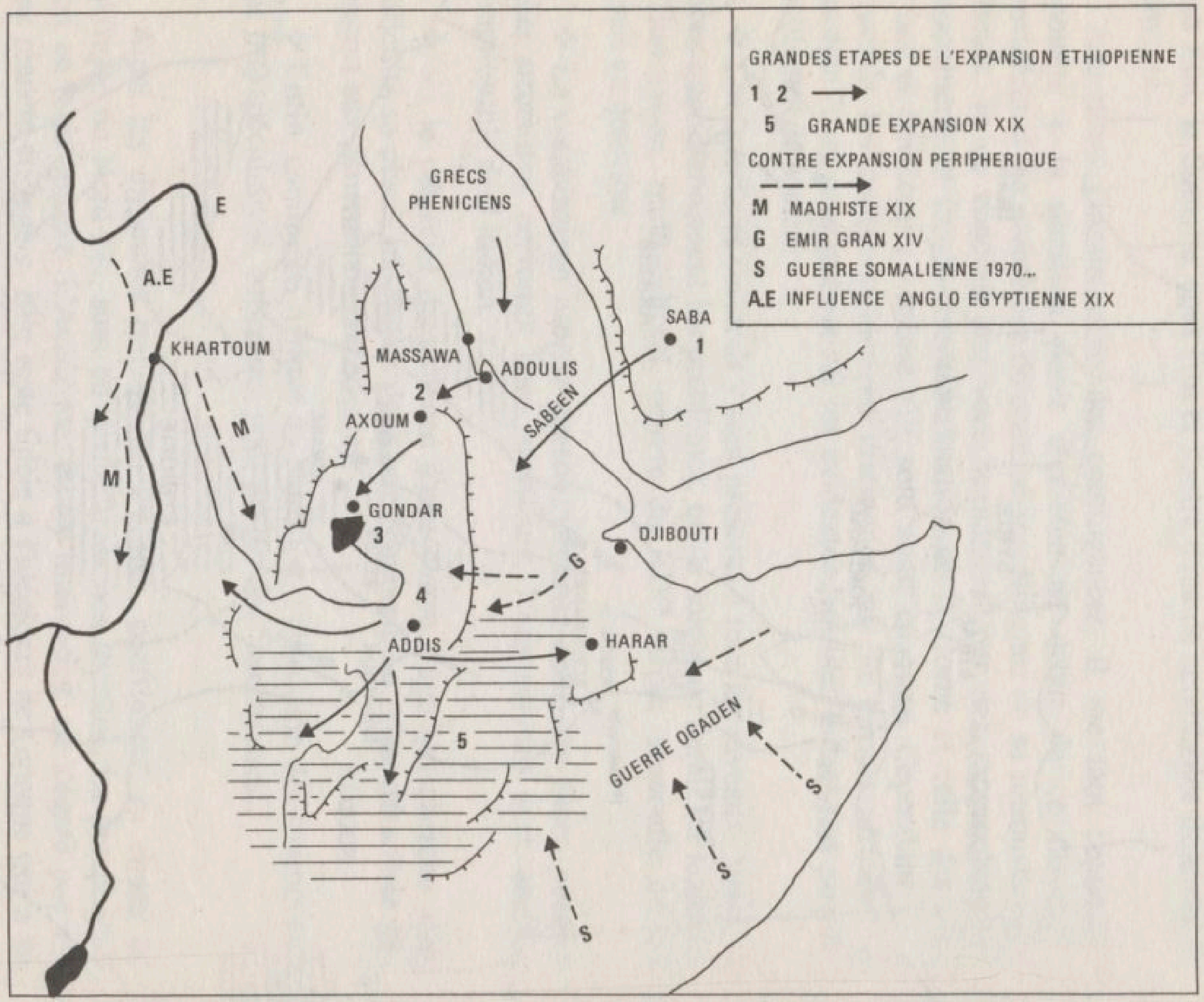
L'AFRIQUE DU NORD-EST ET LE MOYEN-ORIENT Fig. 1



GRANDS ENSEMBLES DU RELIEF

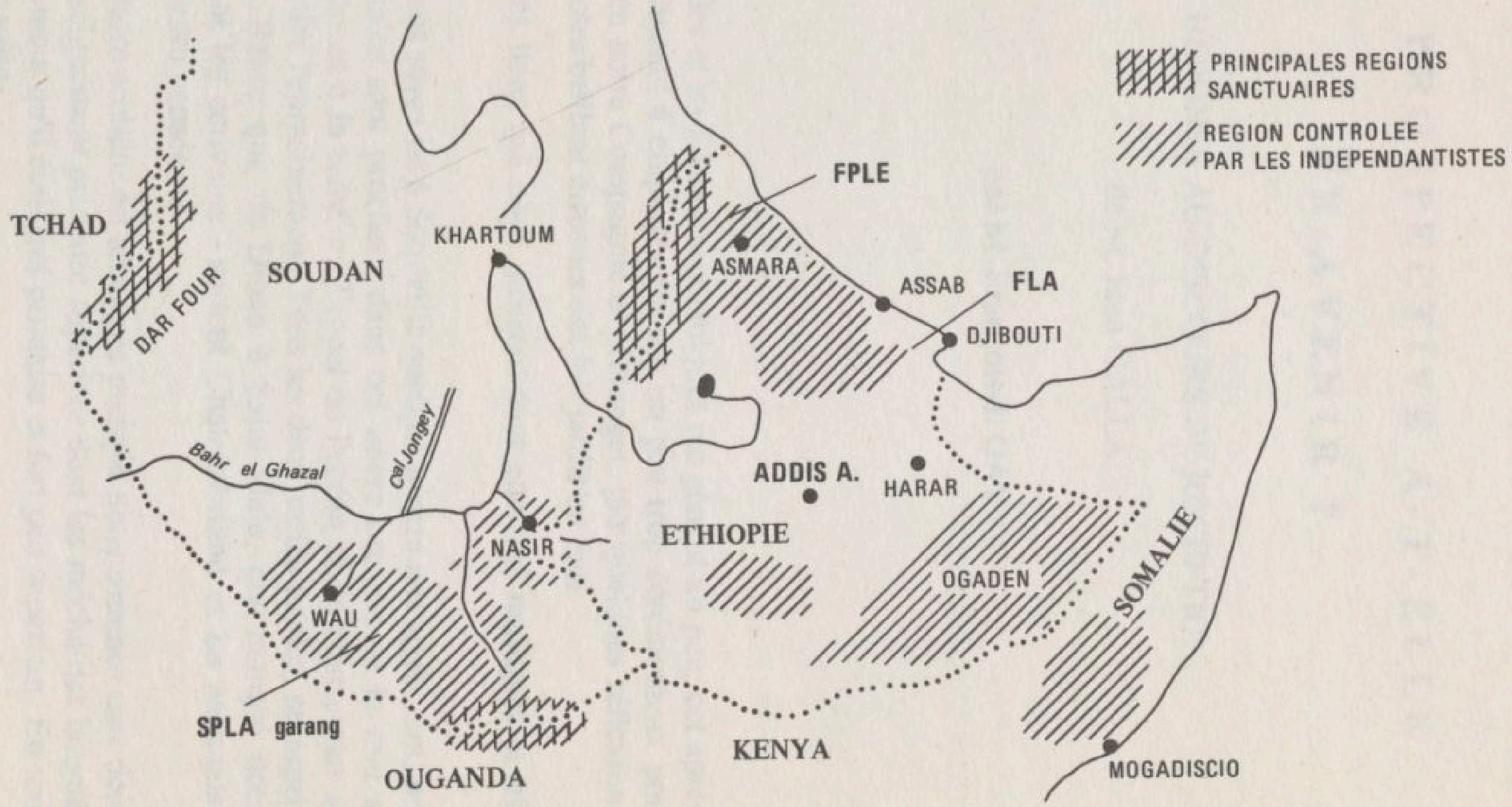
ESQUISSE GEOGRAPHIQUE DES GRANDES PERIODES DE L'HISTOIRE ETHIOPIENNE

Fig. 2



LES REBELLIONS DEBUT 1993

Fig. 3



LA PROSPECTIVE A-T-ELLE UN AVENIR ?

REPONSE AU DISCOURS DE RECEPTION

de M. Jean GALLAIS

par M. François-J. GAY

Monsieur,

Les habitudes et les formes académiques me gênent un peu, cet après-midi, en m'obligeant à employer un ton un peu trop cérémonieux pour vous recevoir en notre Compagnie et prolonger, par quelques réflexions, les idées que votre brillant discours ont fait jaillir en moi.

C'est que les liens qui nous unissent sont anciens, multiples et très forts.

Bien que vous soyez né à Sotteville quelque quatre ans après moi, nos origines familiales sont proches : dans ces *abers* bretons où la mer se mêle si intimement à la terre, où l'appel de l'océan et de l'outre-mer ne fait jamais oublier l'enracinement. Tous les deux restés fidèles, en esprit, à ces pays de Rance qui, de Dinan à Saint-Malo, ont marqué notre jeunesse et dont les écrivains - surtout Chateaubriand et La Mennais - ont imprégné notre pensée.

Notre itinéraire scolaire est analogue puisque nous sommes tous deux issus de cet enseignement primaire supérieur dont les méchantes langues disaient injustement qu'il était très primaire et fort peu supérieur. En tous cas, il était fort solide.

Mais ensuite vous entrez au Lycée Corneille où vous fûtes élève-maître pendant la fin de la guerre. Très vite et très jeune - 17 ans - vous participez à la Résistance. C'est la période de votre vie sur laquelle vous êtes le plus discret, même si nous sommes quelques-uns, ici, à connaître votre activité et la vigueur de votre engagement qui vous conduira à une fidélité - qui nous est commune - à l'homme du 18 juin. A ce propos, comme en ce moment on tente de culpabiliser sans nuances les Français pour leur attitude sous l'Occupation, on me permettra de signaler que le 11 novembre 1942, seuls trois élèves de votre classe de seconde de Corneille refusèrent de se lever pour la manifestation silencieuse nationale. Et qu'en 1941, lorsqu'on demanda à ma classe de philosophie de rédiger et de signer la fameuse lettre d'affection à Pétain, tous refusèrent de la rédiger et seuls trois ou quatre de mes camarades signèrent une vague lettre édulcorée préparée par le professeur de philosophie. Il me semble que ces jeunes reflétaient plus ou moins le sentiment de leurs parents et cela non sans danger puisque plusieurs de nos camarades souffrirent de leur activité de résistants.

Votre patriotisme vous vaudra d'ailleurs la médaille de la Résistance, avant d'autres décorations qui viendront récompenser votre activité d'enseignement et de recherche.

Vous réussissez ensuite le tour de force de mener de front vos responsabilités d'enseignement dans la banlieue rouennaise tout en préparant vos diplômes universitaires à la Sorbonne où nous aurions pu, parfois, nous rencontrer.

DE LA NORMANDIE A L'AFRIQUE

Le service militaire ne va pas interrompre totalement vos études et va faire de vous un chercheur et un homme de terrain car il se passe (pendant deux ans) en A.O.F. dans les troupes que l'on appelle alors coloniales et parce que - tout en devenant officier - vous en profitez pour mener, sur place, vos premières recherches en vue du DES. Elles vous conduiront à votre premier article, que je garde encore en mémoire, dans ces *Cahiers d'outre-Mer* où vous étudiez les villages de la péninsule du Cap Vert alors que j'y avais publié plus banalement, quelque temps avant, mon premier article sur le port de La Rochelle-La Palice.

Votre expérience de terrain, votre souci des contacts humains s'approfondiront dans cette Algérie où vous avez aussi des attaches familiales et où vous demandez à exercer vos fonctions de "Capésien".

Comme Camus, vous serez écartelé entre ces racines et le sentiment d'injustice que vous ressentez, et cela expliquera notre attitude commune - nos combats communs - dans cette ville du Havre où vous vous installez pour préparer l'agrégation de géographie et où vous rencontrerez votre épouse.

C'est donc dans ce lycée du Havre que nos destins se croisent et que des liens d'amitié se nouent entre l'Agrégé de géographie que vous devenez, en 1956, et l'Agrégé d'histoire que je suis, devenu ensuite ... géographe.

Mais la recherche la plus exigeante vous appelle et, détaché à l'ORSTOM, puis nommé Maître de conférences à l'Université de Strasbourg vous menez à bien vos recherches sur le terrain dans les conditions d'alors - où la pirogue était plus fréquente que la jeep ! - en alternance avec votre enseignement de géographie tropicale. Vos "bases" étant surtout le delta intérieur du Niger, nos contatcts deviennent plus épisodiques, au rythme de vos escales normandes, puisque vous venez vous "ressourcer" périodiquement non loin de cette Seine Normande qui sert de "contrepoint" à ce Niger dont vous étudiez les caprices et les hommes et à cet autre fleuve majestueux - le Rhin - qui vous retient moins car vous êtes avant tout un homme de l'Ouest.

Vos thèses sont brillamment soutenues en 1968. Celle sur *l'étude régionale du delta intérieur du Niger* est une des grandes thèses de la géographie tropicale française.

Cette année 1968 marque fortement votre destin puisque vous abandonnez Strasbourg pour venir à Rouen où la jeune université - elle avait juridiquement deux ans - vous appelle pour remplacer un de vos amis, un autre grand savant, P. Pélissier, qui avait installé solidement à Rouen la géographie tropicale. C'était assez naturel dans une région tournée vers l'outre-Mer et dans un port dont les liens intellectuels et commerciaux avec l'Afrique étaient anciens.

Que de chemin parcouru depuis, puisque la petite équipe de géographie tropicale passera de une ou deux unités à plus de vingt chercheurs à votre départ !

Ce ne fut pas sans mal, car les conditions matérielles n'étaient certes pas idéales sans parler des conditions intellectuelles de ces années 1968-1970 ! Je note simplement que votre droiture, et les conditions de votre carrière - qui n'étaient certes pas celle d'un mandarin - vous amènent à des attitudes qui nous furent largement communes, face à ce mouvement de mai qui charriait le meilleur ... et le moins bon.

Que dire de cette période de vingt ans qui suivit où nous nous sommes côtoyés constamment, partageant le même bureau, alors que vos orientations scientifiques étaient largement différentes des miennes mais alors que nos préoccupations étaient si proches en ce qui concerne l'enseignement et le contact avec les étudiants ... et les problèmes du Tiers monde.

Je note simplement que vous aviez parfois la gentillesse de m'appeler à des jurys de mémoire ou de thèse lorsque le sujet concernait le phénomène urbain. Il me souvient en particulier de nos échanges et de nos inquiétudes convergentes lors de la soutenance de tel ou tel mémoire sur *les Algériens à Rouen* ou *les Sénégalais de notre agglomération* - sujets alors peu défrichés. Puisqu'il s'agira tout à l'heure de prospective, nous pressentions déjà, il y a quelque vingt ans, les difficultés d'aujourd'hui, nées de l'absence de vision prospective : non certes pour tenter d'empêcher des exodes souvent cruels, mais pour en réguler le rythme et en corriger les effets pervers.

L'audience de votre enseignement et de vos recherches va susciter auprès de vous des disciples et des continuateurs dont beaucoup sont ici et influencer nombre d'étudiants africains dont plusieurs atteindront ensuite des fonctions de premier plan dans leur pays.

Votre rayonnement s'étend à l'étranger où votre compétence vous vaut d'exercer à plusieurs reprises des fonctions d'expert ou de consultant auprès d'organismes internationaux : *Banque Mondiale, Fonds Européen de Développement, Université des Nations-Unies, l'ORSTOM, l'UNESCO*, etc. On apprécie l'homme de terrain bien éloigné de cette catégorie d'experts qui, entre deux vols aériens et avec "attaché-case", viennent donner des conseils calqués sur les modèles abstraits.

Votre "créneau", à vous qui êtes spécialiste des pays du Sahel de l'Ouest et de leurs sécheresses récurrentes, est la gestion concrète des

territoires pastoraux, l'évaluation des politiques de mise en valeur ou d'irrigation, les modalités d'une aide alimentaire efficace, etc.

Cependant votre franchise, vos critiques contre les formes d'aide dévoyées ou inadaptées ne plaît pas toujours aux décideurs ou aux technocrates des nombreux organismes qui se penchent sur la misère africaine ou qui confondent croissance et développement...

La qualité de votre expérience vous amène cependant à vous intéresser, en particulier à la demande du F.E.D., au domaine Sahélien de l'Est-Africain, que l'on pouvait considérer comme une chasse gardée des économistes ou experts anglo-saxons. Cela vous entraîne, à la demande du ministère des Affaires étrangères français, à vous intéresser à l'Ethiopie et à ses bordures. Vous participez, en particulier, à l'évaluation des besoins alimentaires à fournir par la CEE aux pays frappés par la sécheresse.

Nous venons d'avoir un témoignage vivant de cette expérience dans votre intéressant discours de même que vous aviez su intéresser tous les assistants à ces populations Boranes dont nous gardons le souvenir, lors d'une de nos "grandes Conférences" en duo avec le professeur Malaurie, sur l'adaptation des groupes humains aux conditions extrêmes sur le plan géographique.

En fait, vous avez procédé par élargissement constant de votre champ géographique passant d'une portion du Sahel à l'ensemble des zones sahéliennes dont vous avez montré qu'elles s'étendent en fait des rivages de l'Atlantique aux pays Rajpoute. Mais votre préoccupation de géographe "comparatiste" vous a amené à élargir aussi votre attention à d'autres zones marquées par la sécheresse, de l'Inde centrale au Nord-Est Brésilien et à publier des oeuvres majeures sur ces pays donnant toute sa dimension à la géographie régionale.

Parallèlement vous formez des disciples qui s'intéressent aussi bien à l'Inde qu'à la Côte d'Ivoire ou au Cap Vert même si les zones sèches - du Tchad au Niger - ne sont pas oubliées par d'autres jeunes pleins d'avenir.

Vous avez d'ailleurs souhaité, en 1988, leur laisser toute leur mesure et leur pleine responsabilité en acceptant un nouveau détachement à l'ORSTOM puis un poste à Paris-Sorbonne. Si vous apportez une attention particulière aux pasteurs et aux nomades, plus généralement aux civilisations villageoises traditionnelles, vous n'avez garde de négliger l'ensemble des problèmes liés au sous-développement :

l'urbanisation galopante, le développement de la violence sous les tropiques, thème de votre livre en cours de rédaction.

Cette somme de voyages et de réflexions s'est concrétisée dans une dizaine d'ouvrages., sans compter plus de 50 articles majeurs et rapports publiés dans des revues internationales ou nationales, et dans ces *Cahiers géographiques de Rouen* que vous avez animés, et aussi dans ces *Cahiers de sociologie économique* du Havre qui témoignent de vos fidélités havraises. Vous me permettrez de détacher vos deux derniers livres : *Hommes du Sahel* publié dans la Collection *Géographes* chez Flammarion qui montre votre souci humaniste, votre préoccupation du "temps long", votre regret de voir *la ville* prendre une prépondérance démesurée voire parasitaire. On trouvera dans ce livre une véritable méditation sur le pouvoir. L'autre est une remarquable *Géographie Politique de l'Ethiopie* qui montre notre chance d'avoir parmi nous le meilleur connaisseur de ce pays. Nous sommes donc heureux de recevoir aujourd'hui, un géographe humaniste qui, après une carrière universitaire partiellement achevée à l'Université de Paris-Sorbonne, est revenu à ses sources rouennaises.

En géographe sensible au poids de l'histoire vous avez recherché, dans notre ville, une demeure qui vous permet - au coeur de notre cité - d'admirer les clochers : la cathédrale, Saint-Ouen, Saint-Maclou, qui en symbolisent l'histoire...

Vous allez donc maintenant apporter à notre Compagnie en contrepoint à l'ouverture nordique de notre éminent confrère Jean Malaurie, cette orientation vers ce *Sud* qui sera le grand enjeu du troisième millénaire qui se lève à l'horizon. A ce titre vous avez, par votre exposé, par vos livres, plus qu'amorcé cette réflexion prospective qui sera, l'an prochain, une des orientations majeures de notre Académie.

Vous avez en effet, par votre conclusion, souligné cette préoccupation "globaliste" qui est le fondement de la réflexion prospective : les quatre données-clefs que vous avez dégagées pour la "Corne de l'Afrique" ne s'appliquent-elles pas plus ou moins à l'ensemble de notre planète ?

La crise de l'Etat centralisé ? Nous ne l'observons pas seulement en Afrique de l'Est mais aussi dans la CEI ou l'ex-Yougoslavie. Elle rejoint la crise de la démocratie laquelle ne s'épanouit vraiment que dans des petites communautés, ce qui implique qu'elles soient "ouvertes", participant à des ensembles plus larges sans quoi on sombre dans le tribalisme ou l'individualisme du "chacun pour soi".

Vous avez évoqué le *front méridional de l'Islam*. Le front septentrional est également une zone de tensions qui germent dans les écoles coraniques de nos banlieues ou dans les ghettos pakistanais de Grande-Bretagne par exemple ; nous mesurons mal le retentissement à long terme de l'abandon où nous laissons les populations musulmanes de Bosnie, même s'il s'agit, en fait, de populations slaves assez superficiellement islamisées.

Vous avez mentionné le *Khat* comme facteur de guerre. Plus généralement les drogues ne sont-elles pas une composante, hélas essentielle, de la crise de notre civilisation et ne posent-elles pas des problèmes moraux fondamentaux dont nous nous refusons, en fait, de voir toute la portée comme pour le SIDA, pandémie très liée à la drogue ? Qui ne voit les effets pervers de la "diplomatie de la coca" qui amène les pouvoirs publics boliviens à établir un distinguo subtil entre la cocaïne et la feuille de l'arbuste miracle vantée pour ses "vertus curatives" ?

Vous avez évoqué le *problème démographique* du Tiers monde. Mais, je le rappelais tout à l'heure, nous n'avons pas fini d'en subir les conséquences et nous savons bien, qu'au-delà d'une nécessaire régulation, l'immigration zéro n'est qu'un mythe... La démographie est la science la plus sûre, la plus prédictive qui soit... si elle est maniée avec précaution.

LA CRISE DE LA REFLEXION PROSPECTIVE

Pourtant la réflexion prospective (malgré quelques tentatives récentes pour la réhabiliter et dont nous reparlerons) connaît une certaine défaveur. Elle cède la place à une réflexion morose et anxieuse dans une perspective "millénariste". On voit se profiler dans la crise que nous traversons, du moins dans le monde occidental, les "terreurs de l'an 2000" comme il y a eu les peurs de l'an mil. Un hebdomadaire de fin de semaine, généralement peu porté à la réflexion philosophique, ne titrait-il pas récemment sur ceux qui annoncent la fin du monde ? Cette crise est plus profonde que nous le pensons, elle appelle une révision fondamentale de nos modes de pensée qui exigerait des politiques et des *clercs* les mêmes qualités d'imagination de génie créatif dont font preuve les hommes de recherche.

Cet affaiblissement de la véritable réflexion d'anticipation en particulier dans le pays qui l'a vu se fonder, sous l'impulsion de Gaston Berger et de B. de Jouvenel, s'explique par de nombreux facteurs dont trois sont fondamentaux.

Il y a d'abord *l'échec des anticipations*, un peu grandiloquentes, à la Hermann Kahn même si on doit créditer ce dernier de la méthode des scénarios. C'est l'échec d'une certaine futurologie qui allait de pair avec l'optimisme des 20 glorieuses, qui s'est éteint avec la crise qui frappe le monde occidental. Ce discrédit est parallèle à l'effondrement des idéologies qui donnaient une sorte de vision mécaniste du futur soit à travers le déroulement du progrès technique (dont on voit mieux les ambivalences...), soit à travers l'avènement du "socialisme scientifique" dont on peut maintenant juger des résultats.

Les titres des ouvrages les plus importants qui ont apporté ce vent de pessimisme, sont révélateurs de ce changement : "l'ère du désenchantement" a commencé.

En fait, l'optimisme a jailli jusqu'à la chute du mur de Berlin, événement symbole qui a fait croire au caractère pérenne de la marche vers la démocratie et la liberté. Le nippo-américain Fukuyama est le grand témoin de cette rupture même si son dernier livre a singulièrement atténué le ton assuré de son célèbre article de *Foreign Affairs*.

La seconde raison d'un certain déclin de la réflexion prospective est, bien entendu, *la prise de conscience de la complexité du monde* ; cette complexité inévitable que nous augmentons à plaisir en introduisant d'ailleurs sans cesse de la *complication* dans nos modes de gestion ou nos institutions...

Ce découragement devant cette complexité que nous ne savons pas gérer, malgré les synthèses unificatrices comme celles d'Edgar Morin ou l'analyse de système, accroît les incertitudes et les angoisses. Sans prospective et sans idéal le vaisseau terre risque de naviguer dans "nuit et brouillard" comme dit E. Morin.

Alors que l'ordinateur pourrait nous aider à maîtriser les situations complexes, il nous habitue, au contraire, à raisonner, selon sa propre logique, en termes binaires. Comme dans les sondages qui font fi de la complexité du réel : nous pensons de plus en plus en termes de *oui* et de *non* (on ajoute parfois "ne sait pas"...) de pour et de contre ; d'inclus ou d'exclus ; de droite ou de gauche, etc.

Ainsi se multiplient les fausses symétries ; rural/urbain capitalisme/socialisme (le capitalisme n'est ni un mythe ni une idéologie *symétrique* du socialisme) ou encore centre/périphérie à l'heure où il faudrait parler de *réseaux*.

Cette complexité - qui semble défier la compréhension du réel et engendrer un futur non maîtrisable, un "futur sans avenir" pour reprendre le titre d'un livre de P. Chaunu - entraîne une sorte de survalorisation du présent en même temps qu'un individualisme forcené. Aujourd'hui la démocratie se dégrade en "consumerisme" ... Qui n'entend, trop souvent, la triste formule "ce n'est pas mon problème" ? Lorsque l'avenir paraît bouché et le présent désespérant, il n'y a plus que le passé-refuge. Non une histoire porteuse d'avenir mais un passé mythifié, mystifié, refuge des fondamentalistes, prétexte à tous les *tribalismes*.

Symétriquement, l'exigence d'ouverture et d'interdépendance entraîne parfois des réticences à l'égard d'un des remèdes à l'inévitable complexité : la décentralisation (le principe de subsidiarité !), aiguillon de l'initiative, de la créativité, de la responsabilité.

Enfin on a trop confondu, dans cette fonction d'anticipation, extrapolation, prévision, prévoyance et prospective sans parler de prédiction ou de présages.

La prévision est le plus souvent spontanément simplifiante, fonctionnaliste, spécialisée, univoque, mécaniste. Elle est avant tout uni-disciplinaire à la base. La tendance de l'esprit humain est trop souvent à prolonger les courbes. Elle part du présent pour explorer l'avenir. On l'a bien vu récemment lors de la récente crise de l'immobilier.

Certes il y a l'imprévisible. Mais si par exemple la mutation du gêne qui a provoqué le SIDA était, en effet, imprévisible ne pouvait-on envisager plus tôt les conséquences graves d'une conjonction malheureuse : la libération sexuelle et le brassage des populations ? Prix à payer pour une pertubation des équilibres écologiques ?

La chute du communisme aurait-elle autant surpris si nous avions été plus clairvoyants ? Certains spécialistes de sciences humaines, sur ce point, ont incontestablement failli. N'étant nullement spécialiste des pays de l'Est, il nous était pourtant venu à l'esprit après un voyage en Albanie en 1977, que "cela ne marcherait pas"...

POUR UNE PERSPECTIVE TERRITORIALE

La prospective est, au contraire, le raisonnement sur les données complexes. Elle est intégrative et globale. Par essence elle est pluridisciplinaire. Comme le dit très bien Michel Godet, elle est "regard sur l'avenir destiné à éclairer l'action présente". Elle est orientée vers les choix. En un mot elle va du probable au souhaitable par la médiation des possibles. Entre l'avenir déifié et le futur sans avenir, il y a place pour un avenir construit. C'est ce "détour par le long terme" que réclamait M. Massé l'ancien commissaire général au plan et que préconisait encore, il y a quelques jours à Rouen, son lointain successeur B. de Foucauld, à l'occasion de la présentation du Plan Régional d'Aménagement du territoire de Haute Normandie.

Cette tâche difficile et exaltante, une Académie comme la nôtre se doit d'y contribuer, comme l'avait déjà dit à cette tribune notre confrère J. Morisot dans son discours de réception.

Loin de se complaire dans la satisfaction de la durée et même si elle est persuadée comme Bergson que "la durée fait la qualité", notre Compagnie entend, en effet, poser les grandes questions d'aujourd'hui et de demain. Quelle éthique pour demain ? Quelle culture promouvoir ? La culture sera-t-elle un simple métissage ou un dialogue enrichissant entre les cultures ? La "World music" ou la diversité polyphonique ? Quels fondements faut-il donner à la quête inlassable de l'identité - régionale, nationale, européenne, etc. - une identité ouverte et extravertie, évitant à la fois le repli frileux et égoïste et un superficiel cosmopolitisme, s'appuyant sur une trop vague préoccupation des droits de l'homme. C'est ce que nous tenterons de faire collectivement en resserrant nos liens avec les autres Académies de France - y compris l'Académie française qui enverra des représentants - qui seront réunies à Rouen en 1994. Est-il besoin de dire que les liens avec l'Académie de Caen, plus ancienne que la nôtre, seront encore resserrés ?

A cette réflexion, les géographes peuvent apporter beaucoup et il en est d'autres, éminents, dans les Académies-soeurs de province.

Notre attention se portera en priorité sur la prospective des espaces ou des territoires qui suscite actuellement un regain d'intérêt car elle met en jeu les concepts fondamentaux : l'identité et la structuration des espaces, les modalités de la solidarité entre les territoires, etc.

En d'autres termes comment aider les groupes humains sans les transformer en assistés ? Comment gérer les contacts inter-culturels inévitables ? Quelles sont les conditions - géographiques pour une large part - d'une aide efficace ? Comment intégrer sans totalement assimiler ?

Notre confrère J. Malaurie a déjà attiré notre attention sur la "clochardisation" de certains peuples du Nord et montré combien le choc culturel, entre eux et nous, a été préjudiciable non seulement à ces peuples mais aussi à la communauté humaine toute entière. La TV nous a donné un nouveau témoignage en nous montrant tout récemment l'épouvantable situation d'une tribu indienne du Labrador, les Inous, qui ne meurt pas de pauvreté - elle est riche des redevances des Compagnies et des aides publiques - mais qui s'effondre dans la crasse et la drogue par rupture brutale avec l'utilisation traditionnelle de son milieu. Vous avez vous-même, Monsieur, attiré notre attention sur les conditions d'une aide efficace aux peuples du Sahel lors du colloque que vous avez animé à Rouen à l'occasion de la commémoration récente du 25e anniversaire de notre Université.

La prospective territoriale peut et doit se développer prioritairement dans notre région normande (et comme elle l'a fait dans la région-soeur du Sussex). J'ai eu l'occasion, à cette tribune, en recevant notre confrère Gaspérini, de dire que nous disposons à cet égard d'une riche expérience : plans d'urbanisme, en leur temps novateurs, outils d'aménagement de qualité dont il reste quelques-uns, organismes de réflexion comme le Conseil Economique et Social etc., ou l'Observatoire Régional de prospective.

Il est aujourd'hui de bon ton, dans certains milieux "réalistes", de critiquer les documents d'urbanisme mis en place dans notre région entre 1967 et 1972, de refuter ces exercices de "prospective territoriale" ou d'en montrer l'inanité. Que ces documents aient été marqués par l'optimisme porteur de la période apparaît incontestable : y-a-t-il à en rougir ? Qu'il y ait eu des décalages dans le temps, ou des hypothèses contreversées, faut-il s'en étonner ? Faut-il pour autant condamner cette ambition régionale, s'appuyant sur la volonté affirmée en haut lieu de freiner sérieusement la croissance de la Région Parisienne - et d'y avoir cru - alors que, dans les faits, cette croissance s'est à peine ralentie sur le plan quantitatif et s'est accentuée sur le plan qualitatif ?

Faut-il critiquer notre volonté fondée sur une réflexion prospective (que l'histoire a justifiée, me semble-t-il) qui nous faisait souhaiter que la croissance attendue de la région de Mantes soit à la fois reportée et

mieux intégrée dans la zone amont de la Basse Seine ? Or on sait quelles ont été les conséquences sociales d'une croissance mal maîtrisée à Mantes et en particulier au Val Fourré...

Faut-il critiquer les perspectives tracées par le schéma Basse Seine et celui du Grand Rouen parce que certaines ambitions n'ont pas été réalisées - certes parce que les comportements démographiques ont changé - mais surtout faute d'avoir mis en place ou maintenu les institutions ou organismes de suivi ou d'adaptation nécessaires, en raison de l'individualisme communal ? Ainsi l'ARETUR, brutalement supprimée en 1982. La prospective, alors balbutiante, a peut-être failli sur certains points (la crise de l'emploi n'a été que partiellement anticipée), mais les ambitions territoriales du schéma de Rouen-Elbeuf, telles qu'elles apparaissent dans le Livre Blanc de 1992, sont-elles si différentes sur le plan qualitatif, de celles de 1972, vingt ans auparavant ? Le repli sur le court terme - c'est-à-dire la focalisation sur les problèmes d'emploi - sans référence à un cadre global et prospectif a-t-il été si fécond ?

On a condamné Le Vaudreuil au motif que la croissance n'avait pas été celle envisagée dans *certaines* des hypothèses mais sans se demander si une partie de la réponse ne se trouve pas à Cergy Pontoise, autre ville nouvelle, où le nombre d'emplois créés a été douze fois plus important qu'à Val-de-Reuil.

A côté de ces réserves, on oublie les idées et les réalisations novatrices que sont aujourd'hui admises par tous :

Qui imagine de renoncer à la politique des coupures vertes et au Parc de Brotonne ?

Qui ne constate - certes 15 ans après ! - le caractère novateur des études de la MEBS-MABN sur le "triangle" Caen-Rouen-Le Havre, puisqu'on ne peut leur "reprocher" qu'une application, soit trop tardive (mais féconde) avec le projet *Normandie-métropole*, soit incomplète puisque le Pont de Normandie, issu du schéma de l'Estuaire, sera achevé fin 1994 avant la mise en place, sur la rive gauche de cet estuaire, des équipements correspondants...

Il y a quelques jours les medias se sont penchés, à l'occasion d'une grande enquête, sur la *ville de l'avenir*. Quelles idées réellement nouvelles ont émergé de ces réflexions, autres que celles qui sont à la racine du Vaudreuil : mélange des "fonctions" urbaines, refus du plan

masse rigide, croissance organique, idée de germe de ville, insertion dans l'environnement, participation des citoyens, préoccupations écologiques, etc. ? Certes, au Vaudreuil, la réalisation n'a pas toujours été à la hauteur des ambitions par suite d'un mode de financement trop longtemps et trop exclusivement HLM, générateur de ghettos, mais faut-il pour autant condamner l'idée et le principe ?

En fait notre région souffre non pas de *trop* de prospective mais de trop peu d'ambition et (surtout) d'un suivi insuffisant des implications concrètes des choix initiaux.

Nous avons trop longtemps attendu notre salut de Bruxelles, de New-York, de Tokyo ou surtout de Paris, espérant quelques miettes d'une croissance, mal maîtrisée, du Bassin Parisien : emplois non qualifiés, activités polluantes ou exigeantes en espace qui ne trouvent pas place en région parisienne, parcs de loisirs ou maisons de retraite, moyens de stockage, etc.

Qui ne voit pourtant les atouts d'une région maritime comme la Normandie, à l'heure où les transports maritimes, toujours plus rapides, devraient soulager des transports terrestres de plus en plus engorgés en particulier dans les isthmes européens (la "Banane Bleue" ou l'axe Rhodanien).

Deux brillants chercheurs d'origine havraise, Michelle Collin et Thierry Baudouin ont mis en évidence avec pénétration dans la dernière livraison du *Journal de la Marine Marchande* (28.05.93), des vues prospectives que l'on pouvait envisager pour les villes maritimes et pas seulement pour le cabotage ou le *feedering*. Ces villes, de plus en plus en réseau grâce à la télématique retrouvent leur horizon traditionnel qui les relie (en ce qui nous concerne) à la Baltique, à La Hanse et au monde anglo-saxon, horizon que leur avait fait un peu oublier la phase, aujourd'hui obsolète, de l'industrialisation portuaire lourde. Le Havre et en partie Rouen ont pris une bonne avance dans un domaine plein d'avenir. Nos villes portuaires doivent se réapproprier les termes qui ont fait jadis leur grandeur : PORTS-PLACES-POLIS-PATRICIAT-PARTENARIAT - commodes à retenir par l'allitération en P - et qui peut en refaire des POLES au sens plein du terme, plaçant les relations villes/ports dans une nouvelle perspective.

Malgré la fâcheuse disparition du ministère de la Mer - qui je l'espère ne veut pas dire l'abandon d'une politique maritime digne de ce nom, on peut, dans une vision anticipatrice fonder un grand espoir sur le

développement d'une stratégie maritime pour notre région, contre-poids indispensable à la "Banane Bleue" et à l'attraction parisienne. Les récentes propositions de l'IFREMER sont à cet égard très encourageantes.

Les géographes, avec leur sens du concret, peuvent apporter beaucoup à la définition des équilibres spatiaux à promouvoir en particulier sur deux plans.

★ Tout d'abord quel territoire souhaitons-nous prendre en compte pour l'action, pour la délimitation d'un espace de solidarité ? Le géographe connaît bien la multiplicité des liens, des réseaux que tissent la vie économique sociale et culturelle d'espaces interdépendants. Il n'existe pas dans ce domaine de barrière, de limites précises : nous sommes dans des systèmes d'ensemble flous et ouverts sur de vastes horizons (et pas seulement sur la région parisienne).

Mais, pour sa gestion, un territoire, exige des limites précises pour l'exercice de la *responsabilité politique* et administrative et le jeu de la solidarité spatiale et sociale. Ce territoire - s'il doit le plus possible coïncider avec un espace de relation - doit cependant avoir une épaisseur culturelle et historique telle qu'on puisse lui attribuer une image interne et surtout externe forte ; telle qu'il suscite des adhésions, un sentiment d'appartenance dépassant le stade local. Un territoire susceptible de favoriser les intégrations, de fédérer les initiatives, de susciter l'imagination créatrice, en un mot un cadre adéquat pour la réflexion prospective entre le niveau global et les préoccupations locales ou quotidiennes.

Le géographe, qui est - ou devrait être - un peu historien, peut, en tout cas, apporter beaucoup à la définition de ce territoire et de son identité et par conséquent *contribuer* à définir un projet territorial innovant.

★ Le géographe d'autre part peut apporter beaucoup à la réflexion sur la justice socio-spatiale et plus largement sur les équilibres spatiaux. La méthode des scénarios - suffisamment précis et contrastés - entre lesquels on puisse opérer des choix ou des synthèses est à cet égard précieux.

Ils peuvent, mieux que d'autres, faire apparaître le poids des processus cumulatifs qui sont souvent le résultat du jeu du marché, et qui affectent en particulier les grandes métropoles que ce soit New-York ou Mexico, Paris ou Lagos. Le marché est certes le mode de régulation le

plus performant - à vrai dire y en a-t-il d'autres depuis l'échec de l'économie administrée ? Mais on doit être attentif à ses conséquences spatiales, à ses effets pervers, et par conséquent on doit s'attacher à faire entrer, dans les coûts et les prix qui sont la base du marché, les coûts indirects ou sociaux de la concentration, ici, du désert, là. Les avantages de la concentration géographique sont évidents pour l'entreprise et même pour le consommateur. Ils sont souvent mesurables : économies d'échelle, économies externes, choix... Alors que les effets pervers de l'hyper-concentration sont souvent mal mesurables mais se paient cependant en termes d'encombrement du temps, de l'espace, de pollutions, de nuisances, de criminalité, de coûts de transports, etc. On sait d'autre part, qu'à toutes les échelles, les territoires dominants cherchent à "externaliser" leurs nuisances ou leurs coûts. On en connaît des exemples dans les régions aux marges de l'Ile-de-France aussi bien que dans les pays du Tiers monde. Le géographe ne peut pas ne pas être attentif au coût de la désertification de certains espaces (les populations "captives", etc.) ou aux inconvénients d'une répartition trop inégale des dépenses publiques. Prenons ainsi des exemples dans des numéros du journal *Le Monde*

Est-il acceptable que 48,5% du budget culturel de l'Etat soient dépensés en Ile de France et cela sans compter les "grands travaux" ?

Est-il normal que, sur les quelque 1 000 ateliers d'artistes, en France, 94% soient localisés dans l'agglomération parisienne ?

Est-il raisonnable, compte tenu de l'étroitesse du marché financier ou des besoins de la province et du Tiers monde que les Hauts-de-Seine puissent engager un programme de 45 milliards pour le projet *Muse* (Maille urbaine souterraine express) ?

En un mot s'il y a, ces temps-ci, beaucoup de discussions et de réflexions sur les modalités ou l'ampleur de la relance, on s'interroge moins sur le problème pourtant fondamental : où investir pour obtenir une meilleure justice socio-spatiale ou pour maintenir une meilleure cohésion sociale dans notre pays.

En conclusion je ne voudrais pas être trop pessimiste : depuis deux ou trois ans la prospective et en particulier la prospective spatiale connaît un certain regain d'intérêt qui pourra s'exercer lors de la mise au point d'un nouveau S.D.A.U. du Grand Rouen.

★ L'Etat a relancé la recherche dans ce domaine sous l'égide de la DATAR et celle-ci a produit des documents de valeur.

Il a suscité des recherches sur l'avenir du bassin parisien et là aussi des documents plein d'intérêt tel "La Haute-Normandie 2015" ont été élaborés même si l'optique a été trop limitée à une logique de dialogue inégal et quasi exclusif entre l'Ile-de-France et les départements de la couronne.

Les réflexions sur l'Arc Atlantique même si elles ont "oublié" la Haute-Normandie, pourtant tournée vers le grand large, méritent attention.

★ La réflexion sur le *Plan Régional* d'Aménagement du Territoire sont utiles et ont intéressé un public attentif même s'il faut souhaiter des discussions encore élargies. Peut-être faut-il regretter qu'on n'ait pas cherché à établir plusieurs scénarios comme nous l'avons tenté, Yves Guermond et moi-même. Un d'entre eux aurait pu être établi en concertation avec le projet Mathilde (l'équivalent de notre PRAT) élaboré en Basse-Normandie qui ignore à peu près totalement notre région. Je rêve, en ce qui me concerne, d'un scénario que j'appelle autocentré *(ce qui ne veut pas dire autonome ou fermé)*, davantage orienté vers la recherche d'une maîtrise plus grande de la Normandie sur son propre destin en tirant au maximum les conséquences de la décentralisation.

Ce scénario impliquerait me semble-t-il plusieurs exigences :

- une fidélité à une tradition de relations maritimes privilégiées qui nous conduit de la Baltique au monde anglo-saxon et à l'Afrique ;

- un accent sur la mise en valeur de notre territoire par le biais d'une "politique douce" visant, d'abord, à mieux utiliser l'espace : réutilisation des friches portuaires, des friches industrielles, pleine utilisation (demandée par un récent rapport du CES) de la Seine Normande, et de tant d'autres équipements, etc. ;

- un accent mis sur les progrès *processifs* dont parlait A. Sauvy il y a 30 ans (créateurs d'emplois et économes en énergie et en déplacements) ;

- une politique qui mettrait l'accent sur les avantages non monétaires et corollairement sur les politiques non monétaires visant à une meilleure qualité de vie, par exemple par la gestion plus efficace des conflits mal maîtrisés (poste, cheminots, livre, dockers), si nombreux dans notre région où l'on aime aussi les dichotomies conflictuelles : Rouen/Le

Havre ; plateaux/vallées ; Eure/Seine-Maritime ; centre/périphérie, etc. Tout un champ de prospective s'ouvre donc à nous, par exemple dans le grand Rouen : ainsi la mise en valeur de l'ouest de Rouen jusqu'ici envisagée de manière trop étriquée même par M. Arretche, une réelle politique d'agglomération prenant en charge des problèmes-clefs : emplois, banlieues, habitat social, etc.

A *l'échelle nationale*, le ministre chargé de l'aménagement du territoire vient de nous inviter à participer à un grand débat sur l'aménagement du territoire, c'est-à-dire sur *la prospective en actes*.

Une série de ministres normands, ayant eu dans le passé des responsabilités plus ou moins directes dans l'Aménagement du Territoire, n'ont pas toujours réussi à "faire passer le message". Peut-être paradoxalement une équipe gouvernementale qui a plus du quart de représentants de l'Ile de France... et aucun ministre normand - pour la première fois depuis longtemps ! - parviendra-t-elle à élaborer une grande politique d'Aménagement du Territoire ?

J'espère qu'une Académie comme la nôtre pourra contribuer à ce grand débat national : la mise en service, en 1994, de grands équipements qui intéressent notre région et Rouen en particulier : l'Eurotunnel, le Pont de Normandie, le *Metrobus*, etc., sera l'occasion de cette réflexion collective.

Cette prospective qui doit donc être *généraliste, globaliste* et *humaniste* doit s'appuyer sur des *valeurs*, en particulier, la responsabilité de l'Occident vis-à-vis de ce reste du monde qui a parfois adopté nos aspirations et nos valeurs mais aussi nous rejette souvent. Puissions-nous *alerter* à temps et *agir* malgré un horizon très sombre, malgré les perspectives de nouveaux bains de sang par exemple dans cette Afrique du Sud ou la loi de la majorité risque de ne pas s'établir sans problèmes douloureux.

Vous pouvez, Monsieur, beaucoup aider notre Compagnie à promouvoir une réflexion ainsi comprise qui nous conduit à affirmer, ou du moins à espérer, que *la prospective a un avenir*... !

Nous sommes donc à ce titre, Monsieur, très heureux de vous accueillir parmi nous aujourd'hui.

REFLEXIONS SUR L'ART,

NOTRE TEMPS

ET NOUS-MEMES

DISCOURS DE RECEPTION

de M. Michel CIRY

Membre associé

(Séance du 4 décembre 1993)

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

Qui dit culture, dit civilisation, l'une et l'autre impliquant l'élément de base qu'est le créateur car, sans lui, il ne reste rien du passé, l'action politique, les batailles, mille gloires fugitives ne laissant que de vagues souvenirs dans lesquels il est bien rare qu'on puisse puiser la moindre parcelle de joie, intellectuelle ou autre. Et, puisqu'on ne peut valablement parler que de ce qu'on connaît le mieux, étant principalement peintre, il est bien naturel que je choisisse la discipline que j'exerce pour servir de support à mes points de vue en ce qui concerne l'objet de notre réunion de ce soir.

M'en tenir à ces limites n'est d'ailleurs pas réduire le débat car ce que j'exposerai au sujet de la peinture est, à mes yeux, valable pour toutes les

autres manifestations de la création artistique, puisque les dons, la qualité d'esprit, la possession de ce qu'il convient d'exprimer avec un maximum d'acuité, de profondeur et d'originalité, jouent le même rôle, capital, en quelque forme d'art que ce soit.

Si j'avais à me définir en peu de mots, je dirais que je suis un solitaire très sociable qui, durant une existence déjà longue, se sera acharné à réaliser avec beaucoup de difficultés des choses difficiles. Ambition assez folle et franchement désuète dans une époque qui ne prône guère que des oppositions aux principes que j'estime être les seuls à mériter d'être respectés et mis en pratique. Dans cette débandade de l'Occident, ce désarroi des âmes, cet ébranlement forcené des structures les plus vénérables, bien insolites sont les quelques attardés de mon espèce, convaincus qu'ils sont tout le contraire de ce que portent aux nues les maîtres de l'heure.

J'ai toujours pensé qu'il devait être beaucoup plus exaltant d'assumer son destin au cours d'une époque zénithale que d'avoir à le façonner en des temps qu'enténèbre une décadence dans laquelle ils marinent avant d'en crever.

Génial et difficile à vivre, immense poète jamais à court d'inspiration et grand prosateur d'une fougue prophétique, Charles Péguy tenait, à juste titre, à ce que soit fait le départ entre les deux appellations propres à définir les différents moments de l'histoire d'une civilisation, le mot "époque" convenant à ceux que haussent le triomphe de l'esprit, la suprématie de la morale et, le cas échéant, et donc en cas de conflits justifiables - ils sont rares - le gain des batailles ; l'épithète "période" étant le lot peu flatteur des passes annonciatrices d'un déclin sans retour, tel celui que nous vivons depuis déjà bon nombre de décennies et dont, de surcroît, l'affligeant galop d'adhésion démissionnaire d'une infinité d'"inconscients (il s'y trouve également quantité de misérables que de jouer les fossoyeurs semble ravir) précipite le retour vers la barbarie.

D'être lucide valant souvent la taxation de pessimistes fâcheux aux individus qui, à juste titre, tiennent les illusions pour la moins substantielle des nourritures, je préfère encore cette sotte médisance aux coupables errements auxquels entraîne une persistante croyance aux charmants mythes de l'enfance, car s'il est normal et touchant de leur accorder crédit jusqu'à l'âge dit de raison, il me paraît tout à fait déraisonnable d'y croire encore une fois franchi ce stade de l'existence. Nier l'évidence quand elle est déplaisante étant une stratégie nullement

constructive, ne vaut-il pas mieux prendre le risque de noircir un rien ce qui se trouve être indéniablement sombre plutôt que de s'entêter bêtement à vouloir coûte que coûte voir un ciel bleu là où les nuages s'entassent si redoutablement que le pire est à craindre, c'est-à-dire qu'ils crèvent, et de la sorte déversent sur nos têtes leur fatal contenu ?

Pour autant que d'être déçu par les événements soit moins dur au coeur que de l'être par les hommes ou les femmes qu'on aimait, tâchons néanmoins d'éviter cette épreuve pénible en ayant une juste appréciation de ce qui se passe dans un monde où les Saints Vincent de Paul ne se trouveront jamais qu'au compte goutte mais où pulluleront toujours les monstres.

En bref, chers amis, vous aurez facilement saisi que je tiens cette fin d'un second millénaire de moins en moins chrétien pour une vraiment très basse période, de celles où le paysage est d'une platitude démoralisante et, de surcroît, malsainement marécageux.

Pardonnez-moi cette parenthèse, mais de vous avoir informés de mon point de vue sur les conditions d'existence qui nous sont imposées par une bien fâcheuse évolution du monde est susceptible de vous faire mieux saisir le pourquoi des options majeures qui auront donné le ton à mon apport, j'entends par là, cette oeuvre dont la réalisation souvent torturante nous vaut tellement de tracas, mais aussi quelques satisfactions compensatoires à même de nous inciter, sans que pour autant intervienne la moindre touche de masochisme, à pousser plus avant cette expérience créatrice qui, tout bien pesé, tient davantage du privilège que du châtiment.

Comment s'étonner qu'une semblable vision du monde ait engendré un témoignage d'une gravité bien normalement insupportable aux innombrables adeptes de la facilité, de cette facilité qu'aussi doué qu'on puisse être, on se doit de tenir pour diminuante, au point d'être capable de vous réduire à fort peu de chose. Etant bien entendu que la gravité n'a rien à voir avec la tristesse qui, fréquemment, et bien à tort selon moi, est reprochée à mon oeuvre. Sans doute, malgré la gaieté de mon caractère, la rigolade, quand je me réalise plastiquement, n'est pas mon fait, mais a-t-on jamais vu un tableau de quelque importance porter au rire ? De même d'ailleurs qu'une partition, seule la littérature étant parvenue à concilier l'attitude créatrice avec le pouvoir d'égayer.

Avant d'en venir au vif du sujet, je tiens à préciser que préférer être sans illusions n'implique pas le coupable refus d'admettre la bienfaisance

et l'immense pouvoir de la providence ; d'être assuré de la très agissante présence de Dieu, et donc de son aide décisive puisqu'il n'est qu'amour, et cela jusque dans les plus minimes faits de notre existence, étant un réconfort sans pareil, une garantie contre les assauts fatals d'un désespoir dont les légions pernicieuses portent le plus sinistre des uniformes, celui de la mort à tout.

Il nous est volontiers reproché d'être égocentriques. J'aimerais que, plutôt qu'un reproche, ce soit un constat compréhensif. Je m'explique. De l'égocentrisme, il en va comme du cholestérol dont nul ignore qu'il en est deux sortes, le bon et le mauvais. C'est ainsi que le mauvais est l'antipathique apanage des gens ordinaires qui ne prennent intérêt qu'à leur personne, ce qui est non moins injustifié qu'odieux. Il va de soi que de cet égocentrisme nous repoussons le partage, "le nôtre" étant tout autre puisque pratiqué par des individus que des dons très particuliers empêchent d'être ordinaires et dont ils usent comme d'un moyen d'engrangement constructif et de défense vitale. Une sorte de forteresse où s'entasse tout ce qu'un artiste peut glaner au profit des réalisations futures et à l'intérieur de laquelle il est plus à même de se garantir des assauts des chronophages, espèce redoutable dont les légions dévorantes sont capables de tout lorsqu'il s'agit de satisfaire leurs caprices d'engeance négligeable et perturbante. C'est dire combien est non seulement excusable, mais nécessaire l'égocentrisme quand d'y recourir favorise l'éclosion de chefs d'oeuvre. J'ajouterai qu'aussi égocentrique que puisse être un artiste, s'il est grand, il donnera bien davantage qu'il ne prendra. Donc il a droit à beaucoup d'indulgence. Et puis, n'est-il pas suffisant que l'oeuvre qu'orgueilleusement il désire laisser après son passage le dévore sans que de surcroît s'y mettent les susdits chronophages qui méritent le pilori pour crime de lèse-création ?

Cette forteresse est aussi le plus sûr abri pour le temps, entité tellement précieuse qu'elle est sans prix. Ce temps dont nous n'aurons jamais notre suffisance, même si nous vivons à l'égal de Mathusalem.

Etant donné que nous sommes tout le contraire de brutes, c'est à nous, et non à l'ennemi multiforme qui nous assaille sans cesse, c'est à nous de faire parfois de petites brèches dans la muraille protectrice, et cela au profit des élus qui ne sont jamais importuns parce que respectueux des consignes.

Ce n'est pas là capituler mais prouver qu'on a un coeur. D'autres brèches, ou sorties, seront également à faire mais, celles-ci en vue de

nous emparer d'un butin propre à fertiliser nos terres créatrices. C'est donc renouer avec la chevalerie d'antan qu'opter pour un tel habitat. De me poser en champion d'un égocentrisme que j'estime louable par ce que positif ne m'empêche pas d'appréhender de vous irriter en tentant de traiter les questions d'ordre esthétique, moral et même politique qui nous valent d'être réunis ce soir au travers de mon expérience personnelle, mais que faire d'autre si, en honnête homme qu'il convient de demeurer en toutes circonstances, on tient à ne rien dire qui n'ait été intensément vécu, coûteusement parfois, car il n'est pas rare que les artistes, même les plus justement réputés, soient des héros méconnus, et cela par suite du drame qu'il leur faut accepter d'assumer journellement durant la réalisation des oeuvres qui en font des êtres d'une particularité susceptible de beaucoup apporter à autrui.

Dans l'actuel état des choses, du point de vue esthétique, c'est un flagrant et consternant chaos. Nul doute, nous vivons la fin d'une courbe. L'aventure n'a rien de neuf et des civilisations qui valaient largement la nôtre s'achevèrent, elles aussi, dans un enténèbrement qui préludait le plus tristement qui soit aux lumières d'un futur encore inconnu. Donc quelqu'affligeant que puisse être le niveau où nous sommes retombés après une ascension admirable (faite par d'autres, hélas pour notre honneur), la dernière chose à faire est de nous abandonner à ce désespoir susnommé puisqu'à moins d'éclatement final de la planète (déplorable issue, hélas envisageable, vu la démoniaque ampleur de certaines intelligences, davantage guidées par une fatale vanité que par la louable préoccupation de rendre plus sûre et plaisante l'existence de leurs contemporains), puisqu'à moins d'éclatement final de la planète, nous avons la garantie qu'un nouveau départ sera pris à une date plus ou moins lointaine, mais déjà fixée par l'infaillible ordonnateur de toutes choses qu'est Dieu, insigne antidote contre tout ce qui relève du péché ainsi que tous autres manquements.

Cette certitude d'un renouveau prometteur n'est toutefois pas suffisante pour faire taire notre inquiétude au sujet de la moribonde qu'est notre civilisation, pauvre vieille à bout de vertus et de souffle. N'en déplaise aux inconditionnels de l'égarement, de ces champions de la sotte politique de l'autruche qui, eux, la prétendent dans un rassurant état d'ascendante vigueur, je lui trouve la mine bien mauvaise, et, pire encore, j'augure fort mal d'une santé qui me paraît compromise au point qu'il n'est pas du tout sûr qu'une malade tellement atteinte puisse encore être sauvée. Et comme je ne conçois pas de vivre sans elle, il est bien naturel que j'en sois très affecté au sein d'une alarme tenaillante. En clamant,

avec l'autorité infondée des gens qui se trompent toujours, que notre civilisation, et donc notre culture, ne se sont jamais aussi bien portées, les innombrables bavards dont regorge notre société déclinante confondent les vains entassements logomachiques, qu'ils éructent si volontiers à l'injuste gloire d'idoles dérisoires, avec les constructifs propos que mérite une entité des plus estimables mais qu'ils sont évidemment incapables de tenir sur un sujet qui outrepasse tellement leurs limites. Nous subissons un monde où l'on se saoule de mots, et cela au sujet de ce qui réclame un respectueux silence, celui qu'imposent la vue et l'écoute des plus hautes productions d'esprits supérieurs, mais fort peu répandus (reconnaissons qu'ils n'ont jamais été légions, même aux époques les plus brillantes).

Etre cultivé, c'est être en mesure d'apprécier convenablement ce que des hommes très doués sont capables de réaliser en concrétisant de diverses manières le mystérieux potentiel qu'ils portent en eux depuis leur naissance d'élus dont l'exception est parfois reconnue avec un cruel retard. Ce qui m'amène à vous dire que, vivant un pareil moment, je me tiens pour anachronique (ce qui d'ailleurs n'a rien de déshonorant) car en un monde qui se roule avec tant d'apparente délectation dans l'ivresse de ses prodigieuses découvertes, je suis un homme qui pense que rien de tout cela n'est tellement important, aussi extraordinaires que soient ces preuves de l'intelligence, et même du génie de certains d'entre mes contemporains.

L'essentiel est ailleurs et ce n'est certes pas dans la lune qu'il faut l'aller chercher, et encore moins espérer l'y trouver.

Un certain visage que ni les siècles, ni les terribles remous qui les crispent et les ensanglantent n'ont pu parvenir à rider, un certain visage continue de nous observer, et surtout, d'irradier d'amour pour nous, et cela malgré l'extrême modicité de nos mérites. Et ce visage, ainsi que ceux des hommes qui ont désiré en être un plus ou moins proche reflet, est l'objet de mes délices picturales, de ma folle ambition artistique. J'y vois un merveilleux thème aux variations infinies et conçues dans la déférence d'un grand amour chaste.

Bien sûr, se colleter avec le drame vécu par JESUS à Gethsémani, tenter d'exprimer la découverte émerveillée, encore embrumée d'incertitude, de deux hommes à Emmaüs, ou bien essayer de suggérer la calme adoration de Marie la contemplative, alors que Marthe, toute aux soucis mineurs, s'active dans une touchante inconscience, voici que ne

manquera pas d'ennuyer bien des gens, d'irriter certains, de faire rire les pires. Mais qu'à cela ne tienne, l'essentielle élévation d'une oeuvre est un choix parfois coûteux, nous le savons en optant pour le chemin aussi étroit qu'escarpé qu'exige un tel but. L'artiste digne de ce nom se doit de renoncer à la pacotille de son temps. Je ne tire nulle vanité de mon isolement, mais je le déplore car il est significatif de bien des choses attristantes, j'ose le dire.

Toutefois, même si mon entêtement me valait de vivre dans un désert, je n'hésiterais pas un instant à m'acheminer vers la brûlure de ces sables, convaincu d'ailleurs d'y trouver çà et là les oasis régénérescentes que sont les rencontres d'âmes identiques, tenaillées par la même soif.

Je suis foncièrement persuadé qu'une oeuvre d'art est faite pour servir, pour apporter certaines réponses attendues, et non pour combler une satisfaction narcissique dont l'obtention ferait choir celui qu'elle comblerait dans l'égocentrisme que je condamne, et donc, le mauvais. Il est bien entendu que d'envisager pour toute création cette mission à remplir n'entraîne aucunement la renonciation aux valeurs majeures de la plastique, car ce n'est que de l'intime union de préoccupations aussi élevées que peuvent naître les beaux enfants auxquels nous aspirons tous à donner une durable existence.

Sur le chemin rocailleux que j'ai choisi, c'est vers ce mirage que je me dirige, tâtonnant, trébuchant, mais sûr, sinon de moi-même (dieu merci), du moins de l'appel qui ne cesse de retentir en toute ma personne d'homme toujours inquiet mais, sachant qu'il ne sera jamais abandonné.

A une certaine trempe de l'âme, il convient donc de joindre un goût pour l'isolement qui n'est en fait qu'une des facettes de la pierre dont Dieu nous a confié la taille et qu'il dépend de nous de rendre merveilleuse. Nous voici donc ayant à polir inlassablement cet unique joyau, notre seul bien, avec pour charge de le remettre en les plus insignes des mains au jour dernier de notre artisanat.

Façonné au mieux de notre pouvoir, tout au long de nos jours, ce présent se doit d'être incomparable puisque nous ne pouvons en réaliser d'autre. Il doit être notre chef-d'oeuvre, à défaut de ne pouvoir toujours être un chef-d'oeuvre en soi.

Tout ce que je vous confie là n'est guère au goût du jour, c'en est même très loin, vu ce qui fait loi en cette passe de l'histoire qu'il nous faut subir et que nous n'aurions sûrement pas choisie comme temps

d'existence si nous avions pu opter pour une autre. Mais puisque Dieu a voulu que nous vivions un aussi pénible déclin, d'une multiformité on ne peut plus homogène, il faut donc faire face à l'ennemi qui nous tire par les pieds, dans le méchant espoir de nous mettre la tête sous l'eau fangeuse où s'ébattent à leur aise tous ceux que d'avoir la boue aux lèvres ne gêne en rien.

Mise en péril par mille facteurs qui en prennent l'assaut, notre culture est devenue telle une place forte dont le précieux contenu risque gros sous d'aussi tenaces et sauvages nuées de coups de toutes sortes. En fait, quelque minime que soit notre apport personnel, nous sommes éléments constitutifs de ce qui nous doit autant que nous lui devons.

Pour en revenir plus précisément à la peinture, je vois plusieurs raisons à l'extrême gravité du mal dont elle souffre depuis un bon moment déjà. En premier, dominant à mes yeux tous symptomes susceptibles d'aider à la détermination d'une atteinte aussi angoissante, la déspiritualisation de l'inspiration créatrice, la part de l'âme n'étant plus faite à ce qui ne saurait en être privé sans risquer les pires amoindrissements. Réduire la création artistique aux réussites, parfois ingénieuses, mais toujours superficielles, de jeux dont la gratuité est évidente, voilà qui n'est vraiment pas sérieux ; je taxerai même un tel choix de coupable, l'effleurement en toutes choses ne pouvant jamais être générateur d'accomplissements durables. Or, il n'est pas d'objectif plus noble que celui de triompher du temps en ne le laissant pas vous détruire, même à longue échéance. Si Paul Valéry, que j'eus le privilège de bien connaître à la fin de sa vie, eut raison d'écrire que les civilisations étaient mortelles, cette vérité n'implique en rien que ce qu'elles produisent de plus remarquables doive être entraîné dans la fatale disparition à laquelle, en effet, aucune d'elles ne put échapper.

L'aliment de base de la culture tient donc dans la magnificence des souvenirs palpables que nous ont successivement laissés ces civilisations qui meurent à la façon des mères qui ne survivent pas, ou peu, à la mise au monde d'enfants superbes, promis à un éclat exceptionnel, et hors des atteintes du temps, rejoignant en cela l'enviable pérennité des dieux.

Etre cultivé, c'est pour moi vivre avec les racines de son âme plongées bénéfiquement dans l'humus d'un acquis portant sur plusieurs millénaires. Et si, en accord avec cette assertion, que je crois raisonnable, on regarde bien derrière soi, on s'apercevra que, non seulement la spiritualité ne fut jamais négligée quand il s'agissait de créer de la

beauté, mais que, le plus souvent, c'est elle qui servait de support, de tremplin, de source intarissable à ces manifestations successives du génie créateur des hommes depuis qu'ils marchent sur leurs deux pattes arrières. Or, presque soudain, ne voilà-t-il pas qu'un aussi merveilleux soutien, une telle force de projection vers les cîmes, une pareille mine de sujets exaltants, se voit négligée au profit d'un misérable univers d'où Dieu et ses meilleurs serviteurs sont chassés, comme si, bien que sublimes innocents, ils méritaient le destin d'Adam et d'Eve après la faute.

Durant des milliers d'années, dans les civilisations qui précédèrent la nôtre, et pendant nombre de siècles au cours de celle-ci, l'art fut essentiellement prière, hommage rendu à Dieu avec autant de ferveur religieuse que d'invention plastique. Ce n'était ni bigotterie, ni limitation de l'univers créateur, mais sens profond des préséances en tous domaines. Comment ne pas déplorer le passage d'une aussi fructueuse exploitation des ressources fournies par l'amour le plus haut à des contentements mineurs qui ne visent qu'à la bien insuffisante joie de l'oeil. Non qu'en tant que peintre je puisse nier la relative importance des satisfactions rétiniennes, mais de là à leur accorder la vedette dans le drame très complexe qu'est la peinture, il y a loin, pour moi du moins.

Le souci d'éternité qui nous porte à orgueilleusement souhaiter une durée sans limite à nos oeuvres doit encore bien davantage nous habiter quand il s'agit de l'essence même de ces produits de nos dons. Prière, mission, amour, voici des mots de moins en moins appropriés à notre monde de haine, d'indifférence aux malheurs d'autrui, de matérialisme effréné, de laxisme en tous domaines. La grande dame que fut notre civilisation au zénith de sa splendeur, que je situerai aux alentours du XIII^{e} siècle, est en passe de ne plus être qu'une fille publique sur le retour.

Un malheur n'arrivant jamais seul, il était logique que la déspiritualisation de l'art ait entraîné la quasi disparition de la présence humaine. Logique, mais bien regrettable car, comment hésiter entre la prospection des âmes par le truchement des visages, qui en sont l'affleurement sensible et passionnant, et ce qui n'est vraiment à sa place qu'en tant qu'accompagnement ? Je reconnais qu'en exprimant ceci, j'aggrave mon cas aux yeux des ennemis de ce qu'il est convenu d'appeler le sujet en art, mais au point où j'en suis dans l'ordre du contre-courant, peu m'importe. Oui, je suis pour une hiérarchie des thèmes traités, et rien ni personne ne me fera admettre qu'à égalité de talent, il n'y ait pas une

notable différence d'intérêt et de mérite entre l'évocation du retour d'un enfant prodigue et le rendu de trois pommes ou d'un pré. S'il est bien entendu que la noblesse du sujet n'entraîne pas l'automatisme du chef-d'oeuvre, il n'est pas moins évident que d'avoir le courage d'aborder la complexité des scènes à personnages n'a jamais nui à la pleine réussite du tableau entrepris avec une pareille ambition.

Ce n'est pas que pour autant je condamne l'art du paysage. Ce serait stupide, des plus injustes, mais reconnaissons que les problèmes qu'il pose sont nettement plus faciles à résoudre que les difficultés qu'engendre une composition où dominent les corps, qu'ils soient nus ou drapés.

Autre énormité par rapport au goût du jour (toujours discutable parce que subordonné aux fluctuations de la mode, et donc, d'une extrême fugacité), je n'estime pas que la peinture puisse être une fin en soi.

Qu'est-elle alors ? Un moyen de grand style, aux possibilités extraordinaires, élément de transport d'une pensée concrétisée vers des esprits qui en attendent les plus divers bienfaits, bienfaits qui, d'ailleurs, peuvent être l'occasion de profondes perturbations chez ceux qui, tout à la fois, en seront les bénéficiaires et "les victimes" enrichies par une image porteuse de trouble, mais du remède aussi.

Il n'y a pas que les monnaies qui aient à subir l'humiliation des dévaluations, les mots connaissent aussi ces éloignements de la fortune qui, d'une haute signification, les précipitent au bas grouillement des lieux communs. Le beau vocable qu'est le mot *message* n'aura pas échappé à la loi douloureuse des avilissements provoqués par un emploi abusif, car ne peut prétendre être message qu'une oeuvre qui apporte des choses fortes, des réponses capitales à ceux qui vont la voir, l'aimer, ne plus pouvoir s'en passer parce qu'elle les aide à vivre.

Alors, en ce cas, quelle magnifique récompense pour le peintre !

Peut-il y avoir message quand on limite son discours à la nature ou aux objets ? Sans doute, mais selon moi, à un degré nettement moindre.

Souhaitant que ma peinture soit un ferment, un élément de choc, qu'elle bouleverse, empoigne et ne lâche plus sa proie, comment pourrais-je m'en tenir aux effets de l'atmosphère où à l'agencement ingénieux de quelques fruits se reflétant sur les parois d'une carafe ?

Ce qui explique l'éloignement encore bien plus considérable que m'inspire l'univers de l'informel, toute oeuvre qui ne rayonne pas d'une présence, peut-être inqualifiable, mais réelle, bien qu'intangible parfois, étant pour moi vanité indigne qu'on s'y attarde. Eloignement d'autant plus explicable que, le plus souvent, cette abstraction n'est qu'un cache-misère, habilement utilisé par des roublards qu'ont peu gâtés les fées ; généraliser étant stupide, j'admets qu'au sein d'une multitude de farceurs impuissants, plus ou moins adroits, mais sans le moindre génie, on puisse dénombrer quelques rares chercheurs tout à fait dignes de considération. On les compterait sur les doigts d'une main ; toutefois, l'équité dont il convient de ne jamais se départir l'exigeant, particulièrement quand on juge, je me dois d'en reconnaître l'estimable existence. L'Art étant à l'image de la société, la rupture avec la représentation humaine, la dislocation des formes, le triomphe du vide et l'adhésion au chaos me paraissent convenir parfaitement à la civilisation fléchissante de cette fin de siècle qui pourrait être aussi la fin d'un monde.

D'être objectif me donne l'aspect d'un pessimiste, ce que je ne suis pas puisque je demeure persuadé qu'au-delà de cet achèvement catastrophique, et proche sans doute, sûrement inéluctable, une fraîche aurore de l'esprit se lèvera sur un monde où il y aura tout à faire, ce qui sera merveilleux pour ceux que Dieu chargera de cette tâche.

Un mot encore sur l'un des plus dégradants stigmates dont souffre notre civilisation cacochyme ; je veux parler de la très laide peur qui règne en tant de coeurs et de cerveaux. Peur de tout, à commencer par celle d'être soi-même, d'assumer ses choix, qu'ils soient esthétiques, moraux ou politiques. On prend le vent (toujours mauvais), on vit dans la terreur de passer à côté. En fait, on manque de convictions, et donc d'honneur. On est vraiment tout juste bon à vivre dans l'indignité des prudences.

Décidément, je n'apprécie pas du tout la période enténébrée dans laquelle je suis venu accomplir mon destin d'homme assoiffé de lumière.

LE MOT ET L'IMAGE

fraternité ou rivalité ?

REPONSE AU DISCOURS DE RECEPTION

de M. Michel CIRY

par M. François BERGOT

Monsieur,

Votre appartenance au cercle des élus est de notoriété publique. Chacun aura compris qu'il s'agit, modestement, du petit nombre de *nos* élus...

Faut-il rappeler que depuis vingt-deux ans déjà vous étiez passé de l'autre côté du miroir, qu'il y a plus de vingt ans que vous avez sacrifié à notre rituel en prenant publiquement séance ? (1) Nous n'avions plus de secrets à vous dévoiler, vous participiez à nos mystères quand bon vous semblait et vous avez même récemment célébré pour un de vos amis l'office qu'aujourd'hui j'accomplis, celui d'accueillir un nouveau membre dans la Compagnie. Mais il arrive à celle-ci d'avoir des inspirations soudaines à retardement, comme il advient qu'un amendement inattendu surgisse à l'improviste et au dernier moment infléchisse le cours d'un débat.

L'Académie de Rouen a découvert que vous n'occupiez pas chez elle la place qui revient à un membre de l'Académie des Beaux-Arts de Florence qui vous appela en 1963 et de l'Académie royale de Belgique qui vous reçut en 1988 ; comme suite à cette sage observation, elle vous ouvre, en vous introduisant dans le club des *happy few* que forment ses "membres associés", son saint des saints. Pour répondre à notre vote,

vous avez tenu à nous exprimer un nouveau remerciement. En gardiens de la tradition, nous sommes sensibles, croyez-le, Monsieur, à ces belles manières. Nous n'assistons pas à vos secondes noces avec l'Académie, c'est plutôt la vigile de votre jubilé d'argent que nous fêtons dans ce rataplan d'honneur. Voilà pourquoi vous êtes ici et moi à côté de vous. Notre amitié, cher Michel, explique le reste !

*

* *

Entre nous, la gravité n'est pas de mise : rien d'étonnant puisque Montesquieu l'a définie comme "le bonheur des imbéciles". Pour vous saluer, vous n'attendez pas de moi un compliment pompeux, plat, convenu et ronronnant qui d'ailleurs n'est pas du tout l'expression du style académique, mais sa parodie. Saurai-je vous peindre au naturel et ressemblant ?

Contrairement à la légende, vous n'êtes pas un mondain, vous êtes un solitaire sociable. Vous ne refusez pas le commerce de vos semblables dans la mesure où vous les avez identifiés comme tels ; vous devenez alors le commensal le plus aimable, l'ami le plus prévenant, qui pratique avec élégance le sport de la conversation comme le jeu de paume de l'esprit. En revanche, vous fuyez la fausse camaraderie artistique, les mirliflores ou les foutriquets de vernissages, cette complicité de buvette que Barrès traitait avec sa magnifique insolence de "grandes claques dans le dos qui font réapparaître la fleur de lys sur l'épaule des forçats" !

Un compositeur, un peintre, un écrivain cohabitent chez vous, sans scènes de ménage trop dérangeantes pour le voisinage. Privilège rare que cet enviable faisceau de dons d'expression artistique, mais pas tout à fait unique. Ne fut-il pas l'apanage d'un musicien, peintre, écrivain, rattaché par tant de liens à Rouen et à la Normandie, auquel le renom n'a pas manqué mais qui manquera toujours au nôtre ; pourquoi notre compagnie a-t-elle laissé de côté votre voisin d'Offranville, Jacques-Emile Blanche, que vous saluez, à juste titre, comme "un descendant français de Gaingsborough et de Reynolds" ? (2) Son absence de nos listes n'est sûrement pas due à un refus de sa part mais plutôt à ce qu'en termes académiques on qualifie pudiquement d'oubli car, s'il avait l'oeil perçant et la dent dure, M. Blanche assis entre trois chaises et un fauteuil

révérait les institutions : il était de l'Institut. Que ne le suivez-vous point en si beau chemin ?

Le catalogue de vos compositions musicales impressionne par le nombre et la diversité : pièces pour piano, quatuor, concerto, oeuvres orchestrales, symphonies sacrées jaillissent en quelques années. Un bon connaisseur que j'ai consulté pour pallier mon incompétence qualifie votre style de "tonal et néo-classique, dans la ligne de l'enseignement reçu de Nadia Boulanger" (3) proclamée naguère par vos soins "Nadia 1re et unique". Des maîtres prestigieux - Jean Martinon, André Cluytens, Hans Rosbaud - ont dirigé vos oeuvres, en Europe et aux Etats-Unis ; *Stèle pour un héros*, créé par le célèbre orchestre philharmonique de Saint-Louis avant d'être donné à Bâle et à Belgrade devant des publics enthousiastes, appartient au répertoire de l'Ensemble orchestral de Normandie. Le rapide rappel de ces étapes ne fait que raviver le regret de l'interruption de votre oeuvre musicale. Comme il arrive au chant choral de s'attarder sur un mot, de revenir sur lui, de le faire entendre à notre oreille paré des couleurs de la polyphonie pour le désigner plus expressément à notre méditation, ainsi je relève certains titres de vos ouvrages - *Mystère de Jésus, Ecce Homo, Stabat mater, Chant des ténèbres* .. -, parce que nous les retrouverons, thèmes glorifiés par vos soins dans un domaine voisin de celui des harmonies, le domaine de l'image. Dans l'un et l'autre, votre lyrisme mystique connaît un épanouissement renouvelé. Je chante, donc je suis !

Inséparable du poète, un veilleur monte la garde. Si notre Académie ne requiert pas le port de l'épée (qui ne messiérait pas à votre silhouette), rien dans ses statuts n'interdit encore celui de la mitraillette ou du bazooka. Heureusement pour vous ! Car chacun des volumes du *Journal*, attendu et redouté, que vous tenez depuis votre jeunesse avec une inébranlable régularité, résonne de salves si serrées qu'on croit entendre sans cesse le commandement : tir à volonté ! Les idées toutes faites, les moutons de Panurge, les fausses gloires, les idoles en pacotille, les lumignons qui se prennent pour des lumières sont les têtes de turc de votre jeu de massacre. Vous n'épargnez aucune *grandeur d'établissement*, ni ministres, ni évêques, ni starlettes, ni altesses. Vous m'apparaissez comme un franc-tireur réactionnaire faisant feu de toutes ses armes sur les "vaches sacrées" qui encombrent le pavé de nos rues de leur prétention, de leur graisse malsaine, de leur sottise. Mais, attention, Monsieur, *le feu tue* (selon une formule célèbre), ne vous trompez pas de cible ! Je suis parfois, je le revendique, du côté de vos victimes, à crier grâce ou à réclamer justice.

Aux cris, aux gémissements et aux pleurs qui, d'après Plutarque, traversèrent le monde antique quand une voix s'éleva de la mer pour proclamer : "le grand Pan est mort !", notre temps, dans lequel "le prince de ce monde est le maître des rêves" (4), a lancé en guise de revanche, comme un répons blasphématoire, l'affirmation que "Dieu est mort" ! Et il n'est que trop vrai, si nous regardons autour de nous, de constater les conséquences de ce faux acte de décès sur les créatures conçues à l'image de Dieu, l'enfance flétrie, l'homme corrompu, la femme avilie, en pleine dérive *sous le soleil de Satan*. Votre honneur aura été d'appartenir à la poignée d'artistes qui opposent à cet astre noir le regard de Dieu. Chacun d'entre eux le fait selon les dons qu'il a reçus de l'Esprit, le talent ou le génie qui lui a été départi ; toute votre oeuvre est sous ce regard dont j'aime à penser qu'il n'est pas pour vous l'effigie du Pantocrator à l'oeil terrible de certaines mosaïques byzantines, mais un Christ en qui s'inscrivent à la fois l'éclat d'un visage dont le regard est insoutenable aux yeux impurs et la grâce incomparable de Celui qui a permis que "la misère fût rencontrée par la miséricorde" (saint Augustin).

Ce serait vous trahir que de manquer d'insister sur cet élément fondamental. De votre *credo* religieux, vous avez tiré votre *credo* artistique ; le premier donne forme et fond au second comme le manifeste, avec autant d'éclat que de fidélité, la position que vous défendez en deux débats majeurs. Peu nombreux sont avec vous les artistes qui croient à la hiérarchie des genres, pour qui le sujet d'un tableau semble plus important que le regard porté sur lui et qui estiment que trois pommes sur un coin de table n'ont pas la même valeur que la figure humaine. Cette conception est, bien entendu, liée à l'autre querelle, celle qui oppose les partisans de l'art figuratif aux chantres de l'art abstrait.

A mi-chemin sur l'échelle de vos valeurs, je m'arrêterai un court moment à contempler vos paysages, trop rares pour un genre dans lequel vous excellez. Le plus souvent vous les traitez en grand format, à l'aquarelle, avec une liberté qui sent le bonheur. L'air y est chaud ou glacé, jamais tiède ; des taches de couleurs, même parfois informelles, suggèrent la densité de la pierre, la transparence de la source et que les fleurs sont parfumées et les arbres pathétiques. De même que la danse ne décrit pas, mais *transcrit* dans son langage, ainsi procédez-vous. Vos *grands pays muets* recouverts de neige font surgir de ma mémoire, entre autres images, les métaphores que Montherlant parsème au dernier acte du *Maître de Santiago*, quand il associe à la Castille qui s'enfonce sous la neige, le manteau blanc, vêtement de pureté et d'espérance, où

s'ensevelissent les chevaliers de l'Ordre auxquels une coquille d'oeuf tient lieu de crâne sur les tableaux du Greco !

A ce peintre trop maniériste pour votre goût, vous préférez Zurbaran et Champaigne et c'est en effet dans la ligne de ces maîtres, moins turbulents, plus ascétiques, qui s'entendent à exalter par un dessin sculptural des couleurs tour à tour fortes et suaves, que vous avez voulu situer votre recherche primordiale, la figure humaine. La constance presque obsessionnelle de certains thèmes à travers votre oeuvre peint, dessiné, gravé est révélatrice de votre idéal. Les pèlerins d'Emmaüs, les apôtres, Marie-Madeleine (qui fut, le savez-vous, la sainte de prédilection de l'école française de spiritualité du XVII^{e} siècle), François d'Assise, l'Enfant prodigue, le Père de Foucauld, tant d'autres sont les figures qui composent "l'insigne et grave compagnie à laquelle quelques arlequins [apportent] un élément de détente malgré le sérieux dont le plus souvent [est] empreinte leur mine de travestis mélancoliques" (5). Vous n'imaginez pas de rupture entre ceux-là et ceux-ci dont ils pourraient très facilement prendre la place, ils n'auraient qu'à changer de vêtement. Pareille fraternité exprime, selon moi, cette idée que tous, parce qu'ils sont la descendance d'Adam, sont aussi des enfants perdus que le Christ a rachetés. Quelle gravité chez ceux qui l'ont compris, quelle interrogation au fond des yeux de ceux qui ne le savent pas encore, mais qui ne le chercheraient pas s'ils ne l'avaient déjà trouvé ! Voici que vous vous faites audacieux jusqu'à la provocation et je m'inquiète, car bravant le risque de rapprocher l'image de l'homme de l'image divine, vous osez donner un visage au Christ.

N'êtes-vous pas troublé par la passion que notre temps, qui ne favorise pas (c'est le moins qu'on puisse dire) l'art du portrait, porte à l'authenticité du saint suaire de Turin et, plus généralement, au problème des images "acheiropoietes", c'est-à-dire qui, sans être produites par un peintre, se présentent pourtant comme une peinture ? Fables pieuses, résurgences des "images tombées du ciel" dont l'Antiquité païenne connaît un grand nombre, soit. Mais l'intérêt que ces représentations suscitent près d'un large public et chez les meilleurs esprits d'un temps qui s'exprime de préférence selon des modes abstraits, allusifs, symboliques, sans rapport avec la réalité quotidiennement sous nos yeux, n'est-il pas un formidable signe de soif spirituelle, de désir d'atteindre à l'insaisissable, de rejoindre l'ineffable, en rencontrant l'incarnation du Verbe ? *Au commencement était le Verbe* (...) *Et le Verbe a été fait chair* (6). Le plus haut défi lancé au mot et à l'image, autrement dit à

l'écrivain et à l'artiste, est de rendre un compte exact de cette miraculeuse dualité.

* * *

Le procès entre le mot et l'image est vieux comme le monde et il n'est évidemment pas dans mon propos d'en faire l'histoire, encore moins de prétendre à le fermer (7). Entre un art qui se découvre dans la durée - celle que prend la lecture d'une page, d'un chapitre, d'un livre - et un art qui impose sa plénitude dans l'instant où le regard se pose sur le tableau, le dessin, la sculpture, existe-t-il des correspondances ou des rejets, l'un l'emporte-t-il sur l'autre, peut-on d'un art à l'autre parler de fraternité ou de rivalité ?

Si le mot peut se prévaloir de l'antériorité sur l'image, les traces conservées de celle-ci précèdent en revanche de très loin les plus anciennes traces de l'écriture, cette stylisation intellectuelle du mot. Nous en sommes réduits à supposer que l'homme qui sait dessiner bisons, chevaux ou bouquetins sait aussi les nommer et, pourquoi pas ? les célébrer dans des incantations, se les concilier par des prières. Pour lui, notre ancêtre perdu dans la nuit des temps, déjà a dû se poser la question essentielle de savoir lequel est le plus fort, lequel est le plus magique (et accessoirement le plus beau) de ces deux moyens d'expression, le mot ou l'image. *Honneur des Hommes, Saint Langage...* (8).

L'énumération des propriétés du mot a quelque chose d'étonnant, comme la révélation d'un trésor insoupçonné. Ce que ne cache pas le mot, c'est son identité qui le ,fait le plus souvent reconnaître sans ambiguïté du premier venu : un pâtre, un chapeau, un promontoire ne prêtent, entre eux, à aucune confusion et il ne viendra à l'esprit de personne de les prendre l'un pour l'autre. Voire... Vienne le poète qui s'emparera de ces objets, les rapprochera de manière inattendue, dérangera la simplicité d'un ordre établi, jettera en quelque sorte le trouble et nous fera découvrir la première propriété cachée du mot, sa mobilité :

Le pâtre promontoire au chapeau de nuées... (9)

Son association avec d'autres termes, la place qu'il occupe dans la phrase font du mot un perpétuel errant ; avec lui, tout devient possible, il

rassure, il sème la terreur, il fait rêver. Quand il tombe aux mains du poète, alors commence pour lui l'aventure, car le maître des mots saura à tout moment sortir des oiseaux de sa manche, des lapins de son mouchoir, nous persuader du bruit des vagues dans un coquillage. Vous l'avez compris, on peut jongler avec les mots.

Une riche gamme de nuances modifie encore l'apparence et le sens des mots. De l'usage qui en a été fait durant des siècles, un mot ne sort pas incolore ; si je prends deux vocables très proches parents l'un de l'autre : bannière/étendard ; on voit tout de suite qu'on ne les emploiera pas l'un pour l'autre sans dommage, car ils sont les héritiers d'une connotation qu'un écrivain, ou simplement quiconque sait sa langue, ne peut pas ignorer. A l'origine, ils ont probablement un ancêtre commun, avec le temps deux lignages se sont formés qui font du terme "bannière" le cousin rustique de l'aristocratique "étendard". Et telle est la puissance (ou la vertu) de connotation qu'elle fait voir dans le premier l'image d'un pardon breton où naguère encore le salut des bannières symbolisait la rencontre entre deux paroisses, tandis que le second terme, plus martial, plus noble, est évocateur de triomphes ou de tumultes. Le premier s'accommode de cantiques à la croisée des chemins, tandis que clameurs et vivats accompagnent le second qui vole par la campagne sur "le balancement des grandes herbes éphémères et des flottantes moissons" ! (Michelet). L'au-delà des mots que l'écrivain réussit parfois à capter nous introduit dans un arrière-pays qui s'appelle poésie. C'est ce qu'on doit retenir de la réponse de Mallarmé à Degas qui lui avait soumis un sonnet de sa composition : "Ce n'est pas avec les idées qu'on écrit un poème, c'est avec les mots". Comme quoi un peintre n'est pas nécessairement infaillible dans un autre art que le sien, Degas eut la sagesse de se le tenir pour dit.

On pourrait ajouter des commentaires sur la forme, la couleur des mots et d'autres, plus ingénieux encore, sur leur sonorité, leur musicalité. Pour bien écrire, il ne suffit pas d'avoir l'oreille fine, mieux vaut encore l'avoir juste. Mais il est temps de s'interroger sur le champ de manoeuvre des mots ; autrement dit, comment à l'aide de ceux-ci peut-on composer, décrire, *peindre* un paysage, une bataille. C'est tout le problème du récit que j'aborderai en proposant pour exemples le panorama du bocage dans *les Chouans* et la bataille de Waterloo dans *la Chartreuse de Parme*.

Dans le premier livre, Balzac se place, à plusieurs reprises, à un point de vue de surplomb, comme s'il s'était installé à bord d'un ballon d'où il peut décrire, comme on dessine, "à vol d'oiseau". L'altitude qu'il a prise

suffit pour qu'il raconte, comme dans un *travelling* aérien, ce qu'il voit par les yeux de l'imagination, quand le roman commence. Grâce à un déplacement ininterrompu du regard, on passe de la cuvette du Coüesnon en franchissant la crête de la Pèlerine à une autre portion du paysage, où dans le lointain de la route s'annonce la *turgotine* venant d'Ernée, tandis qu'au-delà de la côte résonnent encore les tambours de la garde nationale qui retourne à Fougères. Ainsi, comme sur un tableau, *ut pictura*, apparaissent dans leur simultanéité les mouvements contradictoires, comme ceux du flux et du reflux, qui feront la trame de l'histoire jusqu'à son dénouement dramatique, lui aussi traité comme une grandiose scène de plein air, belle comme un jour d'orage, cernée par le regard circulaire du romancier.

Pour sa bataille de Waterloo, Stendhal utilise un autre procédé, cette figure de rhétorique appelée synecdoque, qui prend une partie du tout pour le tout lui-même et que les peintres ne méconnaissent pas, comme en témoigne le célèbre *Episode de la retraite de Moscou* de Boissard de Boisdenier, au musée de Rouen. Fabrice, à Waterloo, traversant des prairies, cherchant l'abri d'un talus, ballotté en charrette, n'entrevoit que des lambeaux de bataille : sur le fond de basse continue que fait le bruit du canon, il rencontre des hussards, une escorte de dragons, une vivandière compatissante, un caporal débrouillard, tombe sur des habits rouges couchés dans les labours, des fuyards qui s'entre-tuent. "Ai-je réellement assisté à une bataille ?", se demande Fabrice qui ne comprend rien du tout à la stratégie du combat et pourtant, c'est, plus vrai que le vrai, l'une des peintures les plus vivantes que les mots aient tracée dans toute notre littérature.

C'est pourquoi je m'insurge contre des formules du genre "il n'y pas de mots pour le dire", parce qu'elles ne trahissent qu'une chose, l'insuffisance de leur auteur. En revanche, il faudrait s'inquiéter de la doctrine retenue par certaines des grandes religions monothéistes, Israël comme l'Islam, qui ont jeté les images au feu, ne gardant que le livre. Parce qu'elles sont dangereuses, ou parce qu'elles sont impuissantes ?

*

* *

"Se rappeler qu'un tableau - avant d'être un cheval de bataille, une femme nue, ou une quelconque anecdote - est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées"(10). A bon droit célèbre, la définition que le jeune Maurice Denis, le "Nabi aux belles icônes", donnait en 1890 de la peinture doit rester présente à notre mémoire quand nous cherchons à cerner l'image comme moyen d'expression, car elle met en garde contre les déviations de la peinture littéraire, qui est une espèce de tricherie : c'est en effet à l'aide de ses caractères spécifiques - formes et couleurs - et d'eux seuls que l'image doit courir le risque de se mesurer au mot. La peinture ne vit que par le style ; dès qu'elle raconte, elle se meurt.

J'évoquais tout à l'heure les paysages que Balzac semblait contempler et qu'il a dépeints dans de prodigieux *travellings* narratifs. Le romancier envahissait donc le domaine du peintre, qui est à l'aise pour fournir de multiples et splendides équivalences ; mais l'art du romancier ne se limitait pas seulement à l'exacte description topographique des lieux à la manière des védutistes en peinture, il visait à nous suggérer par des détails précis, visuels ou sonores, la mise en place des acteurs ou, comme l'on dirait au théâtre, l'ouverture de l'opéra.

De semblable réussite qui inscrit l'être humain au coeur des éléments, au sein d'une nature grandiose ou hostile, Bruegel l'ancien détient le secret dans ses tableaux ; mais l'espace restreint d'une feuille d'estampe lui suffit pour exprimer ce que Pascal, un siècle plus tard, nommera *les deux infinis*. L'un des douze "Grands Paysages" gravés à l'eau-forte porte comme titre : *Euntes in Emmaüs* (je prends cet exemple, Monsieur, en raison de vos affinités, et avec le thème qui se tient au coeur de votre oeuvre, et avec la technique dans laquelle personne ne consteste votre maîtrise). La coulée d'un large fleuve conduit à l'horizon où le disque du soleil a commencé de disparaître. Au premier plan, un chêne immense, au fût élancé comme un pilier de cathédrale, développe une ramure multiple, ondoyante et protectrice au-dessus de trois hommes qui s'avancent du même pas vers une masure dont le haut toit pentu descend presque au sol. Les voyageurs, que l'on aperçoit de dos, sont vêtus pareillement d'une courte cape ; ils sont coiffés du même chapeau de feutre à larges bords relevés sur le front. Ceux qui marchent à droite et à gauche tournent la tête vers leur compagnon avec une attention exceptionnelle : ils le dévorent du regard, comme ils boivent ses paroles. Grâce à ce geste, si naturel, si simple, l'artiste nous fait tout entendre, tout comprendre : le charme de la vie de voyage ; la prière des voyageurs ("Reste avec nous, Seigneur...") qui pensent l'adresser à un inconnu

rassurant pour affronter ensemble la nuit et ses périls, l'auberge et ses mauvaises rencontres. Ils ne se doutent pas encore de celle qui les y attend, *euntes in Emmaüs*, en route vers Emmaüs, mais Bruegel, à la fois réaliste jusque dans le détail et poète de la plus haute spiritualité, nous donne, sans le savoir ni le vouloir, un équivalent sensible de la pensée de son contemporain, Jean de la Croix, recommandant "d'aller de ce qui se voit mais n'existe pas à ce qui existe mais ne se voit pas".

Je ne passe jamais devant un tableau du musée de Rouen sans être atteint par une autre parole de l'évangile, ce tableau de Herrera qui illustre un épisode rarement traité, celui des juifs interrogeant Jean-Baptiste sur la personnalité du Christ. Le trait de génie du peintre est d'avoir représenté ce groupe de personnages en taille colossale, alors qu'au second plan, minuscule par rapport aux précédents mais rayonnant de lumière, le Christ se laisse reconnaître au milieu de ses disciples. Herrera donne ainsi, par des procédés uniquement picturaux, à entendre, *muta poesis*, les mots que Jean l'Evangéliste met dans la bouche de Jean le Précurseur : *Il faut qu'Il croisse et que je diminue* (11).

Quittons ce qu'on pourrait nommer en s'inspirant de Bossuet *la Poétique tirée de l'Ecriture sainte* pour des horizons plus profanes. Le grand *Concert* de Nicolas Berchem, placé en perspective d'une salle de fleurs et de vanités, se présente comme un somptueux hymne à la joie. Si tout ce qui contribue à faire les délices des cinq sens (instruments de musique pour réjouir l'oreille, mets raffinés pour réjouir le goût, etc.) relève d'une description à l'évidence peut-être trop appuyée qui se déchiffre à première lecture, au contraire, plus secrète telle qu'il convient à la nature du message mais non moins affirmée avec une pareille virtuosité, la leçon complémentaire souligne l'éphémère de la fête : à la jeune femme vêtue d'un éclatant costume de théâtre, correspond, en projection, une statue dénudée en grisaille, cependant que se révèlent à nous toutes les images de dissolution, nuages et cascades, voiles de navires gonflées pour le départ et, au premier plan, cette jonchée de fleurs éparpillées qui perdent leurs pétales aux pieds d'une précieuse Cassandre,

Mignonne, allons voir si la rose (12)...

En cet instant même, nous constatons que le tableau s'achève, ou se prolonge, en poème pour notre joie de pouvoir en exprimer ce qu'il a d'exquis. Quelle altière revanche du mot sur l'image !

Le mot est éveil, il ouvre sur les lointains de la vie ; l'image est fascination, elle immobilise, elle envoûte. Celle-ci aurait vocation à nous rendre sensibles à l'immanence, celui-là a la capacité de nous faire saisir une parcelle de transcendance. En extraordinaire pédagogue, l'Eglise débarrassée des crises iconoclastes avait eu l'intuition de cette force conjuguée, en facilitant jusqu'au plus modeste lieu du culte ce que j'aime appeler le contrepoint du sermon et du retable. Quand les paroles du prédicateur désignaient des cîmes trop rudes à atteindre ou distillaient un ennui préludant à la somnolence, le fidèle, dimanche après dimanche, avait tout loisir pour retrouver dans la contemplation du retable les exemples de vertu héroïque ou de civilité chrétienne. Car les paroles s'envolent, mais le tableau perdure dans son immuable majesté. Durant les siècles qui nous ont précédés, l'imaginaire et la mémoire collective du peuple de Dieu lui sont peut-être plus redevables qu'aux effusions oratoires et aux livres de piété. Quelle revanche, à son tour, prenait l'image !

Ce qui ressort de cette concertation, c'est la perméabilité des frontières entre les arts. Pour m'en tenir aux exemples que j'ai choisis, je rappellerai que Balzac, à propos de *la Chartreuse*, évoquait les grâces du Corrège et j'ajouterai que, pour nous, ce livre d'une beauté enchanteresse est d'abord une musique qui résonne tantôt des accents mélancoliques de Mozart, tantôt de ceux *allegro vivace* de Cimarosa et de Rossini. A ce point de rencontre de trois arts que vous pratiquez, nous vous retrouvons, Monsieur, comme à un lieu de rendez-vous où vous m'attendiez depuis le début de mon périple : mais nous sommes-nous jamais perdus de vue ? Je ne le pense pas. N'importe lequel des tomes de votre *Journal* ouvert au hasard m'assure qu'un ami est là, qui ne demande qu'à poursuivre le dialogue.

*

* *

S'il fallait comparer la forme littéraire du *Journal* à une pièce de la maison, sans hésiter c'est la plus imprévisible et la plus personnelle que je choisirais, celle qui renferme le bruit du temps et qui contient la mémoire des choses de la vie, le grenier. Et en effet, le véritable "grenier" des Goncourt n'est-il pas le *Journal* de ces deux sacripants,

avec ses coffres remplis de photographies polissonnes, où traînent des remugles de calomnies, des rebuts de médisance ? Le *Journal* de Jules Renard ressemble, lui, à un cagibi d'où l'on retire pêle-mêle des bottines hors d'usage, des robes démodées et des perles rares. Celui d'André Gide nous laisse apercevoir par sa porte étroite un grenier où des papiers de famille achèvent de jaunir sous le regard de portraits victoriens qu'éclaire parfois un sourire hivernal. Sur la pointe des pieds, nous entrons dans le *Journal* de Charles Du Bos comme à l'intérieur d'un grenier qui aurait servi de chapelle à une poignée de fidèles pour des liturgies confidentielles. Le mieux rangé de tous, ce grenier qui sent le miel, l'encens et le parquet ciré, c'est le *Journal* de Julien Green, où les bibelots comme les cartes postales sont conservés dans un ordre si parfait qu'il en devient alarmant, où l'on ne vous montre que ce qu'on veut bien vous montrer et où se laissent deviner çà et là des meubles à secret qui ne sont pas faits pour les curieux. Mais le plus vaste de ces greniers, vingt volumes comme une enfilade de vingt pièces où le bruissement des confidences alterne avec des éclats de voix, n'est autre que le *Journal* de Michel Ciry.

En dresser l'inventaire relèverait d'un morceau de bravoure épique. Aussi peuplé que l'arche de Noé, on y rencontre toutes les espèces de la création, défilé hétéroclite comme le cortège des rois mages, car les chameaux eux-mêmes n'y manquent point. Des feux d'artifices de toutes les couleurs éclatent à tout moment sous vos pas ; des croquis à mourir de rire voisinent avec des portraits - charges féroces et, images reflétées par d'innombrables miroirs, d'innombrables autoportraits ou ébauches d'autoportraits du maître de céans frappent le regard : rieur, taciturne, moqueur, grave, en colère, en adoration, familier, doctoral, en exécuteur des hautes oeuvres, en Grand d'Espagne, en cardinal romain, en imprécateur, en thuriféraire, en bourreau brandissant la hache, en écrivain armé d'un stylet et, tout simplement et pour notre plus grand bonheur, en peintre. Mais c'est en ouvrant la porte d'un autre grenier que je prendrai aujourd'hui congé de vous, parce que ce grenier fut aussi un atelier fameux : je veux parler de l'admirable *Journal* tenu durant la majeure partie de sa vie par ce grand seigneur de la peinture à l'égard duquel l'un et l'autre nous professons une égale dévotion, Eugène Delacroix.

Dans cet atelier qui tient aussi de la forge, il ne s'agit pas de concurrence entre le mot et l'image ; nous les surprenons à cet instant fulgurant de la création, quand l'esprit engendre la matière, quand du mot procède l'image. Merveilleux modèle, référence sublime ! J'en

choisis l'occasion à dessein dans la veine religieuse de Delacroix, né et grandi fort loin de l'Eglise, à l'écart de ses pratiques comme de ses ministres, mais qui avait si profondément inné le sens du sacré qu'il est sans doute, comme Baudelaire avant tout le monde l'avait deviné, le peintre religieux le plus authentique d'un temps qui a compté surtout des simulacres. Inexplicable comme l'amour mais plus forte que l'espérance, c'est, me semble-t-il, la Foi qui a surtout compté pour Delacroix ; il l'a illustrée dans une suite de géniales peintures montrant le Christ dans la barque sur le lac de Génésareth, j'en retiendrai la variante du *Christ marchant sur les eaux et appelant à lui saint Pierre*.

De passage un jour au musée de Nancy, Delacroix y remarqua deux toiles de Rubens, *Jonas jeté à la mer* et *le Christ marchant sur les eaux*. Il transcrit son admiration le jour même, 9 août 1857, dans son *Journal* : "Je sens devant ces tableaux ce mouvement intérieur, ce frisson que donne la musique puissante ..." (13) De sa visite et de son émotion, sortiront bientôt dessin, pastel, peinture, dont la première pensée, un dessin au crayon noir, appartient au musée de Rouen. La rencontre du génie de Rubens et du génie de Delacroix n'est pas restée stérile ; un maître n'en copie pas un autre, il a mieux à faire, il rivalise avec lui. Là où Rubens exprimait une atmosphère de *fioretti* par le geste tendrement humain du Christ penché sur son disciple en détresse, Delacroix substitue un impérieux acte de foi que proclame la diagonale de souveraine autorité traversant tout l'espace de la feuille de papier, du haut en bas. Le Christ arc-bouté sur *le toit tranquille* des eaux saisit le bras de Pierre et, en lui transmettant sa force, il est tout simplement en train d'en faire le grand mât de la barque de son Eglise. Défaite du doute, triomphe de la foi, splendeur de la métaphore artistique, Delacroix l'emporte sur toute la ligne dans une gerbe d'étincelles.

Comment, après un tel bonheur, ne pourrions-nous pas reconnaître dans l'envol des mots et le silence de l'image, d'un art à l'autre, une inépuisable corne d'abondance d'où s'échappent comme un fleuve de joie et une musique sans fin ?

1· Monsieur Michel Ciry, élu membre correspondant le 16 janvier 1971, a pris publiquement séance le 7 avril 1973 et a été accueilli par le Docteur Pierre Nicolle ; on trouvera sa communication, *l'Artiste et son Message* au *Précis*, 1973, p. 105-123.

2· M. Ciry, *Brisons nos fers*, 1992, p. 131.

3· Je remercie notre confrère Christian Goubault de son appréciation.

4· J. Maritain, préface aux éditions italienne et anglaise de la *Lettre à Jacques Maritain* et la *Réponse à Jean Cocteau*, 1947.

5· M. Ciry, *op. cit.*

6· *Evangile selon saint Jean*, I, 1 et I, 14, traduction Le Maistre de Saci.

7· Ce discours était écrit quand j'ai appris (*Le Monde*, 8 octobre 1993) la réédition du livre de l'abbé Du Bos (1670-1742), *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, publié en 1719. Consacré au sujet qui nous occupe ici - le parallèle entre l'art des mots et des vers et celui de la ligne et de la couleur - cet ouvrage dont on célébrait la réapparition inespérée était conseillé comme la lecture la plus profitable aux artistes et aux amateurs d'aujourd'hui.

8· P. Valéry, *Charmes*, "La Pythie.

9· Victor Hugo, *Les Contemplations*, livre cinquième, "En marche", XXIII, *Pasteurs et troupeaux*.

10· M. Denis, "Définition du Néo-Traditionnisme", *Art et Critique*, livraison du 23 août 1890. Trente-cinq ans plus tôt, dans *Philosophie de l'art*, Taine avait exprimé la même idée en usant d'une formule presque identique dont Maurice Denis, quand il la découvrira, se plaira à reconnaître l'antériorité.

11· *Evangile selon saint Jean*, III, 30, traduction Le Maistre de Saci.

12· P. de Ronsard, *Ode à Cassandre*.

13· E. Delacroix, *Journal*, t. III, 1857-1863, p. 113.

HOMMAGE DE L'ACADEMIE

A

GUY DE MAUPASSANT

Séance solennelle du 2 octobre 1993

- Joseph-Marc BAILBE

- Marie-Claire BANCQUART

- Maître Maurice RHEIMS

LES CHEMINS DE L'ARTISTE

CHEZ MAUPASSANT : LA MUSIQUE

"Sicut quercus in solitudine"

par M. Joseph-Marc BAILBÉ

(Séance solennelle du 2 octobre 1993)

Maupassant a écrit, à propos de la musique qui bouleverse l'âme et la physiologie même des auditeurs, ces lignes tout à fait révélatrices de ses dispositions : "La musique, cet art complexe et mystérieux, précis comme l'algèbre, et vague comme un rêve, cet art fait de mathématique et de brise" (I). Pourtant, dans l'ensemble de son oeuvre, les figures de musiciens ne sont pas très nombreuses, même comme personnages épisodiques. Néanmoins quelques-uns d'entre eux, surtout dans les derniers romans, qui sont loin de n'être que des romans mondains, permettent de s'interroger sur la sensibilité musicale de l'écrivain. En effet les milieux artistiques, les modes du jour, comptent moins pour lui que le développement d'une personnalité qui s'affirme et s'affine. Quant à l'oeuvre musicale, même s'il n'en approche pas la technique, elle apparaît comme une excitation des diverses facultés de sa personne, à laquelle il donne un assentiment presque charnel. Il reste, comme l'étaient les Romantiques, un "visuel", attaché à la jouissance du regard, "sentant par l'oeil" et n'hésitant pas à comparer cette satisfaction à celle de ceux "à l'oreille délicate et nerveuse dont la musique ravage le coeur" (2). Mais il arrive qu'une certaine confusion des sensations l'envahisse. Il écrit dans *La vie errante* : "je ne savais plus vraiment si je respirais de la musique, ou si j'entendais des parfums, ou si je dormais dans les étoiles". "Quelles sont les grandes lignes de cette découverte ?

Dans les salons, les musiciens sont présents, il est vrai, mais l'écrivain porte sur eux un regard amusé, sinon critique. Ainsi Maître Saval, notaire à Vernon "touchait du piano et jouait du violon, donnait des soirées musicales, où l'on interprétait des opéras nouveaux". De même, parmi les "Epaves" du bord de mer, on aperçoit Rivoil, le violoniste, "un artiste de premier ordre, un maître". D'autres sont vus sous l'angle caricatural, comme ces grotesques de la musique, que Berlioz avait poursuivis avec humour. Le pianiste Javel, le flûtiste Noirot et la contrebasse Nicordi font partie de ce petit orchestre un peu ridicule, qui anime les soirées de la ville d'eau. Il faut ranger dans la même catégorie le Baron de Gravil "à la poitrine creuse et à grosse tête, qui n'était vraiment complet qu'avec son violoncelle aux mains".

D'autre part Maupassant souligne, à plusieurs reprises, l'importance qu'il accorde à la voix féminine, et dans sa *Chronique sur Zola* (3), il n'hésite pas à dire : "Il serait inutile de parler musique aux gens qui n'ont point d'oreille". Les épithètes ne manquent pas pour caractériser le timbre et l'originalité d'une voix. Ainsi remarque-t-on la "voix douce et insinuante" de la baronne Samoris, la voix "un peu traînante, jolie et qui semble être la musique de son sourire" de Jeanne de Limours, voire celle de Milial "belle, douce, caressante, musicale... une source qui coule". La marquise de Bratiane, malgré son talent, correspond au modèle habituel de la cantatrice mondaine, heureuse de figurer dans les salons, et que les dessinateurs n'ont pas oubliée. "La marquise, une femme un peu trop petite peut-être, parce qu'elle était assez dodue, d'origine italienne, vive avec des yeux noirs, des cils noirs, des sourcils noirs et des cheveux noirs aussi, tellement drus et envahissants qu'ils mangeaient le front et menaçaient les yeux, passait pour avoir la plus remarquable voix parmi les femmes du monde" Elle le montrera en interprétant la *Didon* de Massival avec un réel succès.

Quant à son accompagnateur, bien qu'il n'échappe pas au ridicule, notamment dans l'allusion à son mariage, "une de ces unions d'artistes qu'on traîne ensuite jusqu'à sa mort à travers la gloire", il mérite un peu d'attention, car le personnage, auquel Lamarthe accorde son estime, n'est pas totalement antipathique : "On aime sa nature ouverte, expansive, moins tourmentée peut-être, mais plus visiblement sensible." Après quelques succès flatteurs, il connaît "cette espèce d'arrêt qui semble frapper la plupart des artistes contemporains comme une paralysie précoce". Cette image du déclin de l'artiste est toujours présente chez Maupassant. Lorsque Massival accompagne le chant de la Marquise, sa physionomie est celle de l'artiste inspiré, et l'on pense à Chopin ou Liszt,

que le romancier aurait pastichés de façon amusante : "Le maître l'accompagnait avec ce visage mélancolique qu'il prenait en se mettant à jouer. Ses cheveux qu'il portait longs, frôlaient le col de son habit, se mêlaient à sa barbe frisée, entière, luisante et fine. Beaucoup de femmes l'avaient aimé, le poursuivaient encore." Bien plus, Mme de Burne lui doit ses meilleures émotions musicales, ce qui n'est pas un mince mérite : "Je ne l'aurais pas adorée comme je l'adore sans cet ange de Massival. Toutes les oeuvres de grands, que j'aimais déjà passionnément, eh bien, il a mis leur âme dedans en me les faisant jouer". C'est pourquoi Massival représente l'artiste bien établi dans le monde, heureux de l'être, et sans conflit avec lui-même ni avec les autres.

Dans les *Dimanches d'un bourgeois de Paris*, Octavie révèle à Palissot ses étonnantes possibilités dans le domaine de l'art lyrique. "Elle se mit à chanter à tue-tête des morceaux d'opéra traînant dans sa mémoire de linotte, faisant des roulades, passant de *Robert le Diable* à la *Muette*, affectionnant surtout une poésie sentimentale dont elle roucoulait les derniers vers avec des sons perçants comme des vrilles". Ce n'est qu'une vision fugitive, qui ne doit pas nous faire oublier que Maupassant, après une représentation de la *Muette* en 1870 écrivait : "J'ai été entendre la *Muette*, c'est joli", ce qui est d'une affligeante banalité (4).

Certaines soirées lyriques sont vues avec plus de soin, et même si les dispositions d'esprit ne sont pas les mêmes, on croirait assister à une représentation de *Robert le Diable*, vue par Balzac, tellement les notations, les points de vue, le cadrage même sont identiques. C'est dans *l'Inutile Beauté*, publiée en 1890, nouvelle que Maupassant considérait comme l'une de ses meilleures réussites, au moment où il travaillait à *Notre coeur* : "Dans l'orchestre les hommes debout, le chapeau sur la tête, le gilet largement ouvert sur la chemise blanche, où brillaient l'or et les pierres des boutons, regardaient les loges pleines de femmes décolletées, diamantées, emperlées, épanouies dans cette serre illuminée, où la beauté des visages et l'éclat des épaules semblent fleurir pour les regards au milieu de la musique et des voix humaines. Deux amis, le dos tourné à l'orchestre, lorgnaient, en causant, toute cette galerie d'élégance, toute cette exposition de grâce vraie ou fausse, de bijoux, de luxe et de prétention, qui s'étalaient en cercle autour du grand théâtre. Roger de Salins dit à son compagnon Bernard Grandin : "Regarde donc la comtesse de Mascaret, comme elle est toujours belle !" L'autre, à son tour, lorgna dans une loge de face, une grande femme qui paraissait encore très jeune, et dont l'éclatante beauté semblait appeler les yeux de

tous les coins de la salle. Son teint pâle, aux reflets d'ivoire, lui donnait un air de statue, tandis qu'en ses cheveux noirs comme une nuit, un mince diadème en arc en ciel, poudré de diamants, brillait ainsi qu'une voie lactée". Ce texte, fort réussi, donne une remarquable coupe de la société de l'époque, lors des spectacles lyriques et l'écrivain ajoute une belle et longue méditation de Roger de Salins sur la destinée humaine : "Regarde ce théâtre. N'y a-t-il pas là-dedans un monde humain créé par nous, imprévu par les Destins éternels, ignoré d'eux, compréhensible seulement par nos esprits, une distraction coquette, sensuelle, intelligente, inventée pour et par la petite bête mécontente et agitée que nous sommes ?"

On peut s'empêcher d'esquisser un rapprochement avec la soirée d'opéra de *Madame Bovary* où, à propos de *Lucia de Lammermoor* (5) présentée à Rouen, le 24 décembre 1839 avec le plus grand succès, Flaubert donne un résumé exact des principales scènes, et brosse rapidement le décor. Pour Emma, l'atmosphère musicale proprement dite compte peu par rapport aux impressions qu'elle ressent avant le spectacle (luxe-gaîté-vanité), et l'oeuvre de Donizetti s'efface au profit du prestige romanesque d'une héroïne à laquelle elle s'identifie. Aussi l'arrivée de Léon est pour elle la fin du spectacle, car elle est parvenue au comble de son bonheur, à la différence de Lucie. La scène de la folie, et l'air final d'Edgard, qui sont les plus beaux morceaux, ne l'intéressent plus. Quant à Flaubert, il a une façon toute personnelle de rendre compte de la représentation. On est loin des *Mémoires d'un fou*, où il écrivait : "Mon âme suivait la mélodie déployant ses ailes vers l'infini, et montant en spirales, pure et lente, comme un parfum vers le ciel." Pour Emma, la mélodie, le chant de l'héroïne, c'est sa propre sensibilité sans aucune référence à la qualité et au timbre de la voix. L'harmonie devient le rêve de l'imagination romanesque. D'autre part Flaubert ne retient que ce qui risque de décevoir une oreille musicale ; il continue à faire du Daumier dans un autre registre, après avoir présenté "les têtes de vieux inexpressives", "les jeunes beaux se pavanant au parquet". Il parle du "charivari des basses ronflant", "des pistons trompettant", des "violons grinçants", "des flûtes et flageolets qui piaulaient". Il signale les "rafales de musique", et voit dans l'accompagnement des contrebasses "comme des cris de naufragés dans le tumulte d'une tempête". Enfin la présentation du sextuor est assez amusante ; elle rejoint la satire habituelle sur les airs d'opéra, et les chanteurs italiens : "Ils étaient tous sur la même ligne à gesticuler", et l'auteur précise quelques données du plus haut intérêt : Edgard et "sa voix plus claire" ; Asthon "et ses notes

graves" ; Arthur et ses "sons moyens" ; le Ministre et sa "basse-taille". En fait la musique devient un mécanisme nuisible dans l'ensemble aux yeux de Charles Bovary.

Cette agression contre l'oreille, ces discordances, ces bruits, ces cris et ces sons mêlés offensent cruellement le romancier. Dans ce roman, on trouve l'idée d'une certaine saturation par la musique, qu'il faut se garder d'atteindre : "Son coeur, comme les gens qui ne peuvent endurer qu'une certaine dose de musique, s'assoupissait". Aussi Flaubert ne retient-il que les moments d'intensité particulièrement révélateurs d'un état d'âme : "Elle se sentait vibrer de tout son être comme si les archets des violons se fussent promenés sur ses nerfs" ; ou encore : "Quand ils poussèrent l'adieu final, Emma jeta un cri aigu qui se confondit avec les vibrations des derniers accords." En dehors de ces instants, le romancier retrouve ses sensations premières : "La parole humaine est comme un chaudron fêlé", et les termes de bruits et de cris reviennent souvent dans le texte. D'une façon générale Flaubert semble plus à l'aise dans les passages directs du bruit ou du son à la vision, qui s'impose avec une plus grande valeur suggestive. On pense à la musique de l'orgue de Barbarie associée à l'apparition de "l'homme à favoris noirs" ou à ce passage : "Un domestique cassa deux vitres. Au bruit des éclats de verre, elle tourna la tête, et aperçut dans le jardin, contre les carreaux, des faces de paysans qui regardaient".

Dans *Mont-Oriol* de Maupassant, le témoignage de Paul Brétigny semble aller dans le même sens, mais avec plus de sérieux. Il s'agit de l'importance accordée au son, au tissu musical plus ou moins complexe qui, en dehors de tout contexte, agit puissamment sur les nerfs. La musique a une répercussion profonde sur l'individu, ébranle sa sensibilité et le met dans un état d'excitation extrême : "Quand j'écoute une oeuvre que j'aime, il me semble d'abord que les premiers sons détachent ma peau de ma chair, la fondent, la dissolvent, la font disparaître et me laissent, comme un écorché vif, sous toutes les attaques des instruments. Et c'est en effet sur mes nerfs que joue l'orchestre, sur mes nerfs à nu, frémissants, qui tressaillent à chaque note. Je l'entends, la musique, non pas seulement avec mes oreilles, mais avec toute la sensibilité de mon corps, vibrant des pieds à la tête. Rien ne me procure un pareil plaisir ou plutôt un pareil bonheur". Et à Christiane, qui s'émerveille de la qualité de ses réactions devant la musique, il répond : "Ceux-là seuls sont heureux qui souffrent par leurs sensations, qui les reçoivent comme des chocs, et les savourent comme des friandises". Tant il est vrai que le son peut provoquer une forte réaction chez l'auditeur, et être la cause d'une

véritable souffrance. Souvent l'écrivain insiste sur la nature du son, et ses répercussions sur l'oreille des auditeurs. Ainsi le fils de Duchoux "faisait sonner les finales comme des notes de métal" ; et si l'on aime "une fine sonnerie de verres heurtés qui chante dans l'ombre", on peut légitimement être affecté par le gong chinois : "Un son faible qui grandit, s'accentua, vibrant, aigu, suraigu, déchirant, horrible plainte du cuivre frappé".

Dans ce même roman, le maestro Saint-Landri oppose les mélodistes qui ont charmé les oreilles des amateurs de la vieille école, aux partisans de l'art nouveau, qui voient, dans l'harmonie, des ressources insoupçonnées. Au fur et à mesure que la culture musicale se développe, on passe du goût des petites romances et des ritournelles à une formule plus exigeante, qui suppose un progrès de l'ouïe, et un plaisir beaucoup plus raffiné. Il faut donc aller plus loin, et essayer d'analyser l'impression musicale au niveau même de la technique, et de la nature même du son : modulations, accords, dissonances, rythmes, timbres. Les idées du maestro ne sont pas très éloignées des préoccupations de notre nouvelle musique : "Certains accords m'affolent, me font entrer dans toute la chair un flot de bonheur inexprimable. J'ai aujourd'hui l'oreille tellement exercée, tellement faite, tellement mûre que je finis par aimer même certains accords faux, comme un amateur dont la maturité de goût arrive à la dépravation. Je commence à être un corrompu qui cherche les extrêmes sensations de l'ouïe. Oui, mes amis, certaines fausses notes ! quelles délices ! quelles délices perverses et profondes !" Il s'agit de prémonitions qu'il convient d'associer au renouveau de la musique sous l'influence du wagnérisme, à la fois romantique et moderne, dont il mesure les raffinements décadents et les secrètes correspondances.

Avec Olivier Bertin, dans *Fort comme la mort*, nous retrouvons le Romantisme, et le prestige d'une musique qui flatte l'imagination et donne à rêver. Sans doute on ne constate pas chez lui une culture musicale fort développée, car la musique agit comme une sorte d'opium qui le domine. Elle est associée à une véritable symphonie des sensations, qui débouche sur la visualisation de la musique : il écoute et il voit, comme Brûlette, dans les *Maîtres Sonneurs* de G. Sand (6), rêvait en entendant la flûterie de Joset : "Dès que le flot sonore des instruments l'avait touché, il se sentait emporté dans une sorte d'ivresse nerveuse, qui rendait son corps et son intelligence incroyablement vibrants. Son imagination s'en allait, comme une folle, grisée par les mélodies, à travers les songeries douces et d'agréables rêvasseries. Les yeux fermés, les jambes croisées, les bras mous, il écoutait les sons, et voyait les

choses qui passaient devant ses yeux et dans son esprit. L'orchestre jouait une symphonie de Haydn, et le peintre, dès qu'il eût baissé ses paupières sur son regard, revit le Bois, la foule des voitures autour de lui, et, en face, dans le landau, la comtesse et sa fille. Il entendait leurs voix, suivait leurs paroles, sentait le mouvement de la voiture, respirait l'air plein d'odeurs de feuilles". Admirable métamorphose opérée par la musique de Haydn, qui rend sensible et active, par la mélodie, l'agitation du monde extérieur. Ainsi l'exécution musicale se confond avec une image indélébile dans l'oeil d'Olivier Bertin, celle qui unit dans le même amour la comtesse et sa fille.

Dans un autre passage du même roman, la musique est également associée à la personnalité de la comtesse et de sa fille de façon très expressive. C'est dans le choix des musiques qu'elles interprètent au piano que se lit la différence de leur personnalité. Annette de Guilleroy est définie par la *Symphonie champêtre* de Méhul, qui traduit fort bien ses dispositions d'esprit juvénile, et le goût du grand air dans la campagne de Roncières : "Il obéit, et le piano se mit à chanter. C'était une musique d'un goût ancien, gracieuse et légère, une de ces musiques qui semblent avoir été inspirées à l'artiste par un soir très doux de clair de lune, au printemps". On sait qu'autour de 1810, Méhul écrivit quelques symphonies, mais aucune ne porte ce titre. En revanche il était connu pour la réalisation de sonates et pièces diverses pour le piano. Peut-être s'agit-il de la *Ronde villageoise pour piano* de ce compositeur, dont le style correspond assez fidèlement à l'évocation du romancier.

De son côté la comtesse va jouer une oeuvre de Schubert qu'elle qualifie de "bizarre", par le retour d'une note unique qui interrompt la mélodie, et semble rendre de façon pathétique son état d'âme et son anxiété : "Une mélodie étrange s'éveilla sous ses doigts, une mélodie dont toutes les phrases semblaient des plaintes, plaintes diverses, changeantes, nombreuses, qu'interrompait une note unique revenue sans cesse, tombant au milieu des chants, les coupant, les scandant, les brisant, comme un cri monotone, incessant, persécuteur, l'appel inapaisable d'une obsession". Il s'agit de la *Jeune religieuse (1825)* de Schubert, sur un poème de Craigher, qui décrit la lutte de l'amour et de la religion. De l'accompagnement, situé dans le grave, s'élève de façon monotone et obsédante une note répétée, évoquant dans l'air une cloche lointaine. Peut-être faut-il moins y voir une "obsession" comme le voudrait Maupassant, fidèle à son propos, qu'une invitation à la purification et à l'idéal religieux, apportant paix et repos. Ainsi la comtesse et sa fille sont caractérisées toutes deux par la musique, et l'on

pense à *l'Education sentimentale* de Flaubert, où le romancier a suggéré, par une tonalité précise, une musique originale, la personnalité de Mme Arnoux et de Rosanette : l'une "grave et presque religieuse", l'autre "folâtre, emportée, divertissante".

Lorsque Olivier Bertin propose à Annette le plaisir d'un spectacle à l'Opéra, et qu'en raison d'un deuil récent de la famille, il loue une loge sur la scène où l'on est presque invisible, il est loin de se douter qu'il va donner à la jeune fille, dans cette proximité avec les personnages du drame, l'occasion de méditer sur sa propre situation. Ainsi, dans cet épisode romanesque, il y aura double confrontation avec le mythe de Faust, vu sous l'angle de la sensibilité musicale, par les remarques que l'on pourrait faire sur la partition, et dans la perspective plus contraignante d'une jeunesse passée, que l'on voudrait retrouver. Dans ce roman, qui est celui des illusions perdues, et de l'éternelle vivacité du coeur, les thèmes de Faust circulent, interfèrent, s'affirment en dehors même de la séquence consacrée au spectacle proprement dit. On peut penser que Maupassant venait d'assister à une représentation du *Faust* de Gounod, qu'il appréciait fort, et avec qui il avait entretenu des rapports courtois, puisqu'ils étaient voisins au 10 de la rue de Montchanin, et que Maupassant entendait le piano du musicien. Ainsi l'essentiel de l'Opéra était présent à son esprit quand il composait son roman. Il aurait, semble-t-il, contribué à en orienter les principaux mouvements dramatiques, par les prestige d'une musique si riche en mélodies, et qui, dans son mystère "affole les nerfs et les âmes d'une fièvre poétique et matérielle, en mêlant à l'air limpide qu'on respire une onde sonore qu'on écoute".

En effet la *séduction* s'impose en premier lieu dans l'opéra de Gounod. L'air des bijoux est l'un des passages fort connus de la partition ; c'est la tentation de Marguerite par Méphistophélès. Celle-ci contemple sa beauté dans le miroir, beauté éphémère, factice, redoutable. Dans *Fort comme la mort,* nous trouvons la scène chez le bijoutier, qui prend toute sa valeur. Annette et sa mère choisissent chacune une bague qu'Olivier veut leur offrir, pour ne pas les séparer dans son affection. Le choix est long, minutieux, attentif ; il est l'occasion d'une description brillante des objets et des gestes des deux femmes, qui traduisent le plaisir qu'elles éprouvent dans leur coquetterie. Ces bijoux sont une tentation que propose Bertin pour séduire Annette à travers sa mère, en même temps qu'ils fournissent à l'artiste la joie d'une analyse pertinente de l'âme féminine dans ses conflits majeurs. Bertin partage leurs sensations en artiste rompu à la psychologie des parisiennes. Le

romancier évoque "le bureau de drap foncé où les doigts souples de l'orfèvre font rouler les pierres aux reflets précieux". Il note la curiosité de "cueillir un à un les anneaux d'or dans les fentes minces qui les retenaient", le choix "du petit serpent d'or qui tenait un beau rubis entre sa gueule mince et sa queue tordue". Enfin l'impression finale des deux femmes, radieuses et admiratives : "Il leur en restait une sorte de miroitement, une sorte de cliquetis, une sorte de gaieté".

La tentation de *l'héroïsme* se trouve dans le *Faust* de Gounod, avec le personnage de Valentin et le choeur des soldats, avec le duel de Faust et de Valentin. Le roman porte la trace de cette sollicitation, dans les épisodes de la salle d'armes et du Bain turc, où le romancier associe la prestance masculine et les assauts de l'escrime : "Il poussa une porte et se sentit soudain alerte comme un jeune homme, en entendant au bout du couloir un bruit continu de fleurets heurtés, d'appels de pied, d'exclamations lancées par des voix fortes". Et l'on voit Bertin attaquer son adversaire "avec une ardeur extrême". Cette agilité, cette vigueur contribuent à redonner confiance au héros. Ce n'est pas sans une certaine commisération qu'il verra, en contraste, au Bain turc, ces grotesques de l'héroïsme que sont le Comte de Landa "comme un lutteur romain, fier de son énorme poitrine, et de ses gros bras croisés dessus", et le marquis de Farandal, le prétendant d'Annette, "les mains sur les hanches, marchant avec cette aisance des hommes très bien faits, que rien ne gêne". Mais ce dédain reste mêlé d'une certaine envie, et le peintre sera jaloux du succès facile du ténor qu'il s'efforce de ridiculiser", cet homme en pourpoint, ce joli garçon à roulades, qui montrait ses cuisses et ses notes". Le ténor, durant le spectacle, fait même oublier Farandal, "ce sot qui ne voyait rien, qui ne savait rien, qui ne comprenait pas".

Faust est aussi l'opéra de la *contemplation*. La phrase du livret "Laisse-moi contempler ton visage" revient à deux reprises dans le texte romanesque. Elle traduit la légèreté, la gaieté, la joie de vivre de Bertin, la première fois, où elle évoque d'autres airs d'opéra : "Il répéta la phrase célèbre de Gounod, y découvrant une expression profondément tendre qu'il n'avait jamais sentie ainsi". Plus tard, lors de la représentation, le retour du même thème est associé à un désir mêlé d'amertume : "Olivier se rappela qu'il l'avait murmurée lui-même, cette phrase, dans le parc de Roncières, sous les fenêtres du château. Jusqu'alors il l'avait jugée un peu banale, et maintenant elle lui venait à la bouche comme un dernier cri de passion, une dernière prière, le dernier espoir, et la dernière faveur qu'il pût attendre en cette vie".

Enfin l'opéra de Gounod traduit l'aspiration à une *éternelle jeunesse*. Or il n'y a que la jeunesse qui compte pour Bertin, car elle le ramène à ses succès de peintre, à son oeuvre "élégante, distinguée et correcte", qui lui a mérité le titre de "premier portraitiste de son époque". Bertin sent qu'il devient un autre Faust, qui va deviner le secret essentiel, et il retient ces mots du livret :

"Je veux un trésor qui les contient tous,
Je veux la jeunesse".

Cette seule espérance lui permet de lutter contre une tristesse envahissante : "Il écoutait au fond de lui-même l'écho des lamentations de Faust, et le désir de la mort surgissait en lui... il se sentait vieux, fini, perdu !" L'opéra n'a d'importance pour lui que s'il lui permet d'envisager l'avenir avec confiance. Certes il s'agit là d'une réduction un peu sommaire, et les tentations du Docteur Faust vont bien au-delà de cette adaptation bourgeoise. Mais sur le plan de la technique romanesque, Maupassant a su intégrer avec bonheur l'opéra au développement dramatique de la situation. Même s'il n'apprécie pas en mélomane les oeuvres musicales qui connaissent les faveurs du public de son temps, le contexte romanesque lui permet les adaptations les plus variées, qu'il manie avec beaucoup de talent.

C'est dans *Notre coeur* que l'interprétation de la *Didon* de Massival permet d'illustrer, encore une fois, le phénomène de l'illusion musicale, au niveau de l'expression des sentiments, car "rien n'existe que l'illusion" surtout en musique. Il vaut la peine d'étudier le texte d'assez près, car cette confrontation du compositeur, de l'interprète et d'un auditeur blasé, Lamarthe, est riche d'enseignements. D'abord le récit musical de Massival, qui sert de prélude, se recommande par une technique originale, faite d'ornements, de fragments et de silences tout à fait dans la ligne des oeuvres de jeunesse de Debussy, à cette époque ; je pense à la *Valse romantique* ou aux deux *Arabesques* (1888) : "Il y avait des séries de petites phrases, tantôt languissantes, tantôt nerveuses, inquiètes, semblait-il, mais d'une originalité imprévue". Ce n'est pas tout à fait dans le caractère de "l'histoire poignante contée sur les sonores touches d'ivoire". On est d'ailleurs frappé encore une fois de la banalité de l'expression. L'intervention de la chanteuse, Mme de Bratiane, "immobile, pâle sous ses pesants cheveux noirs", va avoir un tout autre caractère, "Un inexprimable cri... poussé comme un hurlement de bête écrasée, le cri de l'animal féminin trahi". Cette voix chaude et vibrante trouvera toute sa mesure dans la deuxième partie du poème, où la chanteuse devient "une Didon superbe de passion physique et de

désespoir sensuel". On pense à Berlioz dont les *Troyens* connurent un tardif mais légitime succès à la fin du siècle (7). Le charme et la voix de l'interprète de Didon séduisaient particulièrement les auditeurs. Déjà en 1859, dans une lettre à Caroline de Sayn-Wittgenstein, Berlioz parlait de "ces grandes phrases animées par la voix splendide de Mme Charton-Demeur" (10 août 1859). Maupassant a sans doute en mémoire le triomphe de la cantatrice Madame Fursch-Madi, dans les *Troyens* de Berlioz : "Dans un arioso digne de Gluck, l'infortunée Didon, abandonnée par son volage séducteur, chante son désespoir et annonce sa mort prochaine".

Tout cela est en relation avec le poignant chagrin de Mariolle, lorsque Lamarthe lui apprend que cette fête est donnée en l'honneur du comte de Bernhaus, que Mme de Burne veut conquérir. La comparaison entre la vraie douleur de Didon et la coquetterie de ces dames, pousse Mariolle à adhérer aux considérations pessimistes de Lamarthe sur les femmes qui, selon lui, sont toutes des monstres, avec lesquelles il faut jouer un jeu subtil. Mariolle demeure fort mélancolique : "Il savait bien qu'en général l'homme de lettres n'avait pas tort, mais il ne pouvait admettre qu'il eût tout à fait raison". On le voit, la musique ne sert qu'à illustrer la thèse dominante du romancier ; elle joue un rôle décoratif, avec des formules très stéréotypées, et parfois des aperçus fort judicieux, dans cette longue lamentation. Il reste que les allusions à l'actualité musicale et à la présence de la musique française, que l'on commençait à apprécier grâce aux concerts populaires, ne manquent pas chez l'écrivain. Par exemple Maître Saval se rend à Paris pour assister à une représentation d'*Henri VIII (1883)* de Saint-Saëns. Et dans *Qui sait* ? en 1890, il est question du *Sigurd* de Reyer, donné en 1885, que l'on aurait tort de croire trop engagé dans le wagnérisme : la simple audition de cette musique ardente le prouve : "On avait joué *Sigurd* au théâtre de la ville. C'était la première fois que j'entendais ce beau drame musical et féerique, et j'y avais pris un vif plaisir." Non seulement Ernest Legouvé avait lu et commenté le livret très poétique de Camille du Locle, mais des airs comme celui que chante Uta, la nourrice d'Hilda, ou le récitatif et l'air de Sigurd sont restés gravés dans la mémoire des mélomanes français. Car Reyer, tirant profit de l'expérience wagnérienne, avait su conserver la marque du tempérament français (sérénité de la déclamation-caractère chevaleresque-coloris de l'instrumentation.) (8).

On peut être tenté, pour terminer, de rapprocher la situation des trois grands écrivains normands, par rapport à la musique. Barbey d'Aurevilly déclare : "J'ai échappé par la musique et quelques beaux vers à cette vie

matérielle qui m'a pressé aujourd'hui de toute part". La musique est nécessaire à son tempérament ardent pour le distraire et l'apaiser ; il la choisit et il l'aime ; mais elle répond aussi à un goût intense de liberté qu'exige sa personnalité. En ce qui concerne Flaubert, si l'on met à part les témoignages sur le goût de l'époque ou la chronique des spectacles, la musique est souvent une agression, un bruit, un son criard, une dissonance, mais il aime "voir", comme V. Hugo, la musique dessiner les capricieuses invitations de l'imaginaire. De plus sa prose, dans *Salammbô* par exemple, est la véritable orchestration d'une sorte de concerto vocal, où le choix des mots, l'assonance des syllabes, la recherche des adjectifs et des images, même dans leur exagération expressive, donnent une saveur particulière à ce que l'orientation historique ne faisait qu'esquisser. Flaubert crée sa propre musique. On pourrait dire que Maupassant se situe à mi-chemin entre ces deux tendances : en effet, par son tempérament, sa vigueur il cherche une expression aussi exacte que possible, active, courte, parfois brutale, sans y parvenir parfaitement dans le domaine musical, car il n'a jamais affirmé, comme Flaubert, l'accord nécessaire et absolu entre la signification d'un mot et sa musique. Et d'autre part il fait vivre ses héros, dans la lente érosion qui les éprouve sous le poids de la vie, par l'intermédiaire de la richesse des impressions musicales, qui les ont marqués. Certes, il semble plus attentif aux exigences de la technique romanesque, à ce qu'elle peut emprunter à la musique, que véritablement impressionné, ou séduit par elle (9). Il regrette sans doute que les femmes aient une part trop belle dans les évocations musicales, par leur charme et leur prestige dans les salons, tandis que les hommes restent en retrait. En cette fin de siècle, il conçoit le roman, son roman, comme une délicate et fluette musique, dans le vacarme de l'aventure humaine, qui appelle le silence, l'espace et la compréhension. Le romancier voudrait désormais demeurer dans sa solitude, ingénument, et prêter seulement attention aux harmonies nerveuses du large, célébrant l'éternel retour des choses. Comme le dit Rilke, en évoquant la situation du poète face à sa création : "Une seule chose est nécessaire, la solitude. La grande et intime solitude. Aller en soi-même et ne rencontrer durant des heures personne, c'est à cela qu'il faut parvenir". Ainsi Maupassant hésite, s'interroge, et finalement mène ses personnages, ses artistes, sur les chemins de la diversité inquiète (10). Pour ce messager de la vie errante, et des sensations multipliées, l'image du chêne dans la solitude paraît s'imposer avec force, dans une sorte de candeur retrouvée.

1. Maupassant, "Un fou ?", *Contes et nouvelles*, II, p.310 (Bibliothèque de la Pléiade, 1979)
2. Gaston de Lamarthe, dans *Notre Coeur*, représente assez bien le romancier : "Armé d'un oeil qui cueillait les images, les attitudes, les gestes, avec une rapidité et une précision d'appareil photographique. "voir Madame Parisse", *Contes et nouvelles*, (Edition de la Pléiade), II, p.704.
3. Maupassant, "Emile Zola", *Chroniques*, II, p.316, Collection 10/18, 1980.
4. Représentée pour la première fois en 1828, la *Muette de Portici* connut un immense succès à l'Opéra de Paris jusqu'en 1880. Wagner lui-même reconnut, dans cette oeuvre, un souci de l'instrumentation, une définition nette des masses chorales et un grand effet dramatique.
5. La distribution comportait le ténor Wermelen, la baryton Lebros, et Madame Lavry. Flaubert fait allusion à cette représentation, car il évoque, en même temps, les danseurs espagnols du Théâtre Royal de Madrid, qui étaient le 11 juillet 1839 au Havre, et le 25 août 1839 au Théâtre de la Renaissance. On avait pu apprécier l'originalité de leurs danses nationales, et pittoresque de leurs costumes.
6. G.Sand, *Les Maîtres sonneurs*, Paris, Edition Folio, 1979, p.117.
7. Le premier acte de la *Prise de Troie* fut interprété aux Concerts populaires, le 23 novembre 1879, et les deux premiers actes, le 7 décembre, au Châtelet.
8. On peut penser également que le compositeur Massival est l'auteur de *Rebecca* (voir Début de *Notre coeur*). Ce titre est celui de la scène biblique pour soli, choeur et orchestre de César Franck, sur un livret de Paul Collin, dont la première audition eut lieu, salle Hertz, le 15 mars 1881, ce qui ne passa pas inaperçu dans la chronique artistique de l'époque. En effet on sait que l'oeuvre de César Franck, dès ses débuts, se rattache au genre de la symphonie-dramatique inauguré par H. Berlioz, et à l'Ode-symphonie de Félicien David. Présence, encore une fois, chez Maupassant de la musique française, dont l'union avec le texte poétique fait l'originalité.
9. Léon Fontaine, l'ami de Maupassant, écrit le 9 février 1926 : "Beethoven l'ennuyait par ses longueurs ; Wagner l'effrayait et le fatiguait ; mais il goûtait le charme et l'élégance du divin Mozart".
10. Le rythme de la phrase, dans *Fort comme la mort*, traduit bien le climat pathétique qui s'installe, en attendant la sérénité : "Il était détendu, impassible, inanimé, indifférent à toute misère, apaisé soudain par l'Eternel oubli".

Dans le cadre de cette étude, on peut se reporter aux ouvrages suivants :

- *Le paysage normand dans la littérature et dans l'art*, préface de Jean Adhémar, Paris, PUF, 1980 (publication du CAEL).
- *Flaubert et Maupassant écrivains normands*, Paris, PUF, 1981 (publication du CAEL).
- Joseph-Marc Bailbé : "*Pierre et Jean*, symphonie bourgeoise, in *Société et types sociaux en Normandie*, *Etudes normandes*, 1979.
- Joseph-Marc Bailbé : "Les deux musiques de l'*Education sentimentale*", *Etudes normandes*, 2-1981.
- Joseph-Marc Bailbé : "La tentation wagnérienne des musiciens français : Reyer, d'Indy" in *De Bayreuth à Rouen, images de Richard Wagner*, Rouen 1984.
- Joseph-Marc Bailbé : "Salammbô, opéra en prose", *Etudes normandes*, 3-1981.
- Joseph-Marc Bailbé, *L'Artiste chez Maupassant*, Paris, Lettres modernes, 1993.

MAUPASSANT,
CONTEUR FANTASTIQUE

par Mme Marie-Claire BANCQUART

Si je l'avais osé, j'aurais placé un point d'interrogation après le titre de mon entretien : "Maupassant, conteur fantastique ?" aurait mieux rendu mon propos qu'une formule affirmative, vous le verrez. Dire que Maupassant est incontestablement un auteur fantastique, c'est enfermer en effet l'écrivain dans une catégorie, le fantastique, qui nous endort et nous rassure.

J'ai l'air d'émettre un paradoxe. Il n'est qu'apparent. Si nous classons certains contes de Maupassant parmi les contes fantastiques, d'abord nous sommes tentés de donner à cet adjectif un contenu restreint. Est fantastique ce qui fait appel au déraisonnable, à l'irraisonnable. Ce qui est en dehors de la réalité et du réalisme. Vous savez que le tempérament français n'est pas très porté à admettre, autrement que pour une distraction passagère, ce qui va au-delà des choses démontrables ; mettons que, comme on dit en comprenant bien mal Descartes, nous sommes "cartésiens". Le conte fantastique a mis longtemps à s'introduire chez nous, et il ne s'est introduit, au XVIII^{e} siècle, que grâce à des étrangers qui écrivaient en français : le Polonais Potocki, avec sa *Lettre trouvée à Saragosse*, l'Anglais Walpole, avec son *Château d'Otrante.* Le mot "fantastique" lui-même n'est pas bien ancien, au moment où Maupassant commence à écrire : il a été introduit en France seulement en 1828, 22 ans avant la naissance de l'écrivain, et le dictionnaire de l'Académie nous donne la signification qu'il revêtait alors : "Contes où il est beaucoup question de revenants, de fantômes, d'esprits". Un genre à part, en somme, et pas profondément effrayant. Nous nous prêtons, le temps de la lecture, au frisson qu'il nous inspire ; mais ce frisson nous quitte vite ; il nous a distraits, non pas profondément marqués. Pourquoi

ne pas considérer ainsi chez Maupassant le conte "Apparition" ? Il nous transporte dans un château, normalement inhabité, situé à vingt kilomètres de Rouen, où une "grande femme vêtue de blanc" apparaît soudain au conteur, et fait peigner par lui sa longue chevelure. Ou encore, "le Horla", où l'être invisible cueille les roses, feuillette les livres, boit le souffle du conteur ? Ou le conte "Qui sait ?", dans lequel, sous les yeux du propriétaire médusé, les meubles quittent d'eux-mêmes la maison qu'il possède ? Le conte, alors, est aisé à supporter pour le lecteur : un saut gratuit dans l'imaginaire, que nous accompagnons en le lisant, et pas davantage.

Un cliché cent fois répété sur Maupassant vient renforcer cette interprétation que j'appellerai confortable : Maupassant est un névrosé, par hérédité, puisque sa mère présenta elle-même un terrain névrotique, et par maladie, puisque la syphilis suscite des troubles des sens et des hallucinations. Chacun sait qu'il est mort fou en 1893, après une longue déchéance qui remonte à 1891. Il paraît donc bien évident que le fantastique de l'écrivain doit être mis en relation avec cette folie, dont les symptômes croissent au cours de sa brève carrière littéraire. Quoi d'étonnant à ce qu'il nous conte dans "Lui ?" l'histoire d'un double apparaissant à un halluciné dans sa chambre, dans "Un fou ?" l'histoire d'un héros habité malgré lui par le magnétisme, dans "Fou" celle d'un magistrat devenu assassin ? Nous sommes autorisés à considérer de l'extérieur, en lecteurs mentalement normaux, l'oeuvre d'un malade ; autre motif de nous rassurer.

Effaçons d'abord ce cliché-là. Contrairement à ce qu'on dit encore trop souvent, les contes fantastiques de Maupassant ne sont pas de plus en plus nombreux au fur et à mesure qu'il devient plus malade. On en trouve, et de très beaux, dès le début de sa carrière : "Sur l'eau" en 1876, "Rêves" en 1882. Ils atteignent statistiquement leur plus grand nombre dans les années 1884, 85, 86, avec "La chevelure", "Promenade", "Lettre d'un fou", "Fou", "le Horla". De 1887 sont datés "le Horla" n°2 et "La nuit", où l'on voit Paris devenir peu à peu muet et désert devant le conteur épouvanté. Ensuite, contrairement à ce qu'on pourrait attendre, ces contes deviennent bien plus rares au fur et à mesure que Maupassant se rapproche de la folie, comme s'il ressentait un recul devant un destin qu'il sait devoir être le sien : on ne peut guère encore citer que le conte "Qui sait ?", de 1890. Cette courbe infirme donc l'opinion que fou est celui qui écrit des contes de la folie. D'ailleurs, aux yeux d'un amoureux de la littérature, quelle étrange opinion ! Elle n'explique rien en effet. Le frère de Guy de Maupassant, Hervé, élevé dans les mêmes conditions, lui

aussi névrosé, est mort fou lui aussi, sans avoir jamais écrit de conte fantastique. Il est donc tout à fait réducteur de vouloir rapporter le fantastique à la folie. La vérité, c'est que Maupassant a été attiré par sa sensibilité exacerbée vers une certaine problématique, une certaine vision de la vie. Mais tant qu'il a pu écrire, avec cette limpidité, cette force que nous lui connaissons, il n'a précisément pas été fou. Il a gardé une distance : il a combiné les sensations et les événements, il a construit souverainement ses contes en vue d'un effet sur le lecteur. En résumé, il est demeuré maître de son jeu. Le moment où l'écrivain sombre dans la folie est précisément celui où il cesse d'écrire, et de nous intéresser du point de vue littéraire.

Je voudrais maintenant en revenir à ce "Maupassant conteur fantastique", qui fait l'objet de notre interrogation. Faut-il considérer qu'il se donne une activité à part en écrivant des récits fantastiques ? Nous sommes tentés de répondre par l'affirmative, parce que nous sommes fascinés par ces très grandes réussites que sont "La chevelure" ou "Le Horla". Mais nous devons tout d'abord constater que les contes nommés par nous fantastiques ne sont pas très nombreux dans son oeuvre. L'"inquiétante étrangeté", à proprement parler, est le sujet de vingt à trente contes selon les choix plus ou moins larges qui sont possibles : c'est-à-dire qu'ils constituent en gros un dixième de l'ensemble des contes. Le genre n'est donc pas statistiquement très présent dans l'oeuvre de celui que pourtant nous avons coutume de considérer comme un écrivain majeur du fantastique. En outre, et cette remarque doit plus encore nous donner à réfléchir, ce n'est pas Maupassant qui a isolé dans son oeuvre d'une part des contes fantastiques, d'autre part des contes qui ne le seraient pas : c'est nous. Vous savez que l'écrivain publiait d'abord ses contes dans des quotidiens, bien différents de nos journaux actuels, puisqu'ils accueillaient chaque jour des récits et des romans en feuilletons. Il rassemblait ensuite en recueil ces contes ; chaque recueil comporte, mêlés, des contes très divers à nos yeux, normands ou parisiens, contes de l'étrange ou du familier : ainsi "La maison Tellier" voisine avec "Sur l'eau" et "Une partie de campagne". L'écrivain lui-même n'a donc jamais revendiqué pour lui ces catégories que nous avons créées par commodité.

C'est qu'en fait, elles n'ont pas lieu d'être. Loin de pouvoir se séparer du reste des contes, les contes fantastiques de Maupassant font un tout avec les autres, pour constituer un "univers-Maupassant" entièrement parcouru par l'ambiguïté, l'incertitude. Un univers très attirant... et très inconfortable ; on en sort avec difficulté. C'est la raison pour laquelle on

a longtemps reculé devant lui, parlant des "bonnes histoires" de paysans, de chasse et de canotiers de Maupassant, et mettant à part ces contes fantastiques qui seraient alors des exercices littéraires, ou des incursions de la maladie mentale. Mais si l'on considère l'oeuvre de l'écrivain, on a vite fait de s'apercevoir qu'elle est dans son ensemble une oeuvre très sombre. Peu de vrais contes du sourire : "La bête à Mâit' Belhomme", où les voyageurs trouvent une fourmi dans l'oreille d'un paysan, par exemple, ou quelques contes de canotières faciles, comme "Mouche". L'immense majorité des récits, même s'ils sont alertement menés, contiennent une grande amertume. Boule de suif est sacrifiée par ses odieux compagnons de diligence ; un paysan meurt obsédé parce qu'on l'a vu ramasser quelque chose par terre et qu'on l'a accusé de vol ("La ficelle") ; un paralytique est battu quand il ose, exécutant le seul mouvement qui lui reste possible, casser les oeufs qu'on lui a donnés à couver ("Toine"). "Une partie de campagne", au début si frais, se termine, il convient de ne pas l'oublier, par le désespoir de la jeune héroïne mal mariée.

Il est vrai pourtant que Maupassant est plein d'élan pour la nature, d'attirance pour les femmes, d'un goût de vivre primitif qui lui a fait écrire : "Je suis une espèce d'instrument à sensations... J'aime la chair des femmes du même amour que j'aime l'herbe, les rivières, la mer" (à Gisèle d'Estoc, janvier 1881). Mais cette faculté de jouir de la vie se renverse : l'"instrument à sensations" est aussi très sensible à la tristesse de la vie, à l'amertume des choses. Et, pour Maupassant, c'est la tristesse et l'amertume qui dominent. Fils de parents désunis, frappé par la maladie, très sensible aux insuffisances de nos sens et aux injustices de la société, il a fait sienne la vision du monde de Schopenhauer, si influente sur les écrivains de la fin du siècle en France. Il écrit : "Je suis de la famille des écorchés". Ou encore (d'Etretat, à sa mère) : "J'ai froid plus encore de la solitude de la vie que de la solitude de la maison. Je sens cet immense égarement de tous les êtres, le poids du vide". Et les paysages heureux se retournent toujours chez lui : la Seine devient un lieu de suicide pour celui qui s'est aperçu de l'infidélité d'une canotière ("La femme de Paul"), la brasserie du boulevard est le lieu où échoue l'homme dont la vie a été perdue par une douleur d'enfance ("Garçon, un bock !"), l'amour est toujours promis à la mort ou à la perversion.

En somme, la nature est fondamentalement mauvaise et malveillante pour l'homme. Violemment incroyant, Maupassant rencontre ici le marquis de Sade, un de ses auteurs favoris comme il fut un favori de son maître Flaubert. Nous vivons "très mal en ce monde qui n'est pas fait

pour nous", écrit Maupassant dans "l'Inutile beauté", après avoir exposé son idée que nous sommes, avec notre pensée qui nous tourmente, un pur produit du hasard, destiné à disparaître aussi par hasard. Et c'est par là que s'explique la grande cruauté de la plupart des récits de Maupassant. Qui sommes-nous ? Que faisons-nous ici ? Pour lui, il n'y a pas de réponse. Rien n'est sûr, sauf la souffrance que nous ressentons le plus souvent, et, parfois, des éclairs de joie presque insoutenables.

Le fantastique prend bien place dans cet univers de tremblements et de malentendus, mais ce n'est pas du tout un fantastique de fantômes ou d'hallucinations : c'est un fantastique journalier, ordinaire, que nous ressentirions tous si nous étions lucides. Un fantastique dont précisément le marquis de Sade, dans son *Idée sur les romans*, a écrit qu'il se trouvait au fond de tous les coeurs humains. Il touche chez Maupassant des gens quelconques : généralement des hommes jeunes, célibataires, qui ne manquent pas d'argent, qui vivent sans souci jusqu'à ce qu'un jour ils perçoivent l'inexplicable. Tels sont les héros du "Horla", de "La chevelure", d'"Apparition", de "Lui ?". Nulle situation d'exception, meurtre ou inceste, comme on en trouve dans les romans noirs. Pas de lieux étonnants, château hanté, désert. Le décor de "Lui ?" est la chambre même de Maupassant, avec son lit à colonnes, et la pluvieuse rue parisienne ; même rue, mais un jour de printemps, quand a lieu la rencontre du personnage avec le secrétaire ancien qui recèle la "Chevelure" ; il tombera fou d'amour, au sens propre, de celle-ci. "L'Apparition" se déroule dans un château très quelconque des environs de Rouen, et, vous le savez, "le Horla" à Croisset : maison et jardin de Flaubert.

Le réalisme de Maupassant travaille ce fantastique. Car son réalisme, contrairement à une interprétation sommaire du mot, n'est nullement à la surface des objets : l'écrivain proclame au contraire qu'il faut entrer en eux, devenir eux, jusqu'à ce qu'on comprenne leur sens caché et profond. Nul besoin d'aller chercher des choses extraordinaires : "un caillou, une vieille chaise" font l'affaire, écrit-il. Et nous ne sommes pas étonnés de les voir développer une présence énigmatique et malveillante, étant donnée l'idée que Maupassant se fait du monde. D'un simple secrétaire sort une chevelure vampirique. Les indices d'une présence bizarre sont humbles et infimes : un lit creusé par le poids d'un corps révèle au personnage d'"Apparition" que le château n'est pas inhabité. Un livre feuilleté, une rose cueillie, une carafe d'eau entamée, c'est assez pour prouver que le Horla est entré dans la vie de l'homme qu'il va vampiriser. Dans une rue quelconque, dans un jardin familier, peut toujours se

produire l'inexplicable. Et chez un homme qui ressemble à tout le monde, au point que souvent nous ignorons jusqu'à son nom, peut suinter cette impression de l'"ailleurs" qui suscite le fantastique : en vous, en moi aussi bien, donc, et le lecteur est peu à peu envahi d'une inquiétude qui n'a rien à voir avec le "coucou, fais-moi peur" des romans noirs. Il découvre subitement que tout est incertain.

Le personnage du "Horla" proclame qu'il aime ses "profondes et délicates racines", celles qui l'attachent à sa Normandie natale, celles de l'énorme platane qui protège sa maison et sous lequel il se plaît à s'étendre. Mais il aime aussi le mouvement des navires qui passent devant lui sur la Seine ; le superbe trois-mâts brésilien, tout blanc, d'où l'être sans nom va s'échapper, lui fait particulièrement "plaisir à voir". Le déséquilibre profond de l'homme apparaît dès le début du récit, à ces signes qui paraissent sans autre portée que de décrire le bien-être, mais vont être orchestrés au fur et à mesure jusqu'à devenir ceux d'un insupportable déchirement. Je suis là, mais je suis hors. Le grand platane tranquille va être remplacé par les arbres de la forêt de Roumare, qui semblent "danser", comme la terre semble "flotter", quand le personnage, subitement, se met au cours d'une promenade à tourner sur lui-même. La jolie maison blanche du narrateur va être contaminée par l'étrange présence sortie du bateau. Tout va se retourner en déperdition. Où pourrais-je me situer, quelle est mon identité dans cet univers dans lequel toutes limites s'effacent ?

Cette déperdition est, vous le savez, figurée très souvent chez Maupassant par la liquidité impossible à arrêter : l'eau de rivière, l'eau ou le lait qui sont les seuls aliments du Horla, le miroir dans la profondeur duquel on se perd : on s'y voit mort, comme dans le récit "Un lâche", ou marqué des stigmates de la vieillesse comme dans "Fini". Et bien entendu, dans la liquidité, il convient de faire entrer la longue, fluide chevelure féminine : celle que le narrateur d'"Apparition" est appelé à peigner, celle qui rend fou dans le récit auquel elle donne son nom. Dans ces eaux, ces miroirs, ces chevelures, on se perd. Elles ont sur notre Moi un effet dissolvant ; elles le rongent. A ce flou de l'espace correspond un flou du temps. Qu'est-ce que le présent, sinon une intersection sans cesse renouvelée entre un avenir incertain et un passé qui dévore constamment nos secondes ? Où se réfugier contre cette autre dissolution ? Sûrement pas dans l'avenir, qui est imprévisible ; mais si nous tentons de nous installer dans le passé, il peut sortir de lui, à tout moment, une malédiction : chevelure coupée sur une morte, antiquaire

de la rue Eau de Robec chez qui le narrateur de "Qui sait ?" voit un jour les meubles qui ont quitté sa maison.

Faites attention que dans les contes qui semblent fantastiques, au sens un peu gros, au sens courant du terme, c'est cette découverte-là qui est importante : celle que nous sommes sans limites discernables. Le titre "Apparition" est ambigu ; on attend une histoire de fantôme, mais le personnage précise bien qu'il n'a jamais cru, qu'il ne croit pas aux fantômes, et les marques d'une présence dans le château sont des marques réalistes. Un fantôme ne laisse pas sur un lit "l'empreinte profonde d'un coude ou d'une tête" ! Il ne laisse pas non plus ces longs cheveux bien vrais, bien maniables, enroulés aux boutons d'un uniforme, que le jeune officier trouve après sa sortie du château ! Le Horla, me direz-vous, n'existe pas. Mais on comprend mal le récit, quand on ne sait pas qu'il renvoie à une croyance très sérieuse du temps de Maupassant : des scientifiques comme Flammarion pensaient que les autres planètes étaient habitées par des êtres plus haut placés que nous dans l'échelle de la vie ; ces êtres pouvaient subsister en se nourrissant de simples liquides, voire seulement d'air ; ils pourraient un jour envahir la Terre et nous dominer. Les oeuvres de la fin du dix-neuvième siècle sont pleines de cette hypothèse qui confine à la certitude, étant garantie par les savants. Et après tout, même pour nous, une telle hypothèse n'est pas absurde. Le narrateur du "Horla" est formel ; il renvoie à elle : "Le règne de l'homme est fini" ; "un être nouveau... devait venir assurément", d'"une nature plus parfaite", d'un "corps plus fin et plus fini que le nôtre".

Qu'est-ce qui ressort de ces récits ? Eh bien, que l'inexplicable est dans notre nature même, pas au-dehors. Nous ne pouvons pas nous définir. Dans les circonstances où nous en prenons brutalement conscience, "l'âme se fond ; on ne sent plus son coeur ; le corps entier devient mou comme une éponge, on dirait que tout l'intérieur de nous s'écroule", dit le narrateur d'"Apparition". Et celui du "Horla" sent "toutes les énergies anéanties, tous les muscles relâchés, les os devenus mous comme la chair et la chair liquide comme de l'eau". Ils sont dans la situation du personnage de "La chevelure", qui, après avoir trempé ses doigts "dans ce ruisseau charmant de cheveux morts", s'imagine que la morte même devient sa maîtresse, et qu'il possède "l'Insaisissable, l'Invisible" : il en est possédé aussi, bien entendu ; il est habité par une "inexplicable joie" qui l'entraîne.

Dans les conditions décrites par ces contes, les narrateurs ont découvert notre déséquilibre majeur : je dis "moi", mais qu'est-ce que je suis ? Où est la frontière entre en moi et l'autre, si j'aime d'un amour fou ? Où est-elle entre moi et le monde, si le monde entre moi avec les cauchemars, les illusions de nos sens imparfaits, le vent du Mont-Saint-Michel du "Horla", la petite pluie implacable de la rue parisienne qui emplit de malaise le narrateur de "Lui" ? Il voit son double qui n'est pas tout à fait son double, un être installé chez lui comme lui-même. Mais aussi, est-ce que nous nous reconnaissons quand nous nous regardons dans un miroir ? Non, disent les récits "Un lâche" et "Fini". C'est toujours un Autre et Même, un double décalé qui apparaît. En ce sens, "Le Horla" est un récit qui continue ceux-là : quand le narrateur ne voit rien dans l'armoire à glace devant laquelle il est, c'est que cet Autre et Même qu'est le Horla, feuilletant ses livres, cueillant ses roses, buvant son eau, lui montre par une preuve "in absentia" qu'il est, lui, complètement indéfinissable.

Vous sentez que nous sommes ici dans un fantastique qui est en fait celui de notre destin même. Rien ne peut être aussi étrange que cette vie, dans laquelle nous sommes jetés sans l'avoir demandé et sans savoir où elle va ; que ce monde hostile qui nous entoure ; que la marche de l'univers entier vers un état de déperdition généralisée, vieillesse, maladie, mort. C'est ainsi, mais nous ne pouvons pas le définir. L'hypersensible Maupassant l'affirme dans des récits cruels, presque tous ses récits, à vrai dire. Mais parfois, il met en scène un personnage qui a découvert cette étrangeté majeure au cours d'une crise. Ce sont alors les récits que l'on nomme *fantastiques* de Maupassant. Ils sont construits comme une "image dans le tapis" de ce que l'écrivain nous décrit directement par ailleurs, à savoir l'illogisme méchant du monde et le tremblement sur notre identité. Ici, c'est un personnage qui témoigne, avec toutes sortes de preuves, de quelque chose d'inexplicable. C'est incontestable, mais c'est absurde au regard de la logique, tout comme notre vie même. Il y a bien eu cette femme dans le château, cette présence transparente du Horla, cette chevelure qui a ouvert sur l'indicible par effraction - cette effraction marquée dans le texte par l'ouverture forcée du secrétaire à l'aide d'un couteau. Ces récits-là fonctionnent comme fonctionne l'univers lui-même, comme des pièges pour le lecteur : devant l'accumulation des garanties et l'impossible conclusion, nous sommes à notre tour pénétrés d'incertain. A ce point de vue, "Le Horla" 2 est une réussite notable, car le récit est lui-même construit en double décalé : le héros est bien, puis en déperdition ; il

tente de se ressaisir ; il croit avoir réussi, et son journal recommence le 2 août dans les mêmes termes du bien-être que le 8 mai, pour noter ensuite une déperdition accélérée et sans remède.

Celui qui a connu ces expériences, le "témoigneur", peut en être demeuré obsédé pendant 56 ans comme le narrateur d'"Apparition" ; il peut en être devenu fou comme les personnages de "La chevelure" et du "Horla", mais vous noterez que cette folie est en fait un regard lucide porté sur notre condition : chez Maupassant, le "fou" a raison, le médecin étant odieux et stupide comme dans "La chevelure", ou finissant par se rallier au point de vue du faux "malade" comme dans "Le Horla" 1. En fait, les gens qui ont vu l'inexplicable ne sont pas plus seuls, plus désespérés, ni plus fous, que la jeune femme de "Première neige" qui se condamne à mort parce qu'elle sent trop sa solitude, ou que l'employé de "Promenade" qui prend conscience de la bêtise de sa vie d'employé et se suicide.

Mettons à part, si vous le voulez bien, le conte "Qui sait ?", dans lequel Maupassant , à la veille de la décomposition radicale de son esprit, imagine une sorte d'allégorie avec les meubles qui s'en vont de la maison, allégorie que nous exprimons nous-mêmes quand nous disons familièrement de quelqu'un : "Il déménage". Les autres contes dits fantastiques de l'écrivain sont en fait le témoignage de ce que le grand poète Jean Tardieu appelle "cet ailleurs qui est sous nos pas". Ils font appel à un fantastique réaliste ; ils sont la fine pointe de ce que Maupassant ne cesse de nous dire dans l'ensemble de ses récits, à savoir que nous sommes tout "hors" et "là", embarqués dans un flux que nous ne maîtrisons pas, sauf, et encore un bref moment, par l'exercice de l'art. Ce fantastique, Maupassant le voit partout. C'est en ce sens que j'affecterais volontiers d'un point d'interrogation mon titre "Maupassant conteur fantastique", comme Maupassant lui-même a affecté de ce signe tant de ses récits : "Fou ?", "Lui ?", "Qui sait ?"

MAUPASSANT
ET L'ART DE SON TEMPS

par Maître RHEIMS de l'Académie française

(Résumé)

Pour Maître Rheims, toute l'oeuvre de Maupassant est un chef-d'oeuvre d'art littéraire : il faut entendre par là, la perfection du style, de la construction du drame ou de l'action.

En revanche, rien ne témoigne, ni dans sa vie, ni dans son oeuvre, d'une sensibilité ou même d'une attirance vers ces manifestations particulières de l'art que sont la peinture et la sculpture.

Reprenant la lecture de Maupassant pour y rechercher un signe d'émotion devant une oeuvre picturale, Maître Rheims ne retrouve "aucun hymme à la peinture de son temps", celle de Monet, Caillebote, Manet, Boudin...

Maupassant, dit-il, n'a vu que la peinture académique du Salon, celle de Béraud, de Molina, de Gervex, de Hunt...Cette attitude semble à Maître Rheims tellement différente de celle des romanciers de cette époque comme Balzac, Goncourt, Huysmans et même Flaubert.

L'académicien explique son jugement par des exemples. Lorsqu'il découvre un paysage ou une scène, Maupassant sait aussitôt les décrire par des phrases et des mots évocateurs et il n'imagine pas la peinture, ni même la gravure, qui pourraient les représenter. Et Maître Rheims cite cette description des Champs Elysées tirée de "Mademoiselle Fifi": ...."la vaste avenue fourmillait de voitures et sur les côtés les promeneurs étaient si nombreux qu'on eût dit deux longs rubans noirs se déroulant depuis l'Arc de Triomphe jusqu'à la place de la Concorde., Un long soleil tombait sur tout le monde faisant étinceler le vernis des calèches, l'acier

des harnais, la poignée des portières. Une image de vie semblait agiter cette foule d'équipages et de bêtes..."

Maître Rheims poursuit en disant qu'en présence d'un portrait peint, l'auteur normand ne s'attache pas aux qualités picturales, il ne voit que le personnage, son caractère qu'il devine sur le tableau. Ainsi en est-il, dans "Clair de lune", de ce "visage sévère...haut suspendu dans un ancien cadre de bois doré" qui représente "une bonne femme d'autrefois, une femme à principes et à préceptes, aussi faite sur les maximes de morale que sur les recettes de cuisine, une de ces vieilles tantes qu'effraie la gaieté et qui sont l'ange morose et ridé des familles de province".

Ancien commissaire priseur, Maître Rheims observe Maupassant lorsqu'il fréquente l'Hôtel Drouot. Ce n'est pas à cause de leur valeur artistique que le romancier s'intéresse aux vieux objets. C'est parce qu'il songe à ceux qui les ont possédés et qui sont morts...

En visitant la salle des ventes, l'auteur ne vient pas découvrir des objets d'art, il vient étudier les acteurs de la vente, le monde des marchands, pour décrire les procédés des acheteurs et des vendeurs.

Enfin, Maître Rheims raconte la visite de Maupassant aux artistes comme Meissonier et comme Renoir. De longues conversations ne font apparaître aucun point d'accord, aucune intimité entre eux.

Aussi le conférencier conclut-il :

"Je pense que l'art, tel que je le conçois, l'art pictural ou l'art sculptural, n'est pas préoccupation majeure de Maupassant."

Jean-Pierre LEMERCIER

CONFERENCES PUBLIQUES

ET

COMMUNICATIONS

1992 - 1993

- Christian GOUBAULT

- Docteur Germain GALERANT

- Bâtonnier Max BRIERE

- Philippe PIGUET

- Raymonde MOULIN

MAUPASSANT

ET LE JOURNALISME

par M. Christian GOUBAULT

(Séance publique du 6 février 1993)

"La presse est une sorte d'immense république qui s'étend de tous les côtés, où on trouve de tout, où on peut tout faire, où il est aussi facile d'être un fort honnête homme que d'être un fripon".

Gil Blas, 7 juin 1885

"Toujours, toujours, dans notre pays, le journaliste tâche de s'abaisser au niveau du public au lieu d'essayer de faire comprendre au public des choses plus hautes".

Lettre à Flaubert, 2 décembre 1877

Je ne suis, en aucune façon, le premier conférencier, le premier chercheur à parler du journaliste Maupassant. Parmi les innombrables études consacrées au grand écrivain normand, je n'aurais garde d'oublier de citer les travaux de Gérard Delaisement, remarquable défricheur de documents et pionnier en la matière, des professeurs Louis Forestier et Marie-Claire Bancquart, mon confrère à l'Académie de Rouen et auteur, précisément, d'un "Maupassant journaliste" publié en 1981 aux Presses Universitaires de Rouen, au milieu des études consacrées à "Flaubert et Maupassant, écrivains normands" sous la direction de mon ami Joseph Marc Bailbé. Je leur dois donc une dette de reconnaissance.

Toutefois, ces travaux se placent principalement sous un angle littéraire, la rédaction de chroniques, de reportages ou de comptes rendus constituant autant d'ébauches, de notes pour la confection future de romans et de nouvelles. Tel n'est pas mon propos. Je me livre à un état des lieux, sans déborder de mon sujet, avec des réactions personnelles de journaliste et d'historien de la presse.

Les chroniques de Maupassant abordent des sujets brûlants de son époque et d'autres qui sont plutôt des faits de société. Dans le domaine de la politique coloniale de la France, l'écrivain va parfois très loin. Il devine le poids de l'Islam dans le Maghreb - presque de l'intégrisme-, comme force politique. Il préconise l'abandon du Tonkin ou tout au moins - avec ironie - l'échange de l'Indochine avec l'Alsace et la Lorraine. L'Allemagne veut un Empire colonial : qu'elle prenne l'Indochine, mais qu'elle nous rende nos provinces de l'Est. Maupassant constate, sans s'émouvoir, la corruption qui règne dans les milieux politiques et financiers de la France. Pour lui, le phénomène est trop courant ; il encombrerait inutilement les pages des journaux. Maupassant n'est pas un pourfendeur comme Henri Rochefort dans le *Figaro* ou l'*Intransigeant*.

Le journalisme moderne est né à l'époque de Maupassant. Il m'eut été facile de glisser, cette époque à la nôtre. A chacun d'entre vous d'en saisir les permanences dans les propos que je vais tenir. Dans un cas semblable, selon la formule consacrée, toute ressemblance avec des personnages, des faits et des événements réels ou actuels, serait purement fortuite.

La période qui s'étend approximativement de 1870 à 1914 peut être qualifiée d'âge d'or de la presse en Europe, et particulièrement en France où la presse est la première du monde en qualité comme en quantité. Cette place enviable a été obtenue grâce au développement du

journalisme, à la croissance de la civilisation occidentale et aux progrès techniques, comme l'invention de la rotative en 1873. L'augmentation des titres et des tirages, la notoriété et l'éclat des collaborateurs, la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse, corrigée le 2 août 1882 par la répression de la diffamation, font du journal un moyen de communication incomparable et puissant, influençant l'opinion. On a parlé à juste titre d'un "quatrième pouvoir", faisant et défaisant des ministères. La presse prend un caractère industriel ; la scolarisation et le suffrage universel lui amènent la presque totalité du public français. En abaissant le prix de vente des journaux, le nombre des lecteurs s'accroît encore. Le 1er février 1863, Polydore Millaud fonde la première feuille populaire. *Le Petit Journal*, lancé à 38.000 exemplaires, tire à 580.000 en 1880, atteint le million en 1890. Le premier quotidien à être parvenu à ce chiffre n'est ni américain, ni anglais, mais français. Ce chiffre de un million sera dépassé par *Le Petit Parisien*, le concurrent direct du *Petit Journal* : un million cinq cent mille exemplaires en 1913, le plus fort tirage des journaux et la première entreprise de presse du monde.

Guy de Maupassant, journaliste, n'écrit pas dans ces feuilles populaires, mais dans des périodiques dits "d'opinion" ou dans des revues de culture. L'essentiel de ses chroniques, critiques et reportages paraîtront dans les périodiques mondains, artistiques ou littéraires, comme *Le Gaulois, Gil Blas, Le Figaro* et beaucoup plus épisodiquement dans *Le XIXe siècle, La Nouvelle Revue, L'Echo de Paris, La Nation, La Revue des Deux-Mondes,* et même dans le *Journal de Rouen* (un article sur Saint-Ferréol, daté du 21 juin 1885). Maupassant - au début tout au moins - ne voulait pas rédiger régulièrement des chroniques, "qui seraient forcément bêtes", comme il l'écrit à sa mère le 3 avril 1878. N'ayant pas encore débuté dans le journalisme de façon significative, il pose quand même ses conditions : "Je consentirais seulement à prendre de temps en temps un événement intéressant et à le développer avec des réflexions et des dissertations à côté". L'écrivain aura cette chance, mais un peu plus tard car, en 1878, ses tentatives pour entrer au *Gaulois* furent vaines. Il deviendra progressivement un touche-à-tout du journalisme : la connaissance de la société de son temps par cette "école" est incomparable ; elle irrigue ses contes et ses romans.

Malgré son désir de ne pas avoir l'air d'être attaché à une feuille quelle qu'elle soit, Guy de Maupassant collabore au *Gaulois* pendant sept années - du 31 mai 1880 à 1887 - livrant assez régulièrement des chroniques, des reportages et des contes. Le succès de *Boule de suif* incita Arthur Meyer, le directeur et futur modèle de M. Walter dans *Bel-*

Ami, à l'engager, comme Huysmans, au tarif de 500 francs par moi, c'est-à-dire 8000 francs actuels, d'après ma table de conversion (il suffit de multiplier cette somme par 16).

Lorsqu'en juillet 1881, il se rend en Algérie pour apprécier "sur le terrain", comme on dit aujourd'hui, la situation réelle de la colonisation, Maupassant effectue une mission de journaliste, d'envoyé spécial dont les onze chroniques seront publiées dans *Le Gaulois* du 17 juillet au 19 octobre. Mais il disserte également sur le divorce et l'adultère, les maisons de banlieue, commente les oeuvres de Zola, de Tourgueniev, Georges Sand ou Louis Bouilhet.

Sa collaboration à *Gil Blas* est sans doute plus variée. Pendant dix années, du 29 octobre 1881 à 1891, il rédige une foule d'articles sur les sujets les plus divers, sous le pseudonyme de Maufrigneuse à cause de son engagement parallèle au *Gaulois* : des chroniques surtout sur les femmes (pas étonnant), les écrivains et poètes (Sully-Prud'homme, Huysmans), les "messieurs de la chronique" et les écrivains du second rayon, des articles sur les batailles de fleurs à Cannes, les infanticides, le duel, les boulevards, la galanterie ou la guerre. Incontestablement, Maupassant se sent plus à l'aise dans les bureaux de la rue Glück, pour y traiter n'importe quel sujet, que dans ceux du *Gaulois*.

Le *Gil Blas* se préoccupait de divertir ses lecteurs et sa devise en exprimait bien l'allure et le contenu, une devise empruntée à la préface de Jules Janin pour *Gil Blas de Santillane*, de Lesage : "Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer le lendemain". Ce ton léger et mondain ne pouvait être désagréable à Maupassant. A la rédaction de ce journal, il se lie avec Ludovic, baron de Vaux, dit Charles de Saint-Cyr, qui signait ses potins : Asmodée, mais qui se nommait en réalité et tout bêtement : Vauquelin. Cet ancien sous-officier, personnage aux moeurs brutales, qui se bat souvent en duel (1), est l'un des modèles de *Bel-Ami*. Ancien militaire également, René Maizeroy est encore un des modèles possibles de Duroy. De son nom, baron René-Jean Toussaint, Maizeroy est un écrivain spécialiste du roman de moeurs, ce qui lui valut quelques ennuis avec la Justice. Il fait partie de la joyeuse bande de Sartrouville ; Maupassant l'assiste comme témoin dans un duel, l'aide financièrement, lui dédie la nouvelle *Un fils*, préface quelques-uns de ses ouvrages, rend compte avec bienveillance de son roman *Le Mal d'aimer*.

A partir de 1884, Maupassant collabore au *Figaro* qui, entre 1880 et 1895, tirait à 100.000 exemplaires et possédait l'une des rédactions les

plus brillantes de Paris. Maupassant y fit paraître notamment une très belle étude sur "Les grands morts" (20 juin 1885 ; il s'agissait de Victor Hugo), la relation de son voyage en aérostat en 1887, la Préface de *Pierre et Jean*, véritable manifeste sur le roman et sur la critique, qui fut outrageusement abrégé, modifié et tronqué par le secrétaire de rédaction Périvier, trouvant l'article trop long (un procédé que tous les journalistes connaissent). Aussitôt Maupassant intente un procès contre *Le Figaro* et charge son ami l'avocat Emile Strauss de ses intérêts (rappelons au passage que Mme Geneviève Strauss, son épouse, était la veuve de Georges Bizet...).

Un arrangement à l'amiable dénoue l'affaire. *Le Figaro* publie un rectificatif et une note : "Monsieur Guy de Maupassant, à la suite des explications qui lui ont été fournies au sujet des coupures faites sans autorisation dans une étude parue ici-même, coupures qui avaient donné lieu à une action judiciaire contre le *Figaro*, vient de renoncer à ces poursuites. Nous sommes heureux de cette solution amiable qui nous permet de reprendre nos anciennes relations avec notre confrère".

C'est sûrement par l'entremise de l'avocat Emile Strauss que Maupassant rédige pour *Le Dix-Neuvième Siècle*, quotidien républicain et anticlérical - ce qui est véritablement surprenant de la part de l'écrivain - une magnifique série de cinq articles de critique d'art, du 30 avril au 18 mai 1886. Grâce à Flaubert - cela on en est sûr -, Maupassant débute en 1876 comme critique littéraire à *La Nation*, "journal politique quotidien", sous le pseudonyme de Guy de Valmont (n'oublions pas qu'il est toujours employé à la Direction des Colonies). Deux comptes rendus attirent notre attention : "Balzac d'après ses lettres" (novembre 1876) et "Les poètes français du XVI^{e} siècle" (janvier 1877), mais en février, Maupassant rompt avec ce périodique.

La clientèle de *L'Echo de Paris*, l'un des quotidiens les plus influents de France, était nettement à droite. Ce journal d'abord du matin, lancé le 12 mars 1884, voulait concurrencer *Gil Blas*, en débauchant les plus brillants collaborateurs de son confrère. Dès le mois de mai, Maupassant y publie *Les Soeurs Rondoli* et y collabore assidûment entre 1889 et 1891 ; il y donne notamment ses excellentes "Notes sur Swinburne", poète anglais, le 17 mars 1891 et, le 13 avril de la même année, le récit de son dernier voyage en Algérie. Le mérite de ce nouveau quotidien, qui allait doubler son tirage (53.000 à 105.000) grâce aux *Lettres de l'Ouvreuse* de Willy, le premier mari de Colette, fut d'accorder une place importante à la vie artistique et littéraire. Les relations de Maupassant

avec le rédacteur en chef et chroniqueur de *L'Echo de Paris*, Aurélien Scholl, semblent avoir été cordiales. Dans "Messieurs de la Chronique" (*Gil Blas*, 11 novembre 1884), Guy avait déjà préparé le terrain en plaçant Scholl parmi les quatre seuls chroniqueurs valables de Paris : "En lisant une bonne chronique d'Aurélien Scholl, on croirait sentir la moelle de la gaieté française coulant de sa source naturelle".

A côté des quotidiens paraissent des revues, dont le nombre ne cesse de croître. *La Revue des Deux Mondes* est considérée comme la première revue française de culture. Sa ligne de conduite définie par Charles Buloz, puis par Ferdinand Brunetière demeure libérale, mesurée et conformiste ; elle s'honore dans l'histoire des lettres d'avoir publié des oeuvres de Baudelaire (poèmes des *Fleurs du Mal,* dont *L'Invitation au Voyage)* et de Tourgueniev. Malgré son amitié pour Brunetière, Maupassant refusa longtemps de collaborer à la *Revue des Deux Mondes*, assurant qu'elle déshonorait un écrivain. Cependant, il y publia le reportage *Vers Kairouan,* en février 1889 et *Notre coeur*, en 1890. Dans une lettre à Brunetière adressée de Tunis en décembre 1887, le journaliste-écrivain propose son récit de voyage en demandant "douze cents francs la feuille". Il ajoute, ce qui est de bonne guerre : "J'ai beaucoup plus ailleurs puisque je touche actuellement cinq cents francs par chronique ; et les chroniques n'ont guère plus de deux cents lignes ; mais on m'a dit que le prix de douze cents francs la feuille est dans les habitudes de la *Revue des Deux Mondes*". Ce sont des sommes importantes (19.200 francs actuels), lorsque l'on sait que Maupassant débute à 16 centimes la ligne, qu'à 30 ans, il reçoit 6000 francs par an environ pour ses chroniques (96.000 francs), chacune d'elle lui rapportant 250 à 300 francs - en conversion actuelle : dans les 4500 francs. A 35 ans, Guy de Maupassant est l'un des chroniqueurs les mieux payés de l'époque. En 1882, il se vantait de toucher 40 000 francs par an, près de 650 000 de nos francs. Cela suppose quelques contraintes inhérentes à ce métier : écrire vite et parfois à la dernière minute, répondre au courrier (le 10 février 1884, dans *Le Gaulois*, il demande l'adresse et le nom d'un correspondant anonyme qui lui a envoyé une lettre). Mais Maupassant aime ce qu'il fait : être témoin de la société de son temps et prendre parti. A la fin de sa vie, il confiait à François Tassart (2) : "J'ai quelquefois dit [...] que je n'écrivais que par besoin d'argent. Ce n'est pas tout à fait vrai, il y a des choses que j'aime à écrire". Il considérait la presse comme une "sorte d'immense république qui s'étend de tous les côtés, où on trouve de tout, où on peut tout faire, où il est aussi facile d'être un fort honnête homme que d'être un fripon" Il

regrettait aussi que "toujours, dans notre pays, le journaliste tâche de s'abaisser au niveau du public au lieu d'essayer de faire comprendre au public des choses plus hautes".

Plusieurs revues tentèrent d'arracher la prééminence à la *Revue des Deux Mondes*. C'est le cas de la *Nouvelle Revue*, qui aurait dû s'intituler *L'Esprit libre*, lancée en 1879 par Juliette Lamber, veuve d'Edmond Adam, amie de Gambetta et qui avait un salon très fréquenté par les hommes politiques de la III[e] République, par les écrivains, dont Gustave Flaubert, enchanté par cette nouvelle publication. "Mettez donc mon nom sur la couverture de *L'Esprit libre* et puisse votre revue anéantir la feuille Buloz !", écrivait-il l'année précédente à Juliette Lamber (3). Comme les jeunes applaudissaient à la création de "leur" revue, d'esprit républicain, Mme Lamber-Adam l'appela tout simplement : *La Nouvelle Revue*. Recommandé par Flaubert, Maupassant eut des relations difficiles avec l'entreprenante "Divinité républicaine" qui lui demande - à titre d'essai - trois pages dans le style de Theuriet et de Déroulède. Guy lui adresse une pièce de vers. Pas de réponse. Maupassant conclut avec philosophie : "Décidément, elle aime mieux Déroulède". Les ponts ne sont pas coupés. Guy débute à *La Nouvelle Revue*, le 1[er] janvier 1881, avec un article sur "Gustave Flaubert dans sa vie intime". Louis Forestier estime que "c'était justice d'inaugurer une collaboration en saluant celui qui, le premier, avait souhaité qu'il entrât parmi les rédacteurs" (4). Maupassant avait une bien piètre idée du talent littéraire de Mme Lamber, mais ne souhaitait pas se mettre à dos un personnage aussi puissant. Avec quelle subtilité il parle, dans la chronique/nouvelle : "Voyage de Noce", du recueil *La Chanson des nouveaux époux*, ni en bien ni en mal, mais avec un humour chargé d'ironie. Même subtilité dans l'article *Bataille de livres* (*Le Gaulois*, 28 octobre 1883), à propos du volume *Païenne* de la chère Juliette ! Dernier périodique où l'écrivain publie quelques chroniques (*Au Soleil*, notamment) : la *Revue Politique et Littéraire*, plus connue sous le titre de *Revue Bleue* à cause de la couleur de sa couverture.

Les frontières entre la nouvelle et la chronique ne sont pas toujours nettement délimitées. Nous l'avons vu à propos de "Voyage de Noce". Il vaudrait peut-être mieux parler de récit, comme le suggère Marie-Claire Bancquart. "Tel récit court, comme *Histoire d'un Chien*, est écrit à propos d'une campagne de la Société protectrice des animaux, tandis que des chroniques se muent en contes, comme *Opinion Publique* où il y a une mise en scène, mais où l'incendie des magasins du Printemps et la mort du tsar Alexandre tiennent une grande place". Cette

interpénétration des faits et de la fiction conduit les chercheurs à ne plus savoir très bien dans quelles rubriques il faut classer les "récits" de Maupassant, d'autant que l'auteur lui-même mélange sciemment les genres. Prenez *Histoire Corse*, le journaliste Maupassant rapporte un fait divers (5), enclanche sur des impressions de voyage, puis laisse vagabonder son imagination : "Et voici qu'à propos de ce meurtre, le souvenir me revient d'un voyage en cette île magnifique et d'une simple, toute simple, mais bien caractéristique aventure"...

Ce texte - récit, nouvelle, reportage, appelez cela comme vous voulez- est intéressant à un autre titre, car il rappelle l'"affaire algérienne". Il y a des bandits en Corse, dont la situation est presque officielle et qui occupent le Monte d'Oro, près d'Ajaccio, dans un département français, donc en pleine patrie, sous le nez de l'autorité "et personne ne s'inquiète de ce défi jeté à la justice". Alors pourquoi avoir "diversement envisagé les incursions de quelques bandits kroumirs, peuplade errante et barbare, sur la frontière presque indéterminée de nos possessions africaines" ?

Savez-vous où se trouve la Kroumirie ? Ce territoire est en Tunisie, près de la mer à la frontière avec l'Algérie où il culmine au djebel Ghorra (1203 m.). L'ensemble des monts kroumirs est pluvieux et forestier. Petits propriétaires exploitants, les Kroumirs vivent dans des maisons en branchage et en argile couvertes de joncs. Au cours des mois d'avril et mai 1881, la presse à sensation alimente ses colonnes des nouvelles alarmantes de l'incursion des Kroumirs en Algérie menaçant la sécurité de la frontière, par une de ces campagnes médiatiques et de manipulation de l'opinion dont notre temps n'a ni le privilège ni le secret. Ce n'était qu'un prétexte : les belliqueux et providentiels Kroumirs permettaient ainsi à la France d'intervenir militairement dans les affaires tunisiennes, d'éliminer du même coup la concurrence commerciale italienne et d'imposer au Bey un Protectorat par le Traité du Bardo du 12 mai 1881. Le même jour, dans *Le Gaulois*, Maupassant dénonce le scandale de Tunis et la "balançoire" colonialiste. Pour notre chroniqueur, les balançoires sont des contes ayant pour but de tromper ou d'amuser la galerie, "les scies et les bêtises éternelles où se berce l'esprit humain, les insipides rabâchages d'idées revenant sans fin". Maupassant décrit avec une ironie mordante cette campagne de la Division Delebecque contre le fameux marabout de Djebel ben Abdallah :

"On regardait avec des lorgnettes la situation inexpugnable de Sidi-Abdallah. Enfin on se décide à tenter l'assaut. Les bataillons s'ébranlent, grimpent des rochers à pic, fouillent les ravins, sondent les buissons,

enragés de ne rencontrer personne. Un général marche en tête, bravement, cherchant la gloire et le danger. On monte, on monte encore, on monte toujours : pas plus de Kroumirs que sur la main. Voici le faîte. Le général y parvient le premier, en hardi soldat, et il trouve en face de lui... un vieil abruti de Kroumir, qui devait chantonner dans sa barbe blanche :

Allah ! Tralala !
Les voilà
Ces bons Français-là !
La campagne est terminée". (6)

Le 6 juillet 1881, Guy de Maupassant embarque, à Marseille, pour l'Algérie. C'est le premier de ses quatre voyages dans le Maghreb. Envoyé spécial du *Gaulois*, il veut se rendre compte sur place de la situation réelle. Il observe, note, analyse, tente de trouver une réponse aux soulèvements dans le Sud-Oranais, mais il réalise bientôt que son premier séjour de deux mois est insuffisant pour comprendre véritablement ce qu'est l'âme arabe "dont ne s'inquiètent guère les colonisateurs", note le journaliste Maupassant qui s'amuse avec le chef de la rébellion, le marabout Mohamed ben Arbi Hadji Bou Amama, dans un article, illustré d'un plan, du *Gaulois* (7) :

"Bien malin celui qui dirait, même aujourd'hui, ce qu'était Bou-Amama. Cet insaisissable farceur, après avoir affolé notre armée d'Afrique, a disparu si complètement qu'on commence à supposer qu'il n'a jamais existé".

Maupassant, en bon journaliste, note jusqu'au moindre détail. Si Alger l'éblouit par sa blancheur de "ville de neige", si le grouillement de la population le stupéfie, c'est pourtant l'épisode du jeune mauricaud qui cire ses chaussures à la terrasse d'un Café qui résume pour lui l'histoire de l'Algérie et de la colonisation.

Après que ses bottines soient devenues plus luisantes qu'une glace, il donne deux sous au jeune moricaud qui, accroupi entre ses jambes, reste un long moment immobile et roulant les yeux, avant de s'enfuir à toute vitesse et d'être rattrapé par un grand nègre de seize ans qui le gifle et lui arrache ses deux sous. "J'étais indigné", s'exclame Maupassant. "Mon voisin de table, un officier d'Afrique, un ami, me dit : "Laissez donc, c'est la hiérarchie qui s'établit. Tant qu'ils ne sont pas assez forts pour

prendre les sous des autres, ils cirent. Mais dès qu'ils se sentent en état de rouler les plus petits ils ne font plus rien. Ils guettent les cireurs et les dévalisent". Puis mon compagnon ajouta en riant : "Presque tout le monde en fait autant ici".

Maupassant met en cause notre système de colonisation qui dépouille l'Arabe contre lequel on se bat en vain : "C'est nous qui avons l'air de barbares au milieu de ces barbares, brutes il est vrai, mais qui sont chez eux, et à qui les siècles ont appris des coutumes dont nous semblons n'avoir pas encore compris le sens [...] Notre civilisation glisse sur eux sans les effleurer", Maupassant, considérant que l'Algérie, grande comme un royaume d'Europe, est constituée de populations essentiellement différentes. Nos administrateurs ne sont que des ignorants qui font sottise sur sottise. Ce qu'il faut : de grands chefs indigènes, mais nous avons commis une erreur en désignant des chefs arabes gagnés à notre cause "en nous résignant d'avance aux trahisons possibles". La présence de ces potentats "est une cause de danger permanent pour nous, et un obstacle insurmontable à la civilisation des Arabes". Maupassant développe longuement son argumentation et aboutit à la conclusion qu'il faudrait remplacer ces chefs par des fonctionnaires civils "vivant constamment dans les tribus et exerçant sur les caïds une autorité directe". Il sait bien que cette réforme utile sera longue à appliquer.

Les enquêtes effectuées sur le terrain se retrouvent dans *Bel-Ami*, dans des nouvelles comme *Allouma* d'où l'on détache cette phrase terriblement lucide :

"Et je pensais à ce peuple vaincu au milieu duquel nous campons ou plutôt qui campe au milieu de nous, dont nous commençons à parler la langue, que nous voyons vivre chaque jour sous la toile transparente de ses tentes, à qui nous imposons nos lois, nos règlements et nos coutumes, et dont nous ignorons tout, mais tout, entendez-vous, comme si nous n'étions pas là, uniquement occupés à le regarder depuis bientôt soixante ans".

En novembre et décembre 1888, il retourne dans le Maghreb, rapportant de nouvelles observations comme celle-ci qui ne manque pas de poids : la religion de l'Islam est la clef de tout ce qui passe en Algérie. "Jamais aucune autre religion ne s'est incarnée ainsi en des êtres". Dans la chronique *Vers Kairouan*, qu'il donne à la *Revue des Deux Mondes* en février 1889, il stigmatise l'extension considérable des ordres et confréries de l'Islam, une extension qui est, selon lui, "le plus redoutable

rempart de la religion mahométane contre la civilisation et la domination européennes".

Maupassant s'émeut des "tripotages tunisiens et prend la défense de Roustan, le ministre à Tunis, dont *L'Intransigeant*, la feuille du nationaliste Henri Rochefort, allait jusqu'à attaquer ce personnage dans sa vie privée. Un procès Rochefort-Roustan s'ensuivit, dont le but recherché était de renverser Gambetta. Maupassant réduit le procès à des proportions plus justes (8). Il n'excuse pas les "tripotages", car il en existe bien d'autres à Paris même où l'on vit sous le régime des pots-de-vin, "dans le royaume de la conscience facile à genoux devant le veau d'or [...] Mais s'il fallait expectorer des révélations sur tout ce qu'on sait, sur tout ce qu'on devine, sur tout ce qu'on entrevoit : toutes les heures du jour ne suffiraient pas. Qu'y faire ? Rien. C'est le courant de l'époque. Les moeurs américaines sont venues chez nous. Voilà tout".

Le journaliste-écrivain estime néanmoins que l'action de la France a été bénéfique à la Tunisie. "Le cas est vraiment assez rare, exceptionnel, phénoménal, pour être cité, noté et proclamé". Il n'a pas relevé dans ce pays, contrairement à ce qui se passe en Algérie, de mécontentement ni d'irritation. Ici, l'Arabe nous supporte, mieux qu'il n'a supporté personne jusqu'ici. Il développe une idée qui lui est chère

"S'il appelle notre départ, s'il nous méprise et nous maudit en sa conscience, c'est uniquement par haine religieuse et point du tout par rancune de vaincu". Quand Tunis aura été nettoyé "comme les écuries d'Augias par Hercule, Dieu rendra leur patrie aux Arabes. En attendant ce jour, ils sentent et avouent que nous leur sommes utiles, ils aiment assez nous voir travailler à la prospérité du pays, et si nous partons demain ils nous regretteraient, en se réjouissant" (9).

Finement observé, pourrions-nous dire. Maupassant croyait à la pacification, mais n'aimait pas la guerre. Dans un article du *Gaulois*, intitulé tout uniment *Zut* ! (10), il s'écrie : "Pas de guerre, pas de guerre à moins qu'on ne nous attaque". Au début de l'année 1883, Jules Ferry avait fait voter des crédits par la Chambre pour sa grande offensive au Tonkin qui débuta au mois d'août. En quelques jours, le delta du fleuve Rouge fut occupé ainsi que la région de Hué. La France établit son protectorat sur le Tonkin et l'Annam, ce qui provoque l'hostilité ouverte de la Chine. "Déshonorons la guerre !", déclare-t-il dans *Gil Blas*, du 11 décembre 1883. Puis il ironise : "Si nous avons la guerre avec l'Empire du Milieu, le prix des vieux meubles de laque et des riches porcelaines chinoises va baisser beaucoup, messieurs les amateurs".

En février-mars 1885, les troupes françaises subissent un grave revers à Lang-Sön, sur la frontière chinoise. Le 28 mars, le lieutenant-colonel Herbinger fait évacuer la place. L'échec connu aussitôt à Paris, suscite une vive opposition à la politique coloniale de Jules Ferry dont le cabinet tombe le 30 mars. Maupassant compare cette déroute au Tonkin avec la défaite face à la Prusse ; il ne comprend pas pourquoi il est honteux d'être vaincu par la Prusse, alors qu' "il est presque honorable d'être battu par la Chine ! [...] Il est donc écrit que nos colonies nous seront toujours fatales". Il a envie de rencontrer Bismarck et de lui dire : "Monsieur, vous recherchez des colonies, en voici un stock [...] Je vous demande pour chacune, un kilomètre d'Alsace et un kilomètre de Lorraine" (11).

Le dossier colonial chez Maupassant est le plus important, le plus riche, le plus prophétique. La politique extérieure et intérieure de la France, vue par notre journaliste, nous entraînerait trop loin. Dans *Les Dimanches d'un Bourgeois de Paris* (12), l'écrivain met en scène un Légitimiste, un Orléaniste et deux Républicains dont l'un, M. Rade, expose ses principes :

"*Premier principe* - Le gouvernement d'un seul est une monstruosité. *Deuxième principe* - Le suffrage restreint est une injustice. *Troisième principe* - Le suffrage universel est une stupidité". Aucune forme de gouvernement ne lui paraît préférable à une autre, mais le socialisme ou la démocratie de gauche sont dans l'erreur, car l'égalité n'existe nulle part et n'existera jamais (13). Il dénonce la corruption "qui va des chefs du Pouvoir aux derniers des gueux" (14), le scandale des décorations (15), les arrêts surprenants de la Justice ou sa totale inertie. D'abord complaisant, un homme loge une balle de revolver dans le ventre de l'amant de sa femme : un an de prison, la même peine pour une vitrioleuse de la maîtresse de son ex-amant. "C'est à désespérer de l'institution du jury !" commente-t-il avec un humour grinçant (16) ; il ironise sur cette justice qui si elle voulait "mettre le nez dans les jeux de l'amour et de l'argent, et cesser de faire la morte en cette partie, elle pourrait nous donner un spectacle en même temps très édifiant et très gai" (17).

Comme Zola, comme Daudet, Maupassant daube la Chambre qui "donne tellement à rire [...] que le métier de député devient une profession comique qui inspirera bientôt un doux mépris aux petits enfants eux-mêmes"...

Comme rien n'échappe à son oeil aiguisé lorsqu'il s'agit de stigmatiser une société vulgaire et décadente, il est intarissable sur les employés et sur les femmes. Son travail au Ministère de la Marine, puis de l'Instruction Publique lui avait fait prendre les premiers en commisération : ce sont "de pauvres gens, instruits, capables, qui auraient pu être quelqu'un et qui ne seront jamais rien" (18). Il adore commenter les faits divers de l'actualité : les suicides, les drames passionnels, les filles abandonnées (19), l'adultère, le divorce et le remariage (comment consentir "à prendre une femme notoirement entamée par un précédent possesseur en titre" ; mais le chroniqueur prendra le parti de "la femme qui tombe" contre l'homme vengeur) (20).

Guy de Maupassant a écrit sur presque tous les sujets (mais il n'a pas été critique musical ni écologiste) (21), se passionnant pour les reportages sur terre et dans les airs (son voyage "De Paris à Heyst" en Hollande, à bord du ballon *Le Horla* est demeuré célèbre) (22) ; il nous faut faire un choix. Nous allons passer, sans transition, à l'Education, un sujet qu'il maîtrisait puisqu'il fut employé au Ministère de l'Instruction publique de décembre 1878 jusqu'en décembre 1882, date où il est rayé des cadres. Il avait élaboré un rapport sur l'enseignement primaire obligatoire. Dans sa chronique "A propos du peuple" (23), il défend l'élite sortie de ce peuple et l'aristocratie du talent. En 1885, il dénonce violemment "l'odieux système d'éducation suivi en France" (24) prenant fait et cause pour le système anglais, comme le fera plus tard Pierre de Coubertin. Les institutions et les lycées français sont des "établissements de torture morale et d'abrutissement physique". Au moment où l'enfant a besoin de liberté et de grand air, on l'enferme entre quatre murs. On violente la loi naturelle. "N'est-ce point là une chose atroce et monstrueuse, aussi illogique que révoltante ?" Il préconise donc la pratique du sport, comme dans les collèges anglais installés en pleine campagne, "où l'on enseigne l'équitation, la natation et le reste avec autant de soin que les langues, l'histoire et les mathématiques". Maupassant dénonce aussi le "bourrage" des candidats au baccalauréat qui ont "emmagasiné, en dix ans d'études, moins de connaissances que n'en peut acquérir en dix mois, un homme fait, maître de son intelligence".

Il reste maintenant à étudier l'oeuvre de Maupassant critique. Un iceberg, car l'écrivain-chroniqueur-reporter-feuilletoniste fut également un grand critique littéraire et un estimable critique d'art. Il n'a pas touché à la critique musicale, comme nous le disions précédemment, sans doute par incompétence et par modestie.

Dans le domaine de la critique littéraire, dès son premier article, *Balzac d'après ses lettres* (25), il se montre fasciné par les surprises et les perspectives du génie humain. Il s'exclame : "Il n'est point de pays plus magnifique que le cerveau d'un grand écrivain". Maupassant a rendu compte aussi bien des écrits des poètes grecs, des poètes français du XVI^{e} siècle, dont il apprécie l'esprit et la gaillardise, de Corneille, de Molière, de l'abbé Prévost, que des ouvrages de ses contemporains ou de ses prédécesseurs immédiats : Chateaubriand, "incomparable virtuose", Georges Sand dont les qualités très remarquables "ne sont cependant pas d'un ordre absolument supérieur", Flaubert qui "n'a vécu que pour l'art" et qu'il vénère autant que Zola, dont l'amplitude de la vision force le respect. La dernière chronique de Maupassant sur Flaubert, dans *L'Echo de Paris* du 24 novembre 1890, est certainement la plus belle de toutes celles qu'il consacra à son maître : il y parle de l'homme et de l'ouvrier des Lettres. "Son être entier, depuis le jour où il pensa en homme jusqu'à celui où je le vis étendu, le cou gonflé, tué par l'effort effroyable de son cerveau, fut la proie de la Littérature, ou, pour être plus exact, de la Prose".

Il aimait Baudelaire qu'il salue comme le "grand patron" de l'"école dite symboliste" ; *Les Fleurs du Mal* étaient son livre de chevet, si l'on en croit Mme Lecomte du Noüy (26). Il n'était pas un admirateur inconditionnel de Huysmans et n'approuvait pas les aspects "populistes" de la littérature selon Jules Vallès.

Chez les étrangers, l'anglais Swinburne le fascine. S'il n'accorde que quelques lignes anodines à Pouchkine, Gogol, Tolstoï ou Lermontoff, il ne tarit pas d'éloges sur Tourgueniev, parce qu'il a reconnu en lui un maître de la nouvelle et de la littérature fantastique. Il a fait la connaissance de l'écrivain russe chez Flaubert en 1876. Dans sa chronique du *Gaulois*, du 7 octobre 1883, intitulée "Le Fantastique", Maupassant écrit :

"Il raconte plutôt ce qu'il a éprouvé, comme il l'a éprouvé, en laissant deviner le trouble de son âme, son angoisse devant ce qu'elle ne comprenait pas, et cette poignante sensation de la peur inexplicable qui passe, comme un souffle inconnu parti d'un autre monde [...] Il a trouvé des effets terribles en demeurant sur la limite du possible, en jetant les âmes dans l'hésitation, l'effarement". Avec Tourgueniev, Maupassant est sur le chemin du *Horla*...

Nous n'avons pas l'intention dresser un catalogue des opinions du critique sur tous les écrivains de son temps, mais nous ne voudrions pas

passer sous silence un petit procédé journalistique que tout le monde connaît, qui consiste à écrire sous le sceau de l'anonymat des notes et des comptes rendus de ses propres ouvrages ! Maupassant était coutumier du fait. On n'est jamais si bien servi que par soi-même.

Les idées générales de Maupassant sur la littérature importent davantage. Dans un texte fort intéressant du *Gil Blas* (27), il explique pourquoi le roman est d'un ordre supérieur à la chronique. "Les chroniqueurs reprochent aux romanciers de faire de médiocres chroniques et les romanciers reprochent aux chroniqueurs de faire de mauvais romans. Ils ont un peu de raison, les uns et les autres", note-t-il, en établissant une comparaison musicale : les flûtistes et les pianistes sont musiciens les uns et les autres, mais leurs instruments sont différents. Cette comparaison n'est pas très convaincante, car cela supposerait que le piano est d'un ordre supérieur à celui de la flûte. Ce que Maupassant veut dire, c'est que les chroniqueurs et les romanciers sont tous deux des hommes de lettres, mais avec des tempéraments différents voire opposés. Le romancier a besoin d'observation profonde des hommes, d'une "suite sévère dans l'enchaînement des pensées et des événements" ; il a besoin d'haleine, de tenue littéraire, de développement méthodique et surtout de "la science difficile et délicate de créer l'atmosphère où vivront les personnages". C'est là quelque chose d'inutile et même de nuisible pour la chronique "qui doit être courte et hachée, fantaisiste, sautant d'une chose à une autre", nécessitant un tour d'esprit. D'autre part, l'observation du chroniqueur "doit porter davantage sur les faits bien plus que sur les hommes, le fait étant la nourriture même du journal".

Maupassant ajoute que les vrais chroniqueurs sont aussi rares que les vrais romanciers. Il y en a peu qui "résistent quatre ou cinq ans ans à ce métier terrible d'écrire tous les jours, d'avoir de l'esprit tous les jours, de plaire tous les jours au public". Maupassant n'en sauve que quatre en 1884 : Aurélien Scholl dont nous avons déjà parlé, Henri Rochefort, Henri Fouquier et Albert Wolff, ce dernier étant un fin limier avec lequel il avait déjà rompu des lances au sujet des tendances de "la jeune école littéraire" (28). Nous voici au coeur du problème, qui a été maintes fois traité, que nous évoquerons rapidement. Maupassant a parlé du roman contemporain à plusieurs reprises : dans la chronique "Les bas-fonds" (*Le Gaulois*, 28 juillet 1882), répondant à un article virulent d'Albert Wolff, au début de la nouvelle *Un drame vrai* ("l'école littéraire d'hier se servait pour ses romans, des aventures ou vérités exceptionnelles rencontrées dans l'existence ; tandis que l'école actuelle, ne se

préoccupant que de la vraisemblance, établit une sorte de moyenne des événements ordinaires"), dans "*Etude : le Roman*", paru dans le supplément littéraire du *Figaro* (7 janvier 1888), puis précédant son roman *Pierre et Jean*, dans *L'Evolution du roman au XIX^e siècle (Revue de l'Exposition Universelle*, octobre 1889), dans des préfaces et dans d'autres chroniques, comme celle qui s'intitule *En lisant* (*Le Gaulois*, 9 mars 1882), où l'écrivain fait débuter le "vrai" roman à *Manon Lescaut* ; "c'est polisson à l'excès, immoral à outrance, pimenté de détails scabreux, mais si jolis, si jolis" ; en somme une "merveille de grâce décolletée" ! En 1889, il insiste sur l'importance historique de "cet inimitable chef-d'oeuvre, cette prodigieuse analyse d'un coeur de femme", le premier des romans modernes, le premier des "véritalistes" (c'est ce que nous appellerons bientôt le "naturalisme" ou le "vérisme"). Flaubert accouple le style à l'observation moderne, apportant "dans l'histoire de la littérature française un livre d'une impitoyable exactitude et d'une impeccable exécution, *Madame Bovary*".

Suivent les noms des plus personnels des romanciers contemporains : les frères Goncourt, malgré une "pique" sur le "style artiste" et les "collectionneurs de termes rares", Daudet, Zola, Bourget, des noms qui illustrent "le grand mouvement du roman moderne vers la vérité". Voici à présent les symbolistes. "Pourquoi pas ? Leur rêve d'artistes est respectable ; et ils ont cela de particulièrement intéressant qu'ils savent et qu'ils proclament l'extrême difficulté de l'art". Au milieu des polémiques qui se développent entre les diverses tendances de la fin de siècle, Maupassant se montre un classique pour qui l'oeuvre d'art n'est pas forcément définie par son sujet, mais par la matière dont il est traité. Réaliste, psychologiste, symboliste, oui, mais avec art. Par exemple, si la "pure analyse psychologique est contestable, elle peut cependant nous donner des oeuvres d'art aussi belles que toutes les autres méthodes de travail". Deux hommes - Louis Bouilhet et Gustave Flaubert -, ont offert à Maupassant un enseignement simple et lumineux, emprunté à Buffon : "le talent n'est qu'une longue patience".

Maupassant portera aussi des jugements sur la critique, dont il définit les caractères essentiels : être "sans parti pris, sans opinions préconçues, sans idées d'école, sans attache avec aucune famille d'artistes" ; il doit être à même de comprendre et d'expliquer les tendances les plus opposées, admettre les recherches d'art les plus diverses et "pousser autant que possible les jeunes gens à tenter des voies nouvelles" :

"Un critique, qui mériterait absolument ce nom, ne devrait être qu'un analyste sans tendances, sans préférences, sans passions, et, comme un expert en tableaux, n'apprécier que la valeur artiste de l'objet d'art qu'on lui soumet. Sa compréhension, ouverte à tout, doit absorber assez complètement sa personnalité pour qu'il puisse découvrir et vanter les livres mêmes qu'il n'aime pas comme homme et qu'il doit comprendre comme juge.

Mais la plupart des critiques ne sont, en somme, que des lecteurs, d'où il résulte qu'ils nous gourmandent presque toujours à faux ou qu'ils nous complimentent sans réserve et sans mesure".

Dans une critique du journal *Le Temps* (29), Anatole France devait répondre, avec mépris : "M. de Maupassant fait la théorie du roman comme les lions feraient celle du courage, s'ils savaient parler" ... Anatole France n'est pas du tout d'accord avec un confrère qui interdit tout sentiment au critique et lui interdit absolument de rien sentir.

Est-ce que Maupassant, lui-même critique d'art, adopte les préceptes qu'il recommande aux autres ? Pas du tout. Lorsqu'il rend compte du Salon de 1886, il règle d'abord ses comptes avec les critiques et les peintres : "Et qui d'ailleurs serait vraiment capable de juger un Salon ? Personne ne comprend rien à la peinture, ni les critiques ni le public" [...].

"Ils sont un tas de gens qui s'intitulent critiques, et qui, au nom de principes d'art qu'ils déclarent infaillibles, éternels, immuables, pondent en ce moment des articles aussi ennuyeux que longs sur un tas d'autres gens s'intitulant artistes-peintres".

Pour lui, il en est du Salon de peintures comme de la campagne des Kroumirs. Nous revoilà sur l'os à ronger :"Tout Paris s'ébranle, discute, pérore, écrit, visite, contemple cette armée de toiles avec de la couleur dessus et, en fin de compte, découvre deux ou trois tableaux originaux exactement comme le général a découvert son vieux Kroumir au sommet de sa montagne".

Mais de quoi peut donc parler M. Guy de Maupassant, critique d'art, après sa visite au Salon ? Dès le départ, il était convaincu de ne faire aucune trouvaille de valeur ; aussi, il s'est amusé à contempler les visiteurs et surtout... les visiteuses ! Ce côté "observateur mondain" n'est pas nouveau. Dans sa chronique du 12 mai 1881 dans *Le Gaulois* ("Balançoires"), il indique qu'il a suivi "les plus jolies Parisiennes de

salle en salle, étudiant leurs goûts, écoutant indiscrètement leurs opinions, sans les partager jamais, il est vrai, mais extasié devant la grâce féminine". La description du vernissage de 3400 tableaux au Palais de l'Industrie dans le roman *Fort comme la mort* (30) est tout aussi réjouissant, avec ses différents clans : "le clan des élégants, des gommeux, des artistes du boulevard, le clan des académiques, corrects et décorés de rosettes rouges, énormes ou microscopiques, selon leur conception de l'élégance et du bon ton, le clan des peintres bourgeois assistés de la famille entourant le père comme un choeur triomphal".

Dans une excellente étude, Louis Forestier a brillamment analysé la démarche de Maupassant (31). Je retiens surtout de cette étude, la manière dont Maupassant se tire des pressions qu'il subit et des sympathies qu'il éprouve. Il est original, assure M. Forestier, "dans sa façon de proclamer bien haut qu'il a reçu mille recommandations en faveur des exposants et qu'il est décidé à affecter chacun d'un coefficient de "piston" calculé selon la nature, l'origine et la qualité de la caution. Une fois faite la part d'humour, il faut bien reconnaître que Maupassant est le seul à imprimer avec une aussi flegmatique impudeur ce que tout le monde sait et ce que chacun tait". Il y a là une courageuse et insolente lucidité. Cela admis, Maupassant joue le jeu et, après avoir condamné le système, n'est pas le dernier à s'y soumettre".

Comme pour les écrivains, nous ne dresserons pas un catalogue des goûts et des antipathies de Maupassant en matière de peinture. Louis Forestier souligne parfaitement les goûts révélateurs qui se manifestent dans ses chroniques : les paysages, ceux de Henri Harpignies, de Antoine Guillemet et "par amitié", de Le Poittevin, les nus féminins bien entendu, surtout ceux peints par son ami Henri Gervex, la note "vraiment moderne et nouvelle" de *La Salle des filles au dépôt*, de son autre ami Jean Béraud, les scènes de la folie comme celles qui apparaissent sur une toile de Deschamps et dans le *Nabuchodonosor* de Rochegrosse. En revanche , il n'aime pas Jean-Jacques Henner et ses nus féminins aux chairs pâles : "On n'a jamais vu des femmes comme ça !". Et Maupassant est connaisseur en la matière ! Comme il veut être un critique mondain et boulevardier, il ne manque pas un calembour : devant les immenses toiles de Puvis, il déclare que l'auteur aurait dû s'appeler : Puvis de Pavanes !

Le 18 mai, Guy de Maupassant tire la conclusion de son expérience. S'il existait un ministre des Beaux-Arts intelligent, il supprimerait à la fois et immédiatement le ministère, la direction des Beaux-Arts et les

Salons. "Le salon annuel est la conséquence directe de la peinture protégée à la façon de l'agriculture et de la prostitution". (Michel Schneider).

En dehors de ces cinq articles du Salon 1886, Maupassant parlera épisodiquement de peinture, dont il était un grand amateur. On retiendra surtout sa chronique du *Gil Blas*, du 28 septembre 1886, intitulé "La vie d'un paysagiste" où il évoque avec beaucoup de perspicacité le talent de Corot, de Courbet et de Monet pour lequel il eut ce mot : "il prit à pleines mains une averse abattue sur la mer, et la jeta sur sa toile"...

Me voici rendu au terme de cette communication qui montre, je l'espère, la diversité des chroniques de Guy de Maupassant. C'est enfoncer une porte ouverte que de réaffirmer que ces chroniques constituent le terreau des nouvelles et des romans. A son époque, Maupassant n'est pas le seul dans ce cas. Le journalisme offre un terrain d'expérience extraordinaire à Emile Zola, Paul Bourget, Anatole France, Pierre Loti ou à des gens de lettres sans doute moins célèbres comme Catulle Mendès, Jean Lorrain, Edouard Dujardin, Jean Richepin, Octave Mirbeau, Edouard Schuré... pour ne parler que de cette époque précise.

Maupassant trouve le sujet de ses contes et nouvelles dans la presse elle-même. Citons deux exemples parmi tant d'autres : la nouvelle *Le bûcher*, que Louis Forestier hésite à placer dans les contes, vient tout droit d'un article du *Figaro* du 3 septembre 1884, "La crémation à Etretat" ; André Dubuc et Richard Bolster (32) ont retrouvé les sources probables d'information de Maupassant pour *Boule de Suif* : tout simplement le *Journal du Havre*, avec ses vraies et fausses nouvelles. Les journaux ne sont pas cependant toujours à la base des Contes ; les amis de Maupassant se chargèrent de lui donner bien des idées.

Indépendamment de cela, l'écrivain normand aimait le journalisme pour le journalisme. Ce milieu qu'il connaissait donc fort bien, il a pu le mettre en scène, notamment dans *Bel-Ami*. Il savait que n'importe qui peut devenir journaliste ; cela ne nécessite ni connaissances spéciales, ni talent particulier. Pour faire bien et donner une teinte littéraire et parisienne à un journal quel qu'il soit - même en province -, il suffit de se procurer "à bas prix, des critiques d'art, de peinture, de musique, de théâtre, un rédacteur criminaliste et un rédacteur hippique" (33). Une chose semble avoir disparu cependant - qui faisait tout le charme de cette époque bénie - : le duel. Il existait un lieu à Paris, près de la Grande-Roue, spécialisé dans ce genre d'exercice et que l'on appelait avec un magnifique jeu de mot : le "jardin des piqûres". "Quand le tirage d'un

journal commence à baisser", écrit Maupassant, "un des rédacteurs se dévoue et, dans un article virulent, insulte un confrère quelconque. Et un duel a lieu dont on parle dans les salons". Pendant quelque temps, le tirage remonte. Heureusement, il reste au journaliste actuel le chemin des prétoires pour régler certaines affaires. Et puis, il y a les Affaires, avec un grand A...

Maupassant, journaliste, a fait partie d'un ensemble beaucoup plus vaste qui concerne l'histoire de la presse à son époque la plus brillante. La multiplicité des journaux et des revues, la diversité de leurs styles, de leurs opinions, de leur clientèle, permettent l'ouverture des colonnes à toutes les expressions. Les collections de périodiques de la Belle-Epoque offrent un échantillon saisissant de toutes les formes de journalisme. Archives du quotidien, elles constituent des documents d'une richesse considérable et une des sources les plus complètes de l'histoire et de l'évolution des sociétés.

On a beaucoup reproché à Maupassant d'avoir fait le procès du monde de la presse dans *Bel-Ami*. L'écrivain s'en est toujours défendu, notamment dans un article de *Gil Blas* paru le 7 juin 1885. Son Rastignac-Duroy "s'est servi de la presse comme un voleur se sert d'une échelle". Cette "graine de gredin" ne fait que passer pour se diriger "vers la politique militante, vers la députation, vers une autre vie et d'autres événements. Et s'il est arrivé par la pratique, à une certaine souplesse de plume, il n'en devient pas pour cela un écrivain, ni un véritable journaliste". Pour être cet écrivain et ce véritable journaliste, il faut d'autres qualités, être à la fois un fort honnête homme et un artiste. Et cela n'est pas donné à tout le monde.

1. Maupassant avait préfacé son livre, *Les tireurs au pistolet*, paru chez Marpon et Flammarion en 1883.
2. *Souvenirs sur Guy de Maupassant* ; cf. Maupassant, *Contes et Nouvelles*, I, Paris, La Pléiade, 1974, p. XXXIII.
3. *Correspondance*, 4e série, Paris, Conard, 1910, p. 331.
4. *Contes et Nouvelles*, I, p. 1344
5. Voir la chronique "Bandits corses", sur les frères Bellasoscia, *Le Gaulois*, 12 octobre 1880.

6. Quelques semaines auparavant (10 avril 1881), Maupassant avait déjà tonné : "Nous avions un bouton malsain, Tunis. On aurait pu le cautériser une bonne fois, c'était fini. Pas du tout : on le gratte, on le gratte tant et si bien qu'il nous vient un érysipèle [...] sans compter qu'après Tunis, les Kroumirs, etc..., nous avons à venger la mort du colonel Flatters, et que là, nous rencontrerons sans doute d'autres sauvages à châtier".

   Paul Flatters (1832-1881) dirigea deux expéditions en vue de la construction du transsaharien, mais fut tué par les Touaregs.
7. 28 juillet 1881 : "Les marches de Bou-Amama" (première page). A son "amie" Gisèle d'Estoc, il écrit : "Je viens de passer quinze jours sur les hauts plateaux, dans le voisinage du fallacieux et hypothétique Bou-Amama [...] Décidément les journalistes sont plus bêtes que jamais. Mais ce qui est plus bête que tout c'est le public qui s'amuse de ces inepties et qui croit encore à Bou-Amama". En réalité ce "marabout" existait bel et bien.
8. *Le Gaulois*, "Choses du jour".
9. *Le Gaulois*, "Promenades".
10. 5 juillet 1881.
11. *Gil Blas*, 7 avril 1885.
12. Voir *Contes et Nouvelles*, I, p.166.
13. *Le Gaulois*, "Va t'asseoir !", 8 septembre 1882.
14. Voir *L'Assassin, Contes et Nouvelles*, II, p.992.
15. *Gil Blas*, "Nouveau scandale ?", 15 novembre 1887.
16. *Le Gaulois*, 8 avril 1884. Voir *Chronique, Contes et Nouvelles*, II, p. 1271.
17. *Gil Blas*, "Loi morale", 29 juin 1887.
18. *Le Gaulois*, "Les Employés", 4 juillet 1882.
19. *Gil Blas*, "Chronique de l'audience", 16 août 1883.
20. *Le Gaulois*, "A propos du divorce", 25 juin 1882. Voir également "Le Divorce et le théâtre", 12 juin 1884, *id.*
21. Maupassant aimait la musique : admiration pour Mozart, Beethoven trop bavard et Wagner, inquiétant. Voir les notations musicales dans *Fort comme la mort* : Annette joue au piano une "Fantaisie" de Méhul, et la comtesse chante du Schubert "dont toutes les phrases semblaient des plaintes"... La représentation de *Faust*, avec le ténor Montrosé et la cantatrice suédoise Emma Helsson (chap.6) rappelle un autre chapitre célèbre de *Madame Bovary*.

Gérard Delaisement (*Guy de Maupassant, le témoin, l'homme, le critique*, C.R.D.P. de l'Académie d'Orléans-Tours, 2 vol., 1984) a donné un classement thématique des chroniques de Maupassant : on

y relève des sujets de voyages (Etretat, la Corse, la Bretagne, De Paris à Rouen, l'Auvergne, Venise, l'Italie, la Sicile...), des thèmes aussi divers que propriétaires et lilas, phoques et baleines, la galanterie, les tremblements de terre, les bibelots, les Académies, les bains de mer ou le cabotinage journalistique.

22. Le *Figaro*, 16 juillet 1887, *Contes et Nouvelles*, II, p. 1280 ss. Maupassant manifesta de l'enthousiasme pour cette expérience de Jovis, un aéronaute profitant de la renommée de Maupassant pour lancer une opération publicitaire.
23. *Le Gaulois*, 19 novembre 1883.
24. *Gil Blas*, 9 et 23 juin 1885 : "Les enfants", "Alma Mater". La polémique autour des langues vivantes et mortes apparaît dans le récit "La Question du latin" (*Contes et Nouvelles*, II, p. 797 ss), ou comment M. Piquedent, professeur de latin à l'institution Robineau, devient un épicier prospère...
25. *La Nation*, 22 novembre 1876.
26. *La Grande Revue*, 25 octobre 1912.
27. "Messieurs de la chronique", 11 novembre 1884.
28. *Le Gaulois*, "Les bas-fonds", 28 juillet 1882. Albert Wolff "régnait" au *Figaro*.
29. "Monsieur Guy de Maupassant, critique et romancier", 15 janvier 1887.
30. Première partie, chap.4.
31. "Guy de Maupassant et le Salon de 1886", in *Flaubert et Maupassant écrivains normands*, P.U.R., 1981. En 1880, Gervex avait proposé à Maupassant de rédiger un Salon en collaboration ; l'écrivain se récusa, arguant de son "ignorance du métier".
32. Voir "Journalisme et propagande. Le journal du Havre en 1870, *Etudes Normandes*, 4-1991, p. 59 ; et aussi *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 6, 1984. Voir l'article d'A. Dubuc : "Un autre modèle probable de *Boule de suif*", *Bulletin des Amis de Flaubert*, n° 68, mai-décembre 1986.
33. *Bel-Ami*, Gallimard, Folio, p. 156.

PSYCHOPATHOLOGIE
DE GUY DE MAUPASSANT

par le Docteur Germain GALERANT

(Séance publique du 13 mars 1993)

Aucun d'entre vous n'ignore ce que fut la destinée lamentable de Maupassant au terme de longs mois d'internement consécutifs à la paralysie générale.

Paralysie générale ? Ce vocable est impropre en ce sens qu'il évoque une impotence motrice extensive alors que ce sont les troubles mentaux qui dominent le tableau clinique.

Forts de cette constatation, des esprits imaginatifs ont émis l'hypothèse suivant laquelle l'inspiration parfois délétère de l'écrivain relèverait de son altération psychique ? Cette opinion originale ne résiste pas à l'examen, à condition de s'informer sur la pathognomonie du mal ; pour avoir négligé cette démarche élémentaire, des commentateurs hâtifs ont répandu des notions fautives reproduites à profusion par des lecteurs crédules.

Aussi est-il nécessaire d'énoncer l'essentiel à ce sujet.

La paralysie générale est l'une des formes terminales de la syphilis. Elle se manifeste une dizaine d'années après le contact infectieux et s'annonce par une période singulière où les manifestations caractérielles ne sont pas encore de nature à inquiéter l'entourage. Le malade devient euphorique ; satisfait de tout, il est approbatif au point de renchérir sur les reproches qui lui sont adressés. Son ambition s'exalte jusqu'à mettre sur pied des réalisations importantes. Lorsque cela demeure confiné au

domaine privé, le mal n'est pas grand ; il en va autrement dès l'instant où les gens en cause sont investis de responsabilités politiques ou militaires de haut niveau et les historiens de l'avenir n'auront pas fini de gloser sur les catastrophes planétaires que nous avons connues à la suite de décisions mûries dans des cervelles grouillantes de spirochètes.

Au bout de quelques mois, la situation s'inverse ; la mélancolie s'installe, l'agressivité aussi, des hallucinations surviennent tandis que la mégalomanie atteint un niveau inquiétant. Enfin, ce sont les crises d'épilepsie annonciatrices de la mort.

Maupassant a parcouru ce douloureux itinéraire. Contaminé en Janvier 1877, il cessa de se soigner deux ans après et les premiers symptômes de paralysie générale devinrent perceptibles vers 1887. Si la période bienheureuse est difficile à discerner, nous sommes mieux documentés sur la seconde phase ; il se dit persécuté, multiplie les procès pour des motifs futiles, se fâche avec un de ses cousins à propos d'un calorifère détraqué ; sa mégalomanie se manifeste par l'exigence de se faire appeler Monsieur le Comte et la répétition d'ascensions tapageuses en ballon libre, un aérostat baptisé Le Horla, faisant de lui le précurseur des publicitaires modernes ! Il souffre d'hallucinations diverses, est en proie à des colères de la plus extrême violence, sa personnalité se dédouble - signe très grave de détérioration mentale - et tente à plusieurs reprises de se suicider ; ce qui entraînera son internement.

De toute évidence, ces troubles mentaux ont été d'apparition trop tardive pour que leur incidence soit manifeste sur sa production littéraire. Nous devons souscrire sans réserve à la leçon de Marie-Claire Bancquart, qui professe à la Sorbonne : "Il est faux de prétendre que les oeuvres fantastiques de Maupassant procèdent de son état mental perturbé ; au contraire, dès 1888, les adjectifs changent, le style devient plus flou, la pensée aussi, tout annonce le déclin.

S'ensuit-il, pour autant, que son psychisme ait été équilibré ?

Certainement pas.

Ses confidences, aussi bien que les témoignages de ceux qui l'ont côtoyé, nous permettent d'affirmer qu'il était atteint de cyclothymie, une névrose assez répandue chez les artistes et les gens de lettres. Elle se manifeste par une alternance de phases d'excitation physique et psychique suivies de périodes dépressives. A des degrés mineurs, nous connaissons tous des cyclothymiques, nous les appelons des lunatiques.

Maupassant présentait une forme modérée de l'affection ; elle n'eut aucun retentissement sur son oeuvre. Par contre, il en éprouva les effets néfastes au cours de sa carrière de commis aux écritures ministérielles ; les notes de ses supérieurs s'en font l'écho persistant. Lorsqu'il travaillait d'arrache pied, personne ne s'en plaignait ; par contre, s'il se montrait apathique, tout était scrupuleusement noté. Si bien qu'il est toujours décrit comme "peu ardent à la tâche, très mou" ; un connaisseur va même jusqu'à ajouter qu'il ne sait pas rédiger !

Malheureusement, l'aspect névrotique de Maupassant ne s'arrête pas là. Il souffrait d'une autre névrose, autrement grave que la cyclothymie par ses incidences perverses : le satyriasis, un vocable qui se passe de toute définition.

C'est le point capital de sa personnalité, un sujet scabreux qu'il est indispensable d'évoquer car il fournit la clé de son inspiration.

Le satyriasis est une des formes pathologiques de l'érotisme excessif et ce serait une grave erreur que de le classer parmi les comportements rabelaisiens gratifiés d'un côté assez enviable. C'est une maladie parce que celui qui en est atteint éprouve une souffrance qui, contrairement à ce qui se produit avec d'autres affections mentales, ne connaît ni rémission, ni guérison ; c'est là que réside le critère qui sépare le normal du pathologique.

La douleur procède de ce que les sexologues appellent le phénomène de "clivage" ; il est peu connu en dépit de sa fréquence.

Pour le décrire en des termes qui ne heurtent pas trop les convenances, j'aurai recours à Madame de Sévigné...

La Marquise avait un fils, Charles, qui, pour le moment, guerroyait en Crète. Ce vaillant et séduisant jeune homme, une fois au repos, courtisait une jolie jouvencelle parée de toutes les vertus. Hélas ! Selon l'argot du temps, elle se refusait à couronner sa flamme ; mais le beau militaire savait bien que toute place assiègée est une place prise, à condition de se montrer ingénieux et patient. En fin de quoi, la donzelle finit par succomber. Or, ne voilà-t-il pas qu'à l'instant pathétique, ainsi que le dit "maman jolie", son dada resta court à Lerida !

Ceci, c'est le premier aspect du clivage. Le second serait identique s'il ne nous offrait pas son image en miroir : au lieu d'une créature de rêve,

c'est une hétaïre de bas étage ; de sentiment, point, tout se réduit à un marchandage sordide sur le bord du trottoir ; mais alors, au déduit, quel triomphe olympien !

En un mot : là où j'aime, c'est un fiasco ; là où je suis indifférent, c'est une réussite éclatante. Maupassant a tellement éprouvé cette situation qu'il en a tiré l'argument d'un des ses contes : *Le moyen de Roger*.

Nous savons à quel point il en a souffert ; le Cahier d'Amour de Gisèle d'Estoc, qu'il faut considérer comme son testament érotique, s'en fait l'émouvant écho. Il a accumulé les échecs pitoyables chaque fois qu'il croyait réaliser l'union ineffable de deux âmes et de deux corps, échec grevé du mépris et des sarcasmes de la partenaire déçue. Bien pis, le refuge dans la multiplication des saillies ne parvient pas à calmer la soif inextinguible de bonheur sexuel puisque, là aussi, il manque l'un des éléments indispensables. Tout le monde connaît les prouesses éjaculatoires de Maupassant, elles méritent de figurer dans le Guinness Book of Records mais recouvrent la réalité décevante d'un homme qui choisit les femmes comme viande à l'étal d'un boucher et qui agrémente son menu d'un peu de poisson plus ou moins frais grâce aux naïades vaseuses de la Grenouillère.

Tout le drame sentimental de Maupassant est enserré dans ces pénibles constatations, son oeuvre en porte le reflet à chaque page.

Suscité par cet érotisme exacerbé, le contact avec Sade ne pouvait manquer d'aboutir à des conséquences explosives !

Les exégètes n'ont guère abordé, jusqu'ici, l'influence, déterminante à mes yeux, de l'abominable Marquis sur l'écrivain ; le confinement des textes de l'auteur de Justine nous en fournit la raison. Désormais, leur vulgarisation nous permettra d'approfondir des recherches dont je ne ferai ici qu'ébaucher les prolégomènes.

Il ne fait aucun doute que toute la production littéraire de Maupassant est sadique ; le pire, c'est que sa conduite l'a été tout autant, ce qui va nous ménager de tristes surprises.

Je rappelle, auparavant, que le terme de sadisme, et ce qui en découle ne doit pas être pris dans le sens restrictif habituel de satisfactions sexuelles obtenues en infligeant au partenaire des sévices de toutes sortes, les concepts de Sade vont beaucoup plus loin.

En voici l'essentiel :

Tout d'abord : "*il est licite de se procurer n'importe quel plaisir, par n'importe quel moyen sans tenir le moindre compte du tort que ceci peut causer à autrui*". Il faut y ajouter, sur le plan sexuel, un phallocratisme de nature à mettre en transes ces dames du M.L.F. ! Aux yeux de Sade, la femme n'est rien ; à un interlocuteur qui demande à Dolmancé quel sentiment il éprouve à l'égard de celles qui lui procurent du plaisir, sa réponse est nette : "absolument nul ; pourvu que je sois heureux, tout le reste m'est indifférent".

Autre principe : "l*a vie humaine n'a aucune valeur ; il faut tout mettre en oeuvre pour éviter la procréation : homosexualité, sodomie, avortement, et si l'enfant voit le jour, il est permis de le tuer sans remord, même s'il a dépassé l'âge de raison*". Les adultes ne sont pas mieux traités, le meurtre individuel ou massif peut se commettre dès l'instant où il en résulte du plaisir ; il y a même intérêt à prolonger l'agonie par des souffrances afin que ce plaisir dure plus longtemps. Dans cette optique, Sade relève au cours du chapitre *Français, encore un effort pour être de bons républicains* que la grandeur de la Rome antique a puisé sa source dans l'exaltation du meurtre : les pères tuent eux-mêmes leurs enfants et le peuple se délecte en voyant périr les gladiateurs et les chrétiens. Nul doute que les grands zigouilleurs de la Révolution ont été des admirateurs de Sade. N'oublions pas que le ci-devant Marquis a été juge au Tribunal Révolutionnaire et qu'il s'est fait rabrouer par ses collègues parce qu'il leur reprochait leur mansuétude ! En pleine Terreur ! Cela se passait à la Section des Piques, la plus cruelle de Paris !

Pour en finir avec la philosophie sadienne : le concept divin.

Il est nul. Dieu, çà n'existe pas. Et si çà existait ? Quel pitoyable individu que ce Créateur omnipotent qui n'est même pas capable de faire jeu égal avec le Diable ! Sade le met face à l'homme ; il l'interpelle : "je t'ai créé à mon image, tu n'as rien compris car, au lieu de m'imiter, tu tiens à tout prendre à contre pied. La mort, la guerre, les massacres, les épidémies, tous les maux, c'est moi qui les ai inventés ! Et tu cherches la vertu et autres niaiseries ?"

A de rares exceptions près, nous retrouvons tous ces thèmes chez Maupassant. Citer des exemples aboutirait à une énumération fastidieuse tant ils reviennent avec insistance ; je me bornerai à quelques-uns parmi les plus significatifs : *Monsieur Jocaste* où un père viole sa fille qui lui

rappelle sa mère, l'une des situations favorites de Sade ; *Les caresses*, qui sont "divines jusque dans leurs plus monstrueuses inventions" ; *Fou*, une jalousie qui débouche sur le meurtre ; *La petite Roque* et *Un Soir* retracent des scènes de viols suivis de crimes tandis qu'avec *Moiron* nous voyons un instituteur qui empoisonne successivement ses élèves.

Dans le reste de l'oeuvre, les viols, les assassinats, les parricides et les infanticides sont innombrables ; le plus souvent ces drames sont associés à des tortures épouvantables comme dans *Un bandit Corse* où les blessés sont achevés, leur yeux arrachés, avec une tuerie de quatorze gendarmes, pour faire bonne mesure. Le mépris absolu de la femme est souvent exalté ; c'est le cas de *Boule de Suif* où l'Officier Prussien, en proie à une crise de rétention spermatique aigüe, ne libère les voyageurs qu'après être arrivé à ses fins. Il s'y ajoute un contexte masochique dans la droite ligne de Sade car il n'ignorait pas qu'une fois arrivées à bon port ses victimes feraient observer à la Kommandantur que tous portaient un sauf-conduit en règle et que l'officier de Tôtes n'avait pas honoré la signature de ses supérieurs, une faute très lourdement sanctionnée par la discipline prussienne ?

Mais, là où le mépris de la femme se manifeste avec éclat, c'est dans *Bel Ami*. Il y a, tout à la fin, deux répliques ignobles ; vous vous rappelez que Duroy, qui est une hypostase de Maupassant, finit par épouser, à la Madeleine, une jeune fille juchée sur un Himalaya de sacs d'écus, elle fera sa fortune financière, et politique. Dans l'immense défilé des personnages venus le complimenter, il y a Clo, cette maîtresse à qui, trois pages auparavant, Bel Ami a annoncé sa répudiation, ponctuée d'une raclée crapuleuse ! Mais Clo n'a pas de rancune et c'est là que s'échangent les deux répliques : "A bientôt, Clo. - A bientôt, Bel Ami".

Il me faut, maintenant, aborder le chapitre le plus pénible : le côté sadique de Maupassant lui-même. Cette fois-ci, il ne s'agit plus de créatures fictives mais d'un être humain en chair et en os.

Certes, Maupassant n'a jamais été un criminel au sens propre du mot. Pourtant... Il présida aux destinées de la Société Sadique des Crépitiens qu'il avait fondée avec quelques loustics de même acabit (il faut mentionner que le Dieu Crepitus, suscité par Flaubert, est un Eole nauséabond). Les initiations à cette confrérie n'avaient rien de la dignité sépulcrale des cérémonies maçonniques et l'une d'elles se termina tragiquement après qu'une règle d'écolier eut été utilisée autrement que pour souligner des noms propres. Le Parquet s'en mêla ; après plusieurs atermoiements l'affaire fut oubliée, mais les travaux de la Société furent

définitivement suspendus. Simple accident, bien sûr, quoique la victime ait dû manifester son esprit récalcitrant devant des gants d'escrimeurs utilisés dans un but aphrodisiaque ?

Nous avons vu, plus haut, avec quelle délicatesse Maupassant choisissait ses partenaires. Si nous comparons ses prodigieuses capacités génésiques à la précarité des procédés anticonceptionnels de son temps, il est permis de lui supposer une postérité patriarcale ? Or, dans la droite ligne sadique de l'enfant considéré comme *res nullus*, jamais il ne fait allusion à une quelconque paternité. Certes, on murmure bien des noms, dont certains célèbres ; il eut , indubitablement, deux filles et un fils d'une donneuse d'eau de Châtel-Guyon, les seuls qui bénéficièrent de quelques subsides ; c'est tout.

Hélas ! Il y a pire.

En 1877, plusieurs mois après l'accident syphilitique initial, il entre dans la période secondaire de la maladie. Ses médecins l'avertissent : il présente un potentiel de contagiosité extrêmement virulent et, compte tenu des connaissances de l'époque, il n'existe aucun moyen prophylactique de nature à éviter qu'il ne contamine ses partenaires sexuelles. Il traverse une phase mélancolique de la cyclothymie et décide de se rendre à Louèche dans le Valais, une station thermale réputée pour ses effets sédatifs et les propriétés renforçatrices de ses eaux sur les traitements de la syphilis. Malgré les recommandations de continence monastique dont il est nanti, le satyriasis le tient par la queue (si j'ose dire). Et Flaubert exulte ! "J'ai vu le jeune Guy, retour de Suisse. Il a porté ses horreurs jusqu'au pied du Simplon et souillé la patrie de Guillaume Tell en cocufiant un pharmacien !"

L'important, ce n'est pas qu'un pharmacien ait été cocu. C'est de songer à l'épouse volage qui ne put résister aux charmes irrésistibles de ce bel ami de rencontre ; sans doute ne vit-elle en lui qu'un bourgeois de haute extrace, orné d'une particule et fonctionnaire au Ministère, de surcroît ? Un homme qui savait vivre, tout simplement. La pauvrette était tombée sur un vérolé de barrière qui renouvelait l'exploit de Dolmancé, le héros de *La Philosophie dans le Boudoir*, lorsqu'en toute connaissance de cause il inocule la vérole à Eugènie.

Dernière inspiration sadique de Maupassant ; elle se réfère au concept divin.

Force est de constater que l'ancien élève des pieux abbés d'Yvetot avait tout oublié pour sombrer dans un anticléricalisme caricatural. C'est le thème de sa dernière oeuvre, *L'Angélus*, que la maladie empêcha de terminer. Dans les fragments qui subsistent, il fait le procès de Dieu contre qui il dresse un réquisitoire terrible où il reprend les invectives de Sade : "Dieu ? C'est un imposteur et une canaille. Maladroit constructeur de l'Univers, il a voulu que les organes de l'amour soient les mêmes que ceux par où s'évacuent les ordures du corps et dont le seul rôle est de suffoquer les fosses nasales et de remplir les fosses d'aisances". Les autres pages respirent le même encens.

Au terme de cet exposé, je tiens à faire amende honorable.

Je récuse formellement quiconque me prêterait l'arrière-pensée (sadique ?), de m'être complu dans la destruction de l'image conventionnelle de Maupassant. J'ai seulement pensé qu'en cette année commémorative il fallait tout dire, y compris ce qui est déplaisant ; au surplus, il n'y a aucune raison de traiter notre écrivain normand autrement que les Rimbaud, Verlaine, Baudelaire, et tant d'autres, dont l'existence n'a pas toujours été édifiante. Leur gloire n'en est pas ternie pour autant, que je sache ?

Et puis, sans me prévaloir de mon titre de Docteur en Médecine, je rappellerai, malgré tout, que Maupassant était un grand malade. Nous n'avons pas le droit de juger un malade ; notre devoir est de le soigner si c'est possible, de le plaindre lorsqu'il est trop tard ; toute notre commisèration doit aller sans réserve au pauvre Guy, car il a énormément souffert.

A PROPOS D'UNE LETTRE DE LAURE DE MAUPASSANT

par le bâtonnier Max BRIERE

Des archives familiales me permettent d'apporter une modeste contribution à l'histoire littéraire. Au XIX^e^ siècle, un arrière grand-père de mon épouse, qui s'appelait Frédéric Baudry, a été en relation extrêmement amicale avec la famille de Maupassant, ainsi qu'en témoigne une lettre inédite datée du 17 mai 1876, écrite par Laure de Maupassant, la mère de l'écrivain.

Madame de Maupassant, née Lepoitevin, s'exprime, suivant ses propres termes, avec toute la force de "sa vieille amitié". "Nous qui ne sommes pas du monde, mais de vrais amis" écrit-elle et c'est bien exact.

Des amis d'enfance et de jeunesse. Que de souvenirs, notamment de vacances ! Les familles Lepoitevin et Baudry possèdent chacune une maison de campagne à La Neuville Champ d'Oisel. Laure est la soeur d'Alfred Lepoitevin, décédé en 1848, l'ami très cher de Flaubert, l'ami aussi de Frédéric.

Les familles Lepoitevin et Baudry sont intimement liées : une même appartenance à la bourgeoisie rouennaise relativement fortunée (le père de Laure est filateur, et celui de Frédéric imprimeur, propriétaire du *Journal de Rouen*) ; une éducation un peu identique, passionnée de littérature, dénuée de teinte religieuse.

Sans doute, les circonstances de la vie vont-elles séparer Laure et Frédéric, presque contemporains, la première née en 1821, le second en 1818.

Le 9 novembre 1846, Laure épouse Gustave de Maupassant dont elle eut deux fils : Guy né le 5 août 1850, Hervé né en 1856. Le mariage d'amour ne fit point un ménage heureux. Gustave de Maupassant, séducteur impénitent se laissa entraîner d'aventure en aventure ; ce qui

provoqua des dissentiments entre les époux. Une séparation amiable mit fin à cette pénible situation. Madame de Maupassant, qui avait la garde des deux enfants, se retira à Etretat dans la propriété des "Verguies". C'est d'Etretat qu'est écrite la lettre du 17 mai 1876.

Quant à Frédéric Baudry, sorti de l'Ecole Normale Supérieure, il est le type de l'érudit qui, à partir de 1848, fera toute sa carrière à Paris. En 1876, il est bibliothécaire à l'Arsenal, spécialiste des études linguistiques et historiques. Sainte-Beuve lui a consacré une chronique élogieuse dans ses "Nouveaux Lundis".

Il est l'ami de Renan, de Taine, de Michelet, de Littré, de Flaubert, son ancien condisciple au Collège royal de Rouen. En 1845 il a épousé Lucile Senard, dont il eut trois filles.

La vie a pu séparer Laure de Maupassant et Frédéric Baudry. Ils n'en continuent pas moins à s'associer aux événements de leurs familles réciproques. Madame de Maupassant rappelle qu'elle a assisté peu de temps auparavant au mariage de la seconde fille de Frédéric Baudry. "Je m'étais hâtée d'aller me joindre à vos amis, écrit-elle et offrir mes voeux à la jeune mariée si touchante et si sympathique".

C'est encore un événement familial qui motive la lettre : le décès de l'épouse de Frédéric Baudry survenu en avril 1876. Madame de Maupassant, qui n'a pu assister aux obsèques adresse ses condoléances en s'excusant d'être restée tant de jours sans avoir donné une marque de souvenir. Ce retard, qui lui est "bien pénible" est toutefois imputable à une raison majeure : son mauvais état de santé. "C'est une malade qui vous écrit" et qui a dû attendre "que son mal lui laisse un peu de répit". "Vous écrire était au-dessus de mes forces". A peine Madame de Maupassant "peut-elle rester debout pendant les heures les plus chaudes de la journée. J'ai eu les bronches malades, le larynx pris et beaucoup de fièvre. Ma pauvre tête est encore bien lourde et bien fatiguée." Cette lettre est profondément émouvante, elle est un témoignage de la dégradation physique de Madame de Maupassant dont l'état s'aggravera encore dans les années à venir, ainsi qu'en témoigne une lettre écrite le 7 octobre 1878 par Frédéric Baudry à Flaubert : "Pagnerre m'écrit d'Etretat que vous êtes attendu chez Madame de Maupassant et qu'elle est en bien triste état, il dit même perdue, la moelle épinière étant attaquée".

L'amitié se manifeste aussi dans la lettre du 17 mai 1876 sous forme d'invitation. Laure de Maupassant espère que Frédéric Baudry pourra, avec sa dernière fille, faire un séjour à Etretat pendant l'été. Ce ne serait

d'ailleurs pas le premier ; un an auparavant, en juillet 1875, on trouve déjà la famille Baudry à Etretat.

Bien entendu, Laure donne des nouvelles de ses fils, Guy et Hervé dont elle espère qu'ils auront de bonnes vacances vers la fin de l'été. A l'époque, Guy était encore rédacteur au ministère de la Marine.

La lettre nous procure, enfin, un aperçu de la vie à Etretat, avec la famille de Maupassant. "On vit ici comme on veut. Il est facile de s'isoler de la foule et de ne demander qu'à la nature, toujours si belle et si consolante, le courage dont on a besoin." Du courage, elle en a bien besoin la pauvre femme qui a été "écrasée, broyée, et martyrisée sans répit depuis son mariage."

Si je ne possède pas de correspondance entre Guy de Maupassant et Frédéric Baudry, du moins savons-nous que, sur la demande de Flaubert, le premier a été amené à diverses interventions dans des affaires où le second était impliqué.

En 1879, appuyé par Tourgueniev, Flaubert était candidat au poste de Conservateur de la bibliothèque Mazarine. Par malchance, il y a déjà un autre candidat : son vieil ami Frédéric Baudry, qui était alors bibliothécaire à l'Arsenal et qui bénéficie d'appuis politiques. Le ministère se prononce en faveur de Baudry. La presse s'en mêle et un article du *Figaro* remet de l'huile sur le feu.

Flaubert, meurtri, verse ce qu'il appelle "des larmes rouges" et a alors l'idée de s'adresser à Guy de Maupassant dont il connaît les relations qui l'unissent à Baudry. "Vous seriez bien gentil d'aller faire une visite à cet excellent Monsieur Baudry, lequel, entre nous, bien entendu, s'est conduit avec moi comme un jean foutre. Vous ferez "le simple" et ne devez connaître tout cela que par l'article du *Figaro*. Tâchez de savoir ce que le bonhomme a dans le ventre ; il a voulu me mettre dedans. C'est comique. A Normand, Normand et demi".

Guy de Maupassant a effectué la démarche auprès de Baudry avec lequel il eut un long entretien, dont il rend compte à Flaubert dans une lettre du 26 février 1879. Baudry s'est montré fort affligé de voir Flaubert essayer de lui enlever une place qu'il poursuit depuis 20 ans et qui est le couronnement de sa carrière. En fait, une solution satisfaisante a été donnée à cette affaire. Frédéric Baudry a été nommé Conservateur à la Mazarine, poste correspondant à ses compétences, mais il a été créé pour

Flaubert une place de Conservateur honoraire dotée d'une pension qu'il a acceptée comme un hommage rendu par le Gouvernement.

Une autre fois, encore en 1880, Flaubert a mis à contribution Guy de Maupassant pour contrer Frédéric Baudry auquel il avait soumis un problème de botanique. Baudry ne fournit pas la réponse, mais donne à Flaubert, des conseils sur l'art d'écrire :

"Pourquoi vous engagez-vous dans la botanique que vous ne savez pas ?" Baudry qui est dans un état d'exaspération impossible à décrire, demande à Maupassant de lui dénicher un botaniste capable de résoudre le problème. "Je t'assure que je donnerais 500 frs pour que ton Naturaliste me contentât afin de pouvoir embêter cet excellent Monsieur Baudry".

Quelque temps après, Flaubert "triomphe". Par l'intermédiaire de Maupassant (voir lettre de fin avril 1880) il obtient son renseignement d'un professeur du Muséum. "J'avais raison, enfoncé Monsieur Baudry. Ça, c'est un succès" écrit-il à sa mère le 2 mai 1880.

Si en quelque sorte, Maupassant s'est fait alors l'allié de Flaubert, ces incidents ne sauraient ternir l'image d'une amitié profonde entre la famille de Maupassant et Frédéric Baudry.

Dans une chronique, Guy de Maupassant a livré ses souvenirs d'un dimanche après-midi de juillet 1879, passé dans l'appartement de Flaubert, rue du Faubourg Saint-Honoré à Paris, en compagnie de Tourgueniev, de Zola, d'Edmond de Goncourt, d'Alphonse Daudet, de Catulle Mendès, de Huysmans et de quelques autres. "Voici, écrit-il notamment, le vieux camarade de Flaubert, Frédéric Baudry, membre de l'Institut, Administrateur de la bibliothèque Mazarine, saturé d'idiomes barbares et de grammaire comparée, gonflé d'érudition, parlant du verbe comme un personnage historique et spirituel toujours".

Le souvenir d'un tel personnage méritait bien d'être rappelé dans ce lieu de mémoire.

Communication donnée le samedi 19 juin 1993 au Château de Miromesnil, lieu de naissance de Guy de Maupassant, au cours de la sortie organisée par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, à laquelle participaient également les membres de l'Académie de Caen. Les deux Académies normandes ont été reçues par Madame Christine de Vogüe, épouse de Monsieur Pierre Bazin, l'un et l'autre membre correspondant de l'Académie.

ETRE AMATEUR D'ART
AU TEMPS DE MAUPASSANT

L'EXEMPLE D'ERNEST HOSCHEDE

par M. Philippe PIGUET

(Séance publique du 30 octobre 1993)

Des rapports de l'art et de Guy de Maupassant, l'histoire est abondante. Sa vie, ses oeuvres en témoignent qui y font allusion, dans le flux d'un roman, dans le cours d'une nouvelle, dans les lacis de ses relations. A l'école conjuguée de la Normandie et de Flaubert, à celle davantage mondaine de la vie parisienne, les occasions ont été nombreuses qui ont conduit Maupassant à s'intéresser aux choses de l'art. Comment en aurait-il été autrement dans une époque qui en était elle-même friande et à laquelle il adhérait pleinement ?

Si Guy de Maupassant n'avait pas encore treize ans lorsqu'éclata le scandale du *Déjeuner sur l'herbe* au Salon des Refusés, il en avait en revanche vingt-quatre lorsqu'advint celui des Impressionnistes. Maupassant était alors à Paris et l'on peut facilement imaginer - sans qu'on en ait aucune preuve formelle - qu'il n'a pas manqué de se rendre au 35 du boulevard des Capucines, dans l'atelier que le photographe Nadar avait mis à la disposition de ces derniers.

Si les années 70 sont pour l'écrivain celles d'un emploi au ministère de la Marine et des Colonies puis au ministère de l'Instruction publique, elles sont surtout celles de ses premiers pas dans le monde des arts et des

lettres. Maupassant partage en effet ses heures de liberté entre d'effrénées parties de canotage du côté d'Argenteuil - c'est l'époque où y réside Monet - et le dur apprentissage littéraire mené sous la direction de Flaubert chez qui, en 1874, il rencontre Edmond de Goncourt. Très vite, il intègre la communauté artistique et intellectuelle. Dans l'atelier du peintre Maurice Leloir, en avril 1875, est donnée la première représentation de la pièce qu'il écrit en collaboration avec Robert Pinchon, *A la feuille de rose, maison turque*. La littérature, la peinture, la photographie, les beaux-arts, l'époque est encline aux échanges. Le soir, Place Pigalle, le café de la Nouvelle Athènes a remplacé dans les habitudes le café Guerbois passé de mode. L'atmosphère est à l'optimisme. Zola ne cesse d'affirmer que "Paris renaît. C'est notre règne qui arrive", écrit-il à Renoir. Nous, c'est-à-dire les écrivains et les peintres de la vraie vie, les naturalistes, les admirateurs de Manet, de Courbet. Pour Maupassant, c'est l'époque des rencontres : non seulement Zola mais Paul Alexis, Henry Céard, Léon Hennique, Octave Mirbeau, Joris-Karl Huysmans.

Les années 70, Maupassant les consacre ainsi à se forger, entre autres, toute une culture artistique tant en termes d'histoire de l'art que d'une actualité immédiate dont témoignent dès qu'il prendra la plume ses Chroniques, ses Contes et ses Nouvelles. Il poussera même l'exercice de l'écriture du côté de la critique en s'essayant au genre du "salon" inventé par Diderot.

Des rapports de l'art et de Guy de Maupassant, l'histoire nous apprend encore qu'à plusieurs reprises notre auteur semble avoir été conduit à s'occuper plus ou moins de courtage d'oeuvres d'art. Maupassant démarcheur en oeuvre d'art : l'écrivain ne renie pas cet aspect vénal de l'art. Tableaux et bibelots sont des éléments du jeu social : paraître et capitaliser. Louis Forestier, l'un de ses plus précis exégètes, relève à ce propos que, dans une lettre à Tourguenieff, datée d'avant 1883, Maupassant indique à l'écrivain les moyens les plus propres à négocier sur le marché une toile dont un grand-duc russe souhaite se défaire. Dans une autre, datée de 1885, adressée à Goncourt, il ne recule pas devant le rôle d'intermédiaire pour aider une de ses amies à se défaire d'un tableau de Boucher.

Parce qu'il connaît les circuits, les habitudes et le fonctionnement du milieu de l'art, Maupassant s'octroie le droit de dispenser des conseils, de donner des avis.

L'histoire de l'ascension sociale de ce journaliste sans talent, Georges Duroy, qu'il raconte dans *Bel-Ami*, est l'occasion pour l'écrivain de brosser un large tableau, haut en couleurs, de la société parisienne. Le soin qu'il y prend à situer certaines séquences dans le monde de l'art dit assez tout l'intérêt qu'il porte à celui-ci. Pour composer le chapitre VI de la première partie, par exemple, celui au cours duquel le fameux Walter fait visiter sa galerie de tableaux à Duroy, Maupassant s'est intéressé de près à un certain nombre d'artistes et d'oeuvres à la fois : Bastien-Lepage, Jean-Paul Laurens, Gervex, etc. L'auteur à scandale du fameux tableau de *Rolla* (1878) est l'un des artistes les plus proches de l'écrivain. Et, cette année 1885 de la publication de *Bel-Ami*, c'est en sa compagnie et celle d'un autre peintre, Georges Legrand, que Maupassant fait le voyage en Italie, à Venise notamment.

Ce que nous apprend encore *Bel-Ami*, c'est comment Maupassant paraît sensible aux spéculations sur la peinture. Walter y table en effet sur la misère des peintres pour enrichir ses collections : "C'est l'instant d'acheter des tableaux. Les peintres crèvent de faim. Ils n'ont pas le sou, pas le sou..." s'écrie-t-il comme s'il s'agissait d'indiquer à ses contemporains que le moment était propice aux affaires. On sait en effet quel affairiste il fut.

Des rapports de l'art et de Guy de Maupassant, enfin, l'histoire comporte un chapitre essentiel, celui où on le retrouve, en 1886, parmi la horde de critiques qui passent au crible le Salon. Non seulement cette manifestation est par excellence le lieu officiel de reconnaissance des artistes mais elle constitue pour les écrivains comme une sorte de galop d'essai, un terrain critique propice à aiguiser leur sens de l'observation. Baudelaire et Zola s'y sont révélés en d'autres temps d'excellents chroniqueurs ; Huysmans et Fénéon ont pris la relève. Guy de Maupassant ne pouvait s'en dispenser. Rivalité oblige ? S'il ose - comme il le dit - "s'exprimer pour une fois en argot de critique d'art", ce n'est pas tant pour lui l'occasion de s'intéresser à l'art proprement dit que de réfléchir à des questions plus générales qui rejoignent ses préoccupations littéraires. Pour tout dire, c'est le problème des rapports de l'art et de la société que posent ses chroniques. Les cinq articles que Maupassant consacre au Salon parurent de la fin avril à la mi-mai dans le *XIXe siècle*, un quotidien en mal de patron, jadis propriété d'Edmond About, dans lequel on mangeait volontiers du curé et défendait une politique républicaine et conservatrice.

A l'analyse, il faut bien avouer que la publication de ces articles ne constitue en aucune façon un événement et qu'ils ne figurent à l'oeuvre littéraire de Guy de Maupassant que comme un exercice très secondaire. Brillant parfois, il est vrai, comme savait l'être l'auteur du recueil l'*Inutile Beauté*, publié chez Havard en 1890, mais, pour lui, le Salon est affaire d'analyste et d'observateur d'un milieu autant et plus que de critique d'art. Dès son premier papier, il avait averti d'ailleurs ses lecteurs qu'il regarderait ses "voisins autant que les murailles" et ses articles sont plus remplis de clins d'yeux, d'allusions contemporaines, de plaisanteries, d'observations ou d'attaques que de jugement critique ou de description d'oeuvres.

Ceci dit, Maupassant manifeste quelques goûts révélateurs. Il marque une prédilection pour les paysagistes au premier rang desquels il place Harpignies, puis Guillemet et, par amitié, Le Poittevin, un de ses chers cousins dont il s'occupera peu après de faire acheter l'oeuvre par l'Etat. S'il a le sens des affaires, Maupassant a aussi le sens de la famille ! Qu'il vante les charmes érotiques peints par Gervex ne surprendra pas : c'est un ami. Mais la *Baigneuse* de Jean-Jacques Henner l'horripile. Il préfère, et de loin, toute la puissance suggestive des figures féminines de Roll quand bien même elle est grandement discutée par la plupart de ses confrères. Pas plus qu'il ne cache son enthousiasme pour Rochegrosse, pas plus il ne peut taire sa hargne contre Bouguereau et ses préparations "à la crème rose". Maupassant n'a ni le goût des antiquailleries mythologiques ou religieuses, ni celui des natures mortes - "imagination inépuisable dans la découverte des ustensiles de ménage", comme il le note !

S'il ne s'agit pas de s'attarder ici sur la manière de Maupassant de traiter des choses de l'art, il est question en revanche d'en souligner l'usage qu'il en a fait. Force est de constater qu'en matière artistique, Maupassant n'est pas passé à l'histoire à l'instar d'un Zola, d'un Mirbeau ou d'un Huysmans. Il n'a associé son nom ni à aucun mouvement, ni à aucun artiste. Il ne s'est pas posé en défenseur ni du réalisme, ni de l'impressionnisme, ni du symbolisme. Il n'a pas cherché à avoir son Manet, son Monet ou son Moreau. Autre était sa démarche. Comme le dit encore très justement Forestier : "C'est la situation de l'homme et non celle de l'art qui l'intéresse".

Etre amateur d'art, c'est précisément l'inverse. Sinon s'intéresser tant à l'un qu'à l'autre, voire à l'un en l'autre, l'homme et l'art appréhendés dans la même entité. Non qu'il s'agisse de blâmer Maupassant et de lui

refuser cette qualité-là mais il est vrai qu'il y a un abîme entre sa façon de se servir de l'art et celle de le servir. Une chose est de le vivre, une autre de s'engager à ses côtés. Pour avoir été de ceux qui ont choisi cette seconde voie, pour avoir été de ceux qui ont cru en l'impressionnisme alors qu'il était l'objet de tous les quolibets et de toutes les injures, pour avoir été amateur d'art au temps de Maupassant, un grand, un véritable amateur, Ernest Hoschedé trouve ici tout naturellement sa place.

Mais avant même d'aller à sa rencontre, je voudrais tout d'abord rendre ici un double hommage : à Madame Hélène Adhémar d'une part, à Monsieur Daniel Wildenstein de l'autre. Dans le contexte savant de leurs travaux, ils ont tous deux grandement oeuvré à la mise en valeur de l'image de marque d'Ernest Hoschedé en faisant voir quel rôle déterminant il avait joué auprès des Impressionnistes en général, de Monet en particulier : celle-ci à l'occasion des expositions au Grand Palais du *Centenaire de l'Impressionnisme*, en 1974, et de l'*Hommage à Claude Monet*, en 1980 ; celui-ci dans l'impressionnante monographie en cinq volumes qu'il a consacrée à Claude Monet, publiée entre 1975 et 1991 à la Bibliothèque des Arts.

N'aurait-il été que le premier acquéreur du célèbre tableau de Claude Monet, *Impression, Soleil levant*, Ernest Hoschedé eût à ce titre seul mérité de l'histoire pour avoir désigné du regard ce qui allait advenir de la peinture. Dès 1875, le marchand Paul Durand-Ruel reconnaissait d'ailleurs en lui "l'un des premiers à avoir confiance dans les artistes de la Nouvelle Ecole". Il aurait pu même préciser : "l'un des tout premiers" car Hoschedé les encouragea très tôt, les aida souvent, les hébergea parfois et les oeuvres qu'il en acquit ne le furent jamais sans autre intention que d'affirmer sa foi dans la modernité qu'elles illustraient. Nous l'avons rappelé, les Impressionnistes n'étaient alors qu'un tout petit groupe d'artistes ; ils étaient la risée de tout le monde et leurs toiles ne faisaient encore l'objet d'aucune spéculation.

Rien ne prédestinait vraiment Ernest Hoschedé à devenir l'amateur d'art éclairé qu'il fut. Né à Paris en 1837, il était le fils d'un gros bourgeois commerçant, associé-gérant d'une importante maison de vente de tissus de luxe, de châles et de dentelles, la Maison Cheuvreux-Aubertot, fondée en 1736, située boulevard Poissonnière. Aucun atavisme particulier ne peut expliquer la passion que peu à peu Ernest Hoschedé va se découvrir pour l'art. Si l'amitié affectueuse que lui porte l'un des associés de son père, François-Nicolas Herbet, un petit amateur d'art modeste et sans aventure, n'y est toutefois pas étrangère, elle ne

suffit pas seule à la justifier. En fait, il s'agit chez lui d'une disposition innée que corroborent tout au long de sa vie une certaine qualité d'être, un vrai raffinement, un goût prononcé pour le faste. Il y a dans le personnage lui-même d'Hoschedé quelque chose d'un plaisir sensuel et esthétique qui tient à une tradition dandy telle que Baudelaire l'a illustrée et que Huysmans a entretenue. Est-ce cela qui a séduit Alice Raingo, la fille d'un important commerçant en fonderie de bronze qui avait obtenu le label impérial ? Sans aucun doute mais pas seulement. Ses petits agendas intimes qui nous sont parvenus nous permettent de l'affirmer : ce fut un vrai coup de foudre, pleinement partagé, qui réussit à faire face à toutes les retenues de leur entourage. En 1863, Ernest épouse Alice - il a vingt-cinq ans et demi, elle n'en a que dix-neuf ; s'ouvre alors une période de quinze ans toute entière de bonheur familial et de réussite sociale jusqu'au moment dramatique de l'irrémédiable d'une faillite qui remit tout en question.

Dès lors qu'il entra dans l'entreprise familiale, Ernest Hoschedé s'avéra être un homme d'affaires averti. Les moyens dont il disposa suite à l'héritage de son père et au bon train de son commerce lui permirent rapidement de s'imposer comme l'une des toutes premières maisons de Paris. Sa participation à l'Exposition Universelle de 1867 témoigne de cette réussite. Hoschedé en sait l'enjeu, il lui faut donc faire à la mesure de ses ambitions. Il choisit d'exposer non à l'intérieur du pavillon central mais de s'en faire construire un à l'extérieur dans cette partie du parc appelé le Quart français, près du Théâtre International et des cascades. Pour cela, Hoschedé et son associé Blémont font appel aux services d'un jeune architecte en vogue Paul Sédille. Le premier des actes d'Hoschedé en tant qu'amateur d'art aura donc été architectural. Un acte d'autant plus signifiant que le pavillon construit par Sédille, "blanche et délicate construction, coiffée d'un toit pittoresque, conçue dans le style de la Renaissance", comme on l'a noté, était voué à disparaître. Un acte gratuit, serait-on tenté de dire, ne serait-ce évidemment tout le prestige - donc tout le bénéfice - qu'Hoschedé en attendait et qui ne manqua d'ailleurs pas. Non seulement le petit kiosque de Sédille séduit, emportant l'adhésion de toute la presse - il a la grâce et la légèreté de ces monuments de fête et de plaisir qui excitent l'idée de beauté - mais tout ce qu'on y trouve à l'intérieur est du même acabit. Objet de nombreuses reproductions gravées dans les gazettes du moment, il entraîne plus d'une plume au lyrisme : "Ce gracieux monument, note Prosper Poitevin dans *L'Exposition Universelle de 1867 illustrée*, que baigne à toute heure une douce lumière tamisée par les arbres d'alentour, mérite, entre tous, par

son heureuse disposition, sa distribution gracieuse et sa décoration riche et coquette, d'être visité dans ses moindres détails par ceux qui désirent emporter un souvenir de toutes les merveilles du Champ de Mars". Et l'auteur d'énumérer ce qui est offert à la vente : "châles des Indes, dentelles de Belgique, de Bayeux et de Caen, riches points d'Alençon, corbeilles, trousseaux, layettes, tout ce que recherche le luxe, l'élégance et le bon goût est là, non pas entassé, mais exposé avec un art qui est un des secrets des grandes maisons de Paris". Il ne s'agit pas encore de parler de tableaux, c'est certain, ni d'accrochage, mais d'ores et déjà Ernest Hoschedé réunit là toutes les qualités de l'amateur : il sait regarder, il sait choisir, il sait montrer. Sans ostentation. Dans son ouvrage *Les Merveilles de l'Exposition Universelle de 1867*, Jules Mesnard, qui n'y consacre pas moins de cinq pages, ne se contente pas seulement de vanter l'extrême qualité des produits présentés, il loue cette maison de n'avoir pas cédé à la tentation de l'excentrique ni de l'extravagance : "Tout cela plaît à tous, tout cela est à la portée de tous ; et c'est là le principal mérite des produits de MM. Hoschedé et Blémont : ils ont saisi le côté utile à concilier l'élégance et la raison ; ils ont inventé le luxe économe".

Pour eux, le bilan de l'Exposition Universelle est plus que positif - ils ont gagné sur tous les plans, en respectabilité, en réputation comme en trésorerie. Ernest Hoschedé n'est pas peu fier ; démonstration est faite, si nécessaire, aux yeux de sa belle-famille de son sérieux et de ses compétences. Alice peut se flatter de ne pas s'être trompé en l'épousant. En 1868, alors qu'elle donne naissance à une troisième fille, sa mère décède. Les Hoschedé partagent alors leur vie entre leur appartement parisien du boulevard Haussmann et le Château de Rottembourg à Montgeron, au sud de Paris près de Villeneuve Saint-Georges, où demeure le père d'Alice. Quand en 1870, après le décès de celui-ci, elle hérite du château, l'installation s'y fait quasi définitive d'autant que la famille s'est encore agrandie d'un garçon.

Montgeron, en fait, c'est une double histoire : celle de l'engagement politique d'Ernest Hoschedé, celle de la constitution de sa collection. Dès leur installation à Montgeron, les Hoschedé chercheront à attirer le milieu de l'art. Une carte d'invitation, en date du 25 avril 1870, gravée conjointement par Schenk et Bracquemond en témoigne. Elle est une invitation "à éviter la poussière du jour / de l'ouverture du Salon / en venant passer la journée / O plein air ! / prendre le train de 9h. du matin. Gare de Lyon". Un train que Hoschedé commandite tout spécialement pour l'occasion et qui débarque ses hôtes au bas de la propriété. "O plein

air !" est-il noté : c'est un véritable manifeste pictural. Hoschedé ne lésine pas, il loue les services des chemins de fer. D'emblée, il met la barre très haut. C'est dire ses ambitions : il veut devenir un grand amateur. L'été survient. L'empire s'écroule. La guerre éclate. Il lui faudra encore attendre.

La Guerre de 1870 est l'occcasion pour Hoschedé de se révéler un partisan convaincu de la cause républicaine. D'esprit libéral, persuadé de la nécessité démocratique, il ne va pas se contenter d'une adhésion de principe mais vouloir entrer de plain-pied dans l'action. D'une part, il rejoint les rangs de la Garde Nationale pendant le siège de Paris tel qu'en témoigne le portrait en pied et uniforme, la main gauche sur la poignée de son sabre, que grave de lui Félix Bracquemond en 1871 - portrait qui figure vraisemblablement dans le cadre d'eaux-fortes qu'expose cet artiste en 1874 chez Nadar sous le numéro 24 et qui rassemble parmi d'autres ceux de Charles Meryon, de Théophile Gautier et de Baudelaire. C'est vraisemblablement au sein de la Garde Nationale qu'il fait connaissance aussi du peintre Henri Regnault, mort sur le front à Buzenval et dont Hoschedé possède un dessin au titre ironique de *La Victoire*, publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* en 1871. D'autre part - et c'est la part la plus importante - il devient l'un des élus locaux du nouveau régime, assumant avec enthousiasme et assiduité les tâches qui lui incombent.

Dès la mi-septembre 1870, la commune de Montgeron est occupée par l'envahisseur prussien. Elle le restera jusque vers la mi-juin 1871. "Tout est à sac, pauvre pays !" s'exclame Louis Delaporte dans son journal à la date du 19 septembre à 3 heures du matin. Un mois plus tard, le blocus est total - et Delaporte de poursuivre : "La misère est partout. Le pain manque absolument. Toutes les familles riches qui fournissaient de l'ouvrage sont parties, laissant leurs maisons à la merci des soldats. Dans ces maisons, tout a été pris, bestiaux et provisions de toute nature. Si la guerre continue, les habitants de Montgeron n'auront plus rien à manger et il ne sera pas possible de faire les semences."

Un conseil municipal bis s'est organisé à Paris dès le début des hostilités pour pourvoir à tous ses besoins. Il se compose de dix personnes et prend le titre d'Administration Provisoire ; l'adresse de son siège est 35 rue Poissonnière. C'est celle-là même de la maison de négoce d'Ernest Hoschedé qui a mis un local à sa disposition. Dans un document officiel en date du 13 octobre, le ministre de l'Intérieur par intérim, Jules Favre, entérine la situation qui se prolongera jusqu'en février 1871. Hoschedé fait partie du Conseil municipal provisoire. Elu au lendemain

de la guerre, il est installé dans ses fonctions le 14 mai, réélu en novembre 1874, désigné comme membre du Conseil d'Arrondissement par ses pairs. Puis, suite à sa faillite, il est contraint et forcé de démissionner de tous ses mandats le 8 septembre 1877.

Dans l'exercice de ses fonctions, Ernest Hoschedé montre une grande assiduité. L'amateur d'art qu'il est y trouve parfois son compte. C'est en son château en mai 1871 qu'est organisée l'exposition de restitution de tous les objets d'art qui, par suite de l'occupation allemande, s'étaient trouvés déplacés. Sensible aux traditions locales, il s'implique dans les manifestations festives. Sa contribution en 1872 à la fondation de la Société de Tir de Montgeron trouve, quatre ans plus tard, une magistrale illustration dans l'un des panneaux - *La chasse* - qu'il commande à Monet pour la rotonde de son château. Au cours de la séance du 16 octobre de cette même année, Hoschedé propose la mise en place d'un buste allégorique de la République à la Mairie. Une façon de marier l'art et le politique. Enfin, le 19 septembre 1876, il est nommé membre du Jury d'admission et membre du Comité Départemental de Seine-et-Oise pour l'Exposition (Universelle) de 1878. Les difficultés qui seront les siennes à partir de 1877 lui interdiront hélas ! toute forme de participation. Reste qu'Ernest Hoschedé se sera montré un élu disponible, entreprenant et généreux. Autant de qualités qui le caractérise quand on s'intéresse à son action proprement artistique.

Comme le note Tabarant dans sa monographie sur Manet, tous s'accordent à le dire : "Ernest Hoschedé peut être tenu pour l'une des plus curieuses et des plus sympathiques figures du Paris qui brilla entre 1873 et 1885". Nous sommes là au coeur même de cette période malpassienne dont nous avons dit comment elle avait été vécue par l'auteur de *Bel-Ami*. Avec Ernest Hoschedé, il ne s'agit pas simplement d'une curiosité - quoiqu'il faille entendre le mot de Tabarant dans la meilleure de ses acceptions - mais comme le dit encore cet auteur d'une vraie *sympathie*. C'est-à-dire de quelque chose que l'on partage au plus fort de soi-même et qui renvoie - est-il besoin de le rappeler ? - au mot-clé de *passion*. De la passion, Hoschedé en débordait. Elle l'emporta même jusqu'à le défaire et mettre à bas ce qu'il construisit : famille, biens, profession. Mais quand la passion vous tient, elle vous tient au corps ; elle gouverne chacun des actes de votre quotidien. C'est du moins ce qu'il en advint pour Hoschedé dès lors qu'il se découvrit ce goût pour l'art et aspira à se constituer une collection.

La connaissance que nous avons de celle-ci procède de différentes sources. D'une part, les trois ventes publiques de 1874, de 1875 et de 1878 - la dernière étant judiciaire - qui se sont tenues en l'Hôtel Drouot à Paris et dont la documentation a toujours accompagné celle de l'Impressionnisme. De l'autre, toutes les relations qui ont été faites pour mémoire ici et là dans les écrits, les correspondances, les journaux, les catalogues et autres documents d'époque traitant du quotidien et de l'actualité artistique. La somme de renseignements qui ont été ainsi mis à jour nous permet d'apprécier aujourd'hui non seulement l'importance de ce que fut la collection d'Ernest Hoschedé mais encore le rôle prospectif qu'il joua dans un milieu de l'art qui reprend pied après la guerre et où "les tableaux sont devenus des valeurs de circulation, comme les effets de commerce" selon les mots de l'historien Pierre Véron.

Mais à la différence de beaucoup de ses semblables, Hoschedé n'est pas un "amateur-marchand", comme on disait à l'époque. Il n'achète pas par spéculation, mais pour son seul plaisir esthétique. De plus, il n'achète pas bon marché. Enfin, il faut bien le dire, il ne s'est guère trompé : il suffit de voir où se trouvent aujourd'hui les oeuvres qu'il avait acquises - dans les plus grandes collections et dans les plus grands musées du monde : Orsay, le Metropolitan de New York, le Musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg, la National Gallery de Londres, Montréal, Oslo, Prague, ...

Dans ses premiers achats, cependant, Ernest Hoschedé ne montre pas un goût particulièrement novateur. Il en est ainsi de la formation de tout collectionneur, qu'elle passe par plusieurs étapes avant que celui-ci ne porte son dévolu sur un domaine précis. Quoiqu'elle n'ait pas manqué d'engendrer de nouvelles propositions plastiques, l'époque préfère se replier dans le confort bourgeois de la scène de genre. C'est elle qui gouverne encore la plupart des artistes et qui domine le public. Non seulement le public mais les institutions. L'Ecole de Barbizon n'est pas encore digérée. Comment pourrait-il en être autrement de la nouvelle école ?

L'une des toutes premières oeuvres qu'Hoschedé acquiert en 1870 est un tableau d'Eugène Boudin daté de 1868. Un signe, pourrait-on dire, quand on sait l'influence de l'oeuvre de cet artiste mais qui ne l'empêche toutefois pas de s'intéresser à toute une cohorte de petits maîtres conventionnels comme Lépine - il n'en possède pas moins de six - Forêt, de Nittis, Michel, Charles Jacques et autres Mouziès, Sauzay et Vayson aujourd'hui oubliés. Auteurs de natures mortes, de paysages et de scènes

de la vie quotidienne, ils dessinent le parcours obligé de tout amateur d'art débutant. De bons artistes, certes, mais dont les oeuvres manquent d'ampleur et, pour tout dire, de projet. Ernest Hoschedé le sait bien qui ne se prive d'ailleurs pas quand il le peut et que l'occasion s'en trouve d'acquérir des noms plus prestigieux, sinon plus "modernes" : trois autres Boudin, deux Corot, un Chintreuil, un Diaz, un Jongkind, un Doré. Enfin, rien de moins ! suite à la séquestre des biens de Courbet le 19 juin 1873, il se porte acquéreur d'un magnifique ensemble d'oeuvres de ce maître dont une *Roche d'Ornans*, actuellement conservée à Des Moines aux Etats-Unis, et une *Marine*, au Museum of Art de Philadelphie. Très rapidement, le goût d'Hoschedé évolue vers des oeuvres davantage lumineuses, dans la veine de ce que recherchent les plus jeunes et les plus audacieux. L'année 1873 est pour lui l'occasion d'aller à leur rencontre. Il est de leur génération, ils parlent le même langage, ils ont les mêmes envies d'aller de l'avant : le contact est facile. Monet, Pissarro, Sisley, Berthe Morisot sont les premiers dont il achète des toiles. C'est l'époque d'Argenteuil, des dimanches au bord de la Seine, des régates, de la Machine de Marly, bref d'une vie de loisirs d'autant plus appréciée que le souvenir de la guerre est encore frais. Hoschedé est enthousiaste ; il ne compte pas à la dépense. Ce qui compte, c'est d'aider les artistes. Il achète trois Monet dont *La Seine à Argenteuil*, six Pissarro et trois Sisley.

Fin 1873, Ernest Hoschedé décide d'organiser une vente de quelques-uns de ses tableaux. Une telle attitude ne doit pas surprendre, elle est le fait commun des vrais amateurs qui font "tourner" ainsi leur collection afin de la dynamiser et d'affiner peu à peu leurs choix. Tel est le cas d'Hoschedé. Aucune intention de spéculation ne l'anime. Outre un Courbet, quatre Boudin, deux Corot et un Gustave Doré, les tableaux qu'il met en vente n'en sont l'objet d'aucune, soit parce qu'ils sont signés de petits maîtres, soit parce qu'ils sont encore trop modernes pour l'époque. Tel est le cas des Monet, Pissarro et Sisley.

La vente a lieu en l'Hôtel Drouot, le 13 janvier 1874, dans le plus strict anonymat : *Collection *** Tableaux Modernes*. Le commissaire-priseur en est Me Charles Pillet, l'expert, M. Durand-Ruel. Soucieux tout à la fois d'asseoir sa réputation et de rendre service aux artistes dont il veut défendre la cause à travers cette vente, Ernest Hoschedé se paie le luxe d'un catalogue. On y dénombre 84 numéros. Une préface en forme d'*Avertissement* est commandée à Ernest Chesneau. Ecrivain, critique d'art, il est une plume réputée pour ses partis pris modernistes. Dans son texte, celui-ci attire l'attention des lecteurs qu'"à côté de noms

définitivement et très-haut classés dans l'art contemporain, (...) on y verra des oeuvres d'artistes très jeunes affronter pour la première fois l'épreuve des enchères publiques. Ces artistes font partie d'un groupe très discuté dans ses tendances à l'extrême simplicité et pour la sincérité absolue de ses interprétations naturalistes. Mais on ne discute avec passion que les manifestations d'art empreintes d'une forte saveur individuelle".

Le jour de la vente, curieux et professionnels sont tous là qui viennent prendre le pouls de la situation. Sur la trentaine d'acquéreurs, on ne dénombre pas moins de six marchands parmi lesquels Hagerman, Durand-Ruel et Lucquet. De fameux collectionneurs aussi, comme Henri Rouart, Arosa, le tuteur de Gauguin, de Bellio et le pâtissier Eugène Mürer. Si le résultat financier de la vente ne fut guère éblouissant - le montant total des enchères s'éleva à 33.859 francs, ce qui représente une moyenne de 403 francs par tableau - il reste que, de l'aveu même des jeunes artistes, tous furent très contents de l'opération. On le serait à moins : pour la première fois, on avait pu voir leurs oeuvres et la vente Hoschedé agissait comme une préfiguration de l'exposition à venir. "Les effets de la vente Drouot se font sentir jusqu'à Pontoise", écrit Pissarro à Théodore Duret le 1er février 1874. "On est surpris qu'un tableau de moi ait pu monter à 950 francs. Un monsieur a même dit que c'était étonnant pour un *paysage pur*" précise-t-il à propos de sa toile intitulée *Fabriques et Barrages sur l'Oise*.

Ainsi, parce qu'elle a lieu trois mois avant l'exposition du Boulevard des Capucines, la vente Hoschedé est-elle, historiquement parlant, la première des occasions où l'on peut voir de la peinture "impressionniste". L'événement est de taille et son instigateur mérite qu'on le salue.

Il le mérite d'autant plus qu'au lendemain de l'exposition chez Nadar, Ernest Hoschedé acquiert pour 800 francs auprès de Durand-Ruel le tableau de Monet *Impression, Soleil levant*, peint au Havre en 1872, qui a tant fait scandale et qui, selon le mot du critique d'art Georges Leroy dans *Le Charivari* du 25 avril 1874, a donné son nom à la nouvelle école, celle des "impressionnistes" : Que représente cette toile ? questionne le journaliste. Voyez au livret. *Impression, Soleil levant.* Impression, j'en étais sûr, s'exclame-t-il. Je me disais aussi, puisque je suis impressionné, il doit y avoir de l'impression là-dedans... et quelle liberté, quelle aisance dans la facture ! Le papier peint à l'état embryonnaire est encore plus fait que cette marine-là !"

S'il est pleinement acquis à la cause des peintres impressionnistes, Ernest Hoschedé n'en abandonne pas pour autant ses premières amours. Ce qu'il aime avant tout, c'est la peinture, la bonne peinture. Aussi ne se prive-t-il jamais d'acheter un tableau quand celui-ci lui plaît. Il n'est pas soumis aux effets de la mode ; il les précède. Amateur éclectique, il n'a que faire des chapelles et des églises. C'est sa façon à lui d'être indépendant. Dès le mois de janvier, Ernest Hoschedé commande au peintre Jean-Jacques Henner le portrait de sa fille aînée Suzanne dont l'exécution traîne en longueur. Le 26 mars, il est à Drouot à la vente Dutilleux ; il y achète pour 3.500 francs une étude de Delacroix, *L'éducation d'Achille*, petite toile de format hexagonale de 22 par 30 cm, esquisse préparatoire pour l'un des pendentifs de la Bibliothèque de la Chambre des Députés. Le 30, il y est encore pour acheter un Daubigny. Au Salon, il se porte acquéreur de deux marines, l'une de Courant, l'autre de Héraut. Et ainsi de suite... Hoschedé a la passion au corps.

Eu égard à ses goûts, l'année 1875 marque toutefois un tournant dans son attitude. Hoschedé a le souci de recentrer sa collection. Pour ce faire, il décide d'organiser une nouvelle vente : volonté de vouloir se défaire de tout ce qui n'est plus franchement de la nouvelle école ? ou nécessité de réaliser certains de ses biens pour pourvoir à de nouveaux achats ? Il est difficile de faire la part des choses. Le fait est que, le 20 avril 1875, sous le même marteau de Me Pillet et sous le même oeil averti de Durand-Ruel, se tient la vente de la *Collection H... Tableaux Modernes*. Mais, cette fois-ci, la partie est beaucoup plus ambitieuse. Le catalogue qu'Ernest Hoschedé fait éditer est en fait double : d'une part, un petit fascicule récapitulatif de tous les objets mis en vente ; de l'autre, un véritable petit ouvrage d'art, avec un frontispice gravé par Bracquemond - un oiseau posé sur une branche dont les feuilles s'en vont dans le genre japonais -, avec une préface critique de douze pages signée derechef Ernest Chesneau et un livret d'illustrations à l'eau-forte reproduisant chaque oeuvre décrite dans le catalogue. C'est quasi une première dans le genre. L'habitude n'est pas encore prise du catalogue illustré ; c'est une opération qui coûte fort chère et dont le rapport n'est pas indispensable. Pour les historiens, c'est une véritable aubaine : faute de retrouver les oeuvres, ils disposent du moins de ces reproductions.

La préface de Chesneau fait, on s'en douterait, l'éloge du collectionneur. "Une collection de tableaux modernes composée par un homme de goût qui ne se laisse guider en ses choix que par de sincères prédilections, lentement accrue d'acquisitions faites pour la plupart au grand jour de Salons annuels, épurée peu à peu des séductions parfois

éphémères de la première heure, soumise à l'infaillible épreuve d'une cohabitation prolongée, acquiert, à la longue, un rare et précieux privilège, elle prend à tout le moins un grand caractère d'unité. Telle nous apparaît la collection de M. H. ..."

La liste des oeuvres est édifiante : seize Corot, douze Courbet, cinq Chintreuil, quatre Théodule Ribot, deux Alfred Stevens, le Daubigny, l'étude de Delacroix, un Boudin, un Millet, un Lépine et un groupe en bronze, épreuve unique de Bartholdi au thème de l'*Otia Pacis*.

Chesneau n'a plus de mot pour vanter l'ensemble des Corot - quatorze paysages et deux figures. "Nous convoquons hardiment à l'exposition qui aura lieu le 18 et le 19 avril, à l'Hôtel Drouot, non seulement les admirateurs du génie de Corot, mais ceux-là mêmes et surtout ceux-là qui, jugeant sur une vision trop rapide des oeuvres secondaires du généreux artiste, ont pu se laisser tromper à de certaines apparences de similitude. La vue de ces quatorze paysages sera pour tous une éclatante démonstration de l'inépuisable variété que ce charmeur a su mettre dans les formules de l'intelligente, pénétrante et délicate adoration que lui inspiraient les tendresses, les grâces, les enchantements, les douceurs infinies dont la nature est prodigue à qui sait la voir et l'aimer."

Et Chesneau de poursuivre en vantant les mérites des oeuvres de Courbet, des "figures d'une exceptionnelle qualité", de celles d'Alfred Stevens, un peintre à redécouvrir qui "peint la femme de notre temps comme les Grecs ont modelé la femme antique", de celles enfin de Chintreuil "qui a osé, plus que Corot lui-même, être sincère dans ses traductions littérales des audacieux effets pittoresques que se permettent en leurs caprices les brumes, les rosées, les nuées traversées de lumières".

Une fois de plus, la foule des amateurs est très nombreuse. La plus grosse enchère est emportée par un tableau de Jules Dupré, *Un marais dans les Pyrénées*, adjugé pour 12.500 francs à Durand-Ruel, le seul tableau qu'il y acquiert. Quoique le prix moyen des Corot soit de 4.500 francs et celui des Courbet de 1.900, le solde de la vente - 227.215 francs - n'est pas considérable. Ceci explique peut-être qu'Hoschedé se fait non seulement adjuger à la vente huit tableaux mais intervient à la fin pour s'en faire réserver douze autres "achetés, stipule le procès-verbal, par son ordre et pour son compte personnel" par quatre personnes de ses amis. C'est donc presque un tiers de la vente qu'il ravale, laissant les deux autres à quelques vingt-huit acquéreurs différents. On retrouve parmi eux des marchands comme Petit et Lucquet, l'associé de

l'imprimeur Cadart qui édite le catalogue, des amateurs comme Arosa, encore lui, qui emporte une *Allée verte* de Corot ou encore Louis Bazille, le cousin de Frédéric, qui veut absolument se constituer une collection et qui obtient le Delacroix pour 450 francs de moins que ne l'a acheté lui-même Hoschedé un an auparavant.

Ceci dit pour revenir et insister sur deux points : à la différence de beaucoup d'autres, Ernest Hoschedé n'est ni un calculateur, ni un spéculateur ; de plus, ce qui passe entre ses mains semble souvent convoité. C'est dire la considération qu'il a gagnée en l'espace de quatre ou cinq ans et combien son jugement fait référence.

Hoschedé ne s'est donc dessaisi d'aucun de ses tableaux de la nouvelle école. Mieux, il n'a de cesse d'en acquérir, multipliant ses relations avec le milieu artistique, consacrant plus de temps à sa passion qu'à son métier, ce qui ne va pas aller sans problème. A Montgeron, il mène grand train, multipliant les fêtes et les réceptions, ce qu'apprécie sa femme qui se trouve parfois trop éloignée de Paris. De 1873 à 1878, il figure en tête des personnes privées parmi les 30 plus imposées de la commune. Le recensement de 1876 nous instruit du personnel qui est au service de la maison : un cocher, une femme et un valet de chambre, une institutrice, une domestique, une cuisinière, un jardinier, sa femme et leur fille. Il acquiert au fil des ans de nombreuses terres, une chasse, une petite maison près de Yerres, une ferme dans la Somme. La vie de château, en quelque sorte. Si Alice est aux anges partageant avec Ernest ce goût du luxe et de la vie d'artistes, la mère de ce dernier est beaucoup plus inquiète, parce que plus raisonnable. Elle s'inquiète des dépenses excessives de son fils ; elle lui reproche de laisser le magasin pour le Louvre, les affaires commerciales pour sa collection de tableaux. Bref, à la fin de l'année 1875, Hoschedé se trouve à court d'argent ; il se voit obligé de trouver des associés pour renflouer sa maison. Il en trouve, ce qui sauve la face de justesse et lui permet de continuer à vivre sa passion. Hoschedé a confiance en son étoile ; si les temps sont difficiles, d'autres viendront qui seront meilleurs. Son attitude tient d'un héros de roman qui ne veut pas reconnaître la nécessité d'un changement tout en sachant parfaitement qu'il s'impose. Un héros parce qu'il y est question finalement d'une sorte d'épopée, passionnée, donc douloureuse.

L'année 1876 compte certainement pour l'une des plus exaltantes qu'ait vécues Ernest Hoschedé. Elle est celle de la deuxième exposition impressionniste qui se tient en avril à la Galerie Durand-Ruel. C'est non seulement l'occasion pour Hoschedé de faire de nouveaux achats mais de

développer ses relations personnelles avec les artistes. Soucieux de pouvoir les aider encore plus directement, il va les inviter à venir travailler sur place à Montgeron. Le collectionneur se fait mécène. Le château, le parc, la réputation de la maison, la proximité de Paris, tout concourt à attirer les artistes d'autant qu'Hoschedé aménage, semble-t-il, un atelier dans un des bâtiments jardiniers de la propriété. Que pouvaient-ils espérer de mieux, alors que - ne l'oublions pas - leurs oeuvres ne sont toujours pas admises par l'ensemble de la critique ? Il suffit de lire l'article qu'Albert Wolff publie dans *Le Figaro* du 3 avril à la suite de la deuxième exposition impressionniste pour s'en rendre compte : "Il y a des gens qui pouffent de rire devant ces choses, moi, j'en ai le coeur serré. Ces soi-disant artistes s'intitulent les intransigeants, les impressionnistes ; ils prennent des toiles, de la couleur et des brosses, jettent au hasard quelques tons et risquent le tout... Faites donc comprendre à M. Pissarro que les arbres ne sont pas violets, que le ciel n'est pas d'un ton beurre frais, que dans aucun pays on ne voit les choses qu'il peint et qu'aucune intelligence ne peut adopter de pareils égarements... La nature bienveillante avait doué quelques-uns des qualités premières qui auraient pu faire des artistes. Mais dans la mutuelle admiration de leur égarement commun, les membres de ce cénacle de la haute médiocrité vaniteuse ont élevé la négation de tout ce qui fut l'art à la hauteur d'un principe, ils ont attaché un vieux pinceau à un manche à balai et s'en sont fait un drapeau..."

Quoiqu'il n'ait jamais exposé avec eux, Edouard Manet a entretenu, on le sait, d'excellentes relations avec les Impressionnistes. C'est lui, le premier, qu'Hoschedé invitera à Montgeron, cet été-là au mois de juillet. Il n'a jamais caché son admiration pour l'auteur d'*Olympia* et c'est sans doute à l'amitié de l'un de ses voisins, habitant Yerres, Carolus Duran, qu'il doit de l'avoir rencontré. Peintre mondain, portraitiste habile, celui-ci connut très vite de brillants succès. Sa femme Pauline qui taquinait le pinceau et qui était l'une des meilleures amies d'Alice a fait de celle-ci en juin 1875 un magnifique petit portrait-miniature, peint sur ivoire, qui nous permet d'apprécier toute son élégance.

Deux semaines durant, Manet et sa femme sont donc les hôtes de Montgeron. Le peintre qui aspirait à se reposer n'en eut guère le temps, pressé par Hoschedé - on peut le comprendre ! - qui souhaitait le voir prendre ses pinceaux. Les conditions n'y semblent malgré tout pas réunies. Dans une lettre adressée à ce moment-là à son élève Eva Gonzalès, Manet lui confie : "Ici, beaucoup trop de distractions pour se mettre très sérieusement à l'ouvrage. J'ai commencé beaucoup de choses,

que je ne pourrai sans doute finir. Le portrait du maître de la maison et de sa fille ; mais il ne pose jamais ; il est toujours à Paris. Le portrait de Carolus Duran, qui est notre voisin de campagne. Je vais m'y mettre sérieusement ces jours-ci et tâcher de donner un coup de collier ; car nous ne voulons pas prolonger notre séjour... J'étais allé à la campagne pour me reposer et je n'ai jamais été si fatigué de ma vie..." Manet s'essaie aussi à un portrait de Jacques Hoschedé, le troisième et seul garçon de la famille à cette date, intitulé *Enfant dans les fleurs*, mais pas plus que les autres, il ne le conduit à son terme. Vraisemblablement conçu pour une décoration, comme l'atteste la qualification de "dessus de porte" qui l'accompagne, il témoigne de l'intention qu'avait Hoschedé de passer commande à Manet d'un ensemble de grandes peintures murales pour décorer son château, commande qu'exécutera finalement Monet. Ainsi, au grand dam de ses hôtes, lorsque sonne l'heure du retour à Paris, le peintre remporte avec lui tout ce qu'il a commencé.

Est-ce à ce moment-là qu'Hoschedé s'adresse à Sisley et que celui-ci peint *Le jardin de Monsieur Hoschedé à Montgeron* ? Point de renseignements là-dessus, mais la toile est datée de 76 et le paysage semble bien être estival. Pourquoi Hoschedé ne l'acquiert-il pas et la laisse-t-il partir chez le collectionneur et baryton Faure ? Mystère. Le fait est qu'il préfère la *Barque pendant l'inondation* qu'il achète à cette période. Retenons simplement cela : la première passe ensuite dans la collection des Frères Morossof et, de là, au Musée Pouchkine de Moscou ; la seconde est aujourd'hui à Orsay, considérée comme le chef-d'oeuvre de Sisley.

Mais s'il est un artiste qui a marqué de son empreinte l'histoire du Château de Montgeron, c'est bien évidemment Claude Monet. Non seulement l'histoire du château mais celle de la famille Hoschedé puisqu'Alice épousera le peintre en secondes noces, quelque seize ans après qu'il en eût été l'hôte. Mais nous sommes en 1876, fin août-début septembre, à l'invitation de Hoschedé qui lui propose de venir à Montgeron pour décorer le grand salon de son château, Monet s'installe à Rottembourg. C'est une aubaine car les affaires vont mal et l'avenir semble bouché. Monet connaît le château ; il sait la vie qu'on y mène, il l'apprécie. Il sait aussi qu'il va pouvoir y travailler en toute tranquillité. A 36 ans, le voilà nanti d'un mécène : il n'en est pas peu fier et puis Hoschedé n'est-il pas celui qui a acheté *Impression, Soleil levant* ? Pour sa part, Hoschedé, après de nombreuses difficultés professionnelles, sort du tunnel. Une nouvelle société est constituée avec deux nouveaux partenaires et un capital de près de trois millions de francs.

Contrairement à Manet, le séjour de l'artiste à Montgeron va donc se dérouler de la meilleure façon. Pour la rotonde, il va réaliser un ensemble de quatre panneaux décoratifs dont les motifs, à la demande du commanditaire, figurent les endroits les plus séduisants de son parc. Au jeu d'un dedans/dehors tout à fait audacieux, fondé sur la représentation à l'intérieur de ce qui est perceptible à l'extérieur par les fenêtres, Monet exécute là une étonnante quadrilogie : *Les dindons* - Musée d'Orsay ; *La chasse*, dit *Avenue du Parc, Montgeron* - collection Durand-Ruel, en dépôt au Musée de la Chasse et de la Nature ; *Coin de jardin à Montgeron*, dit *Les Dahlias* et *L'étang à Montgeron* - Musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg. Monet reste jusqu'en décembre à Montgeron ; il y est bien, tout au travail, d'autant qu'Hoschedé multiplie les achats et que l'entente avec Alice est parfaite. De ce temps-là remonte peut-être le début d'une idylle non encore réciproquement avouée, mais de cela... l'histoire n'est pas comptable.

L'expérience de ces séjours d'artistes donnent encore plus d'ailes à Ernest Hoschedé. Il n'a pas pu garder de Manet ? Qu'à cela ne tienne, dès le début de l'année 1877, il va en acheter auprès de Durand-Ruel ! Plusieurs, et non des moindres, parmi lesquels *La Femme au perroquet* et un *Jeune homme en costume de majo*, tous deux au Metropolitan Museum of New York ; *La chanteuse des rues* du Musée des Beaux-Arts de Boston. En mars, il achète quatre *Gares Saint-Lazare*. Aussi Hoschedé figure-t-il comme l'un des plus importants prêteurs de la troisième exposition impressionniste qui ouvre chez Durand-Ruel, rue Le Peletier, au moins d'avril. Sur les trente-trois tableaux de Monet, un tiers lui appartient ; il a aussi trois Sisley et quatre Pissarro.

On pourrait croire alors que tout est pour le mieux du monde et qu'Hoschedé a pleinement réussi ce qu'il avait rêvé. Mais du rêve à la réalité, il y a toujours un fossé. En fait, il n'a pas de trésorerie ; il n'a que des tableaux. Or, il est couvert de dettes. Au marchand et expert Emile Barre, Hoschedé a la curieuse idée d'emprunter 100.000 francs. Le legs en tableaux de petits maîtres anciens et modernes qu'il reçoit alors d'un ancien ami de son père, François-Nicolas Herbet, qui l'affectionnait particulièrement ne constitue pas même une garantie suffisante. Il lui faut y ajouter les pièces les plus importantes de sa collection. Barre n'a pas confiance en Hoschedé. Face à l'impossibilité de celui-ci de s'acquitter comme convenu de ce prêt, il fait saisir le mobilier de l'appartement du boulevard Haussmann. A partir de ce moment, c'est l'engrenage infernal. La vente de ce mobilier ne rapporte pas assez et le 18 août 1877, Ernest Hoschedé est déclaré en faillite : c'est le drame.

D'autant qu'il a caché à sa femme la réalité de la situation, une situation qu'il ne peut pas supporter et qui l'entraîne à fuir en Belgique. Celle-ci, sur le point d'accoucher, est à la panique ; elle rejoint sa soeur à Biarritz, accouche dans le train, véritable "wagon de souffrances" note-t-elle dans son journal. Entre Alice et Ernest, la séparation est entamée. Les créanciers défilent au château, ils emportent tout ce qui a une valeur. Au printemps de 1878, il est mis en vente mais comme cela ne suffit pas, Hoschedé est mis en demeure de se défaire de sa collection.

La vente judiciaire de la "Collection Hoschedé Tableaux Anciens et Modernes" a lieu à Drouot les 5 et 6 juin 1878. L'événement est historique ; il fait référence non seulement pour la fortune critique de l'impressionnisme mais pour la grande histoire des amateurs d'art. Aux oeuvres acquises par Hoschedé s'ajoutent celles du legs Herbet, d'où une lecture parfois faussée du concept de "collection Hoschedé". Le catalogue ne compte pas moins de 117 numéros dont 48 oeuvres impressionnistes : seize Monet, treize Sisley, neuf Pisarro, cinq Manet, trois Renoir et deux Morisot. Le reste est composé pour l'essentiel d'oeuvres dites de l'école française, tableaux et aquarelles confondus, de quelques unités de l'école flamande et d'un lot de curiosités et autres objets d'art. Ayant lieu sur deux jours, le commissaire-priseur prend soin de vendre tous les impressionnistes le même jour, le second, comme s'il voulait affirmer la cohésion du groupe.

Hélas ! rien n'y fit et les résultats de la vente furent proprement désolants. La plupart des oeuvres de Manet, de Monet et de leurs amis furent vendues en-dessous de leur valeur d'estimation, voire moins cher qu'Hoschedé ne les avait acquis une, deux, trois ou plusieurs années avant. *La femme au perroquet* de Manet, achetée 1.500 francs par Durand-Ruel à l'artiste en 1872, vendue 2.500 à Hoschedé début 1877, n'est mise à prix qu'à 1.000 francs et enlevée pour 700 seulement par Albert Hecht ! Et tout est à l'avenant. *Impression, Soleil levant*, payée 800 francs par Hoschedé en 1874, n'est emportée par De Bellio que pour seulement 210 petits francs. L'insuccès de la vente Hoschedé ne tient pas à ce qu'elle est négligée des connaisseurs, loin s'en faut. Ils sont évidemment tous là au moment convenu. Le premier jour, ce sont les marchands Petit, Chailloux, Brame et Goupil qui enlève à eux seuls plus de la moitié des enchères ; le second ce sont davantage les amateurs : Faure, le baryton, repart avec neuf des tableaux impressionnistes, Hecht avec huit, Petit en récupère cinq, De Bellio trois, Chocquet deux, etc. Les différentes collections dans lesquelles les oeuvres d'Hoschedé vont circuler au fil des temps en disent long sur leurs qualités. Les privés sont

nombreux qui se les disputeront tour à tour jusqu'à ce qu'elles finissent par entrer dans une collection publique. Tous les Manet sont aujourd'hui dans des institutions américaines ; onze parmi les Monet de la vente de 78 figurent à l'inventaire des plus grands musées du monde.

Pour Hoschedé, le calvaire n'est pas terminé. Les dettes accumulées sont énormes. Il doit de l'argent à tout le monde : aux marchands qui lui ont vendu des tableaux, aux entreprises qui ont aménagé et entretenu le château, à ses associés et à ses fournisseurs, aux commerçants de luxe que fréquentaient Alice, à ses beaux-frères qui lui en ont prêté. Hoschedé a tout perdu : son honneur, sa réputation, sa famille et ses biens. Alice et ses enfants vont vivre en communauté avec les Monet à Vétheuil, puis à Poissy dès lors que Camille est décédée, enfin à Giverny à partir de 1883.

Le plus surprenant est que, par-delà tous ses déboires, Ernest Hoschedé va refaire lentement surface. Dès 1879, il ne peut résister à l'envie d'acheter et il acquiert cette *Fête du 30 juin 1878* qui est conservée ici même au Musée des Beaux-Arts de Rouen. C'est qu'il n'a pas tout vraiment perdu : ni sa foi, ni ses amis. Il conserve intact son amour de l'art et celui-ci va le lui rendre en l'entraînant au journalisme et à la critique. Aussi nombreux furent les historiens, spécialistes d'arrangements et de raccourcis, toujours prompts à préférer le piment de l'effet au goût de la vérité, qui se sont plu à dresser de cet amateur d'art devenu professionnel le portrait d'un homme qui avait finalement manqué sa vie, pour ne pas dire : qui l'avait ratée.

Critique d'art, Hoschedé prend part aux différents débats qui agitent les années 80 à l'occasion des Salons et autres batailles du moment. Il collabore tout au long de celles-ci à de très nombreuses publications : *Le Voltaire, La Vérité, le Henri IV, La Cocarde*... Co-fondateur de la revue mensuelle *L'Art et la Mode*, il en assure la direction puis la rédaction en chef d'août 1880 à décembre 1882. La publication qu'il commet de ses *Impressions de mon voyage au Salon de 1882* est l'occasion d'une première technique. Ami de Charles Cros, il exploite le procédé photographique en couleurs trichrome que celui-ci a inventé pour reproduire en couverture le tableau de Manet intitulé *Jeanne (le printemps)*. Dans une lettre non datée à Manet, sans doute écrite peu avant l'ouverture du Salon, Cros lui envoie "Mille remerciements pour le prêt obligeant de l'exquise personne peinte. L'opération a réussi au-delà du prévu. Je suis bien heureux d'avoir étrenné mes travaux définitifs d'après une de vos oeuvres." Une fois de plus, Ernest Hoschedé se trouve à la pointe du progrès.

Fin lettré, il fréquente les cercles cultivés de la capitale, celui montmartrois du Chat Noir comme le salon de Nina de Callias dont Manet a laissé un superbe portrait. Musicienne, pianiste et compositeur, elle réunit tout ce que Paris compte alors d'intelligences artistiques. Charles Cros est de ses amis ; Mallarmé, François Coppée, Anatole France, Camille Pelletan, Verlaine, Leconte de Lisle, sont ses hôtes réguliers.

Figure familière du milieu de l'art parisien, fort apprécié de tous, tant pour la mémoire qu'il représente que pour les indiscutables qualités de son jugement et la précision de sa plume, Ernest Hoschedé est souvent sollicité pour être portraituré. Le peintre Louis Picard brosse de lui deux portraits dont l'un figure au premier salon de la Société Nationale des Beaux-Arts en 1890 et est reproduit dans le catalogue. Le fameux Docteur Gachet, alias Paul van Rysselberghe, en grave un à la roulette la même année qu'il considère être parmi les planches qu'il a le plus travaillées ; les noirs y sont en effet d'une rare profondeur. L'année 1890 encore, installé à Auvers-sur-Oise - ceci expliquant cela - Ernest Hoschedé publie chez Bernard Tignol un ouvrage de 352 pages intitulé *Brelan de Salons* et dédicadé à Raoul Ponchon. Il est pour l'essentiel constitué de ses plus importants articles et destiné à participer au débat sur la scission des salons. La guerre des peintres qui avait fait rage en 1889, suite à la distribution contestée des Médailles de l'Exposition Universelle s'est en effet soldée par l'éclatement de l'officiel Salon des Champs-Elysées en trois manifestations distinctes dont le Salon des Indépendants et le Salon du Champ de Mars.

En janvier 1891, Ernest Hoschedé crée une nouvelle et dernière revue, *Le Magazine Français Illustré*, qui paraît le 25 de chaque mois. Le modèle sur lequel elle est conçue est le *Harper's Magazine* de New York, rien de moins ! Neutre sur le terrain politique et religieux, elle se veut tant une revue de vulgarisation scientifique qu'une revue "imaginative, pittoresque ou dramatique qui trouvera sa place dans le roman, la nouvelle, la fantaisie, la poésie et la musique, ainsi que dans les récits de voyages ou les peintures de moeurs et coutumes des différents pays, de façon à intéresser toutes les catégories de lecteurs en leur fournissant un aliment à la fois intellectuel et artistique, approprié à leurs goûts divers". Fichtre programme !... Hélas ! Ernest Hoschedé, qui décéda le 18 mars, à l'âge de 53 ans et trois mois, n'eut guère le temps d'y imposer sa marque. Il contribua toutefois au deuxième numéro et, de façon posthume, au troisième avec deux articles de fond qui ne manquent pas de surprendre au regard de son passé : le premier est une étude

consacrée à Ernest Meissonier ; le second, un article quelque peu inattendu qui fait l'apologie de l'Union des Femmes peintres et sculpteurs. Deux sujets pour le moins étonnants sous sa plume quand bien même Hoschedé avait pris parti pour celles-ci dans les Salons de 1880 et de 1881 en publiant une petite brochure intitulée *Les Femmes Artistes* et que figurait à l'inventaire de sa collection un tableau de celui-ci, intitulé *La Sieste*. La presse est très nombreuse qui salue sa disparition. *Le Figaro* rappelle les soirées légendaires qu'il a données et sa galerie qui comptait les plus beaux chefs-d'oeuvre du milieu de ce siècle. *L'Echo de Paris* en remémore le portrait tant moral que physique : "Il suffisait d'avoir connu l'homme cinq minutes pour être à tout jamais fixé sur le fond de bonté de ce gros homme à barbe molle, au large sourire épanoui, à la grosse main potelée, ouverte à tous." *Le Voltaire* souligne combien "les jeunes étaient l'objet de toute sa sollicitude : il les aidait de son influence, de ses conseils, de sa bourse." Retraçant enfin les obsèques qui eurent lieu le 21 mars à l'Eglise Notre-Dame-de-Lorette, *La Cocarde* rapporte que "peintres, sculpteurs, hommes de lettres, journalistes avaient tenu à l'honneur de rendre les derniers devoirs à celui qui avait été le meilleur des camarades."

En quête d'expériences toujours nouvelles, curieux de rencontres et d'échanges, Ernest Hoschedé fut avant tout un homme d'action. A côtoyer les artistes, il apprit sans aucun doute que la création en était l'expression la plus accomplie. Qu'il s'agisse de commerce, de collection, de politique, ou de critique, il a constitué une oeuvre à sa façon dont la dimension historique le doit aux différentes situations qu'il a traversées. Héros heureux et malheureux, c'est selon. Dans tous les cas, un être passionné et passionnant.

Dans l'une de ses chroniques publiée dans *Le Gaulois* du 12 mars 1881, Guy de Maupassant fait l'éloge d'un ouvrage d'Edmond de Goncourt, paru chez Charpentier. "Ce livre s'appelle la *Maison d'Artiste au dix-neuvième siècle*, note l'écrivain. Et nulle maison, en effet, n'est plus curieuse à visiter que la sienne. C'est un résumé de l'art français au XVIII^{e} siècle". Et de nous promener dans cette maison quelque peu idéale à l'image raffinée des deux frères. Puis vient ce passage :

"On lit cette pensée dans ce superbe livre qui a pour titre *Idées et Sensations* :

"Il y a des collections d'objets d'art qui ne montrent ni une passion, ni un goût, ni une intelligence, rien que la victoire brutale de la richesse."

La collection amassée par Edmond et Jules de Goncourt est, au contraire, une victoire de la passion, du goût et de l'intelligence.

Quand les deux frères vinrent à Paris, ils avaient une modeste fortune avec laquelle d'autres n'auraient su que vivre, et avec laquelle ils surent acheter des objets inappréciés encore, et bientôt inestimables... Cette passion a été leur force, leur refuge, leur consolation dans la vie qui leur fut amère si longtemps.

L'un d'eux a succombé dans la lutte ardente contre le public, qui niait leur grand talent, ne comprenait pas, les raillait... Elles sont fréquentes, ces injustices, ces férocités inconscientes de la foule. Balzac a dit : "Ce public parisien, chez qui la raillerie remplace ordinairement la compréhension..." - Ce mot est d'une surprenante justesse. Quand la foule ne comprend pas, elle méprise ; et comme elle ne comprend jamais ceux qui viennent trop tôt, les initiateurs ainsi que les Goncourt, il faut que ces hommes-là soient morts pour qu'on consente à les saluer."

Je vous remercie, je remercie Maupassant, je remercie l'Académie, de m'avoir permis aujourd'hui de saluer l'initiateur que fut Ernest Hoschedé.

LE MARCHE DE L'ART
AU TEMPS DE
GUY DE MAUPASSANT

par Mme Raymonde MOULIN

(Séance du 27 novembre 1993)

Il y a quelque cent ans, au temps de Maupassant, la vie artistique française, encore dominée par l'Académie, est d'ores et déjà bipolaire. Affrontée à la conception individualiste de l'artiste romantique, aux tendances stylistiques nouvelles, aux tentatives d'émancipation des peintres, à leur accroissement numérique, l'Académie n'a pas pu éviter que se constituent, en dehors d'elle, des circuits de substitution avec le Salon des Refusés en 1863, le Salon des Indépendants en 1884 et l'organisation d'un marché de l'art indépendant.

Certes, les ouvrages académiques ont un marché, et, qui plus est, florissant. Il existe pour eux une demande potentielle et, dans les galeries parisiennes, au Salon de Paris, dans les Salons des Beaux-Arts ou des Amis des arts en province, dans les ateliers d'artistes, beaucoup d'argent est dépensé pour la peinture. Le marchand qui vend ces tableaux est un négociant de type traditionnel, "vendeur de tout et faiseur de rien". Les clients, grands ou petits bourgeois, français ou étrangers, achètent

Mme Raymonde Moulin est directeur de recherche émérite au Centre National de la Recherche Scientifique et fondateur du Centre de Sociologie des Arts à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

volontiers, en fonction de leurs moyens, une peinture à la mode, peinte par des artistes qualifiés, soutenue par une critique descriptive et narrative. Sans doute la possession de cadres est-elle associée à un certain art de vivre, mais les acquéreurs de la peinture que les artistes indépendants disent bourgeoise n'achètent pas ce qu'ils n'aiment pas et ne revendent pas ce qu'ils achètent.

La commercialisation de l'art de rupture a exigé la mise en place d'un marché de type nouveau. Une nouvelle conception de la fonction de marchand, celle de l'entrepreneur, au sens schumpeterien du terme, s'oppose à celle du négociant traditionnel. C'est au niveau de l'oeuvre faite que se situe l'action du négociant de type traditionnel, c'est au niveau de l'oeuvre à faire que se situe celle de l'entrepreneur. Innovateur, bailleur de fonds, organisateur, preneur de risques, le marchand-entrepreneur (celui qu'on appelle aujourd'hui "galeriste") devient l'agent dynamique du marché en ne vendant pas un art demandé, mais en suscitant une demande pour un art refusé. Au marchand-entrepreneur répond un nouveau type de collectionneur, le découvreur, qui se distingue en se différenciant et parie sur l'avenir (il s'agit en fait de deux paris, étroitement solidaires l'un de l'autre, l'un sur la valeur esthétique, l'autre - fût-il involontaire - sur la valeur financière, chacune des deux devant garantir l'autre).

Dans le marché de l'art que, pour être bref, on dit bourgeois, les instances de qualification sont les jurys des Ecoles des Beaux-Arts et des Salons et la hiérarchie des prix coïncide à peu près avec celle des récompenses officielles. Dans le marché de l'art novateur, et bien que la sélection opérée par le marchand ne soit pas indépendante des jugements esthétiques formulés par les artistes et les critiques dans les chapelles d'initiés où s'élabore l'art novateur, c'est l'appréciation portée par le marché sur les oeuvres qui, en dernière analyse, qualifie l'artiste. Les acteurs économiques - marchands et clients - agissent par anticipation, de façon homologue à l'action des artistes travaillant pour la postérité. Nous avons maintes fois l'occasion de constater que l'anticipation s'impose comme une leçon de l'histoire aux acteurs d'aujourd'hui. La surcompréhension actuelle est une conséquence de l'incompréhension d'il y a cent ans.

Je traiterai successivement et succinctement de ces deux grands segments du marché : celui de l'art "académique" et celui de l'art "indépendant". Pour ce qui concerne le marché parisien, je mettrai l'accent sur le marché de l'art novateur et sur le père fondateur du

marché de l'art moderne, Paul Durand-Ruel. Pour ce qui concerne le marché provincial, je mettrai l'accent sur "l'art à la mode" en centrant mon propos sur les salons et expositions des Sociétés des Amis des arts.

Le marché de l'art à Paris

L'art à la mode

L'art pour lequel la demande est d'ores et déjà constituée est vendu au Salon, dans les ateliers d'artistes et dans les galeries en vogue.

C'est au Salon que se font les achats de l'Etat et aussi ceux des amateurs. Comme l'ont montré Zola et Maupassant, la base d'opérations est alors le Salon. L'amateur remarque un tableau, prend l'adresse de l'artiste, lui écrit et va le voir. Les peintres novateurs que les institutions officielles refoulent sont les premiers à reconnaître l'efficacité économique de l'appareil en place. D'Alger, Renoir écrit à Paul Durand-Ruel en mars 1881 : "Je viens tâcher de vous expliquer pourquoi j'envoie au Salon. Il y a dans Paris à peine quinze amateurs capables d'aimer un peintre sans le Salon. Il y en a quatre-vingt mille qui n'achèteront même pas un nez si un peintre n'est pas au Salon. Voilà pourquoi j'envoie tous les ans deux portraits, si peu que ce soit [...] Mon envoi au Salon est tout commercial. En tout cas, c'est comme de certaines médecines. Si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal" (1).

Les amateurs ne se fournissent pas seulement au Salon, mais dans les galeries qui vendent les tableaux des peintres médaillés, comme la galerie Boussod et Valadon ou le marchand Brame, entre d'autres...

Héritière de la Maison Goupil, spécialisée dans le commerce de gravures, la Maison Boussod, Valadon et Cie, comprend une maison d'édition située 9 rue Chaptal et deux succursales, l'une, 19 boulevard Montmartre dirigée de 1879 à 1890 par Théo Van Gogh, l'autre, 2 place de l'Opéra. Cette firme très puissante s'appuie sur un réseau international de succursales et de représentants (Angleterre, Hollande, Allemagne, Etats-Unis). Les livres de comptes de la firme Boussod et Valadon donnent une idée des prix élevés auxquels sont vendues les oeuvres (2).

Dans les années 1870-1872, un tableau important d'un peintre arrivé atteint un prix situé entre 10.000 et 20.000 F. On peut citer à titre d'exemples :

- Bouguereau (1855-1904, entré à l'Institut en 1876) : *Frères et soeurs (Bretons)*, vendu en octobre 1891, 18.000 F.

- Cabanel (1823-1889, entré à l'Institut en 1863) : *Naissance de Vénus*, vendu le 29 août 1870, 20.000 F.

- Gérome (1824-1904, entré à l'Institut en 1865 ; il était le gendre de Goupil) : *La mer au Caire*, vendu en janvier 1872, 38.000 F.

- Meissonier (1815-1891, entré à l'Institut en 1861) : *Le porte-étendard*, vendu le 15 juillet 1871, 19.000 F.

En examinant les prix des tableaux vendus au cours des années 1885-87, on constate une hausse considérable des peintres vedettes. Je me limiterai ici encore à quelques exemples :

- Bouguereau : *Les deux baigneuses*, tableau acheté à l'auteur, le 17 octobre 1884 pour 16.000 F a été expédié le 4 août 1885 à Philadelphie contre la somme de 85.000 F.

- Gérome : *La grande piscine de brousse*, acheté à l'artiste le 10 octobre 1885 pour 25.875 F a été revendu le 10 octobre 1885 à S.M. l'Empereur de Russie pour 34.500 F.

- Meissonier : *Le porte-étendard*, petit tableau (16-27) acheté à un marchand londonien le 12 avril 1886 pour 31.000 F a été revendu à Knoedler (New York) le 3 août 1886 pour 45.000 F.

Rappelons, pour mémoire, qu'en 1886, à Paris, lors de la vente Hacetine, les *Baigneuses* de Bouguereau ont été adjugées 100.450 F et qu'à la vente Steward de 1887, un grand tableau de Meissonier, *Friedland*, fut adjugé 900.000 F.

Pour donner une idée des stratégies commerciales à la hausse, nous laisserons parler Zola décrivant les comportements du marchand H. Brame, ancien comédien à l'Odéon. "Allures très chic, jaquette anglaise, voiture à la porte, fauteuil à l'Opéra. C'est le nouveau jeu, c'est lui qui a déterminé la spéculation sur les tableaux, car il a travaillé sur l'amateur imbécile qui ne se connaît pas en art, qui achète une toile comme valeur de Bourse. Son coup avec Roybet. Il va chez Roybet. "Vous avez du génie. Combien avez-vous vendu tel tableau ? - Douze cent francs. - Mais c'est de la folie, il en valait deux mille. Et celui-ci, combien voulez vous me le vendre ? - Mon Dieu ! Deux mille. - Allons donc ! Vous ne m'entendez pas. Il en vaut quatre mille. Je le prends pour quatre mille, entendez-vous ? Dès aujourd'hui, vous ne travaillez plus

que pour moi, Brame." Mais, maintenant qu'il a acheté très cher, il s'agit de vendre plus cher, et c'est ici son coup de génie. D'abord, il prie le peintre de ne pas se prodiguer, d'exposer le moins possible. Puis, il va voir les amateurs, il répand le bruit qu'il a découvert un grand peintre. Il prend le tableau dans sa voiture, le promène, le montre. Enfin, quand il en voit un mordre, quand un lui demande le prix, il demande cinq mille francs. [...] Et le tour est fait, les prix montent toujours. Du reste, il a du flair, très actif ; il a choisi un peintre habile, ayant tout juste l'apparence originale, pour plaire aux bourgeois sans les offusquer. Dès ce moment, il force son peintre à prendre un hôtel. Il lui vend des tapisseries superbes, des bibelots, très chers, payables en peintures. Car il faut que son peintre représente, fasse du tapage. [...] Un Roybet vendu quarante mille francs à Chauchard" (3).

L'art indépendant

Paul Durand-Ruel qui a succédé à son père en 1865 a transformé la fonction traditionnelle du marchand de tableaux. Il a mené sa première bataille en faveur des peintres de l'Ecole de Barbizon et la seconde, à partir de 1870, en faveur des Impressionnistes. Charles Daubigny, en lui présentant chaleureusement Claude Monet à Londres, en 1870, a sans doute contribué à orienter son intérêt vers les Impressionnistes au succès desquels il a lié son destin.

Son combat s'est livré contre le goût du public dans une conjoncture économique défavorable. De 1873 à 1896, la France a traversé une phase de baisse de longue durée des prix ; une des péripéties en fut la crise de 1882 avec le krach de l'Union générale. Plus tard, Durand-Ruel devait avouer qu'il avait, en 1884, un million de dettes.

Ce qui fait de lui le premier des grands marchands modernes, c'est d'une part sa volonté de monopole, d'autre part le fait de s'être intéressé à une peinture qui n'était pas demandée et par là d'avoir accumulé un stock qui assura son succès final. En 1866, il acheta à Théodore Rousseau soixante-dix tableaux. "C'est peut-être la première fois qu'un marchand s'efforça de réaliser le "trust" d'un peintre. Après lui, tous les grands marchands concevront la même ambition" (4). En janvier 1872, rendant visite à Manet, il prit tout ce qu'il trouva chez lui, vingt-trois tableaux qu'il paya 35.000 F, ce qui représente un prix moyen de 1.500 F chacun. Les vingt-trois peintures furent finalement vendues pour plus de 800.000 F, surtout à des collectionneurs et des musées américains.

Pour créer cette demande, Durand-Ruel a mis en oeuvre ce qu'on appelle aujourd'hui une technologie de promotion. En 1869, il a fondé un journal, la *Revue internationale de l'art et de la curiosité*, qui prit fin en 1871. Ensuite, du 22 novembre 1890 au 2 mai 1891, il a fait paraître un journal hebdomadaire, *L'Art dans les deux mondes*. A partir de 1883, il a organisé une série d'expositions particulières des artistes qu'il soutenait - procédé encore peu employé et destiné à se généraliser. Il a soutenu ses artistes dans les ventes publiques. Durand-Ruel n'a cessé de répéter, en effet, que la valeur marchande de la peinture se confortait en vente publique. Par exemple, il a racheté dix-sept tableaux à l'occasion de la vente Hoschedé en 1874.

Paul Durand-Ruel a contribué à l'internationalisation du commerce de l'art. En 1883, il a présenté des oeuvres du groupe impressionniste à Londres, Rotterdam et Boston. En 1886, il est parti à la conquête du marché américain. Son coup d'éclat fut d'exposer à New-York, en avril et mai 1886, *"The Impressionnists of Paris"*, avec l'appui de l'*American Art Association* et du marchand James F. Sutton. Une seconde exposition eut lieu en 1887 et Durand-Ruel décida alors d'ouvrir une succursale à New York.

Durand-Ruel faisait aux peintres des avances que ceux-ci pouvaient régler en tableaux. En retour, même s'il s'agissait d'un accord tacite plutôt que d'un contrat, il espérait avoir l'exclusivité de leur travail. Entre les artistes et lui, les comptes avaient lieu périodiquement et les difficultés financières de Durand-Ruel n'étaient pas sans répercussions sur les délais de paiement, comme en témoignent ces extraits de lettres de Monet : "N'allez pas croire que je doute de vous. Non, je sais votre courage et votre énergie [...] Bref, dites-moi nettement la situation ; avez-vous la certitude de pouvoir me donner de l'argent aujourd'hui. Sous peine de gros embarras, il m'en faut. Si cela ne vous est pas possible, je vais reprendre le métier de jadis et courir les amateurs [...]. Réponse au porteur, cela m'ennuie de venir continuellement vous relancer au magasin" et "Voilà un mois et demi passé depuis votre départ et pas un mot de vous, pas un sou de votre fils. Je ne sais comment vous pensez que je fais pour vivre, mais je reste stupéfait de votre indifférence [...]" (5).

Les peintres n'étaient pas sans redouter une main mise du marchand sur leur oeuvre. Claude Monet écrivait à Durand-Ruel le 6 mars 1883 : "Je suis effrayé de la quantité de toiles que vous avez de moi" (6). Pour s'assurer un revenu moins irrégulier et pour conserver la maîtrise de

l'offre, les peintres ont su utiliser la concurrence entre les marchands. Depuis 1879, Théo Van Gogh a accueilli les Impressionnistes à la Galerie Boussod et Valadon. En 1882, Georges Petit a fondé, 8 rue de Sèze, l'*Exposition internationale*. De ce fait, la fin des années 80 a été, pour Paul Durand-Ruel, difficile. Comme le remarquait Pissarro, "Durand est mécontent de voir Monet faire affaire avec les Boussod et Valadon ; il aurait voulu tenir Monet, il prend le devant avec moi, mais il ne me donne pas de bien grands gages" (7).

Avec la disparition de Théo Van Gogh, Durand-Ruel retrouve au début des années 90 sa suprématie. Il organise les grandes expositions Renoir et Monet. "Monet a ouvert son exposition", écrit Pissarro le 7 mai 1891. "Eh bien ! à peine ouvert, mon cher, tout est vendu, dans les 3 ou 4.000 F chaque" et en 1894, le même Pissarro note que la majeure partie des tableaux de la série des *Cathédrales* a été vendue à des Américains qui pouvaient se permettre de payer les 15.000 F pièce que demandait Monet (8).

Si Durand-Ruel a connu des hauts et des bas avec les Impressionnistes et si les grosses sommes ne commencèrent à venir qu'à un moment où ses peintres s'étaient attachés d'autres marchands, c'est tout de même à bon droit qu'il a conservé le titre de "Marchand des Impressionnistes". Figure pionnière du marché de l'art moderne, Durand-Ruel n'a été ni spéculateur, ni mécène, mais entrepreneur. Sa fonction a consisté à créer, à partir d'une valeur esthétique, une valeur commerciale. A l'époque des Impressionnistes, cette opération s'effectuait sur le temps long avec un succès différé, le relais des pouvoirs publics n'existant pas alors pour l'art novateur.

Le marché de l'art en province

Les Sociétés des Beaux-Arts et les Sociétés des Amis des arts

Les sociétés des Amis des arts sont des sociétés d'actionnaires. Le prix de l'action varie selon la ville : il se situe entre dix et trente francs (9). Le nombre des adhérents est de l'ordre de 300 à 400.

Les sociétés des Amis des arts ne sont pas l'équivalent des cénacles parisiens où se rencontrent des initiés. Elles sont d'abord des clubs de fréquentation pour gens de bonne compagnie. La presse du temps consacre nombre d'échos aux manifestations purement sociales, aux retrouvailles périodiques, aux dîners mensuels, aux banquets annuels,

aux concerts, aux "distractions charmantes" comme disent les chroniqueurs, à toute une vie mondaine qui s'organise autour de l'art et des artistes.

La vie mondaine va de pair avec la vie charitable. Les "Amis des arts" se groupent entre gens comme il faut pour faire, à l'égard des "artistes intègres", oeuvre de bienfaisance. Les sociétés des Amis des arts sont, dans leur objectif essentiel, des sociétés philanthropiques et l'aide aux artistes est conçue sous la forme d'achats d'oeuvres d'art.

Les sociétés des Amis des arts, comme la plupart des sociétés philanthropiques du XIX^{e} siècle, recourent au détour de la loterie pour répartir les oeuvres d'art entre les sociétaires. Les loteries ne sont pas toujours réservées aux seuls sociétaires. Dans certains cas en effet, des billets sont vendus à des non-sociétaires et il arrive qu'une même exposition donne lieu à une double loterie. Tous les fonds dont disposent les sociétés sont consacrés, indépendamment des frais d'organisation des expositions, à l'achat d'oeuvres d'art. Les fonds ordinaires proviennent du montant total des actions nominales, du placement des billets de loterie - dans les cas où les lots ne sont pas exclusivement répartis entre les actionnaires -, du produit des entrées à l'exposition et de la commission retenue sur les ventes. Même si les sociétés des Amis des arts peuvent être considérées comme des sociétés d'actionnaires qui unissent leurs moyens pour acheter des oeuvres d'art, elles ne sont pas assimilables aux "clubs d'achat" du XX^{e} siècle, dont l'Association de la Peau de l'Ours offrira un peu plus tard le modèle.

Les ouvrages exposés : "l'art à la fleur d'oranger" (10)

Les expositions provinciales, bien que le nombre des envois de chaque artiste ne puisse pas être supérieur à deux ou à quatre selon les villes, se caractérisent par le grand nombre des ouvrages exposés (Rouen 1886 : 30^{e} exposition de la Société des Amis des arts, 380 exposants et 800 oeuvres). La section "Peinture" est, en nombre, la plus importante et les tableaux de moyenne ou de petite dimension sont les plus nombreux. La tendance aux dimensions réduites est générale et encore plus frappante dans la sculpture.

La peinture d'histoire et la peinture religieuse, telles que les concevait la tradition académique, ne sont pas complètement absentes des expositions provinciales, mais elles y tiennent, quantitativement, la

dernière place. Au contraire, l'abondance règne dans la catégorie des paysages, des natures mortes et des scènes de genre. L'expression "tableau de genre" ou "scène de genre" utilisée dans les comptes rendus de presse fait problème. Dans la classification traditionnelle, le tableau de genre se définit, en quelque sorte, négativement : c'est celui qui n'appartient à aucune des grandes catégories, peinture d'histoire et peinture religieuse, portraits, paysages ou natures mortes. Il a été considéré longtemps, dans la hiérarchie de dignité des oeuvres, comme inférieur, mais les suffrages du public ont contribué à imposer, au XIX^{e} siècle, sa réhabilitation. Avec l'élection de Meissonier à l'Académie, en 1861, le tableau de genre est officiellement consacré. Mais, à ce moment-là, le même terme recouvre déjà des réalités différentes qui vont du tableautin romantique, de l'anecdote historique de petit format aux scènes de la vie contemporaine d'inspiration réaliste, donnant lieu à des compositions ambitieuses de vastes dimensions. Le passage des sous-produits du romantisme aux sous-produits du réalisme, de la vignette historique au tableau de moeurs contemporain, du style Meissonier au style Bastien-Lepage se situe en province dans les années 85. La "modernité" d'une exposition est jugée en fonction de la prédominance du second style sur le premier.

Les exposants : du grand maître parisien à l'amateur local

Les critères de recrutement des artistes ne sont pas les mêmes dans toutes les expositions. Le plus généralement, en fonction d'une réglementation conforme à celle du Salon de Paris, une invitation personnelle est adressée aux artistes dont la présence est destinée à conférer du prestige à la manifestation ; les candidatures de tous ceux qui ne figurent pas parmi les invités sont soumises à l'appréciation d'un jury. Aux envois effectués par les artistes et, occasionnellement, par les marchands, s'ajoutent, dans les expositions provinciales, les oeuvres prêtées par l'Etat pour encourager la politique de décentralisation artistique et celles appartenant aux collections particulières locales.

On peut distinguer trois grandes catégories d'exposants. Aux deux pôles extrêmes se situent d'une part les grands dignitaires qui occupent le sommet de la hiérarchie nationale des artistes, telle qu'elle est socialement définie, d'autre part les "amateurs" locaux. Les grandes vedettes de la peinture réservent leur "grande machine annuelle" pour le Salon de Paris. Les artistes médaillés du Salon de Paris n'attendent pas

d'une exposition provinciale un supplément de consécration, mais ils espèrent y trouver un débouché commercial. Les plus chevronnés des artistes ne consentent guère à envoyer leurs oeuvres que dans les villes dont ils sont originaires, dans les rares Salons qui bénéficient d'une réputation solide ou encore dans les grandes expositions nationales comme celle de Nantes en 1886. Bonnat est fidèle au Sud-Ouest (Bordeaux et Pau), Cabanel à Montpellier, Henner à l'Alsace et Ziem à la Bourgogne. A la participation restreinte et réticente des grands maîtres s'oppose la participation massive et enthousiaste des "amateurs" qui voient, dans le fait même d'exposer, un moyen de se qualifier.

Entre les célébrités que le jury du Salon a consacrées et que le Tout Paris a adulées d'une part, et les amateurs originaires du cru d'autre part, se situe l'exposant-type. Il n'est pas dépourvu d'attaches provinciales : Appian, Allemand, Frappa à Lyon ; Amédée Baudit à Bordeaux ; Eugène Bellangé et Pierre Berthélémy à Rouen ; Eugène Claude, Debat-Ponsan et Roll à Toulouse.

L'exposant-type peut se prévaloir de nombreuses médailles provinciales (Pierre Berthélémy, 1818-1890, artiste de marines originaire de Rouen en mentionne une vingtaine). Il se situe à mi-chemin de la carrière des honneurs. Ce degré moyen de qualification n'a pas le même sens selon la génération à laquelle appartiennent les artistes. Pour les plus âgés, la notoriété provinciale tient lieu d'aboutissement. Pour ceux qui sont nés après 1835, la participation à un salon provincial est dans l'ordre d'un cursus dont les étapes se succèdent comme celles d'un fonctionnaire.

Les précurseurs de l'Impressionnisme, comme Boudin et même Jongkind, assimilés aux paysagistes en vogue, ne sont pas mal accueillis dans les Salons provinciaux. Il en est de même pour les artistes qui, comme Lépine, se situent en marge de l'Impressionnisme et en atténuent les provocations. Parmi les maîtres Impressionnistes, en dehors de Manet, dont un tableau est exposé à Nice en 1885, le seul qui parvienne, ici et là, à franchir le barrage du jury d'admission, c'est Claude Monet qu'on retrouve à Grenoble, au Havre, à Limoges et à Rouen, déchaînant à chaque occasion la hargne de la critique. La véritable percée moderniste s'accomplit à l'exposition de Nantes en 1886.

Par le souci de montrer en province quasi-exclusivement ce qui était apprécié au Salon de Paris, les sociétés des Amis des arts ont contribué à dissimuler la résistance opposée aux impératifs uniformisants par

quelques grands artistes qui attestent à nos yeux la survie, au XIX^e siècle, des écoles régionales, celles de Lyon, de Toulouse, de Bordeaux, de Rouen, de Nancy.

Les ventes d'art

L'ampleur du mouvement d'affaires auquel donnent lieu les expositions artistiques témoigne que l'objectif premier revendiqué par les sociétés organisatrices - à savoir "venir en aide aux artistes en les secondant dans le placement de leurs oeuvres", a été largement atteint. Le produit moyen des ventes se situe entre 30 et 40.000 F dans le cadre d'un salon annuel. Le montant total des ventes s'est élevé à presque 200.000 F à l'occasion de l'exposition de Nantes en 1886.

Le nombre des ouvrages vendus représente, dans la majorité des cas, le sixième ou le septième du nombre des ouvrages exposés. On peut distinguer, en fonction de l'origine de la demande, quatre types d'achats : les achats de l'Etat, les achats des municipalités, les achats des Sociétés des Amis des arts, les achats des particuliers. Les Services des Beaux-Arts de l'Etat se fournissent en général au Salon de Paris, quitte à répartir ensuite une partie de ces acquisitions entre les différents musées de province. Aussi les achats effectués par l'Etat sont-ils très exceptionnels. Les achats des municipalités sont destinés à l'enrichissement des collections publiques. Il est fréquent que les sociétés des Amis des arts ou les artistes exposants collaborent à cet enrichissement en faisant, à l'occasion d'une exposition, des dons au musée de la ville. Les municipalités, dans les villes qui possèdent un Salon régulier, s'en tiennent à un nombre limité d'achats, souvent moins de cinq, mais il s'agit en général d'achats importants par la qualification de l'auteur, la dimension du tableau et le prix. La priorité est accordée à des artistes originaires de la ville pour un tableau qui a été au moins admis préalablement, sinon récompensé, au Salon de Paris. Pour l'essentiel, la réussite commerciale est due aux acquisitions des sociétés artistiques et des particuliers, les achats de ces derniers l'emportant en nombre et en prix moyen sur ceux des sociétés.

Le prix des tableaux à vendre, comme ceux des tableaux vendus n'atteignent pas ceux pratiqués dans les galeries parisiennes qui vendent l'art en vogue. A Bordeaux, en 1887, le tableau le plus cher ne dépasse pas 10.000 francs. A la même époque, à Paris, les livres de comptes de la Maison Boussod et Valadon enregistrent, comme nous l'avons vu, des

prix beaucoup plus élevés. Il est à noter toutefois que les tableaux vendus à Paris le plus cher sont, dans la majorité des cas, acquis par des étrangers et, plus spécialement, par des Américains. La supériorité du marché parisien sur le marché provincial est partiellement due au fait que Paris est un centre de négoce artistique de rang international. Entre Paris et la province, il n'existe d'ailleurs pas des prix différents pour des tableaux comparables : simplement, les tableaux mis en vente en province ne sont pas égaux en dignité à ceux qui font l'objet des transactions parisiennes.

La clientèle apprécie l'honnêteté du métier qu'elle mesure en se référant au réel et à la vie. On sait, par exemple, que les travaux représentant des vaches passant un gué se vendaient plus cher si les sabots (dont l'exécution était considérée comme délicate) étaient visibles sous les reflets de l'eau. La clientèle tient compte des récompenses et des distinctions qui consacrent le mérite. Elle redoute ce qui contrarie l'ordre, la tradition, les habitudes : devant la nouveauté, son étonnement n'est pas émerveillé, mais scandalisé. Elle attend de la peinture qu'elle prenne en charge la beauté du monde, de la nature, de la terre, de la mer, des arbres, des fruits et des fleurs, sans renoncer au goût pour l'anecdote. L'anecdote envahit le paysage, le cavalier galopant sous l'orage, la vachère, le berger ou les troupeaux apportent la note sentimentale ou humoristique et font que l'image n'est pas seulement ressemblante mais signifiante.

La décentralisation des points de vente a favorisé l'extension de la clientèle par la multiplication des acheteurs épisodiques. Assurément, le tableau était associé à un certain art de vivre et à un certain statut social, sa possession comme celle du piano ou celle du baccalauréat, comptant parmi les signes extérieurs d'appartenance à la bourgeoisie. Cependant, les banquiers, les industriels, les "propriétaires", les médecins, les juges, les notaires, les négociants, les gens de boutique et les fonctionnaires étaient, au sens étymologique du terme, des amateurs - même s'ils aimaient, en peinture, les belles images. Et c'est bien pour atteindre ces acheteurs en puissance que les peintres participaient aux expositions provinciales. "A part quelques débutants, ce n'est point pour se faire connaître ou augmenter leur réputation que les artistes y envoient leurs oeuvres, mais bien pour les vendre" (11).

Aujourd'hui comme hier, la segmentation du marché des oeuvres des artistes vivants est imposée par les caractéristiques des oeuvres. Le marché de "l'art contemporain" se distingue fortement du marché de "la

figuration traditionnelle". Il existe bien des similitudes entre les stratégies des acteurs d'hier et ceux d'aujourd'hui. J'aimerais cependant souligner un usage différent du temps de la part des marchands-entrepreneurs. A une conception du marché fondée sur le temps long et les succès différés, s'est substituée une conception du marché fondée sur le temps court et le renouvellement continu de l'offre. Cette nouvelle stratégie, jouant sur le temps raccourci, a été rendue possible, entre autres raisons, par l'aggiornamento des institutions culturelles qui, aujourd'hui, soutiennent à leur émergence les mouvements nouveaux. Le goût majoritaire n'a pas suivi les institutions et l'art soutenu par elles n'est plus, comme au XIX^{e} siècle, celui que la majorité du public apprécie. Faut-il en conclure que la pédagogie du public est un des devoirs de l'Etat, ou bien, en suivant Guy de Maupassant considérer que : "L'Etat achète des tableaux ; mais avant de les acheter, il les choisit, et c'est encore là un de ses plus grands torts" (12).

1. VENTURI Lionello , *Les archives de l'impressionnisme*, Paris-New York, Durand-Ruel ed., 1939, vol. I, p. 115.
2. Les prix mentionnés sont extraits des registres de la Maison Goupil, Boussod et Valadon (cf R. Moulin, *Le marché de la peinture en France*, Paris, Ed. de Minuit, nouvelle éd. 1989, p. 27).
3. ZOLA Emile, *Carnets*, Paris, Plon/Terre Humaine, 1992, p. 242-243. Ferdinand Roybet (1840-1920) s'était spécialisé dans les peintures de mousquetaires et de reîtres, qui avaient connu un succès immédiat. Chauchard était le directeur des grands magasins du Louvre et un important collectionneur.
4. VENTURI Lionello, *op. cit.*, vol. I, p. 14.
5. Citations extraites de H. et C. White, *La carrière des peintres au XIX^{e} siècle*, trad. fse : Paris, Flammarion, 1991, p. 129.
6. VENTURI Lionello, *op. cit.*, vol. I, p. 52.
7. Lettre de Camille Pissarro à son fils Lucien, 12 juillet 1888, citée dans R. Moulin, *op. cit.*, p. 501-512.
8. WHITE H. et C., *op. cit.*, p. 130.
9. Pour que ces chiffres ne soient pas dénués de signification, on peut noter que, pendant la période 1873-93, les leçons de piano des jeunes filles représentent environ 20 F par mois, les leçons d'escrime des

jeunes gens 20 F par mois, les leçons d'équitation 30 F les vingt-quatre leçons. Il faut rappeler également que le gain d'une ouvrière à domicile est, dans les mêmes années, de l'ordre de 40 F par mois et que le traitement mensuel d'un petit fonctionnaire parisien est de l'ordre de 170 F par mois.

10. L'expression est de Camille Pissarro, *Lettres à son fils Lucien*, Paris, Albin Michel, 1950, p. 72.
11. VALLAT E., compte rendu de l'exposition de Bordeaux, *Le courrier de l'Art*, 16 avril 1886.
12. de MAUPASSANT Guy, *"Au Salon", Le XIX^e Siècle*, 18 mai 1886, in *Chroniques*, 3, U.G.E., 1980, p. 266.

Références bibliographiques

BERGOT François, "La donation François Depeaux au musée des Beaux-arts de Rouen", *Hommage à Hubert Landais*, Paris, Blanchard, 1987.

DISTEL Anne, *Les collectionneurs des impressionnistes*, Paris, la Bibliothèque des arts, 1989.

FIDELL-BEAUFORT Madeleine, "Les ventes aux enchères d'art américain au milieu du XIX^e siècle", dans L. Bertrand-Dorléac éd., *Le commerce de l'art*, Besançon, La Manufacture, 1992.

de MAUPASSANT Guy, *Chroniques*, 1, 2, 3, U.G.E., 1980.

MOULIN Raymonde, *Le marché de la peinture en France*, Paris, Ed. de Minuit, 1re éd. 1967.

MOULIN Raymonde, "Les bourgeois amis des arts", *Revue française de Sociologie*, XVII, 1976, p. 383-422.

MOULIN Raymonde, *L'artiste, l'institution et le marché*, Paris, Flammarion, 1992.

HARRISSON, C. et WHITE Cynthia A., *La carrière des peintres au XIX^e siècle*, trad. fse : Paris, Flammarion, 1991.

ZOLA Emile, *Carnets d'enquêtes. Une ethnographie inédite de la France*, Paris, Plon/Terre Humaine, 1992.

ANDRE GIDE :

LES NOURRITURES NORMANDES

ET LA MUSIQUE

par Christian GOUBAULT

(Séance publique du 25 janvier 1992)

Au moment où l'air normand bruit déjà du nom de Maupassant, il m'est donné l'occasion de parler d'un autre normand - par sa mère : André Gide. Mon propos s'inspire des écrits de Gide, mais également des "Nourritures Normandes d'André Gide" de notre Secrétaire Perpétuel Emérite René-Gustave Nobécourt, disparu le 10 mars 1989, ainsi que de sa conférence prononcée au château de Cuverville, le 22 juin 1969, au cours d'une séance de l'Académie célébrant le centième anniversaire de la naissance de l'écrivain. Cette brillante communication était illustrée au piano par Philippe Davenet, qui interpréta la "1re Ballade" de Frédéric Chopin.

Dans la généalogie de Gide, je ne remonte qu'au XVIIIe siècle, à Jean-Marin-Joseph-Claude Rondeaux, né à Rouen le 8 novembre 1720, Conseiller à la Cour des Comptes de Normandie. Un seul de ses dix enfants survécut. Charles-Marin-François - qui hérita du nom, de la fortune et de la notoriété des Rondeaux, est l'arrière-grand-père d'André Gide. Il reçut, dès sa naissance, le 29 janvier 1753, le titre de "de Montbray", appellation d'un modeste fief de Saint-Etienne-du-Rouvray où son père était mort. Dans "Si le grain ne meurt", ce livre de confessions écrit par pénitence, Gide note : "Mon arrière-grand-père, Rondeaux de Montbray, conseiller, comme son père, à la Cour des Comptes, dont le bel hôtel existait encore sur la place Notre-Dame, en face de la cathédrale, était maire de Rouen en 1789. En 93, il fut incarcéré à Saint-Yon avec M. d'Herbouville, et M. de Fontenay, qu'on

tenait pour plus *avancé*, le remplaça. Sorti de prison, il se retira à Louviers". R. G. Nobécourt précise et rectifie. Rondeaux de Montbray avait été élu maire de Rouen le 25 décembre 1792 et non en 89. Elève au Collège royal, il suivit les cours ouverts par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, ville qui, à l'époque, ne possédait pas d'Université. A 33 ans, il fut élu membre résidant de notre compagnie. Tout en étant magistrat, il était un distingué botaniste.

Charles Rondeaux acheta, en 1832, le fameux hôtel de la rue de Crosne où Gide passa une partie de son enfance, le château et la terre de Cuverville, le domaine de la Roque-Baignard dans le Calvados, et la résidence de la Mi-Voie. Ces lieux et ces paysages constituent l'espace gidien, les sites inspirés de l'histoire littéraire française de ce siècle.

L'un des six enfants (décidément les naissances marchent par six !) de Charles, Edouard-Henry-Constant Rondeaux se maria avec Julie-Judith Pouchet. Gide devenait par cette alliance le petit-cousin d'Archimède Pouchet. André hérita de la collection d'insectes de feu Félix Archimède. "Le vieux savant, théoricien buté, avait eu son heure de célébrité pour avoir soutenu contre Pasteur l'aventureuse thèse de l'*hétérogénie* ou génération spontanée. Il n'est pas donné à beaucoup d'avoir un cousin qui s'appelle Archimède. Que je voudrais l'avoir connu !" s'exclame Gide dans "Si le grain ne meurt". "Ce don de vingt-quatre boîtes à fond de liège, pleines de coléoptères, classés, rangés, étiquetés, certes je fus flatté d'en avoir été jugé digne ; mais je n'ai pas souvenir qu'il m'ait fait un bien énorme plaisir".

Juliette, la fille d'Edouard et de Julie est la mère d'André Gide. Leur fils, Emile-Constant, est le père de Madeleine, qu'André épouse à Cuverville en octobre 1895. Juliette Rondeaux avait dédaigné les plus brillants partis de la société rouennaise pour se marier avec un jeune professeur de droit, originaire d'Uzès, Paul Gide, qui mourut le 28 octobre 1880, de tuberculose intestinale.

Avec André, Juliette alla passer les premiers temps de son deuil rue de Crosne. Cette maison - qui appartenait à l'oncle Henri Rondeaux, "la crème des hommes, doux, paterne, même un peu confit" - "faisait angle entre la rue de Crosne et la rue Fontenelle. Elle ouvrait sa porte cochère sur celle-là ; sur celle-ci le plus grand nombre de ses fenêtres. Elle paraissait énorme", écrit Gide ; "elle l'était. Il y avait en bas, en plus du logement des concierges, de la cuisine, de l'écurie, de la remise, un magasin pour les "rouenneries" que fabriquait mon oncle à son usine du Houlme, à quelques kilomètres de Rouen. Et à côté du magasin, ou plus

proprement de la salle de dépôt, il y avait un petit bureau, dont l'accès était également défendu aux enfants, et qui du reste se défendait bien tout seul par son odeur de vieux cigare, son aspect sombre et rébarbatif. Mais combien la maison, par contre, était aimable !"

André s'est bien amusé à la fabrique du Houlme où l'on imprimait des tissus : courses en wagonnets avec Suzanne et Louise, contemplation des ébats du peuple fantasque des lapins, élevage de phryganes, chasse aux nécrophores, géotrupes, staphylins et autres oryctes nasicornes, sans compter les hannetons. Voilà une vocation d'entomologiste !

Dans le chapitre III de ses "Nourritures Normandes", intitulé "Le Paradis perdu de la Roque-Baignard", René-Gustave Nobécourt écrit avec la précision qui lui était coutumière, "C'est à la Roque-Baignard, dans le Calvados (canton de Cambremer, arrondissement de Pont-L'Evêque), à une douzaine de kilomètres à l'ouest de Lisieux, qu'il faut placer sans doute les premiers contacts d'André Gide avec la terre normande". Il y conduit son Michel de "L'Immoraliste" ; il a chanté pour Nathanaël les "provisions inestimables" de ses greniers, les foins de ses granges, la pulpe juteuse de ses pommes, et il a situé Isabelle dans ses tout proches alentours. "Par lui ce coin du pays d'Auge est devenu un site littéraire". C'est là que Gide rédige en 1892 "Le Voyage d'Urien", l'année suivante "La tentation amoureuse".

La propriété de La Morinière s'identifie avec celle de la Roque, située "dans le pays le plus ombreux, le plus mouillé que je connaisse. De multiples vallonnements, étroits et mollement courbés, aboutissent non loin à la très large vallée d'Auge qui s'aplanit d'un coup jusqu'à la mer. Nul horizon ; des bois-taillis pleins de mystère ; quelques champs, mais des prés surtout, des pacages aux molles pentes, dont l'herbe épaisse est deux fois l'an fauchée, où des pommiers nombreux, quand le soleil est bas, joignent leur ombre, où paissent de libres troupeaux ; dans chaque creux, de l'eau, étang, mare ou rivières ; on entend des ruissellements continus".

Gide passa le meilleur de son enfance et de son adolescence à la Roque, domaine qu'il dût vendre en 1900 à cause des tracas que lui occasionnaient ses propriétés foncières. Il avait été maire de la commune de 1896 à 1899.

Passons rapidement sur le château de la Mi-Voie, évoqué ici-même en 1987 par le Frère Jean-Pierre Ribaut. Cette belle demeure de la seconde moitié du XVIII^{e} siècle, propriété de la grand-mère de Gide sur

la rive droite de la Seine, en amont de Rouen, a été détruite. Elle avait été vendue quelque temps après la mort, en 1873, de Mme Edouard Rondeaux. Gide ne s'en souviendrait guère s'il ne pouvait "la revoir du train à chaque voyage en Normandie, près de la colline de Saint-Adrien, au-dessous de l'église de Bon-Secours, peu d'instants avant de passer sur le pont".

L'oncle et la tante d'André habitaient à Rouen, 18 rue de Lecat. Dans "Si le grain ne meurt", il la décrit comme "une de ces tristes rues de province, sans magasins, sans animation d'aucune sorte, ni caractère, ni agrément". La maison de son oncle était aussi banale et maussade que la rue. C'est la maison natale d'Emmanuèle, la chambre d'Alissa où Jérôme découvrit le secret de sa destinée ... L'oncle Emile possédait la belle propriété de Cuverville-en-Caux, dont Madeleine hérita à la mort de son père. "L'amour de Madeleine pour cette vieille grande maison se manifestait extérieurement par des soins ménagers assidus", nous dit M. Nobécourt. "Tout y était frotté, briqué, et on y sentait l'encaustique". Gide a beaucoup écrit à Cuverville, notamment "Si le grain ne meurt". "L'essentiel de la moisson y a mûri ou s'y est lié", ajoute René-Gustave Nobécourt. Quand il doit se déplacer, ce n'est pas sans déchirement qu'il quitte ce hâvre, qui lui rappelle ses jeux d'enfants. "Devant la maison, le grand cèdre est devenu énorme, dans les branches duquel nous nichions et passions des heures ; chacun de nous s'y était aménagé une chambre ; on se faisait de l'une à l'autre des visites, puis, du haut des branches, avec des noeuds coulants, des crochets, on pêchait"...

A la mort de Madeleine - Emmanuèle des "Cahiers d'André Walter", de "Si le grain ne meurt", Ellis du "Voyage d'Urien", Angèle des "Paludes" - le château fut légué à Dominique Drouin, le neveu et filleul d'André Gide qui n'en conservait que l'usufruit. Gide mourut à Paris, rue Vaneau, le 19 février 1951. Le corps de l'écrivain fut ramené à Cuverville, porté, le 22 février, au cimetière villageois.

Toute sa vie, André Gide pratiqua la musique de piano. Très jeune, il enrage : il aurait pu être virtuose, s'il avait été quelque peu poussé et s'il avait connu des professeurs de qualité. Certes, l'organiste de l'abbatiale Saint-Ouen, et ami de la famille Rondeaux, Auguste Guéroult, était un excellent musicien, mais il était trop égoïste pour être un bon pédagogue. En ce temps où il naissait au monde des sons, Gide considérait Guéroult comme "le grand maître, le prophète, le magicien". "Les leçons de Mlle de Goecklin, de M. Schifmacker, de M. Merriman surtout, étaient on ne peu plus rebutantes", relève Gide. "De loin en loin je revoyais

M. Guéroult, qui veillait à ce que le "feu sacré", comme il disait, ne s'éteignît point (...) Quel pianiste eût fait de moi M. de la Nux, si je lui eusse été confié plus tôt !"

La fin des leçons avec le corpulent Schifmacker est d'un humour irrésistible. Craignant pour les petites chaises du salon, la mère d'André avait choisi pour M. Schifmacker "un robuste siège, hideux, recouvert de molesquine et qui jurait étrangement avec le mobilier du salon. Elle mit ledit siège à côté du piano, et écarta les autres, 'pour qu'il comprît bien où il devait s'asseoir', disait-elle. La première leçon, tout alla bien, la chaise tenait bon et résistait à l'oppression et à l'agitation de ce gros corps. Mais la fois suivante, il se passa quelque chose d'épouvantable : la molesquine, amollie sans doute à la leçon précédente, commença de lui coller aux chausses. On ne s'en aperçut, hélas ! qu'à la fin de la séance, au moment où il voulut se lever. Vains efforts ! Il tenait à la chaise, et la chaise tenait à lui. Son mince pantalon (nous étions en été) si l'étoffe en était un peu mûre, le fond allait y rester, c'était sûr ; il y eut quelques secondes d'angoisse... Et puis, non ! sur un nouvel effort, ce fut la molesquine qui céda, doucement, doucement, abandonnant le sien, comme par conciliation (...) Tout se passa sans déchirure, heureusement, et sans dommage, que pour la molesquine dont il emportait tout l'apprêt, laissant sur le siège, imprimée, l'effigie de son volumineux derrière".

Abordons le chapitre de Gide pianiste, pédagogue, critique et ethnomusicographe : l'écrivain notait, au Tchad, la musique des danses et la fabrication des instruments. Au Congo, il avait relevé que les couplets et les refrains des pagayeurs de Mayoumba se chevauchaient, tandis qu'au Tchad, il se reprochait de ne pas avoir noté précisément les intervalles des chants des Massa. "Mais qu'on s'imagine cet air gueulé par cent personnes dont aucune ne donne la note exacte", s'exclame-t-il.

De nombreux auteurs ont traité de la question musicale chez Gide. Lors de sa conférence à Cuverville, René-Gustave Nobécourt avait eu l'excellente idée de faire jouer la "1re Ballade" de Chopin par notre ami Philippe Davenet, pour rappeler le film que Marc Allegret consacra à André Gide, donnant une leçon à Annick Morice dans le "Scherzo en si mineur". Dans ce film, Gide interrompt l'interprète, corrige son jeu, commente l'oeuvre et se met lui-même au piano.

L'écrivain plaçait Chopin au pinacle et se considérait un peu comme le dépositaire de l'interprétation du maître polonais. Dans ses "Notes sur Chopin", il affirmait sans détour : "Par un étrange destin que ne connut nul autre, Chopin est d'autant plus méconnu que ses exécutants

travaillent plus à le faire connaître. On peut interpréter plus ou moins bien Bach, Scarlatti, Beethoven, Schumann, Liszt ou Fauré. On ne fausse point leur signification en gauchissant un peu leur allure. Il n'y a que Chopin qu'on trahisse, qu'on puisse profondément, intimement, totalement dénaturer". Il ne faut pas s'étonner des commentaires acides de Gide sur les interprètes et les exégètes de son temps. Dans son "Journal", en 1921, il écrit : "*je sais* et *je sens* par exemple, que la *Barcarolle* de Chopin *doit* être jouée beaucoup plus lentement que ne fait Mlle X, qu'ils ne font tous (...). Jouée de ce train, la musique de Chopin devient *brillante*, perd sa valeur propre, sa vertu..."

Chopin est donc pour Gide le musicien de l'intimité, de la voix basse, sans "cette assurance insupportable du virtuose" et sans cette méconnaissance d'un Suarès "qui en est réduit à ramasser, pour les diriger à neuf contre Chopin, tous les traits les plus émoussés qu'empenne à neuf sa rhétorique : mélancolie tuberculeuse, virtuosité, mondanité"... Combien est grande la certitude de Gide, qui ne voit pas la compréhension particulière que pourrait avoir un musicien qui ne serait pas surtout un artiste...

Il n'aimait pas tout de Chopin. Les "Feuillets et variantes" de l'oeuvre de Gide l'attestent. Il montrait peu de goût pour certaines grandes compositions, comme l'Allegro de concert, la Polonaise-Fantaisie, opus 61, et plus curieusement pour la Fantaisie en fa mineur. "Ce sont là", disait-il, "des morceaux d'apparat pour grand public, déclamatoires et quelque peu redondants, d'où pathétique facile, à effets, et où je ne retrouve plus qu'à peine l'incomparable artiste des Préludes et des Etudes". Tout le monde peut se tromper, y compris André Gide, qui n'a pas cru devoir livrer cette confession à l'éditeur, de son vivant.

Gide connaissait aussi ses limites en tant que pianiste. Un soir de 1914, chez Jacques-Emile Blanche, il se met au piano pour changer le cours des idées. Par coeur, il interprète le premier mouvement - fort difficile - de la Sonate en si mineur, la 1re Ballade, le Scherzo en si mineur, le 1er Prélude et celui en Mi bémol majeur. "Le tout horriblement mal, à la seule exception du premier prélude [...] J'admire d'avoir pu mener jusqu'au bout la "Ballade", note-t-il dans son journal, mais il ajoute aussitôt : "J'aurais voulu que J.E. Blanche pût l'entendre à Cuverville, certains jours, quand je la joue *comme il faut*".

Gide aimait Chopin aussi parce qu'il n'était que pianiste et que le piano "l'emporte sur l'orchestre autant que l'individu sur la masse". C'est à l'abbaye de Monte Cassino auprès du Père Abbé, que Gide saura ce

qu'est vraiment l'art de Chopin, "la plus pure des musiques". Il terminera la dédicace de ses "Notes sur Chopin" au Père Abbé par ces mots qui disent tout : "S'il est sans doute de plus grands musiciens, il n'en n'est pas de plus parfaits. De sorte que l'oeuvre de Chopin, guère plus volumineuse dans son genre que l'oeuvre poétique de Baudelaire, est comparable aux *Fleurs du Mal* par l'intense concentration et signification des meilleures pièces qui la composent, et par l'extraordinaire influence que l'une et l'autre, par là même, purent exercer".

Mon propos serait incomplet si je n'évoquais pas ici la collaboration de Gide avec Igor Stravinsky. Je ne peux que déplorer le différend qui les opposa en 1933, à propos de "Perséphone". Ce mélodrame en trois tableaux avait été commandé à Stravinsky par Ida Rubinstein. En 1918, l'écrivain français avait cherché à intéresser le musicien russe à son "Antoine et Cléopâtre" d'après Shakespeare. Refus de Stravinsky. En février 1933, à Wiesbaden, les deux hommes se rencontrent et quelques mois plus tard (en mai), Stravinsky met en musique "Perséphone", dernier hommage à "une France littéraire encore proche du symbolisme". Le mythe de Perséphone offre des affinités avec la personnalité de Gide : narcissisme, tentation de la descente aux enfers, jusqu'au fond de la détresse humaine. Ce mythe est traité sous l'aspect d'un poème élégant, un peu fin de siècle, mais n'encourant pas le reproche de prosodies lâches et informes.

Mais le malentendu allait éclater justement à propos de l'utilisation de cette prosodie. L'écrivain s'était attendu à ce que son poème "fût chanté avec les mêmes accentuations exactement dont il eût usé pour le réciter. Il croyait que son intention musicale devait être d'imiter ou de souligner le dessin verbal", commente Stravinsky dans "Souvenirs et Commentaires" : "Tout ce que j'avais à faire, c'était de trouver la hauteur pour les syllabes, puisqu'il considérait avoir déjà composé le rythme".

Gide n'assista pas à la première représentation de "Perséphone", à l'Opéra, le 30 avril 1934, sous la direction de Stravinsky. Dans son "Journal", l'écrivain note : "Je crois que Stravinsky me pardonna mal de ne pas avoir assisté à la très belle exécution de sa très belle partition, mais c'était au-dessus de mes forces"...

Ecoutons l'un des plus beaux passages de l'oeuvre : le début de "Perséphone aux Enfers". La fille de Zeus et de Demeter s'éveille à la plainte des ombres sur l'adorable berceuse : "Sur ce lit elle repose et je n'ose la troubler. Encore assoupie, assoupie à moitié. Elle presse sur son coeur Le Narcisse dont l'odeur l'a conquise à la pitié".

LES TRIBULATIONS

D'UNE FAMILLE NORMANDE

AU TEMPS DE LA CHOUANNERIE

par le professeur Jean MONGRÉDIEN

(Séance publique du 8 février 1992)

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

Comment n'être pas intimidé en prenant la parole dans cette salle où tant d'autres voix, infiniment plus autorisées que la mienne, se sont fait entendre ? Depuis plus de deux siècles en effet, l'Académie de Rouen accueille en son sein les personnalités les plus éminentes : c'est dire si l'honneur qui m'est fait aujourd'hui d'être appelé à siéger parmi ses membres et à participer à ses travaux me remplit tout à la fois de gratitude et de confusion.

Ces réflexions n'ont fait qu'accroître mon embarras face au choix du sujet que j'allais traiter devant vous aujourd'hui. Ma spécialité est l'histoire de la musique, plus particulièrement celle de la musique française des XVIII[e] et XIX[e] siècles. Mais je sais par expérience que les spécialistes sont bien souvent gens ennuyeux, d'autant plus impénitents

Discours prononcé à l'occasion de sa prise de séance par M. Jean Mongrédien, élu membre correspondant le 23 mars 1991.

bavards que le champ de leurs propres recherches est plus étroit. Pour éviter cet écueil, j'ai donc décidé d'évoquer la période de la Révolution et de l'Empire sous un jour plus propre, je l'espère, à intéresser tous les Normands rassemblés ici, quelle que soit leur discipline d'origine : en parlant en effet des guerres de la chouannerie et des vicissitudes de l'émigration, je sais que j'aborde un sujet plus familier, car ces événements ont laissé des traces profondes dans le pays et bien des familles conservent sans doute encore les souvenirs douloureux de ces années difficiles qui, au tournant des deux siècles, ont ébranlé jusque dans ses bases un édifice plusieurs fois centenaire. Non que j'aie des documents historiques de premier intérêt à présenter à mon auditoire : c'est tout le contraire. Je voudrais seulement évoquer les bouleversements que cette guerre a causés au sein d'une humble famille normande, la mienne. Le récit que j'ai à faire est simple et loin de croire, comme Valéry, que "ce qui est simple est toujours faux", il me semble au contraire que la banalité même de ce drame et la condition médiocre de ses acteurs lui confèrent une humanité et une universalité que l'on risquerait parfois de perdre de vue à ne considérer que les hauts faits d'armes des chefs les plus renommés. Par de tels exemples, on comprendra peut-être mieux ce que furent les sacrifices acceptés parfois par cette population rurale qui durant des siècles a fait l'âme de la France profonde.

Comme la plupart des Français aujourd'hui, je suis d'origine paysanne. Je n'ai pas une âme de généalogiste : je n'ai eu jusqu'à présent ni le temps, ni le goût de faire des recherches sur ma famille dans les registres paroissiaux et dans les registres d'état-civil. Il se trouve toutefois que j'ai entre les mains quelques documents (correspondances, actes divers, journal manuscrit) qui m'ont été transmis par mon père, lequel les tenait lui-même de son propre père. Ces quelques papiers dont j'exploiterai le contenu au cours de ce récit m'ont permis de situer la famille dès la fin du XVIII^{e} siècle dans une partie de l'Eure bien circonscrite, celle des vallées de l'Avre et de l'Iton : Verneuil-sur-Avre, Breteuil-sur-Iton, Condé-sur-Iton. Si le nom est encore bien vivant aujourd'hui dans la région, on le trouve cependant plus souvent sur les tombes des cimetières ou sur les monuments aux morts des petits villages de ces différents cantons. Son origine est incertaine : des spécialistes d'onomastique que j'ai consultés pensent qu'il s'agit probablement d'une déformation d'un plus ancien *Mau-Chrétien*, ce qui, - *horresco referens !* - signifierait simplement *mauvais chrétien*.

A la veille de la Révolution donc, il faut imaginer une famille paysanne comme tant d'autres, besogneuse, fortement attachée à la terre dont elle vit. Lorsque les garçons se marient, les contrats nous livrent les noms des épousées qui, tous, fleurent bon le terroir : Catherine Lesage, Marie-Madeleine Foucher, Alexandrine Bessin. Les professions varient peu : cultivateur, tisserand, parfois simplement propriétaire, parfois aussi - pour les femmes surtout - domestique ou blatier, c'est-à-dire revendeur de grains.

En 1789, un certain François Mongrédien, cultivateur, a plusieurs fils. L'aîné se prénomme Jean-Adrien et ce sera le héros de cette histoire, Jean-Adrien est né en 1764 : il a donc vingt-cinq ans lorsqu'éclate la Révolution. Comment la famille réagit-elle aux premiers troubles qui secouent la campagne normande ? Sur ce point, j'en suis réduit à des conjectures. On sait que, dès 1789, des bandes armées ravagent le pays, pillards qui commettent des exactions, rançonnent les paysans, vident leurs demeures et incendient leurs granges. Tout cela s'accompagne d'une nouvelle idéologie qui annonce les grands bouleversements à venir. Des crimes sont commis au nom d'un messianisme de mauvais aloi. On annonce la fin des inégalités, l'abolition des privilèges, le retour pour tous de l'âge d'or sur la terre. On critique le roi, on critique l'église et le clergé.

Pour la plupart des paysans, si fortement attachés aux valeurs ancestrales, la prédication de ce nouvel évangile était scandaleuse. Cependant des dissensions apparaissent parfois au sein des familles ; certains, les jeunes sans doute, ne sont peut-être pas indifférents à la séduction des idées nouvelles : une société plus juste, des privilèges moins choquants, un bien-être matériel plus assuré. Bref, je crois pouvoir dire que notre famille normande a dû connaître ces divisions intestines et que Jean-Adrien et ses frères ne furent pas toujours d'accord. *Mutatis mutandis* les hommes de ma génération ont été les témoins de semblables dissensions à d'autres moments de l'histoire : n'a-t-on pas vu en 1940 des familles françaises se diviser à propos de leurs choix politiques et, plus près de nous et dans une moindre mesure certes, - je pense au printemps de 1968 - la discorde s'introduire au sein de foyers jusque-là parfaitement unis ?

Jean-Adrien, lui, a choisi de rester fidèle à la tradition de ses pères. Je le retrouve en effet quelques années plus tard officier dans les rangs des Chouans, sous les ordres du comte de Frotté, le général de l'insurrection pour la Normandie. Ces renseignements me sont fournis par un journal

manuscrit rédigé par l'un de ses fils né en Angleterre au début du XIX^e^ siècle et dont je reparlerai bientôt.

Comment ce fils de paysan est-il devenu officier ? Je l'ignore. Etait-il déjà militaire avant 1789 ou bien s'est-il engagé seulement lors des premiers troubles ? Sans être exceptionnel, son cas est cependant remarquable : c'est en effet la noblesse normande qui constitue pour la plupart le corps des officiers de l'armée du comte de Frotté.

On connaît l'histoire de ce général en chef de l'insurrection normande, originaire d'une famille d'Alençon, lui-même fils d'officier. Hardi et téméraire, mais cultivé et sensible, il a mené dans les dernières années de l'ancien régime une vie de garnison monotone et sans gloire, il a connu le désoeuvrement - je devrais peut-être dire le désenchantement - qui fut celui de bien des jeunes gens nobles à la veille de la Révolution. Placé dans une situation analogue et pour tromper son ennui, Choderlos de Laclos, exactement à la même époque, écrira pour se distraire *Les Liaisons dangereuses*. Frotté, lui, est un homme d'action plus qu'un homme de cabinet. On dit même qu'il résista à l'étude du latin, déclarant "qu'il vaut mieux étudier le monde et le caractère des hommes avec qui l'on vit pour savoir comment se conduire avec eux et apprendre l'histoire dans tous ses détails que de perdre son temps à déchiffrer une langue que personne ne parle".

Hostile à la Révolution dès ses débuts, il émigre d'abord en Angleterre, puis revient en France en 1795 et c'est sans doute alors qu'il trouva beaucoup d'hommes disposés à se ranger sous son commandement pour résister aux forces révolutionnaires. Le département de l'Eure n'est sans doute pas celui qui fournit à Frotté le plus gros contingent de ses troupes. Toutefois, au moment des combats les plus intenses, il avait pu y mettre en place cinq divisions et je pense que notre Jean-Adrien combat dans l'une d'elles, quoique je n'aie trouvé nulle part son nom dans les listes d'officiers, il est vrai incomplètes, publiées par les historiens.

Le déroulement des événements est connu : placées sur leur propre terrain dont elles connaissaient parfaitement le moindre repli, le sentier le plus écarté, la forêt la plus profonde, trouvant très souvent une aide auprès de la population locale, toujours prête à les aider, à les soigner, à les nourrir, les troupes de Frotté, bien que très inférieures en nombre aux divisions révolutionnaires et manquant d'armement, tinrent cependant celles-ci longtemps en échec. La chronique a conservé le souvenir d'actions éclatantes, de scènes d'héroïsme sublimes. Ces Français qui s'opposaient les uns aux autres dans cette guerre civile sans pitié

combattaient, quel que soit le parti auquel ils s'étaient ralliés, au nom d'un idéal, d'une foi qui justifiaient tous les sacrifices.

Le combat cependant était inégal et Bonaparte, en affirmant chaque jour davantage son autorité, était bien résolu en fait à mettre un terme à ce qui n'était pour lui qu'une sédition. Un moment les Chouans avaient pu espérer que le général victorieux combattait les excès du gouvernement républicain et pouvait restaurer l'ancien ordre social : le coup d'état du 18 brumaire ruinait définitivement les espérances royalistes et ôtait toute signification aux guerres civiles de l'ouest de la France. On sait la fin de cette tragique épopée : Frotté, acceptant de négocier avec les chefs républicains se rend dans le camp ennemi pour discuter des conditions de la reddition. Il a pris soin d'obtenir au préalable un sauf-conduit pour assurer son retour. En fait, c'est un guet-apens : il en a le pressentiment et le dira lui-même à un compagnon avant de partir : "Je ne m'abuse pas, je sais que je vais à la mort". Traîtreusement arrêté par les généraux qui l'accueillent, Frotté est condamné à mort sans procès ainsi que les quelques officiers qui l'accompagnent. Eternel recommencement de l'histoire ! Tite-Live et César ne sont-ils pas déjà tout pleins des récits de telles félonies ? Combien de versions latines de notre jeunesse avaient pour sujet l'histoire du massacre d'ambassadeurs ou de légats au mépris de la parole donnée !

De Paris, Bonaparte suit l'affaire. Il a donné des ordres : tout moyen en fait est bon pour s'emparer de Frotté. Celui-ci sera fusillé trois jours après son arrestation, le 18 février 1800 exactement, dans un champ en bordure de Verneuil-sur-Avre qui porte aujourd'hui encore le nom de *Clos-Frotté*. On raconte que, marchant au supplice, il n'était pas au pas. Un de ses compagnons le lui fit remarquer. Il se ressaisit vite, ajoutant : "C'est ce maudit air qui en est la cause". Pour accompagner le cortège en effet, la musique militaire jouait, suprême dérision, le *Ça ira*.

L'armée normande ainsi décapitée, la guerre n'avait plus de sens : la plupart des troupes se débandèrent et cessèrent le combat. Le destin des officiers fut plus incertain : dès le 4 mars, le journal *Le Moniteur* annonce l'arrestation d'une centaine des principaux officiers de Frotté. Jean-Adrien n'est pas du nombre. Il continue un combat désespéré. Deux ans plus tard (avril 1802), un senatus-consulte offre l'amnistie et ouvre les voies de la patrie aux émigrés. Ce décret excepte cependant (je cite) : "Les individus qui ont eu des grades dans les armées ennemies et qui avaient été chefs de rassemblements contre la République". Les officiers

de la chouannerie se trouvaient donc exclus de ces mesures d'amnistie et c'est sans doute la raison qui détermina Jean-Adrien à persévérer dans son attitude. On frémit en imaginant la vie de cette poignée d'irréductibles qui mènent alors un combat d'escarmouches sans espoir. Sans asile, évitant tout contact compromettant avec leur famille - Jean-Adrien est marié et père d'un enfant, ces hommes dorment à la belle étoile en été, au hasard des granges en hiver.

Bonaparte ne parviendra jamais en fait, malgré de nombreuses redditions, à désarmer totalement les provinces de l'ouest. Durant tout l'Empire, un mouvement royaliste existera en Normandie qui forme des complots, reçoit des secours de l'Angleterre, trop heureuse alors d'entretenir en France un foyer d'agitation. Pour Jean-Adrien cette vie aventureuse dure exactement trois ans ; elle eût duré plus longtemps peut-être encore si la police de Bonaparte n'avait veillé attentivement : un ordre d'arrestation est donné, la tête de notre chouan est mise à prix. Jean-Adrien n'a que le temps de passer à Rouen prendre sa femme et son fils qui y résident, de rassembler à la hâte quelques vêtements et de gagner la côte au plus vite. Depuis quelques heures la municipalité de Calais a donné l'ordre de les arrêter : ils parviendront d'extrême justesse à échapper à la police. Ils s'embarquent de nuit sur un petit bateau et, après plusieurs heures de traversée, atteignent à l'aube le port de Douvres.

Permettez-moi ici d'interrompre un instant ce récit pour évoquer la détresse de ce couple de paysans normands qui, après avoir tout abandonné, se retrouve soudain sur une terre étrangère, dans un pays dont ils ne parlent pas la langue, sans autres ressources que les quelques louis d'or rassemblés à la hâte à Rouen dans l'affolement de la fuite. Aujourd'hui où les voyages se sont développés, où les contacts d'un pays à l'autre vont sans cesse se multipliant à l'heure de l'Europe unie, il faut un effort d'imagination sans doute pour se représenter la souffrance de tous ceux qui quittaient ainsi - certains pour toujours - la terre de leurs ancêtres. Que des milliers d'autres aient connu le même sort n'adoucit en rien l'horreur de la situation, mais ne fait qu'accroître le capital de la douleur. L'histoire depuis la plus haute antiquité est jalonnée ainsi de récits de déportations, d'exils de populations entières et, depuis la Bible, toutes les littératures ont développé à l'envi ce thème éternel de la nostalgie de la patrie : des chants des psaumes à ceux des noirs de la Nouvelle-Orléans, on lui doit quelques-uns des plus purs chefs-d'oeuvre du lyrisme éternel, tant il est vrai, hélas, que l'histoire de l'humanité est bien plus celle de ses peines et de ses larmes que celle de ses joies.

Mais Jean-Adrien et sa femme ne sont pas des poètes, loin de là. Si nous ignorons tout de leurs souffrances, nous pouvons du moins admirer leur courage et leur bon sens pratique. Cette fois l'Angleterre ouvre toutes grandes ses portes à cette nouvelle invasion normande. Les secours s'organisent, une somme modique est même versée à chaque émigré qui en fait la demande. A Londres où elle est parvenue, la famille retrouve des compagnons d'infortune qui l'ont précédée dans l'émigration, probablement dès l'exécution de Frotté en 1800. Dans le récit que j'ai de ces événements, je trouve trois noms : ceux de l'abbé Bourgeat, de la comtesse de Sommery et du chevalier Bruslart. Des deux premiers je n'ai trouvé trace nulle part : je constate seulement que l'un est membre du clergé, l'autre de la noblesse. Le malheur a rapproché les hommes, le combat pour une cause commune a fait tomber les barrières sociales : Jean-Adrien et sa femme sont alors sans doute amenés à fréquenter un milieu qui ne les aurait pas admis avant 1789. En revanche, le troisième personnage cité, le chevalier Bruslart, est parfaitement connu : ami et confident de Frotté, il est chef d'état-major et Frotté lui-même l'a désigné pour son successeur ; en fait il a émigré en Angleterre dès juillet 1800.

Je laisse ici la parole au fils de Jean-Adrien qui, dans ses souvenirs restés manuscrits, a évoqué cet épisode de la vie de ses parents : "L'abbé Bourgeat, la comtesse de Sommery et le chevalier de Bruslart étaient trop pauvres eux-mêmes pour apporter une aide pécuniaire à mes parents. Mais ils en reçurent des marques de sympathie, des conseils, des lettres d'introduction. Pendant plusieurs années ils vécurent, comme tant d'autres émigrés français, en enseignant leur langue. En plus de ces revenus, ils touchaient une modeste pension du gouvernement anglais (je crois cinquante livres par an)".

Ici je ne peux m'empêcher de sourire en voyant ces paysans normands devenus, par la force des choses, maîtres de français. Je ne doute pas un seul instant de leur bonne volonté, mais je sais également comment on parle parfois le français dans la campagne normande... D'autres qu'eux, infiniment plus célèbres, durent en passer par là aussi : on sait que, placé dans une situation analogue et en proie à un dénuement total, le vicomte François-René de Chateaubriand, exactement à la même époque, fut un moment contraint à cette extrémité. On dit même qu'il fut obligé un temps d'enseigner... la danse. Evoquant ses souvenirs d'émigré dans *Les Mémoires d'outre-tombe*, il rapporte qu'il avait refusé (je le cite) "le schilling aumôné par jour aux émigrés" que sa dignité l'empêchait d'accepter. "J'ai profité à ces leçons" dira-t-il encore en rappelant ces années de détresse, "la vie sans les maux qui la rendent grave est un

hochet d'enfant". Je veux bien croire toutefois que ses élèves reçurent un enseignement d'une autre qualité que ceux de mes ancêtres...

Quoi qu'il en soit nos fugitifs parvinrent à subsister : ils s'installent dans la banlieue de Londres, à Highgate exactement. Un second fils naît en 1807, Augustus, celui-là même qui rédigera beaucoup plus tard ce long texte que j'exploite ici et où il relate l'histoire de ses parents et la sienne.

On y trouve tous les souvenirs de sa vie d'enfant à Londres dans ce milieu d'émigrés normands. il rappelle que son père, le chouan Jean-Adrien, était né à Cintray (petite commune située à quelques kilomètres de Breteuil-sur-Iton) et que, petit propriétaire, il y possédait exactement soixante arpents de terre au moment où il dut quitter le pays. Il était très fier, écrit son fils, - et ces mots sont en français dans ce texte rédigé en anglais - "d'être Normand par la grâce de Dieu" et il ajoute : "Ma mère et lui étaient tous deux des royalistes fervents et convaincus, entièrement dévoués à la cause de la sainte église catholique. Leur plus ardent désir était de voir le triomphe - ici ces mots à nouveau en français dans le texte _ de "la bonne cause" et je fus élevé dans l'exécration de (en français) "ce coquin de Robespierre" et "ce gueux de Bonaparte".

Parmi tous ces émigrés le souvenir du comte de Frotté était resté bien vivant. Augustus Mongrédien rapporte la tragique histoire du sauf-conduit qu'il a probablement entendu raconter cent fois par son père. Il ajoute : "Dans l'ardeur de son amitié pour cet officier qui le commandait et dans son indignation à l'égard des républicains, mon père a peut-être oublié ou passé sous silence certaines circonstances atténuantes : il n'empêche que cet acte immonde et barbare est bien révélateur de l'atrocité de la guerre civile". Sur les murs de la demeure familiale à Highgate une gravure représentait Frotté en train de lire le sauf-conduit : le texte même de ce document était finement gravé sous le portrait si bien qu'avec un verre légèrement grossissant on pouvait parfaitement le lire : est-il besoin de dire que toute la famille le connaissait par coeur ?

Le jeune Augustus semble avoir eu, durant ces années d'émigration, une enfance heureuse. Il eut en tous cas le bonheur de recevoir en Angleterre une éducation qu'il n'eût certainement pas eue en France. Son récit fourmille d'anecdotes intéressantes, telle, par exemple, sa rencontre à l'âge de six ans avec le fameux poète romantique anglais, Samuel Coleridge, l'un des voisins de la famille Mongrédien à Highgate : "Un gros Monsieur corpulent enfoncé dans un fauteuil, les bras croisés,

regardant droit devant lui et semblant rêver, ses larges yeux gris grands ouverts".

A l'âge de six ans, Augustus est envoyé dans une école catholique d'Hampstead dans la proche banlieue de Londres. Cette école avait une chapelle où officiait un prêtre émigré français, l'abbé Morel. Cet abbé, lui aussi normand, avait été compagnon d'études de Jean-Adrien au séminaire d'Evreux. Les deux hommes étaient heureux de se retrouver au service dominical. L'abbé Morel prêchait en anglais et, bien que son accent trahît sa nationalité d'origine, toute l'assistance écoutait ses homélies dans un profond recueillement.

Je veux bien croire que, pour des catholiques convaincus, l'éducation en Angleterre d'un enfant qui connaissait sans doute assez mal encore la langue vernaculaire ait posé des problèmes : les écoles catholiques en effet étaient rares. Passé donc ces années préparatoires, le jeune Augustus fut envoyé hors de Londres, près de Beaconsfield dans le Buckinghamshire. Là existait un collège, le Penn College, qui venait d'être fondé spécialement pour l'éducation de vingt-cinq fils d'émigrés français ; je suppose que sa qualité de fils d'officier valut au jeune garçon l'autorisation d'être admis dans cet établissement. Le prix de la pension était modique : vingt-cinq livres par an, le gouvernement anglais assurant une subvention. Deux prêtres français dirigeaient ce collège où les élèves pratiquaient un bilinguisme total.

L'atmosphère y était toute française et la religion pratiquée et enseignée était naturellement le catholicisme. Augustus Mongrédien raconte dans ses souvenirs que les modèles proposés aux jeunes gens étaient Henri IV et Louis XIV ; "Le *Credo* politique, écrit-il, proclamait les droits divins de la race : imaginez un peu un collège jésuite français transporté sur le sol anglais". Chaque année naturellement la Saint Louis donnait lieu à de grandes fêtes au cours desquelles les élèves avaient le droit de tirer le canon ! Précision intéressante : les plus âgés d'entre eux étaient soumis à un entraînement militaire, afin, je cite, "d'être en mesure d'aider l'armée britannique en cas de débarquement de Napoléon".

Dès la première Restauration en 1814, le gouvernement anglais avait cessé d'accorder sa subvention à ce collège français établi sur son sol. La France avait pris quelque temps le relais, mais, cet établissement ne se justifiant plus à l'heure où les émigrés pouvaient réintégrer leur patrie, il fut définitivement fermé en 1820. Notre jeune héros a alors exactement treize ans : il quitte le collège pour entrer, comme nous le dirions

aujourd'hui, "dans la vie active". Quelques mots encore à son propos avant de l'abandonner à son brillant destin.

Durant les trois années passées à Penn College, il a reçu un enseignement solide et s'est montré brillant élève : mathématiques, latin, grec l'ont passionné. Il connaît vite par coeur les odes d'Horace, compose lui-même des vers latins, dévore tous les livres qu'il trouve. Il lit Pascal, Bossuet, Voltaire et Rousseau aussi bien que les écrivains anglais. A dix-huit ans, il connaît une crise spirituelle, perd la foi. Sincèrement honnête vis-à-vis de lui-même, il refuse d'accomplir certains gestes qui lui semblent vides de sens. Il s'en ouvre à son père, le chouan Jean-Adrien ; "Mon père, écrit-il, reçut ma confidence avec toute la dignité d'un généreux gentleman. Sa peine de me voir abandonner la religion de nos ancêtres était adoucie par la candeur et l'honnêteté de mon attitude". En vain on fit appel au confesseur de la famille, un prêtre émigré, l'abbé Delaporte. Voyant que tout effort était inutile, celui-ci, paraît-il, s'écria (en français dans le texte) : "Allons ! Il faudra nous fier au temps et à la grâce de Dieu".

Dès cette époque Augustus avait fait paraître dans la *Gazette littéraire* de Londres de courts articles intitulés *Variae lectiones*. Bien qu'entré dès l'âge de treize ans dans la succursale londonienne d'une importante firme de commerce grecque, il nourrissait l'espoir d'une carrière littéraire. Il avait écrit en français une comédie en deux actes intitulés *Qu'en fera-t-on ?* qu'il avait vainement présentée au directeur d'une compagnie française alors établie à Tottenham Court Road. Une autre pièce, en anglais cette fois, destinée à Charles Kemble au théâtre de Covent Garden, avait connu le même destin.

Ce brillant jeune homme devait en fait s'imposer d'une tout autre façon. Il s'était fait remarquer par ses supérieurs dans la compagnie grecque qui l'employait. Il avait appris en peu de temps le grec moderne qu'il dominait, dit-il lui-même, aussi bien que le français et l'anglais : vite, on lui confia d'importantes responsabilités. Il voyagea en Grèce, fréquenta la haute société du commerce international. En 1839 il fondait sa propre maison de commerce à Liverpool où il résida pendant dix ans. Entre temps il s'était fait connaître par ses ouvrages d'économie, tous rédigés en anglais. Spécialiste des questions relatives au libre échange, il laisse plus de dix volumes qui, tous, firent autorité en leur temps. L'un d'eux fut même traduit en français en 1883 sous le titre *Histoire du libre échange en Angleterre*.

Parallèlement à cette activité, il s'était acquis encore un autre titre de renommée : jeune, il avait manifesté des dons exceptionnels pour le jeu d'échecs. Là aussi, il s'imposa vite comme un redoutable spécialiste : il voyagea à travers toute l'Europe pour disputer des tournois avec les plus célèbres joueurs du temps et, honneur suprême pour ce Normand étranger en terre anglaise, il fut élu en 1839 - il a alors tout juste trente-deux ans ! - président du club d'échecs de Londres, poste qu'il occupa pendant trente et un ans jusqu'à la disparition de ce club en 1870.

Je vous prie de bien vouloir m'excuser si je me suis étendu un peu longuement peut-être sur cette destinée exceptionnelle : il m'a semblé cependant qu'un tel exemple de brusque mutation sociale méritait qu'on l'évoquât ; il est bien évident que, sans les tribulations de l'émigration, ce petit-fils de paysans n'aurait certainement pas développé toutes les possibilités qui étaient en lui, illustrant ainsi les vertus, ici je cite Maupassant, "de cette vieille et puissante race de conquérants".

Comme son frère aîné Jean-Phileas, né en France avant l'émigration et sur lequel je ne sais à peu près rien, Augustus avait épousé une jeune fille anglaise. Tous deux firent souche outre-Manche et sont les ancêtres des très nombreux Mongrédien répandus de nos jours à travers l'Angleterre, ceux-là même que, dans l'intimité familiale, nous appelons "les cousins d'Angleterre". Mais la diaspora familiale n'est pas achevée puisque certains d'entre eux, me dit-on, viennent de se fixer en Australie.

Jean-Adrien Mongrédien, le chouan, sa femme, ses fils revinrent-ils jamais en France ? Je n'ai pu l'établir avec certitude. Le retour des Bourbons en 1815 avait cependant marqué pour beaucoup d'émigrés la fin de l'exil. Je veux bien croire toutefois que ce Normand et ses fils s'étaient fait quelques relations en Angleterre ; ils avaient évolué dans un milieu social très différent de leur milieu d'origine, ce qui rendait sans doute plus délicate une réintégration au sein de la famille française, parmi ces paysans besogneux qui vivaient modestement du revenu de leurs quelques arpents.

Je possède quelques lettres écrites d'Angleterre par Jean-Adrien à sa famille. L'une d'elles est adressée à l'un de ses frères, François, sensiblement plus jeune que lui et qui se trouve être mon ancêtre direct. En juillet 1819, leur mère vient de mourir, sans probablement avoir jamais revu son fils émigré depuis 1803. Jean-Adrien écrit à cette occasion à son frère et en profite pour le morigéner. Je soupçonne un peu ce François, qui était tout jeune homme à la Révolution, d'avoir été si j'ose dire, l'élément "progressiste" de la famille... En tout cas il a fait

courir le bruit dans le pays qu'en émigrant, le frère aîné a, du même coup, renoncé à ses droits sur les terres qu'il possède en Normandie : querelles de famille où l'on voit poindre l'âpreté du paysan normand et son amour de la terre si profondément ancré en lui. "Il paraît, écrit Jean-Adrien, que tu aimes toujours beaucoup à parler. Mais, mon cher, parler bien est fort joli, mais parler trop ne l'est pas. Tu ne devrais pas t'amuser à dire des folies, comme de dire que tu veux partager ce qui m'appartient dans le pays, parce que je demeure en pays étranger, que par là je perds mes droits. Je suis persuadé que c'est une farce que tu fais ou que tu rêves être au temps de la Révolution." Cette dernière phrase pourrait bien être une allusion à des choix politiques qui ont blessé l'ancien chouan.

Celui-ci annonce dans la même lettre son désir de rentrer en France, "pour des raisons de santé", dit-il : "Plusieurs personnes pensent que je me porterais mieux en France" ; son intention serait alors d'aller s'établir dans la commune de Grosbois, toute proche de Verneuil-sur-Avre. Mais je me demande si ce royaliste fervent catholique ne craint pas en fait un retour dans une France déchristianisée, au sein d'une famille qui peut-être ne partagerait plus entièrement ses idéaux. Dans la lettre précitée à son frère où il envisage la possibilité d'un retour à Grosbois, il pose ces questions : "Rends-moi un détail de ta situation, si tu aimes ce pays-là, si tu demeures loin de l'église ? Y a-t-il un curé ?"

Malgré les assurances données par la Restauration, l'image d'une France profondément marquée par la pensée révolutionnaire est peut-être parfois celle qui prévaut à l'étranger. Jean-Adrien Mongrédien est en rapport épistolaire avec un ami normand du terroir, un certain Landrel le Gros sur lequel je ne sais rien, mais dont je conserve quelques lettres et qui semble lui avoir rendu visite à Londres. C'est lui en tout cas qui le tient informé des nouvelles du pays. En 1823 il lui écrit ces lignes bien révélatrices de l'état de la campagne normande en ce début du XIX^{e} siècle : "Je ne prévois pas d'aller en Angleterre avant le printemps ; j'ai le projet de me fixer du côté de Laigle, sur la route de Caen : on est dans le pain, le cidre, la viande et le bois. Vous me parlez de notre pays : l'esprit révolutionnaire l'emporte toujours, on nous regarde comme d'une autre nation. Vous ne seriez pas depuis trois mois à Cintray que vous vous y déplairiez. Ces hommes que nous avons connus autrefois, qui à peine pouvaient décliner leur nom, sont aujourd'hui docteurs, philosophes hypocrites, etc.".

Des propos de ce genre, qui montrent bien une cassure profonde dans la campagne française, n'étaient certes pas de nature à encourager Jean-

Adrien à rentrer dans sa patrie. Six ans plus tard - on est donc en 1829, le même correspondant écrit toujours à Jean-Adrien sur ce ton désabusé où perce une profonde nostalgie du passé : "Je ne connais rien de nouveau du pays. Tout le monde vieillit sans devenir meilleur. Il n'y a plus cette loyauté, cette franchise, on semble se méfier l'un de l'autre : cette division des partis qu'entretient toujours la chambre des députés paralyse toute la France. Ces criailleries contre les prêtres font beaucoup de mal à la religion. Il est vrai qu'il se trouve aujourd'hui quelques prêtres qui ne sont pas exempts de reproches, mais ce sont des hommes qui se sont mis dans l'état ecclésiastique sans vocation, seulement pour éviter d'aller à l'armée comme c'était le seul moyen de s'exempter et les ennemis de la religion en tirent avantage pour crier". Quelques lignes plus loin on trouve ce jugement sévère sur Charles X et le ministère de Martignac (qui avait succédé en 1828 à l'ultraroyaliste Villèle) : "Notre bon Roi laisse tout faire et tout dire aux libéraux comme s'il les craignait : le ministère les flatte".

Passé cette date (1829), je n'ai plus aucune information sur Jean-Adrien. Né en 1764, il a alors soixante-cinq ans. Je sais seulement que le retour définitif en France n'eut pas lieu car un document m'indique qu'il est enterré avec son épouse au petit cimetière de Highgate. On peut imaginer que la chute de Charles X et la Révolution de 1830 le détournèrent à jamais de revenir en Normandie. Ce royaliste légitimiste convaincu, qui semble être toujours resté fidèle aux idéaux de sa jeunesse, préféra sans doute mourir en exil plutôt que de rentrer dans sa famille et de reprendre possession de sa terre. Cet homme, si fier d'être *Normand par la grâce de Dieu* craignait-il précisément de ne plus retrouver sa Normandie telle qu'il l'avait connue et telle qu'il continuait de la rêver ? Eut-il, à la fin de sa vie, des doutes sur la validité du sacrifice auquel il avait consenti, ce sacrifice qui l'avait éloigné à jamais de son pays et qui allait faire de ses fils et des fils de ses fils des étrangers sur le sol français ? C'est possible, mais les correspondances que je possède, en tout cas, ne font jamais état d'un tel sentiment.

Jean-Adrien Mongrédien et Catherine-Félicitée Lesage, son épouse, ne sont certes pas des héros. Ils n'ont jamais non plus prétendu l'être. Des milliers d'autres autour d'eux, placés dans ces circonstances exceptionnelles, témoignèrent des mêmes vertus, connurent le même destin, endurèrent les mêmes souffrances. C'est dans le malheur, ce

puissant catalyseur, que l'homme révèle sa vraie dimension. Sans les vicissitudes de l'histoire, leur vie eût été celle de tant d'autres paysans depuis un millénaire, faite des petitesses et des grandeurs quotidiennes. Mais le destin en avait décidé autrement : à l'heure des choix décisifs, l'indomptable fierté de leur race leur interdit le mensonge, la compromission, la palinodie. Ils refusèrent de renier les valeurs qui pendant des siècles avaient été celles de leurs pères. Ils furent ceux qui osèrent et qui surent dire non. Quels que soient aujourd'hui nos propres choix, nos propres engagements, la dignité de leur attitude face à une situation sans espoir suffirait seule à leur valoir notre respect. L'opinion publique a considéré longtemps les émigrés comme des traîtres à leur pays, des fuyards qui allaient honteusement demander le secours de l'étranger. Dois-je rappeler seulement - éternel retour des choses humaines ! - qu'un siècle et demi plus tard, en 1940 exactement, d'autres Français se sont enfuis, de la même ville de Calais, dans des circonstances aussi dramatiques, mais que cette fois c'étaient eux qui, en s'enfuyant, revendiquaient le monopole du patriotisme ?

Etrange destin posthume que celui de ce couple de paysans Normands ! Auraient-ils pu en effet jamais se douter que, deux siècles après eux, l'un de leurs lointains descendants évoquerait leur épopée ici même, devant cette assemblée, au sein de cette Académie où certainement ils n'auraient jamais osé pénétrer ? Conservé à présent dans les annales, voilà que leur nom sort soudain de l'éternel oubli auquel il était promis.

Qu'il me soit permis de citer ici un écrivain qui s'enracine profondément dans le terroir normand, je veux dire Barbey d'Aurevilly. Dans l'un des romans qu'il a consacrés à la chouannerie, *L'Ensorcelée*, il dit d'elle qu'elle est "une de ces grandes choses obscures auxquelles, à défaut de la lumière intégrale et pénétrante de l'histoire, la Poésie, fille du rêve, a attaché son rayon". Grande chose obscure, oui certes.

Ceux qui prenaient alors les armes entraient dans la clandestinité, acceptaient de se battre dans l'ombre, devenaient ces soldats de buissons, éternels proscrits, indifférents à la gloire, mais fidèles à leur foi et convaincus du bien-fondé de la cause qu'ils défendaient. Mais s'il est vrai que, pour reprendre les termes mêmes de Barbey d'Aurevilly, "la Poésie, fille du rêve, a attaché son rayon" à leurs actes, j'aimerais alors que ce fût avant toute chose pour éclairer tant de souffrances et tant de larmes.

Deux siècles ont passé depuis ces événements. On aurait pu croire que les libertés proclamées en, 1789 avec tant d'éclat et tant

d'enthousiasme dussent enfin, en affirmant le respect de toute pensée, amener, sinon le retour du mythique âge d'or sur la terre, du moins des conditions d'existence décentes pour l'humanité. Il n'en est rien, hélas. Exils, émigrations, déportations ne cessent de se multiplier à travers le monde : chaque jour les images les plus bouleversantes de populations déracinées sont livrées en pâture à l'avidité des médias. Plus que jamais les hommes sont victimes innocentes de leurs origines, de leurs croyances, de leurs idéaux et l'intolérance semble s'étendre toujours davantage.

Il ne faut pas, certes, noircir à plaisir un horizon déjà assombri et le pessimisme, je le sais, est une attitude trop souvent délétère. On peut toutefois, à l'aube du troisième millénaire, s'interroger sur le devenir de l'humanité. J'étais la semaine dernière encore à Vienne où j'ai pris part à un colloque sur *L'Europe des Lumières au temps de Mozart*. En écoutant mes savants collègues venus de toutes les parties du monde évoquer ce XVIII[e] siècle européen qui a cru si fermement aux vertus de l'esprit de tolérance et à la perfectibilité de la condition humaine, j'étais songeur : la victoire des lumières sur les ténèbres, si ardemment désirée et si généreusement promise aux peuples attentifs, n'aurait-elle été finalement qu'un leurre ? Un leurre aussi peut-être, une pure création de l'art, cette *Flûte enchantée*, l'un des derniers chefs-d'oeuvre du siècle ? Elle nous donne en modèle ce couple, symbole de l'humanité, uni dans les épreuves et qui accède enfin, sur les ruines de l'empire de la nuit, à la connaissance de la Vérité.

Tout cela est bien possible, car aucune société n'a pu faire que des principes généraux ne conduisent trop souvent à une contradiction dans les faits : peut-être est-ce l'imperfection de la nature humaine qui en est la cause, mais qu'importe ? Devrait-il en être ainsi, ce n'est pas une raison pour autant de capituler, tout au contraire, et je terminerai en citant une phrase de Camus que j'emprunte au *Mythe de Sisyphe* - elle semblerait presque avoir été écrite pour tous ceux dont j'ai parlé et qui menèrent pendant des années un combat sans espoir - "La seule dignité de l'homme, c'est la persévérance dans un effort tenu pour stérile".

QU'EST-CE QUE LA MUSICOLOGIE ?

par M. Christian GOUBAULT

Monsieur,

Je vous remercie pour ce très brillant et passionnant exposé, d'une richesse et d'une simplicité qui nous ont touchés, prononcé dans une langue d'une grande fluidité. L'historien, que vous êtes, est aussi l'excellent conteur des "tribulations" du Chevalier Jean-Adrien et de ses successeurs. Finalement, aujourd'hui, l'Académie ne reçoit pas un seul Mongrédien, mais toute une famille séparée jusqu'ici par le Channel. Bientôt - grâce au tunnel sous la Manche - vos parents britanniques pourront assister à nos séances.

L'heureuse aventure commence avec une thèse préparée en Sorbonne, sous votre direction, par Mme Cécile Rose, sur le Théâtre lyrique en Normandie. Cette jeune personne, à l'époque professeur à Mantes-la-Jolie, était venue à Rouen me demander renseignements et conseils. Je proposais d'écrire un article, qui parut effectivement dans *Paris-Normandie* avec ce "chapeau", comme l'on dit dans le jargon journalistique : "Jamais un travail d'ensemble sur le théâtre lyrique en Normandie, entre 1918 et 1939, n'avait été entrepris jusqu'à présent. Pour sa thèse de doctorat, Cécile Rose s'est lancée dans cette gigantesque entreprise. Mais elle recherche toujours des documents essentiels...".

Discours d'accueil prononcé par M. Christian Goubault, après le discours de M. Jean Mongrédien lors de sa prise de séance en qualité de membre correspondant.

Cette action fut semble-t-il efficace. Et un beau jour, Monsieur, vous m'avez invité à faire partie du jury de cette thèse brillante. Le plaidoyer de Cécile Rose, et le vôtre, en faveur de l'histoire régionale ne pouvait que me plaire. Je tendis l'oreille lorsque, sans intention particulière, vous annonciez que le nom de Mongrédien était normand d'origine. Je pensais tout de suite à votre élection à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, car j'avais senti que votre fibre régionaliste était très solide et vive. Je savais que Mme Marie-Claire Lemoigne-Mussat, avait soutenu une thèse sur la Musique et la Société à Rennes aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, dont vous avez préfacé la publication chez Minkoff à Genève, dans l'importante collection de la "Vie musicale dans les Provinces françaises". Une collection qui a vu la réédition des ouvrages des chanoines Collette et Bourdon sur l'orgue et les organistes à Rouen, ou encore sur l'Histoire de la Maîtrise de la cathédrale de Rouen. D'autres, parmi vos étudiants, Marc Signorile et Edith Deyris, travaillent sur la vie musicale à Arles et à Bordeaux. Ainsi se constitue un corpus régional de la vie musicale française.

A ma grande honte, Monsieur, je n'avais pas lu votre maître-livre : "La Musique en France des Lumières au Romantisme", dont j'avais beaucoup entendu parler, paru chez Flammarion en 1986. Vous m'avez donc offert cet ouvrage, très bien écrit, qui comble une lacune et ne s'occupe pas exclusivement de Paris, dont vous êtes pourtant un pur produit. Lyon, Nantes, Bordeaux, Lille, Caen et Rouen ont ici la place qui revient à ces nobles cités. Vous considérez, à juste titre, qu'une synthèse véritable de l'Histoire de la Musique de ce pays ne sera possible que le jour où l'on connaîtra l'activité musicale de chacune de ses parties.

Vous avez prêché un convaincu de longue date, puisque, dès 1974, aux Quatrièmes Journées d'Etudes de la Société Française de Musicologie à Rouen, journées auxquelles vous participiez, je défendais la décentralisation, idée du XIX^{e} siècle, où le particularisme rouennais, face à la capitale, jouait à plein son rôle, en faisant de Rouen un foyer autonome de création et de culture. Mes propos furent repris beaucoup plus tard, par Maryvonne de Saint-Pulgent dans "Le syndrome de l'Opéra". Cela fait toujours plaisir de voir que l'on est entendu quelquefois. Jean Mistler, dans une de ses chroniques, avait compris l'importance de cette étude et un haut-fonctionnaire bruxellois, de mes amis, m'avait écrit pour me dire que le problème était toujours d'actualité, même à Bruxelles, qui, en la matière, se sentait comme faisant partie de la province au même titre que Rouen ou Lyon.

Le hasard a voulu que votre livre sur les "Lumières" paraisse en même temps que le mien consacré à Debussy. Dans le *Figaro-Magazine* du 21 juin 1986, Isabelle Garnier vous attribuait trois étoiles ("A ne pas manquer"), tandis que je n'en obtenais qu'une seule ("Intéressant"), parce que mon sujet n'était pas neuf. En effet, je n'avais pas écrit le premier ouvrage sur "Debussy". Comme l'assurait Erik Satie : j'étais sans doute né trop jeune dans un monde trop vieux"...

Quand votre ouvrage sur "La musique en France des Lumières au Romantisme" se referme, poursuit Isabelle Garnier, "la France a reçu la révélation de l'école allemande. Rossini pose sa plume. Les romantiques sont parmi nous. Une palpitante histoire !" Mme Garnier louait ma biographie de Debussy où rien n'est omis (ce qui n'est pas tout à fait exact), d'un spectacle de corrida à une répétition générale, mes analyses denses, concises, mais complètes de l'oeuvre, une somme accessible cependant au simple mélomane. Ayant écrit plusieurs ouvrages depuis, j'espère gagner une étoile supplémentaire au "Michelin de la Critique", me rapprochant ainsi de vous et des "Lumières"...

Votre origine normande, vos travaux, votre ouverture d'esprit, votre qualité de musicologue, spécialiste de la musique française aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, me valent l'honneur de vous accueillir en tant que membre correspondant de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen. J'accomplis cette mission, avec la plus grande joie et la plus sincère gratitude.

Nous venons de suivre non pas "les tribulations d'un Chinois en Chine" (titre d'un roman de Jules Verne), mais les tribulations de votre famille au temps de la Chouannerie, et l'émigration forcée de plusieurs de ses membres en Angleterre, qui, au lieu de perdre la tête et par là-même la vie, ne perdirent qu'un accent sur le "e" de leur nom, les Anglais se chargeant de donner une nouvelle prononciation au nom de Mongrédien.

Certains se distinguèrent dans le jeu d'échecs - vous l'avez rappelé -, particulièrement le brillant Augustus et Alfred.

D'après mes sources, qui viennent tout droit de Jean-Marie Morisset, chroniqueur des échecs à *Paris Normandie*, Augustus (17 mai 1807 - 30 mars 1888), descendait d'un père français, mais naquit et vécut toujours en Grande-Bretagne. Il fut une personnalité éminente du monde échiquier anglais, président du London Chess Club jusqu'à la fermeture de ce club en 1870, président également du Liverpool Chess Club.

D'après "The Book of Chess Lists" du grand-maître Andy Soltis, Augustus Mongredien (sans accent) était un amateur acharné. Dans la décennie 1839-1849, il disputa trente-huit matchs (23 gagnants, 12 perdus, 3 nuls). Il se mesura à de grands joueurs, gagna quelquefois (sur Hanneken à Berlin en 1845), mais perdit honorablement face aux meilleurs joueurs de l'époque. Un dictionnaire italien précise que Augustus Mongredien ne fut pas un joueur de première force, mais un grand animateur et organisateur. Jean-Marie Morisset dispose de cinquante parties d'échecs jouées par Augustus.

Quant à Alfred W. Mongredien, on ne sait pas exactement s'il était le neveu ou un petit-fils d'Augustus ; les dictionnaires sont en contradiction sur ce point. Ce Mongredien là, bien que sujet britannique, passa la plus grande partie de sa vie en France. Il a beaucoup contribué à y développer le culte des problèmes stratégiques et logiques. Ses compositions se distinguent - nous dit le Dictionnaire des Echecs, publié aux P.U.F. - par l'économie naturelle et l'élégance, en même temps que par la netteté thématique et la clarté du jeu. Ses parties les plus marquantes, avec des mats en trois, quatre ou cinq coups, sont consignés dans "Problemschach. Alphabetisch geordnete Begriffsübersicht" de Werner Sidler. Alfred Mongredien a imposé un problème pour échiquier cylindrique que notre chroniqueur d'échecs possède. Alfred a inventé le thème "Oscillation". Jean-Marie Morisset dispose d'un exemple double.

Mais il est temps, Monsieur, de revenir à vous. Je ne sais pas si vous êtes un joueur d'échecs distingué, en tout cas vous êtes un musicologue éminent.

Agrégé de grammaire, vous avez étudié la musique parallèlement aux lettres - piano, solfège, harmonie - en cours particuliers. Car, d'une part, il n'existait pas de cursus musical à la Sorbonne, et, d'autre part, votre père désirait que vous accomplissiez un parcours universitaire complet. "Tu feras de la musique après", avait dit Georges Mongrédien, président-fondateur, en 1947, de la Société d'Etudes du XVII^{e} siècle, auteur d'une quarantaine d'ouvrages, tant d'histoire ("Le Grand Condé", "La journée des Dupes", "Le masque de fer", "L'affaire des poisons"), que d'histoire littéraire ("La vie littéraire en France au XVIII^{e} siècle", "Athalie de Racine"). On sait moins que votre père, qui publia au CNRS un "Dictionnaire biographique des Comédiens français du XVII^{e} siècle" - ouvrage devenu aujourd'hui un classique - était fonctionnaire à la Préfecture de la Seine où il fera toute sa carrière ; pendant dix-sept ans,

de 1949 à 1966, il occupa le poste de Directeur du Secrétariat du Conseil Municipal de Paris et du Conseil Général de la Seine.

Professeur de français-latin-grec au Lycée Marcelin-Berthelot de Saint-Maur, vous avez fait réciter les déclinaisons. "J'étais féroce. Je terrorisais mes élèves avec les ablatifs", m'avez-vous confié, mais je ne vous crois guère. Vous pouvez enfin vous livrer à la musicologie en travaillant, sous la direction de Jacques Chailley, à une thèse de Doctorat d'Etat, sur cette période qui vous est chère, de 1789 à 1830, au cours de laquelle s'instaure peu à peu la sensibilité romantique. Il n'est pas question de découvrir ou de ressusciter des chefs-d'oeuvre inconnus. "Le travail de décantation s'est fait et bien fait", dites-vous. "Il n'empêche qu'il est temps de comprendre que l'histoire de la musique n'est pas seulement celle des chefs-d'oeuvre de la musique". "Tout autant que les œuvres, les institutions qui les ont vu naître, leur histoire, les causes de leurs échecs ou de leurs succès" intéressent l'historien de la musique qui "épie les moindres signes de la transformation des mentalités et du goût".

Ne souhaitant pas décliner et faire décliner les potaches toute votre vie, vous demandez un détachement aux Affaires Etrangères. Lecteur à l'Université de Cologne et professeur de Civilisation Française à l'Institut Français, vous entretenez des relations fructueuses avec vos amis allemands. Vous pratiquez la musique de chambre. En 1969, vous êtes nommé professeur au Lycée Français de Londres, puis au prestigieux Institut Français. Vous prononcez des conférences à travers l'Angleterre et vous participez au Centenaire de la mort de Berlioz. En somme, votre carrière est toute tracée, lorsque Jacques Chailley vous annonce qu'un poste est créé à la Sorbonne. Vous hésitez, car vous êtes implanté à Londres, où vos ancêtres quittant la Normandie révolutionnaire ont trouvé une terre d'accueil. Il a fallu beaucoup d'insistance pour que vous abandonniez l'Angleterre en 1973 pour être chargé d'une Maîtrise de Conférences à la Sorbonne, pour terminer votre thèse, devenir Professeur d'Université et directeur de l'Institut de Musicologie, où vous fondez le "Centre d'Etudes de la musique française aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles".

Lorsque vous avez été élu, *magna cum lauda*, à l'Académie de Rouen, nous avons eu beaucoup de mal à vous joindre et en temps que futur président de cette compagnie, je commençais à m'affoler... Vous accomplissiez une tournée aux U.S.A., très longue (6 mois), menant de front tourisme et enseignement : conférences à l'Université de Tucson, dans l'Arizona, sur l'esthétique de la musique française au XVIII^{e} siècle, cours à l'Université de Rudger dans le New-Jersey, enfin participation à

un séminaire à Berkeley. Vous avez été frappé à la fois par l'immensité des paysages et par les contradictions des Etats-Unis d'Amérique. Après avoir découvert le Mississippi et revu la Seine bien française, vous vous êtes exclamé : "Mais c'est un fleuve de poupée !" Vous avez du mal à admettre, par ailleurs, qu'un pays aussi puissant que les U.S.A. - premier homme sur la lune, première armée du monde - n'ait pas de véritable protection sociale et que la misère la plus effroyable côtoie des richesses fabuleuses. Avant vous, l'économiste Galbraith, dans "The Affluent Society", avait dénoncé cette juxtaposition de l'abondance privée et du dénuement public et, surtout la croyance que le développement réduira automatiquement les déséquilibres les plus choquants.

Il me reste peu de temps pour parler de la musicologie, mais comme votre personnalité a valeur d'exemple, tout ce qui vient d'être dit entre parfaitement dans ce propos. Vous avez la passion du document inédit. Vous vérifiez tout ce que vous écrivez et vous vous remettez constamment en question. Ces exigences font partie de la déontologie de tous les vrais chercheurs. "Il y a beaucoup de prose imprimée à propos de musique, et qui, même estimable, ne confère en rien à son auteur le droit de se dire musicologue", écrivait Jacques Chailley, qui citait ce conseil de l'orientaliste Pernot : "Vérifiez tout, même ce que je vous dis...".

Il est effarant de voir traîner les mêmes clichés dans les ouvrages les plus sérieux. Combien de fois ai-je souffert de voir certains livres continuer d'affirmer que les trouvères et troubadours allaient de château en château, ou que Berlioz orchestra tel mouvement de la "Symphonie fantastique" en une nuit (le plus rapide des copistes ne parviendrait pas à le transcrire), ou encore que la veuve de Joseph Lanner avait intenté un procès à Stravinsky pour la citation dans *Petrouchka*, de la valse de feu son mari : "Elle avait un' jamb' de bois"... L'une des plus fameuses "perles" avait été cultivée par Philippe Kolb qui à propos d'un thème commençant par "Ré-Fa-La-Do" du "Lohengrin" de Wagner, cité dans une lettre de Marcel Proust à Reynaldo Hahn, donne ce commentaire : "Reynaldo Hahn a dû inventer cette expression, tirée du verbe *refalar*, qui signifie, en argot espagnol : "enlever ou dépouiller de quelque chose" (*Pequeño Larousse Illustrado*, 1943)".

Il existe deux domaines de la musicologie qui se réfèrent directement aux sciences exactes, par opposition aux sciences humaines : ce sont l'acoustique et l'organologie, dernier domaine passionnant qui aborde l'étude des instruments de musique. Mais, même dans ces domaines-là, les sciences humaines ne sont pas tout-à-fait absentes dans

l'interprétation des faits et dans la personnalisation des approches comme des conclusions. On a dit que les musicologues étaient des touche-à-tout. Ce n'est un secret pour personne que la recherche suppose la pluridisciplinarité et l'interdisciplinarité. Peut-être que la meilleure méthode pour connaître une chose serait de l'appréhender dans le contexte d'une autre discipline. Par exemple, lorsque je travaillais à la "Critique musicale", il m'a paru indispensable d'aborder cette "chose" par l'Histoire de la Presse, ce qui de prime abord n'a que peu de rapport avec la musique et l'esthétique musical. J'ai découvert alors d'autres implications - notamment sociales et politiques - qui expliquent plus clairement des prises de position qui nous paraissent aujourd'hui saugrenues.

Pour tirer profit de l'Histoire, il ne faut donc pas se concentrer sur un chapitre isolé d'une époque donnée, mais établir l'inventaire des facteurs multiples, complexes et contradictoires qui ont fait de cette époque ce qu'elle fut, apprécier les éléments divers qui ont contribué à lui donner son caractère particulier.

Par un curieux paradoxe, dit-on, la Musicologie en tant que science, compte à peine un siècle d'existence. Je crains que l'on ait confondu la recherche musicologique, plus ancienne, avec son enseignement en France. La première thèse de musicologie en Sorbonne date de 1894. Jules Combarieu devint docteur ès-Lettres avec sa thèse sur "Les Rapports de la Musique et de la Poésie considérées au point de vue de l'expression". Il fut suivi en 1895 par Romain Rolland, avec "Les origines du Théâtre lyrique moderne. Histoire de l'Opéra en Europe avant Lully et Scarlatti". En 1904, Louis Laloy soutenait avec "Aristoxène de Tarente, disciple d'Aristote, et la musique de l'Antiquité". En 1906, Jules Ecorcheville obtenait le titre de docteur ès Lettres, avec ses deux thèses sur la musique française du XVII^{e} et du XVIII^{e} siècle : "Corneille et la Musique. L'Esthétique musicale de Lully à Rameau". L'année suivante, "L'Esthétique de Jean-Sébastien Bach" valait à André Pirro le même titre prestigieux. Le doctorat d'Etat n'existe plus. Monsieur, nous en sommes tous les deux titulaires et en quelque sorte, nous avons refermé la parenthèse de ces travaux de mandarins particulièrement utiles, qui ont fait avancer notre connaissance de l'art musical.

Il serait trop long de brosser un tableau de l'enseignement et de la recherche musicologiques. Je désirerais terminer sur une note plus humoristique, mais musicologique tout de même, puisqu'elle concerne

l'apparition pour la première fois en France des mots "Musicologue" et "Musicologie". Conservateur en chef à la Bibliothèque Nationale, François Lesure avait fait remonter son origine à l'année 1882, sous la plume de Jules Carlez. Dans un article publié dans la "Revue Internationale de Musique Française", je démontrais que ce terme existait au moins dix ans auparavant. En effet, en 1872, paraissait une curieuse plaquette, tirée à petit nombre chez Alphonse Lemerre : "La Fourchette harmonique. Histoire de cette Société musicale, littéraire et gastronomique avec des notes sur la Musicologie en France". Le terme de musicologue avait-il le même sens qu'aujourd'hui ? Le musicologue de 1872 était d'abord un critique musical, mais un critique possédant des qualités spécifiques n'ayant pas toutes trait à la musique. Le musicologue de 1872 est un acharné bibliophile, un archéologue musical - c'est le nom que l'on donnait aux "musicologues" avant la lettre - féru de musique et non d'une musique. De ce point de vue, ces premiers musicologues en titre ont droit à notre reconnaissance. Les bibliothèques d'Ernest Thoinan et de Arthur Heulard comptaient environ 5.000 volumes rares. Celle de Joseph de Filippi en comptait le double. Deux mille de ces volumes allèrent au Théâtre-Français et à l'Opéra. L'immense bibliothèque de Arthur Pougin fut acquise en 1921 par la Rochester Library, aux U.S.A.

Le musicologue de 1872 - tout au moins celui de la "Fourchette harmonique" - est un vaillant gastronome. Il se pique d'être un descendant du "Concert des Enfants de Bacchus", "la trogne rouge et l'oeil émérillonné", des "Frères de l'Ordre d'Orphée", dont les réunions, depuis 1705, sont hebdomadaires, bachiques et musicales, des "Enfants d'Apollon", "le menton grassouillet enjaboté dans la dentelle, la bouche souriante et quelque peu sensuelle" :

"Ce sont ces traditions de belle et forte confraternité, ces joies saines, ces rires sereins et expansifs où l'esprit retrempait sa lame, que la "Fourchette harmonique" veut continuer et appliquer, autant qu'il sera en son pouvoir de le faire, au développement de la littérature musicale", affirmait hautement Arthur Heulard, l'auteur de ce délicieux opuscule, certainement meilleur que ses onze volumes d'un ouvrage intitulé modestement "Le mensonge chrétien. Jésus-Christ n'a pas existé".

En 1872, la "Fourchette harmonique" se composait de quatorze membres - car l'on sait bien qu'il ne faut jamais être treize à table. Parmi eux, il y eut d'authentiques musicologues. Daniel Bernard et Gustave Bertrand furent archivistes-paléographes. Jean-Baptiste Weckerlin, qui édita des Chansons populaires françaises, publia en 1885 un catalogue,

certes incomplet, de la Bibliothèque du Conservatoire national supérieur, dont il fut le Conservateur de 1876 à 1909. Arthur Pougin est l'auteur d'une foule d'ouvrages, dont je retiens particulièrement le premier volume des suppléments à la "Biographie des Musiciens" de Fétis, malgré ses partis pris, et la révision du "Dictionnaire lyrique" de Larousse et Félix Clément. Je garde mon musicologue-gastronome préféré pour la ... bonne bouche : Ernest-Antoine Roquet, dit Thoinan, dont les travaux sont à la fois monumentaux et extrêmement précieux, puisés directement dans les documents des Archives Nationales. Dès 1864, il publiait une étude qui fait toujours autorité sur "Les origines de la Chapelle-Musique des Souverains de France". L'année suivante, "Maugars, célèbre joueur de viole, musicien du Cardinal de Richelieu", retenait toute son attention. Citons également ses découvertes sur les Hotteterre et les Chédeville, vénérables dynasties d'instrumentistes à vent et compositeurs des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles. Ces musicologues bons vivants de la "Fourchette harmonique" ont bien droit à notre reconnaissance, en ce jour de réjouissance que constitue votre prise de séance à l'Académie de Rouen.

LA SAGA DES PARFUMS

par le Professeur Bernard BOULLARD

(Séance publique du 28 mars 1992)

L'odorat est, selon Maurice Maeterlink, "un sens de luxe octroyé par la nature". Mais qu'est-ce donc qu'un parfum ? Savant cocktail où tout est question de dosage : un soupçon de naturel, une parcelle de charme, un zeste de scientifique et, sans doute de plus en plus, une part d'authenticité... de reflet de soi !

"Solvants et essences, ionones et aldéhydes,
Macération, distillation, alambic et ordinateur,
Bouquets fleuris, sous-bois moussus et poudres d'Orient,
Cristal taillé, verre poli et atomiseur de poche,
Une touche derrière l'oreille et un nuage sur les cheveux,
Un parfum c'est tout cela, et bien davantage encore".

Il est bien certain qu'en parlant des fleurs, les poètes ne peuvent assez exalter leurs parfums subtils qui flattent l'odorat, comme un avant-goût du Paradis. En Inde ancienne, le caractère souvent ostentatoire des amours princières allait généralement de pair avec les délassements subtils et raffinés. Les courtisanes et les favorites du Prince se servaient de toutes sortes de parfums et eaux de senteur pour tenter de charmer le maître en lui proposant un paradis de luxure !

Jasmin, Lis, Tubéreuse, Héliotrope, Rose et Muguet, c'est toute une fête évoquée pour les narines délicates. Fête ? Oui ! car une odeur est destinée à faire rêver... un parfum doit faire éclore mille et une imaginations voluptueuses.

On sait, depuis peu, que la perception de certaines odeurs par les humains accroît leurs performances. On a donc songé à utiliser le recours aux parfums pour favoriser le rendement dans des professions exigeant de l'attention. Certaines essences (Menthe, Muguet notamment) semblent

être les plus aptes à doper le cerveau. Les performances professionnelles en seraient améliorées de 30% (et ce surtout chez les femmes).

Naturellement, pour être perçues, les molécules odorantes doivent être volatiles et solubles. Un nez sec est insensible aux senteurs. En une infime fraction de seconde la molécule odorante quitte la fleur qui l'a produite comme "une sublimation de sa difficulté d'exister". Elle produit d'ailleurs d'autant plus d'essence qu'elle souffre davantage de la sécheresse, de la chaleur, de l'infertilité du sol. Cette molécule est alors humée lors de l'inspiration ; elle se dissout dans le mucus nasal, impressionne telle ou telle de nos 50 millions de cellules sensorielles, et l'information parvient enfin au cerveau en un temps record, avec toutes les conséquences psychiques que cela induit. N'oublions pas que le système olfactif est l'une des parties les plus anciennement évoluées du cerveau humain et que les sensations olfactives (et auditives assurément) sont très intimement associées aux émotions.

-o-o-o-

Au fait, qu'englobe la notion de parfum au plan commercial ? Ce peut-être :

- l'extrait dont la concentration en constituants odoriférants est maximale. C'est la forme la plus noble, la plus onéreuse du parfum ;
- il peut s'agir de l'eau de parfum ou parfum de toilette, qui est à une concentration moindre que l'extrait. C'est néanmoins le plus concentré des produits dérivés ;
- par contre la concentration d'une eau de toilette a encore chuté. Elle n'est plus que le quart de celle de l'extrait ;
- enfin, on rencontre toute la gamme des produits parfumés : déodorants, savons, huiles, lotions... dont le prix est bien le reflet de la teneur en essence.

Même s'il nous est devenu quotidien, ne demeurons pas davantage dans ce domaine de la parure et de la séduction profanes, et ne manquons pas de rappeler que le parfum eut, initialement, une signification éminemment religieuse... touchant au surnaturel, sinon au sacré.

"Visiteur, as-tu quelquefois respiré
Avec ivresse et lente gourmandise
Ce grain d'encens qui remplit une église ?"...

En matière de relations entre l'homme et le surnaturel, les parfums ont très précocement rempli quatre fonctions (qu'on fasse appel à eux sous forme d'onctions ou de fleurs fraîches :

- On demandait à certains de "purifier" les mauvaises odeurs liées aux maladies, aux épidémies et à la mort... ou de "dissiper" les mauvaises pensées.
- On en tint d'autres pour" apotropaïques", c'est-à-dire aptes à détourner les influences maléfiques pour se concilier les "puissances du Bien" avant une grande épreuve : un combat, une expédition, un voyage, ou (en particulier chez la femme musulmane recourant au Romarin, à la Coriandre ou au Basilic) avant son mariage ! Ne procède-t'on pas à la dispersion sur le sol de brassées de Jonquilles lors de l'office célébré par l'Abbé de la Croix-Jugan dans "l'Ensorcelée" de Barbey d'Aurevilly ?
- Certains "mauvais" parfums sont qualifiés de "répulsifs", favorables aux mauvais esprits, et utilisés pour nuire. C'est ainsi que les musulmans, les hommes cette fois, évitent de sentir l'ail ou l'oignon lorsqu'ils pénètrent dans une mosquée car "ces parfums ne sont pas aimés d'Allah" !
- Reste la quatrième fonction, celle de "médiation" appréciée pour établir le contact avec le sacré ! Et depuis des temps immémoriaux l'encens, entre autres, qui "porte la prière", a joué là un rôle majeur.

Puisque nous avons prononcé le mot "sacré", nous nous devons, fut-ce d'une manière extrêmement succincte, d'évoquer quelques relations entre les parfums et le christianisme :

- A l'occasion de la naissance du Christ, nul n'ignore que les Rois mages firent présent d'oléo-gommes-résines aromatiques : la myrrhe et l'encens. Encens, n'est que le nom vulgaire d'un composé appelé oliban, récolté sous forme d'excrétions larmoyantes et desséchées sur des arbustes et arbrisseaux moyen-orientaux (des Boswellia, de la famille des Térébinthacées).

Le monde moderne a su s'emparer de l'encens pour composer certains de ses produits commerciaux (vendus notamment par Cacharel et chez Van Cleef et Arpels) !

- A l'annonce de la Crucifixion, une femme fit verser de l'essence de Nard (provenant des feuilles et racines d'une Valérianacée de l'Inde) sur la tête du Christ.
- Marie-Madeleine, pécheresse repentante, vint briser un vase de parfums, symbole de l'expiation de ses péchés, aux pieds de Jésus.

- Et surtout, on sait l'importance des Saintes Huiles pour oindre le corps des mourants (mélange d'huile d'olive et de divers aromates). Cette pratique relève du principe très ancien selon lequel : "l'huile purifie, soulage et guérit".

-o-o-o-

Toutes les grandes étapes de la vie sont restées, ici ou là, placées sous le signe du parfum. C'est en effet une constante : les parfums sont toujours là lorsque sont respectés les rites de passage liés, par exemple, à la naissance, au mariage, à la mort.

- L'eau du bain du nouveau-né roumain, tout comme celle de son baptême, est additionnée de quelques feuilles de Basilic.
- Au Maghreb, le bébé s'habitue très tôt aux parfums d'origine végétale : on l'entoure des fumées protectrices de diverses herbes (dont nul ne doute, là-bas, de l'effet apotropaïque), et on oint sa tête avec des extraits de plantes chargées de "baraka" (de bonne fortune), telles le Safran, l'Olivier ou le Henné. Reste à lui poser sur la langue la chair pré mâchée d'une date bien sucrée, symbole de douce vie !
- Si la chambre nuptiale est, en Grèce, parée de Roses et de Violettes, et si le lit nuptial des Romains fut jadis parsemé de Roses, ce n'est rien à côté des rites musulmans, encore actuels, axés sur la purification, la sexualité et la fécondité ! La corbeille de la mariée, déjà, est riche de parfums choisis savamment. Mais, en outre, ses cheveux sont imprégnés d'une pâte odoriférante à base de plantes censées être, tout à la fois, défensives contre les mauvais instincts, et chargées de baraka.
- Durant l'Antiquité, le culte des morts passait par l'embaumement avant que le défunt gagne, sur l'autre rive, le Royaume d'Osiris. On recourait à une technique précise, complexe, impliquant des herbes aromatiques, des huiles spéciales, des essences de cèdre, de cinnamome, et de myrrhe... entre autres. Les mélanges savants de parfums étaient "personnalisés" aux fins de reconnaissance dans l'autre monde des membres égarés (en cas de mutilation du cadavre).

Chez les Romains, on lançait des parfums et des fleurs sur le bûcher. Néron, après avoir ignoblement piétiné à mort son épouse Popée, fit, pour afficher son prétendu chagrin immense, dresser un énorme bûcher funéraire... après avoir saisi d'autorité tous les stocks de cannelle chez les patriciens !

- Dans la "Chanson de Roland", la toilette funéraire des preux de Roncevaux impliquait qu'ils soient : "ben lavez de pyment et de vin" !
- Alors qu'au Gabon la sève odorante de l'Okoumé est parfumée avec de l'eau de Rose ou de fleurs d'Oranger... cependant que le linceul est fumigé au benjoin.
- Il conviendrait encore de souligner la part prise par l'encens dans les rites funéraires japonais, ou le rôle joué en Roumanie par le Basilic dont on ajoute quelques feuilles dans l'eau de toilette du défunt.

-o-o-o-

Il se peut que l'histoire du parfum trouve ses origines dans certaines pratiques des hommes du Néolithique. Pour eux, encore primitifs, certains bois, certaines résines, donnaient aux aliments un arôme agréable et flattaient leurs narines par le biais de leurs plaisantes odeurs. Fumée, fumet, et parfum, appartiennent à la même famille de mots... et cette parenté coïncide curieusement avec le fait que la distinction entre un parfum et un arôme reste encore très subtile de nos jours... à moins que vous veuillez bien accepter, avec nous, de réserver le mot arôme pour désigner les saveurs et le mot parfum pour évoquer les senteurs. Mais, dans les deux cas, physiologiquement, le cheminement est le même entre le flacon ou l'assiette et le cerveau : les voies rétronasales sont pareillement impliquées.

-o-o-o-

Les Dieux de l'Antiquité laissaient derrière eux la trace de leur passage, qu'il s'agisse d'une plus vive clarté... ou d'un délicieux parfum d'ambroisie qui dilatait le coeur et la poitrine de ceux qui les avaient vus... ou, au moins, les adoraient !

Au cours de l'Antiquité, l'emploi des plantes aromatiques ira, sans cesse croissant ! Nous utilisons d'ailleurs toujours la plupart des végétaux odoriférants déjà appréciés en ces temps reculés.

Ne prenant que l'exemple des fabuleux festins, il convient de rappeler qu'en fin de repas, de banquets donc, on usait largement

- de couronnes et chapeaux de fleurs ;

- et d'huiles parfumées qu'on versait sur la tête et la poitrine des convives.

Ces pratiques avaient simultanément pour objet :

- de réprimer et empêcher les douleurs de tête (notamment en recourant à des parures de Violette et de Rose) ;
- et de faire sombrer dans le sommeil (par le biais du Safran ou de la Campanule) ceux qui s'étaient livrés à d'excessives libations.

Les Hébreux furent fanatiques de parfums. Vers 2000 avant J.-C., Yahweh demanda à Moïse d'élever en plein désert "l'autel des parfums", et lui communiqua les secrets de préparation de l'Encens sacré. Parallèlement, les prêtres durent s'efforcer de freiner l'emploi de parfums par les femmes, considérées "coupables d'utiliser les instruments du culte de Dieu à leurs obscènes turpitudes"... nous dit la Bible. En effet, on croit savoir que Judith la Juive, Ruth la Moabite ou la Reine de Saba, disposaient d'une large gamme de senteurs... convaincantes !

L'usage des parfums à des fins religieuses l'emportait nettement chez les Egyptiens. Pratiques de culte, fêtes sacrées, embaumement des momies, rites funéraires, exigeaient des essences parfumées, des encens odorants, voire des aromates complexes.

Le Dieu soleil, Râ, était loué, voilà plus de 50 siècles :

- au lever, par des résines et essences ;
- au zénith, par la myrrhe et le baume ;
- au crépuscule par des mélanges raffinés.

Cependant, tout au long de la grande période égyptienne et assurément vers 1150 avant J.-C. (d'après le papyrus d'Eber), l'art de la parfumerie occupait une place considérable dans la vie de tous les jours, compte-tenu du très grand respect de son corps par l'Egyptien d'alors, lequel s'inondait de parfums et se couvrait d'onguents et d'huiles parfumées pour protéger sa peau des rigueurs du soleil.

Peu avant la venue du Christ, existait à Alexandrie une importante industrie des produits de beauté. L'Egypte était alors le premier pays exportateur de produits finis parfumants.

La femme égyptienne use déjà de myrrhe, de cannelle, de santal, de rose, de jasmin, ou d'iris. Ses boucles d'oreilles, creuses, sont remplies de parfums. L'usage érotique de ces derniers confine à la luxure. L'un des raffinements suprêmes ne consistait-il pas à se placer sur le sommet de la

tête de petits cônes d'essences balsamiques, lesquels, en fondant, parfumaient le visage !

Les midinettes de l'époque se contentaient, en Egypte, d'huile de ricin parfumée à la menthe, au thym ou à l'origan. Elles n'en devaient pas moins être, assurément, "délicieuses à croquer" !

-o-o-o-

Selon les Grecs, les essences étaient d'origine divine et ils prétendaient que les Dieux laissaient s'élever autour d'eux des nuées odoriférantes. Alors, pour satisfaire ces prétendus goûts des divinités, pendant les offices on brûlait force myrrhe et encens. La mythologie grecque, on le conçoit aisément, fit, elle, un usage courant de légendes parfumées. Ainsi, Myrrha, coupable d'inceste avec son père, fut-elle transformée en Balsamodendron (l'arbre à myrrhe).

Il n'empêche que les parfums connurent mille autres emplois chez le peuple hellène, d'autant que les Grecs eurent le grand mérite d'introduire dans les gommes, les résines et les baumes déjà utilisés par les Egyptiens, des huiles essentielles de fleurs qu'ils extrayaient en procédant à l'enfleurage... comme on le fait encore de nos jours, pour les fleurs du Jasmin notamment.

La Rose, la Violette et le Lis étaient très recherchés et faisaient partie de l'éventail des parfums proposés aux convives, à l'hygiène de l'athlète ou à la vie privée des hommes et des femmes, lesquelles couvraient leur corps d'onguents, s'arrosaient de parfums détournés de leur vocation religieuse... bien qu'il s'agisse de plus en plus d'essences florales.

Dès le V^{e} siècle avant J.-C., on brûlait des plantes odoriférantes aux carrefours de la ville d'Athènes pour purifier l'air de cette cité. A la même époque, Diogène et Hippocrate furent, sans le savoir, les pères de l'aromathérapie (ou traitement de maladies par des essences de plantes).

Peu avant J.-C. on réagit en Grèce à un usage exclusif du parfum, et on réserva les huiles essentielles à la seule disposition des athlètes et des soldats. Mais cela ne dura guère et un vieux penchant facilita la reprise d'orgies parfumées.

-o-o-o-

Rome sera, à son tour, une plaque tournante de la Méditerranée. Sur le marché, le choix de parfums sera très vaste, incluant l'ambre et le musc, le styrax, le santal, la myrrhe, et même la vanille ! Ce sera là une belle source de revenus pour les Romains qui usèrent à tout propos de produits odoriférants : massages, bains, frictions odorantes, lavage des cours intérieures des villas avec des eaux parfumées, discrets ruisselets dans les pièces elles-mêmes ! Naturellement la "vie publique" sera pareillement pénétrée par les essences et les fêtes dominées par les parfums ! Même le rideau de scène au théâtre (le velarium) était imprégné d'eau de senteur s'égouttant en fine pluie !

Les femmes romaines ne se privaient ni de bains, ni de teintures, ni d'huiles, ni de pommades... cependant qu'aux fêtes de Vénus les courtisanes offraient à leur Déesse des rameaux de myrte et des couronnes de roses.

-o-o-o-

Le passé certes, mais le présent, avec fidélité, ont toujours laissé une place de choix au parfum dans le monde musulman même si son apogée coïncide avec Mahomet et l'hégémonie de l'Islam. N'alla-t-on pas jusqu'à additionner d'un peu de musc le mortier dont on se servait pour construire les mosquées afin que le soleil fasse exhaler l'odeur entêtante de ce parfum animal aux heures les plus chaudes de la journée ?

Une invention d'une extrême importance est à porter au crédit des Arabes : le vase à distiller qu'ils appellent dans leur langue "al-limbic", mot qui est à l'origine du terme "alambic" servant à désigner l'appareil lui-même. Le monde de la parfumerie sera à jamais profondément influencé par cette trouvaille technique du VIII^{e} siècle.

Pour se rendre à la mosquée, le vendredi, l'homme se parfume à l'eau de Roses ou à l'eau de fleurs d'Oranger et s'assure une bonne haleine en mâchonnant du "souak" (ou écorce de Noyer).

Au retour, il retrouvera sa femme qui aura parfumé ses vêtements, ses cheveux, et pareillement mâché du "souak".

Lors des réceptions, à la maison, on maintient à portée de la main l'aspersoir à eau de Roses et de fleurs d'Orangers, à essence de Géranium et de Jasmin. La tête, le cou, les mains des invités en seront

généreusement parfumés tandis qu'en les priant de passer au-dessus du brasero dans lequel se consument bois ou résines, les hôtes imprégneront leurs vêtements de suaves odeurs. L'aiguière et son bassin en argent repoussé et ciselé, faisaient partie, dans les familles algériennes riches, des instruments indispensables à un accueil de qualité.

-o-o-o-

Déjà gros consommateurs de parfums durant l'Antiquité, les Extrêmes-Orientaux sont restés fidèles à leur penchant.

Si les Chinois accordent une place privilégiée au parfum dans leurs plaisirs terrestres, se révélant amateurs d'aphrodisiaques à base d'ambre, de musc et de narcotiques, leur interprétation de l'Au-delà baigne dans des effluves embaumés. Ils ne manquent pas, eux aussi, de brûler des bois précieux et des résines odorantes devant l'autel des ancêtres, et de mêler maints composés odorants à leur nourriture.

Les Japonais, s'astreignant à la pratique assidue des senteurs, témoignent en toute circonstance d'une très grande maîtrise de leur odorat. Leur toilette constitue, à cet égard, un moment particulièrement privilégié.

En Inde, les funérailles impliquent l'incinération du corps sur un bûcher de bois d'aloès et de Santal (l'arbre "qui parfume la hache qui le coupe")... en additionnant encore d'autres tiges et racines parfumées. Le culte de Bouddha, quant à lui, exige en abondance des eaux de senteur répandues sur le sol.

Au-delà des particularités propres à chacun des peuples asiatiques, force est de souligner le rôle exceptionnel de la "Chique de Bétel" et, plus encore, de l'Encens.

La "Chique de Bétel" est utilisée dans tout le Sud-Est Asiatique, en Inde, en Polynésie. Elle se place dans la bouche, entre la joue et la gencive et se prépare à l'aide de trois ingrédients :

- des feuilles fraîches de Piper betle apportant tannins et essences, que l'on enroule autour
- d'une noix d'Arec (l'Areca catechu est un palmier), saupoudrée
- d'un peu de chaux qui réagira avec les alcaloïdes de cette noix.
- Parfois on y ajoute encore quelques épices !

Le chiqueur aspire le jus de ce mélange dont le but est de parfumer l'haleine. Cette pratique a une grande valeur sociale. Elle relève de la "symbolique purificatrice" quand on s'adresse à un supérieur. C'est une obligation d'élémentaire politesse.

A cette pratique se rattache un folklore, notamment en matière de récipients spéciaux, en or et argent ! Si l'usage de cette "Chique" se raréfie en Orient parce que les jeunes lui reprochent de provoquer un dépôt de tartre et de noircir les dents, il se répand aux Caraïbes, en Afrique, et atteint même quelques grandes villes européennes.

-o-o-o-

L'encens, quant à lui, joue un rôle exceptionnel, qu'il s'agisse des cultes bouddhiste, hindouïste ou taoïste, ou des pratiques individuelles. Faire brûler de l'encens chez soi est une preuve de goût, qu'il s'agisse d'un simple bâtonnet fluet ne durant que quelques minutes ou d'un énorme bâton (long de plusieurs mètres parfois) qui se consumera pendant plusieurs jours. D'ailleurs de tels bâtons géants, en fonction de la vitesse de leur combustion, ont longtemps servi d'horloge en Extrême-Orient. En fait, à l'encens sont communément ajoutés divers ingrédients (résines, huiles ou herbes) qui le personnalisent.

-o-o-o-

Après ce rapide voyage à travers l'espace, reprenons notre bref survol à travers les siècles.

Avant l'invasion romaine, déjà, l'usage de diverses plantes aromatiques était devenu courant en Gaule. La Verveine était réservée par les Druides aux vierges sacrées, cependant que les chefs gaulois appréciaient le mélange "musc, résine, térébenthine et styrax". C'est de 1930 environ, que date le premier parfum composé, appelé l'Eau

Hongroise, incluant Cèdre, Romarin, Térébenthine, Mélisse et Citron, et grâce à laquelle Elisabeth de Hongrie réussit à séduire le Roi de Pologne.

Au fil des premiers siècles du christianisme, l'Eglise tenta de freiner l'essor de la parfumerie en Occident. Ne résistèrent alors à cette tendance, outre les mondes romain et musulman, que quelques grandes Dames de la bonne société. Cependant les parfums ne furent pas exclus des fêtes et festins. C'est ainsi qu'en 1454, à Lille, lors du "Banquet du faisan", la chronique mentionne que : "trois fontaines jaillissaient d'eau de Rose et de boissons parfumées".

Avec les Croisades l'art des parfums reçut en Europe occidentale le renfort des recettes moyen-orientales, contrée où l'on usait alors d'essences chaudes (musc, ambre, santal, myrrhe, girofle, et de parfums fleuris (lavande, jasmin, rose ou violette). En ce temps-là le Roseau (Phragmites) a apporté sa contribution au commerce des parfums : des résines et des gommes arrivaient d'Orient en Europe occidentale dans des "tubes" constitués par des fragments de chaumes de cette plante.

Venise fut, aux XV^{e} et XVI^{e} siècles, le point de départ et d'arrivée de ces Croisades, ce qui contribua à la hisser au niveau de cité marchande internationale. Florence, elle, bénéficiait des largesses de ses mécènes enrichis. Toute l'Italie connut donc alors un bel essor de la parfumerie. On parfumait tout : joyaux, éventails, masques, assurément, mais aussi les oiseaux rares dans les volières... et même les petits chiens de luxe !

A l'approche du milieu du 16^{e} siècle, Catherine de Médicis, florentine d'origine, favorisa des cultures florales en France... et l'essor de Grasse fut assuré. Ne devait-elle pas devenir le premier centre européen de recherche en parfumerie !

L'usage du parfum, sous toutes ses formes (et surtout par le biais des cosmétiques) devait bientôt atteindre son apogée... au détriment de l'hygiène corporelle, hélas !

A l'époque de Louis XIV, à la Cour, on se parfuma à outrance. La "Cour parfumée" croulait sous les lourdes exhalaisons. Pourquoi pareille débauche ?

- Pour masquer les odeurs corporelles d'une part ;
- Pour mieux séduire, d'autre part (un flacon d'Elixir de Rose, ou Eau de Rose, se vendait alors l'équivalent de trois chandeliers d'argent !).
- Pour bénéficier des vertus médicinales des composés aromatiques efficaces, pensait-on, contre les "miasmes", ces agents mystérieux

tenus pour responsables des grandes maladies. D'ailleurs, vers 1800, dans son Traité : "De la peste et des moyens de s'en préserver", Papon écrira encore : "On portera à la main une éponge imbibée de vinaigre ou un citron piqué de clous de girofle ou une boule odorante qu'on sentira de temps en temps".

Sous Louis XVI, à la fin du XVIII^{e} siècle donc, la mode des parfums fut fortement influencée par la reine Marie-Antoinette, laquelle contribua efficacement à ce que les parfums "entêtants" fussent écartés, cependant que s'imposèrent les senteurs "délicates". A cette époque prit son essor la maison Houbigant qui remplissait encore des flacons pour Marie-Antoinette la veille-même de sa fuite à Varennes. L'Eau de la Reine, aux extraits de Rose et de Violette, connut une grande vogue.

De l'autre côté du Channel, la passion des parfums fut telle qu'en 1770, le Parlement dut promulguer un acte déclarant nul "tout mariage qui aura dérivé d'un emploi abusif d'eaux de senteur, de fards ou de cosmétiques" !

L'Europe venait manifestement de virer aux senteurs florales douces... mais pour combien de temps ?

La Révolution stoppa l'élan des parfumeurs. On ne vendit plus d'eau de la Reine, ni d'Essence de Lys"... la nouvelle demande s'orientant vers "l'Elixir de la Guillotine" ou celui "des Sans-Culottes". Ironie de l'histoire, c'est Robespierre qui se fera le défenseur des conceptions de Marie-Antoinette en encourageant, à son tour, les parfums floraux légers.

Sous le Directoire renaîtront les parfums violents (dont le musc si généreusement employé par les Muscadins qui s'en aspergeaient). Mais le goût plus raffiné des senteurs douces ne pourra être écarté. Certaines femmes (telles les Merveilleuses des lendemains du 9 Thermidor) hésitaient

entre l'ambre et le musc d'une part,

et l'essence de menthe...selon la rencontre prévue !

Pareille dualité n'a pas échappé à Charles Baudelaire (in Correspondances) :

"Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
Et d'autres corrompus, riches et triomphants,
Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin, et l'encens
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens".

Avec Napoléon Ier s'affiche à nouveau le dédain envers les parfums forts, pourtant encore chers à la créole, Joséphine de Beauharnais. Grâce à l'Empereur lui-même, qui en fut un très grand utilisateur, l'Eau de Cologne connut une prodigieuse renommée, de même que plusieurs eaux florales.

Aux côtés de la Maison Houbigant en plein essor, vinrent se placer :

- le fournisseur de l'Empereur, Jean-Marie Farina ayant bientôt pignon sur rue à Cologne, au numéro 4711 ;
- et, Outre-Manche, la firme Yardley, si célèbre encore pour ses Lavandes et ses essences de Roses.

A cette époque déjà, en fonction du parfum utilisé, léger ou violent, s'affichent la qualité morale et le goût des personnes cotoyées !

-o-o-o-

Après l'Empire, après 1815, le parfum s'insinue partout pour mieux séduire. On soignera même des affections "psy" à l'aide de parfums. Le patchouli connaît une vogue inouïe. On lit Chateaubriand en sanglotant et en serrant entre les doigts un mouchoir imprégné d'opopanax ; d'autres se bercent de romantisme avec Lamartine en humant le vétiver, la cannelle ou l'amande !

Avec la fin du XIXe siècle seront mises au point de nouvelles techniques d'extraction des essences, alors qu'une certaine vogue favorise les lourds parfums "animalisés" par le musc, la civette, l'ambre ou le castoréum. Un grand couturier de l'époque se disait "migrainé par les odeurs et les senteurs de certaines grandes dames qu'il habillait" !

Faute de pouvoir acquérir des parfums coûteux, les petits bourgeois se rabattent sur les savons parfumés... spécialement ceux de la Maison Yardley.

Mais voici maintenant les premières molécules de synthèse, nouveaux parfums, inconnus dans la nature !

L'évolution du parfum se précipite, toujours dans l'envoûtement... faisant écrire à Guy de Maupassant : "Et que de fois une robe de femme lui avait jeté au passage, avec le souffle évaporé d'une essence, tout un rappel d'événements effacés".

Nous ne développerons pas, par souci de brièveté, toutes les subtilités du parcours des divers types de fragrances au cours du XX^{e} siècle. Bornons-nous à souligner le rôle, sans cesse grandissant de nos jours, des "parfums naturels"... freinant considérablement l'essor (déjà difficile) du "synthétique". Laquelle de ces dames ne connaît "Vent vert" (de Balmain), de couleur verte évidement, souligné par une publicité en forme de jeune femme sur un fond de prairie ? Laquelle de ces dames ignore "Eau de campagne" (de Sisley) à la fragrance très fraîche ? Laquelle encore ne serait prête à apprécier "Parfums d'Elle" (de Montana) qui regroupe environ 500 molécules distinctes, en majorité naturelles ?

Pourtant, se parfumer, de nos jours, n'est plus l'apanage des Dames !

Depuis trente ans surtout, sans cesse davantage d'hommes répondent à l'invite des senteurs, qu'elles soient orientales et fleuries, fraîches et boisées, ou légères et épicées. Le grand départ de la parfumerie masculine est lié, sans aucun doute, à cette étonnante "Eau sauvage" apparue en, 1966 en France, mais plus encore, au "Brut" de Fabergé, mis en vente en 1964 aux Etats-Unis, véritable "accord de notes vertes sur fond musqué et boisé".

Quelques-uns des tout derniers parfums pour hommes témoignent, après une tendance initiale quelque peu "aventurière", un net revirement en direction des fragrances "naturelles".

Après "Egoïste" de Chanel... qui surdimensionne le "moi", après "Fahrenheit" de Dior... aux effluves tournées vers l'infini, voici, sur le marché, "Land" de Lacoste, dont la publicité est tout un programme : "La terre a son parfum : Land", une odeur de terre mêlée de notes boisées et épicées. Et puis voici encore "New West", la nouvelle eau de toilette "pour lui" !

-o-o-o-

Quelques animaux sont source de matières premières en parfumerie, mais à ce très petit nombre (on les compte pratiquement sur les doigts de la main), il convient d'opposer les 4 à 5.000 espèces de Plantes Supérieures qui ont déjà été étudiées et parmi lesquelles on en a retenu plusieurs centaines.

Rares sont hélas, parmi elles, les représentants de notre flore tempérée. Feuilles, fleurs, fruits ou graines des espèces exotiques font plus sûrement la fortune de ceux qui les cultivent ou les collectent. Des collines de Grasse aux champs de Roses de Bulgarie, des îles de l'Océan Indien aux orangeraies de Sicile, de Mysore à Manille, des légions de senteurs se combinent et sont prêtes à se marier dans le secret des éprouvettes. La qualité du parfum obtenu ne dépend pourtant pas que de celle des végétaux employés, même si ce sont des Jasmins et Tubéreuses des Alpes-Maritimes, des Vanilles de Bourbon ou des Vétivers de l'Ile Maurice ! Encore faut-il que les conditions météorologiques aient été bonnes pour la croissance... de même que, devons-nous le souligner, les conditions de fabrication du parfum.

On retrouve parfois, en parfumerie, des senteurs de fruits de table, telles :

- celle de la Passiflore dans "Nahéma" de Guerlain ;
- celle de la Pêche dans "Femme" de Rochas ;
- ou la Vanille dans "Balahé" de Léonard...

Nous ne saurions pareillement taire quelques bois odorants dont la réputation a conquis la planète. Hormis le bois de Santal que nous avons précédemment évoqué, la mode fut, ou est encore, au Cèdre du Liban, au Physocalymna floribunda (ou bois de Rose Mexicain), au Laurus sassafras dont l'essence contrefait à merveille l'Héliotrope du Pérou, ou au Camphrier (Laurus camphora) extrême-Oriental dont le bois, réputé insectifuge, est puissamment odoriférant.

Depuis le XVI^{e} siècle furent utilisés en parfumerie, comme en d'autres domaines, diverses espèces de Lichens. Actuellement, la "Poudre de Chypre" est préparée à partir de deux Lichens commercialisés conjointement sous l'appellation scientifiquement erronée de "Mousse de Chêne". Les qualités aromatiques de ces deux Lichens (Lobaria pulmonacea et Evernia prunastri) dépendent des localités de récolte (de l'Europe continentale aux Baléares) et des arbres qui leur ont servi de supports. Mais ce sont pratiquement les deux seuls Lichens encore utilisés.

-o-o-o-

Tout évolue en parfumerie... Et contribuent à cette évolution :

- les combinaisons nouvelles d'essences, d'oléorésines et de concrètes ;
- les progrès de la chimie de synthèse ;

- les tendances actuelles en matière de flaconnage et d'emballage ;
- les techniques modernes de... publicité !

Penchons-nous sur cette facette : la publicité.

"Du fil à pêche, des préservatifs, des bus, des jeux, des spectacles, des posters pornographiques, des T-shirts, des chaussures, des villes ou des châteaux... voici une liste bien incomplète de quelques supports qui ont été dernièrement "odorisés" de manière plus ou moins heureuse..."

Le grand public est actuellement demandeur de "plaisir nasal"... c'est de la médiatisation olfactive. Les perspectives sont prometteuses... Derrière leur nez, "les hommes ont souvent une conscience, des souvenirs, des pulsions, un vaste réservoir de plaisirs et d'émerveillements sur lequel les professionnels de l'odeur ne font que flotter".

Le "message parfum" peut être perçu :
- au premier degré : l'odeur elle-même ou,
- au second degré : en évoquant une qualité... Ainsi un constructeur peut faire reposer une communication efficace sur l'odeur d'un bois, matériau noble... qui véhicule tout à la fois la tradition, le luxe et le naturel...

On peut encore recourir à un parfum "non" odoriférant ! Une odeur de moisi savamment dosée peut conférer un air de vérité à une structure souterraine (cave...) ou à une construction ancienne (ou qui se veut ancienne).

Parfois encore la commande "relève de la pure fantaisie" : on a demandé à des compositeurs de proposer "en parfum" :
- le parfum de Mozart ;
- le café tel qu'on l'aime dans le Nord ;
- la jungle amazonienne ;
- ou... l'odeur du sommeil !

Quels bien curieux parfums !

Parmi d'autres commandes nous avons relevé :
- celle d'un papier à lettres pleins de senteurs, réminiscence des cartes parfumées de jadis...
- celle d'un emballage odorant ;
- à moins que l'on demande de parfumer un théâtre tout entier !

Pour cela il faut songer au public auquel "la chose" sera proposée : s'agira-t-il d'un public déjà familiarisé avec la perception olfactive ou... du grand public ?

Citons encore un exemple récent : il fut demandé à une firme de parfumer une exposition dans le cadre du Musée de l'Histoire des P et T sur le thème de l'"Europe" ! Les réalisateurs ont décidé de présenter les 12 pays de la C.E.E. à travers des odeurs évocatrices de chacun d'eux. Cela fut particulièrement difficile... notamment dans le cas de l'odeur de bière devant évoquer la Belgique !

Parfois le sens de la communication va se réfugier dans des livres-coffrets avec flacons d'échantillons parfumés comme ceux de M. Lenoir intitulés : "Le nez du Vin" ; "Le nez des Epices" ; "Le nez des Champignons"... que l'on consulte donc en même temps que l'on bénéficie d'effluves caractéristiques et variées en humant chacun des petits flacons d'accompagnement.

-o-o-o-

La production française actuelle de parfums représente encore environ 55% de la production mondiale (ce fut, il est vrai, de l'ordre de 70% entre 1960 et 1970). C'est dire l'ingéniosité des parfumeurs français et l'esprit d'entreprise de nos firmes, car le lancement d'un parfum à l'échelle mondiale peut revenir à 100 ou 150 millions de francs lourds (soit au minimum à 10 milliards de centimes). On comprend qu'en 1985, déjà, les 7 millilitres d'extrait de "Joy" de Patou se vendaient 400 francs !

Un élément essentiel dans la réussite d'un tel lancement c'est le "nom" du parfum lui-même. Mais quelles contraintes :

- il faut qu'il ne se démode pas trop vite ;
- il faut qu'il ne soit pas trop insolite ;
- il faut qu'il reste assez court ;
- et qu'enfin, il rappelle bien le style du parfumeur qui l'a produit !

Assurément, en matière d'appellation, il s'agit parfois d'un véritable coup de poker. Ainsi le "N°5" de Chanel, qui fit la fortune de Coco, n'a été nommé ainsi par la grande dame, qu'en se souvenant de l'un des chiffres d'une mosaïque des couloirs du pensionnat corrézien de son enfance !

Toute allusion à Paris, par contre, est beaucoup moins risquée et facilite la réussite du nouveau-né ! Plusieurs dizaines de très grands parfums en portent témoignage... qu'il s'agisse, pour ne citer qu'eux, de :

- "Rue de la Paix" proposé par Guerlain en 1904 ;
- "Paris" lancé par Coty en 1923 ;
- "Rive gauche" produit chez Yves-Saint-Laurent en 1971 ;
- ou encore "Maxim's" mis sur le marché en 1985...

Le rôle du flacon lui-même devient fabuleux ! Ce flacon. Il est le "lieu de repos de l'âme du parfum". Ce flacon, à lui seul, situe déjà le contenu : grand luxe ou consommation courante. Et, lorsqu'on soulève le bouchon, on se rend compte de ce que (comme le souligne excellemment Nicolas Mamounas de la Maison Rochas), "le parfum est aussi un poème que l'on respire ! C'est lui qui nous emmène là où s'efface le corps et où commence l'âme".

Le flacon du parfum "Opium" d'Yves-Saint-Laurent, fruit d'une recherche fort originale, évoque un "inro", cette petite boîte de laque ornée, destinée à contenir un parfum solide, que les Samouraïs portaient à la ceinture, suspendue par un cordonnet de soie. Et que d'autres choses, secrètes ou non, concernent le précieux récipient !

Maupassant ne nous confit-il pas (dans "Fort comme la mort") : "Au fond des vieux flacons de toilette, il avait retrouvé souvent aussi, des parcelles de son existence, et toutes les odeurs errantes, celles des rues, des champs, des maisons, des meubles..."

La forme, la matière, la couleur, l'étiquette, l'emballage, tout ce qui peut charmer et intriguer, tout ce qui peut retenir l'oeil... et provoquer le plaisir d'offrir... ou de recevoir... tout cela est exploité de nos jours, et cela s'appelle "l'art au service du commerce". "Parfum d'Elle" de Montana n'a-t-il pas un flacon très cosmique en forme de coquillage... à moins que vous n'y voyez un vaisseau spatial ?

Oh ! la tendance, à vrai dire, n'est pas réellement nouvelle ! Relisons donc huit vers d'un poème de Baudelaire intitulé... "Le flacon" :

" Il est de forts parfums pour qui toute matière
Est poreuse. On dirait qu'ils pénètrent le verre...
Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient,
D'où jaillit toute vive une âme qui revient.
Mille pensers dormaient, chrysalides funèbres,

Frémissant doucement dans les lourdes ténèbres,
Qui dégagent leurs ailes et prennent leur essor,
Teintés d'azur, glacés de rose, lamés d'or".

-o-o-o-

Pendant des décennies... la réalisation et la commercialisation des parfums furent le monopole de la Confrérie des Parfumeurs spécialisés. Le cercle s'est considérablement élargi actuellement. Le parfum, comme le vêtement, symbolisant la personnalité, le relais a été pris par de grands couturiers tels Chanel, Lanvin, Carven, Patou ou Rochas. Mieux ! Le monde du tennis y est venu avec Lacoste et celui de la sellerie avec Hermès. Et voici qu'interviennent des vedettes du cinéma ou de la télévision, d'Elisabeth Taylor à Stéphanie de Monaco ou Catherine Deneuve, d'Alain Delon à Omar Sharif. Il est vrai que l'on dispose actuellement de milliers de "notes" naturelles ou synthétiques et que le parfum, construction de l'esprit, tente beaucoup d'artistes. L'odorat n'est, au fond, qu'accessoire dans sa genèse, il joue seulement le rôle du burin du sculpteur.

Le compositeur de parfums travaille moins avec des souvenirs directs de senteurs, qu'avec l'idée qu'il s'en fait ! Il manipule donc des abstractions. En conséquence, la formule d'un parfum ne représente rien, que la vision intérieure de son compositeur... cependant que la forme olfactive n'est que l'odeur... c'est-à-dire l'idée que l'on se fait de ce que l'on sent. Ainsi que l'exprime fort élégamment Roudnitska : "l'essence est à l'odeur perçue ce qu'est la corde qui vibre par rapport au son que nous enregistrons". La "matière" de la musique, c'est le son, non la corde ; la "matière" du parfum, c'est l'odeur, non l'essence.

Compte-tenu des mélanges, dans tous les cas l'odeur perçue est une résultante. Il y a une stylisation olfactive qui résulte du désir du compositeur de traduire certaines intentions :

- "Diorissimo", c'est le sous-bois, avec sa rosée ;
- "Bois des îles" de Chanel, c'est toute l'émanation composite d'un coffret de bois précieux lentement entr'ouvert.

Mais l'art de la composition est plus complexe encore car, avec le temps, entre le moment où on débouche le flacon pour la première fois, et celui où l'on utilise la dernière goutte, la forme olfactive évolue, et cela

le compositeur doit l'avoir prévu en maîtrisant parfaitement les différences de volatilité des composants. En cela un parfum est vivant, et seuls les très grands parfums révèlent une évolution parfaitement guidée. Il y a une dynamique du parfum que ces vers d'"Harmonie du soir" traduisent en poésie :

"Voici venir les temps où, vibrant sur sa tige,
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir,
Valse mélancolique et langoureux vertige".

(Ch. Baudelaire)

Mais, si la musique évolue par accord successifs plus que simultanés, le parfum est au contraire essentiellement une harmonie d'accords qui coexistent. Jean-François Guerlain prétend que : "le parfum doit être comme le thème central du Boléro de Ravel : une espèce de lente obsession".

C'était déjà la même ambiguïté qu'exprimait Guy de Maupassant lorqu'il écrivait : "Je ne savais vraiment pas si je respirais de la musique ou si j'entendais des parfums, ou si je dormais la tête dans les étoiles".

On peut ajouter, comme Baudelaire une nouvelle fois : "Mon âme voyage sur le parfum, comme l'âme des autres hommes sur la musique".

"Le compositeur est un poète" avons-nous dit, or le poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves, car seules les traces font rêver".

Les proportions des constituants doivent tenir compte :

- de leur "note" spécifique ;
- de leur "durée de vie" propre et donc de leur volatilité réelle lorsqu'ils sont en mélanges.

Pour ne redouter aucune fausse note, le compositeur de parfum doit impérativement travailler en ambiance inodore, tempérée, normalement humide, et dans le calme, pour sauvegarder sa concentration. Il lui faudra, non pas équilibrer des constituants, mais les conjuguer (en tirant peut-être parti de certaines dissonances) avant d'enchaîner ceux capables de former des accords !

Un compositeur de parfums doit quotidiennement entretenir sa mémoire olfactive comme le musicien fait des gammes. Il n'empêche, redisons-le, qu'il peut avoir perdu l'odorat et créer encore ! Certains

compositeurs ont en mémoire jusqu'à plus de 3.500 senteurs différentes. Hormis ce fabuleux capital "mémoire", le compositeur n'a pas de "méthode". Il allie seulement, et avec brio, le goût, l'imagination, l'intelligence, l'intuition, l'invention... et ne compte jamais sur le hasard.

Tout cela est capital mais c'est bien l'imagination qui joue un rôle majeur. Il faut que cela soit une imagination active qui sait se libérer du passé, qui conduit à créer, à composer... sans percevoir concrètement, sur le champ, les composants désirés... comme Beethoven composa la 9e Symphonie sans entendre !

Le compositeur se laisse conduire par une idée préconçue du parfum auquel il veut arriver. C'est ainsi que Maurice Roger, de la Maison Dior, se comporte en écologue doublé d'un philosophe, en "philosophe du parfum", un Jean-Jacques Rousseau des senteurs de luxe. A propos de "Dune", le dernier-né des parfums de sa firme, il dit : "Découvrir une senteur qui deviendra universelle, c'est conjuguer les disciplines artistiques, sociologiques, scientifiques et, en même temps, se sentir citoyen du monde". Pour composer "Dune", il a synthétisé :

- sa prise de conscience des limites du progrès matérialiste,
- son refus des modèles collectifs réducteurs de la personnalité,
- son sentiment d'angoisse face à la compétition qui génère la tricherie,
- son besoin de nature dans son côté rédempteur,
- sa quête de pureté...

Il en dérive "un parfum témoin de son temps". "Dune" évoque à la fois le plein air, le sable blond et les fleurs des champs... comme en 1980... "Poison" fut le parfum du temps de la provocation... et un grand succès international de la parfumerie française.

Tout nouveau parfum, délicieux viatique de nos rêves de beauté, ne sera donc pas une création de toutes pièces... Cela ne sera qu'une combinaison de constituants d'une nouvelle manière... comme le compositeur de musique ne crée pas de notes, il combine autrement celles qui existent depuis des siècles.

Et si la réussite est au bout des efforts... c'est que le compositeur aura su marier toutes ses observations, ses connaissances, pour les transformer en une nouvelle vision artistique des combinaisons d'odeurs... en un nouveau parfum.

Mais attention, Mesdames, et vous plus encore, Messieurs, ce nouveau parfum peut porter un message ! Alors, méfions-nous du contre-sens, de l'erreur d'interprétation... car un parfum sait être rempli d'appels ou d'allusions !

Pouvons-nous, nous qui avons passé notre jeunesse en pleine campagne augeronne, conclure en modifiant à peine une belle confession de Jean-Paul Guerlain (un des "grands" du parfum) :

"Je n'oublierai certainement jamais le parfum des pivoines ou des lys du jardin de ma jeunesse. Ni celui de certains chèvrefeuilles grimpants, le soir venu. Pas plus que ne pourront s'effacer de ma mémoire l'odeur suave d'une placette de muguet et les effluves d'un jasmin floribond. Je crois bien que je mourrai un jour, heureux, étourdi d'odeurs, les yeux remplis de ces souvenirs merveilleux".

PIERRE DE COUBERTIN

(1863 - 1937)

par M. Geoffroy de NAVACELLE

Né à Paris d'une grande famille dont l'ancêtre, connu sous le nom de Fredy, fut au service du roi de France Louis XI qui l'anoblit en 1471.

Un Fredy acquit, en 1577, le domaine de Coubertin en Ile-de-France dont il prit le nom et la seigneurie, portant dès lors le nom de Fredy de Coubertin.

Charles de Fredy de Coubertin, artiste peintre connu du XIX^{e} siècle, abandonne le domaine de Coubertin à son fils aîné Paul, préférant partager son temps entre Paris et Mirville, la propriété haut-normande de son épouse, descendante d'un compagnon du premier duc de Normandie. Pierre, le cadet, reçoit de sa mère une forte culture classique. Son autre frère, Albert, est officier de cavalerie et sa soeur Marie, brillante écuyère et diplômée ès Sciences en Sorbonne, est seule à assurer la descendance.

Pierre prépare l'Ecole Militaire de Saint-Cyr puis s'inscrit à la Faculté de droit de Paris. Il s'enthousiasme pour la fameuse Ecole des Sciences Politiques où, après avoir été élève, il devient conférencier.

S'écartant de la carrière politique qu'il estime décevante, il se lance résolument dans le combat pour la réforme pédagogique. Il découvre les méthodes alors en honneur en Angleterre. Il est chargé par le ministre de l'Instruction Publique d'une mission d'information aux U.S.A. et au Canada.

Le sport et l'enseignement de l'histoire sont pour lui de puissants moyens de formation de l'homme.

Révolutionnaire pour son époque, il propose la création d'un Enseignement Universitaire Ouvrier, fonde en 1906 une société des sports ouvriers, et réclame que soient ouvertes les "portes du Temple" de la culture pour assouvir ceux qui ont soif "de pain, de dignité et de savoir".

Il intéresse à ses projets les présidents de la République Française successifs. Il correspond avec le président Théodore Roosevelt devenu son ami.

Il mène des études historiques et politiques, dessine, joue du piano et se retrempe dans la campagne normande appréciant le bon sens paysan. Il multiplie écrits, articles de presse, réunions, conférences. Sa bibliographie dénombre plus de 1.100 titres publiés.

Tout ceci de sa fine écriture, sans secrétariat, ni machine à écrire, ni moyens de déplacements modernes.

Il engloutira sa fortune au service de son idéal et terminera sa vie dans un quasi dénuement qu'il supportera dignement, aidé par quelques amis et la municipalité de Lausanne dont il est Bourgeois d'Honneur.

En 1894, après une lutte opiniâtre et bien des échecs, Pierre remporte à la Sorbonne un succès éclatant en faisant proclamer le rétablissement des Jeux Olympiques : cette "Fête quadriennale du printemps humain dont la sève demeure au service de l'esprit". Deux ans après se célèbrent à Athènes les premiers jeux de l'ère moderne.

En 1895, Pierre de Coubertin épouse Marie Rothan, fille d'un diplomate et collectionneur alsacien dont il eut un fils qui subit, enfant, une insolation funeste et une fille qui ne se maria point.

A la première Guerre Mondiale, Pierre, engagé volontaire malgré ses 51 ans, cède la présidence du Comité International Olympique dont il est le fondateur, estimant que celui-ci "ne devait pas être placé aux ordres d'un soldat". En 1917, il implante le siège du C.I.O. à Lausanne.

Les jeux de l'après-guerre annoncent un succès grandissant. Cependant, en 1925, Pierre démissionne du C.I.O., publie son "Histoire Universelle", crée l'Union Pédagogique Universelle et rappelle sa constante référence aux arts dont la présence dans tous les actes de la vie, tout comme dans l'Olympisme, constitue l'un des éléments essentiels de sa pensée. Pour lui, l'association du muscle et de l'esprit, de la culture et de l'Olympisme sont essentiels.

Au soir de sa vie, il écrit au président de la Société des Nations qu'il "n'a pourtant pas perdu son amour des jeunes, ni sa foi en leur avenir".

Dure est sa déception de ne pas recevoir le Prix Nobel de la Paix pour lequel il avait été chaudement proposé.

A 72 ans, il pratique l'aviron sur le lac Léman, mais le 2 septembre 1937, un arrêt du coeur le terrasse dans un parc à Genève.

Cet homme, volontaire, créatif et réalisateur dont la devise personnelle était "voir loin, parler franc, agir ferme", ce rebelle à toute idée reçue pour qui "le succès n'est pas un but mais le moyen de viser plus haut" mérite le beau titre d' "humaniste".

L'OEUVRE DE PIERRE DE COUBERTIN

Les Jeux Olympiques sont un fait de société unique. "Il faut, dit Pierre de Coubertin, qu'ils donnent à la jeunesse universelle l'occasion d'une rencontre heureuse et fraternelle". Ils sont la manifestation quadriennale du mouvement olympique, lequel est animé par un "état d'esprit issu d'un double culte : celui de l'effort et celui de l'eurythmie".

Le fait d'avoir rétabli les Jeux, d'avoir créé le C.I.O. et le mouvement olympique, envers et contre tous, est un motif suffisant pour témoigner admiration et reconnaissance envers celui sans lequel ils n'existeraient pas.

Mais la pensée et l'oeuvre de Pierre de Coubertin sont d'une autre dimension.

Pédagogue, pour qui Sport et Olympisme sont des moyens de formation de l'homme et de son caractère, il affirme "qu'aucune réforme d'ordre politique, économique ou social ne pourra être féconde sans réforme préalable de la pédagogie".

Il a proposé des solutions aux problèmes scolaires et aux programmes d'enseignement qui sont toujours d'actualité.

L'Union Pédagogique Universelle qu'il créa en 1926 eut un retentissement international.

Historien, il est persuadé que "l'histoire constitue, par excellence, pour les démocraties, l'école de la sagesse" et "que les exemples d'incompréhension politique due à l'ignorance de l'histoire sont abondants". Il faut "décider si l'histoire doit continuer d'être utilisée comme fabrique d'armes de guerre ou si il lui sera rendu possible de jouer le rôle pacificateur dont elle est capable".

Son Histoire Universelle en quatre volumes est de conception étonnante. Il avait créé en 1917 le Comité pour la diffusion des Etudes Historiques.

Artiste, jouant du piano, dessinant, lecteur de Ruskin, il considérait les Arts comme essentiels "pour donner à l'homme le sens de la beauté". "L'art, dit-il, éclaire l'intelligence, captive la pensée, incite l'ambition". Littérature, musique, architecture, sculpture, peinture sont quelques-unes des disciplines qu'il voulait voir associées aux Jeux Olympiques afin d'y reconnaître l'existence de l'eurythmie, "le charme dans la mesure et dans la proportion", "créatrices de beauté, de grâce et de force associées".

Sociologue, il s'est élevé contre le "préjugé millénaire qui place le travail manuel dans une situation constamment humiliée par rapport à l'intelligence et à la culture".

Estimant qu'il n'y a aucune raison pour que l'ouvrier ne soit pas cultivé, il clame "Ouvrez les portes du Temple pour l'accès de tous à la culture". Son mémoire concernant "l'instruction supérieure des Travailleurs manuels et l'organisation des Universités ouvrières" témoigne d'une conception sociale novatrice à son époque.

Politique, il peut être qualifié de visionnaire si l'on s'arrête à des écrits datant de près d'un siècle, tels que "Où va l'Europe", ou simplement d'une étude sur "la naturalisation en France", le socialisme, la politique australienne dans le Pacifique, les problèmes de l'Europe centrale, la politique extérieure des Etats-Unis.

Pierre de Coubertin est véritablement un humaniste.

Une projection de remarquables diapositives rappelant la vie et l'oeuvre de Pierre de Coubertin accompagna cette communication pendant toute sa durée.

LA FLAMME OLYMPIQUE

ET

LE NOUVEAU MONDE

par M. Christian GOUBAULT

(Séance publique du 23 mai 1992)

A la mémoire de mon père

L'Europe, en cette année 1992, a accueilli les Jeux Olympiques d'Hiver à Albertville, au cours du mois de février. La flamme venue d'Olympie a d'abord traversé le stade où, en 776 avant J.-C., Koroïbos avait ouvert le palmarès des Jeux en remportant la course longue de 192m,27, représentant 600 fois la longueur du pied d'Héraklès. A moins que l'on ne fasse remonter les Jeux à Pélops, vainqueur d'une course de chars après avoir soudoyé le palefrenier de son rival. La flamme était ensuite conduite au mémorial du baron Pierre de Coubertin, distant de quelques centaines de mètres : dans ce lieu solennel ceint de cyprès, repose, à sa demande, le coeur du baron rénovateur en 1896 des Jeux de l'ère moderne.

Transportée à Paris par Concorde, la flamme entama le 14 décembre 1991 un périple de 5.500 kilomètres à travers la France, en passant notamment par Rouen et, le 28 décembre, par le château de Mirville où vécut Pierre de Coubertin, lieu extraordinaire où l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen se rendra le samedi 13 juin prochain. De Coubertin désirait que la flamme sportive soit sauvée de l'extinction. "C'est pour cela que j'ai restauré les Jeux Olympiques", écrivait-il, "et non pour la gloriole de restaurer des portiques disparus".

Une cérémonie et un parcours analogues auront lieu entre Olympie et Barcelone à l'occasion de la prochaine Olympiade moderne, où les meilleurs sportifs du monde s'affronteront en des joutes pacifiques et dans un esprit de fraternité.

Que n'a-t-on entendu de superlatifs journalistiques à propos des J.O. d'Albertville, de "Carole Merle l'oiseau d'argent", "Carole Merle à l'assaut de l'Olympe", à "Tomba la Trombe" et "Grospiron quel bosseur" en passant par "Guy et Guillaume : la vie à fond", "les Duchesnay empochent l'argent" ? Partout des héros, "légendes vivantes", de plain-pied dans l'histoire comme l'équipe française de hockey, "superbe dans les défaites" titrait un journal, et qui atteignit pour la première fois les quarts de finale de cette compétition. Ne parlons pas du calvaire de certains d'entre ces champions, ni de ces "voyages au bout de l'enfer sportif", de ceux que l'on attendait et firent ... faux-bond. Les Jeux Olympiques sont un spectacle que la télévision a relayé avec éclat. La cérémonie d'ouverture était "magique" - aux dires des journaux - introduisant une dimension encore plus artistique et onirique. Des milliards de télespectateurs ont vibré ; la presse a déliré pendant une quinzaine de jours. La France a oublié pour un temps ses démons et ses soucis.

Il y eut parallèlement aux J.O., un Festival olympique des Arts - tout comme Barcelone le fera dans quelques semaines - un festival placé, comme l'exprimaient Jean-Claude Killy et Michel Barnier, "sous le signe de la vitalité et de l'énergie créatrice alliées à la grande tradition culturelle française". Quel chemin parcouru depuis 1896 - les premiers J.O. - où à la fin de mars et en avril, le magazine "Les Sports athlétiques" n'accorda qu'une place minime à l'événement, relaté en termes méprisants ! Les J.O. de Saint-Louis en 1904 n'eurent droit qu'à quelques lignes dans "L'Auto" et ne furent même pas mentionnés dans "Tous les Sports".

Lorsque la flamme olympique s'est arrêtée à Mirville, Micheline Ostermeyer salua son passage en interprétant un "Prélude" de Serge Rachmaninov, qu'elle qualifiait de "grandiose comme les Jeux Olympiques". Je me souviens encore de la prouesse inouïe de Micheline Ostermeyer aux Jeux Olympiques de Londres en 1948 : double médaille d'or aux lancers du poids et du disque, médaille de bronze en hauteur, deux années seulement après son premier prix de piano du Conservatoire National Supérieur de Paris. L'art et le sport au plus haut niveau en une même gerbe ! Voilà qui aurait plu à Pierre de Coubertin.

Monique Berlioux, dans "Olympica", affirme que Micheline Ostermeyer était "l'harmonie et la douceur", que son temps était divisé en trois tranches : le courrier, le piano, le sport. "Elle excellait à répéter de longues heures sur la vieille casserole qu'était le piano de Victoria College, les fugues de Bach où le "Clair de Lune" de Beethoven, sa partition préférée." Mais peut-être le piano constituait-il la botte secrète de Micheline Ostermeyer qui avoua un jour : "Le piano est un remarquable entraînement pour le lancer du disque. J'agrippe beaucoup mieux l'engin après avoir joué plusieurs heures." Avis aux sportifs : faites du piano, ou de l'orgue parce que en plus vous perfectionnez votre jeu de jambes !

Le domaine maternel de Pierre de Coubertin à Mirville - ces Mirville annoblis par Louis XI comptaient un fils de Louis VI le Gros parmi leurs ancêtres - ce domaine est un lieu historique d'où est parti un nouvel esprit rayonnant sur le monde, longtemps ignoré des Français. Ce qui étonne le chercheur américain Eugen Weber, professeur d'histoire à l'Université de Los Angeles et spécialiste mondialement reconnu de l'histoire de France. Dans son dernier ouvrage intitulé "Ma France", cet écrivain amoureux de notre pays consacre un chapitre entier à Pierre de Coubertin :

"En regardant les Jeux Olympiques de 1968, et me souvenant qu'ils avaient été ressuscités par un Français trois quarts de siècle auparavant", écrit-il, "je m'étonnais que l'origine de la principale manifestation sportive de notre époque fût attribuée à une nation qui ne s'adonnait pas passionnément au sport, dont la tradition athlétique ne peut guère se comparer à celle de ses voisins anglais ou allemands, et où les sports de tous genres n'ont commencé à se répandre qu'à la fin du XIX^{e} siècle."

Soyons justes, si l'Angleterre marquait des points en athlétisme, la France a connu des sports spécifiques, notamment en bicyclette, en automobile et en avion. Michel Bouet nous dit dans la "Signification du

Sport", que notre pays "a trouvé le mieux sa voie d'insertion dans la création du sport moderne au XIX^{e} siècle, et probablement parce qu'en eux l'aspect de recherche technologique et la conquête de la vitesse lui permettaient de donner cours, à la fois, à son amour de la science, à son goût de l'innovation et à son appétit de sensations".

Brossons une rapide histoire des Olympiades modernes. L'"Union des Sociétés françaises de sports athlétiques" vit le jour en 1889. Coubertin y trouva le tremplin pour se lancer dans la campagne de la résurrection des J.O.. En 1895, le Comité international olympique fut fondé et les premiers Jeux Olympiques modernes eurent lieu à Athènes, du 5 au 14 avril 1896.

De Coubertin eut le génie de s'inspirer de la culture hellénique. L'Allemagne, à partir de 1875, avait commencé à exhumer ce qui restait d'Olympie. "Pourquoi la France ne réussirait-elle pas à en reconstituer les splendeurs ?" s'interroge le baron, qui définira les "Assises philosophiques de l'Olympisme moderne" : une religion ("religio athletae"), une aristocratie des athlètes, une chevalerie dont le fair play est la règle, la trêve et enfin le culte de la beauté. Cet idéal ne fut hélas pas toujours appliqué.

"Aujourd'hui, 5 avril 1896, je déclare ouverts les Jeux Olympiques qui célèbreront la première olympiade des temps modernes !", proclame le roi Georges de Grèce en grand uniforme d'Amiral. Treize nations, 285 athlètes y participent. L'épreuve reine sera le Marathon remporté par le berger du village de Maroussi près d'Athènes, Spiridion Louys.

La Grèce voudrait garder l'exclusivité des J.O. Non sans difficulté, il fut décidé que les prochains Jeux auraient lieu dans quatre ans à Paris. Des Jeux qui vont s'étaler du 14 mai au 28 octobre 1900 et se diluer dans l'Exposition Universelle. Des Jeux confus et ratés. "S'il y avait un endroit au monde où l'on se montrait indifférent aux Jeux Olympiques, c'était avant tout Paris", notera Pierre de Coubertin, dont le nom ne sera jamais prononcé ni par les journaux ni par les officiels.

Grands triomphateurs des J.O. d'Athènes et de Paris, les Etats-Unis d'Amérique organisent la prochaine rencontre à Saint-Louis en 1904. Onze nations représentées, mais pas la France : un comble ! En 1908, un chroniqueur du *Figaro* fait un fameux pari : "Je veux que le loup me croque si nous retrouvons dans quatre ans ces Jeux Olympiques qui, depuis qu'ils sont institués, n'ont valu que déboires et ennuis aux Fédérations sportives !"

Pourtant les Jeux de Londres furent honorables : 109 épreuves dans 20 sports différents, 22 nations, 2.059 participants. A Stockholm en 1912, Jean Bouin, notre héros national se fait coiffer sur le fil, au 5000 m, par Kohlkemainen : un combat de Titans. Pour la première fois, les femmes sont admises à concourir dans les épreuves de natation. Un concours d'art est reconnu par le Comité International Olympique, grâce à l'obstination de Pierre de Coubertin. Une "Ode au Sport", écrite à la fois en français et en allemand, par MM. Ohrod et Eschbach, remporte la médaille d'or de littérature. La seule médaille d'or enlevée par ... Pierre de Coubertin et unique auteur de ce poème !

Ces concours d'art ont malheureusement disparu. Ils concernaient l'architecture (en 1912, les Suisses Henri Monod et Alphonse Laverrière remportent la médaille avec leur "Plan de construction d'un stade moderne"), la sculpture (Paul Landowski et Arno Breker - ce dernier, l'un des artistes officiels du régime hitlérien - en furent les lauréats), les bas-reliefs, médailles, peintures (médaille de bronze à Fujita en 1936), les oeuvres graphiques (le sottevillais Albert Decaris en 1948, bien connu des philatélistes pour sa fameuse "Marianne"), la musique (parmi les couronnés connus Joseph Suk, Werner Egk, Kurt Thomas le célèbre chef de choeur de Saint-Thomas de Leipzig), la littérature, les oeuvres épiques. 1948 sonna le glas de ces jeux artistiques...

Encore jamais hissé dans un stade - mais flottant le 18 mars 1915 à l'Exposition de San Francisco, le drapeau olympique de soie blanche brodé des cinq anneaux représentant les cinq parties du monde monta au mât central des Jeux d'Anvers en 1920. Le Serment olympique est institué : "Nous jurons que nous nous présentons aux Jeux Olympiques en concurrents loyaux, respectueux des règlements qui les régissent et désireux d'y participer dans un esprit chevaleresque, pour l'honneur de nos pays et la gloire du sport".

De nouveau Paris en 1924 pour la VIII^{e} Olympiade qui faillit bien capoter à cause de l'incurie des organisateurs. Le stade de Colombes ne fut jamais plein : "Les moyens de transport sont chers !" soupirait Pierre de Coubertin. La grande étoile des J.O. fut le futur Tarzan du cinéma. Johny Weismuller descend sous la minute (59") au 100 m nage libre, couvre le 400 m en 5' 4" 2/10e. Johny améliore sa performance du 100 m aux Jeux suivants d'Amsterdam de 1928. Pour la première fois, la flamme fut allumée, apportée d'Olympie par relais au moyen d'une torche.

Comme à Amsterdam, la flamme brûla jour et nuit à Los Angeles pour les Jeux de 1932. Malgré le krack boursier et la récession, tous les stades avaient été terminés à temps. Passons sur les J.O. de Berlin en 1936 où le nombre des participants atteignit 4.000 - mais j'y reviendrai tout à l'heure - et arrivons à Londres en 1948 où les J.O. renaissent après un très long silence. La France enlève 29 médailles - trois pour Micheline Ostermeyer, une médaille d'argent pour Alain Mimoun au 10.000 m battu par le légendaire Emil Zatopek, tout comme aux Jeux d'Helsinki en 1952 - mais quelle revanche en 1956 à Melbourne où Alain Mimoun remporte le Marathon !

Curieux J.O. que ceux de 1956 séparés entre Stockholm (concours équestres) et l'Australie qui n'avait pas prévenu le C.I.O. de la loi de quarantaine - qui durait six mois pour les chevaux lors de leur entrée en Australie !

La politique fait son intrusion dans les J.O. : l'invasion sanglante de la Hongrie par les chars soviétiques trouve des répercussions à Melbourne. Lorsque l'énorme délégation soviétique se présente sur le stade un silence de mort s'abat sur la foule. Le nouvel hymne olympique de Michel Spisak, choisi à Monte-Carlo par un jury présidé par Nadia Boulanger parmi 387 partitions, aura une courte existence. Les Français retiendront plus facilement leurs six médailles d'or, leurs sept médailles d'argent et les cinq de bronze, ce qui montre un décroissement constant des récompenses pour notre pays malgré l'inflation des disciplines.

A Rome en 1960, Cassius Clay fut sacré champion olympique en boxe poids mi-lourds. Eternellement jeune, Avery Brundage devient président du C.I.O. ; il sera le gardien intransigeant de la pensée de Pierre de Coubertin. Les Américains règnent toujours sur les J.O., aussi bien à Rome (un nouveau Tarzan : Don Bragg) qu'à Tokyo en 1964, à Mexico en 1968, à Munich en 1972... Mais ici la mort va frapper, rompre la trêve sacrée, ensanglanter les stades, marquer les Jeux et l'Humanité tout entière d'une trace indélébile. Une vision d'horreur insoutenable.

La politique s'est encore mêlée aux sports aux J.O. de Moscou en 1980. En raison de l'invasion de l'Afghanistan par les Soviétiques, des nations - comme les U.S.A. - refusèrent d'y participer. Ce refus indigna d'autres pays - dont la France - par sa "sévérité frisant l'agression", comme le souligne Jean-François Revel.

Il existe encore beaucoup de zones d'ombre dans le sport, que révèle de manière fort abrupte un livre récent intitulé "Main basse sur les J.O.". Leurs auteurs Vyv Simson et Andrew Jennings dénoncent un climat d'intrigues et de corruption. L'envers du décor en somme avec des luttes d'influence, des versements occultes, la pratique du dopage. Un nouveau problème éthique sans doute se pose car, de nos jours, la charte olympique de Pierre de Coubertin n'est plus qu'une déclaration de principe sans application. Une charte détournée de son idéal, de sa pureté originelle, de son esprit pacifique et de saine émulation.

Peut-on raisonnablement espérer que les Jeux Olympiques de Barcelone se dérouleront hors du bruit et de la fureur ?

Le choix de Barcelone pour les Jeux Olympiques est hautement symbolique dans une Espagne qui émerge en puissance, une nouvelle fois, après avoir évolué du Franquisme vers une indéniable forme de démocratie. Cinq-centième anniversaire de la découverte de l'Amérique. Première rencontre ibéro-américaine à Guadalaja pour une péninsule qui retrouve son espace géo-politique malgré la présence encombrante et remarquée du dictateur cubain Fidel Castro. Exposition Universelle de Séville, Olympiades de Barcelone : tout ceci entre dans un gigantesque projet-enjeu politique et économique. Le sport de compétition - réunissant Olympie et le Nouveau-Monde dans cette Europe du Sud au contact de l'Orient - ajoute une touche prestigieuse et dynamique à la compétition d'ensemble des nations. A cinq cents ans de distance, l'Espagne est redevenue l'un des centres névralgiques et la vitrine d'exposition de l'Occident en pleine mutation et en plein renouveau, malgré quelques points d'interrogation qui subsistent en matière de société, comme dans d'autres démocraties d'Europe.

Car 1992 est, tout comme 1492, une année-charnière marquant le réveil de l'Europe. "Le Nouveau-Monde, c'est l'Europe", notait un journaliste à son retour de Séville". Dans la nuit du 1er au 2 janvier 1492, le royaume musulman de Grenade tombe, avec l'entrée des troupes chrétiennes, sans combats, dans l'Alhambra. La Reconquista est pratiquement terminée. C'est au camp des Rois Catholiques, à Santa-Fé, aux pieds de Grenade, que Christophe Colomb, après avoir essuyé le refus de l'Angleterre, du Portugal, de la France et aussi des experts de l'Université de Salamanque, mais fort de l'appui du prieur de La Ràbida à Huelva - obtient la faveur d'armer trois bâtiments en vue d'une expédition vers les Indes par l'Ouest. Par les "Capitulations de Santa-Fe" - "Lettre de Merci" du 17 avril 1492, "Titulos" du 30 avril - Isabelle la

Catholique cède à ce "fou" âgé de 40 ans qui croit que la terre est ronde, et que Cathay et Cipango ne sont pas aussi éloignés qu'on le pense, par la route de l'ouest. Entretemps, par l'édit du 31 mars, les juifs sont expulsés d'Espagne : une erreur aux conséquences monumentales pour l'Europe.

Les trois caravelles de Colomb et des frères Pinzon - "La Ñina", "La Santa Maria" et "La Pinta", - tentent la grande aventure en quittant Palos de la Frontera, près du confluent de l'Odiel et du Tinto, en face d'Huelva, le 3 août 1492. Après de longues péripéties, elles atteignent, dans la nuit du 11 au 12 octobre, un ilôt minuscule appelé Guanahani par les indigènes - probablement l'île Watling de l'archipel des Bahamas, que Colomb baptise San Salvador pour remercier le ciel d'avoir épargné ses vaisseaux. Il rencontre "des peuples d'amour sans cupidité". Les premières jeunes indigènes sont décrites par lui dans son "Journal de bord" de la façon suivante : "Elles sont nues comme leur mère les a enfantées". Après Guanahani, c'est la découverte des Grandes Antilles, de Cuba et de Haïti que Colomb nomme Hispaniola. De retour en Espagne, le navigateur-découvreur d'un Nouveau-Monde est reçu avec magnificence, le 15 mars 1493, par les Rois Catholiques, dans la salle du trône du Palais Royal Majeur de Barcelone. Un tableau de Joseph-Nicolas-Robert Fleury, peintre du XIX^{e} siècle, illustre de façon romantique cette réception.

La grande rivale du sud, Séville, a son exposition universelle, pour marquer, elle aussi, d'une manière exceptionnelle ce fameux demi-millénaire. Il est vrai que la cathédrale de Séville possède non seulement le monument funéraire de Christophe Colomb, transporté ici en 1899 depuis la cathédrale de La Havane, mais encore la Bibliothèque Colombine fondée après le legs fait en 1539 par Fernand Colomb, le fils du navigateur. S'y trouvent les précieuses notes, tandis que la Casa Lonja, à côté de la cathédrale contient les Archives des Indes et des documents relatifs à la découverte de l'Amérique.

Comme je l'ai dit, la capitale de la Catalogne s'énorgueillit de l'audience royale et triomphale accordée à Colomb, le 15 mars 1493, qui consacrait Grand Amiral et Vice-Roi des Indes le navigateur. Le "Passeig" de Colomb, le long du port, et les Ramblas conduisent au majestueux "Monument à Christophe Colomb", érigé entre 1882 et 1886, pour marquer en 1891, le quatre-centième anniversaire de la découverte de l'Amérique. Véritable tour Eiffel ou statue de la Liberté de la Catalogne, le "Monument à Colomb", qui fit sensation à l'Exposition universelle de Barcelone en 1888, est une grande colonne de fer forgé

posée sur un socle et couronnée par un globe sur lequel se dresse la statue en bronze. L'index de la main droite de Colomb est pointé vers la mer, c'est-à-dire vers le sud, et non vers l'Amérique... La réplique de "La Santa Maria", victime d'un incendie en 1989, a été reconstruite par le groupe ... japonais de communication et de loisirs Kadokawa. Si le Japon-Cipango a été sauvé de la conquête de Colomb, il y a déjà longtemps que l'Empire du Soleil Levant a conquis notre Occident, par l'ouest et par l'est.

LES ESPACES INTEGRES DE BARCELONE

Pierre de Coubertin aimait Barcelone, où il existe, selon ses propres termes de 1926, une "chaleureuse ambiance olympique". Il lui arrivait de regretter cette ville où l'on vit depuis des lustres dans un "enthousiasme sportif" et dans "le désir justifié d'organiser des jeux olympiques". A quatre reprises - 1924, 1936, 1972 et 1992 - Barcelone a posé sa candidature pour organiser les J.O. Sa ténacité a été enfin récompensée. Toute la Catalogne est mise à contribution, avec un potentiel de jeunesse impressionnant. Les jeunes architectes de cette région sont parmi les plus talentueux du monde. Petit-fils de Gaudi et de Cerdà - le réalisateur de la ville moderne en damier - ils changent bien sûr la physionomie urbaine, car ils ne souhaitent pas que les J.O. soient un événement éphémère. Ils veulent profiter de cette fin de siècle pour préparer la Barcelone de l'an 2000. D'où ce slogan civique que l'on rencontre partout : "Barcelone posa't guapa" (Barcelone, fais-toi belle).

Connaissez-vous Cobi, la mascotte des Jeux Olympiques de Barcelone ? Dessinée par l'artiste valencien Xavier Mariscal, ce mignon et malin chien de berger est le symbole de toutes les disciplines sportives. Ses attitudes sont modelées et modulées en fonction de chacun des sports pratiqués. Vous rencontrerez Cobi partout, des affiches, jusqu'aux épinglettes, casquettes, maillots et autres survêtements.

L'Exposition Internationale de 1929 avait provoqué l'urbanisation de la colline de Montjuïch où se trouve l'extraordinaire "Poble Espanyol", raccourci saisissant des provinces espagnoles, dont le groupe nippon Kadokawa - encore lui - a acquis 42,08% du capital : le Japon veut en réaliser une réplique au sud de Nagoya.

Sur cette même colline de Montjuïch, les catalans ont rénové le stade construit, déjà, pour les J.O. de 1936, qui se déroulèrent finalement à Berlin. Cette aire de Montjuïch, avec son palais des sports et sa piscine, constitue l'un des quatre sites olympiques, où dix-neuf des vingt quatre sports retenus prennent place dans un rayon de cinq kilomètres, espaces pleinement intégrés à la ville elle-même.

Le plus grand nombre d'équipements sportifs se trouve le long de l'immense avenue Diagonal (ancienne avenue "del Generalissimo") qui transperce Barcelone de part en part et d'ouest en est. Les chantiers et les trous étaient bien visibles lors de mon passage à Barcelone, l'an passé, plutôt gênants pour le piéton lorsqu'il se promène le long du port et de la mer où est installé le village olympique protégé par un grand parc : une fontaine monumentale y est installée. La dernière aire - celle de la Vall d'Hebron - reçoit les compétitions de hand ball, de cyclisme sur piste et de tir à l'arc. La "Généralité" de Catalogne, ainsi que Palma de Majorque, accueillent les autres épreuves : le lac de Banyoles, idéal pour les compétitions nautiques, Le Valira à La Seu d'Urgell pour le slalom en eaux vives. D'autre part, Barcelone - ville d'art et de culture mondialement réputée - a organisé, de 1988 à 1991, une Olympiade culturelle qui aboutit, cette année, au Festival Olympique des Arts, dont le roi sera incontestablement Jordi Savall, le maître de la viole de gambe baroque, déjà médaillé à Albertville, et popularisé par la musique du film "Tous les matins du monde".

Citius, Altius, Fortius... plus vite, plus haut, plus fort. Malgré bien des vicissitudes, les Jeux Olympiques modernes passionnent toujours les foules.

Dans quelques semaines, les dieux du stade vont se retrouver à Barcelone, pour des joutes pacifiques, après avoir régné sur l' "Olympe" d'Albertville. Privé des Jeux de 1936 pour cause d'une atroce Guerre Civile, Barcelone avait dû céder la place à la parodie mégalomaniaque hitlérienne de Berlin.

L'idéal de Pierre de Coubertin visait à une régénération : "Je rebronzerai une jeunesse seule et confinée, son corps et son caractère par le sport, ses risques, et même ses excès". Propos bien reçus par un Henry de Montherlant qui, en 1924, dans "Les Olympiques" exprime sa "double révélation de la vie athlétique et de la camaraderie avec des garçons du peuple". En effet, Coubertin "opposait à l'élitisme traditionnel des classes supérieures un autre genre d'élitisme, mieux en harmonie avec son temps parce que plus actif, plus ouvert à la compétition et aussi, du moins en

apparence, plus facilement accessible à tous" (E. Weber). Par ailleurs, les sports préconisés par Coubertin encouragent l'affirmation de soi, concilient l'individualisme et le comportement social, dans un esprit chevaleresque, protégé du professionnalisme et du lucre. Mais l'olympisme ne représente que la moitié de l'oeuvre de Pierre de Coubertin, comme le baron lui-même l'avouait dans la "Symphonie inachevée".

La ville de Lausanne avait fait de Pierre de Coubertin un citoyen d'honneur, en raison "des initiatives désintéressées et magnifiques qui ont contribué à développer, dans le monde entier, l'influence et le renom des idées généreuses appartenant à l'esprit français". Sans chauvinisme, il n'est pas malséant d'insister sur cette idée de "l'esprit français" qui brille comme la flamme olympique, à Albertville hier, à Barcelone demain.

C'est à Lausanne que fut créé, en 1978, le Comité International Pierre de Coubertin, dont le président est M. Geoffroy de Navacelle que j'accueille aujourd'hui. L' "humanisme intégral" de Pierre de Coubertin est universel, affirme M. de Navacelle, d'où la nécessité de cette organisation qui désire "étendre au monde entier une connaissance susceptible d'aider à la solution des problèmes de notre époque, sous tous les cieux - je cite M. de Navacelle - et quelles que soient les formes de civilisation, pour l'épanouissement de l'homme libre et pleinement responsable".

Je n'ai pas de piano à ma disposition pour rendre hommage à Pierre de Coubertin et à l'Olympisme - comme le fit Micheline Ostermeyer à Mirville, le 28 décembre dernier. Les partitions à la gloire du sport ne sont pas légion et d'une qualité rare. Il existe bien les "Marches triomphales olympiques", de l'Italien Ricardo Barthelemy, de l'Allemand Werner Egk primées aux J.O. de 1932 et de 1936, ces derniers Jeux qui virent la création, le 1er août, de l' "Hymne olympique" composé par Richard Strauss, pour choeur mixte et orchestre. Je n'ai pas retrouvé l'hymne de Spisak composé en 1956.

Le grand ordonnateur de la partie musicale des Jeux de 1936 fut un certain Carl Orff, compositeur des "Carmina Burana" et "Maître-Chanteur" d'Hitler. Nous constatons d'ailleurs que cette année-là les trois médailles d'or, d'argent et de bronze de la composition musicale olympique avec voix revinrent aux allemands Paul Höffer, futur directeur du Conservatoire de Berlin, où à cette époque, Kurt Thomas (médaille d'argent) était professeur, Harald Genzmer, l'un des plus brillants

disciples d'Hindemith. L'allemand Werner Egk remportait la compétition des oeuvres pour orchestre. Ami personnel de Orff, écrivant dans un style "orffien", chef d'orchestre de l'Opéra de Berlin, Egk est l'auteur de l'opéra-oratorio "Colombus", à la gloire de Christophe Colomb, qui fut créé en France, au Théâtre des Arts de Rouen, le 14 mars 1969, sous la direction de Paul Ethuin. Dans d'autres circonstances, j'aurais pu associer Christophe Colomb et l'Olympisme autour de la musique...

Je suis allé chercher ailleurs. J'ai pensé à l' "Hymne au sport : Soyons unis ! Amples poitrines" qu'Arthur Honegger composa en 1943 sur des paroles de José Bruyr pour le film "La Boxe en France", mais l'enregistrement en demeure introuvable. J'ai pensé aussi au mouvement symphonique "Rugby" qu'Arthur Honneger, toujours lui, composa au mois d'août 1928 à la gloire de ce splendide et viril jeu collectif, qui ne figure plus dans les disciplines olympiques, où la France brillait particulièrement. En 1900, elle remportait la médaille d'or, et s'inclinait deux fois de suite (1920, 1924) devant l'équipe des Etats-Unis. Je me suis tourné vers Erik Satie qui, un an avant les premiers Jeux modernes, écrivit les fameuses "Gymnopédies", évoquant des danses gymniques en l'honneur des dieux lors des processions. Je me suis souvenu que l'auteur des "Morceaux en forme de poire", avait réalisé en 1914 une suite pour piano intitulée "Sports et divertissements". Quatre brefs extraits illustrant des sports qui furent quelquefois olympiques (yachting, natation, golf, tennis), me fournissent en tout cas la musique - pour ne pas dire le mot - de la fin.

LA VIE DES PAYSANS DU LIMFJORD

DES VIKINGS A NOS JOURS

par Mme Christiane MORISSET-ANDERSEN

(Séance du 20 juin 1992)

(Résumé de la communication)

Le Limfjord était au temps des Vikings la voie la plus courte et la plus aisée pour les hommes qui partaient en expéditions vers l'Angleterre. De nombreuses découvertes archéologiques en témoignent. Ce chemin permettait d'éviter de contourner la pointe nord du Jutland où la barre formée par la rencontre des eaux du Kattegat et du Skagerak rendait la navigation difficile. La région était pauvre, mais le fjord riche en poissons. Le paysan complétait déjà ses maigres revenus agricoles par la pêche.

Peu à peu le pays se christianisa. Les païens résistant au christianisme sont passés dans les légendes sous le nom de "trolls". Vers 1100 on commença à construire des églises en pierre. Des moines vinrent s'installer sur les rives du fjord où ils pouvaient vivre du produit de la pêche. Le monastère le plus important fut celui de Vestervig qui devint siège épiscopal. Seule son église existe encore.

A la fin du 12^{e} siècle, les vents changeant de direction, le fjord s'obstrua à l'ouest. De ce fait les communications occidentales furent interrompues. Les moines qui avaient eu des relations étroites avec l'Angleterre quittèrent Vestervig. Depuis cette époque, le vent d'ouest est resté dominant et a laissé sa marque dans le paysage du Jutland Nord (on note la direction des arbres et les triples haies plantées de nos jours).

Pendant plusieurs siècles, le Limfjord n'eut plus qu'une seule ouverture : vers le Kattegat, à l'est, par laquelle les harengs entraient frayer à chaque printemps. La pêche au hareng était très importante dans le fjord oriental. La partie occidentale, ressemblant à un lac, avait une faune et une végétation d'eau douce. Les paysans y pratiquaient surtout la pêche à pied. Ils ne possédaient qu'un petit bateau à fond plat (kåg) dont on se sert toujours dans les baies où l'eau est peu profonde.

En 1825, une tempête rompit l'étroit isthme de sable qui barrait l'accès à la mer du Nord. La mer fit irruption dans le fjord. Les espèces d'eau douce périrent sous le sel, mais la mer apporta ses poissons. Il fallut modifier les techniques de pêche et importer de Norvège un nouveau type d'embarcation ("sjægt"), une barque bordée à clins. L'anguille, le hareng et le "poisson gris" (surtout la morue et le flet) devinrent la richesse du fjord.

Peu à peu, à partir de 1936 et pendant vingt ans, une maladie attaqua les herbiers de zostère (*Zostera marina L*). Les poissons, ne trouvant plus d'abri, disparurent. Les paysans durent trouver une autre source de revenus et se mirent à élever des visons.

La pêche reprit dans le fjord vers 1950 et jusqu'à la pollution récente des eaux. Les paysans furent pendant près de 50 ans cultivateurs-visonniers ou pêcheurs-visonniers et le commerce des fourrures leur procura de bons revenus. Malheureusement, cette branche de l'activité économique est sensible à la conjoncture internationale et périclite depuis 1989. Beaucoup de visonniers ruinés ont dû aller travailler en ville, dans des usines, loin de chez eux.

La pollution du fjord a été combattue ces quelques dernières années. Le poisson revient un peu. Mais la loi ne permet plus la pêche comme activité secondaire et n'autorise que les professionnels ou les amateurs (ces derniers n'utilisant qu'un nombre restreint d'engins). Les professionnels vont pêcher en mer tant bien que mal. Les hommes qui pêchent dans le fjord pour leur plaisir (vacanciers, retraités ou chômeurs) sont très nombreux. Mais le paysan-pêcheur qui vivait d'un peu de tout n'existe plus.

FONCTIONNAIRE SOUS L'OCCUPATION

par M. Georges MAC GRATH

(Séance du 17 octobre 1992)

C'est une époque de ma vie, sur laquelle, je suis resté jusqu'à présent singulièrement discret. Pourquoi ? Je n'en sais trop rien. Peut-être par pur hasard ; mais peut-être aussi parce que cette époque, représente à mes yeux, dans mon existence quelque chose de tout à fait à part (une parenthèse) sans aucun rapport avec la vie de simple citoyen ou de fonctionnaire, connue avant, ou après l'occupation.

Fonctionnaire, je l'ai été très tôt à 20 ans, alors que je poursuivais mes études de Droit à l'Université de Caen. J'entrais en effet en 1934 comme Rédacteur à la Préfecture du Calvados. Après quelque temps dans les services, j'étais bientôt appelé au Cabinet du Préfet. J'y suis resté- sauf mon année de guerre bien-entendu- jusqu'au 1er septembre 1941, date à laquelle je suis devenu Chef de Cabinet du Préfet de la Somme. Je quitte Amiens le 21 juillet 1942 pour devenir sous-préfet, Directeur du Cabinet du Préfet Régional de Laon, avec résidence à Saint-Quentin. Enfin le 6 mai 1943, je suis nommé sous-Préfet de Vouziers, dans les Ardennes, et j'y suis resté jusqu'au 1er avril 1947. La libération de Vouziers datant du 31 août 1944, j'ai donc passé 15 mois dans cet arrondissement sous l'occupation.

Veuillez me pardonner toutes ces références et ces dates. Ce rappel n'a qu'un objet : celui de vous exposer la trame de mon propos. Ce sera simple. Je vais vous rapporter ce qui m'apparaît le plus significatif ou le plus caractéristique, de tout ce que j'ai vécu, face aux Allemands, durant ces longues et tragiques années d'occupation, à Caen d'abord, puis à Amiens, à Saint-Quentin, et enfin à Vouziers.

Mais pourquoi le faire, après ce long silence ? Tout simplement parce que je n'ai pu m'empêcher, lors de l'intéressante communication de Monsieur Jacques Nobécourt le 6 octobre 1990, sur "la France en guerre vue par les Allemands et les Américains", de vous rapporter quelques faits et anecdotes de cette époque. Depuis lors je me suis dit que, peut-être après tout, mes souvenirs de cette ténébreuse période de ma vie, pourraient avoir quelque intérêt, et même, oserai-je dire quelque utilité.

Il y un demi-siècle de tout cela. Les témoins se font de plus en plus rares. C'est pourquoi, très simplement, je vais décrire mon parcours personnel de fonctionnaire, en relation inévitable, avec ceux qu'il était convenu de désigner sous le vocable d'autorité d'occupation.

Cependant, je veux vous prévenir. N'attendez pas de moi quelque analyse sociologique, quelque tentative d'explication des attitudes de nos compatriotes durant ces quatre années noires. Des historiens et des chercheurs dont c'est la mission, se sont penchés sur ce problème et se sont prononcés sur les comportements d'alors. Je citerai à titre d'exemple le bon travail de Pierre Laborie, Maître de Conférence à l'Université de Toulouse : "L'opinion Française sous Vichy", Seuil, 1990. Pour ma part, je m'en tiendrai donc aux faits, ne me risquant qu'exceptionnellement à porter un jugement personnel.

Pourquoi cette discrétion ?

Parce que s'agissant du milieu au sein duquel j'ai vécu sous l'occupation, je me dois de respecter les autres, tous ceux qui près de moi partageaient ce même sort, ce même destin y compris même bien sûr ceux dont les opinions, les choix politiques pouvaient êtres différents, voire opposés à mes propres options. Une ouverture d'esprit, hélas, bien peu répandue aujourd'hui - sous l'occupation, on comprend aisément pourquoi c'était pire encore.

Des choix contradictoires s'offraient alors aux Français, et plus spécialement aux Fonctionnaires, étant donné leur qualité d'Agents Publics. Ces choix, on pouvait les faire, selon les discours du Maréchal, les directives de son Gouvernement, les recommandations, voire les ordres des occupants -mais aussi selon les appels du Général de Gaulle, lancés de Londres (l'appel du 18 juin), de Brazzaville, puis d'Alger- ou bien encore selon les instructions de la Résistance Intérieure, diffusée par le N.A.P (Noyautage des Administrations Publiques), dans les Préfectures. Y avait-il de quoi être troublé, dérouté ? A mon avis oui. En définitive, à chacun son propre jugement.

Pour ma part, après m'être spontanément rallié à l'Armistice décidé par le Maréchal Pétain, très vite par la suite, je me suis senti dans l'incapacité de continuer à l'approuver. Comment en effet accepter de bon coeur, les lois d'exception publiées, sous son autorité, par Vichy, à l'encontre des communistes, des Juifs et des Francs-maçons.

Elles s'inspiraient par trop hélas des principes odieux de la doctrine Nazie. Que des Anciens Combattants 1914-1918, ou d'autres admirateurs du Maréchal lui aient malgré tout gardé leur confiance, voulant ainsi avant tout rendre hommage au Vainqueur de Verdun, on peut, sinon les excuser, du moins s'efforcer de les comprendre.

A la libération il arriva que des excès furent commis contre eux. Il faut le déplorer. On ne saurait en effet, dans un pays civilisé, poursuivre et condamner quelqu'un pour délit d'opinion. A condition toutefois qu'il ne s'agisse en aucune manière d'Appels à la trahison tels ceux particulièrement venimeux lancés en l'époque à la Radio par Philippe Henriot. Quant aux crimes commis sous l'occupation par des hommes appartenant à des mouvements, qui tels la Milice de sinistre mémoire, se mettaient au service des nazis, ils sont inexcusables.

Mais revenons à notre sujet. Quel problème pour les fonctionnaires d'autorité, Préfets et sous-Préfets, disséminés sur le territoire national, entourés d'Allemands, observés sans indulgence par leurs administrés, inclus enfin dans l'étroite hiérarchie Vichyssoise, pressés par un Pouvoir qu'ils réprouvaient ou par l'occupant, de prendre des mesures heurtant leur conscience.

Que faire alors ? Résister. Ce que certains firent publiquement. Attitude exemplaire, payée par la Déportation ou le Peloton d'exécution. Je ne peux m'empêcher ici d'évoquer la mémoire glorieuse des Préfets Jean Moulin, Valentin Abeille, Fred Scamaroni, du sous-Préfet Jacques Lespès. Combien d'autres encore ?

Hélas, certains peu nombreux, se laissant peu à peu gagner par la thèse inverse -sans bien s'en rendre compte peut-être- suivant à la lettre les directives de Vichy, que dans leur for intérieur, ils auraient dû contester, furent à la libération accusés de Collaboration et durement traités.

J'évoque leur sort avec tristesse, et non sans émotion, certains ayant été pour moi, dans le passé, des Patrons respectés. Le plus grand nombre des membres du Corps Préfectoral, soucieux des populations qui leur

étaient confiées, recherchant la conciliation, et n'étant pas compris, furent à la libération suspendus de leurs fonctions et très vite ensuite heureusement nommés à des postes nouveaux, justice leur étant rendue.

Enfin il est arrivé qu'un petit nombre en accord avec leur Comité de Libération, demeurèrent sur place, la République retrouvée, poursuivant leur tâche administrative, en liaison étroite avec les nouvelles Autorités. Le hasard voulut que ce fut mon cas. Quelle extraordinaire et incroyable mission !

PREMIERS CONTACTS AVEC L'AUTORITE OCCUPANTE

Caen - août 1940 - septembre 1941

Démobilisé à Agen le 4 août 1940, je décide le lendemain de rejoindre mon domicile à Caen. Cela me prit deux jours. Un périple rocambolesque, en chemin de fer, passant d'abord par Civray dans la Vienne, où mon épouse était réfugiée, de là en 3e classe, puis en 1e, ensuite dans un fourgon, enfin à bord d'une locomotive et une nuit au dépôt des cheminots à Tours, nous parvînmes enfin en gare de Caen, ayant voyagé sans billet, et sortant discrètement, afin d'échapper au regard soupçonneux des Allemands. Le 6 août au matin, je me présentais à la Préfecture afin de reprendre mon poste au Cabinet.

J'y trouvais une atmosphère tragique. Le nouveau Préfet, M. Graux, après quelques mots d'accueil plutôt sévères, me dit à brûle pourpoint : "Les Allemands ont réquisitionné l'Hôtel Malherbe (c'était alors le plus bel établissement de Caen, face à la Prairie), pour en faire leur *kommandantür*. Ils veulent une liaison permanente avec nous. Je vous en charge". Inutile de vous dire que cette décision ne me fit pas un extrême plaisir.

Les Français alors, en ces lendemains de la défaite, étaient dans un véritable état de choc. La supériorité écrasante de la Wehrmacht, entraînant notre retraite désordonnée, nous plaçait dans un sentiment de complexe humiliant. S'y ajoutait la colère ressentie devant les bombardements sauvages de nos villes, les mitraillages de nos routes où périrent tant des nôtres, civils et militaires confondus.

Et c'est avec les responsables de tout cela, que j'allais devoir désormais travailler !

Grande était ma répugnance et mon appréhension. Elles devaient par la suite s'estomper quelque peu. Très vite en effet, je m'aperçus, que ces inévitables relations Préfecture-Feldkomandantür revêtaient un caractère plus formel, voire protocolaire que structurel.

Les relations entre Autorités Françaises et troupes d'occupation étaient réglées par la Convention d'armistice. Désaccords ou questions d'interprétation relevaient des services centraux. Localement nous n'avions à traiter que des affaires subalternes : questions relatives à la circulation, à l'exécution de réquisitions, ou prestations de services.

Accompagné d'une interprète, professeur d'allemand au lycée (qui n'était autre hélas, que la veuve d'un de mes camarades de Droit, chargé de cours à la Faculté, préparant l'agrégation : Georges Pacilly, tué dans les combats de mai 1940), j'allais chaque semaine à l'Hôtel Malherbe, apporter nos réponses aux questions posées par les requêtes de nos homologues allemands. Nos homologues Allemands. Oui, cela peut étonner, voire choquer ; mais aujourd'hui encore, j'estime que le terme n'est pas déplacé.

Si en effet la *Feldkommandantür* était dirigée par un officier supérieur de la Wehrmacht, un colonel, à la morgue hautaine et méprisante, les services par contre, étaient confiés à des fonctionnaires Allemands, mobilisés en tant que tels avec des grades d'équivalences.

C'étaient des *LandsRat*, c'est à dire des sous-Préfets, ou des Administrateurs de Ministère. Des collègues en définitive. Oui, on peut presque le dire. Et assez rapidement, dans les rapports entre nous, ils se comportèrent un peu comme tels. Ils portaient des titres pompeux : *Oberkriegs-verwaltungsrat*, par exemple, c'est à dire : Conseiller supérieur de l'Administration Militaire. Mais en vérité, malgré leurs titres, ce n'étaient pas des foudres de guerre, encore moins des nazis.

Et j'en vins rapidement à me dire que dans cette guerre, dans cette Allemagne Hitlérienne, il fallait sans nul doute distinguer entre Allemands de toutes origines et de toutes professions, non inféodés au Parti, et les autres, les inconditionnels de la Doctrine Nazie, les S.S. par exemple, exécuteurs farouches des basses oeuvres du Führer.

Mais si, aux premiers, on peut reconnaître une certaine ouverture d'esprit libérale, il ne faut pas oublier quand même, qu'ils ne pouvaient être totalement indifférents en tant qu'Allemands, aux succès remportés (au moins jusqu'en fin 1942), par leur chancelier Adolf Hitler.

En conséquence, ils pouvaient peu à peu, à contrecoeur sans doute, mais effectivement cependant, se rallier à son odieuse politique raciste et ségrégationniste. Et ce d'autant plus que toutes leurs activités étaient soumises à une surveillance sans merci des S.S. et de leurs comparses, qui sur eux avaient tout pouvoir.

En définitive mes rapports avec ces administrateurs Allemands furent courtois, mais empreints de prudence et de discrétion.

Si longtemps après, je ne saurais évoquer la nature des affaires que nous eûmes à traiter. Toutes, me semble t-il, reçurent des solutions amiables, à l'exception de l'une d'entre elles cependant, qui exigeait une décision du Colonel, Chef de la FeldKomandatür. L'on nous introduisit donc chez lui, l'interprète et moi-même. Mais après quelques instants d'entretien, cet officier autoritaire et impatient, rompit la discussion et nous mit à la porte. J'en conserve encore aujourd'hui un souvenir cuisant.

Des Français s'adressaient à nous pour obtenir des Allemands des autorisations diverses. Je n'en garde qu'une seule en mémoire, bien que tout à fait subalterne, parce qu'elle me sembla particulièrement naïve et choquante : un officier de marine demandait l'accord des Allemands, pour revêtir sa tenue de Capitaine de Corvette, pour le mariage de sa fille. Autorisation accordée, à la honte de ce Marin Français. Enfin la Feldkommandantür nous remettait des directives générales à diffuser à la population. Celle-ci par exemple : les paysans venant vendre leurs poulets au marché St-Sauveur à Caen, ne devront plus les tenir par les pattes, la tête en bas. C'est inhumain.

Etonnante quand même ces invites des membres d'une Armée, qui commit en Pologne, puis dans la campagne de France, tant d'atrocités. Et pour terminer avec mon rôle à Caen une dernière anecdote.

Les officiers de la Feldkommandantür organisèrent une exposition de peinture à l'hôtel de Ville et y invitèrent le Préfet. Celui-ci ne pouvant l'éviter, décida de s'y rendre et me pria de l'accompagner, pour lire la traduction en Allemand de son discours. Nos interprètes de la Préfecture assuraient en effet que ma prononciation était bonne. Hélas, ma lecture fut paraît-il catastrophique. Les Allemands fronçaient les sourcils, échangeaient de furtifs regards. Je terminais vite, et, le Préfet et moi-même nous retirâmes prestement. Le surlendemain on lui signifia que l'on ne voulait plus de cet attaché, au nom Anglais qui lisait l'Allemand avec l'accent Britannique.

Heureusement, j'avais été, quelque temps plus tôt, nommé Chef de Cabinet du Préfet de la Somme. Je partis le plus tôt possible pour Amiens, sans prendre congé de mes interlocuteurs Allemands.

AU JOUR LE JOUR AUPRES DE L'ADMINISTRATION ALLEMANDE

Amiens - septembre 1941 - juillet 1942

Il faut que je vous dise, pour la petite histoire, comment je fus promu du grade d'attaché, à celui de Chef de Cabinet. Tout simplement à la suite d'un concours, le premier de l'espèce. Auparavant ces nominations se faisaient sur relations politiques. La Révolution Nationale, à juste titre, décida de mettre fin à ces pratiques. Mais n'alla t-elle pas un peu trop loin ? Je me suis souvent posé la question. Pour se présenter au concours il fallait avoir en effet deux licences ou un doctorat. Cela m'arrangeait. J'avais déjà soutenu ma thèse. Mais en vérité, cette exigence, était-ce réellement indispensable ? Etait-ce une garantie de compétence professionnelle, et surtout de fermeté de caractère, inévitable en ce métier où ne cessent de se poser des problèmes d'ordre public ? J'en doute ; depuis lors, on a créé l'E.N.A. Son institution procède me semble t-il, de la même tournure d'esprit. On le comprend ; la haute Administration suppose, de la part de ses membres, une haute culture... Les Enarques sont gens de qualité. Mais de récents exemples n'ont-ils pas démontré la relative inaptitude de certains d'entre eux à maîtriser certains aspects, soudains, abrupts ou inattendus de la profession ?

Mais revenons à Amiens. Dès son entrée en cette ville début juin 1940, le Commandement Allemand s'était installé dans la Préfecture.

A mon arrivée celle-ci était encore partiellement occupée. Le bureau du Préfet était devenu celui du général FeldKommandant. En sorte que M. Pelletier, Préfet de la Somme, mon Patron, avait du s'installer dans un autre bureau moins vaste. Quant à moi j'occupais un petit Cabinet près de lui.

Aussitôt installé, j'eus dans mes attributions, comme à Caen, les relations avec les Autorités d'Occupation. Celles-ci étaient installées rue de la République, dans un immeuble tout proche. Je m'y rendais souvent

pour y traiter les affaires en cours, accompagné de mon interprète, une jeune agrégée, professeur au lycée. Elle était (je conserve fidèlement son portrait en mémoire) très belle, absolument ravissante, et d'une grande distinction : une blonde aux yeux bleus, l'image authentique de la Lorelei qui inspira tant Heine. Mes interlocuteurs Allemands la dévoraient des yeux. Sans nul doute, sa présence à mes côtés, contribua grandement à la solution de bien des problèmes qui m'étaient confiés. C'était d'ailleurs les mêmes qu'à Caen. Je n'en parlerai donc pas davantage. Deux d'entre eux cependant méritent par leur gravité, d'être signalés.

Voici le premier : Un train Allemand assurant la liaison quotidienne Caen-Amiens et retour, avait été l'objet d'un attentat. La police Allemande décida alors que, chaque jour, 12 habitants de Caen, pris comme otage, feraient l'aller et retour, comme accompagnateurs de ce train militaire.

Au premier voyage, dès leur arrivée en gare d'Amiens ces otages furent immédiatement conduits par les Allemands à la Maison d'arrêt et emprisonnés. La Préfecture de Caen m'alerta aussitôt. Je me rendis à la Feldkommandantür demander leur libération, prenant en contrepartie l'engagement d'honneur qu'ils se représenteraient le soir même en gare d'Amiens pour le train du retour. Ce qui me fut accordé. Alors, accompagné du Commissaire Spécial, j'allais à la Prison, où effectivement on me rendit les otages, parmi lesquels des visages caennais connus. Dans la joie de leur libération, le Commissaire me suggéra d'entrer dans le café le plus proche pour célébrer l'événement. Ce qui eut lieu aussitôt, au champagne. On était très gai, mais lorsque la note nous fut présentée, il ne se trouva que le Commissaire et moi-même pour en effectuer le règlement, petit avatar, inattendu quand même, de la vie professionnelle.

Le deuxième fait était beaucoup plus grave. Sa cause : le sabotage du Soldatenheim, installé dans la principale brasserie d'Amiens, réquisitionnée par la Kommandantür.

Quelques jours plus tard, nous recevions à la Préfecture une lettre du Général Genée (je n'ai pas oublié son nom), chef de la Kommandantür nous enjoignant de désigner 15 otages, qui seraient fusillés si de pareils faits venaient à se produire à nouveau. M. Pelletier décida de m'envoyer apporter au Général, notre réponse qui, bien entendu, ne pouvait qu'être négative.

Je n'oublierai jamais mon entretien avec cet Officier Général, distingué, déjà âgé, mais de bonne prestance dans son uniforme imposant : noir avec dorures et bandes rouges au pantalon. Notre ennemi bien sûr ; mais je ne puis m'empêcher de décrire l'impression de dignité qu'il me fit.

Il nous reçut, l'interprète et moi-même, très courtoisement, nous écouta patiemment, ne posa aucune question, et prit note soigneusement de notre refus. A l'appui de celui-ci, je n'avais pas manqué d'invoquer les lois de la guerre, excluant les civils de toute interférence dans les actes de guerre, ajoutant qu'en tant que Français, nous ne pouvions un seul instant envisager de faire ce qui nous était demandé.

Le Général nous reconduisit jusqu'à la porte de son bureau (quelle différence avec l'insolent Colonel de la Feldkommandantür de Caen) ; et me trompai-je ; mais j'eus le sentiment par son regard clair et direct se posant sur nous qu'au fond de lui-même cet officier de tradition, ne désapprouvait pas notre attitude.

Pour en terminer avec mon séjour à Amiens (laissant de côté bien des aspects de nos relations avec la Kommandantür) je tiens à rapporter ici un dernier événement (assez incroyable) qui me concerne directement. Peu après mon installation officielle, arrivant un matin à la Préfecture, je vois deux Officiers Allemands assis à la porte de mon Cabinet. Je les salue. Ils me répondent et sans me demander mon accord, me suivent et entrent avec moi dans mon bureau. L'un d'entre eux me dit aussitôt : "M. le chef de Cabinet, vous êtes anglais, et vous tenez des propos anti-allemands. Vous avez dit que lorsque les Anglais débarqueraient, les Français saboteraient les voies ferrées pour gêner les mouvements des troupes Allemandes".

Je répliquais aussitôt qu'il s'agissait de pures inventions, que j'étais d'origine, non pas Britannique mais Irlandaise, et que ma famille était Française depuis plusieurs générations, que fonctionnaire du Corps Préfectoral, je ne pouvais avoir tenu les propos que l'on me reprochait.

L'un des officiers me dit alors "Nous vous croyons, nous vous avons étroitement surveillé ces temps-ci. Vous ne vous en êtes pas rendu compte. Nous n'avons rien relevé contre vous. Mais il y a une dénonciation". Et il me montra une lettre dactylographiée, anonyme bien entendu, venant de Caen et portant effectivement les accusations rapportées. Il ajouta (et ceci est à peine croyable et pourtant absolument vrai) : Nous sommes l'un et l'autre Commissaire de Police servant dans

notre Armée. Nous appartenons à la Geheimefeldpolizei, c'est à dire à la sûreté d'Etat, à la Police professionnelle. Mais si la dénonciation était tombée dans les mains de la Sicherheitpolizei, autrement dit le SicherDienst, la Police Secrète, la Gestapo, dites-vous bien que celle-ci n'aurait pas hésité : ne faisant pas d'enquête, elle vous aurait aussitôt arrêté ! Poursuivant son incroyable propos, mon interlocuteur ajouta : "Il y a dans votre pays actuellement, de mauvais Français, profitant de la situation présente pour nous dénoncer leurs compatriotes. Des journaux Français se prêtent à ce jeu : *La Gerbe* par exemple.

Inutile de vous dire que j'étais complètement abasourdi. Je glissai une phrase de remerciements. Mes deux Commissaires prenaient alors congé, non sans que l'un d'eux sur le seuil de la porte, jetant sur moi un regard plutôt circonspect ne me dit : "Mais quand même, Monsieur le Chef de Cabinet, vous avez bien le type Anglais".

LA GESTAPO

Saint-Quentin - juillet 1942 - août 1943

Je n'ai donc passé que 10 mois, en cette ville, en qualité de directeur de Cabinet du Préfet Régional. Les Régions, nouvel échelon Administratif furent créées par la loi du 19 avril 1941.

En fait on regroupa sous ce nom des départements ayant entre eux des affinités géographiques, historiques ou économiques.

C'est ainsi que fut instaurée la région de Laon, ainsi nommée à cause de la position centrale de cette ville par rapport à l'ensemble de la circonscription : Somme, Oise, Aisne, Ardennes.

Saint-Quentin, simple sous-préfecture, fut choisi comme résidence du Préfet Régional, présentant en effet de meilleures conditions d'accueil que Laon. Le Préfet Régional, c'était mon patron d'Amiens, M. Pelletier, élevé par le Gouvernement à cette fonction. Il m'avait demandé de le suivre avec promotion au grade de sous-préfet.

Nous étions installés dans un musée : le Palais Fervaques (actuellement rue Victor Basch, à l'époque rue du Palais de Justice). Mon bureau était orné de belles toiles de l'Ecole Pointilliste, avec de grandes fresques d'Henri Martin. Ce Palais a perdu aujourd'hui cette destination.

C'est ainsi qu'en mon bureau du 1er étage, on donne aujourd'hui des bals de Société ; autres temps, autres moeurs.

Auprès du Préfet et de son Cabinet, il y avait deux services, l'un d'ordre économique dirigé par un Intendant des Affaires Economiques (c'était un Commissaire de la Marine, une nomination de Darlan), l'autre d'ordre policier dirigé par un Intendant de Police (un de mes collègues Sous-préfet). En face de nous, du côté Allemand, pas de Kommandantür ; elle était à Laon, en parallèle avec la Préfecture de l'Aisne. Mais il y avait une institution infiniment plus redoutable : la direction régionale de la Police Allemande, autrement dit la Gestapo. Elle était installée dans un hôtel particulier de la rue Charles Picard, donnant sur la place Mulhouse.

A diverses reprises, on m'y convoqua. Je m'y rendais non sans anxiété. Et je participais à des entretiens qui ressemblaient à de véritables interrogatoires, effectués de manière apparemment courtoise par des S.S. portant des titres étranges, dont le plus répandu était celui de *Obersturmführer*. Je sentais confusément la méfiance dont j'étais l'objet de la part de ces fidèles du Régime. Je n'avais pas tort. J'en ai eu tout récemment confirmation, à la suite de la parution en librairie de l'ouvrage d'un de mes collègues et prédécesseur à Vouziers, Pierre Aubert. Son livre, publié en 1991 à Lettres du Monde, a pour titre : *Les Ardennes sous la botte Allemande*. Cet ouvrage préfacé par René Remond, contient les appréciations portées par la Gestapo sur plusieurs membres du Corps Préfectoral des Ardennes. Ces renseignements sont extraits des dossiers de la Gestapo centralisés à son siège Parisien : c'est à dire à l'hôtel Majestic. Voici parmi ces jugements insérés page 189 du livre de Pierre Aubert, ceux qui me concernent, avec un commentaire de l'auteur.

Georges Mac Grath. Directeur du cabinet du préfet régional de Laon-Saint-Quentin, le remplace à son tour le 6 mai 1943, à Vouziers, où il restera jusqu'à la Libération (1). Son nom même devait déjà donner des doutes aux Allemands si ce n'est des démangeaisons. Une fiche allemande de juillet 1943, c'est-à-dire peu de temps après son arrivée, dit de lui : "Intelligent, suffisant au premier abord. Sa position politique

(1) erreur je suis resté à Vouziers jusqu'en avril 1947.

ne fait aucun doute : gaulliste... Sa coopération avec les services allemands laisse à désirer... Il se dérobe pour ne pas assister à une présentation militaire sous le prétexte d'une arrivée trop récente... Aucune confiance ne lui est accordée. Il doit être remplacé si une période de tension devait se produire".

Une autre fiche le concernant date de mai 1944. Il est noté comme "réservé, sournois, taciturne, hautain... Il évite de s'exposer politiquement mais doit être ultérieurement surveillé". Les Allemands ont de la difficulté à le juger. Ils ne prennent pas de sanction, ni déplacement, ni révocation. Ce n'est sans doute pas l'envie qui leur manque, mais plutôt le temps et l'opportunité. Le cas de Mac Grath est typique du double jeu efficace de la majorité des membres du corps préfectoral de cette époque.

Y eut-il dans les caves de cet Hôtel de Police Allemand des scènes de torture ? Impossible de répondre évidemment. La rumeur publique le rapportait. Tout me laisse supposer qu'il en fut ainsi.

Il était écrit (et je m'en félicite encore aujourd'hui) que je ne ferais pas longue carrière en ce poste (que je n'avais pas sollicité) de Directeur de Cabinet du Préfet Régional. En effet, quelques mois après son installation, M. Pelletier était destitué. Il mordait la poussière. Son nom en effet venait de paraître au Journal Officiel de l'Etat Français sur les listes de personnes appartenant aux loges maçonniques. Le gouvernement le releva immédiatement de ses fonctions. Il partit aussitôt de St. Quentin, pour se cacher sous un autre nom, en Région Parisienne, dans la crainte fondée d'une arrestation par les Allemands. Je restais un temps en correspondance avec lui. Mais il me pria bientôt de ne plus lui écrire. Cela devenait trop dangereux pour l'un et pour l'autre. Quant à moi, quelques semaines plus tard, ce même Gouvernement me nommait Sous-Préfet d'un petit arrondissement de l'Est de la France, celui de Vouziers dans les Ardennes. J'appris cette nouvelle avec un grand soulagement. En effet, je quittais non seulement la Gestapo, mais aussi ses annexes Françaises : Milice et L.V.F., pour vivre désormais, du moins le pensais-je, au rythme paisible de l'existence tranquille d'une circonscription rurale. Mais en fait, les choses furent quelque peu différentes.

UN SOUS-PREFET EN ZONE INTERDITE

Vouziers - mai 1943 - août 1944

C'est sûrement à Vouziers, pendant les 15 mois précédant la libération survenue le 31 août 1944, que j'ai pu le mieux comprendre, et le plus complètement saisir, tout ce que l'occupation Allemande comportait pour les Français de sujétions et de servitudes. Pourquoi ? Parce que en cette petite ville, Patron de cet arrondissement de 30 000 âmes, j'étais directement et sans écran, au contact de la population. Mes services étaient des plus réduits. Il fallait surtout payer de sa personne.

Mes rencontres quasi-quotidiennes avec les Elus, les Maires, les Responsables Agricoles (la Corporation Paysanne), les Présidents d'Associations (la Croix-Rouge, le Secours National, la Légion Française des Combattants entre autres) m'apportaient une multitude d'informations sur ce que les gens éprouvaient, ressentaient, rejetaient.

Mais auparavant, de façon à bien préciser le climat de l'époque, il me faut faire deux remarques concernant cet arrondissement.

1°) En 1914-1918, les Ardennes furent le seul département Français totalement occupé. La population connut alors de terribles exactions : camps de déportés, extermination par le travail, cruelles privations. En 1940, les Ardennes n'avaient pas oublié.

2°) Du 13 mai au 10 juin 1940, une ligne de résistance Française en Ardennes, s'étendant entre Stonne Oches et Sommauthe, (villages qui furent entièrement détruits) s'opposa avec succès à l'avance Allemande. D'autres villages encore furent gravement atteints. Les pertes furent très lourdes. Quand, submergée, cette ligne s'effondra, survint l'Armistice.

C'est alors que les Allemands imposèrent à nos compatriotes habitant au Nord de l'Aisne, une mesure décevante et cruelle : il fut interdit à la population de cette région (évacuée dès le 10 mai vers les Deux-Sèvres et la Vendée) de rentrer chez eux. Leur pays devenait zone interdite. Je m'étendrai plus loin sur cette question.

Tous ces faits, conjugués, créaient parmi la population un grand sentiment d'hostilité, et de rejets vis à vis de l'occupant. Il faut avoir cette évidence constamment à l'esprit quand on évoque la vie en Ardenne sous la botte Allemande.

Mais voyons quelles restrictions étaient imposées aux Ardennais, comme d'ailleurs aux français de l'ensemble des territoires occupés.

Il ne m'est malheureusement pas possible de vous décrire les multiples restrictions que dans tous les domaines d'activité, les Allemands nous imposaient. J'en ai fait le bilan le 11 septembre 1984, lors de la célébration à Vouziers du 40e anniversaire de la libération de la Cité lors d'une conférence en l'Hôtel de Ville.

On y consacra plus de trois heures.

Vous le voyez, je ne puis aujourd'hui que faire une énumération schématique de ces restrictions.

Tout d'abord : *restriction aux libertés*, la principale étant le couvre-feu, de 9h. du soir à 7h. du matin. *Restriction aux déplacements* soumis en de nombreux cas à autorisation : les fameux ausweiss étant à tout moment demandés. *Restriction à la vie publique* : Vichy nommant à tous les emplois, plus d'élections. *Restrictions à la vie économique* : cartes d'alimentation, de textile, de tabac, de matières grasses. Bons d'approvisionnement pour l'industrie, le commerce, l'agriculture, l'artisanat. Tout cela afin d'assurer un minimum à la population Française, mais aussi de faciliter les prélèvements Allemands, complétés d'ailleurs par d'abusives réquisitions- ce qui entraîna par réaction de légitimes détournements, de denrées par les Français responsables. Enfin, j'eus à connaître dans l'arrondissement de Vouziers d'une situation (dont antérieurement, je n'avais pu avoir la moindre idée), car elle ne se rencontrait en France qu'en *zone interdite*. Et précisément, je viens tout à l'heure d'y faire allusion, toute la partie de mon arrondissement située au Nord de l'Aisne se trouvait dans ce cas.

Qu'était cette zone interdite ? Un très bref historique vous permettra de le comprendre. En mai 1940, devant l'avance Allemande (l'ennemi avec ses blindés, déferlant de Belgique et du Luxembourg), les habitants de la partie Est du département des Ardennes, avaient tout abandonné, pour se réfugier plus à l'Ouest. Mais les Allemands, à leur arrivée sur l'Aisne, installèrent, après les combats, sur le cours de la rivière, un cordon sanitaire (expression imagée) interdisant le retour des réfugiés.

Après la signature de l'Armistice, ceux-ci furent nombreux à rentrer. Mais tous furent refoulés sans ménagement.

Ceci dans l'intention bien précise, selon l'Etat-major d'Hitler qui se sentait sûr de la victoire finale, de coloniser ces territoires pour le Grand

Reich. Dans cette attente, les Allemands ne cessèrent pendant l'occupation d'y déporter une main d'oeuvre rurale venant de Pologne, chargée de prendre en main les exploitations rendues libres. Cette main-d'oeuvre déportée, relogée de façon précaire dans chaque commune, travaillait la terre sous l'autorité brutale et intransigeante de chefs de culture Allemands.

C'était un véritable retour au servage, au régime féodal le plus odieux.

Peu après mon arrivée à Vouziers, j'ai vu un beau jour, un train complet de ces Déportés Polonais arriver en gare. Enlevés la veille dans leur village, ils étaient hagards, désorientés, ignorant totalement le sort qui les attendait.

Pour les réconforter, je n'ai pu que leur servir un semblant de repas, à l'aide des maigres ressources dont disposait la Croix Rouge. Puis bientôt les camions de la Werhrmacht les chargèrent pour les conduire vers les exploitations auxquelles ils étaient affectés.

Cette cruelle organisation Allemande, qui s'étendait sur une partie de la frontière orientale de la France, avait un nom honni de tous : c'était la W.O.L abréviation de l'expression Allemande : Die Wirtschaft Oberleitung, c'est à dire : Direction Supérieure de l'Agriculture. Son siège central, comme celui de tout le commandement Allemand de l'Est de la France se trouvait à Bruxelles.

Les Chefs de Culture Allemands (pour la plupart des fidèles du Régime) étaient presque tous incompétents. Par exemple, sur les exploitations fusionnées, eux, amateurs de choucroute (c'est bien connu) prétendirent faire pousser des surfaces entières de choux. Avec la rigueur de l'hiver Ardennais, aux premières gelées, ce fut un vrai désastre.

Bien que fidèles nazis, certains Chefs de Culture furent cependant parfois assez libéraux, voir coopératifs avec la population qui avait pu rentrer. Certains même eurent comme une petite cour près d'eux... mais ce fut l'exception.

Je viens de parler d'exploitations fusionnées. C'était bien le cas : les bornes étaient enlevées. Et bien, savez-vous, qu'en pleine guerre, étant donné cette situation nouvelle, nous nous sommes mis, clandestinement, à préparer pour l'avenir le remembrement de ces terres. Et à la libération, ce travail très avancé fut très précieux.

Les abus de la W.O.L. provoquèrent vives réactions et plaintes des magistrats municipaux contre les Chefs de Culture.

Je les répercutais à la Feld Gendarmerie, qui n'y donnait aucune suite, n'ayant nulle autorité sur ces nazis de pure appartenance. La Feld Gendarmerie, c'était en effet mon interlocuteur officiel. Elle était commandée par un Capitaine Autrichien, qui, me semble-t-il, se méfiait autant que moi des S.S. Il n'était sûrement pas rallié à Hitler.

Mais appartenant à la hiérarchie, elle-même contrôlée par les nazis, il fut avec ses gendarmes inévitablement amené, à prendre part à l'exécution, de certaines des basses besognes de l'époque, à l'encontre des Juifs par exemple.

Mais en ce qui me concerne, il m'aida, ne serait-ce que par son abstention à résister aux demandes abusives des unités Allemandes de passage : celle-ci par exemple -réouvrir pour la troupe la maison de tolérance de la ville, fermée depuis longtemps. Requête que je traitais par le mépris.

La Feldkommandantür de Charleville me convoquait aussi de temps à autre pour des question administratives, voire aussi d'ordre public. C'est qu'au fur et à mesure que se rapprochait l'heure du débarquement allié, les F.F.I. et les Réfractaires, nombreux dans la forêt d'Ardenne et les Monts de l'Argonne, se préparaient au combat et multipliaient les sabotages : voies ferrées, porte d'écluse sur le Canal des Ardennes par exemple ; ou bien tendaient des embuscades à des convois Allemands ; ou bien encore organisaient des attentats contre les Chefs de Culture. De temps à autre des policiers Allemands, de passage à la Sous-Préfecture, en compagnie de Français inconnus (était-ce des miliciens en civil ?) me disaient, en évoquant ces attentats : "mais enfin, M. le Sous-Préfet, que faites-vous pour arrêter ces terroristes ?"-"Ce sont vous le savez, les ordres du Maréchal". Ma réponse ne varia jamais : "Que puis-je faire ? Les auteurs de ces actions n'ont rien à voir avec la population paisible de mon arrondissement. Ce sont des gens de l'extérieur, qui viennent de loin, et retournent chez eux, leurs exploits accomplis". Me croyait-on ? faisait-on semblant ? Allez savoir.

Dieu merci, l'Armée Allemande, pourtant fréquemment harcelée par les F.F.I., n'engagea pas d'opération contre eux dans mon arrondissement, comme cela eut lieu ailleurs. N'en eut-elle, ni le temps, ni les moyens ? Mystère...

Cependant, la libération approchant certains maquis du Vouzinois devenaient plus remuants, organisant, par exemple dans les rues de certains villages, des défilés en armes. Je dus me rendre sur place en l'un d'entre eux pour appeler discrètement à une plus grande prudence.

Voilà, je me suis efforcé de décrire succinctement sans doute, mais avec une grande sincérité, l'atmosphère, le climat, tout simplement la vie, connus à Vouziers durant l'Occupation.

J'aurais évidemment beaucoup d'autres choses à dire encore, sur le S.T.O., par exemple.

Le S.T.O., le Servie du Travail Obligatoire en Allemagne. Un mot seulement : les Allemands imposaient à notre Gendarmerie de rechercher et de récupérer là où ils se trouvaient les Français désignés pour le départ en Allemagne et défaillants. Mais comme nos Gendarmes (c'est absolument vrai) prévenaient ces S.T.O. de leur passage, les recherches, toujours furent vaines. Moyennant quoi nous adressions à la Kommandantür, des procès-verbaux en bonne règle, de recherches infructueuses.

La Kommandantür n'insistait pas. J'ai toujours été frappé par l'esprit formaliste des fonctionnaires Allemands. Sur le vu d'un papier authentique, répondant même négativement à leur demande, ils classaient volontiers l'affaire, se sentant par cette réponse, couverts vis à vis de leurs supérieurs.

Sur les Affaires Juives : il n'y avait à Vouziers que quelques familles Juives vivant évidemment en parfait harmonie avec la population. A l'arrivée des Allemands, elles quittèrent la ville pour se cacher, comme fit le Maire M. Samuel Scheuer et tous les siens. Celles qui restèrent furent astreintes par les Allemands au port de l'Etoile Jaune. Quelle tristesse de les croiser ainsi dans les rues de la ville. Le Commissariat aux Affaires Juives entreprit la vente de leurs biens.

Puis bientôt hélas les S.S. procédèrent à leur déportation. Le cas le plus tragique fut celui d'une jeune élève de l'Ecole Communale, Dora Lévi, arrachée par les Allemands à ses camarades dans sa classe, le 3 janvier 1944. Conduite avec sa mère à Auschwitz (son père, quant à lui,

avait été arrêté en 1942 et déporté), elle y fut gazée avec tous ses compagnons de voyage.

Honte à tout jamais aux auteurs de pareilles infamies.

Alors que ces événements tragiques, et bien d'autres encore, se déroulaient, le hasard me fit recevoir un beau jour en l'Hôtel de la Sous-Préfecture une personnalité Juive exceptionnelle : Louise Weiss, écrivain alors célèbre, qui avant la guerre s'était distinguée par ses campagnes pour le vote des femmes. Un soir de juin 1943, alors que je ne la connaissais absolument pas, elle m'appela d'un café de la Ville de Vouziers où elle se trouvait, pour me demander asile. Comment avait-elle pu, en cette époque, en dépit de la surveillance de la Gestapo, se rendre dans les Ardennes. Et pourquoi s'adressa t-elle à moi ? Mystère ! Spontanément, je décidais de l'accueillir. Inconscience de ma part. Défi aux lois scélérates de Vichy. Je ne sais. Elle demeura plusieurs jours avec nous, évitant de sortir en ville. L'objet de son voyage, selon ses déclarations : enquêter sur les combats de 1940, en avant de Vouziers. Je mis à cette fin voiture et chauffeur à sa disposition. Et sa mission accomplie, elle disparut aussi mystérieusement qu'à son arrivée ! Son ouvrage sur la guerre et la résistance parut au lendemain de la libération.

Quant au Maire Israélite Samuël Scheuer, il rentra à Vouziers au lendemain de la Libération. J'avais pu éviter en multipliant les incidents de procédure la vente de sa maison. En l'accueillant, j'eus donc le plaisir de le réinstaller dans son fauteuil de Maire aussi bien que dans son habitation.

Il me faudrait aussi évoquer l'intense activité de la Résistance. Il y avait dans l'arrondissement au moins deux réseaux bien organisés. Ils mirent au point les groupes armés F.F.I., les sabotages dont j'ai déjà parlé, l'aide aux Prisonniers Evadés et aux Aviateurs alliés, les liaisons radio avec Londres, l'installation de maquis, l'aide au franchissement de la ligne de démarcation, la lutte contre la W.O.L. Plusieurs de ces patriotes payèrent de leur vie ou l'envoi en camps de Déportation ces entreprises courageuses. Je ne peux oublier ici de citer Micheline Huck, accueillie par toute la population, place Carnot, à son retour des camps de la mort.

Mais hélas je ne peux, à mon grand regret, m'étendre davantage sur cet important sujet.

Il me faudrait également parler de la *Collaboration*, réduite sans doute, mais dangereuse parce que toujours prête à la dénonciation.

Impossible également.

Cependant je ne puis passer sous silence la lettre publiée par un notable de la ville : un Avoué "bien-pensant" dénonçant dans le journal "Le Pilori", pêle-mêle "Juifs et Francs-maçons" de Vouziers.

Quelle noirceur et quelle hypocrisie.

Mes chers collègues, mon propos approche de son terme. Mais avant de conclure, je voudrais évoquer encore deux événements graves survenus l'un dix jours avant la libération de la ville, l'autre la veille de celle-ci.

Voici le premier : *l'attaque d'un train Allemand par l'Aviation Alliée*.

Quelques jours avant la libération de mon arrondissement -disons vers le 20 août 1944- la gendarmerie m'apprend par message téléphoné qu'un train de prisonniers Français avait été mitraillé par l'aviation alliée, à proximité de la gare de Challerange au sud-est de Vouziers. Je m'y rends aussitôt. Laissant ma voiture dans la cour de la gare, je dois faire 500 mètres le long des voies, pour arriver sur place. En fait ce n'était pas un train de prisonniers de guerre, mais de civils arrêtés par la Gestapo et transférés en Allemagne.

Les aviateurs Américains avaient parfaitement atteint leur objectif : la locomotive transpercée de part en part était inutilisable.

Effectuant ensuite une deuxième attaque, ces aviateurs (supposant sans doute qu'il s'agissait d'un convoi de troupe), avaient atteint une voiture se trouvant sensiblement au milieu de ce convoi. C'était, coïncidence extraordinaire, celle qu'occupait le détachement Allemand de garde. Il y avait une douzaine de militaires tués.

Je me trouvais devant ce spectacle tragique, seul civil au milieu de ces soldats Allemands affférés autour des morts et des blessés. C'est alors qu'un officier, un Oberleutnant s'approcha de moi, et me dit dans un Français impeccable : "Les Allemands sont odieux". Je me gardais bien de répondre. Il répéta cette phrase, ajoutant "je vais vous dire pourquoi". C'est alors que je remarquais sur son épaule gauche, un écusson tricolore, avec, brodées en lettre d'or, les initiales L.V.F. Cet Oberleutnant, c'était donc un Français servant sous l'uniforme et le drapeau Allemand, dans la Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme, un traître en

définitive. Il me conduisit à un wagon postal, sans fenêtre (comme c'était le cas en l'époque) avec cependant une étroite ouverture en son milieu. A cette lucarne, j'aperçus des visages hagards, clamant leur détresse et leur désespoir. L'officier me dit "ce sont des déportés. Ils sont dans ce wagon depuis deux jours, dans l'abandon le plus complet. J'ai demandé qu'on leur donne au moins un peu d'eau. Refusé".

Mes chers confrères, je n'ajouterai rien d'autre à la stricte relation de ces faits terribles. Rien d'autre, si ce n'est que les autres détenus de ce train, s'étaient, le mitraillage achevé, échappés sans problèmes de leurs voiture de 3e classe. Ils ne furent par recherchés.

Rien d'autre. Si quand même : trahison et en même temps indignation d'un Français. Barbarie et incohérence des S.S. Deux attitudes contradictoires.

Et voici l'autre événement. Ce fut la dernière affaire dont j'eus à m'occuper, mais aussi la plus risquée :

La prise d'otages du 30 août 1944 * veille de la Libération

Les troupes Américaines venant de Reims et de Châlons-sur-Marne, progressaient rapidement vers Vouziers, qui bientôt n'était plus qu'à 30 ou 40 km de leurs éléments de reconnaissance. L'attaque de la ville était imminente.

Le Kommander des S.S. assurant la défense de la cité décida alors de prendre 100 otages qui seraient fusillés dans le cas où le moindre attentat aurait lieu contre l'un des leurs. Mais beaucoup d'hommes ayant réussi à s'enfuir ou à se cacher, les S.S. n'arrêtèrent qu'une trentaine d'otages, dont bien entendu, j'étais le premier. Après avoir dispersé mon personnel masculin dans les jardins et couverts du voisinage aux abords de la Sous-Préfecture, je m'étais en effet présenté à la patrouille Allemande, se rendant de maison en maison. Aussitôt arrêté, je retrouvais à l'Ecole Mazaryck, au centre ville, les autres otages. Le Maire : M. Dubecq - qui ayant passé l'âge ne pouvait être pris comme otage - vint librement se joindre à moi. Je demandais aussitôt à rencontrer le Commandant Allemand. Ce qui eut lieu sur le champ. Celui-ci, un Colonel, nous reçut

(*) A l'occasion de la célébration du 40e anniversaire de la libération de Vouziers, début septembre 1984, la ville a fait éditer un ouvrage : "Vouziers sous l'Occupation", qui relate en détail les péripéties de cet événement.

tenant à la main un petit drapeau F.F.I., parfaitement brodé. Je n'en avais jamais vu d'aussi joli. Mais j'avais d'autres choses à penser. Et tout cela ne me semblait pas de trop bonne augure. Comme il ne parlait pas le Français, ce Colonel se retira pour m'envoyer un officier interprète qui, lui, parlait admirablement notre langue. Je ne puis vous rapporter toutes les péripéties de notre conversation.

En voici le résumé. Bien-entendu, je m'élevais fermement contre cette prise d'otages contraire aux lois de la guerre, lui rappelant qu'en aucune manière les civils ne sauraient être mêlés directement aux opérations militaires. "C'est vrai", me répondit le Capitaine "vous avez raison, mais à condition que les civils eux-mêmes ne se transforment pas en terroristes, et ne tirent pas, comme l'expérience nous le démontre, dans le dos de nos soldats".

Un long échange de vues s'ensuivit. Au bout d'arguments, je lui dis, assez sottement : "Si vous voulez, Capitaine, que la population de Vouziers, garde un bon souvenir des derniers soldats Allemands passant par cette ville, libérez les otages". Il me répondit du tac au tac sur un ton ironique "Croyez-vous réellement, M. le Sous-Préfet, que les Français puissent garder un bon souvenir de l'Armée Allemande". Puis tout à coup, pris d'un bon mouvement, il finit par accepter ce que je demandais avec insistance depuis un moment : la libération au moins des pères de famille. Père de trois enfants, je bénéficiais de cette mesure.

Bien-entendu, dès la prise d'otages, nous avions fait parvenir à la Résistance un message l'informant de la situation et lui demandant (ce fut pour elle un débat difficile) de différer toute action contre l'ennemi, jusqu'à la libération de tous les otages.

De même, j'avais réussi à obtenir du Capitaine la promesse que les otages restants me seraient remis, si effectivement ses soldats n'étaient l'objet d'un attentat.

En définitive, après un engagement entre tanks Américains et Blindés Allemands aux portes de la ville, le Commandement S.S. transféra sa troupe, en même temps que les otages, au carrefour de la Providence, de l'autre côté de l'Aisne, sur la rive droite.

Le 31 août au matin, la promesse qui m'avait été faite fut tenue. Les otages furent tout à coup invités à traverser d'urgence le pont miné, pour rentrer rapidement en ville. Quelques instants plus tard, les artificiers Allemands le faisaient sauter.

Après cette destruction, des tirs d'artillerie venant des batteries Allemandes de la rive droite de l'Aisne eurent lieu sur le centre ville, causant hélas de nouvelles victimes. Puis ils s'arrêtèrent soudainement, l'ennemi reprenant son mouvement de retraite.

Peu après, j'accueillis sur les marches de l'Hôtel de Ville, en compagnie de membres du Comité de libération, la première jeep Américaine guidée par un officier de renseignements Français.

En cet instant prenait fin pour moi, et prenait fin aussi pour mon épouse, qui pendant quatre ans partagea courageusement les mêmes appréhensions et courut les mêmes risques ; prenait fin pour nous deux, cette tâche impossible et déprimante, ce constant double-jeu, assumés par l'un et l'autre de notre mieux, bien souvent hélas avec une profonde lassitude, mais aussi heureusement avec au fond du coeur, une tenace et secrète espérance.

Je vous remercie d'avoir eu la patience d'écouter ce soir toutes ces histoires, d'entendre rapporter tous ces événements, que je viens d'écrire pour la première fois.

Ce sont en définitive choses bien ordinaires, à côté des drames et des atrocités connus par tant d'autres, pendant cette même période.

Tous ces faits, je les ai rapportés, je vous l'assure, avec toute la précision, toute l'exactitude aussi, qu'après si longtemps, j'ai pu mettre dans mon récit, en faisant appel à ma mémoire, qui sur cette époque reste étonnamment fidèle, alors pourtant qu'à l'âge maintenant atteint, elle est malheureusement trop souvent défaillante.

J'ai conscience aussi, et je m'en excuse sincèrement d'avoir donné un tour vraiment trop personnel à mon propos. Mais comment faire autrement ? Je vivais constamment au centre de ces événements.

Pour finir un mot encore. Ou plutôt une question, la voici : M'arrive-t-il parfois de revivre en pensée cette époque tragique, ces années noires, l'incertitude des jours et de son propre destin ? Oui, bien sûr, en effet, cela m'arrive, souvent même. Mais alors, c'est pour évoquer hélas (cette idée ne m'a jamais quitté) les souffrances, le malheur, la torture et la

mort des autres, de tous ceux qui dans leur combat souterrain, et le plus souvent méconnu, n'ont pas eu cette chance étonnante, incroyable, inexplicable, qui en définitive, m'a sauvé de tout.

EPILOGUE

Après la Libération, la République retrouvée, je devais demeurer plus de deux ans encore à la tête de cet arrondissement de Vouziers, tant éprouvé par la guerre et l'occupation ; ayant aussi, pendant un temps, assumé l'intérim de la Sous-Préfecture de Rethel (dont le titulaire hélas avait été injustement destitué).

Ainsi ai-je pu, peu à peu, assister à sa Renaissance. Ce ne fut pas sans problèmes, tant était grand le désastre, immense la désorganisation.

Chacun très vite se mit à l'oeuvre, dans un esprit d'union, écartant autant que possible les querelles partisanes ; (il y en eût cependant qui furent parfois cruelles) en vue d'atteindre cet objet commun : reconstruction - modernisation.

Invités par la Municipalité en septembre 1984, à l'occasion du 40e anniversaire de la libération (j'y faisais allusion au début de mon propos), nous avons, mon épouse et moi même retrouvé avec plaisir le charme et l'agrément de Vouziers, cette sympathique capitale du Vouzinois. Le Vouzinois, une petite région naturelle, agréable, douce et boisée, avec sa campagne vallonnée, les bords de l'Aisne : un ensemble séduisant, que de notre temps, dans le dénuement d'alors, la misère et la désolation qui nous entourait, nous appelions d'un commun accord et avec ravissement : la Côte d'Azur des Ardennes.

G. Mac Grath remercie :
- M. Michel Baudier, Maire de Vouziers pour les recherches auxquelles il a procédé, la documentation qu'il a transmise, les avis qu'il a donnés.
- Mme D. Barrère, Archiviste de la Ville de Saint-Quentin,
- M. Jacques Julhes, Secrétaire Général de la Ville de Vouziers,
- M. Evence Richard, Sous-Préfet, le Directeur du Cabinet du Préfet du Calvados,

pour leurs précieux renseignements.

LA PREMIERE EXPEDITION FRANCO-SOVIETIQUE EN TCHOUKOTKA (1990)

par le Professeur Jean MALAURIE

(Séance publique du 21 novembre 1992)

INTRODUCTION

On doit aux cosaques Simon Dejnev,Fedon Alexeev, Ankudinov et Fedor Popov (1648) la reconnaissance de l'extrémité orientale de la Sibérie. Les conditions dramatiques vécues par cette expédition - 7 kotches (1) au départ, 3 à l'arrivée ; sauvetage du seul Dejnev et de son groupe immédiat en baie d'Anadyr - laissèrent longtemps inconnues leurs découvertes cartographiques.

La première carte de la Sibérie fut dressée en 1667 par Pi Godounov, gouverneur de la Sibérie. Mais ce fut sous le règne de Pierre le Grand que fut achevé le premier grand atlas de la Sibérie (1701). L'Académie de Saint-Petersbourg devint un centre d'activité intense cartographique, une année après sa fondation (1725) par Pierre le Grand, grâce aux travaux du géographe et astronome français Nicolas Delisle (1688-1768), frère de Louis Delisle de la Croyère, (compagnon du Capitaine Vitus Jonassen Bering et du Lieutenant Alexei Ilitch Chirikov), et mort (1741) à son retour de la découverte de l'Alaska, sur les rives du Kamchatka à Avatcha Petropavlovsk (2).

La première expédition du Capitaine danois Vitus Bering au service du tsar, accompagné par le Lieutenant A.I. Chirikov (1725-1742) permit de délimiter les frontières extrêmes orientales de la Sibérie et de constater l'existence d'un détroit entre l'Asie et l'Alaska. Le 26 août 1728, le *Saint-Gabriel*, navire construit par Vitus Bering à Petropavlovsk, au Kamchatka, atteint le nord-est de la Tchoukotka au 67° 18' N. Cette expédition fut suivie par la grande expédition de géographie et d'astronomie (1787-1792), dirigée par le Commandant Joseph Billings au service du tsar. Billings avait été compagnon de Cook. Il était assisté du Lieutenant Gavrii A. Sarytchev et du botaniste allemand Carl Heinrich Merck. L'expédition transcontinentale avait recruté deux interprètes exceptionnels : le Tchouktche Nicolas Daourkin, qui joua un rôle pacificateur auprès des Tchouktches et le cosaque Ivan Kobelev qui connaissait bien la langue tchouktche et dont c'était la deuxième expédition en Tchoukotka. A partir du XVII^{e} siècle, continuant à délaisser la voie maritime, les explorateurs russes n'empruntent plus que des voies continentales. Ils opèrent par routes fluviales et terrestres.

A partir des années 1740, les promyschlennykis, les cosaques colonisent progressivement ces espaces reculés sibériens, ravitaillent les ostrogs, assurent les relèves et collectent le yasak, encouragent la colonisation du sud de la Sibérie. Les tentatives pour soumettre, au XVIII^{e} siècle et au début du XIX^{e} siècle, les Tchouktches, s'avèrent infructueuses ; ces peuples sont trop belliqueux : "Les habitants ressemblent au pays ; c'est le peuple le plus sauvage, le plus rude, le plus indomptable, le moins civilisé, le plus dur et le plus cruel de toute la Sibérie..." A en juger par des probabilités, on les évalue à 3.500 arcs ou mâles capables de porter des armes (3). C'est ainsi que les spécialistes russes jugeaient, en 1776, ce peuple de la Tchoukotka. Ce sont, en fait, les peuples les plus belliqueux de toute la Sibérie. Les Youkaghirs, en lutte permanente avec les Tchouktches acceptent la domination russe afin de s'en prévaloir pour résister aux raids tchouktches, qui continuent à rançonner leurs troupeaux de rennes. Avec habileté, les Russes installent des centres de foires afin de faciliter le troc. Les foires d'Aniuj, particulièrement, favorisent les contacts entre les Tchouktches et les Koriaks leurs ennemis ancestraux. Des expéditions géographiques, hydrographiques, se multiplient au XIX^{e} siècle. Les savants russes Otto von Kotzebue, F.P. Wrangel, F.F. Matyuskin, le Britannique Beechey, le Suédois Nordenskjöld, lors de l'expédition de *la Vega*, le Russe Vladimir Bogoraz, l'Américain Hooper. Depuis Billings, aucune étude spécifique sur les Tchouktches et les Esquimaux d'Asie n'avait été en vérité assurée.

C'est le déporté, Wladimir Bogoraz, qui, lors de son séjour forcé en Sibérie, en 1890-1893, 1900-1901, fit la première étude ethnographique de ce peuple.

Cette étude était urgente, car à dater des années 1840, les baleiniers américains, en chassant dans les eaux du détroit de Béring avaient aggravé par leur concours anarchique, la situation socio-économique des Tchouktches. Alcoolisme et maladies vénériennes étaient devenues endémiques en cette population vigoureuse et saine. L'accord americano-russe de 1824 avait donné toute liberté de trafic aux baleiniers nord-américains. Cet accord fut poursuivi, de fait, jusqu'en 1917. Plus de 3.000 baleines furent tuées en 1855-1865 dans les eaux de la mer d'Okhotsk et de Béring. Ce massacre concourut au déséquilibre écologique de ces secteurs. L'administration russe du gouvernement du Tsar en ces territoires fut, à la vérité, des plus médiocres ; la population, pour l'essentiel, était laissée à elle-même. Les actions d'évangélisation tentées par l'Eglise orthodoxe sont restées un échec.

Après la Révolution d'Octobre de 1917, la Tchoukotka est déclarée d'administration soviétique. La guerre civile s'y est poursuivie jusqu'en 1923. Le drapeau rouge flotta dans le petit village d'Ouelen le 27 mai 1923, après des combats avec les Gardes Blancs. Les principes d'administration sont ceux définis par le célèbre *Comité du Nord* (auquel appartenait Bogoraz), l'application étant réservée aux représentants locaux du Parti Communiste. Cependant que la population connaît une administration de type socialiste (brigades d'un sovkhoze de chasseurs - baleine, morse, phoque - sovkhoze d'élevage de renards, sovkhoze d'éleveurs de rennes), la religion chrétienne et les pratiques animistes sont interdites. La population est alphabétisée, l'enseignement primaire généralisé, l'esprit étant marxiste et matérialiste-dialectique. Dans le cadre d'une politique d'autonomisation du territoire, la population est encouragée (financièrement et par des dispositions administratives) à poursuivre sa vie traditionnelle. Les recherches géologiques et industrielles cependant s'intensifient sur le territoire très riche - sur le plan minier -, et la colonisation, du fait des primes d'installation, s'accélère. La Tchoukotka a été par ailleurs le siège d'une main-d'oeuvre forcée, sous l'autorité du puissant Dolstroï ; c'est la trop célèbre et horrible Kolyma. La région est strictement interdite à tout occidental. Je rappelle que, dès ma nomination à la chaire de géographie polaire de

l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, seule et première chaire d'études polaires de l'enseignement supérieur français, j'avais demandé à pouvoir procéder à des études dans les régions nord-sibériennes (1957). Mais, comme tout occidental, ces régions me furent interdites jusqu'au temps de la perestroïka (1989).

La Tchoukotka est un immense territoire de 737.700 km^2 entre la Kolyma à l'ouest et le détroit de Béring à l'est, le Kamtchatka au sud et les mers de Sibérie orientale et des Tchouktchis au nord. Un climat rude avec des tempêtes hivernales de -40° à -60° ; des étés brefs et froids, une végétation de taïga. La Tchoukotka est peuplée par 15.000 Tchouktches et 1.600 Yuit. Bogoraz dénombre 650 camps d'éleveurs de rennes, avec une population totale de 12.000 Tchouktches, dont un quart tournés vers la mer (1900). Au moment même de l'expédition franco-soviétique que j'ai été appelé à diriger, au cours de l'été 1990, sous l'égide du Fonds de la Culture de l'URSS à Moscou et du CNRS à Paris, la Tchoukotka était sur le point de se réclamer République autonome, Anadyr en devenant la capitale. De 1954 à 1990, elle fut rattachée à l'oblast de Magadan et était subdivisée en huit rajons : Anadyr, Beringois, Bilibino, Providenija, Choum, Tchouktches, Cap Schmidt, Iultin. Le district national de la Tchoukotka est devenu district autonome, en conformité avec la loi sur les districts autonomes, de la RSFSR en 1980. L'industrialisation de la région - gisements d'or, de mercure, de gypse, d'étain, de cinabre - a complètement modifié la démographie, drainant une importante population étrangère, russe au principal de l'ensemble de l'Union Soviétique. Depuis 1954, elle a presque quintuplé. En 1985 on compte 155.200 résidents et 14.336 autochtones - les autochtones ne représentent plus que 9,2% de la population. Dans de nombreux lieux les autochtones sont minoritaires et les mariages inter ethniques se multiplient. La population s'urbanisant dans les villes les plus importantes du secteur : Anadyr, Providenija, Lavrentija.

En 1990, on estime cette population urbaine autochtone à 10,1%. C'est dans ces villes que se trouve la nouvelle intelligentsia autochtone qui depuis la perestroïka revendique des droits à la spécificité dans le monde moderne. En 1990 une partie de la population tchouktche continue à pratiquer, pour l'essentiel, sa vie traditionnelle : ils sont éleveurs de rennes dans l'intérieur de la Tchoukotka. Les Esquimaux sont chasseurs maritimes de morse, de phoque, de baleine, sur la côte. Il est toujours un groupe de Tchouktches sur la côte nord qui s'est spécialisé dans la culture maritime. En raison de la crise d'autorité du pouvoir central, les autochtones commencent à militer pour que la langue

nationale - tchouktche, esquimaude - retrouve, comme l'y autorise la constitution de l'URSS de 1975, sa part entière, en particulier dans les domaines économiques où la langue russe est dominante. Et l'envers du décor se découvre peu à peu : les activités traditionnelles sont en péril. La vie dans les internats d'éducation coupe les enfants jusqu'à 14 ans de leur milieu ancestral, cadre naturel de chasse et d'élevage ; elle les habitue à un nouveau mode de vie et ainsi les décourage à poursuivre les activités de leurs pères. Tous ces problèmes et leurs conséquences sont l'objet de la mission que le Fonds de la Culture et le Gosplan, en collaboration avec le CNRS, ont décidé d'entreprendre en 1990 afin de pouvoir présenter au Pouvoir central les recommandations nécessaires. L'expédition franco-soviétique que j'ai eu l'honneur de diriger sur le plan scientifique en Tchoukotka, en août et septembre 1990, est la seconde expédition internationale jamais conduite sur ces secteurs proprement dits, depuis Catherine de Russie (4) et la première expédition internationale depuis la Révolution d'Octobre.

ORGANISATION DE LA PREMIERE EXPEDITION FRANCO-SOVIETIQUE EN TCHOUKOTKA 1990

L'expédition comportait cinq savants soviétiques, trois savants français, y compris moi-même, un interprète, deux administrateurs et quatre cinéastes, soit 15 personnes.

Equipe soviétique : Nicolas Tcherezov, physicien à l'Institut du Radium de Leningrad (à la recherche d'anomalies radioactives en Tchoukotka orientale), E.V. Kuznecov, médecin, Institut de Recherche Arctique et Antarctique de Leningrad (rapport de l'équipe médicale de la première expédition franco-soviétique en Tchoukotka), J.V. Stankevitch, économiste, Institut de Politologie de Leningrad (de l'espoir pour l'avenir, étude socio-économique), Azourguette T. Chaoukenbaeva, sociologue, Gosplan Leningrad (la situation socioculturelle des autochtones de la Tchoukotka, les principales mesures de sa normalisation notamment dans le domaine artistique), S. Ch. Suleimanov, vice-doyen de l'Université de Khabarovsk, médecin (la santé en Tchoukotka).

Equipe française : Dr Vincent Brown, Médecins Sans Frontières (Etude de la situation socio-sanitaire des populations autochtones de la Tchoukotka), Henri Bancaud, Centre d'Etudes Arctiques,

ethnophotographe (Etat des collections muséologiques en Tchoukotka, dans les secteurs visités), Professeur Jean Malaurie, directeur du Centre d'Etudes Arctiques CNRS-EHESS, anthropogéographe (observations sur l'autonomie politique et culturelle en Tchoukotka d'une part et établissement de 70 tests psychologiques auprès des populations tchouktches et esquimaudes d'autre part) - ces tests ont été analysés et étudiés par Mme Hélène Trouche-Simon (tests Rorschach) et les Dr. Tobie Nathan et Marie-Rose Moro (tests Düss, Machover et Corman). Dans le cadre d'une enquête pédagogique circumpolaire, je me suis fait nommé instituteur volontaire, à mi-temps, dans l'école primaire et secondaire d'Ouelen. J'ai assuré deux classes à majorité tchouktche et esquimaude, l'une d'enfants de 12-13 ans, l'autre de 14-16 ans. J'ai observé, du fait d'une pédagogie inappropriée, une sélection par l'échec : les enfants métis et russes étant favorisés. Majoritaires dans la classe des 12-13 ans, les enfants tchouktches et esquimaux devenaient minoritaires dans la classe supérieure.

L'objet de l'expédition était de vérifier la réalité de l'autonomie politique, économique et culturelle de ce territoire de la Tchoukotka, d'examiner dans le détail l'état de la santé, la qualité de l'environnement, l'économie planifiée socialiste, l'impact de l'enseignement du matérialisme dialectique marxiste-athée sur une population traditionnelle, particulièrement dans les écoles. En un mot comme en cent, l'expédition devait évaluer le résultat d'une politique d'autonomie et des minorités après 70 ans d'administration soviétique.

L'expédition a bénéficié de moyens importants. Elle est partie le 4 août 1990 de Leningrad par avion spécial longeant la côte de l'océan Glacial où elle a relâché dans quatre ports d'accès jusqu'alors interdits. Localement, elle a bénéficié d'un navire hydrographique (Malygin), les transports locaux étant assurés, selon les besoins, par des baleinières autochtones, des hélicoptères, des tracteurs automoteurs. Par un enseignement interdisciplinaire avec mes camarades français et soviétiques, j'ai rappelé en fin de chaque semaine le caractère global de nos recherches, ce, dans l'esprit de l'Ecole historique française des Annales et chaque partenaire faisait le point de ses recherches et découvertes pendant cette période. Ces partenaires ont été un à un choisi par moi-même. Après une brève période de séjour à Providenija, l'expédition s'est scindée en trois groupes, afin de pouvoir étudier successivement les six villages suivants : Providenija, Sireniki, Novo Tchaplino, Lavrentija, Lorino, Ouelen. La communication entre les groupes de recherche, lorsqu'ils étaient dispersés, s'établissait par

téléphone. L'assistance la plus complète a été donnée par les autorités locales - soviets locaux et autorité supérieure à Anadyr -, les appareils statistiques ont pu être consultés sans difficultés, copies nous étant remises si nécessaire. Les enquêtes ont été conduites dans les meilleures conditions.

PRINCIPALES CONCLUSIONS

L'autonomie de ces peuples relève, sans aucun doute, d'un plan tel qu'il a été défini par le Comité du Nord. Le Comité du Nord a été créé le 20 juin 1924, sous forme d'un Comité Central d'entraide aux Nationalités des confins septentrionaux. P.G. Smedovitch a élaboré une charte provisoire sur l'administration des tribus indigènes vivant sur les territoires d'Extrême Orient, consécutive aux premières conclusions du Comité du Nord. Le but était de définir des voies de transition vers l'édification d'une société soviétique sans classes et débouchant sur la formation de soviets claniques (5). Le 12 mai 1925, le Comité d'entraide est devenu le Comité du Nord. Le "plan" s'élabore selon une politique d'autonomie administrative pour les autochtones et les Russes, sans distinction, une socialisation intégrée de l'économie, un programme de santé de portée inégale, une "soviétisation" accentuée de l'alimentation, pour l'essentiel, importée, une politique d'éducation et une action d'enseignement athéiste des populations dites animistes. Si la politique d'éducation a pu se traduire par la formation d'instituteurs autochtones - en particulier à la Faculté d'Etat des Peuples du Nord, Institut Herzen à Leningrad - il est remarquable que l'esprit du Comité du Nord a été très rapidement vicié dans son application. A partir de 1930-1940, l'autonomisation du territoire est devenue un terme vide de sens ethnique, l'Union Soviétique connaissant le régime de terreur que l'on sait. Tout se passe comme si une russification de ces populations était alors en cours, l'ensemble des appareils administratifs, y compris les soviets tchouktches et esquimaux du Parti étant entre les mains de personnalités russes. Cette terreur idéologique a eu pour conséquence le silence des ethnographes, sociologues, des institutions de recherche : aucune critique publique.

Des disfonctionnements très graves ont été observés sur le plan médical : taux élevé d'ecchinochocose, tuberculose, alcoolisme ; également sur le plan de la gestion des sovkhozes, il a été observé un déficit fréquent et anormal des budgets, les rémunérations des producteurs étant anormalement basses. L'enseignement auquel j'ai pu

apporter personnellement une attention particulière - assurant un enseignement à mi-temps d'instituteur volontaire dans l'école sibérienne d'Ouelen - est d'esprit et de langue russe. Le Centre d'art indigène étudié par Madame Chaoukenbaeva relève d'une direction russe qui a donné un caractère de réalisme socialiste à ces peuples qui, naturellement et depuis des millénaires, ont un sens inné de l'art. Enfin, le bilan économique est médiocre : cette administration coûteuse, du fait de la présence importante de coopérants, se traduit par un écart très sensible entre les niveaux de vie des migrants - c'est-à-dire les coopérants - et les autochtones. Les 70 tests psychologiques réalisés par moi-même montrent enfin des éléments sérieux de crise d'identité d'un métissage culturel mal préparé. Bien que quelques-uns des autochtones interviewés, par crainte ou défense devant des étrangers, se soient d'abord tenus sur leur réserve, la grande majorité des Tchouktches et Esquimaux s'est livrée avec une véritable catharsis. Ces tests de Rorschach ayant été réalisés par moi-même au nord du Groenland en 1950-1951, on peut apprécier, par comparaison avec un des peuples inuit les plus traditionnels, les formes et traits d'évolution psychologique et mentale. Je disposais, en outre, de la connaissance de cette population yuit de langue yupik, ayant fait une longue mission ethnographique et anthropogéographique chez les Yuit (cousins des Yuit sibériens) de l'île américaine de Saint-Laurent à Savoonga.

Telles sont les grandes lignes de cette mission assurée avec beaucoup d'enthousiasme et d'honnêteté par tous les partenaires de l'expédition. Les travaux définitifs qui ont tardé du fait de la situation difficile de l'URSS doivent paraître en 1995 (6). A la suite d'un long rapport oral que j'ai présenté, en novembre 1990, aux autorités soviétiques, en particulier à l'Institut de Politologie de l'URSS, ainsi qu'aux personnalités du Soviet Suprême des Nationalités, sans oublier la Présidence du Fonds de la Culture de l'URSS, il a été décidé, en décembre 1990, de créer dans les moindres détails une école des cadres pour les autochtones du Nord à Saint-Petersbourg(7).

Voilà bien le premier et précieux résultat concret de l'expédition. Du fait de la crise de l'URSS, cette école des cadres n'a pu être créée officiellement qu'en 1992, dans le cadre d'une association "Cercle Polaire" dont j'ai assuré l'initiative. A la demande des autorités russes, le 21 janvier 1994, l'Académie Polaire a été créée à Saint-Petersbourg, l'Ecole des Cadres pour les autochtones du nord de la Russie étant partie de l'Académie. Les membres fondateurs sont : le Ministère de l'Education de la Russie, le Ministère des Nationalités et de la Politique

Régionale et le Gouvernement de la République Sakha. J'ai été nommé par les autorités russes président de l'Académie Polaire. A cette Académie Polaire participe un collège des plus hautes institutions de recherche françaises (H.E.C., Ecole des Ponts et Chaussées, Ecole Supérieure de Physique et Chimie, Institut International d'Administration Publique auprès du Premier Ministre, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Institut National de l'Audiovisuel, Université de Rouen, Université d'Aix-Marseille). L'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Centre d'Etudes Arctiques, assure la coordination à Paris. A Saint-Petersbourg, le corps enseignant est sous la direction de Mme le Recteur Azourguette T. Chaoukenbaeva, 60 professeurs russes - élite de l'intelli-gentsia de Saint-Petersbourg - assure l'enseignement de base. Les promotions des élèves-administrateurs autochtones, désignés par les régions et territoires autonomes sous contrat avec l'Académie, sont de trente élèves. Ils sont âgés de trente ans et l'internat est de deux ans. En tant que Président de l'Académie Polaire, j'ai fait adopter la langue française comme première langue étrangère et obligatoire. L'objectif premier : établir un modèle de développement pour les populations autochtones. Objectif second : assurer dans les Territoires autonomes une direction autochtone d'un esprit nouveau. Il est là sans aucun doute, un exemple de recherche circumpolaire d'un modèle tout à fait original, respectueux du patrimoine et ouvert aux industries modernes, si elles respectent l'environnement et la vie traditionnelle. Ainsi sera construit, au fil des années, une meta-culture.

Les autorités russes souhaiteraient, dans ces territoires immenses, faire mentir l'histoire qui est telle que les peuples traditionnels sont absorbés, écrasés et assimilés par les grandes sociétés industrielles. Peut-être, à l'aube de l'an 2000, pourrait-on inventer à ces hautes latitudes une politique multiculturelle d'un esprit tout à fait nouveau. Un projet d'Ecole Nomade a été décidé dans le cadre de l'Académie Polaire. Deux missions avec la participation de l'élite de chaque promotion sont en préparation fin 1995. Au cours de ces missions, les professeurs russes et français volontaires participeront, avec les élèves diplômés de l'Académie Polaire, à un programme d'étude intégrée, allant de l'environnement jusqu'aux problèmes juridiques et reflètant l'enseignement reçu.

NOTE ADDITIONNELLE : GEOGRAPHIE SACREE

Au cours de l'expédition, au nord de Novo-Tchaplino, l'expédition étudia le site cultuel le plus exceptionnel de l'Arctique, l'île déserte Ittygran (Sikluk). Depuis le XIII[e] siècle, des confréries secrètes d'hommes, pratiquent des rites chamaniques dans cette île. Un autel, fait d'un cercle de pierres, avec des traces de feu en témoigne. Des crânes de baleine et des côtes sont tournés vers le ciel. Quinze groupes de crânes - énormes - disposés selon une alternance rigoureuse (2/4), vers une direction précise est-ouest. En arrière de cette allée, une seconde est disposée parallèlement, l'une est de 34 colonnes, dont trois en paires ; chacune de ces colonnes est de l'ordre de deux à trois mètres. Même disposition de l'autre côté du détroit, dans l'île proche d'Arakamtchechen. Dans l'esprit du yi-king chinois, ces dispositions recourent au plus ancien livre de divination chinoise. Les Yuit ou Inuit Esquimaux d'Asie, venus du nord de la Chine il y a 10.000 ans, en ce berceau esquimau, ont donc gardé dans ce tréfonds l'interprétation cosmologique et chamanique du monde dont ils sont issus. Dans les éboulis, j'ai vu et répertorié des tombes, où visiblement les chasseurs pratiquent encore, en 1950-1990, des rites de réincarnation - le squelette de l'homme ayant non loin de lui un harpon, un fouet, un couteau ; la femme ayant ses outils domestiques usuels. Et ce, dans la période soviétique qui a connu la propagande athéiste que l'on sait, hostile à toutes superstitions. C'est dire la force du chamanisme et des Kelet (esprits) qui reste... très vive et qui a été confirmée par les tests psychologiques réalisés. Un film a été réalisé au cours de l'exploration de ce haut lieu de l'histoire. C'est le premier film jamais réalisé par des Occidentaux. C'était aussi, pour la première fois, qu'une expédition comportant des Occidentaux visitait ce haut lieu de l'histoire cultuel arctique - de toute évidence un des plus impressionnants - et qui devrait appartenir au patrimoine de l'humanité, tel que le définit l'Unesco.

---

1. Barques grossières de toile goudronnée à fond plat, montées par 10 à 20 hommes.
2. De Providenija, au cours de l'expédition franco-soviétique en Tchoukotka, j'ai adressé, en août 1990, un message aux autorités du Kamtchatka (Petropavlovsk), saluant la mémoire de l'illustre

explorateur. Son corps repose en ce lointain territoire. La Pérouse, en 1787, à son passage à Petropavlovsk visita la tombe et laissa une plaque de mémorial.

3. *Description de toutes les nations de l'Empire de Russie, où l'on expose les moeurs, religions, usage, habitations, habillements et autres particularités remarquables.* Saint-Petersbourg 1776, 164 p. Nombreuses planches en noir et en couleur.
4. Deux expéditions étrangères ont opéré dans ces secteurs : l'expédition du Capitaine Cook, pendant quelques jours en août 1788 et l'expédition de Nordenskjöld, à bord de *la Vega* au nord-ouest, dans la région de Pevet ; lors de son hivernage forcé en 1878-1879, en baie de Kolyoutchin (25 tentes) non loin du village de Pidlin (4 tentes), le village le plus éloigné étant Irgunnuk (10 tentes), une étude très détaillée de la population tchouktche fut réalisée par l'expédition, notamment par le docteur Nordquist. Cette étude a été étendue en baie de Saint-Laurent, au sud du cap Dejnev ; il fut étudié la population esquimaude du village de Nunamo. Le Nordiska Muset de Stockholm a incontestablement la plus belle collection sur les Tchouktches et les Esquimaux pour cette époque charnière, à la veille des grandes transformations consécutives au développement de l'Alaska et à la chasse baleinière.
5. L'étude ethnographique réalisée par Adolph E. Nordenskjöld et son équipe (Oscar Nordquist, particulièrement linguiste) en 1878-1879 lors de l'hivernage de *la Vega* sur la côte nord-est de la Tchoukotka, en baie de Kolyoutchin, la dernière large baie avant le cap Dejnev et les collections ethnographiques rassemblées au Nordiska Muset de Stockholm, permettent de faire le point précis de l'état matériel de la population tchouktche avant la Révolution d'Octobre de 1917. Les études soviétiques précieuses dans les domaines ethnographiques et économiques et surtout à partir de 1936 et nombreuses à partir de 1945 assurent le relais ethnographique. Notre expédition dispose ainsi avant la période dite de libéralisation consécutive à la perestroïka d'un dossier ethnogénétique précieux.
6. Tchoukotka, Journal et résultats de l'expédition franco-soviétique. Paris, Ed. Plon, 1995. Coll. Terre Humaine.
7. J'ai été nommé, en 1989, par l"Académicien D. Ligatchev (qui était Président du Fonds de la Culture de la Russie) Président du Comité de Défense des Minorités arctiques de la Russie au Fonds de la Culture. Le Fonds de la Culture a subventionné une grande partie de l'expédition.

BIBLIOGRAPHIE

S.A. ARUTJUNOV, I.I. KRUPNIK, M.A. CLENOV, "L'allée des Baleines", site cultuel de l'ancienne culture esquimaude sur l'île Ittygran. *In Sibériana 19836*. OParis, Ed. du CNRS, 1983, p. 141-160.

Joseph BILLINGS, Voyage fait par ordre de l'Impératrice de Russie, Catherine II, dans le nord de la Russie asiatique, dans la mer glaciale, dans la mer d'Anadyr et sur les côtes de l'Amérique depuis 1785 à 1794, par le Commodore Billings, rédigé par M. Sauer. Traduit de l'anglais par J. Kastera. 2 tomes, Paris 1802, 15 planches.

Captain COOK, Journals. *The Voyage of the Resolution and Discovery 1776-1780.* London.

Description de toutes les Nations de l'Empire de Russie, où l'on expose les moeurs, religions, usage, habitations, habillements et autres particularités remarquables. Saint-Petersbourg 1776. 164 p., nombreuses planches en noir et en couleur.

I..S. GURVITCH, *Les principaux résultats ethnographiques des expéditions dirigées par Joseph Billings*. Moscou, Ed. Académie des Sciences, 1980 (ouvrage paru en russe).

I.S. GURVITCH, L.P. KUZMINA, W.G. Bogoras et W.I. Jochelson : deux éminents représentants de l'ethnographie russe. *Inter-Nord* n° 17, 1985, Paris, Ed. du CNRS, p. 145-151.

Rudiger JOPPIEN, Bernard SMITH, *The Art of CaptainCook's Voyages.* Vol. III. Catalogue The Voyage of the Resolution and Discovery 1776-1780. London 1988, p. 502-507.

Jean MALAURIE, Raids et esclavages dans les sociétés autochtones du détroit de Behring, *Inter-Nord* n° 13/14. Paris-La Haye, Ed. Mouton, EHESS, 1974, p. 129-155.

Jean MALAURIE, Douze tests de Rorschach d'Esquimaux Polaires, Inuit du Nord du Groenland (1950-1951) - Mission Jean Malaurie, avec la collaboration de C. Beizmann, H. Trouche-Simon, N. Rausch de Traubenberg. *Inter-Nord* n° 18, Paris, Ed. du CNRS, 1987, p. 191-222.

Jean MALAURIE, Notes sur l'homosexualité et le chamanisme chez les Tchouktches et les Esquimaux d'Asie. *Nouvelle revue d'Ethnopsychiatrie* n° 19. Paris, La Pensée Sauvage, 1992, 39 p., 2 fig.

Jean MALAURIE, Sibérie du Nord, territoires autonomes : réalités culturelles, économiques et politiques. *In* : Annuaire de l'Ecole des

Hautes Etudes en Sciences Sociales 1992-1993. Paris, Ed. EHESS, 1994, p. 101-103.

Jean MALAURIE, L'Arctique soviétique face aux miroirs brisés de l'Occident. *In* : "Cela s'appelait l'URSS et après...". *Hérodote* n° 61, Paris, La découverte, mars 1993, p. 194-219.

Jean MALAURIE, Culture nationale et républiques autonomes : problèmes de l'école des peuples autochtones. *In* : UNESCO International Conference, 16-21 mars 1993 "National School : concept and Technology". Yakutsk, Sakha Republic (Yakutia).

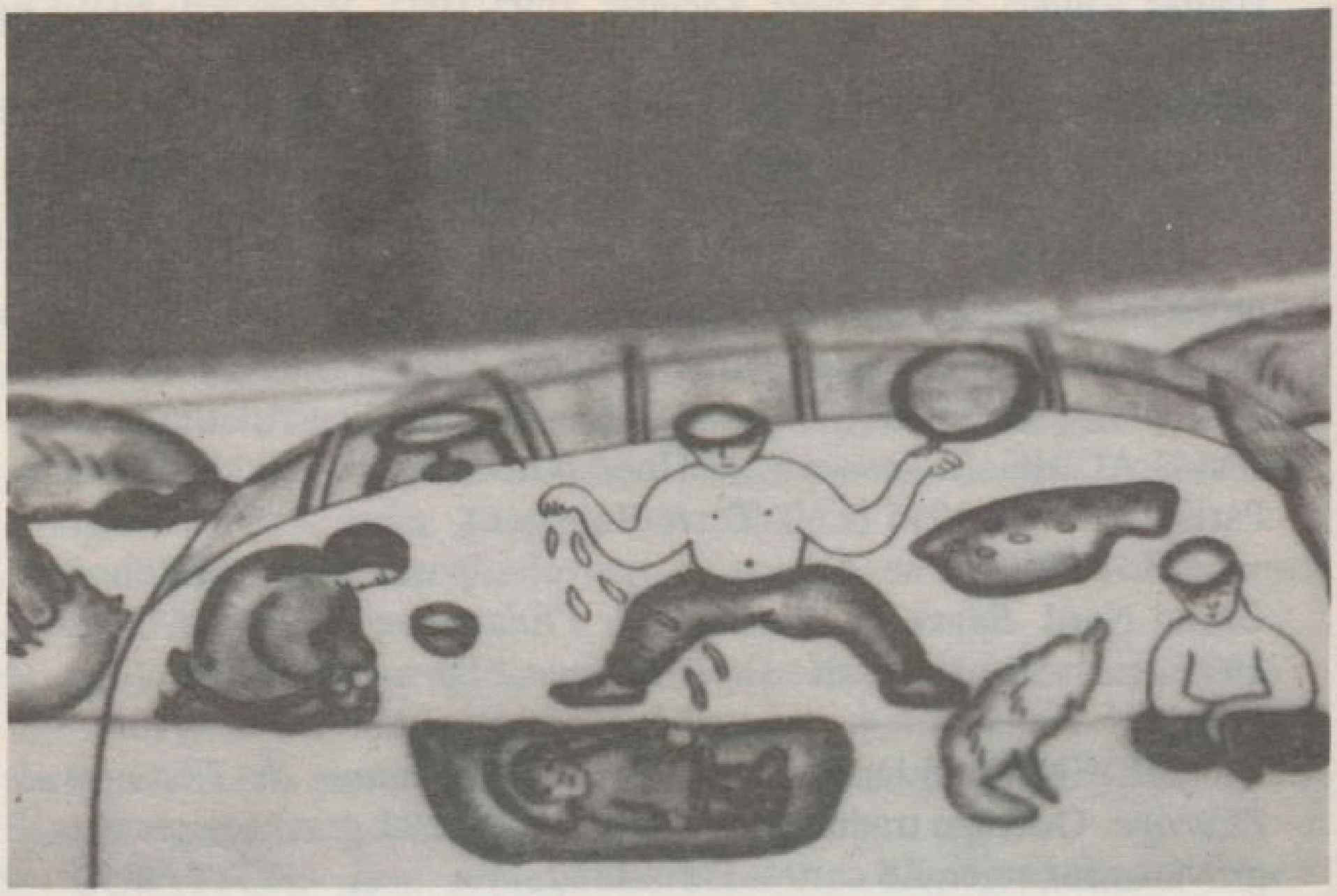
Jean MALAURIE, *Hummocks*, de Thulé (Groenland) à Sikluk (Sibérie). Paris, Ed. Plon, 1995 (Coll. Terre Humaine).

Jean MALAURIE, Une pédagogie nouvelle pour les autochtones du Grand Nord. *Revue du ministère de l'Education de Russie*, Moscou 1995 (en russe) et *Monde Diplomatique , Paris août 1995. 11 p. (à paraître).*

A.E. NORDENSKJOLD, *Voyage de La Vega autour de l'Asie et de l'Europe*. Ouvrage traduit du suédois, 2 vol., 293 gravures sur bois, 3 gravures sur acier, 18 cartes. Paris 1887.

Gavrila SARYTCHEV, *Account of a Voyage of Discovery to the North-East of Siberia*. London 1806.

Tchoukotka. Journal de l'expédition franco-soviétique en Tchoukotka et résultats scientifiques. (Sous la direction de Jean Malaurie). Paris, Ed. Plon, Terre Humaine, 1995 (à paraître).

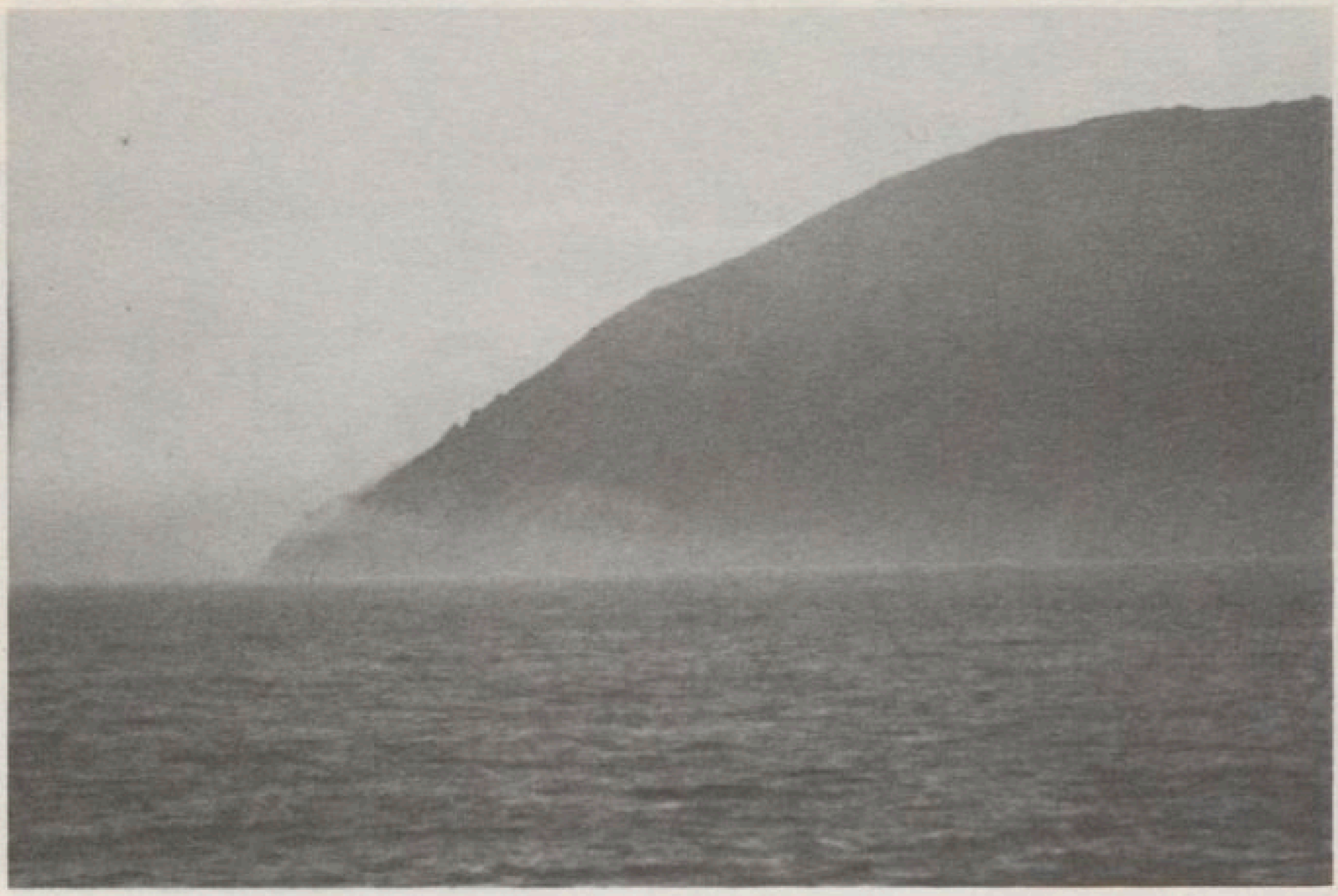


Scènes chamaniques : un enfant malade, très malade, est soigné par le chaman yupik (Esquimau d'Asie) avec son tambour sacré. Dessin gravé sur ivoire de morse. Ouelen, Tchoukotka, 1990. *Photo Jean Malaurie.*

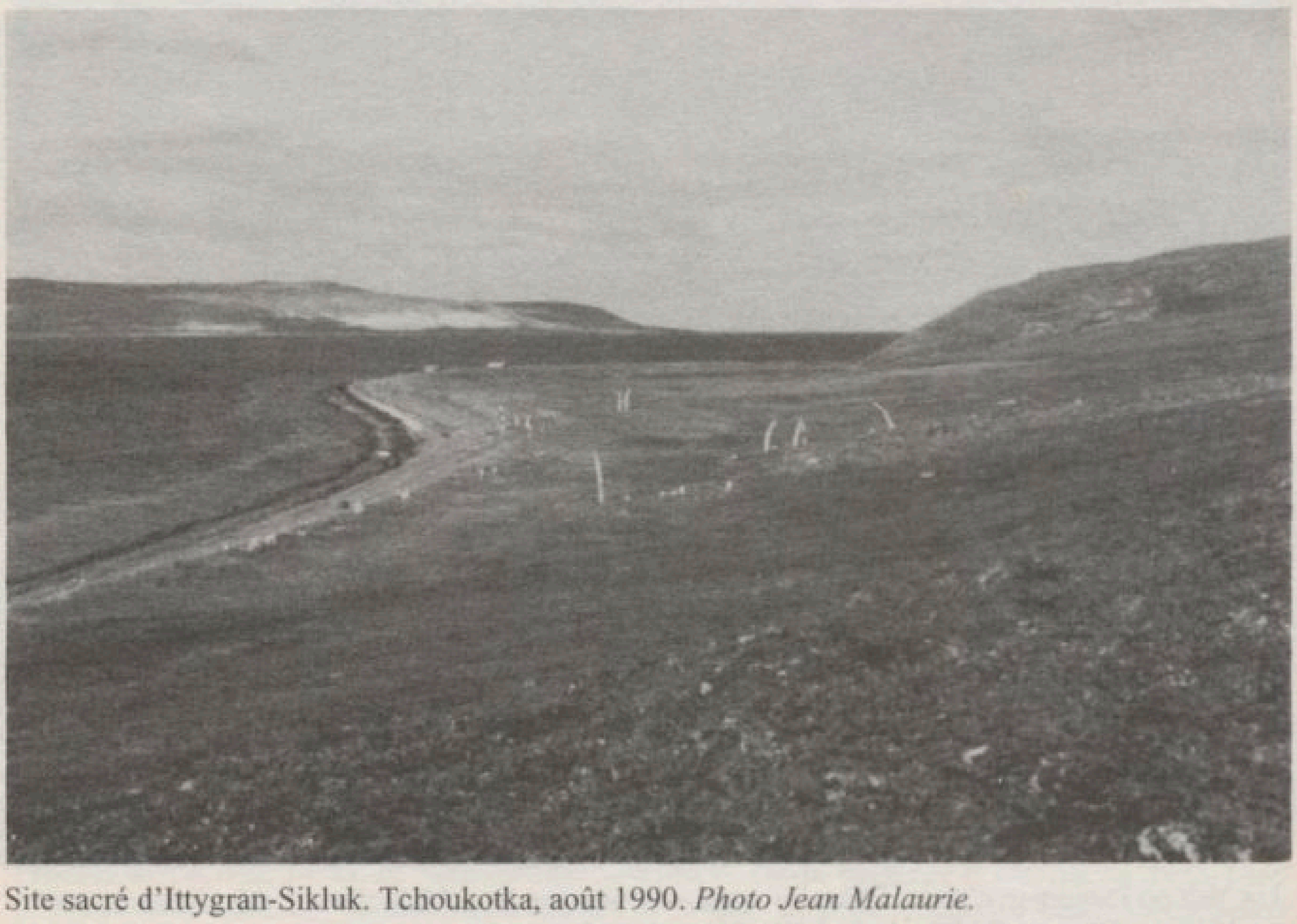
Premier instituteur, M. G.-A. Menovtschikov, avec sa classe primaire à Ouelen en 1936-1940 (Tchoukotka, Sibérie). M. Menovtschikov est devenu le grand linguiste des mythes yuit à l'Université de Leningrad. Musée de Providenija. *Photo Jean Malaurie.*

Jean Malaurie avec une partie de sa classe d'élèves tchouktchis et esquimaux à Ouelen, école primaire. Expérience circumpolaire d'éducateur-volontaire. Ouelen, septembre 1990. *Photo Jean Malaurie.*

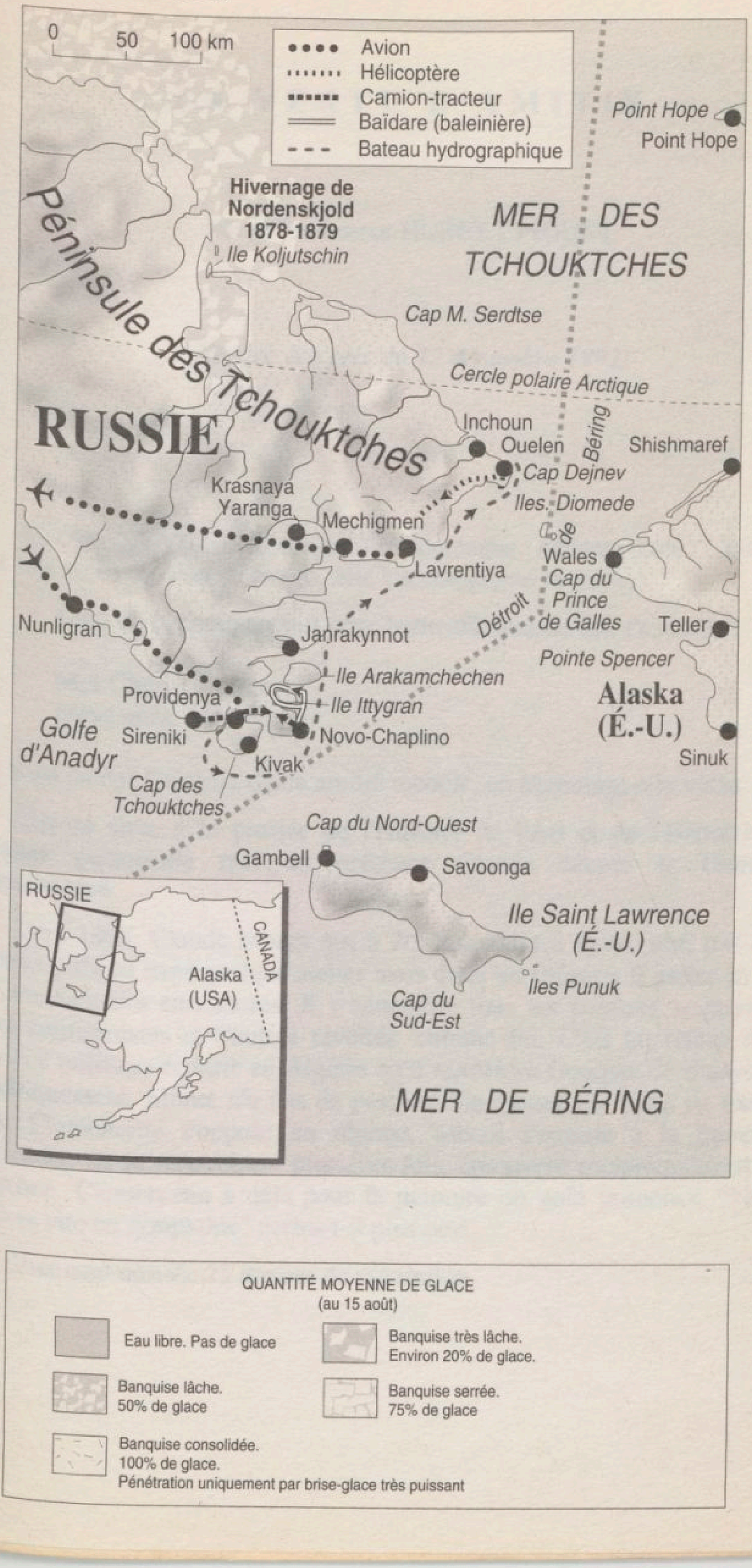
Un Yuit ou Esquimau d'Asie. Chasseur ayant accompagné Jean Malaurie et l'expédition franco-soviétique à Ittygran-Sikluk. Août 1990. *Photo Jean Malaurie.*



Cap Dejnev, Sibérie orientale. Détroit de Bering, Extrême Asie. Août 1990. *Photo Jean Malaurie.*



Site sacré d'Ittygran-Sikluk. Tchoukotka, août 1990. *Photo Jean Malaurie.*



QUANTITÉ MOYENNE DE GLACE
(au 15 août)

- Eau libre. Pas de glace
- Banquise très lâche. Environ 20% de glace.
- Banquise lâche. 50% de glace
- Banquise serrée. 75% de glace
- Banquise consolidée. 100% de glace. Pénétration uniquement par brise-glace très puissant

LA VERTU D'AMITIE

par le Professeur HUBERT PIGUET

(Séance des prix du 12 décembre 1992)

Au chapitre VIII de l'Ethique de Nicomaque, Aristote écrit : L'amitié est une vertu ou, tout au moins, elle s'accompagne de vertu.

C'est en m'appuyant sur cette belle affirmation que j'ai choisi,

Mes Chers Confrères,
Mesdames, Messieurs,

de vous conter l'histoire d'une amitié modèle, en hommage à la vertu.

Elle se situe à la croisée de l'Histoire de l'Art et de l'Histoire de France puisqu'elle met en présence Claude Monet et Georges Clemenceau.

Vers 1860, Claude Monet qui a 20 ans, vient à Paris, non pas aux Beaux-Arts ou dans quelque atelier mais dans les cafés où il gagne sa vie en vendant des caricatures. Il y rencontre tous les peintres audacieux, non conformistes et d'autres révoltés, comme lui. C'est au retour d'un service militaire écourté en Algérie qu'il rencontre Georges Clemenceau. Politiquement, Monet n'a pas de position bien marquée. Mais de même que Clemenceau s'oppose au régime, Monet s'oppose à la peinture officielle. Ils se rencontrent plusieurs fois, éprouvent réciproquement de l'estime. Clemenceau a déjà pour la peinture un goût prononcé. "Nous fûmes vite en sympathie" écrira-t-il plus tard.

Viennent ensuite 25 années de séparation.

Après avoir erré le long de la Seine, du Havre à Paris, en passant par Poissy, Argenteuil et Vétheuil, Monet se fixe à Giverny. Il loue puis achète en 1890 la maison au crépi rose et aux volets verts que vous connaissez probablement, devenue aujourd'hui Musée Claude Monet.

Parallèlement, Clemenceau a bien entamé sa carrière d'homme politique. Il est député, et devenu le chef de l'extrême gauche radicale socialiste, il est surtout maintenant "le tombeur de ministères" ; craint et respecté de tous, il apparaît comme l'une des grandes figures de la République.

C'est en 1880 que Clemenceau crée son journal "La Justice" dont il confie la chronique artistique à Gustave Geffroy qui sera jusqu'à sa mort le compagnon fidèle et de Monet et de Clemenceau.

C'est en 1890 que Geffroy emmène pour la première fois Clemenceau à Giverny. Dès lors se noue une amitié exemplaire qui ne se satisfera pas que de paroles. Elle sera faite de rencontres, d'échanges d'idées, d'actes.

Ainsi en 1891, à l'annonce qu'allait être joué le Thermidor de Victorien Sardou, très hostile à la Révolution Française, Clemenceau fit un grand discours à la Chambre des Députés où il demanda et obtint l'interdiction de la pièce. Dans ce discours, Clemenceau prononça la phrase célèbre : "la Révolution est un bloc". Le mot devait rester. Et Monet qui peignait un tableau représentant un rocher l'intitula "le Bloc". Et voici ce que lui écrit Clemenceau : "J'ai vu que l'homme était chez vous à la hauteur de l'artiste, et ce n'est pas peu dire... Et voilà maintenant que, sans ma permission, vous me bombardez de ce monstrueux caillou de lumière. Je demeure stupide et ne sais plus que dire. Vous taillez des morceaux de l'azur pour les jeter à la tête des gens. Il n'y aurait rien de plus bête que de vous dire merci. On ne remercie pas le rayon du soleil".

En 1908, Clemenceau, alors Président du Conseil pour la première fois, achète le petit château de Bernouville, près de Gisors, donc proche de Giverny.

Il passe souvent à Giverny, vient partager avec Monet un repas de fine cuisine ou admirer quelque nouveau chef d'oeuvre. Il l'aidera durant les heures sombres du deuil. Monet perd sa femme en 1911, son fils Jean en 1914 et reste seul à Giverny avec sa belle-fille Blanche, toute dévouée à Monet , que Clemenceau appellera l'Ange Bleu.

Pendant la Grande Guerre, il viendra souvent près de Monet se détendre des soucis que lui vaut la conduite des affaires. Lorsque Monet est atteint par la cataracte et qu'il redoute tant d'être opéré, Clemenceau est encore là à l'encourager et à l'aider à se décider.

Grand voyageur, Clemenceau sollicitera souvent son ami à l'accompagner, mais en vain :

6 mai 1896 : "Dans 8 jours, écrit-il à Monet, je pars en Grèce. Voulez vous venir avec moi regarder le Parthénon ? Si oui, j'en serais bien heureux".

En avril 1920, ce sera l'Egypte : de Louxor, il écrit à Monet "Claude Monet, mon bon ami, que faites vous sur la Seine quand il y a le Nil qui joue ici en ce moment avec le ciel et les montagnes de Thèbes un opéra de lumière qui vous rendrait parfaitement fou".

En décembre 1920, Clemenceau est en Inde. Il écrit à Monet "Je suis venu à Bénarès prendre le plus prodigieux bain de lumière... C'est une splendeur de simplicité claire qui, du fleuve au ciel, enveloppe toute la vie des choses... Tout de même, si j'étais Claude Monet , je ne voudrais pas mourir sans avoir vu cela".

Mais revenons un peu en arrière. Depuis le début du siècle, Monet qui a créé son Jardin d'eau, y a planté les arbres et les nymphéas que vous connaissez, il en a fait son motif préféré. Comme l'a joliment écrit Eva Figès dans un ravissant roman qui retrace une journée chez Monet "Claude, qui regardait la surface de l'eau, vit des Nymphéas flotter sur des nuages". En effet, chaque matin, silencieux, méditatif, au bord de son étang, Monet passe des heures à regarder nuages et carreaux de ciel bleu passer en féeriques processions au travers de son Jardin d'eau et de feu. C'est après les avoir longtemps regardés, critiqués, confrontés de mille façons que Monet prit la résolution de tenter définitivement l'aventure des panneaux et commença à faire bâtir son grand atelier, où se trouve aujourd'hui l'entrée du Musée. Nous sommes en 1916. Comme l'écrit Clemenceau "quand l'ordre fût donné, c'est que la résolution était prise, et pour que la résolution fût prise, il fallait que le peintre eût passé, non seulement par l'épreuve de sa plus sévère critique, mais encore par la finale pierre de touche de l'exécution". Au lendemain de la Victoire, le 12 novembre 1918, Monet écrit à Clemenceau "Cher et grand ami, je suis à la veille de terminer deux panneaux décoratifs que je veux signer du jour de la Victoire et viens vous demander de les offrir à l'Etat par votre intermédiaire. C'est peu de chose, mais c'est la seule manière que

j'ai de prendre part à la victoire. Je désire que ces deux panneaux soient placés au Musée des Arts Décoratifs et serais heureux qu'ils soient choisis par vous.

Je vous admire et vous embrasse de tout mon coeur".

Le 18 novembre, Clemenceau est à Giverny. Il vient discuter avec Monet du projet et lui donner oralement son accord avec l'enthousiasme que l'on devine. A partir de là, se déroule une histoire longue et confuse qui aboutit aux huit compositions en 22 panneaux installés à l'Orangerie à Paris.

Clemenceau n'aura de cesse de faire aboutir le projet. Après un projet initial dans le jardin du Musée Rodin, vite abandonné, c'est Clemenceau qui décide Monet à accepter l'Orangerie. Le 31 mars 1921, après avoir visité l'Orangerie, il lui écrit "Je vous conseille de toper là". Auparavant il faudrait que vous vinssiez à Paris pour voir de vos yeux. Dites quand, je serais là. Monet va voir, accepte le principe de l'Orangerie. Mais des difficultés surgissent avec le Ministère des Beaux-Arts. Un exemple de ces malentendus que Clemenceau s'emploie chaque fois à lever se passe en mars 1922, alors que la signature de l'acte notarié est imminente. Monet écrit à Paul Léon, Directeur des Beaux-Arts, et ne reçoit pas de réponse. Il se plaint à Clemenceau : "Je m'engage et lui pas et de la façon dont cela marche, j'ai bien peur que n'arrivions à rien..." et Clemenceau de répondre avec humour mais fermement "en recevant votre dépêche, je me suis dit "Bon, en s'asseyant il se sera enfoncé un clou dans la fesse" et votre lettre m'apprend que c'est à peu près ce qui est arrivé". Un peu d'arnica moral, une cigarette et brosse en main dans le grand atelier de gloire. "Puis il lui dit que les choses sont en train de s'arranger avec Paul Léon et termine "Pauvre Ange bleu, faut-il qu'elle en ait du bleu dans l'âme pour compenser le bitume de Claude Monet. Je vous embrasse de tout mon coeur " et en post-scriptum, il ajoute "ôtez les clous des chaises avant de vous asseoir !"

Finalement, Monet signe le 12 avril 1922 l'acte de donation devant Maître Baudrez, notaire à Vernon. Le représentant de l'Etat est Paul Léon, Directeur des Beaux-Arts et ami de Clemenceau.

Mais les difficultés ne sont pas pour autant terminées. Les hésitations, les doutes de Monet, ses soucis de santé aussi puisque 1923 est l'année de la cataracte retardent l'entreprise. Monet avoue ses doutes à Clemenceau qui lui répond "vous êtes parfaitement ridicule quand vous

me dites que vous doutez de ce que vous donnerez. Vous savez fort bien que vous avez atteint la limite de ce que peut atteindre la puissance de la brosse et du cerveau..." D'octobre à décembre 1923, Monet se remet au travail. "T'en fais pas, mon vieux camarade, tout ira bien" écrit alors Clemenceau. Puis le découragement reprend Monet. "Je crois que je vous aime mieux quand vous êtes stupide. Malgré le plaisir de vous aimer, je voudrais que ce ne fût pas trop souvent". Mais les encouragements de Clemenceau ne suffisent plus à Monet puisque, sans en parler à Clemenceau, il annonce à Paul Léon son désir de rompre le contrat. Alors, là, Clemenceau devient furieux "Mon malheureux ami, si entravé qu'il soit, un homme, artiste ou non, n'a pas le droit de manquer à sa parole d'honneur, surtout quand c'est à la France que cette parole fût donnée... En écrivant à Léon sans même m'avoir donné l'occasion d'une parole, vous avez essayé comme tous les hommes faibles, de vous couper les ponts. C'est une injure que mon amitié ne méritait pas". Dans le même temps, Clemenceau écrit à Blanche "j'ai reçu de Monet une abominable lettre que je n'accepte pas. Ce même courrier lui portera ma réponse que vous trouverez sans doute très dure, mais qui est d'une sincérité absolue. S'il ne revient pas sur sa décision, je ne le reverrai jamais". Il faut croire que cette menace a été décisive. Monet se remet au travail. Il l'écrit à Clemenceau qui lui répond "Vous ne pouvez pas me faire un plus grand plaisir que de m'écrire que vous êtes en pleine joie de travail". Il faut dire aussi, à la décharge de Monet, que sa vue s'améliore. Il l'écrit à Clemenceau, le 16 octobre 1925, "Vous savez peut être qu'enfin j'ai retrouvé ma vraie vue, que pour moi cela est une seconde jeunesse, qu'alors je me suis remis au travail". Trois jours plus tard, Clemenceau va retrouver le ton chaleureux habituel "Vénérable débris, écrit-il à Monet, votre lettre m'a fait un inexprimable plaisir, parce que je vous ai retrouvé tel que dans les bons temps. Du train où vous allez, vous êtes fichu de ne pas mourir, ce qui finirait d'ailleurs pas vous embêter gravement".

Hélas, la santé de Monet va se dégrader tout au long de l'année 1926. Clemenceau vient le voir souvent. Le 21 juin 1926, il écrit à une amie, de retour de Giverny "Excellent voyage à Giverny. Un grand soleil. Monet entre deux eaux. Il peut encore remonter sur sa bête mais il a besoin d'être entraîné, un peu bousculé même. Son médecin le soigne pour on ne sait quelles maladies. Il vieillit, voilà tout. Si je vivais avec lui, dans 15 jours, il serait sur pied. Il n'était pas sorti depuis trois semaines, je l'ai gardé dans son jardin pendant plus d'une heure après le déjeuner. Il ne mangeait plus, je l'ai fait manger..."

Monet meurt le 5 décembre 1926, Clemenceau est présent. Il lui ferme les yeux. De même aux obsèques qui, ainsi que l'avait demandé Monet, furent simples et dans la plus grande intimité. Dès la mise en caveau, Clemenceau dit aux parents de Monet qui l'entouraient " Allons, les enfants, il faut nous en aller" et il rejoignit son automobile pour Paris.

Il n'en oubliera pas Monet pour autant. Quelques mois plus tard, les Décorations des Nymphéas, dont Monet n'avait pas voulu se séparer avant sa mort, étaient installées à l'Orangerie. Clemenceau veillera à ce que les consignes de Monet soient scrupuleusement respectées. L'inauguration eut lieu le 17 mai 1927, sous la présidence d'Edouard Herriot, alors Ministre des Beaux-Arts. La veille, Clemenceau vint seul visiter le nouveau musée qui, sans lui, n'aurait jamais existé. Les Nymphéas de l'Orangerie, si longtemps attendus, suscitèrent aussitôt l'admiration des critiques et l'intérêt du public. Il appartiendra à André Masson de dire de l'Orangerie "Sixtine de l'Impressionnisme, lieu désert au coeur de Paris, comme devant le sacre de l'inaccessible à la grande oeuvre qu'elle recèle : un des sommets du génie français".

On ne verra plus souvent Clemenceau à Giverny. Il a vendu sa propriété de Bernouville et préfère désormais sa Vendée natale. Mais il travaille encore à la mémoire de son ami disparu. En novembre 1928, alors qu'il a 87 ans, il fait paraître un ouvrage "Claude Monet, les Nymphéas". Clemenceau s'explique "C'est que, Claude Monet, je l'ai connu, c'est que j'ai pu prendre et surprendre sa mesure à tous moments dans l'incomparable véhémence de sa simplicité, c'est que je l'ai aimé, c'est que je l'aime encore et que je voudrais le faire revivre aux frémissements de lumière dans la sphère desquels il s'est développé, comme un Maître qui a voulu et fait".

Ainsi fut cette exceptionnelle amitié à laquelle nous devons tant. Et s'il est vrai, comme l'enseignaient les Stoïciens, que l'homme vertueux est à la fois un méditatif et un homme d'action, alors la vertu est au carrefour de la méditation et de l'action. L'amitié de Claude Monet et de Georges Clemenceau n'en est-elle pas alors la plus éclatante démonstration ?

ETRE ENFANT

DANS LE TIERS-MONDE

EN 1992

par le Docteur François REMY

PRESIDENT DU COMITE FRANÇAIS POUR L'U.N.I.C.E.F

(Séance des Prix du 12 décembre 1992)

(Résumé)

Comme ceci est parfaitement démontré par la Convention des Nations Unies des Droits de l'Enfant, il est évident que dans tous les pays du monde est claire l'identité commune de l'enfant. Les enfants sont partout conçus, portés et mis au monde de la même façon. On verra ensuite d'où viennent les différences. Sentiment, affection, amour prédominent, exprimés de façons différentes.

Mais il faut quand même savoir qu'un enfant en 1992 connaîtra, suivant le lieu de sa naissance, des parcours différents : s'il est Suédois ou Japonais, il a 995 chances sur 1000 d'atteindre bien vivant l'âge de 5 ans. Et s'il est né en Angola ou au Mozambique, il n'a que 700 chances

sur 1000 d'atteindre cet âge. Auparavant, la mère qui l'a porté, si elle est Luxembourgeoise, ne court aucun risque de grossesse et d'accouchement alors que la femme qui vit dans le fond d'Afrique - qui ne le dit pas - a peur de sa grossesse car, chez elle, 2000 femmes sur 100 000 risquent de mourir de leur fécondité.

Dans les 40 pays les plus pauvres, environ 60% des garçons vont à l'école et 40% des filles. Ces pays sont pratiquement toujours africains. Encore faut-il savoir que la moitié de ces écoliers ne termineront pas leur scolarité parce que, garçons ou filles, on les appellera à d'autres tâches et parce que les parents se posent la question, aussi bien que les enfants : à quoi ça sert l'école ?

Toutes ces questions de survie, de mal-développement évoquent chez tout le monde l'inquiétude ou la réflexion au sujet de la croissance de la population. Et l'on s'interroge sur la démographie et les risques qu'elle fait encourir aux enfants qui survivront au travers de toutes les difficultés.

Ce qu'il faut savoir, c'est que l'équation Croissance de population/Contraception est une fausse perception. Pour que les couples maîtrisent leur fécondité, il faut d'abord réaliser qu'il n'y a pas que cela à maîtriser. Il faut qu'ils maîtrisent également l'environnement précaire dans lequel ils vivent. Il faut aussi que la femme ait son mot à dire dans le couple et que le chauvinisme mâle abandonne son idée de supériorité, en particulier dans les décisions entre couples.

Tout ceci n'est possible que si l'on développe l'éducation, particulièrement l'éducation des filles. Il est évident, statistiquement, que là où les mères de famille contrôlent la santé de leur enfant et font décliner le taux de mortalité, elles ont acquis une autorité suffisante pour partager la décision du taux de fécondité avec leur époux. Les chiffres le démontrent.

Ce qu'il faut donc ajouter à la mission, ô combien noble, qui est dominée par les sentiments dans la mise au monde de l'enfant, c'est le mot de "responsabilité" qui doit maintenant prévaloir. Elle doit être exercée par les couples mais elle doit être encouragée par les gouvernements qui, il faut bien le reconnaître, pensent peu à ce problème, surtout quand il se pose loin des capitales.

PIERRE DE COUBERTIN

ET L'HISTOIRE

par Geoffroy de NAVACELLE

Lorsque notre secrétaire perpétuel, m'a demandé une causerie à votre intention, je dois dire que je fus fort embarrassé car d'une part je ne suis nullement conférencier de nature, et d'autres part je ne savais trop quel sujet traiter. Certes, arrivé à un certain âge, pour ne pas dire un âge certain, l'on a accumulé nombre d'expériences qui, pour ma part, ont été fort diverses notamment dans le domaine professionnel, mais ces expériences sont anciennes et les évolutions rapides, si bien que je risquerais de ne plus être actuel.

Alors quel sujet retenir qui ne soit pas un peu "vieillot". Naturellement, au risque d'être un "radoteur", j'ai pensé à vous parler, une fois de plus, de Pierre de Coubertin car il est de ceux dont bien des idées sont encore "actuelles".

Mais de quel Coubertin parler ? ce fascinant personnage que d'aucuns ont qualifié "Le plus célèbre des inconnus" possède de multiples facettes. Le Coubertin Olympique, bien sûr, ou le politique ce que l'on sait moins, le journaliste, ce que beaucoup ignorent, ou encore l'historien ?

Conférence prononcée lors de sa prise de séance par M. Geoffroy de Navacelle, élu membre correspondant le 17 octobre 1992.

J'ai d'abord pensé au journaliste. Coubertin était titulaire de la carte professionnelle des journalistes parisiens. Il a écrit dans tous les grands titres de la presse française, anglaise, nord-américaine, allemande et d'autres encore. Les sujets fort variés étaient souvent liés à l'actualité et traitaient de problèmes de fond, notamment en matière de politique internationale. A l'occasion des Jeux Olympiques de 1992 a été diffusée en quatre langues, une étude sur un petit ouvrage de Coubertin intitulé : "Les Responsabilités et la Réforme de la Presse" dont l'actualité est étonnante. L'auteur insistait en conclusion sur la nécessité de confier la formation du journaliste à l'Université pour lui inculquer cette "aviation intellectuelle" qui lui était chère. Nous voici loin, pensez-vous, du Coubertin historien ; pas tellement et je vous propose maintenant le plan suivant : l'aspect pédagogique de la pensée de Coubertin, l'importance qu'il donne à l'Histoire Universelle, quelques conseils aux conférenciers et je concluerai sur la mission de paix que souhaitait ce grand humaniste.

Après avoir été, à l'Ecole des Sciences Politiques à Paris, l'élève d'Albert Sorel (qui fut témoin à son mariage en 1896) et avec Leroy-Beaulieu, il devint rapidement conférencier à son tour dans cette prestigieuse école.

De quels sujets avait-il traité ? de politique et d'histoire. Le 18 avril 1898, par exemple, sa cinquième leçon portait sur "la philosophie de l'Histoire des Etats-Unis". Journaliste ? Conférencier ? Historien ? Pierre de Coubertin était-il donc historien au sens habituel du terme ? Peut-être pas et pourtant voici ce qu'il écrivait dans le quotidien "L'Excelsior" du 4 octobre 1915 : "Voici plus qu'un quart de siècle que je vous prêche le sport et l'histoire. Vous avez écouté l'appel à la culture musculaire, source de force physique et de forme morale combinées, et bien vous en a pris. Mais vous n'avez pas écouté l'appel à la culture historique. Ne croyez pas que j'en sois découragé. Cet appel, je le répéterai jusqu'à mon dernier soupir".

Et voilà ! Est-il scandaleux de traiter à égalité "culture musculaire" et "culture historique" ? Ici réapparaît le pédagogue pour qui la "culture historique" est capitale, dès lors que, dit-il : "L'Histoire est pourvoyeuse de guerre ou de paix". C'est le titre donné à une étude de l'Union Pédagogique Universelle, fondée en 1926 par Coubertin lui-même, étude destinée à un Congrès des Sciences Historiques, tenu à Oslo à la même époque.

Dans cette étude, on peut lire ceci :

"Sans cesse déformée par les appétits nationaux et les passions impérialistes, l'histoire est employée à alimenter ces mêmes appétits et ces mêmes passions. Cela se fait en quelque sorte mécaniquement. Ils suffit d'exagérer la valeur d'un fait pour qu'il en masque d'autres, d'exalter l'initiative d'un homme pour effacer les initiatives voisines. Le relief artificiel d'une période projette de l'ombre tout à l'entour, l'adulte n'aperçoit plus les autres nations qu'à travers le verre déformant de sa propre mentalité nationale".

Le recours à l'histoire nous permet de mieux connaître le passé tout en établissant une base solide qui facilite la compréhension du présent, car, pour Coubertin : "L'histoire ! Rien sans elle n'est compréhensible, ni explicable".

Importance de l'histoire

D'où son importance pour la paix du monde. Ainsi :

"La connaissance de leur patrimoine historique n'apporte pas seulement aux nations de la force morale sous la forme d'une plus grande confiance en leur destin, mais aussi de la force pratique sous la forme d'un terrain d'action solide, bien délimité, connu de tous et propre à faciliter l'union des citoyens. Par ailleurs, l'expérience démontre que, de nos jours, l'un des meilleurs moyens de bien servir son pays est de connaître les autres pays. Cette connaissance ne peut s'acquérir en dehors de l'histoire. C'est pour avoir négligé de prêter attention au passé historique du Nouveau Monde que l'Europe a tant tardé à se familiariser avec la civilisation transatlantique. Les exemples d'incompréhension politique due à l'ignorance de l'histoire, sont abondants". (1)

"... L'humanité doit recueillir dans l'héritage du passé, toutes les forces susceptibles d'être employées à construire l'avenir..." (2)

"... (L'histoire)... constitue par excellence pour les démocraties, l'école de la sagesse, car elle seule enseigne la solidarité des siècles, la valeur du temps et donne aux gouvernements et aux gouvernés cette "notion des difficultés" qui rend les uns prudents et les autres patients".

"Il faudrait lui confier la plus importante des fonctions, la direction de la météorologie politique. Il lui appartiendrait dès lors de sonder

l'atmosphère, de signaler la levée des ouragans et leur marche éventuelle parmi les hommes. Ainsi servirait-elle grandement à sauvegarder la paix internationale".

Etude et compréhension de l'histoire

Pour Pierre de Coubertin, l'étude et la compréhension de l'Histoire nécessitent que l'on établisse des divisions générales et précises afin de retenir l'essentiel en respectant les proportions de temps et d'espace et surtout qu'on se libère de certains préjugés comme par exemple :

"Assimiler la vie des peuples à celle de l'homme. Jeunesse, âge mûr, vieillesse, décrépitude, ce seraient les stades obligatoires de chaque nation. Ce préjugé a dominé la mentalité du XIX^{e} siècle, surtout dans sa seconde partie ; bien des fautes politiques, bien des aberrations de l'opinion en provinrent..."
nous dit Coubertin qui attaque un autre préjugé, celui qui :

"consiste à envisager les apports moraux des races qui ont composé une synthèse nationale comme exactement proportionnelle à la qualité de sang infusé. Or, les caractères essentiels d'une race mêlée à une autre ne survivent pas au sein de la collectivité ainsi formée en concordance absolue avec le nombre des individus ayant participé à la fusion... nous continuons pourtant à raisonner comme si la vieille notion ethnique basée sur le nombre avait conservé sa valeur intégrale".

Enfin :

"Pour certains, toutes les grandes actions, toutes les évolutions historiques proviennent de causes économiques ; pour les autres, ce sont les idées et les passions seules qui gouvernent le monde. De même, beaucoup professent que les événements de l'Histoire sont le résultat en quelque sorte fatal de courants collectifs tandis que d'autres ne veulent apercevoir que l'intervention volontaire d'individualités puissantes ayant orienté le cours des choses de façon inattendue. Comment peut-on être si exclusif ? L'action personnelle est sans doute plus ou moins fonction du milieu au sein duquel elle se développe, mais ce milieu lui-même peut en recevoir des directives ou des contre-directives décisives".

Enseignement de l'histoire

Nous voyons se dessiner une certaine façon d'enseigner l'Histoire, notamment de la rendre "populaire" au sens de compréhensible par la masse de la population. Car c'est à cette dernière que pense toujours Coubertin, lui qui avait souhaité que l'on "ouvre les portes du Temple" de la Culture à tous et qui a fondé une université ouvrière à Lausanne.

"L'Histoire ne peut être comprise socialement et utilisée politiquement que si elle a été d'abord apprise en totalité. Libre à ceux qui l'enseignent à "l'élite" de persister à y appliquer des procédés de mosaïstes".

"Pour la foule, il faut recourir à des procédés d'aviateurs et en repérer de haut les grandes divisions..." (3)

"Tout enseignement historique fragmentaire est rendu stérile par l'absence d'une connaissance préalable de l'ensemble des annales humaines : le principe des fausses proportions de temps et d'espace s'introduit ainsi dans l'esprit, égarant l'homme d'étude aussi bien que l'homme politique". (4)

"... L'Histoire d'une nation et celle d'une période ne peuvent être utilement enseignées que si elles ont été préalablement "situées" dans le tableau général des siècles historiques". "Aucune période d'Histoire Nationale ne doit être étudiée sans référence continue aux événements concomitants de l'histoire universelle". (5)

L'histoire universelle

L'Histoire Universelle, c'est le titre d'un ouvrage publié en quatre volumes par Pierre de Coubertin en 1925.

Conçu sur un plan entièrement nouveau à l'époque, il était réservé d'abord à l'enseignement populaire. Les annales méditerranéennes groupées en une suite homogène, les empires d'Asie aussi bien que les démocraties américaine ou australienne placées à leur rang général, l'Afrique étudiée aussi dans son passé nègre, tout cela formait un outil pédagogique quelque peu révolutionnaire, surtout si l'on y constate un complet dédain des préjugés coutumiers et en même temps un profond respect des vraies valeurs quelles qu'elles soient et d'où qu'elles viennent.

Conscient de l'évolution de son époque, visionnaire du futur, Coubertin considérait comme un

"... phénomène essentiel de son temps : l'unification historique et géographique de nos connaissances, à quoi va sans doute s'ajouter l'effet de la "découverte" qui renferme le plus de possibilités transformatrices : la libre circulation de la pensée à travers l'atmosphère..."

"C'est au début du XVI^{e} siècle, alors que l'imprimerie vient de jeter dans le monde la semence initiale de toute vulgarisation, qu'il convient de chercher l'origine des démocraties modernes".

"... Prenons-en notre parti : le monde est unifié... Nous avions pris l'habitude de mesurer choses et gens à l'aide d'une sorte de quatrième dimension : la dimension européenne. Il y faudra renoncer et apprendre à nous servir désormais de mesures communes à tous les hommes". (6)

Ceci revêt évidemment un accent singulier alors que l'Europe a tant de mal aujourd'hui encore à se construire.

"L'Histoire universelle doit tenir dans le gymnase moderne la place qu'occupait la philosophie dans l'enceinte antique. C'est l'ignorance historique qui est en grande partie cause de la guerre. Cette ignorance est due à une erreur pédagogique et à un faux calcul social. Quand le regard se porte sur un vaste paysage, il en contemple d'abord l'ensemble avant d'en analyser les plans ; il ne se fixe pas sur le premier plan pour passer ensuite au second, puis au troisième. Or c'est ainsi qui l'on a procédé obstinément en matière d'enseignement historique, non sans quelque dessein de tenir la foule écartée de cette forme de culture et d'en réserver le monopole à la classe supérieure, ce qui n'a produit qu'un abaissement général des études. L'Histoire pourtant est accessible à tous. Débarrassée des chroniques, des thèses, des récits de bataille, des anecdotes dont on l'a inutilement encombrée, et ramenée à ses grandes lignes, à ses faits essentiels, elle s'expose clairement et se retient facilement". (7)

"La vérité n'habite pas un puits d'où, selon la fable, il faille la faire sortir. Elle réside au centre d'un prisme. Les hommes se croient fort sages lorsque, traitant les idées et les faits à la manière de surfaces planes, ils en envisagent simplement l'avers et le revers ou, comme ils disent, le pour et le contre. Mais en réalité, la vue qu'il faut en prendre est prismatique. On ne l'obtient qu'en tournant à l'entour de ce que l'on veut juger et en complétant par un travail de libre réflexion les renseignements insuffisants fournis par la vision..." (8)

Vous percevez, je pense, la signification du prisme ou de l'aviation, deux termes chers à Coubertin. En un mot, pour lui :

"...L'Histoire universelle doit être la science des "ensembles survolés".

Conseils aux conférenciers

Dans la logique du pédagogue, ainsi se qualifiait Pierre de Coubertin lui-même, il n'a pu résister au désir de donner quelques conseils aux conférenciers traitant de l'Histoire. Sans doute est-ce le fruit de ses propres expériences. De nos jours, ces conseils peuvent paraître quelque peu évidents, je les cite simplement pour souligner combien Coubertin ne négligeait aucun détail pour la réussite de son entreprise.

"Il importe avant tout, pour une conférence historique populaire, de choisir un sujet qui ne soit pas trop spécialisé, qui ne chevauche pas des périodes dissemblables, qui ne conduise pas à des récits "en marge"...

Ce sujet, il faut le situer géographiquement et l'encadrer historiquement. La moindre carte murale, si imparfaite et disproportionnée soit-elle, rend à l'auditeur le service inappréciable de fixer son attention au sol même sur lequel se sont déroulés les événements dont il parle. Il n'est pas moins important que lui soient rappelés les principaux événements concomitants ; parler de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie... sans évoquer d'un mot ce qui se passait à la même époque dans le reste du monde, c'est perdre une occasion favorable de créer dans les esprits cette mentalité "mondiale", si nécessaire à la compréhension et à l'interprétation de l'histoire".

Je souligne l'emploi de ce terme "mentalité mondiale".

"Il convient ensuite de bien diviser le sujet, de façon à placer en quelque sorte les jalons dans la mémoire de l'auditeur pour l'aider à se souvenir et faciliter ses réflexions ultérieures. Les divisions choisies ne doivent pas être systématiques, c'est-à-dire toujours basées sur des chronologies, des guerres ou des traités. La logique et la symétrie peuvent ici tenter le conférencier, mais ce serait au détriment des intérêts de l'auditeur ; il s'agit avant tout de faire noter à celui-ci les tournants de la marche de l'humanité, lesquels proviennent tantôt de mouvements collectifs à lente évolution et tantôt d'impulsions décisives données par des hommes inattendus".

"Eviter les thèses philosophiques ou politiques avec autant de soin que les nomenclatures stériles ; se montrer sobre de rapprochements avec le présent, d'allusions à l'actualité ; ne pas introduire trop d'anecdotes qui, sous prétexte de distraire l'assemblée, risquent de rompre l'enchaînement des faits exposés ; bref, ne jamais perdre de vue que la conférence doit être éducative avant tout, qu'elle constitue une leçon et non un divertissement".

"Ne pas craindre de ramener au cours de la séance - et à plusieurs reprises s'il le faut - l'attention sur les sommets qui doivent émerger et, après avoir au début clairement délimité le terrain à explorer, ne pas manquer en terminant, de résumer l'exploration de façon précise".

Tout ceci parait évident bien sûr et peut-être même un peu dépassé. Il n'en demeure pas moins qu'à l'époque, de semblables "conseils" devaient être fort utiles, surtout, et c'est là l'originalité de Coubertin, lorsque l'on s'adresse à un public dit "populaire".

Loin d'être un théoricien, il a expérimenté sur ses publics les thèses qu'il développe dans ses écrits et conférences.

Conférencier, je l'ai dit, à Sciences Po où le public n'était évidemment pas populaire, il s'est entraîné, si je peux dire, dès l'âge de 22 ans avec une série de "Conférences populaires sur l'histoire contemporaine" placée sous l'égide de la ville du Havre en 1885.

Il multiplie ses conférences en Normandie, et même à Bolbec où il réunit son public, le 24 septembre 1888, au Théâtre de cette ville.

Trente plus tard nous le retrouvons, par exemple, en 1917 au Palais de Rumine où il donne une série de six conférences sur "L'histoire de la Troisième République de 1870 à 1914". En 1927, il est à l'Académie d'Athènes pour traiter "de la transformation et de la diffusion des études historiques".

Bien plus que ses innombrables interventions, les quelque 200 articles et brochures consacrés à l'Histoire sur les 700 actuellement recensés, montrent l'importance qu'il donne à celle-ci. De même sur les 17 livres dont il est l'auteur, cinq ont un contenu purement historique.

La lecture de certains de ses écrits amène à de singulières réflexions. Ainsi, au lendemain de la première Guerre Mondiale, le journal "La Tribune de Genève" fait paraître une série d'articles de Pierre de Coubertin sous le titre "Où va l'Europe ?". Ainsi que l'explique la

rédaction de ce journal, l'auteur commentait les événements politiques de l'époque chaque quinzaine dans des articles de tête du Figaro et ceux ayant trait à l'avenir de l'Europe dès avant cette guerre provoquèrent d'assez vifs commentaires. Il en fut question au Parlement Belge, à la Chambre Hongroise, chez le Premier Ministre Grec... "Le prestige européen est-il donc irrémédiablement compromis ou bien peut-il être rétabli - et de quelle façon ?" - se demande Pierre de Coubertin, ceci était écrit il y a bientôt 70 ans !

Dans la Revue du "Pays de Caux politique et littéraire" qu'il édite en 1902 - 1904, il traite de sujets qui sonnent à nos oreilles : "Les Français en Océanie", "La Nouvelle Calédonie", "L'entracte australien", "Le tunnel sous la Manche", "Les Républiques sud-américaines". "J'écris pour demain" disait-il.

Conclusion

Que conclure ? Pierre de Coubertin historien ? Ceux qui se qualifient tels répondront peut-être par la négative.

Toutefois, il faut souligner sa très abondante culture historique, et la lecture de son "Histoire Universelle" comme de ses écrits, dits historiques, ne peut que renforcer l'admiration pour l'étendue de ses connaissances jusque dans des détails souvent peu connus.

L'Histoire, pour Coubertin, tout comme le Sport, et par extension l'Olympisme, sont des moyens pédagogiques. Pédagogue, je l'ai dit, tel qu'il se qualifiait lui-même. Quant à la finalité de sa pédagogie, vous l'avez sans doute perçue au fil des textes que je vous ai présentés. Il précise d'ailleurs : "Aucune réforme d'ordre politique, économique ou social ne pourra être féconde sans la réforme préalable de la pédagogie". (9) Cette finalité pourrait se définir dans le titre qu'il a donné à l'un de ses ouvrages sur l'éducation des adolescents du XX^{e} siècle : "Le Respect mutuel". Or, pour se respecter il faut se connaître et pour se connaître, il faut se rencontrer.

Et c'est ainsi que nous retrouvons les Jeux Olympiques

"Il faut -nous dit Coubertin- que tous les quatre ans, les Jeux Olympiques restaurés donnent à la jeunesse universelle l'occasion d'une rencontre heureuse et fraternelle dans laquelle s'effacera peu à peu cette

ignorance où vivent les peuples de ce qui les concerne les uns les autres, ignorance qui entretient les haines, accumule les malentendus et précipite les événements dans le sens barbare d'une lutte sans merci". (10)

"...Les générations naissantes... y trouveront des occasions périodiques de se connaître et de s'estimer... c'est ainsi que la sagesse a le plus de chances de consolider quelque peu son règne politique..." (11)

"...Les Jeux Olympiques... constituent une manifestation pédagogique qui doit centraliser, comme jadis, autour du culte de la jeunesse, la pensée collective des peuples et dont le succès se mesure à l'action qu'elle exerce sur cette pensée..." (12)

Et pour bien comprendre l'une des plus hautes significations des Jeux Olympiques de l'époque moderne tels que les a rétablis Pierre de Coubertin, oublions les quelque mille athlètes qui sont revenus de Séoul en leurs pays, porteurs de médailles, "les médailles olympiques". Mais pensons aux quelque neuf mille autres qui, grâce à une volonté exceptionnelle, à une ascèse certaine, ont été sélectionnés pour se mesurer entre eux aux Jeux... et qui sont revenus sans rien. Non, pas tout-à-fait ! tous disent les deux semaines extraordinaires qu'ils ont vécues et surtout la rencontre, la fraternité qui fut celle de tous ces jeunes venus des quatre coins du monde.

Le respect mutuel peut être gage de paix et celui-ci s'acquiert par la bonne compréhension de l'Histoire, tout comme la rencontre quadriennale du printemps humain.

Pierre de Coubertin fut proposé pour le Prix Nobel de la Paix, hélas sans succès à l'époque, pour des raisons politiques. Il le méritait pourtant, même si, par deux fois, la rencontre pacifique des Jeux Olympiques dut être annulée pour faits de guerre. Peut-être parce qu'on avait mal enseigné l'Histoire, et que les journalistes avaient mal compris leur mission.

1. In opuscule "Comité pour la Diffusion des Etudes Historiques", sous le titre "But du Comité", 1917.
2. In "Discours prononcé par le Président du CIO à la cérémonie commémorative", Lausanne, 1919.
3. In "Pages de critique et d'Histoire - Les Universités populaires" Fascicule V édité par l'Institut Olympique de Lausanne, 1917.
4. In "De la transformation et de la diffusion des Etudes historiques : Caractères et Conséquences", 14 avril 1927.
5. In "Union Pédagogique Universelle, Rapport général et conclusion", novembre 1929.
6. In "De la transformation et de la diffusion des Etudes historiques, Caractères et Conséquences", Communication à l'Académie d'Athènes, le 4 avril 1927.
7. In "Notice sur l'Institut Olympique de Lausanne", 1918.
8. In "De la transformation et de la diffusion des Etudes historiques", Communication à Athènes, 1927.
9. Union Pédagogique Universelle, 1929.
10. n° 391 : Discours de Pierre de Coubertin devant la Société "Le Parnasse" à Athènes, le 16 novembre 1894.
11. In "Revue Olympique", n°5, 1913, publication d'une causerie intitulée "Olympisme et utilitarisme".
12. In "Circulaire à MM. les Membres du Comité", Lausanne, décembre 1920.

DES PAPAS AUX CHIPS OU L'ETONNANTE HISTOIRE DE LA POMME DE TERRE

par le professeur Bernard Boullard

(Séance du 5 juin 1993)

(Résumé de la communication)

L'histoire de la pomme de terre est longue, très longue, et remonte bien au delà de la découverte de l'Amérique puisque plusieurs siècles avant Jésus-Christ les indigènes l'utilisaient déjà au Pérou.

Afin de dissiper toute confusion, nous avons clairement distingué (avec projection de diapositives à l'appui) les patates (qui sont des *Ipomoea*) et les authentiques pommes de terre (appartenant au genre *Solanum*). Nous n'avons pas manqué de rappeler les traits morphologiques, anatomiques et physiologiques majeurs de la pomme de terre. Par contre, un doute subsiste toujours en ce qui concerne l'existence de "notre" pomme de terre à l'état sauvage. Il est fort possible que nous ne connaissions aujourd'hui que le produit d'améliorations à travers les siècles d'espèces sauvages quelque peu distinctes du *Solanum tuberosum* actuel.

Il n'empêche que la pomme de terre nous viens d'Amérique du sud (de Colombie, du Pérou, du Chili notamment) où croissent toujours un certain nombre d'autres espèces de *Solanum*, parfois tubérifères, mais sans intérêt alimentaire réel.

Curieusement l'extension de la pomme de terre vers l'Amérique du Nord ne se fit pas directement, via le Mexique, à partir de son aire initiale, mais à la faveur d'allers et retours entre l'Afrique et l'Europe où le *S. tuberosum* fut introduit dès 1535 environ. La péninsule ibérique et les Iles Britanniques constituèrent les premières "têtes de pont" de la pomme de terre en Europe. L'histoire de la propagation des précieux tubercules sur notre vieux continent fourmille d'anecdotes, et nous n'avons pas manqué d'en rapporter quelques-unes, surtout en ce qui concerne l'extension de leur culture en France (au cours de la seconde moitié du 19e siècle tout spécialement). Tour à tour, ou simultanément, les politiques, les religieux, les savants durent intervenir pour convaincre le peuple de France que la pomme de terre n'était pas uniquement destinée à l'alimentation animale, qu'elle ne véhiculait pas la peste, qu'elle était une arme remarquable pour mettre un terme aux famines... et que sa culture contribuerait au salut de la forêt française très malmenée par les défrichements excessifs malheureusement suggérés pour cultiver davantage de céréales aux médiocres rendements !

Deux personnalités jouèrent un rôle considérable pour assurer l'essor de la pomme de terre sous nos cieux : le rouennais Mustel (dont nous nous sommes efforcé de démontrer l'ampleur de l'oeuvre... et son antériorité !) et le bisontin Parmentier (qui recueillit à l'époque tous les honneurs... bien qu'il rendit lui-même hommage à son "prédécesseur" Mustel).

Ce n'est guère qu'au lendemain de la Révolution Française que la culture de la pomme de terre fut admise presque partout en France. Curieusement l'un des points forts de la "résistance" à cette introduction fur la région de Besançon, le fief de Parmentier par conséquent ! Les usages de la pomme de terre se multiplièrent et, au-delà de son intérêt alimentaire pour les animaux, puis pour les humains (selon les variétés), on ne tarda guère à en vanter les mérites dans d'autres domaines : au plan médical (du fait de sa richesse en potassium), comme au plan industriel (par le biais des féculeries et des fabriques d'alcool... de pomme de terre !).

Nous avons alors souligné les existences culturales du *Solanum tuberosum*, les ennemis qui peuvent le menacer (en particulier les attaques de Doryphore, du Mildiou, de Gales, et diverses viroses). Dans un souci d'obtention de variétés sans cesse plus performantes, ou mieux adaptées à tel ou tel usage spécialisé, les généticiens et hybrideurs ont déjà réalisé des prodiges et mis sur le marché des centaines de variétés

(on en cultive surtout une vingtaine en France). La toute récente technique de "fusion de protoplastes" ouvre à son tour de belles perspectives.

Nous avons achevé notre présentation en évoquant, avec les données conjuguées de la paléobotanique et de la biologie (en particulier des associations symbiotiques connues sous le nom de mycorhizes) à l'appui, la probable genèse des premiers tubercules chez des *Solanum* sauvages d'Amérique du Sud.

Cette communication sur la pomme de terre nous a donc permis de faire appel à de multiples disciplines, révélant par là qu'au-delà d'une conception "vulgaire" de l'espèce, il convenait (comme cela avait été le cas à dix reprises au cours de l'histoire de notre Compagnie) de la considérer avec tous les égards dus à une plante aux origines et au destin fabuleux.

GEOGRAPHIE DE LA VERTU

par M. François-J. Gay

(Séance des Prix du 18 décembre 1993)

En lisant le petit carton d'invitation de notre Académie pour sa grande Séance publique annuelle des Prix, beaucoup ont dû être surpris du libellé du discours habituel sur la vertu :

Géographie de la vertu

La vertu est-elle donc une île, au mieux un archipel, dans un océan de décadence ? Il est vrai que pour reprendre la 8e maxime d'A. Siegfried : "Ceux qui ont une conception pessimiste de l'homme en général ne sont pas toujours sévères pour les hommes en particulier..."

Attendez-vous du géographe qu'il indique si la vertu est une montagne qui se voit de loin, un cap surmonté d'un phare ? D'autres ont pu se dire : "Le géographe va-t-il nous donner une de ces études de quartier dont ses collègues ont le secret, distinguant les quartiers des "gens de bien" dont parle Brassens et les quartiers des demoiselles de petite vertu ?

Cet exorde vous dit tout mon embarras lorsque M. le Secrétaire Perpétuel m'a demandé le titre de mon exposé. Il a bien fallu - tout à trac - donner un thème dont on sait bien que l'on sera ensuite prisonnier et qu'il faudra bien s'efforcer de traiter.

Pensez, Mesdames et Messieurs, chers Confrères, à la difficulté devant laquelle se trouvent chaque année ceux qui doivent prononcer ce discours même si cette "tradition" ne remonte chez nous, qu'à... 1968 ! Dans mon embarras j'ai pensé à la manière dont cette tradition est vécue par notre illustre "modèle", je veux dire l'Académie Française. Je cite Alain Decaux qui a eu cette charge l'an dernier :

"Par quelle fatalité, cherchant pour cette année l'orateur prévu par le règlement, le regard inquisiteur de notre secrétaire perpétuel errant sur nos fronts inclinés - je dis bien nos fronts parce que, pour échapper à ce regard, nous baissions obstinément la tête - pourquoi notre secrétaire perpétuel s'est-il, tout à coup, souvenu que j'étais de ceux, très rares, qui avaient échappé à cette fatalité ?"

Et A. Decaux de préciser qu'après 172 discours sur les prix de vertu - nous n'en comptons que 25 ! - où des orateurs de talent ont traité de la vertu, l'ont chantée, magnifiée, encensée, louangée, portée aux nues, parfois persiflée ou moquée, il ne restait plus grand chose à dire. Et si on ajoute ce qui a été dit à cette tribune avec talent par mes illustres prédécesseurs comment ne pas être écrasé par la tâche ? Oui, "tout a été dit depuis 2000 ans qu'il y a des hommes et qu'ils pensent" comme l'a écrit La Bruyère. Et de toutes façons, comme l'avait remarquablement exposé notre confrère Bergot, on ne disserte pas sur la vertu... on la pratique !

Restait - puisque décidément on ne peut échapper au devoir - la recherche du modèle, de l'inspiration...

Il était impossible de me tourner vers le modèle des géographes académiciens puisqu'il n'y en a guère eu qu'un seul - un des géographes qui m'ont d'ailleurs le plus influencé - je veux parler d'A. Siegfried. Gageons qu'il a dû faire, en 1943, l'éloge des vertus normandes, la modération et la tolérance, en résumant cela d'un trait : "*le Normand est un whig*". Il nourrissait lui même cette vertu de modération par une sorte de scepticisme lucide, citant La Rochefoucauld - "cet autre raté de la politique" - qui prenait un malin plaisir à déclarer aux gens : "Vous n'êtes pas aussi bons que vous le croyez".

Siegfried aimait à dire à ses amis Américains, citoyens d'un pays fondé sur la vertu, "Vous avez besoin de vous mieux connaître, d'apprendre, qu'après tout, vous êtes aussi pêcheurs. La Bible vous le dit mais le croyez-vous ?" Il avait quelque mérite de le dire à ce pays qui se place très haut dans la "*géographie de la vertu*".

S'il n'y a guère eu de géographes à l'Académie Française, il y en a dans toutes les Académies de province et nous détenons à Rouen presque une sorte de record en en comptant trois. Mais je pense qu'ils doivent plus s'exprimer sur *la vertu de la géographie* que sur la géographie de la vertu...

Si j'étais davantage historien, j'aurais pu me pencher - de même que les Académiciens du Quai Conti se plaisent à faire l'éloge du Baron de Montyon, fondateur des Prix de vertu - sur l'histoire des fondateurs rouennais de ces prix dont vous entendrez les noms tout à l'heure : Rouland, Bouctot, Vermont, La Reinty. Un seul nous est connu : notre confrère Liger, savant et humaniste dont la physionomie nous est encore familière. Que cette évocation des fondateurs de nos prix littéraires ou de nos prix de vertu - que nous préférons appeler Prix de la Vocation ou du Dévouement - soit tout de même pour moi l'occasion de notre reconnaissance à leur égard, à eux dont la fortune personnelle permettait de couronner chaque année des "actes de vertu accomplis par des Français pauvres". Malheureusement l'inflation a fait fondre les assises solides qui parrainaient ces prix. Nous sommes maintenant loin du franc germinal et ce terme rappelle ou évoque aujourd'hui plus le titre d'un film ou d'un roman, que le souvenir d'une monnaie solide...

Certes les prédécesseurs de notre actuelle équipe financière, chargée de gérer cet héritage, avaient cru bien faire en achetant des terres en lieu et place de fonds d'état. Mais las ! cette terre solide "qui ne meurt pas", cette terre "qui ne ment pas" voit sa valeur s'effondrer sous les coups des PAC et autres GATT, sans parler des SAFER... Le revenu net de ces terres situées en Basse Normandie (ce qui dit notre vocation régionale...) n'atteint pas, tant s'en faut, 1% et nous n'avons même pas la ressource de passer aux SICAV de trésorerie tant le prix du foncier est bas...

Il faudra bien un jour que les lointains successeurs de Louis XV qui, il y a 250 ans, fonda notre Compagnie, ou les héritiers de notre ancien "protecteur", le gouverneur de province - je veux parler du Président de Région ou du Président du Conseil Général - nous aident à "nourrir" ces prix pour les rendre plus dignes du soin que nous mettons à les attribuer et des mérites des heureux élus... et compenser les effets d'une érosion dont nous ne sommes pas responsables...

Je formule aussi le voeu que les entreprises - comme elles le font pour l'*art* par exemple en aidant notre beau musée - contribuent aussi par des prix à des initiatives qui nous aideraient à mettre l'accent sur l'*innovation sociale*, celle qui manque le plus. Pourquoi pas un prix de la *créativité*

sociale décerné par notre Académie avec l'appui de (grandes) entreprises citoyennes bien insérées dans la Région ?

Mais il faut revenir à la vertu sans avoir recours à l'artifice d'Alain Decaux qui disserta pendant plusieurs minutes - c'est lui qui le déclare - sur le village de Vertus en Seine-et-Marne pour gagner du temps... Thème, certes rebattu, mais qui redevient d'actualité face aux "problèmes de société", comme on dit maintenant, qui introduisent de graves dysfonctionnement dans le développement de la vie des démocraties : on pense au SIDA, à l'exclusion, à la corruption...

Certes le mot "vertu" est encore un peu tabou. Mais du moins on s'efforce de remettre à l'honneur la morale, une "morale sans moralisme", écrit précautionneusement J.-M. Domenach. Le plus souvent on parle d'*éthique* ou de *déontologie*. Mais que serait une réflexion éthique qui ferait fi des vertus publiques *et* des vertus privées ? Signe des temps, une jeune maison d'édition dans le vent, qui vient d'un horizon politique peu orienté à l'origine vers ces préoccupations, a lancé depuis quelque temps une collection, d'ailleurs remarquable, intitulée "*Morales*"... au pluriel il est vrai.

Je veux parler des éditions "*Autrement*" dont les titres consacrés aux diverses vertus peuvent constituer une source d'inspiration pour mes successeurs : le *Pardon* (entre la dette et l'oubli), l'*Honneur*, cette vertu équivoque, la *Fidélité*, vertu dont on redécouvre les mérites à l'âge du SIDA, comme l'a rappelé récemment l'Abbé Pierre, ou encore *la Politesse*, cette *vertu des apparences*, qui permet de soutenir cette vertu de *Tolérance*, cet "humanisme hérétique", qui fait si fort défaut en ce moment.

Certes, cette réaction morale (ne parle-t-on pas de "génération morale" ?) est loin d'être passée dans les faits. Mais après tout, par un curieux paradoxe, notre époque retrouve les deux tendances qui étaient "à la mode" à l'époque de la fondation de notre Académie ou la *Vertu* était louée par Rousseau, Montesquieu... ou Robespierre et était si peu pratiquée alors que Choderlos de Laclos écrivait *Les liaisons dangereuses*.

Mais il faut bien en venir, enfin, à ce sujet dont, imprudemment, j'ai accepté d'être prisonnier : peut-il exister une *géographie de la vertu* ? Il ne peut, à l'évidence, s'agir que de pistes de réflexion ou de recherche. Certes nous cartographions mentalement, sans y penser, la vertu ou les vertus. Monstesquieu, dans l'Esprit des Lois, donne finalement les lois

d'une répartition spatiale de la *vertu politique* qu'il associe au *régime démocratique*. Plusieurs auteurs ont essayé récemment de cartographier les éléments qui constituent la *vertu démocratique* que Montesquieu définissait dans son avertissement à l'Esprit des Lois comme "l'amour de l'égalité". Généralement il est plus facile de cartographier des données, plus mensurables, que sont les effets de la défaillance de la Vertu (au sens de Montesquieu) ou des vertus, c'est-à-dire les vices. Plusieurs géographes américains se sont ainsi fait une spécialité de la *géographie de la criminalité* là où nous nous contentons de publier la répartition des crimes et délits par ville ou département d'après les statistiques du ministère de l'Intérieur... Nous n'en tirons d'ailleurs pas assez de leçons, sur le plan de l'aménagement du territoire en particulier. Aux Etats-Unis, les statistiques de la criminalité sont même utilisées dans les argumentations incitant à la localisation des entreprises.

Cette géographie ne fait souvent, il faut bien le dire, que quantifier des intuitions. Les campagnes ne sont peut-être pas plus vertueuses que les villes. Elles sont, du moins, moins criminogènes. Il est hors de doute - même s'il faut nuancer dans le détail - qu'aux Etats-Unis la criminalité augmente avec la taille des villes. Dans ce pays, la banlieue est moins criminogène que les villes-centres, ce qui n'est pas forcément vrai en France. Dans le détail des cartes, bien des perturbations apparaissent. Boston la puritaine a un écart par rapport à la moyenne urbaine de 100% alors que Philadelphie est la mieux placée des grandes villes.

La *Bible Belt* compte incontestablement une criminalité bien moindre que la *Sun Belt* (la ceinture du soleil), preuve qu'il y a une spatialisation de la vertu (ou du moins des vices). Dallas, Miami, Denver, Phoenix, Las Vegas sont, si l'on peut dire, bien placées même sur le plan de la criminalité contre les biens, en dépit de la sophistication croissante des systèmes de sécurité qui s'y multiplient.

En sens inverse New York est "bien placée" en ce qui concerne la criminalité contre les personnes. Mais les statistiques de la criminalité contre les biens, qui y sont "meilleures", sont-elles bien exactes quand on voit la dévastation de quartiers entiers dans le Bronx ou le nord de Manhattan ?

Le problème géographique commence quand on peut expliquer, ou du moins corréler les données brutes. Certaines corrélations apparaissent évidentes : j'ai parlé de la taille des villes qui influe sur l'anonymat, lequel facilite la criminalité. Il faudrait parler du degré de l'enracinement ou de la mobilité, de l'importance du phénomène de migrations, etc... Le

fait religieux sert souvent d'appui à la vertu. L'état d'Utah - où les Mormons forment une importance couche de population - compte un faible taux de criminalité. Les Mormons incontestablement pratiquent un certain nombre de vertus dont les moindres ne sont pas le refus de la drogue, du tabac ou de l'alcool. Probablement jouent les fortes structures familiales (que traduisent les statistiques de natalité puisque la polygamie est maintenant proscrite) mais aussi l'ampleur des oeuvres d'entraide et de charité alimentées par une dîme religieuse solidement établie. La prise en charge par la communauté des défaillances individuelles est certainement pour beaucoup dans le cercle vertueux des communautés mormones. J'ai pu personnellement observer la physionomie toute particulière d'une des plus importantes colonies mormones en dehors de l'Utah : celle de Mesa dans l'aire urbaine de Phoenix, rues plus larges, plus propres, un réel esprit civique... Toutefois la vertu de modestie n'était guère perceptible dans l'étalage de luxe que présentait le temple Mormon que nous avons eu, exceptionnellement, la chance de visiter. L'autre exemple qui vient immédiatement à l'esprit est celui des zones peuplées de Mennonites, et en particulier des Amish de Pennsylvanie où la vertu est *renforcée par le refus du monde moderne* et de ses tentations, même si cette civilisation actuelle ne peut être ignorée comme le montre le film *Witness*.

Il convient cependant de se méfier des généralisations hâtives dans l'analyse des relations de causalité ou des facteurs. Si dans le pénitencier de l'Etat de Pennsylvanie que j'ai eu l'occasion de visiter jadis, les Noirs constituaient les trois-quarts de la population carcérale, c'est en grande partie pour des raisons non ethniques mais culturelles ou pour des facteurs socio-économiques.

Saint-Thomas d'Aquin enseignait en effet qu'un minimum de bien être est nécessaire pour pratiquer la vertu. Ou encore, comme disait Rivarol : "Il y a des vertus qu'on ne peut exercer que quand on est riche". Un de leurs lointains disciples, membre éminent de l'*Opus Dei*, affirmait, un peu dans le même sens, que le problème de la démocratie se pose à partir d'un Produit National Brut (P.N.B.) par tête supérieur à 1000$... Toutefois il est impossible (bien que cela ait été tenté aux Etats-Unis) d'établir des corrélations entre la carte du bien être et celle de la criminalité... surtout si l'on tient compte de la criminalité en col blanc.

Toutefois on ne peut qu'être troublé par ces rapprochements entre des notions aussi différentes que la vertu, la démocratie, le P.N.B. Nous savons, depuis Montesquieu et le célèbre livre III de l'Esprit des Lois,

que la vertu est le *ressort* de la démocratie, comme l'*honneur* est celui de la monarchie (c'est-à-dire du gouvernement autoritaire) ou la *crainte* celui du gouvernement despotique.

A observer ce qui se passe en Italie ou dans l'ex-URSS, on peut avoir des inquiétudes sur l'avenir de la démocratie, pour ne pas parler de vastes espaces comme l'Afrique. Comme le dit avec humour Montesquieu : "Tels sont les principes des trois gouvernements : ce qui ne veut pas dire que dans une certaine république (entendons *démocratie*), on soit vertueux ; mais qu'on devrait l'être".

Je l'ai dit, Montesquieu parle de "la vertu politique qui est la vertu morale dans le sens qu'elle se dirige au bien général, fort peu des vertus qui a du rapport aux vérités révélées." (Livre III, ch. V). De la même manière peut-on continuer à disserter sur liberté et égalité - base de la vertu républicaine - sans s'efforcer de les concilier, de les sublimer par la fraternité, base de l'indispensable *solidarité*, comme le démontre E. Morin ?

On peut cependant se demander, en cette fin du XX^{e} siècle, si on peut ainsi séparer aussi nettement les vertus publiques et les vertus privées. A vrai dire, en Italie par exemple, l'absence de vertu publique a finalement rejailli sur toute la société. A mesure qu'on allait vers le Sud les citoyens étaient de plus en plus à la fois victimes et profiteurs de l'absence de vertu politique. C'est la raison pour laquelle les bouleversements politiques et moraux qui secouent l'Italie, avec des nuances régionales intéressantes, constituent un véritable "tremblement de terre" qui affecte toute la société. Laissent-ils bien augurer de l'avenir de la patrie d'Umberto Ecco ?

Cette exigence morale est telle que la vertu publique, le "bon gouvernement" de Montesquieu, est obligée de s'appuyer de plus en plus sur des codes de déontologie. Il y en aura bientôt pour chaque profession : médecins, pharmaciens, avocats, juges et, il faut l'espérer, médias, ce quatrième pouvoir... Mais une série de codes (bio-éthique, etc...) juxtaposés peut-elle remplacer une *morale* ? La démocratie, comme le montre Pierre Rosanvallon, peut-elle se réduire à une mise en place d'institutions politiques et d'une série de codes ou de lois ? Encore faut-il faire *vivre* les institutions : la loi peut-elle imposer la vertu au risque de multiplier ses interventions et de rendre encore plus opaque la société à elle-même ?... au risque d'ajouter la complication à la complexité croissante du réel avec, comme issue ultime de l'*état de droit*, dont Montesquieu a été le théoricien, *le gouvernement des juges*...

Cette vertu publique, ces vertus privées, les médias, en particulier dans les pays anglo-saxons et maintenant en Italie, en traquent les défaillances : en ce sens ils peuvent contribuer au renforcement de la démocratie. N'oublions pas cependant qu'au bout de cette logique il y a le sondage généralisé, *cette caricature de la démocratie directe* - laquelle fait oublier que la démocratie suppose, avant la décision, que soit laissée une place suffisante pour la perplexité, en un mot la *délibération*. La vertu au sens Montesquieu trouve-t-elle son compte dans le *reality show* qui met sur le même plan les conceptions morales et les déviations et prétend se dispenser du jugement moral ? La désacralisation généralisée diffusée par les émissions de dérision qui n'insistent que sur les turpitudes, les "magouilles", les ambitions, peut aussi fonctionner comme une excuse absolutoire de nos propres fautes et de nos faiblesses...

Je l'ai dit : on est parfois tenté de penser que le *gradient de la vertu* suit une pente descendante vers le Sud et que c'est un élément essentiel de la géographie de la vertu républicaine. Ce gradient, il est certain qu'on l'observe bien en Italie, pour ne parler que de ce pays. Un ouvrage récent oppose ainsi les démocraties morales du Nord et les démocraties "fragiles" du Sud. Il faut cependant résister à la tentation de cette sorte de théorie des climats qui pourrait se réclamer de Montesquieu, à fortiori d'une théorie ethnique. Ce serait bien entendu une vue bien déterministe et réductrice - et à vrai dire bien décourageante - de la géographie de la vertu. Au surplus nous venons d'observer que la crise de la vertu publique frappe aussi les vieilles démocraties...

Constatons simplement que la séquence, ou l'association démocratie-vertu-économie de marché (je ne dis pas le capitalisme) ne peut fonctionner correctement si la vertu cesse d'être une exigence fondamentale. L'économie de marché ne pourra fonctionner correctement en Russie sans un minimum de vertu. Sinon la démocratie, déjà mise à mal, disparaîtra tout à fait. *Le trinôme est indissociable*.

Ce qui veut dire qu'il n'y a pas d'Etat respecté, arbitre du marché, s'il n'est pas lui-même *respectable*. Ceci est vrai en Afrique comme en Europe.

C'est là peut-être où le raisonnement de Montesquieu a sa limite. *Vertus publiques et vertus privées sont inséparables*. Sinon la République s'affaiblit au profit du clan ou des tribus avec *au mieux* le ressort de l'honneur, cette *vertu équivoque* dont on voit les ravages, au pire la *crainte*, ressort du gouvernement despotique : la vertu imposée par la terreur comme le veut une mauvaise interprétation de la *charia*.

Ce sont ces phénomènes que nous observons dans des pays comme l'ex-Yougoslavie. En cette veille de Noël il faudrait que nous retrouvions une vertu d'indignation pour défendre la vertu démocratique, ce plus noble combat de notre Europe. En ce sens Sarajevo est à la fois un *enjeu* et un *symbole*.

A partir de cette modeste analyse sur la spatialisation de la vertu, et ses conditions objectives, nous sommes donc amenés à une vaste réflexion morale ou éthique.

Une Académie comme la nôtre peut y contribuer, modestement, pour sa part. Elle le fait en essayant de promouvoir des vertus académiques d'ouverture, de sociabilité, de *tolérance* sans oublier la convivialité et l'urbanité. Elle apporte sa pierre en couronnant tout à l'heure des lauréats : ceux qui participent à la réhabilitation des hommes qui ont failli, ceux qui se consacrent, malgré des handicaps, à la *recherche* et aussi les créateurs et les poètes, ces éclaireurs de notre monde.

Nous venons de clore l'année Maupassant à laquelle s'est largement associée notre Compagnie sous l'égide du Pr Piguet. Maupassant n'était pas un modèle de vertu mais c'était un créateur.

L'an prochain nous allons encore commémorer. Ce sera le 250^{e} anniversaire de la fondation de notre Compagnie. Nous ne le ferons pas pour rechercher un refuge dans le passé mais en pensant qu'une Académie peut et doit être cet *intellectuel collectif* que Michel Serres souhaitait promouvoir. Avec le thème choisi "250 ans pour l'Avenir", nous espérons ne pas tomber dans la simple *ritualisation* du patrimoine. Une Académie n'est pas un lieu de mémoire de plus mais un rassemblement d'hommes au service de la *réflexion éthique* et, pourquoi pas... de la Vertu.

HOMMAGE DE LA

COMPAGNIE

A SES

MEMBRES DECEDES

MEMBERS DECEASED

1959-60

COMPAGNIE

ROMANCE DE FY

BERNARD LEFEBVRE dit "ELLEBE"

(1906 - 1992)

Le 30 novembre 1992, s'éteignait le peu de vie qui déclinait depuis près de deux ans chez Bernard Lefebvre.

Chevalier de l'Ordre National du Mérite
Officier de l'Ordre des Palmes Académiques
Croix du Combattant Volontaire de la Résistance
Médaille de la Résistance
Médaille de la France Libre
Médaille Coloniale
Médaille de Bronze de la Jeunesse et des Sports

Retrouvons-nous dans ce palmarès notre ami né en 1906 et entrepreneur de maçonnerie jusqu'en 1939 ? Disons qu'un ajustement plus fin de notre information va s'avérer nécessaire !

Amateur en photographie dès le lycée, il adhère à 18 ans au "Photo Club Rouennais" ; il en sera élu Président de 1937 à 1940, puis de 1950 à 1977. Ainsi se dévoile déjà le talent de Bernard. En même temps s'inscrit un creux entre deux dates, 1940-1945. Ce creux c'est l'aventure que la guerre lui présente, et qu'il va saisir, si droitement, sans une hésitation. A croire que toute surprise s'effaçait en lui devant l'accord intime entre son patriotisme inné et l'appel du 18 juin.

Ouvrons son livre de bord "Avec de Gaulle en Afrique" - titre dont l'ordre des mots est révélateur. On lit bien qu'à chacune des étapes improvisées qui le mènent de l'exode français à Plymouth au début de juin, donc avant l'appel de Charles de Gaulle, il est de l'infime minorité qui refusera de rester ou de revenir dans le territoire où la France n'est plus debout. Nous nous approchons déjà d'un peu plus près de sa personnalité.

Entre les deux guerres, il a voyagé, en particulier grâce à la Compagnie Générale Transatlantique. Voyages lointains - reportons-

nous à l'époque des années trente pour apprécier Islande, Norvège, Antilles...

Il publie :

"Vers la Banquise" (1932),
puis "Spitzberg, escale polaire" (1933),
enfin "Croisière Arctique" (1935).

Comment ne pas trouver ici cette attirance persévérante vers l'Arctique, que nous saurons plus tard honorer chez notre Confrère Jean Malaurie ?

Mais la chaleur ne le rebute pas non plus : voici

"Escale Martinique" (1938).

Parallèlement, il investit avec patience le domaine photographique : reçu en 1933 au 28e Salon International d'Art Photographique de Paris, il voit ses films projetés sur l'écran du Cinéma Normandy à Rouen ; il y réalise en 1937 la *première* en France d'une projection de film 16 mm sur grand écran...

Les sujets qu'il choisit ouvrent un vaste horizon :

- la neige,
- la Normandie,
- Blé d'or,
- la Martinique,
- la route du vin (d'Algérie),

de quoi réjouir un géographe comme son futur confrère François Gay... Il saura d'ailleurs manifester à ce dernier sa "reconnaissance pour ses conseils éclairés".

Plus qu'un merci de circonstance, nous retrouvons là la marque d'une connivence entre leurs esprits.

Il expose ; il exécute la décoration d'un hall de pavillon d'exposition pour la Chambre de Commerce ; il se voit accorder une carte de correspondant du magazine l' "Illustration", de 1927 à 1940, qui déjà traduit chez l'amateur la qualité d'un professionnel. Ainsi se met en place une carrière artistique centrée sur une vocation pour l'image.

C'est la secousse de la guerre qui le détachera de l'entreprise de maçonnerie familiale, qui sera vendue.

C'est précisément le thème de *l' "image nouvelle : la Photographie"* qu'il va choisir pour son discours en remerciement, le 18 mai 1963, dans notre Compagnie. Et ici, je voudrais m'attarder un peu en pensant à la majorité de ses membres actuels qui comme moi-même, n'en faisaient pas encore partie et ont probablement manqué ce morceau assez court mais aussi dense que significativement original.

Il explique d'abord, en quelques phrases très claires, comment la photographie contredit et rectifie notre mémoire.

Regarder n'est pas toujours voir, tant s'en faut.

- Chez l'enfant, l'esprit vierge enregistre remarquablement tout ce que l'oeil lui transmet.
- Chez l'adulte, le raisonnement prend la première place ; le premier coup d'oeil identifie, le cerveau répond par le rappel du type de scène repéré, et l'oeil ne voit littéralement plus les détails particuliers d'aujourd'hui.

L'appareil photographique, lui, voit tout et aucune mémoire antérieure ne vient troubler cette vision. Ainsi, très souvent, révèlera-t-il ce que l'oeil avait négligé : l'eau n'est plus grise mais bleue, comme la robe de mariée près d'un mur immaculé ; simplement parce que le ciel s'est dégagé, tout vire au bleu...

L'anglais dit "Cameras never lie".

Bernard dit : "*La mémoire raisonnée, chez l'adulte, domine si intensément sa perception visuelle qu'il en devient esclave... et malheureusement un esclave aveugle".*

Plus loin, il tranche, aussi tranquillement : la matière n'a pas de couleur (ajoutons pour préciser sa pensée que des exemples illustraient : *par elle- même*).

Passant alors de la couleur à la forme, il distingue dans celle-ci ce qu'il appelle *l'aspect* : vision au 1er degré, et *l'éloignement* : résultat au 2e degré d'une analyse perspective que l'enfant découvre pragmatiquement en se déplaçant et en mesurant ses pas, bien avant de savoir compter !

Evoquant alors le "mouvement" que traduit le cinéma, il nous dévoile la grande caractéristique de la photo : *arrêter le temps*. Et ceci le conduit sans détour au secret de l'art photographique : *déclencher (la prise de vue) au bon moment*. Aussi facile à dire que difficile à réaliser. Car il

faut *anticiper* ce temps béni, temps de grâce qu'il sera impossible de faire revenir ou de retrouver. Sentir d'instinct venir *l'instant*, prendre deux ou trois clichés, peut-être même un seul qui saisira la scène à l'optimum de son originalité : cela, c'est la signature du grand reporter, bien loin des mitraillages qu'aujourd'hui permet l'automatisation des appareils, gâchant mille photos pour en publier UNE !

Sans s'apesantir - car on devine bien qu'il est de cette rare espèce qui sent - il va nous conduire alors plus loin, je cite :

La chose la plus simple, si l'on sait y attacher un coeur, un tempérament et une âme, deviendra un second soi-même et pour cette seule qualité, sera une oeuvre d'art, le grand mot est lâché...

Soit ; mais lui ne nous lâche pas encore...

Voir à travers soi et matérialiser, c'est *oeuvrer* ; et cette *libre expression*, qui élève l'homme libre, est la plus belle joie que le Créateur a pu offrir à sa créature.

En écho à cette dernière véritable révélation, je ne peux résister à citer un autre de nos confrères, Max Pinchard, qui vient d'écrire, trente ans après Bernard Lefebvre :

"Ici-bas, l'artiste peut sans doute nous faire mieux comprendre la mystérieuse alchimie de l'amour de Dieu. L'écoute de la Parole est un feu qui transmue le geste humain en un or éclatant : telles les mains dans les gravures de Rembrandt".

Gageons que Bernard n'aurait pas désavoué cette évocation des "mains de Rembrandt" pour illustrer son *matérialiser*, venant après son mystérieux *voir à travers soi*.

Mais il ajoutera alors, et en cela il se situe dans le plus pur classicisme français :

Mais n'inversons pas : l'homme ne saurait créer. C'est tout au contraire en se pliant aux règles immuables d'équilibre que l'on atteint au beau.

Et l'exemple qu'il va donner nous amène tout naturellement, à la parenthèse 1940-1945 qu'il vécut dans les Forces Aériennes de la France Libre :

Les avions du début, dit-il, *étaient laids et volaient mal. Les supersoniques actuels sont déjà très beaux.*

La conclusion toute simple tombe enfin, aussi claire que le reste de son discours.

L'art vit le jour avec la naissance du monde : il est le propre de l'homme.

A ce stade, nous commençons à penser connaître notre confrère. Quelques touches encore, peut-être pour compléter le portrait.

Sa famille doute qu'il ait passé son baccalauréat...

Certes, notre Académie s'honore à juste titre de ne pas mesurer l'humain aux seuls diplômes. Et nous venons de voir combien riche - et enrichissante pour nous - était la personnalité qu'elle avait distinguée le 18 mai 1963.

Mais la curiosité de Bernard Lefebvre, pour ne pas être de type scolaire ou universitaire, avait une vive fraîcheur, prolongée pas des mains pleines d'adresse.

Etudiant le mouvement du vol des oiseaux, il restait incrédule (pourquoi ? pas de réponse, comme pour d'autres refus qui conduisirent à tant de grandes découvertes de la science...), incrédule donc, devant la théorie universellement admise du mouvement des ailes *s'appuyant* en arrière sur l'air pour obtenir l'avancement. Il va réfléchir, et chercher à obtenir une preuve en inventant et bricolant à la fois un dispositif pour prendre quatre clichés au magnésium dans un court espace de temps. Avec une nouvelle dose de patience, il va guetter alors l'envol d'un oiseau, manquer cent fois son affaire et finalement obtenir la coïncidence de son idée, de l'appareil et de l'oiseau. O miracle !

Et certains de nous doivent le voir encore dans leur souvenir, déambulant le long du couloir de l'Académie, les bras moulinant en arrière l'air *vers le haut* et non vers le bas, pour faire comprendre son iconoclaste découverte.

Découverte aujourd'hui semble-t-il intégrée dans les analyses de la recherche scientifique sur les vols d'oiseaux.

Et nous voici devant une palette faite de l'astuce, la fermeté dans l'opinion, l'ingénuité et la gaieté - toujours mesurée - de notre ami disparu... finalement, une grande intelligence.

Ici, Bernard, le nom d'un autre confrère que tu viens de rejoindre nous vient aux lèvres tout naturellement : Jacques Liger.

Une autre réflexion vient alors à notre esprit.

La juxtaposition des étapes de cette existence :

- généreux, dévouement aux associations.
- scolarité modeste,
- premier métier sans vocation,
- hobby de la photo,
- nouvelle profession dans le domaine de l'image,
- curiosité et ingéniosité,
- acharnement dans ses quêtes mais sans entêtement buté,
- simplicité, courtoisie et générosité,

toute cette apparence un peu hétéroclite va prendre un sens.

Ces signes en effet s'emboîtent :

- premier métier sans vocation
- curiosité, sens aigu de l'observation, ingéniosité,

c'est la photo qui le tire en avant.

Fidélité, c'est le fond de sa nature :

- refus de l'abaissement de la France,
- amour de la famille et des amis,
- *Profonde sensibilité artistique,* c'est enfin la savoureuse maturation

que les années achèveront en lui.

Et voici alors, Bernard, mon ami, que je me demande si, précisément, mon amitié pour toi ne m'a pas amené à te trahir...

Le mot m'effraye, car il répugne à ma nature. Mais le fait même qu'il me soit venu à l'esprit est révélateur.

Certes, il ne s'agit en rien de déloyauté délibérée et objective de ma part...

Mais, la sympathie qui nous unissait cordialement, à l'image des relations entre confrères que nous sommes devenus tardivement, était en fait une véritable amitié. Et sa chaleur m'avait tout simplement, non pas aveuglé, mais rendu myope. Peut-être était-ce aussi le cas de certains qui sont ici...

Car la gentillesse constante de ton accueil, le sourire à la fois ironique mais jamais blessant qui rendait si aisé tout contact avec toi, pouvaient à eux seuls expliquer l'attirance de ta personnalité. Oui.

Mais du même coup, masquer ce que le plaisir de nos rencontres devait, au delà de cette affabilité, à la richesse profonde de tes dons.

La résonance qu'ils suscitaient en nous ne devait pas qu'aux élans du coeur, de se prolonger en harmonies subtiles... Et la liste que j'ai amorcée, et qui pourrait s'étendre à d'autres noms de confrères, montre précisément la diversité de tes dons. Chacun de ces dons te rapprochait plus particulièrement de tel ou tel d'entre nous...

Quelle joie aurais-tu éprouvée de participer à nos séances en 1992 ! Sous la présidence de Christian Goubault, ton amour de la musique eût été comblé ; et des liens t'auraient vite rapproché de Louis Thiry, puis de Philippe Davenet...

Reprenons tes propres mots, Bernard,

"La chose la plus simple si l'on sait y attacher un coeur, un tempérament et une âme..."

Oui, mais voilà :
tu avais un tempérament - et un talent - de feu ;
seulement, tu étais si discret !

Je voudrais en donner ici un seul exemple :

Ton livre "Avec de Gaulle, en Afrique" - ce livre, que tu as livré avec amour tout à la fin de ta vie - est un véritable journal de bord. Tu y livres tout crûment ta vie, et les mots *solitude*, *éloignement*, *famille laissée sans nouvelles*, y disent ton intimité.

Mais il faut attendre le détour d'une anecdote, page 88, pour apprendre incidemment qu'en remettant tes précieux négatifs à un reporter américain pour leur sauvegarde jusqu'à la fin de la guerre, tu lui donnes, comme signe de reconnaissance, "Photos DY".

Et tu expliques au passage que "*c'est le diminutif du prénom de celle qui deviendra ma femme après la guerre*".

Quelle pudeur, pour nous faire comprendre la dimension complète, profonde et douloureuse de séparation, de la "famille" que tu as laissée sans une hésitation...

Etant de formation scientifique, je frémis de connivence en entendant - hélas, aujourd'hui seulement - des récits de tes intuitions et de ton acharnement à les mener au bout : de vrais contes de fée !

Contre tous les acquiescements des spécialistes de l'archéologie du matériel photo, c'est bien toi qui as décelé une confusion grave dans tous leurs ouvrages. L'ancêtre si célèbre dit "KODAK N°1" était toujours représenté dans une position incongrue "couché sur le côté", or personne ne s'en était avisé pendant tant d'années !

De la même façon, tu as prouvé que la photo de Nicéphore Niepce dite "première photo dans l'histoire" avait en fait été *précédée d'une autre* qui méritait donc le titre.

Tu étudies alors cette photographie partout reproduite, tu fouines dans la correspondance de l'auteur, tu te fais attentif aux ombres et aux détails sur l'orientation de la maison devant laquelle le groupe familial était pris, à l'heure probable du café dans l'après-midi. Tu te rends sur place près de Châlons-sur-Saône pour vérifier ces intuitions, et tu annonces enfin tranquillement que cette plus célèbre photo de l'histoire, exposée au musée et partout reproduite, était systématiquement montrée *inversée droite/gauche* !

Cet esprit critique toujours en éveil, jamais convaincu sauf par l'évidence, c'est la rare et sûre condition de toute découverte scientifique.

Pour n'avoir pas mis au point - tant mieux pour nous ! - une nouvelle forme d'explosion atomique, tu as cependant fait preuve de façon répétée de l'étoffe du découvreur qui était la tienne.

Et en toi, le véritable esprit scientifique n'a jamais gêné, bien au contraire, ton sens artistique.

O rare et merveilleux alliage !

Si ton oeil était parfois - gentiment - moqueur, c'est parce qu'il anticipait l'insolite de chaque situation, et c'est bien pour cela qu'un seul cliché était pris au bon moment.

Et quand il s'agissait, non d'un reportage, mais d'un *portrait*, ce don était encore plus précieux.

Tu savais bien en effet, et tu nous le disais : après cinq minutes apparemment consacrées à mettre au point décor et éclairage, le modèle commence malgré lui à se crisper ou à "poser" : fini l'état de grâce.

Mais toi, tu as déjà saisi et fixé l'expression dont tu feras une oeuvre d'art : *la traduction fugitive d'une personnalité...*

Maintenant, grâce à vous, Madame, et à votre fils Jean-Paul (1), je sais qui vous avez perdu, et nous de même. Et avec la permission amicale que vous m'avez donnée, nous pouvons *partager avec vous*, en vérité.

Maintenant je peux élargir ma vision et celle de mes confrères à la dimension de Bernard, qu'il s'acharnait innocemment à laisser dans une discrète pénombre.

Maintenant, nous pouvons communier ensemble à la joie de l'avoir connu et aimé.

Maintenant nous pouvons vivre en le laissant, chacun à sa façon, nous parler, et le retrouver dans l'espérance qui était la sienne.

Et rien ne nous empêche plus de murmurer alors son véritable nom, dans ce début si émouvant des vers que Stéphane Mallarmé, son frère de race, a ciselés, lui aussi pour un ami :

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change,
Le poète

Jean MORISOT

1. Madame Bernard Lefebvre, son fils, plusieurs membres de sa famille avaient été invités à entendre cet hommage.

MARIE-JOSEPHE LE CACHEUX

(1906-1993)

Ce qui caractérise la vie de Mlle Marie-Josèphe Le Cacheux est une extrême discrétion. Alors qu'elle a passé 47 ans de sa vie à Rouen, nous sommes certainement bien peu à l'avoir connue, et encore fort mal.

Marie-Josèphe Le Cacheux est née le 27 février 1906 à Saint-Cloud, son père étant alors archiviste aux Archives nationales. Elle était fille de Paul Le Cacheux et de Marie Javaudin, et fit partie d'une famille de dix enfants : Paul Le Cacheux fut d'ailleurs pendant longtemps, à Saint-Lô puis à Rouen, le président de la Ligue des fonctionnaires pères de familles nombreuses. De sorte que si on la connaît peu, on lui sait par contre de nombreux neveux et nièces : Geneviève Le Cacheux, qui se distingua dans la reconstruction d'une bibliothèque modèle à Caen, et plus près de nous le docteur Courage. Sa famille était originaire, depuis 1420 au moins, de Saint-Cyr, près de Montebourg dans la Manche, et c'est là, à proximité de la maison familiale, qu'elle a été enterrée, comme son père en 1938 et comme ses grands-parents.

Après Saint-Cloud et Saint-Lô, la famille Le Cacheux se fixa à Rouen en 1925, et suivant l'exemple paternel, Marie-Josèphe entra à l'Ecole des Chartes. Elle fit partie de la promotion 1933 (avec Régine Pernoud), après avoir soutenu une thèse sur l'abbaye de Saint-Amand de Rouen des origines à la fin du XVI^{e} siècle, thèse qui lui valut aussitôt le prix Gossier (d'une valeur de 700 francs), non pas à l'Académie mais à la Société d'émulation.

Ce fut sa principale oeuvre, publiée en 1937 sous l'égide des Antiquaires de Normandie, et elle mérite qu'on s'y arrête car je la crois trop peu lue elle aussi. L'abbaye de Saint-Amand a laissé quelques vestiges entre la rue de la République et la rue de Saint-Amand, une tourelle remontée rue Bouquet, la chambre de l'abbesse Guillemette d'Assy à présent au musée de Céramique, le logis et le colombier de Boos. Mais à part un bon article de Delabarre sur le plan archéologique

et la vieille histoire de Dom Pommeraye au XVII[e] siècle, elle n'avait pas vraiment trouvé son historien. Grâce au fonds d'archives de l'abbaye conservé aux Archives départementales, dont elle a dressé un état et décrit les pièces les plus fameuses, notamment une "Pancarte de la deuxième moitié du XV[e] siècle", mais à l'aide aussi des Archives et de la Bibliothèque municipales, de documents parisiens, et sans doute avec les conseils de son père, Mlle Le Cacheux a publié un petit ouvrage d'un peu moins de 300 pages qui est un modèle de clarté, de simplicité et cependant d'exhaustivité. Y sont présentés, agréablement et sans effets particuliers, les sources du sujet, l'histoire de l'abbaye et de ses rapports avec les autorités laïques et spirituelles, sa vie intérieure, ses biens temporels, qui s'étendaient en Normandie et jusqu'en Angleterre (notamment 2 milliers de harengs à prendre à Hastings), et dont elle a "démontré" la gestion avec rigueur.

Après cette oeuvre on lui connaît peu de publications : des *Notes sur l'arbitrage en Normandie au XVI[e] siècle* (Caen, 1939), plusieurs interventions à la Société des antiquaires de Normandie sur des documents entrés aux archives du Calvados, une brève note sur *Les Origines des Archives départementales du Calvados* dans les *Mémoires de l'Académie de Caen* (t. 16, 1965).

Comme beaucoup d'archivistes de sa génération (François de Vaux de Foletier, François Blanchet), elle eut à subir les années de guerre et à consacrer une part importante de son temps à déménager des archives pour les mettre à l'abri, à les rapatrier, à reconstruire.

A sa sortie de l'Ecole en 1933, son père avait pu la faire engager aux Archives de la Seine-Inférieure comme auxiliaire départementale, puis elle était devenue archiviste-adjointe, pour le compte du Département en 1938, comme fonctionnaire d'Etat en 1943. A ce titre, elle eut à partager la charge ingrate des douze déménagements des archives dont j'ai eu l'occasion de vous entretenir en évoquant la mémoire de mes deux prédécesseurs.

En 1949 Mlle Le Cacheux fut nommée archiviste en chef du Calvados. Elle trouva là des archives épargnées par la guerre, mais un dépôt nouveau à bâtir, magnifique édifice inauguré en 1963. Elle conserva ces fonctions, comme directeur puis comme conservateur en chef, jusqu'à sa retraite en 1970. Elle revint alors à Rouen, où sa mère vivait toujours, dans sa maison de la rue Poret de Blosseville.

Marie-Josèphe le Cacheux a été reçue à l'Académie de Rouen le 22 novembre 1947, et fit à cette occasion un discours sur le docteur Tiphaigne de la Roche, à ne pas confondre avec le médecin rouennais propriétaire d'un jardin au faubourg Bouvreuil et co-fondateur de notre Compagnie. Ce médecin philosophe du XVIII[e] siècle (1) était originaire de Montebourg et peut être considéré dès 1760 comme précurseur de la photographie : auteur notamment de *Gipanthie*, récit de voyage fantastique, où il imagine des "esprits élémentaires", qui "ont composé une matière très subtile, très visqueuse et très prompte à se dessécher", et dont ils enduisent une toile qui, appliquée aux objets qu'ils veulent peindre, les reproduit comme un miroir. On a pu rapprocher cette matière visqueuse du bitume de Judée utilisé par Niepce. Discours très original, auquel répondit René Herval. Mais Mlle Le Cacheux quitta Rouen peu après, et ce n'est qu'en 1980, dix ans après son retour, qu'elle se manifesta à nouveau auprès de notre Compagnie, pour solliciter sa réintégration comme membre titulaire. Pourtant elle vint peu, malgré l'offre que je lui avais faite de l'y amener chaque fois qu'elle le voudrait, et dont, toujours par discrétion, elle ne voulut jamais profiter. Elle appartenait également à l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen, dont elle fut présidente en 1962, à la Société des antiquaires de Normandie, et à la Société de l'histoire de Normandie.

Officier de l'instruction publique en 1954, chevalier de l'Ordre des arts et lettres en 1963, Mlle Marie-Josèphe Le Cacheux fut nommée chevalier de la Légion d'honneur l'année suivante.

Elle est décédée à Rouen le 27 avril dernier, âgée de 87 ans. Je garde pour ma part le souvenir d'une consoeur - à double titre - bienveillante et souriante, d'humeur constante et d'aspect immuable, et au travail de qui, sans toujours le savoir, les historiens de la Normandie devront beaucoup.

François BURCKARD

1 Cf. *Précis* de 1945-1950 (Rouen 1952), p. 189-206.

Père ROGER FOUQUER

(1906-1993)

Quand le Père Roger Fouquer, Père Blanc fut reçu parmi nous, le 6 novembre 1982, il y a onze ans, il souligna qu'il sentait honorés en sa personne les Pères Blancs, qui avaient compté parmi eux un autre dévillois, le Père Delattre, découvreur de Carthage, et aussi les Philippins de Rouen parmi lesquels il vécut son adolescence et qui ont donné, avant lui, à notre Académie Edward Montier, Pierre Chirol, le docteur Cauchois, Maxime Deschamps.

Il souligna aussi, non moins justement, qu'en sa personne nous honorions un ancien de la 2e D.B., un héros de cette Légion qui contribua à délivrer la France et l'Europe du joug nazi.

Le Père Fouquer nous a conté ce que furent sur lui, chez les Philippins, l'influence de Georges Lanfry, de Marc Sangnier, et du poète et musicien Henri Colas. Il me plaît de rappeler tout cela parce que, guère plus jeune que le Père Fouquer, j'ai connu dans la même ville de Rouen des influences toutes semblables auxquelles par d'autres voies, j'ai essayé de demeurer fidèle.

Le Père Fouquer est quelqu'un qui, comme d'autres normands ont porté avant lui la civilisation latine à Malte, en Sicile occupés par l'Islam, l'a porté dans sa robe blanche, en Afrique noire. "Tabora (c'est lui que je cite) a toujours été et demeure une plaque tournante pour les caravanes très islamisées qui sillonnent les pistes avec leurs milliers d'esclaves transportant l'ivoire".

Il faut être un héros pour être un missionnaire. J'en ai connu assez, Pères blancs ou Jésuites, pour le savoir. Le Père Roger Fouquer, je l'ai connu lui, beaucoup plus tard, à la Galerie Legrip, rue de la République, où il organisait une exposition sur l'Art Nègre.

Ordonné prêtre à Carthage en 1936, il avait appris les langues à la structure si étrange du Tanganyika. En 1941, il rejoignit les Forces

françaises libres en Ethiopie et fut affecté trois ans plus tard auprès du Général Leclerc. Il vécut le débarquement, la campagne de Normandie, l'entrée à Paris et à Strasbourg, devint aumônier divisionnaire à l'Etat-Major du Général Leclerc et, (je cite ici Monsieur Mac Grath) "jusqu'à sa démobilisation, il vivra dans l'orbite de ce chef prestigieux".

Il était officier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre, Médaille de la France Libre, Chevalier de l'Ordre USA du Mérite.

Nous avons le droit d'être fiers de lui, et fiers du choix que nous avons fait de sa personne.

Maurice MORISSET

JACQUES VANDAELE

(1913-1993)

"Mais qu'était-il allé faire dans cette galère ?"

Après une longue carrière militaire et une autre civile, plus courte, Jacques Vandaele avait accepté de relever un défi en entrant dans notre Compagnie.

Je sollicite le pardon de mes confrères pour le ton de ma première phrase, agressivement provocatrice, puisque la galère désigne, ici, l'Académie de Rouen.

Souffrez donc que je m'explique...

Car, enfin, ne peut-on se demander "pourquoi un sabre dans une paisible Académie ?"

Une tradition - dont l'origine, comme souvent, se perd dans l'obscurité des siècles passés, - une tradition, donc, veut que nous comptions parmi nous un membre des Forces Armées. Un, ou plutôt deux puisque parmi, cette fois, les "Membres d'Honneur" figure le Commandant de la Place ou de la Circonscription Militaire résidant à Rouen...

Or, ma toute fraîche mémoire me rappelle, qu'à propos cette fois de sport, une discussion s'est élevée parmi nous en novembre sur la pertinence de la proposition d'un hommage à rendre à un jeune haut-normand tout juste devenu champion du monde.

Et certains de rappeler l'évidence que si notre nom même, avec les Sciences, les Lettres et les Arts, nous ouvre un immense horizon, il ne nous habilite pas à nous préoccuper pour autant de toutes les activités humaines.

Ajouterai-je cependant que notre implantation rouennaise, dans la Capitale d'une Région, nous incite aussi à être attentif à tout ce qui y apparaît d'importance. Bref, l'hommage sportif fut rendu par votre Académie...

Donc, pourquoi un militaire parmi nous ?

Vous me permettez d'y consacrer quelques instants, à la seule condition qu'en écoutant mon propos, chacun garde fidèlement devant son regard intérieur la personnalité de notre ami Jacques Vandaele, et qu'il la garde surtout dans son coeur. Elle est si riche que chacun en a probablement sa propre image, différente des autres. Mais nous en reparlerons tout à l'heure ; sachons cheminer ensemble pas à pas.

Une première réponse serait de s'étonner devant la question même : comment mettre en cause notre relation au militaire, alors qu'elle est triplement justifiée : par la Science, les Lettres et les Arts.

- *La Science ?* Qui ne sait que la lutte armée mobilise les technologies les plus modernes, au point que son rôle de moteur de recherche - et de découverte - a donné naissance précisément à l'expression de "retombées civiles".

- *Les Lettres ?* Mais la question d'un conflit ne s'enracine-t-elle pas dans la stratégie - oeuvre particulièrement élaborée de l'esprit humain - qui n'existe de façon achevée, donc opérationnelle, que lorsqu'elle est rédigée sans ambiguïté et de façon convaincante pour entraîner la motivation de tous les intéressés. C'est un exemple parfait d'écriture.

- *L'Art* enfin, inséparable de ces activités qualifiées d'ailleurs d'"Art militaire", ce qui est bien montrer qu'à côté des outils de la science et de l'exposé littéraire d'une logique, trouve place une intuition, une mise au point, et même un jeu de trompe-l'oeil dont le meilleur paradigme est celui de la mise en scène théâtrale. Leurre, secret, désinformation ; théâtre que tout cela - mais théâtre sans souffleur.

Si vous m'avez suivi jusqu'ici, vous voici alors, à cause de ce triple patronage, prêt à donner au militaire le premier rang dans notre Académie ? : ce faisant vous m'avez devancé, car je ne songeais pas à aller jusque là...

Mais un autre patronage peut être ici trouvé. Chaque année, notre Compagnie discerne dans la Région un exemple remarquable de dévouement, voire de sacrifice.

Humble ou éclatant, là n'est pas la question, il se verra décerner le "prix de la vocation" - version au goût du jour de l'ancien "prix de vertu". Et vertu voulait dire "courage".

La carrière militaire comporte un haut risque personnel, assorti de graves responsabilités ; elle appelle au courage dont il existe autant de formes que de personnes. Elle suscite parfois le héros d'une journée, mais elle impose toujours le plus terrible des héroïsmes : celui du quotidien, plus lourd d'inconnu que de quiétude.

N'est-ce pas comme témoin de cet héroïsme, comme exemple de cette vocation, que nous avons eu besoin d'un soldat ?

Cette fois, Jacques, te voici devant nous.

TOI, avec ton épaisseur d'homme qui va nous réserver des surprises...

Au point de départ, tout paraît simple pourtant.

Tu nais en 1913. Ton père va mourir au front, deux ans plus tard...

Tu entres à Saint-Cyr en 1935 pour en sortir en 1937, sous-lieutenant au 51e R.I.

A partir de là va se dérouler un enchaînement auquel tu vas naturellement participer tout en "résistant".

- La France déclare la guerre au nazisme en 1939.

Tu y combats dans les conditions les plus dures, à Stonne en mai 1940 ; tu es prisonnier près de Dijon, et envoyé en Oflag.

-Prisonnier, tu poursuis inlassablement ta vocation en tentant l'évasion ; et pas une fois : chaque échec te fait rebondir vers une nouvelle tentative, jusqu'à la 4e qui, en d'interminables semaines, te fera atteindre grâce à d'héroïques complicités, Paris en juillet 1944. Ta femme, tu la quitteras à peine retrouvée, pour prendre part à la Résistance en Bretagne. Tu es décidément indomptable.

Tu nous as raconté celà en détail dans ton discours en remerciement...

- La France se lance dans une guerre en Indochine : tu y es légionnaire, aussi compétent qu'audacieux.

- La France se lance dans une guerre en Algérie : tu y pars encore avec la Légion. Entre deux, une courte affectation à Berlin : tu y vivras,

avec Suzanne pour une fois ! un temps heureux où tu as d'ailleurs rang de "ministre plénipotentiaire".

Il faudra ensuite calmer le jeu pour passer à d'autres ambitions : l'Europe pacifique à construire.

Tu y adhèreras, mais d'abord tu prendras le tournant ouvert pas la Loi d'"Allègement des Cadres". Et te voici, en 1961, dans l'Education Nationale, d'abord comme chef de division, puis comme chef de Cabinet du Recteur de l'Académie de Rouen : tu t'y convertis à une autre défense de la France, celle qui passe par la formation de nos enfants...

Tournant ? Oui et Non, car ton esprit qui clarifie en discernant d'abord l'essentiel, va transmuer la méfiance du civil devant le militaire en reconnaissance chaleureuse de qualités bienvenues.

Mais il te faudra montrer toute la délicatesse et même l'humilité qui sont le fond de ton caractère : les militaires intégrés dans les administrations civiles, précise la loi, le seront à des postes dont les responsabilités et le traitement doivent correspondre à celui de leur rang lorsqu'ils quittent l'armée. Cela frustre bien des ambitions en chaîne, ambitions des civils travaillant dans ces Services.

Or, non seulement tu vas faire preuve du doigté nécessaire, mais on va faire appel à toi, discrètement, pour intervenir auprès d'un de tes collègues dans la même situation, mais qu'il rend invivable par les arêtes trop vives de sa personnalité. Tu lui expliqueras diplomatiquement qu'il aurait avantage à changer son style... Mission accomplie, dont hélas aucune citation n'est venue marquer la réussite pourtant remarquable.

Et c'est un peu plus tard, le 4 avril 1981, que tu vas entrer dans notre Académie.

Mais avant de parler de cet avant-dernier tournant de ton existence, il me faut aborder ce qui, caché à beaucoup, en fut le constant et essentiel courage. Car, voyageur au long cours par force, tu fus néanmoins l'homme d'une présence sans défaillance.

Donc tu avais, juste avant la guerre, joint ta vie à celle de Suzanne. Quatre enfants vous naîtront, maintenant eux-mêmes chefs de famille.

Suzanne...

Suzanne : prenant part à la Résistance en France pendant que tu ruais dans les brancards où l'Oflag t'engageait...

Suzanne : plus tard si active à la Communauté d'Emmaüs de Rouen, tant que ses forces le lui permirent...

Suzanne : épouse d'officier, acceptant, et vivant ces séparations en chapelet qu'elle égrène dans l'Amour - comme la femme du marin, et, comme elle, tremblant de tous les risques que tu cours - et quels risques ! Peut-être la séparation la plus éprouvante fut-elle - après celle des combats de juin 40, aussi relativement brefs qu'acharnés pour toi - celle où, prisonnier tu montais des évasions risquées l'une après l'autre. Et si elle n'en avait pas les détails, elle te connaissait trop pour savoir que tu ne rongerais pas ton frein en attendant que d'autres viennent te délivrer !

Ainsi elle porte ta famille et elle supporte que son amour sans faille soit presque tout le temps de votre vie entravé et coloré d'inquiétude.

Elle fait face ; elle assume ; elle puise dans ses réserves...

Nous n'avons jamais pénétré son dossier médical mais quand nous fîmes sa connaissance il y a un quart de siècle, elle payait déjà les échéances de son héroïsme. Et par ce mot, choisi à dessein, j'indique jusqu'où elle parcourut, elle-aussi, la dure montée de la servitude militaire vers la grandeur ; atteinte dans son épanouissement, elle traversait des périodes grises où la dépression venait déferler sur son Espérance.

Celle-ci, j'ose le dire fut la plus forte. Mais elle le fut douloureusement. Et elle vous réunit de façon indissoluble dans une lutte inégale où l'un et l'autre, de plus en plus soudés, vous entamâtes une ultime, une interminable bataille contre le déclin. Bataille perdue d'avance...

Ensemble, vous êtes sortis vainqueur.

Mais il est temps d'insérer maintenant l'événement qui nous réunit aujourd'hui, et que j'ai tout à l'heure effleuré :

ton entrée dans notre *Compagnie*.

Naturelle dans notre tradition, elle dût à notre cher Secrétaire perpétuel aux Lettres qui la présidait alors, de prendre son véritable visage.

Bernard Courmontagne se trouvait en effet à Stonne, en 1940 soumis sans te connaître au même feu ennemi, auquel il réagit comme toi ; et

votre réunion en 1981 venait marquer un destin que vous aviez tous deux partagé avec, exactement, la même farouche fougue pour lutter, non pas contre un soi-disant ennemi héréditaire, mais contre le nazisme qui faisait régresser toute l'Europe vers la barbarie.

Et de son côté, René-Gustave Nobécourt devait, dans son discours en réponse, te situer à ta vraie place. Lui, combattant des deux guerres, balaya les ricanements de certains - qui n'y étaient pas - à propos des "Soldats de Quarante" où tant de tes camarades, comme toi, surent dans les pires circonstances, se montrer les chevaleresques descendants d'une longue tradition française de Devoir et de Sacrifice.

Donc, tu es des nôtres depuis douze ans.

Nous sommes unanimes à nous féliciter de ce choix.

Ta délicatesse, ta courtoisie, ton amitié aussi fidèle que serviable, ton intelligence sans détour et ton "*Oui*" ou ton "*Non*" qui étaient des "*Oui*" ou des "*Non*" sans fard, justifiaient notre estime. Ton sens de l'humour nous surprenait parfois.

Mais nous sommes peu nombreux à avoir pu vraiment discerner où était aujourd'hui l'intrépide courage qui avait illuminé toute ta vie dans "l'active".

Vivant, tu conduisais tes amis à partager la discrétion qui t'était chère.

Mais ta mort nous change, nous aussi. Elle délie notre langue. Elle nous permet d'ajouter aux lauriers qui couronnent tes actions éclatantes l'appréciation discrète mais non moins louangeuse qui doit célébrer ta personnalité.

Au sein de notre Académie, où se cultivent tant de mérites, se lève maintenant le voile que ton humilité et ton tact avaient tissé et que nous avions le devoir de respecter.

Tu as montré jusqu'où va la fraternité d'armes.

Tu as montré l'avancée constante des limites de ton amitié.

Et enfin, tu as anéanti ces limites dans l'amour conjugal.

Chaque jour, chaque heure, tu les as consacrés d'abord à assister ton épouse, à *être avec elle*, et je me rappelle mon émotion lors d'une conversation où tu me demandais littéralement si tu devais, un samedi

après-midi, venir à notre séance habituelle ou rester auprès d'elle à lui tenir la main, alors qu'elle n'en aurait peut-être même pas conscience !

Mais ta conscience veillait pour deux.

Ton coeur palpitait pour deux.

Ta vie, aux dimensions de vous deux, comblait la sienne.

Et notre fidélité à tout ce que, parmi nous, tu fus pour chacun, ne peut mieux s'exprimer que par l'intuition révélée sur le faire-part qui fut ton ultime Citation évoquant l'amour unique où ta vie associa Dieu et Suzanne :

"Le 5 août 1993

rappelé au Seigneur auprès de Suzanne".

Jean MORISOT

Le chanoine ROBERT DELESTRE

(1901-1993)

La disparition du chanoine Delestre représente, pour moi, et pour ceux qui l'ont connu, non seulement la perte d'un ami et d'un berger, dans le sens biblique du terme, mais également la fin d'un monde auquel nous étions profondément attachés. Un monde fondé sur le respect d'autrui, sur le respect des valeurs humaines que l'abbé Delestre savait faire fructifier. Avec Robert Delestre, ce respect de l'homme et de la tradition allait de pair avec le désir de rénovation dans le domaine de la musique religieuse qu'il a favorisée en créant en 1956, à la Cathédrale de Rouen et sous l'autorité du Cardinal Martin, l'Institut Titelouze de musique sacrée et ses annexes développées plus tard : l'"Atelier de composition", les "Entretiens Titelouze". En se plaçant sous l'invocation d'un grand aîné, les regards se portaient d'un côté sur le présent et le futur de la musique d'église, de l'autre sur les enseignements de rencontre et de recherche tant désiré, ce lien entre le clergé, les fidèles et les musiciens.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen recevait dans ses rangs, en novembre 1971, ce musicien et homme d'église, très convivial et d'une grande bonté, Maître de Chapelle de la Cathédrale de Rouen, directeur de la Maîtrise Saint-Evode et bientôt membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts. L'Académie décernait son Grand Prix à l'Institut Titelouze - ce n'était que justice - au cours de la séance solennelle du 15 décembre 1979.

Le chanoine Delestre consacrait son discours de réception aux trois illustres musiciens normands Paul Paray, Marcel Dupré, Emmanuel Bondeville. Un monument de respect envers les "Maîtres" dont il ne considérait pas qu'il fit partie. Cependant le clergé, les fidèles, les musiciens, ses élèves, trop nombreux pour être cités ici, ses disciples et ses amis l'appréciaient comme tel. Organiste honoraire du grand-orgue de la cathédrale, Marie-Thérèse Duthoit a toujours reconnu sa dette

envers l'abbé Delestre : "Il a été pour beaucoup dans ma réussite", souligne t-elle. "C'est lui qui me présenta pour la première fois à Marcel Dupré à Meudon".

Marcel Dupré... : un nom qui demeure indéfectiblement associé à celui de Robert Delestre qui lui consacra un ouvrage majeur, publié en 1952 aux Editions "Musique sacrée", *L'oeuvre de Marcel Dupré*. Un livre "né à la fois de l'admiration provoquée par l'ascendant d'un homme supérieur, dont la carrière s'est révélée hors de la commune mesure". Dans la cinquantaine, disciple de grands musiciens comme Vincent d'Indy et Paul Dukas, l'abbé Delestre se mettait à l'école de Marcel Dupré, "non seulement au cours de leçons techniques", comme il l'écrit lui-même dans l'avant-propos de son ouvrage, "mais aussi - surtout, peut-être -, dans le charme et l'abandon d'entretiens privés". Ce fils d'un gardien d'usine de Déville, cité où il est né en 1901, avouait avec une rare modestie qu'il n'avait joué que le rôle du porte-plume de Marcel Dupré, dans ce volume qui porte la marque de grandes compétences et d'un haut respect. Son oeuvre musicale , peu abondante mais d'une rare qualité, est dédiée à ces maîtres qu'il vénérait : *Tu es Petrus*, pour double choeur, à Jean et Noël Gallon avec lesquels il étudia l'harmonie et le contrepoint, un *Vexilla Regis* et un *Triptyque* pour grand-orgue dédié à Marcel Dupré.

Au cours d'entretiens amicaux avec le chanoine, lorsque j'évoquais les noms de musiciens qu'il avait rencontrés, il me coupait la parole avec un "Ah ! Ce sont des maîtres !" Auditeur libre de la classe de Paul Dukas à l'Ecole Normale de Musique de Paris, l'abbé Delestre prenait un air amusé lorsqu'il saisissait dans mon regard une lueur d'admiration et de convoitise. Avec un bon sourire et les yeux pétillants de malice, il rétorquait : "Lorsque Paul Dukas me voyait arriver, débarquant de mon train de Rouen, il me lançait un joyeux : "Voilà mon petit curé !" Quand je voulais en savoir un peu plus, la physionomie du chanoine changeait du tout au tout et reprenait un air pénétré pour me redire l'ineffable "Ah ! C'était un maître !"

Sans doute, au cours de cet hommage de l'Académie à notre confrère disparu, ai-je été trop familier, mais je veux garder du chanoine cette image à la fois confiante, heureuse, amusée, admirative, agissante, discrète, respectueuse, bienveillante, de celui qui a été un véritable guide sûr et affectueux, un berger fidèle pour ceux qui l'ont approché et aimé, car nous ne pouvions pas faire autrement que de l'aimer.

J'ajouterai à la familiarité de mon propos, l'audace - moi qui ne suis pas homme d'église - de conclure cet hommage en disant à la mémoire du chanoine Robert Delestre le premier verset du magnifique psaume de David : "L'Eternel est mon berger : je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans de verts pâturages, il me dirige près des eaux paisibles. Il restaure mon âme, il me conduit dans les sentiers de la justice, à cause de son nom".

Christian GOUBAULT

Table des Matières

Tableau de l'Académie du 31 décembre 1993 7
Chronique des séances de l'Académie..... 15
Prix de l'Académie 23

DISCOURS DE RECEPTION

Discours de M. Louis THIRY
(9 mai 1992)
Tour d'Europe au XVII^e siècle. Concert d'orgue..... 29

Réponse de M. Christian GOUBAULT
Cinq siècles de musique d'orgue à Rouen..... 31

Discours de M. Philippe DAVENET
(7 novembre 1992)
Littérature et musique. Correspondances secrètes..... 39

Réponse de M. Christian GOUBAULT
L'Isle joyeuse 51

Discours de M. l'abbé Bernard MORIN
(23 janvier 1993)
L'éducateur restera-t-il toujours proche de l'élève ? 61

Réponse de M. le professeur Jean-Pierre LEMERCIER
Le médecin est-il toujours à l'écoute du malade ? 81

Discours de M. Jean GALLAIS
(12 juin 1993)
Grandeur et misère d'un grand destin historique.
L'Afrique du Nord-Est..... 97

Réponse de M. François-J. GAY
Vice-Président de l'Académie
La prospective a-t-elle un avenir ?..... 113

Discours de M. Michel CIRY
(4 décembre 1993)
Réflexions sur l'art, notre temps et nous-mêmes 131

Réponse de M. François BERGOT
Le mot et l'image. Fraternité ou rivalité ? 143

HOMMAGE DE L'ACADEMIE A GUY DE MAUPASSANT

Les chemins de l'artiste chez Maupassant : la musique..... 159
par M. Joseph-Marc BAILBE

Maupassant, conteur fantastique 173
par Mme Marie-Claire BANCQUART

Maupassant et l'art de son temps..... 183
par Me Maurice RHEIMS

CONFERENCES PUBLIQUES ET COMMUNICATIONS

Maupassant et le journalisme..... 187
par M. Christian GOUBAULT

Psychopathologie de Guy de Maupassant 209
par M. le docteur Germain GALERANT

A propos d'une lettre de Laure de Maupassant..... 217
par Me Max BRIERE

Etre amateur d'art au temps de Maupassant..... 221
par M. Philippe PIGUET

Le marché de l'art au temps de Maupassant 245
par Mme Raymonde MOULIN

André Gide : Les nourritures normandes et la musique 259
par M. Christian GOUBAULT

Les tribulations d'une famille normande au temps de la chouannerie 267
par M. Jean MONGREDIEN

Qu'est-ce que la musicologie..... 283
par M. Christian GOUBAULT

La saga des parfums 293
par M. le professeur Bernard BOULLARD

Pierre de Coubertin 315
par M. Geoffroy de NAVACELLE

La flamme olympique et le Nouveau monde 319
par M. Christian GOUBAULT

La vie des paysans du Limfjord de l'époque des Vikings jusqu'à nos jours 331
par Mme Christiane MORISSET-ANDERSEN

Fonctionnaire sous l'occupation 333
par M. Georges MAC GRATH

La première expédition franco-soviétique en Tchoukotka (1990) 357
par M. le professeur Jean MALAURIE

La vertu d'amitié 375
par M. le professeur Hubert PIGUET

Etre enfant dans le Tiers-Monde 381
par M. le docteur François REMY
Président du Comité français pour l'UNICEF

Pierre de Coubertin et l'Histoire 383
par M. Geoffroy de NAVACELLE

Des papas aux chips ou l'étonnante histoire de la pomme de terre 395
par M. le professeur Bernard BOULLARD

Géographie de la Vertu 399
par M. François-J. GAY

HOMMAGE DE L'ACADEMIE A SES MEMBRES DECEDES

Bernard LEFEBVRE 411
Marie-Josèphe LE CACHEUX 420
Père Roger FOUQUER 423
Colonel Jacques VANDAELE 425
Chanoine Robert DELESTRE 432

Ce précis a été imprimé sur les presses
de l'Imprimerie Lecerf - Rouen-Offset
Rue des Bons-Enfants - 76000 Rouen

N° imp. 1140 - Dépôt légal 2e trimestre 1995

TRIA LIMINA PANDIT
SCIENT. LITT. ET ART.
ACAD. REGIA ROTHOM.
1744